VOYAGE AU LEVANT, C'EST A DIRE, DANS LES PRINCIPAUX ENDROITS DE L'ASIE MINEURE, DANS LES...









B. M. F.

VOYAGE
AU
LEVANT,

C'est-à-dire, dans les Principaux endroits de

L'ASIE MINEURE,

Dans les Isles de

CHIO, RHODES, CHYPRE, &c.

De même que dans les plus considérables Villes

D'EGYPTE, SYRIE, & TERRE SAINTE;

Enrichi d'un grand nombre de Figures en Taille-Douce.

Où sont representées les plus célébres Villes, Païs, Bourgs, & autres choses dignes de remarque, le tout dessiné d'après Nature:

Par CORNEILLE LE BRUYN.

Nouvelle édition, dont on a retouché le stile en plusieurs endroits, pour adoucir ce qu'il y avoit de trop dur, & ajoûté, à la fin des Pages, des Remarques, tirées des Auteurs Anciens & Modernes, afin d'éclaircir, par de nouvelles conjectures, ce que l'Auteur dit au sujet des Monuments qu'il a découverts, d'accorder la Geographie Ancienne avec la Moderne, de fixer la véritable position des Lieux, par leur longitude & latitude, & de supléer à ce qui a pû échaper au Voyageur. On l'a aussi augmentée des dernieres découvertes, faites sur la Mer Caspienne, par les Ordres du Czar, d'un Extrait du Memoire que M. de l'Isle a composé sur ce sujet, & de plusieurs autres Remarques importantes pour la Topographie de cette Mer, ausquelles on a joint la nouvelle Carte du même Académicien, & à la fin du cinquiéme Volume, l'Extrait d'un Voyage de M. des Mouceaux, qui n'avoit point encore été imprimé.

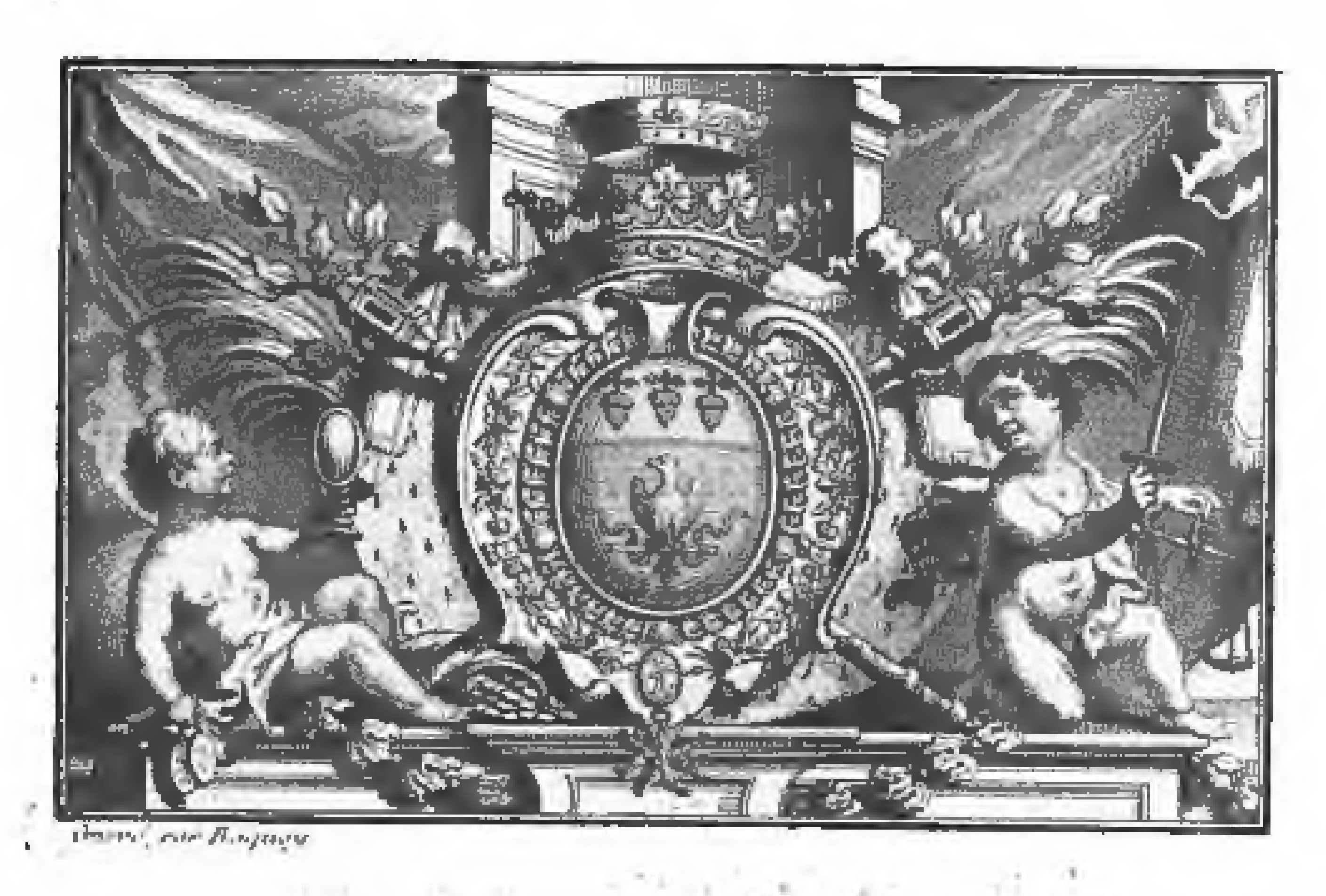
TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez JEAN-BAPTISTE-CLAUDE BAUCHE *le fils*, Quay des Augustins, à Saint Jean dans le Desert.

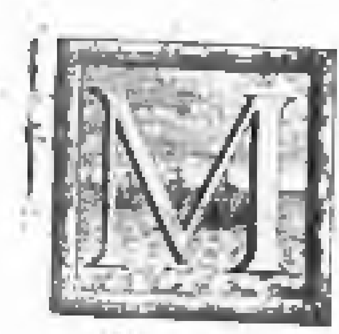
ET A ROUEN Chez CHARLES FERRAND, ruë S. Lo, atenant le Palais, & ROBERT MACHUEL, derriere le Chœur de S. Martin-sur-Renelle.

M. DCC. XXV.

Avec Approbation & Privilége du Roy.



A MONSEIGNEUR
MONSEIGNEUR
LE GARDE DES SCEAUX.

ONSEIGNEUR,

L'Eminente Place, que vous occupez si dignement, n'a pas seu-lement

lement pour objet l'observation des Loix, dont vous êtes le Dépositaire ; la Protection, qui est dûë aux Sciences & aux Belles Letres, fait une portion de vôtre Ministere, qui n'est pas moins digne de Vous ; & la France trouve, pour son bonheur, en vôtre Personne, autant de goût & de discernement, pour juger des Ouvrages d'esprit, que de supériorité dans les lumieres, pour la plus exacte distribution de la Justice.

Pendant que les Oracles, que vous rendez au Temple de Thémis, appren-

apprendront à la postérité ce que vous faites pour le maintien des Loix du Royaume, l'Histoire des Sciences immortalisera les soins que vous prenez pour les faire fleurir. Pour nous, MONSEIGNEUR, *qui ne devons avoir d'autre objet que de nous conformer aux sages Réglements que vous nous avez prescrits, nous nous attacherons toûjours à rendre les Editions, que nous donnerons au Public, dignes de vôtre Approbation; & nous prenons la liberté de vous offrir celle des Voyages de Corneille le Bruyn,*

comme

comme un Tribut que nous devons à la Protection particuliere, dont vous avez bien voulu nous honorer, & que nous nous efforçons de mériter par nôtre zéle, & par le profond respect avec lequel nous sommes,

MONSEIGNEUR,

Vos très-humbles, très-obéissants
& très-soumis Serviteurs,
BAUCHE *le Fils*, CHARLES
FERRAND, & R. MACHUEL.

AVIS
SUR CETTE EDITION.

LEs Voyages de Corneille le Bruyn sont estimez de tous ceux qui aiment l'exactitude & la sincerité. Fidelle à rapporter ce qu'il avoit vû & examiné avec soin, il a moins songé à amuser ses Lecteurs, qu'à les instruire. La seule chose qu'on puisse lui reprocher est un peu trop de secheresse dans son stile, mais quand on ne cherche dans un Voyageur qu'à bien connoître les Païs où il a passé, qu'on veut y trouver des routes sûres pour perfectionner la Geographie, qu'on veut s'instruire des Mœurs, des Coûtumes, & de la Religion des Peuples éloignez, qu'on est bien aise d'y voir exactement dessinez ces prétieux restes d'Antiquitez, dont les Auteurs Anciens ont parlé, on a dequoi se satisfaire dans la Lecture des Relations de cet Auteur. Dessinateur & Peintre, il a été en état de presenter ces Anciens Monumens, tels qu'il les avoit décrits; &, sans avoir besoin d'une main étrangere, qui rend presque toûjours fort infidellement les idées qu'on veut lui faire concevoir, il a dessiné lui-même ce qu'il avoit vû, & de la même maniere.

*Comme les Voyages de cet Auteur avoient été faits & imprimez en differents tems, il étoit assez difficile de les rassembler, d'ailleurs leur rareté & le prix où ils étoient montez, privoit la plûpart des Curieux d'une Lecture si utile & si interressante c'est ce qui nous a obligez à les donner au Public, dans une même suite & dans une forme plus commode. On espere que le Public sera content, & du Caractere & des Figures. On convient que celles de l'*in folio *étoient assez belles, mais l'excessive grandeur de quelques-unes embarrassoit souvent les Lecteurs. On aime mieux quelquefois se priver de l'inspection d'une Estampe, que de se donner la peine de la développer & de la replier, & même, pour plus de facilité, l'on a joint plusieurs Sujets & Vûës ensemble. On les trouvera icy réduites suivant la forme du volume; & celui qui s'est chargé d'en faire la Reduction, paroît y avoir tres-bien*

réüssi. Quelque exact que soit Corneille le Bruyn, il se trouve cependant, dans le cours de ses Relations, des choses peu éclaircies ou peu approfondies, & quelquefois un peu obscures; c'est ce qui nous a portez à engager M... à y joindre des Remarques. Il n'eut d'abord dessein que de rectifier les deffauts dont on vient de parler; mais la grande connoissance qu'il a des Voyageurs, le porta à suppléer à ce qui manquoit dans cet Ouvrage, pour en faire une espece de Voyage Universel, pour les lieux qui y sont décrits. Il a conferé pour cela plusieurs Relations, il a joint quelquefois le témoignage des Anciens; il a corrigé & rectifié plusieurs Relations Modernes, & a mis les Lecteurs en état de se passer de plusieurs autres Voyageurs, dont on trouve ici les sentimens sur tous les Païs que Corneille le Bruyn a parcourus. Il a aussi retouché le stile en bien des endroits, pour adoucir ce qu'il y avoit de trop dur, afin de le rendre plus coulant.

Il y a toûjours dans un Voyage des endroits plus interressants que d'autres; c'est sur ceux-là principalement que l'Auteur des Remarques s'est arrêté, ainsi qu'on pourra en juger dans l'Article des Pyramides d'Egypte, dans celui des Ruines de Chelminar ou de l'Ancienne Persepolis; & sur tout dans celui de la Mer Caspienne, où après avoir rapporté ce que les Anciens & les Modernes avoient dit sur cette Mer, il donne, avec les dernieres découvertes, faites par les Ordres du Czar, un Extrait du Mémoire que M. de l'Isle a composé sur ce sujet, & plusieurs autres Remarques importantes pour la Topographie de cette Mer, ausquelles on a joint la nouvelle Carte, que le même Académicien a gravée.

Comme ces Observations se trouvent quelquefois fort étendues, on a jugé à propos de les imprimer, à la fin des Chapitres, du même caractere que le Texte, avec des Guillemets, pour en marquer la difference. Les autres Remarques se trouvent exactement au bas des pages.

Enfin M. Freret, de l'Académie des Belles Lettres, a donné à l'Auteur un Manuscrit, contenant l'abregé fidelle, & fort détaillé, du Voyage de feu M. des Monceaux, qui n'avoit jamais été imprimé. On le trouvera à la fin du cinquiéme Volume. L'Auteur de ce Voyage étoit un homme qui savoit bien penser & remarquer.

PREFACE.

AUTANT qu'il y a de difference entre les inclinations des personnes qui voyagent, autant y en a-t-il dans les Remarques qu'ils font, & dans la maniere dont ils les écrivent, quand l'envie leur prend d'en faire part au Public. C'est de cette diversité d'inclinations, & de ce different tour d'esprit que nous sont venues tant de Relations de Voyages, si differentes les unes des autres, qu'on croiroit que ce ne sont pas des Descriptions d'un même Païs. Et quoique cela semble fort étrange à ceux qui n'ont pas été sur les lieux, il ne faut pas pourtant s'en étonner. Car pendant que l'esprit d'un Voyageur s'occupe, tantôt dans un endroit & tantôt dans l'autre, à considerer une chose avec application, à peine lui reste-t-il du tems pour prendre garde au reste, qui peut-être a fait la principale occupation d'un autre Voyageur. Ce que nous venons de dire en general, se voit particulierement dans les Voyages au Levant. Il y en a plusieurs Relations, comme tout le monde sait, & toutes écrites par d'habiles gens; cependant on ne laisse pas d'y remarquer la même diversité. Ce qui, après tout, n'est pas, à le bien prendre, un défaut, & qui même est d'une grande utilité, sur-tout pour ceux qui voyagent aujourd'huy, qui ne feront pas mal de se servir du travail de ceux qui ont voyagé avant eux, & qui ont vû & décrit les lieux où les autres veulent aller. Pour mon particulier, je ne feray pas difficulté d'avouer que je m'en suis fort bien trouvé, ayant toûjours porté avec moy les Voyages des Sieurs Della Valle & Thévenot, & m'en étant toûjours servy utilement dans les lieux où j'étois. J'ay fait la même chose de la Compilation qu'a faite le Sieur Olphert Dapper de diverses Descriptions, lorsque j'ay pû recouvrer ce Livre. Cela m'étoit d'un fort grand secours, non-seulement pour savoir ce qu'il y avoit de curieux à

voir

voir dans chaque endroit où je me trouvois ; mais cela me servoit aussi beaucoup à dresser mes Memoires, & à faire des Abregez de mes Remarques, parce que je m'en tenois à ce que je voyois dans ces Livres, quand je le trouvois conforme à ce que la vûe m'en avoit appris. Mais comme cela m'épargnoit bien du tems, dont j'avois besoin pour faire mes Desseins, cela a été cause d'ailleurs que je n'ay pû éviter quelquefois d'écrire & de parler comme les Auteurs que je consultois. Au fonds, cela est-il de grande importance ? & n'est ce pas mieux fait de s'en tenir à ce qu'on trouve de bien dit chez les autres, que d'affecter, par un changement d'expressions & par un nouveau tour, de donner à ce que nous écrivons un air de production propre ? Pour moy je suis de cet avis, & je n'auray jamais honte d'avouer que dans plusieurs endroits de mon Ouvrage, j'ay emprunté diverses expressions des Auteurs que je viens de nommer. C'est ainsi encore, que dans la Description de Constantinople, j'ay bien souvent suivy le Sieur Grelot, & le Sieur Smith, dans ce qui regarde les affaires des Grecs d'aujourd'huy; quand ce qu'ils disoient s'accordoit avec ce que j'en avois appris moi-même, & je l'ay fait sans scrupule, parce que je jugeois devoir, pour la satisfaction des Lecteurs, inserer dans mon Ouvrage des choses qui étoient entierement essentielles au dessein que j'avois d'écrire des mœurs & des manieres d'agir de ces Peuples. Cela ne m'a pourtant pas tellement réussi, que je n'aye, en quelque peu d'endroits, commis des fautes en ce qui regarde l'Antiquité, pour m'en être trop rapporté à mes Auteurs. Quelques Sçavants les ont remarquées, & sur l'avis qu'ils m'en ont donné, j'ay corrigé ces endroits dans cette Edition Françoise, marquant en même-tems où j'avois pris ce que j'avois avancé sur la bonne foy de mes Auteurs. C'est une satisfaction que j'ay cru devoir a ceux qui liront mon Livre, & je ne croy pas que cela tourne à mon desavantage, puis qu'il est de la sincérité & de la candeur d'un honnête-homme, de re-

connoitre

connoitre les fautes qu'on a faites, & de les corriger quand on le peut. Au reste, le principal but que je me suis proposé en mettant au jour cet Ouvrage, ç'a été de donner des Desseins exacts des Villes, des Places & des Bâtiments que j'ay rencontrez en voyageant ; en quoy je croy pouvoir dire, sans vanité, que j'ay fait une chose que personne n'avoit encore entrepris. Et pour ce qui regarde la justesse de mes Desseins, comme ils ont été pris sur les lieux mêmes, avec toute l'exactitude possible, quoy que ce fût quelquefois au grand peril de ma vie, j'ose me promettre que personne ne m'accusera de n'y avoir pas été fidele, au lieu que souvent, quand je fais comparaison des Desseins qui sont dans les Livres des autres Voyageurs, avec l'etat des choses qu'ils ont voulu representer, j'y trouve autant de difference, que si, pour representer Rome, on donnoit le Plan de Constantinople. Cela vient, ce me semble, de ce que la pluspart du tems les Taille-douces ne sont faites que sur la description que donnent à leur retour les personnes qui ont voyagé ; auquel tems les Peintres & les Graveurs ayant à peu près compris ce qu'on a voulu leur representer ; les Auteurs, qui n'ont plus qu'une idée confuse de ce qu'ils ont vû en voyageant, s'imaginent que les choses sont effectivement telles que le Peintre les a representées, ou s'ils y apperçoivent quelque difference, ils ne le peuvent pas faire comprendre assez distinctement au Peintre pour y apporter du remede. Ce sera donc principalement en cecy que je feray plaisir aux Sçavants & aux Curieux, & l'approbation que j'espere qu'ils me donneront m'encouragera à observer la même exactitude dans un autre grand voyage que je me propose de faire bien-tôt, sous le bon plaisir & la protection de celui qui conduit toutes choses. Et si ceux qui voyageront aprés moy, s'apperçoivent que mes yeux se soient trompez en quelques endroits, ils me feront un singulier plaisir de me redresser où j'auray manqué. C'est une civilité qu'il me semble que j'ay lieu

d'esperer de ceux qui pourront aller voir les lieux que j'ay dessinez ; mais à l'égard de ceux qui ne les ont point vûs, & qui n'ont pas même envie d'y aller jamais, je ne sçay si j'en dois attendre la même chose. Car ne sçait-on pas, au contraire, qu'il y a toûjours des envieux, qui bien loin d'avertir charitablement un Auteur des fautes qu'il a faites, prennent à tâche, au contraire, de reprendre à droit ou à tort ce qu'ils ne connoissent ny n'entendent point? J'allegueray, pour preuve de ce que je dis, ce qui est arrivé au Sieur Grelot, qui ayant mélé dans son Livre quelques Planches fort bien faites, n'a pû éviter la chicane de quelques esprits peu équitables, & qui a été obligé, pour justifier sa bonne foy & son exactitude, d'avoir recours au témoignage de ceux qui avoient été sur les lieux. J'apprends aussi qu'il y a des personnes assez peu raisonnables pour me faire un Procès sur mes Desseins, comme si je les avois emprunté des autres, & qu'ils ne fussent pas de moy. S'ils entendent par-là qu'on les trouve déja dans les Livres des autres Voyageurs qui ont écrit avant moy, il est aisé de les confondre, en les examinant les uns aprés les autres, & en les confrontant avec ceux qui ont été imprimées cy devant. Et s'ils veulent dire qu'ils ne nient pas que les Desseins que je donne n'ayent été pris sur les lieux, mais qu'ils prétendent seulement que c'est par une autre main que la mienne, ils font paroitre en cela leur envie & leur mauvaise volonté, puis qu'il leur dévroit être indifferent de quelle main ils viennent, pourvû qu'ils soient assûrez qu'ils ont été fidellement dessinez, & ils donnent à connoitre en même-tems le peu d'exactitude avec laquelle ils ont lû mon Livre, puis que je n'y ay pas dissimulé quelles sont les Planches que j'ay empruntées des autres, pour rendre mon Livre plus complet, rendant publiquement, à ceux qui en sont les Auteurs, l'honneur de les avoir faites, comme j'y étois en effet obligé. Je diray donc, encore une fois, à tous ceux qui voudront se donner la peine

de

de lire mon Livre, que de toutes les Planches qui y sont, il y en a huit qui ne sont pas de moy. Pour ce qui est de toutes les autres, plusieurs personnes peuvent rendre témoignage que je les ay dessinées sur les lieux; & ils en sont assûrez, ou pour avoir été presents, lors que je les dessinois, ou pour les leur avoir montrées, incontinent après que je les avois faites. Au reste, je me tiens fort satisfait de l'approbation qu'ont donnée à mon Ouvrage plusieurs personnes d'esprit & de mérite qui ont souhaite de l'avoir, & qui sont cause que l'edition Flamande s'est assez bien debitée, & même en peu de tems.

IN CORNELII BRUNII

Iter per Ægyptum, Syriam, Palestinam, Cyprum, Rhodum, &c.

Pyramidum quisquis ductas ad sidera moles,
Et Pelusiaci rudera prisca soli,
Atque urbes Asiæ varias, Cyprumque Rhodumque,
Et Constantini mœnia, nosse cupis;
Adspice quod docto populis ostendit in ære,
Lustravitque oculis Brunius ipse suis.
Mira viatores alii, sed falsa, nec unquam
Visa, mali referant exhibeantque fide:
Cuncta hic conspexit præsens, dextraque fideli
Reddit, & artifici, vidit ut ante, manu.
Et mores hominum spectavit, & oppida, Ulyssem
Quem merito sæcli dixeris esse sui.
Quin & nobilior, quin ipso major Ulysse est.
Ille duo erravit lustra, bis iste duo. P. FRANCIUS.

In Hodœporica Præstantissimi Viri

D. CORNELII DE BRUYN.

Tristes exuviæ, calcati Orientis imago
Flebilis, immensi parva favilla rogi;
Artificum stupor, & Phariæ miracula luxus,
Custodes cinerum marmora, pacis opes;
Atthidos ingenium, Latii decora alta triumphi,
Non nisi cum cælo nata cadente mori:
Quis putet hoc unquam fieri potuisse? fuistis.
Grande tot annorum procubuistis opus.
Diruit egregios veterum Mars Turca labores,
Ruderibusque jacent rudera tecta suis.
Nil adeo superest prisci splendoris, & umbra
Nominis in capta vix bene restat humo.
Hæc sunt Fortunæ ludibria nempe potentis:
Tam levis incerto vertitur orbe dea.
Ne tamen ulterius in vos mala sæviat ætas
Providit multis Anna Perenna modis.
Artis opem doctæ, longi solamina luctus,
Victuro solers Brunius ære tulit.
Brunius Attalicis nuper bene cognitus oris,
Brunius Ægeæ non brevis hospes aquæ.
Vivite nunc veteris monumenta perennia sæcli,
Dum chartis pretium stabit & ingeniis.

JANUS BROUKHUSIUS.

APPRO-

APPROBATION

De M. de Boze, l'un des quarante de l'Académie Françoise, & Secretaire perpetuel de celle des Belles Lettres.

J'AY lû, *par ordre de Monseigneur le Chancelier, les* Voyages de Corneille le Bruyn, *ou je n'ay rien trouvé qui en doive empêcher l'impression. Fait à Paris le 14. de Juin 1720.*

DE BOZE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos Amez & Feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes Ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT, Nôtre bien Amé ROBERT MACHUEL, Libraire à Roüen, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *VOYAGES DE CORNEILLE LE BRUYN*; mais craignant que d'autres Libraires, ou Imprimeurs, ne voulussent lui contrefaire ledit Ouvrage, il nous auroit en conséquence très-humblement fait supplier de lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires: A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Presentes, de faire imprimer ledit Livre, en telle forme, marge, caractere, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre ou faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le tems de douze années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression Etrangere dans aucun lieu de nôtre Obeïssance, comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ny contrefaire ledit Livre, en tout ny en partie, ny d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit, dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cents livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous depens dommages & intérêts: A LA CHARGE que ces Presentes

sentes seront enregistrées, tout au long, sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'Icelles, que l'Impression de ce Livre sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Réglements de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé, qui aura servi de Copie à l'impression dudit Livre, sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, és mains de nôtre très-cher & Féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur d'Aguesseau; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliothéque Publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtredit tres-cher & Féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur d'Aguesseau: le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses Ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies Collationnées, par l'un de nos Amez & Feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. COMMANDONS au premier nôtre Huissier ou Sergeant de faire, pour l'exécution d'Icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR TEL EST NÔTRE PLAISIR. DONNE' à Paris le dix-huitiéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cents vingt-un, & de nôtre Régne le septiéme. PAR LE ROY EN SON CONSEIL.

CARPOT.

Registré sur le Registre V. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, Pag. 56. N°. 63. conformement aux Réglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le 6. Fevrier 1722.

DE LAULNE, Syndic.

VEU 30. AVRIL 1725.

A. BAILLARD DE CAUMONT, Subd.

Registré sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Rouen, Pag. 213. N° 149. A Rouen le 4. Juin 1722.

JACQUES BESONGNE, Syndic.

Je soussigné Robert Machuel, Imprimeur & Libraire à Roüen, reconnois avoir cedé aux Sieurs Jean-Baptiste-Claude Bauche le fils, Libraire à Paris, & Charles Ferrand, Libraire à Roüen, suivant le Traité passé entre nous, à chacun un tiers dans le Privilege du Livre intitulé, Voyages de Corneille le Bruyn. Fait à Roüen le 30. Avril 1725. R. MACHUEL.

AVIS

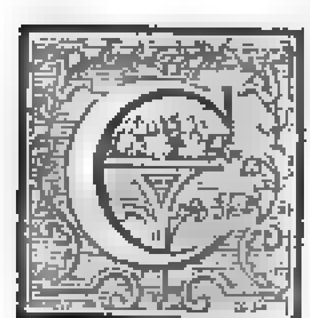
VOYAGE AU LEVANT

C'est-à-dire,

Dans les Principaux endroits de l'Asie Mineure, dans les Isles de l'Archipel; en Egypte, Syrie, Palestine, &c.

CHAPITRE PREMIER.

Inclination de l'Auteur pour les Voyages. Son départ de la Haye. Son arrivée à Vienne. Terrible accident d'une Lionne qui déchire son Gouverneur. Il arrive à Florence. Raretez du Cabinet du Grand Duc. Chapelle somptueuse. Excellent Vin Muscat de Monte-Fiascone, avec l'Epitaphe d'un Voyageur qui mourut pour en avoir trop bu. Son arrivée à Rome.



OMME j'ai toûjours eu, même dès ma plus tendre jeunesse, une grande inclination pour les Voyages, j'ai songé sérieusement, lors que j'ai été un peu avancé en âge, à me mettre en état de voyager avec succès; & comme rien ne me parut plus

Inclination de l'Auteur pour les Voyages.

plus necessaire à un Voyageur, que de sçavoir dessiner, puisque par ce moyen, non-seulement on peut faire connoître les objets qu'on croit dignes de la curiosité du public; mais qu'on est en état, lors qu'on est de retour, d'en faire des Descriptions aussi exactes que si on les voyoit actuellement. Je résolus donc de m'apliquer à la Peinture, & lorsque je me trouvai aussi avancé dans cet Art, que je le jugeois necessaire pour mon dessein, je me préparai à l'executer: & ayant apris que l'année suivante 1675. il se devoit celebrer à Rome un Jubilé, je résolus de m'y rendre, & de commencer par-là mes Voyages.

Il part de la Haye.

Je partis donc de la Haye, qui est le lieu de ma naissance, le premier jour d'Octobre 1674. Le 4. je vins à Zwol, & passai le 14. par Hanover. Je couchai le 19. à Hal, & le 20. à Leipsic; & comme la Foire s'y tenoit alors, j'y vis plusieurs raretez. On me mena chez Monsieur Laurent d'Adelenhelm Conseiller de la Chambre, & Bourgmestre de la Ville, qui me fit voir une Chambre pleine de Curiositez, sur-tout d'Animaux, & de Poissons les plus rares. J'en partis, après y avoir demeuré trois jours, & je passai le 28. par Marienberg, le 4. de Novembre par Eglouw, & le 8. je vins à Vienne. On m'y mena

Il arrive à Vienne.

mena voir le Cabinet de l'Empereur, qui eſt enrichi, entre autres choſes, de quantité d'excellentes Peintures des plus habiles Maîtres. Cette Ville eſt belle & agréable; elle eſt environnée d'un beau Rempart, & accompagnée de grands Fauxbourgs. Tout autour s'étend une grande Plaine, qui fait un agréable éfet à la vuë. Pendant le ſejour que j'y fis, j'allai voir le New-geby; c'eſt-à-dire, le Nouveau Bâtiment, diſtant de la Ville d'environ une petite heure de chemin, & qui eſt ſitué dans l'endroit où campérent les Turcs, lorſqu'ils firent le Siége de Vienne, ſous Sultan Solyman, en l'an 1529. Ce lieu a été bâti pour y conſerver toutes ſortes de Bêtes ſauvages, comme des Lions, des Tigres, des Ours, des Loups, &c. ce qui fait qu'on y trouve auſſi tout ce qui eſt néceſſaire pour les entretenir.

Terrible accident d'une Lionne qui déchire ſon Gouverneur.

On me raconta qu'une Lionne aiant eu des petits depuis quelque-tems, l'Empereur avoit de coutume de ſe les faire amener à l'iſſuë de ſon dîner pour s'en divertir; mais qu'étant arrivé une fois qu'il les avoit retenus auprès de ſoi plus long-tems qu'à l'ordinaire, la Lionne en fut ſi irritée, qu'elle ſe jetta de furie ſur celui qui les ramenoit, & le déchira, quoi que ce fût celui qui avoit ordinairement le ſoin de la nourrir. Depuis

cet accident l'Empereur ne voulut plus de cet amusement.

Il part de Vienne.

Le 17. Novembre, je partis de Vienne, & passai le 23. par Niemark & par Frelo. Je trouvai cette derniere Place toute ruïnée, parce que deux ans auparavant elle avoit été brûlée entierement. Je vins tout d'une suite à Straatspurg, dans la Carinthie, & le 28. à Glouse, où commencent les Etats d'Italie, delà j'allai à Venise, où j'arrivai le 5. de Décembre, & j'en partis la même nuit dans une Barque qui me mena à Ferrare, où je ne voulus pas m'arrêter, pour être à Rome avant l'ouverture du Jubilé. De Ferrare j'allai à Boulogne, & delà à Florence, où je visitai toutes les Curiositez du Cabinet du Grand Duc, dont en passant je ferai part au Lecteur.

Et arrive à Florence.

Raretez du Cabinet du Grand Duc.

On me montra, entre autres choses, un grand Cabinet enrichi de pierreries, qu'on disoit avoir coûté un demi million. Il y a dans ce Cabinet une Perle fine, aussi grosse qu'une noix. On y voit aussi une espece de Rocher tout de Perles fort grosses, plusieurs autres Cabinets curieux, & une infinité d'autres choses de grand prix. Dans l'Arcenal, il y a une Pierre d'Aiman grande d'un pied, avec plusieurs sortes d'habits de guerre étrangers, qu'on dit avoir été pris, pour la plûpart

part, sur un Sultan qui alloit à la Mecque, & dont plus de la moitié est garnie de pierreries; comme aussi l'équipage de trois chevaux de selle, dont les étriers, qui sont pourtant ce qu'il y a de moins considérable, sont d'or pur, environ de l'épaisseur du petit doigt. On y voit aussi une Chaise, pour servir à une femme en travail, toute garnie de pierreries, depuis le haut jusqu'au bas; une infinité d'autres Curiositez, des Pierres précieuses, & des Diamans du plus grand prix, & plusieurs habits d'Indiens, faits de plumes de Perroquets. On voit encore la Criniere d'un Cheval, laquelle est de six brasses de long, & une Courroie d'une peau de Bœuf, longue de deux cens brasses. (a) Les Armes du Roi de France, François premier,

(a) Je ne comprens pas ce qu'il peut y avoir là de curieux, puisque l'Auteur ne dit point de quelle largeur est cette Courroie; je voudrois, pour la rareté du fait, que quelque Sçavant entreprit de prouver, que c'est la même Courroie dont Didon se servit pour tromper les Cartaginois. Les Anciens racontent que Didon, pour se mettre à couvert de la cruauté de Pygmalion son frere, qui avoit fait mourir son mari Sichée, se retira sur les Côtes d'Afrique; comme elle résolut de s'y établir, elle proposa aux Habitans de lui vendre autant d'espace de terre, qu'un cuir de Bœuf pourroit en couvrir; & que là-dessus, en aiant fait couper un en plusieurs courroies, elle

mier, qui fut pris à la Bataille de Pavie; un Sceptre d'Agathe Orientalle, qu'on dit etre celui de l'Empereur Charles-Quint; une Epée de Charles-Magne, &c. J'y vis aussi une Chapelle fort magnifique, à laquelle on a déja travaillé soixante & dix-huit ans, sans qu'elle soit, à beaucoup près, à demi achevée. C'est Ferdinand premier, Duc de Florence, qui a commencé cet ouvrage. Dans cette Chapelle il y a un Quarreau qui a couté trente mille écus, parce qu'il est tout garni de pierres précieuses, des plus belles qu'on puisse trouver. On me montra une piece de marbre, à laquelle cinq des meilleurs Maîtres ont travaillé sept ans, avant qu'elle fût en état d'être mise en œuvre. L'Autel est orné de cinq gros Piliers de Cristal de Roche. Dans le Palais je trouvai une grande quantité d'excellentes Peintures faites par les meilleurs Maîtres; & ce qui est digne d'être remarqué, une Chambre pleine de Portraits, qui représentent les plus excellents Peintres, chacun desquels a fait le sien de sa propre main; je vis aussi, le long de quelques Galeries, un grand nombre

Chapelle somptueuse.

trouva le moyen d'embrasser une assez grande quantité de terroir, pour y bâtir une Citadelle, qui fut apellée, pour cette raison, *Birsa*, qui veut dire un Cuir de Bœuf.

bre d'Antiques, de Statuës de marbre, &c. (*a*) Le Palais même est superbe & majestueux, principalement par devant. La Ville est belle au-dedans, & les dehors en sont fort agréables, à cause de quantité de Maisons de Plaisance & de beaux Jardins, qui s'étendent jusqu'au pied de la Montagne.

Le 14. Décembre je continuai mon Voyage, & pris ma route par Monte-Fiascone, (*b*) où

Excellent Vin Muscat

(*a*) On trouve des détails plus circonstanciez de ce superbe Palais, dans d'autres Voyageurs, sur-tout dans Misson; & plusieurs morceaux gravez, dans l'Antiquité du Pere Montfaucon : malgré tout cela, il seroit à souhaiter que Mr. le Grand Duc voulut bien charger quelque habile Antiquaire du soin de faire graver, & sa Galerie & son Cabinet.

(*b*) Monte-Fiascone est une petite Ville, située sur un Côteau, à huit mille de Viterbe. Ce Voyageur étoit un Seigneur Allemand, qui parcouroit l'Italie. On raconte qu'il avoit la précaution d'envoyer toûjours devant lui un de ses Officiers, avec ordre de goûter le vin, dans tous les Cabarets qui se trouveroient sur la route, & d'écrire, quand il en trouveroit de bon, ce mot EST sur la porte, pour avertir son Maitre qu'il pouvoit s'arrêter, & qu'il ne descendroit pas en vain. On boit à Monte-Fiascone un vin excellent, qu'ils apellent *Moscatello*. Ils ont des Caves creusées dans le pied d'une Montagne, qui le conservent toûjours extrêmement frais. Le Moscatello fut du goût de l'Officier, & afin que son Maitre fut bien averti, il tripla l'EST, en écrivant sur la porte EST, EST, EST. Le Maitre ne le trouva pas moins bon que son Officier, & il en but tant qu'il en mourut. L'Officier le fit enterrer, & fit graver sur sa Tombe cette Epitaphe, EST, EST, EST, &c.

de Monte-Fiascone, avec l'Epitaphe d'un Voyageur qui mourut pour en avoir trop bu.

où il y a d'excellent Vin Muscat, & où l'on dit, qu'un certain Voyageur s'étant arrêté un peu plus que de raison, à cause de ce bon Vin qu'il ne pouvoit quitter, en but tant, que son plaisir lui coûta la vie. Comme il fut enterré dans ce lieu-là, on écrivit sur sa Tombe, pour memoire d'un évévénement si singulier, ces petits Vers Latins.

EST. EST. EST.

Prop. nimium est.

Jo-de fuc. D. meus.

Mortuus est.

C'est ce que raportent plusieurs Voyageurs, & ce que j'ai aussi remarqué.

Ayant quitté Monte-Fiascone, je passai par Viterbe, d'où j'arrivai à Rome le 22. Décembre.

CHA-

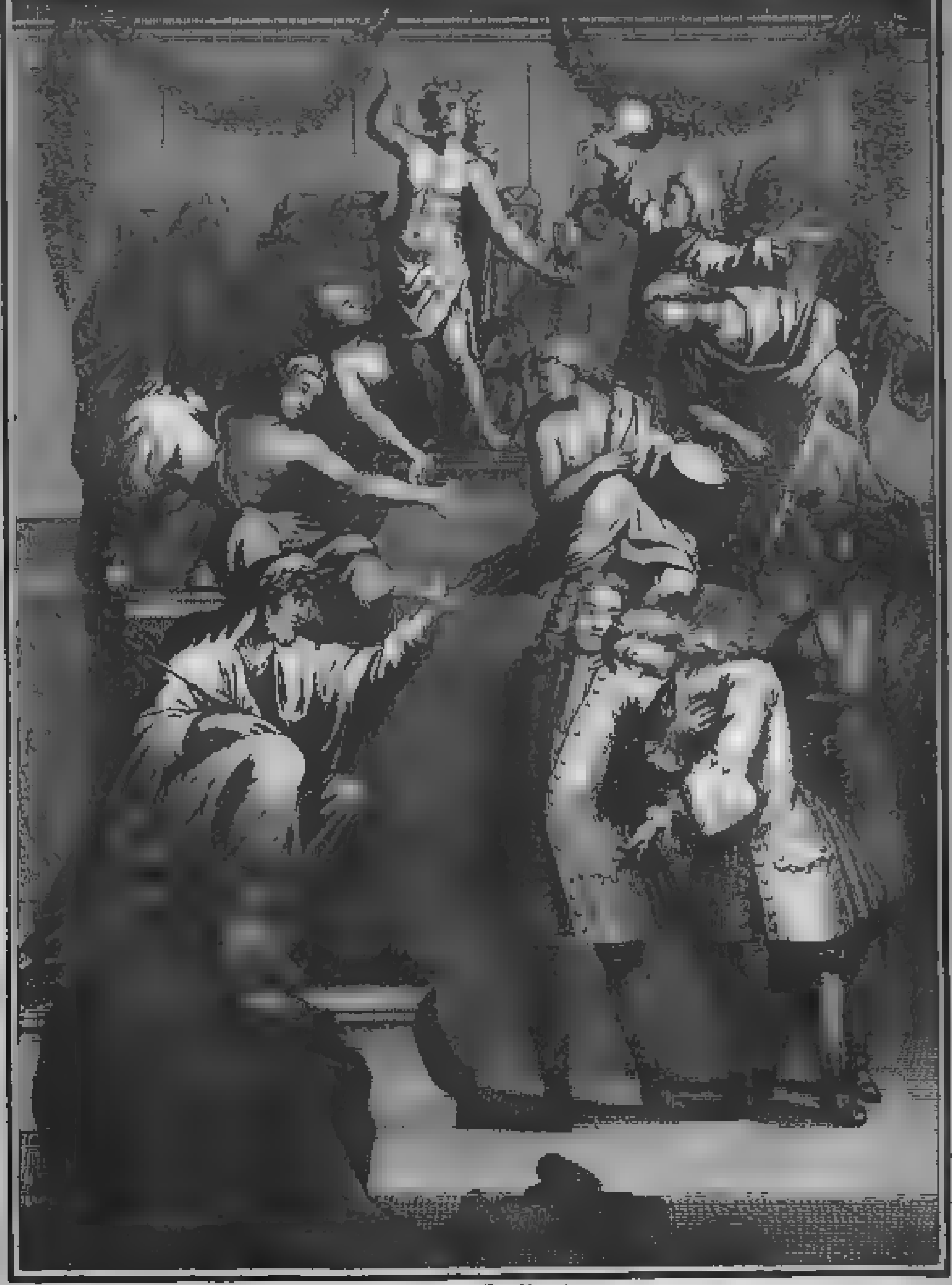
CHAPITRE II.

Description des Ceremonies qui s'observent à Rome l'année du Jubilé. Réception de l'Auteur dans la Société des Peintres Flamands, & de quelle maniere cela se fait. Differend arrivé entre deux Processions. Feu d'artifice donné par l'Ambassadeur d'Espagne. Autre Feu d'artifice qui se tire tous les ans au Château Saint Ange. Quelques particularitez au sujet du Jubilé. Mort du Pape Clément X. Particularitez touchant le Conclave & l'Election d'un nouveau Pape. Election d'Innocent XI. Prêcheuse extraordinaire. Les environs de Rome.

LE même jour que j'arrivai à Rome, on l'ouvrit la Porte Sainte, qui est une des Portes de l'Eglise de S. Pierre. C'est celle des trois, qui est à main droite en entrant. L'après-dînée je trouvai la Place, qui est devant cette Eglise, remplie d'un nombre incroyable de personnes, parce qu'on s'y rend de toutes parts à l'ocasion du Jubilé. Après avoir un peu atendu, je vis paroître le Pape, qui sortoit du Vatican, qui est à côté de cette Eglise. Il étoit porté sur une Chaise élevée, toute d'argent, & enrichie d'une magnifique & précieuse broderie. De côté

Description des Ceremonies, qui s'observent à Rome l'année du Jubilé.

& d'autre, on portoit au bout d'un grand bâton d'argent, des plumes de Paon blanches, étendues en maniere d'éventail, que l'on tournoit de tems en tems, pour chasser les mouches. Plusieurs Princes, Cardinaux, & autres personnes de grande qualité le suivoient, & faisoient une très-belle & très-grande suite, outre tous les Ordres Religieux, qui marchoient après, chacun en son rang. Dès que le Souverain Pontif fut arrivé près de la Porte-Sainte, il y donna un coup d'un marteau d'or, qu'il avoit à la main, & aussi-tôt toute la maçonnerie, qui avoit été là depuis vingt-cinq ans, & qu'on avoit ébranlée, tomba tout-d'un-coup dans l'Eglise, sur un chariot qu'on y avoit mis exprès, & qui fut aussi-tôt emmené par des porsonnes destinées à cela. Le Pape étant entré par cette Porte dans l'Eglise, y fit les Ceremonies accoûtumées en cette occasion; tandis que d'autre côté chacun tâchoit d'attraper de ces pierres pour les garder, comme des Reliques & des choses saintes. La curiosité me porta aussi à tâcher d'en avoir une, à quoi je réussis, quoi que ce ne fût pas sans grande peine, à cause de la presse qui étoit si grande, qu'on y étoit presque étouffé. Cette foule, & ce remuement de tant de personnes, faisoit un si agréable spec-



B. M. F.

spectacle, que je ne savois à quoi je devois principalement arrêter mes yeux. L'Eglise étoit, par-devant, toute tenduë de riches tapisseries, le long des balcons, qui devoient servir à placer la *Reine de Suéde*, plusieurs Princesses, & un grand nombre de Dames; & même tout l'Edifice, jusqu'au faîte, étoit tellement rempli de monde, qu'on n'eût sçû dire où il y en avoit le plus, ou le long des murailles, ou en bas à terre; desorte que je puis bien assurer, que ni auparavant ni depuis, je n'ai jamais vû tant de monde ensemble. Cela dura jusques vers le soir, avec un changement si diversifié d'événements, que je n'eus pas le tems de m'y ennuyer; l'on rioit ici, on pleuroit là; d'un autre côté l'on se battoit, &c.

Au sortir de cette Ceremonie, je rencontrai Robert Duval, surnommé *la Fortune*, natif de la Haye, & qui est à present au service du Roi d'Angleterre, en qualité de Peintre & garde des Tableaux. Nous renouvellâmes, avec bien de la joye, nôtre ancienne connoissance, & nous fîmes tellement amitié, que je le priai de faire ensorte que je pusse obtenir de me trouver cette nuit-là dans l'Assemblée des Flamands, pour me faire aggréger au Corps de la Société, qu'on appelle *de Bend*, ce qu'il m'accorda fort vo-

Réception de l'Auteur dans la Société des Peintres Flamans, & comment cela se fait.

lontiers. Et comme il ne falloit pas moins de ſept perſonnes pour reçevoir quelqu'un dans cette Société, nous fûmes obligez de courir pendant quelques heures, avant que de pouvoir aſſembler ce nombre; mais enfin nous fûmes ſi heureux, que nous en trouvâmes une fois autant qu'il nous en falloit, & pour lors ma requête me fut accordée, & je fus honoré, par cette illuſtre Compagnie d'Artiſtes, du nom d'Adonis.

On ſçait aſſez qu'il y a à Rome une telle Société; mais comme perſonne, que je ſache, n'a écrit quelles en ſont les régles, & quelles cérémonies on employe à la reception des nouveaux Confréres, le public me ſçaura quelque gré de les lui faire connoître en peu de mots.

On me mena d'abord dans une chambre, accompagné de quelques-uns des Confréres. Cependant on étoit occupé dans un autre endroit à préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour la Ceremonie, dont on ne me donna pas la moindre connoiſſance, juſqu'au moment qu'on m'y conduiſit moi-même avec bien du myſtére. Il ſeroit difficile d'exprimer quel fut mon étonnement, lorſque je vis tous les Confréres, qui repreſentoient chacun un perſonnage different; mais avec tant d'adreſſe & d'agrément, qu'ils au-

auroient fait honte aux plus habiles Comédiens.

Dans cette representation il y en a un qui s'apelle parmi eux *Veld-Paap*, & qui seul aussi porte la parole. Il est assis avec beaucoup de gravité sur un siége élevé, & propose, dans un discours bien étudié, qu'il adresse au Vert, (c'est ainsi qu'on apelle celui qui doit être initié) les Loix & les Régles qui renferment les préceptes de la Peinture, & les Statuts inviolables de la Société. A quoi l'Aspitant ayant répondu, avec un profond respect, qu'il est disposé à executer fidelement tout ce qu'on lui a prescrit, le Veld-Paap lui met sur la tête une Couronne de Laurier, & en même-tems tous les Confréres assistans crient à haute voix, *Vive, Vive, Vive nôtre nouveau Confrére*. Ensuite on lui donne le nom qu'il doit porter, & cette Ceremonie s'apelle *Baptiser*, ce qui a scandalisé, avec raison, ceux qui n'aiment pas qu'on mêle ainsi un terme si respectable, avec une Ceremonie entierement profane.

Après que le nouvel Associé a reçû son nom, on lui donne ses Lettres d'Association, qui sont signées de tous les Assistans. Ce qui étant achevé, avec quelques autres particularitez agréables, qui sont encore de la Ceremonie, on se rend dans le lieu où la

Table

Table eſt dreſſée, & l'on fait un bon repas, dont le nouveau Confrére paye les frais, comme de tout le reſte.

Après avoir paſſé la nuit dans ces réjoüiſſances, on ſe rend au point du jour au Tombeau de Bacchus, qui eſt à une bonne lieuë de la Ville.

Ce Tombeau eſt d'un beau Porphyre, ayant aux quatre coins une repreſentation du Dieu du Vin. Près delà eſt une Hôtellerie d'où l'on voit les plus agréables vûes de Rome, & l'on s'y divertit tout le jour. A l'égard de la dépenſe qu'on y fait, il eſt à la liberté du nouveau Confrére de payer tout, ou de n'en payer que la moitié, ſelon ſa liberalité ou ſon pouvoir.

On croit que cette Societé a commencé dès le tems du celebre Raphaël, & qu'il en a été le principal Fondateur. Ainſi il n'y a guéres moins de deux cens ans qu'elle dure, puiſque ce fameux Peintre nâquit à Urbin l'an 1483. Il eſt enterré à Rome dans l'Egliſe qu'on apelle la Rotonde, & quoi qu'il n'eût que trente-ſept ans lorſqu'il mourut, il s'étoit acquis une ſi grande réputation dans la Peinture, qu'elle durera dans tous les ſiécles.

Le ſçavant Pierre Bembe qui excelloit dans la Poeſie Latine & Italienne, fit une Epi-

Epitaphe (*a*) à ſon honneur, qui ſe lit encore aujourd'hui au-deſſous d'une belle Statue de marbre qu'on lui a érigée dans cette Egliſe.

Au reſte on ne reçoit aujourd'hui perſonne dans cette Société, à moins qu'il ne parle la Langue Allemande ou Flamande.

Pour mieux inſtruire le Lecteur de tout ce qu'on vient de dire, j'ai bien voulu ajouter ici une Figure de cette Repreſentation, à laquelle j'ai aſſiſté plus de cinquante fois, elle eſt marquée à la lettre *A*.

Pendant la même année je vis la Proceſſion qui va de l'Egliſe de la Minerve à celle de S. Pierre. Ce qui m'y parut de plus remarquable, c'eſt qu'on y portoit pluſieurs belles Figures, qui repreſentoient, autant qu'il m'en ſouvient, la Naiſſance de Jeſus-Chriſt.

On voyoit enſuite une eſpece de Pyramide fort élevée, toute couverte de cierges ardents,

(*a*) D. O. M.
Raphaelli Sanctio Joan. F. Urbin. Pictori Eminentiſſ. Veterumque æmulo cujus ſpirantes prope imagines ſi contemplere, naturæ, atque artis fœdus facile inſpexeris Julii II. & Leonis X. Pont. Max. Picturæ, & Architect. operibus gloriam auxit a. XXXVII. integer integros: Quâ die natus eſt, eo eſſe Deſiit VIII Id. April. M. D. XX.

Ille hic eſt Raphael, timuit quo ſoſpite vinci
Rerum magna Parens, & moriente mori.

ardents, de clinquant, & d'autres ornements, qui faisoient un bel effet à la vûë, & cette machine étoit de telle grandeur, qu'elle pouvoit aisément passer par la rue. Tout cet appareil, à quoi je n'ai rien vû de semblable dans toutes les autres Processions, étoit porté par cent hommes, & dès le lendemain au matin tout fut rompu & mis en piéces, parce que ce n'est pas la coûtume de se servir plus d'une fois de ces sortes d'ouvrages, quelque bien faits, & de quelque prix qu'ils puissent être.

Différend arrivé entre deux Processions.

Les Ceremonies de Religion, si saintes & si respectables en elles-mêmes, ne se font pas toûjours avec la modestie & la pieté qui les dévroit accompagner. Un jour deux Processions marchoient en même-tems vers les degrez de Monte-Cavallo, l'une venoit de la Fontaine de Trêve, & l'autre de la ruë apellée le Cours. Je demeurois alors au coin des degrez de Monte-Cavallo. Pour avoir l'honneur du passage, ces deux Processions qui ne pouvoient marcher ensemble, à cause que la rue étoit trop étroite, s'arrêtérent long-tems, des mutins, qui étoient à la tête de chaque Procession, disputant avec opiniâtreté & ne voulant pas céder le pas. D'abord ce ne fut qu'un combat de paroles, qui dura assez long-tems, sans qu'ils pussent venir à aucune composition.

Tous

Tous les assistants attendoient ce qui en pourroit arriver, mais enfin la conclusion fut que cette populace, oubliant la patience & l'humilité qu'elle auroit bien dû avoir à la vûë de la Croix, commença à se pousser les uns les autres; de-là ils passérent aux coups, & le desordre fut si grand, qu'il y eut plusieurs personnes de blessées. Cela causa une telle allarme devant nôtre maison, qu'il y accourut une quantité de monde, dont quelques-uns s'étant jettez au milieu des combattans, firent tant par leurs douces paroles, & par leurs exhortations, qu'on mit bas les armes pour quelque tems.

Les Italiens, qui sont plaisants de leur naturel, & enclins à la raillerie, se mocquoient de cette avanture, pendant que d'autre côté les personnes d'âge, & par conséquent plus graves & plus posées, avoient pitié des femmes & des filles, qui, aussi-bien que les hommes, accompagnoient la Procession, parce qu'ils les voyoient fort allarmées, & fort effrayées d'une avanture si peu attendue.

Cet orage étant donc en quelque sorte appaisé, les femmes songeoient à se retirer, & l'on esperoit que les hommes retourneroient aussi bien-tôt en paix chacun chez soi.

Mais les deux Processions étant arrivées en même-tems près de l'Eglise de S. Jean de

Latran, un peu après-midi, & les esprits étant encore extrêmement aigris, les Mutins recommencérent bien-tôt à gronder, & venant des paroles aux effets, il y eut encore du sang répandu.

Le Pape ayant apris avec quelle irrévérence & quel scandale on s'étoit comporté à ces deux Processions, en fut si sensiblement touché, qu'il refusa tout net de donner l'absolution aux coupables, & il fallut que plusieurs Princes, & d'autres personnes de considération, se donnassent bien de la peine avant que de le pouvoir fléchir.

Durant toute cette année-là, il se fait continuellement des Processions de tous les endroits. Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que parmi ceux qui y assistent, on en voit qui se fouettent si rudement le corps nud, que pendant que je fus à Rome on me dit que plusieurs en étoient morts.

Feu d'artifice donné par l'Ambassadeur d'Espagne.

Mais on vit un bien plus agréable spectacle dans ce beau Feu d'Artifice, que l'Ambassadeur d'Espagne fit faire la même année. Il consistoit en trois piéces, qui étoient élevées sur les trois Fontaines de la Place Navone. On voyoit au milieu une haute Pyramide, à laquelle étoient attachées les Armes d'Espagne, avec plusieurs autres ornements, tous de matiere combustible, d'où sortoient à tous

à tous moments quantité de feux. A l'un des bouts de la Place, devant le Palais du Cardinal Porto-Carrero, il y avoit une Statuë de J. C. quatre fois grande comme nature; elle n'étoit que de carton, mais extrêmement bien travaillée, & elle le representoit comme montant au Ciel sur une nuë. A l'autre bout de la Place, devant le Palais du Prince Pamphile, étoit representée une Nôtre-Dame, ou Image de la Vierge, de la même grandeur. Et devant l'Eglise de Saint Jacques, on voyoit les Miracles de ce Saint representez fort proprement, sur des Cartouches de differentes couleurs, parmi lesquels il y en avoit un sur lequel étoient les Armes d'Espagne. Toute la Place étoit entourée d'une barriere, pour retenir le peuple & l'empêcher d'entrer dans la Place. Quatre pieds plus haut il y avoit des lattes mises en rond qui servoient à mettre quantité de flambeaux allumez, outre ceux des maisons voisines, qui étoient bien illuminées & tenduës de riches tapisseries.

Pendant que les yeux étoient agréablement occupez à contempler toutes ces merveilles, on voyoit une infinité de feux s'élancer en l'air, qui perçant les tenebres de la nuit, laissoient derriere eux de longues traînées d'étoiles brillantes. Ce spectacle dura l'espace d'une heure, au grand contentement

de tous ceux qui y assistérent. Aussi faut-il que j'avoue que je n'ai jamais rien vû de semblable, car comme cette Place est fort longue & raisonnablement large, on peut s'imaginer aisément le bel effet que faisoit une si belle illumination.

L'Eglise de Saint Pierre étoit aussi toute illuminée, depuis le bas jusqu'au haut, & même jusqu'à la Croix.

Autre feu d'artifice qui se tire tous les ans au Château Saint Ange.

Un autre feu d'artifice, digne de la curiosité & de l'admiration des connoisseurs, se fait ordinairement tous les ans au Château S. Ange le jour de S. Pierre. On fait partir du haut du Château une Girandole, qui s'éleve tellement en rond, par la quantité de feux, que quand on est dessous & autour, il represente le Ciel comme s'ouvrant, & lors qu'on en est à une bonne demi lieuë, on le peut encore voir assez distinctement. J'ai eu la curiosité, comme j'ai passé plus d'un an à Rome, de l'aller voir de differents endroits, mais l'effet en est incomparablement plus beau & plus surprenant, lors qu'on se trouve au-dessous du lieu, d'où part le nombre prodigieux de fusées.

Quelques particularitez au sujet du Jubilé.

Lors que le Jubilé est fini, on ferme la Porte-Sainte. Au reste, comme plusieurs personnes ne sçavent pas précisément ce que c'est que le Jubilé, il est bon de leur dire

que

que c'est une Ceremonie de l'Eglise, pour obtenir une Indulgence Pleniere; c'est-à-dire, une rémission de tous les pechez. Le Pape l'accorde dans ce tems-là à tous les Fidelles. Ce Jubilé fut premierement institué l'an 1300. par Boniface VIII. qui ordonna qu'on le celebreroit tous les cent ans, à l'imitation des Juifs, qui celebroient un Jubilé tous les cinquante ans. Clement VI. qui vint depuis jugea à propos qu'il se celebrât tous les cinquante ans. Urbain VI. le remit à trente-trois, & enfin Sixte V. le fixa à vingt-cinq, comme il est encore à present. (a)

Pendant que j'étois à Rome, le Pape Clément X. mourut le 22. Juillet 1676. après avoir tenu le Siége six ans & quelques mois. Mort du Pape Clement X.

Lors que le St. Pere est à l'extrêmité, le Cardinal Patron a soin d'en avertir tous les Cardinaux & les Ambassadeurs, qui ne manquent pas de se rendre aussi-tôt au Palais du Pape, pour témoigner le déplaisir qu'ils ont du

(a) Outre les Jubilez, dont le plus solemnel se celebre à la fin de chaque Siécle, les Souverains Pontifes en accordent encore d'autres aux Fidelles, non-seulement au commencement de leur Pontificat, afin d'obtenir du Ciel les graces nécessaires pour bien gouverner l'Eglise, dont le soin leur a été commis; mais encore dans les grandes calamitez, & dans les Guerres entre les Princes Chrétiens.

du dangereux état où il est. En même-tems il fait mener au Château Saint Ange tous les prisonniers, qui sont resserrez pour quelques grands crimes, afin qu'ils soient en plus grande sûreté. On ne laisse, dans les prisons ordinaires, que ceux qui y sont pour leurs dettes ou pour quelques crimes moins considérables; & ceux-ci, dès que le Siége est déclaré vacant, sont mis en liberté par le Conseil de la Ville, qui veut donner en cela une marque de sa souveraine puissance.

Le lendemain au soir on transporta le corps du Pape de Monte-Cavallo au Vatican. Clement X. fut porté dans une litiere découverte, toute revétuë de Velours rouge en broderie, & accompagnée de quantité de torches allumées. Le Cortége étoit accompagné de quantité de Chevaux-legers, de Cuirassiers, de Suisses, armez de Trompettes, de Timbales, de Fifres, & de Tambours, avec quelques pieces de Canon, dont la bouche étoit tournée derriere.

Le lendemain, le corps fut porté du Vatican à l'Eglise de Saint Pierre, où pendant trois jours il fut exposé dans la Chapelle de la Trinité, à la vûë de tout le monde. Ses pieds, qu'il avoit dans des pantoufles de velours cramoisi, passoient au travers des treillis, & tous les passants les alloient baiser avec

gran-

grande dévotion. J'eus le bonheur d'entrer dans la Chapelle & de toucher la main du Pape mort, ce que l'on regarde comme une très-grande faveur.

Pendant les neuf jours que le corps demeura sans être enterré, on mit ordre à tout ce qui étoit nécessaire pour le Conclave, & l'on prépara les Chambres pour les Cardinaux; cependant chacun avoit la liberté d'y aller, desorte qu'il y avoit continuellement une foule de monde, qui y entroit & qui en sortoit.

Particularités touchant le Conclave & l'Election d'un nouveau Pape.

Quand les Cardinaux sont une fois entrez dans le Conclave, ils n'ont plus la liberté d'en sortir, jusqu'à ce qu'on ait fait l'Election d'un nouveau Pape. On permet à chaque Cardinal d'avoir deux personnes pour les servir, & on leur aporte tous les jours à manger de leur Palais. Sur le soir on y sonne une petite cloche, au son de laquelle trois Cardinaux, avec le Maître des Ceremonies, vont chercher avec soin dans toutes les avenues & dans tous les coins de l'apartement où l'on s'assemble pour faire l'Election, afin qu'il ne s'y cache personne de ceux à qui il n'est pas permis d'y entrer. Sur la Place de Saint Pierre il y a quatre principales Gardes qui y sont envoyées par l'ordre du General de l'Eglise Romaine. A la porte du Palais Vatican se tient la garde Suisse, munie de cuirasses, de mous-

mousquets, de deux piéces de Canon, & de toutes les armes nécessaires. Les autres Gardes, qui sont posées en divers endroits par les rues, sont commandées par le Prince Savelli, à qui apartient hereditairement la garde du Conclave. La porte de l'apartement où se fait l'Election est fermée de quatre serrures, de deux desquelles les Clefs sont gardées par des Prélats qui se tiennent hors du Conclave, & celle des deux autres sont entre les mains du Maître des Ceremonies qui demeure dedans.

Outre les Cardinaux il y a quelques autres personnes qui peuvent aussi demeurer dans le Conclave, comme le Sacristain avec ceux qu'il a sous lui, deux Maîtres des Ceremonies, un Confesseur, un Secretaire du Sacré Collége, deux Médecins, un Chirurgien, un Apoticaire, un Charpentier, un Maçon, & deux Barbiers. Et outre ceux-là on y laisse encore huit ou dix Valets, tant pour le service de tous ceux qui y sont renfermez, que pour nettoyer les chambres du Conclave, porter du bois, &c. Ils sont payez aux dépens de l'Eglise, & on prend bien garde qu'aucun d'eux n'ait été au service de quelqu'un des Cardinaux.

Dès que le Conclave est une fois fermé, on ne l'ouvre plus, si ce n'est pour y laisser entrer

entrer les Cardinaux Etrangers, & pour en faire sortir ceux qui sont malades à la mort, de l'état desquels il faut que les Médecins donnent une attestation suffisante, pour les laisser sortir.

Le serment que chaque Cardinal est obligé de faire devant un Crucifix est conçû en ces termes, *Testor Christum Dominum qui me judicaturus est, eligere quem secundum Deum judico eligere debere, & quod idem in accessu præstabo.* C'est-à-dire, „je proteste devant Nôtre-Seigneur Jesus-„Christ, qui me doit juger un jour, que j'é-„lirai celui que je dois élire selon Dieu, „& que je le ferai aussi quand il faudra ve-„nir à *l'Accès*; (a) c'est ainsi qu'on appelle se ranger à la voix d'un autre.

(a) Quand le nombre suffisant des suffrages ne se trouve pas au Scrutin, l'on fait l'Accès, & l'on compte les voix de l'Accès avec celles de Scrutin. Mais avec cette condition que la voix de l'Accès soit differente de celle du Scrutin; c'est-à-dire, que le Billet de l'Accès nomme un autre Cardinal que celui que l'on a élû par le Billet du Scrutin. C'est d'où vient le mot d'Accès, comme qui diroit, se joindre à ceux qui en ont élû un autre, & donner sa voix à quelque sujet, pour supléer le nombre des suffrages qui lui manquent. Les Billets, soit du Scrutin, ou de l'Accès, sont cachetez au pli d'enhaut, sous lequel est le nom du Cardinal élisant; sçavoir, *Ego... Cardinalis*; & au pli d'en-bas, sous lequel est une Sentence, que chacun prend à sa volonté; par exemple, *Spes mea Deus.* Au milieu

Pour ce qui regarde l'Election du Pape; afin qu'elle soit estimée légitime ou valable, elle se doit faire de l'une de ces trois maniéres, ou par Inspiration, ou par Compromis, c'est-à-dire, de s'en remettre à quelques Cardinaux, ou enfin par Suffrage.

L'Election se fait par *Inspiration*, lors que tous les Cardinaux unanimement, & comme s'ils étoient inspirez du Saint-Esprit, donnent leur voix à une même personne pour le faire Pape. Elle se fait par *Compromis*, quand les Cardinaux donnent plein-pouvoir à quelqu'un de leur Collége d'élire un Pape, avec assurance de reconnoître comme légitimement

du Billet est le nom du Cardinal que l'on élit, en ces termes, *Eligo in Summum Pontificem Reverendissimum & Eminentissimum Dominum meum D. Cardinalem Joannem*.... ou si c'est l'Accès, *Accedo Reverendissimo & Eminentissimo Domino meo D. Cardinali Francisco*.... ou si l'on veut, *Nemini accedo*, car cela est libre. Le nom du Cardinal élû se voit sans décacheter rien, & les trois Cardinaux Scrutateurs le lisent tout haut, à mesure qu'ils tirent les Billets du Calice. Mais quand le Pape est fait, alors l'on décachete les plis d'enhaut & d'enbas, pour reconnoitre le nom & l'Ecriture des Cardinaux élisans, & l'on confronte les Billets de l'Accès avec ceux du Scrutin, pour voir si les nominations sont differentes, & si les Chifres & les devises sont les mêmes. Car les Cardinaux n'employent point dans cette fonction le cachet des armes de leur Maison.

ment élû, celui qu'ils auront élevé à cette dignité. Elle se fait par *Suffrage*, lors qu'on compte les voix; c'est de cette derniere dont on use aujourd'hui, & il faut que celui qui doit être ainsi élû chef de l'Eglise ait les deux-tiers des voix.

Voilà quelques-unes des principales choses qui s'observent à l'Election d'un nouveau Pape, sur lesquelles je m'étendrois davantage, si l'on n'en trouvoit pas ailleurs une ample description.

Le 21. Septembre de la même année 1676. les Cardinaux, après avoir été enfermez cinq ou six semaines dans le Conclave, élûrent pour Pape *Benoist Odescalchi*, qui prit le nom d'Innocent XI. Election d'Innocent XI.

Ce nouveau Pape, incontinent après son éxaltation, donna ordre qu'on ouvrit toutes les prisons, & qu'on en fit sortir tous ceux qui y avoient été mis pendant que le Siége étoit vacant. On observe à chaque nouvelle Election de faire cette grace aux prisonniers, & c'est pour cela, que comme nous l'avons déja remarqué, ceux qui ne doivent point avoir part à cette grace sont transférez, pour plus grande sûreté, au Château Saint Ange.

Entre les choses remarquables que j'ai vûës dans cette grande Ville, je ne dois pas oublier celle-ci. Auprès du Palais Farnese

Prêcheuse Extraordinaire.

dans la ruë Julia, demeuroit un certain Cordonnier, dont la femme se montroit tous les jours à la fenêtre d'une chambre haute, & delà prêchoit quelquefois deux ou trois fois le jour, ce qui attiroit continuellement beaucoup de monde, les uns s'y arrêtant par curiosité, & les autres par dévotion. Comme je demeurois alors dans ce quartier, je pouvois aisément l'entendre de ma chambre. L'Inquisition fit prendre cette Prêcheuse, mais peu de tems après elle la fit relâcher. Je n'ai point oui dire si ce fut à condition qu'elle ne prêcheroit plus; mais quoiqu'il en soit, elle recommença à prêcher comme auparavant. Comme j'ai souvent vû quantité de monde s'arrêter devant sa maison, & même des personnes de considération, je m'informai quelle sorte de femme c'étoit, & l'on me dit qu'elle ne pouvoit pas lire un seul mot, mais qu'elle se faisoit continuellement lire par un autre. Comme je ne sçavois pas alors l'Italien, parce qu'il n'y avoit que peu de mois que j'étois à Rome, je m'informai de quelques personnes qui l'avoient entendue, & ils m'assurérent qu'elle disoit souvent des choses assez sensées.

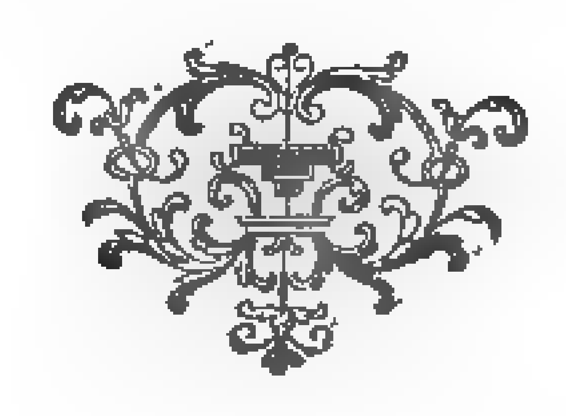
Environs de Rome.

Je n'entreprendrai pas ici de rien dire de la Ville de Rome, parce que plusieurs Auteurs ayant donné d'exactes descriptions de

cette

cette admirable Ville, ce seroit se donner de la peine inutilement, pour ne répéter que ce que d'autres ont déja dit.

J'ajoûterai seulement que pendant le sejour que j'y fis, je sortis souvent de la Ville pour en visiter les environs, comme entre autres le Château Gandolfe & la Lac d'Albano, qui a environ quatre lieues de tour, & qui est dans un fort beau païs de Montagnes, d'où l'on va par un bois fort agréable à la Ville d'Albano, fort connuë par ses bons vins. Je m'arrêtai aussi quelques jours à Tivoli & à Frescati, où les yeux se peuvent divertir par les admirables vûes, tant des Païsages que des Cascades, aussi-bien que de plusieurs belles Fontaines, principalement à Frescati, où l'on voit outre cela les plus belles Païsannes de toute cette partie de l'Italie.



CHA-

CHAPITRE III.

Voyage de Rome à Naples, & de-là à Pouzzol, Grotte de Virgile. Grotte delle Cani, & autres Antiquitez qui se trouvent dans ces quartiers-là, Retour à Rome, &c.

Départ de Rome.

APRE'S que j'eus demeuré à Rome près de deux ans & demi, je pris la résolution de m'en aller à Naples, pour me rendre ensuite à Ligourne, m'étant mis en chemin en bonne Compagnie, le 24. d'Avril 1677. J'arrivai le 28. à Capoue, d'où j'allai à Sainte Marie de Capouë, qui en est à une bonne lieuë, dans le dessein d'y voir quelques Antiquitez, j'y en trouvai en effet, ce qui me fit résoudre de m'y arrêter quelques jours, à mon retour de Naples.

Capouë.

Capoue est aujourd'hui une Place toute ouverte. Elle fut autrefois une Ville fort célébre. Le Poëte Horace en parle souvent, & ce fut-là qu'Hannibal ayant passé l'hyver avec toute son Armée, but dans des tasses d'or, des excellents vins de Falerne. La Riviere de Volturno, si célébre dans les écrits des Anciens, passe tout auprès. Il y a aussi dans ce lieu-là plusieurs anciens bâtimens qui méritent bien d'être vûs.

En

En passant par Averse, je remarquai qu'il s'y fait une grande quantité de fromages de Buffles. J'y trouvai aussi un bel Hôpital. Averse.

Le 29. je vins à Naples, Ville si agréable, qu'il faut avouër que c'est avec raison que les Italiens l'appellent vulgairement le Jardin de Rome, elle a d'un côté la Mer, & de l'autre les plus belles & les plus fertiles Campagnes que l'on puisse voir. On y trouve tout en abondance, & particuliérement des vins très-délicats, entre lesquels excelle celui qu'on appelle la Larme de Naples, nom qu'il porte à juste titre, puisque son goût délicieux chatoüille si agréablement la langue & le palais, qu'il fait éfectivement couler les larmes des yeux à plusieurs de ceux qui en boivent. Arrivée à Naples.

Après que j'eus visité les principales curiositez de la Ville de Naples, dont il est inutile de faire la description, après que tant de Voyageurs en ont parlé, je me rendis à Pouzzol, petite Ville qui en est environ à huit milles. En faisant ce chemin, on passe premiérement par la Grotte de Virgile, qui n'est pas loin de cette Ville. Cette Grotte a près d'un quart de lieuë de long, & au milieu elle est tout-à-fait obscure, ce qui oblige ceux qui y passent de demander de têms en tems à ceux qu'ils rencontrent, de quel Voyage de Naples à Pouzzol. Grotte de Virgile.

quel côté ils doivent se ranger pour ne point s'entre-heurter.

Grotte empoisonnée.

Au sortir delà on rencontre la petite Grotte, qu'on appelle Grotte delle Cani. L'air en est si empoisonné, que quand on y met un chien, il meurt aussi-tôt. J'eus la curiosité d'en faire l'épreuve sur deux chiens differens, & je trouvai que quand l'un de ces animaux se tenoit sur les pieds, le venin de la Grotte ne lui faisoit point de mal, mais que quand on le jettoit à terre avec violence, il perdoit en peu de tems toutes les forces, après un grand tremblement & de grands efforts, & il seroit assûrément mort un moment après, si l'on ne l'eût retiré, & si l'on ne l'eût jetté dans l'eau d'un lac qui est tout auprès. Il s'en trouva mieux aussi-tôt, mais en sorte pourtant que la tête lui tournoit encore, & qu'il marchoit comme feroit un homme tout-à-fait yvre. Ce lac est de même nature que la Grotte, & l'eau bout en plusieurs endroits par la grande chaleur du Souffre. La curiosité me porta à rechercher à quelle hauteur l'exalaison de la Grotte s'élevoit, & en baissant la tête, je trouvai qu'elle ne montoit qu'à un pied au-dessus de la terre.

Montagne Souffre.

De cette Grotte on va à la Montagne de Souffre, qui jette en deux differents endroits une fort grosse fumée, mais sans qu'on voye

voye de feu. Au milieu il y a un grand trou qui ne s'est ouvert que depuis environ trois ans.

Quand on vient près de Pouzzol, on voit un Amphithéâtre, & les ruïnes du Temple d'Apollon. (a) Un peu plus loin est la Grotte des Sibylles; & quand on veut y entrer, il ne faut pas oublier de se pourvoir de flambeaux. Je trouvai qu'elle étoit longue d'un quart de lieuë; au bout il y a une petite chambre, autour de laquelle est un banc de pierre, & au milieu une espece de pied-d'estal.

Antiquitez auprès de Pouzzol.

Au sortir de cet antre, dont Virgile fait la des-

(a) Virgile (au Liv. 6. de l'Eneide) parle d'un Temple d'Apollon, que Dédale avoit bâti en cet endroit, où il aborda avant que d'arriver en Sicile, où il fut obligé de se retirer, pour éviter la fureur de Minos, dont il avoit encouru la disgrace, en favorisant la passion de Pasiphaé. Ce Poëte dit que cet habile Architecte y avoit representé l'histoire de ses malheurs.

Redditus his primum terris tibi Phœbe sacravit
Remigium alarum, posuitque immania Templa.
In foribus letum Androgeo: tum pendere pœnas
Cecropidæ jussi (miserum) septena quotannis
Corpora natorum: stat ductis sortibus urna, &c.

Ce Poëte ajoûte que Dédale y avoit voulu aussi peindre le malheur de l'infortuné Icare, mais que le pinceau lui étoit tombé des mains.

Tu quoque magnam
Partem opere in tanto (sineret dolor) Icare haberes.
Bis conatus erat casus effingere in auro:
Bis patriæ cecidere manus.

description, (a) j'allai voir les bains qui sont près delà. Ils sont naturellement fort chauds, & cette chaleur se communique aussi à toute la terre d'alentour. Le sable y est si brûlant à la profondeur d'un demi pied, qu'on n'y sçauroit tenir long-tems la main.

Auprès delà se voyent sur la Montagne les ruïnes du Palais de Neron, & assez proche, sur le bord de la mer, les restes du Palais de Jules César.

Delà on va au Temple de Diane qui est tout ruiné, à la réserve d'un demi rond qu'on voit au haut & qui est demeuré en son entier.

Vis-à-vis il y a encore une partie du Temple d'Apollon, auprès duquel on voit aussi la chambre des Nymphes, où l'on se divertissoit autrefois à donner des Spectacles. J'y vis

(a) Virgile dit, en parlant de cette Grotte d'une maniere Poetique, qu'elle avoit cent ouvertures & autant d'avenuës.

Excisum Euboïca latus ingens rupis in antrum.
Quo lati ducunt aditus centum, ostia centum,
Unde ruunt totidem voces, responsa Sibyllæ.

La maniere, au reste, dont ce Poete raconte que cette Sibylle rendoit ses oracles est trop singuliére pour n'en rien dire. Elle les écrivoit sur des feuilles d'arbre, qu'elle arrangeoit à l'entrée de sa Caverne; & il falloit être assez habile, pour les prendre dans l'ordre qu'elle les avoit mises. Car si le vent, ou quelque autre accident venoit à les déranger, on etoit obligé de s'en retourner sans être éclairci.

vis en haut plusieurs figures en bas-reliefs fort extraordinaires, & assez bien conservées.

On passe ensuite devant le Château de Baye, bâti par l'Empereur Charles-quint, aux environs duquel on voit encore *le Piscine Mirabili*, qui est un Ouvrage de l'Empereur Neron : C'étoit autrefois un Vivier, comme il paroît par le nom qu'il porte encore, & son usage étoit de conserver l'eau. Il y a encore quarante-huit colomnes de ce bel ouvrage qui sont debout, & d'une grosseur qui passe l'ordinaire.

On va voir près delà un lieu nommé *Centum celle*, les Cent chambres; c'étoit autrefois la prison des Nobles.

Mais ce qui me parût de plus curieux, ce sont les restes d'un ancien Temple, dans lequel on croit que Neron fit ouvrir le corps d'Agrippine sa Mere, que ce Prince barbare avoit fait mourir. Il y a dans le même endroit, sur le bord de la mer, une Eglise à demi ruinée, qui ressemble assez à la Rotonde qui est à Rome; elle sert à present d'Auberge, où l'on va boire l'excellent vin de Falerne.

Ensuite on vient au Tombeau d'Agrippine, qui mérite d'être vû. Il est orné de quantité de bas-reliefs, & la Sculpture en est très-belle; mais il est tout noirci de fumée, à cause

qu'on ne le peut voir qu'avec des flambeaux.

Plus avant on rencontre la Montagne *Monte relle*, qu'on appelloit cy-devant la Montagne de Jesus-Christ, à cause de sa fertilité. On a de-là une fort belle vûë sur la mer, & tout à l'entour il y a quantité de restes d'anciens édifices; on voit aussi hors de l'eau de grandes ruïnes du Pont que l'Empereur Caligule fit bâtir en ce lieu-là.

Retour de Naples.

Après avoir visité toutes ces Antiquitez, je retournai à Naples avec ma compagnie. Et le 10. de May, j'allai encore une fois à Sainte Marie de Capouë, dans le dessein, comme j'ai déja dit, de visiter tous les restes d'Antiquitez qui s'y trouvent. Mais l'avanture que je vais raconter m'empêcha d'executer ce dessein; car sur les trois heures après-midy, celui qui commande en ce lieu-là, accompagné de plusieurs Officiers de Justice, nous vint demander nos noms, & il les mit par écrit, nous ordonnant de demeurer dans l'hôtellerie où nous étions, jusqu'à un nouvel ordre du Gouverneur de Capouë, qu'il étoit obligé, à ce qu'il nous dit, d'informer de tous ceux qui passoient par-là, ou qui y faisoient quelque séjour, parce que le lieu étoit un peu éloigné du chemin. La cause de cette précaution étoit qu'on avoit alors la guerre avec les François, & que la prudence

Etrange avanture de l'Auteur avec le Commandant de Sainte Marie de Capouë.

vou-

vouloit qu'on se tint en garde contre les espions & contre toute sorte de surprise.

J'avois pris à Naples un Passe-port, pour moi & pour mes deux amis : je le montray à ces gens-là, sans pouvoir obtenir qu'ils nous permissent de sortir de l'hôtellerie, où ils nous tinrent, pour ainsi dire, assiégez de tous côtez. Cependant, comme nous faisions servir à souper, on nous vint dire qu'il falloit que nous allassions paroître devant le Gouverneur. Quoi-qu'il fut déja assez tard, nous ne laissâmes pas d'obéir sur le champ, dans l'espérance qu'on nous mettroit aussitôt en liberté : mais quand nous fûmes venus au bout du Bourg, on nous pria d'entrer dans une maison, sous prétexte qu'il étoit trop tard pour aller chez le Gouverneur ; on nous annonça en même-tems qu'il falloit que nous demeurassions à la garde de ceux qui nous conduisoient, & qu'on ne pouvoit pas nous permettre de passer la nuit dans l'hôtellerie: nous opposâmes à cela tout ce que nous crûmes qui pouvoit nous dispenser de leur obéïr, mais ce fut inutilement, & tout ce que nôtre disgrace eut de tolérable, c'est que tout se passa fort civilement. En effet, on ne doutoit pas que nous ne fussions d'honnêtes gens, & l'on nous regardoit comme tels, mais les ordres du Gouverneur étoient ex-

près.

près. On ouvrit donc une porte a double grille, haute d'environ trois pieds, où il falloit que nous passassions, en nous courbant & en marchant des pieds & des mains : ce qui pensa faire perdre courage à ma compagnie, & particuliérement à mon camarade de voyage, qui demeuroit depuis quelques années avec moi & qui étoit un homme fort sage. Voyant qu'il se laissoit trop abattre, ne perdez pas courage, lui dis-je, nous ne courons pas risque d'être pendus, & nous en serons quittes pour passer une mauvaise nuit; je passeray même de bon cœur le premier, pour vous montrer le chemin. En disant cela je me courbay, & marchant des mains & des pieds, je passay par ce trou, où mes camarades me suivirent de la même maniere. Nous n'y fûmes pas si-tôt entrez, que nous nous trouvâmes dans un lieu sale, & si plein de vermine, que pendant toute la nuit nous ne pûmes reposer un moment, quoique nous eussions fait apporter un lit pour nous, ainsi nous souhaitâmes mille fois que le jour vint. Un peu après minuit nous entendîmes ouvrir nôtre prison, où l'on amenoit une personne qui se sçût bien mieux accommoder que nous de cette triste demeure, car il prit aussi-tôt une valise qu'il avoit, & l'ayant mise sous sa tête, pour lui servir d'oreillier, il se mit à dormir

fort

fort tranquillement. Voyez, dis-je, à mon camarade, qu'il n'eſt rien tel que de s'accommoder de tout ce qui nous arrive. La coûtume, me répondit-il, eſt une ſeconde nature. Ce drôle connoît ſans doute le lieu & ſçait la langue du Païs, & c'eſt pour cela qu'il n'en a pas plus de chagrin. En effet, après avoir examiné ſa mine & ſa contenance, nous jugeâmes qu'il avoit déja été plus d'une fois dans ce même lieu. Le lendemain, dès qu'il fit aſſez grand jour, on nous mit dehors, & l'on nous mena à Capoue, au logis du Gouverneur, qui eſt près de la priſon. Nous nous tinmes dans une petite chambre qui eſt vis-à-vis les cachots des priſonniers, de ſorte que nous pouvions nous entre-regarder les uns les autres au travers d'une grille de fer. La porte étoit cependant gardée par deux Huiſſiers, avec leurs fuſils chargez. Après deux groſſes heures, nous fûmes menez devant le Gouverneur, à qui je donnay mon Paſſe-port, & dès qu'il l'eut lû, il commanda qu'on nous donnât la liberté, & qu'on nous laiſſât aller où nous voudrions.

Lors que je me vis en liberté, je propoſay à mes Compagnons de voyage de retourner ſur nos pas, pour voir ces curioſitez que je m'étois propoſé d'examiner; mais n'ayant pû les y faire conſentir, nous continuâmes nôtre route.

Quand

Quand nous fûmes venus aux environs de Mola, je trouvai un Amphithéâtre tout ruïné. Le Païs qui s'étend depuis ici jusqu'à la riviere Garigliano, & qu'on estime à environ trois heures de chemin, est l'endroit où étoit autrefois la célébre Ville de Minturne, auprès des ruïnes de laquelle cette riviere, qui sépare le païs de Labour d'avec le territoire de Rome, se va décharger dans la mer de Toscane. Je trouvai auprès de cet Amphithéâtre un assez long Aqueduc, avec plusieurs autres ruïnes; du reste il est assez difficile de reconnoître quel lieu c'étoit autrefois.

D'ici on passe l'eau pour aller à Caïete, qui est en grande partie située dans la mer. Cette Ville porte le nom de la Nourrice d'Enée qui y est enterrée. On voit dans le Château le Squelette de Charles de Bourbon Général d'Armée de l'Empereur Charle-quint, qui mourut le sixiéme de May 1527. à l'Escalade du Fort de Saint Pierre à Rome. Son corps fut porté à Caïete, & y fut mis en terre avec cette Epitaphe.

Aucto Imperio, Gallo victo, Superatâ Italiâ, Pontifice obsesso, Româ captâ, Borbonius hîc jacet.

„ Cy gît Bourbon, après avoir étendu les „ bornes de l'Empire, vaincu les François, „ s'être rendu maître de l'Italie, avoir assiégé le Pape, & pris la ville de Rome.

On montre aussi dans ce lieu une ouverture ou une fente dans un Rocher, qu'on dit qui s'est faite dans le tems que Nôtre-Seigneur rendit l'Esprit.

Le lendemain au matin nous passâmes par Terracine, qui a été autrefois un fameux Port pour les Vaisseaux des Romains; & enfin nous nous rendîmes à Rome le 16. de May. Terracine. Retour à Rome.



CHAPITRE IV.

Départ de Rome à Ligourne. Jeu du Ballon dans ce lieu-là. Combat du Pont à Pise. Arrivée de la Flotte Hollandoise de Smyrne à Ligourne. L'Auteur s'y embarque.

JE ne fus pas plûtôt de retour à Rome, que je commençay à me préparer pour aller à Ligourne; le desir que j'avois de voir les païs étrangers s'étant tellement augmenté, par la vûë de Rome & de quelques autres Villes considérables, & de diverses raretez que j'y avois observées, que je m'imaginois que je n'aurois jamais assez de tems pour contenter mon envie.

Je pris donc congé de mes amis le 16. de Juin 1677. & je donnai à souper à tous les Confréres, avec qui j'avois passé fort agréablement une partie du tems que j'avois demeuré à Rome. Le lendemain matin ils me traitérent à leur tour, par un grand déjeuner qu'ils me donnérent hors de la Ville, après-quoi je quittay Rome, en repassant souvent dans mon esprit tous les divertissements que j'y avois eus.

Départ de Rome.

Comme il étoit déja tard, nous passâmes la

la premiere poste nommée *Astura*, & le lendemain matin nous vinmes à Monte-Fiascone. Le 19. nous fûmes obligez, à cause des grandes pluyes, de passer quatre fois la Riviere de Rigo. Le soir nous vinmes à Sienne, & le lendemain matin à Florence.

Astura.

Sienne.

Florence.

Nous y demeurâmes jusqu'au 28. que nous vinmes à Pise, ou, entre autres curiositez, je trouvay une Tour fort remarquable. Elle n'est pas droite comme les autres Tours, mais elle panche un peu d'un côté, & elle a été ainsi bâtie à dessein. C'est ici qu'étoit autrefois le Port de Florence.

Pise.

Le 29. nous nous rendîmes à Ligourne, qui pour plus d'une raison me parût si agréable, que j'y passai un an entier. C'est un Port de mer fort célébre, où l'on voit tous les jours entrer & sortir quantité de vaisseaux.

Arrivée à Ligourne.

Le jeu du Ballon y est fort en vogue dans le tems du Carnaval. Il consiste en deux partis, dont chacun tâche d'être aussi longtems maître du Ballon, qu'il le peut pousser par-delà les autres. L'endroit, qui sert de bornes à ce jeu, est tendu d'une corde qui l'environne, & le jeu est fort divertissant pour les spectateurs.

Jeu de Ballon.

Pendant que je demeuray à Ligourne, j'allay à Pise pour y voir le Combat du Pont. Les

Combat du Pont à Pise.

Combattans y viennent vétus de cuirasses ; le casque en tête, ils ont chacun leur Enseigne, que l'on plante aux deux extrêmitez du Pont, qui est raisonnablement long, & large à proportion. Le Combat se fait avec de certains instruments de bois faits exprès, qui leur prennent le long du bras, & y sont attachez. Ils s'en donnent de si rudes coups, que j'en vis emporter quelques-uns tout en sang & la tête cassée. La Victoire consiste à se rendre maîtres du Pont, de la même maniere qu'au Combat qui se fait à coups de poing à Venise, entre les Castillans & les Nicolottes.

Arrivée de la Flotte Hollandoise de Smyrne à Ligourne, dans laquelle l'Auteur s'embarque.

Quelque agréable que me parût la demeure de Ligourne, je n'y aurois pas pourtant passé toute l'année, si ce n'eût été que je voulois attendre la Flotte de Hollande qui alloit à Smyrne, avec laquelle je me proposois de passer en Turquie. Elle arriva enfin, & je cherchai l'occasion de faire amitié avec le Sieur Jean Minne, qui en étoit le Commandant & qui montoit le Vaisseau le Prince à Cheval, à quoi ayant réüssi, je fis mes préparatifs pour le voyage.

CHA-

CHAPITRE V.

Départ de Ligourne. Situation de diverses Isles dans la Mediterranée & dans l'Archipel. Arrivée à Smyrne.

NOus partîmes de Ligourne le 10. de Juin 1678. par un vent Est-Sud-Est. Départ de Ligourne. Nôtre Flotte étant composée de deux Vaisseaux de guerre, & de treize Vaisseaux marchands. Le lendemain nous nous trouvâmes entre Elbe & Capria, & nous aperçûmes aussi Elbe, Capria, Pianosa, Monte Christo. les Isles Pianosa & Monte Christo. Le 12. nous arrivâmes à la hauteur de ces deux Isles, & le soir nous eûmes Monte Christo à l'Ouest-Sud-Ouest. Le 13. nous découvrîmes plusieurs voiles, & soupçonnant que ce pouvoit être quelques François, nous nous mîmes en état de nous deffendre, au cas qu'il fallut en venir aux mains, mais peu de tems après nous trouvâmes que c'étoit une Flotte de Vaisseaux Anglois, forte de trente-quatre voiles, entre lesquels il y avoit neuf Vaisseaux du Roy commandez par le Lord Amiral Narbourg, qui revenoit de Smyrne, de Scanderone & de Zante. Nous voguâmes doucement pour les attendre. Cependant ils détaché-

chérent une chalouppe, avec quelques Officiers, qui vinrent à nous à la rame pour demander des nouvelles à nôtre Commandant, à quoi ayant répondu, nous continuames nôtre chemin.

Le matin du 14. nous eûmes un grand orage, accompagné de tonnerre, qui nous obligea de plier les voiles. Le 15. le Vaisseau nommé le Saint Nicolas, qui étoit destiné pour Naples, se sépara de nôtre compagnie, ayant alors l'Isle Ichia au Nord-Est. Après-midy le Commandant fit mettre le Pavillon blanc au haut du mât de misaine, pour signe qu'on eût à s'assembler pour conférer ensemble. Nous baissâmes donc toutes nos voiles jusqu'à ce qu'on eut consulté; après-quoi nous continuâmes nôtre route, & nous eûmes le soir Monte Grego au Nord-Est-Nord, environ à dix ou douze mille de nous. Le lendemain nous tinmes encore conseil, & tournâmes nôtre course par le Sud-Est à Messine. Une Flûte Angloise, destinée pour Malthe, se sépara de nous en cet endroit.

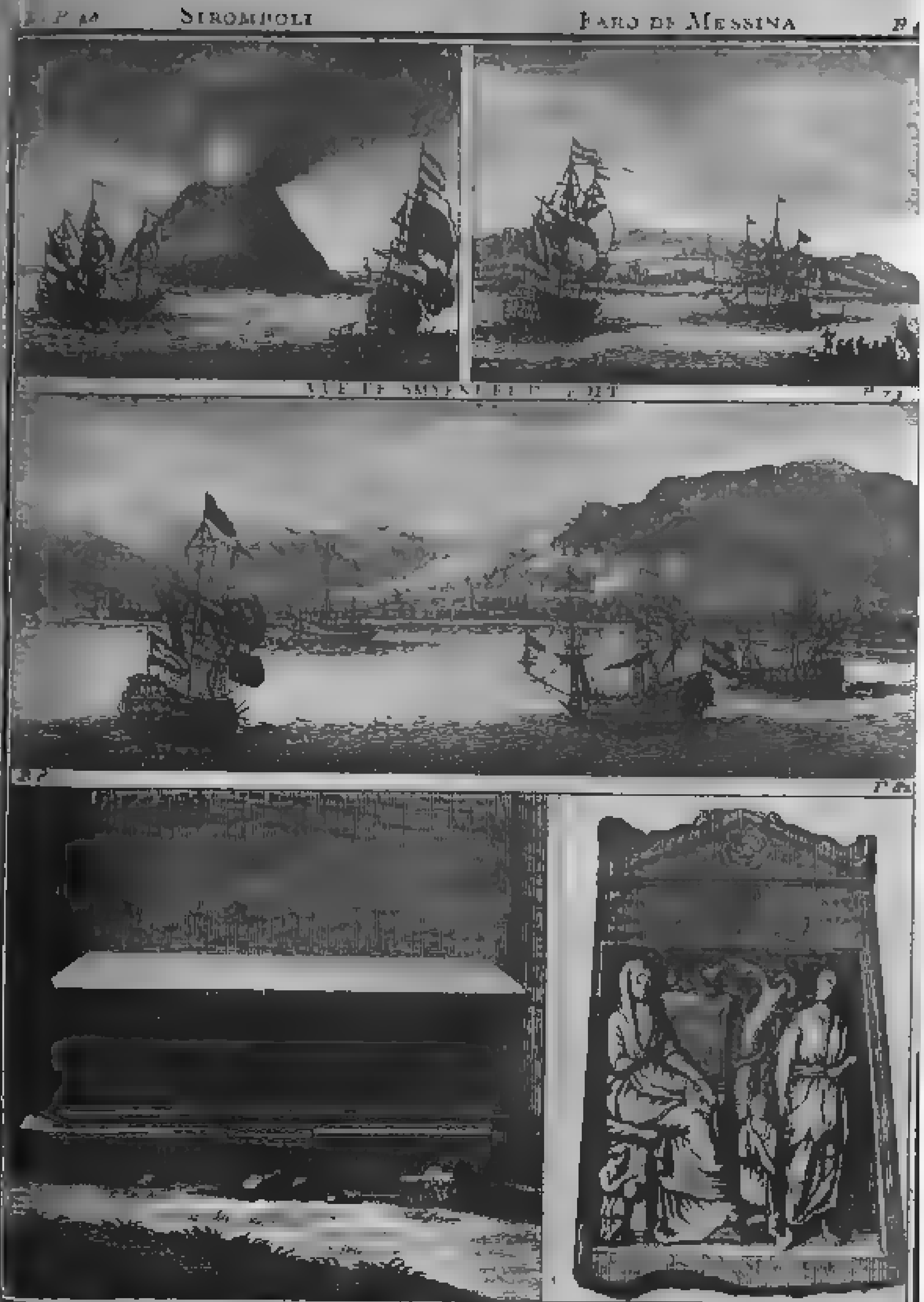
Ichia.

Monte Grego.

Stromboli.

La nuit nous vîmes brûler la Montagne Stromboli. (a) Le

(a) C'est l'ancienne Strongile, ainsi appellée, à cause de sa rondeur. Elle a environ dix mille de circuit, & n'est éloignée que de cinq ou six lieues de l'Isle de Liparé. Elle est fort abondante en fruit & en coton. C'est



STROMBOLI
FARO DI MESSINA

Le 16. au matin nous passâmes entre les Isles Panasi & Stromboli. On Panasi.

d'une de ses Montagnes que sort le Volcan dont parle l'Auteur. Je ne dois pas oublier de dire ici qu'elle est une des Isles Lipares où Eoliennes dans la mer de Sicile. Ces Isles sont au nombre de sept, entre la Sicile & l'Italie, du côté du Promontoire de Pélore, ainsi que Diodore de Sicile, Strabon & Pline le disent. Homere ne parle que d'une de ces Isles, qu'il appelle Eolie, à cause qu'Eole en étoit Roy, mais depuis le tems de ce Poëte, elles ont toutes été appellées, tantôt Vulcanies, tantôt Eoliennes. C'est le même Eole qui y régnoit, lors qu'Ulysse y aborda. Ce Prince étoit sage & prudent, & recevoit bien les étrangers. Il ne manquoit pas sur-tout de leur donner de bons avis touchant les dangers de la Navigation, comme on l'aprend de Diodore de Sicile. Il s'apliquoit sur-tout à observer les Vents, sur l'inspection de la fumée qui sortoit des Volcans de quelques-unes de ces Isles, ainsi que Pline l'a remarqué; & par la longue expérience qu'il en avoit faite, il prédisoit assez juste quel vent devoit soufler pendant quelques jours. Et c'est sur cela qu'est fondée la Fable, qui a fait regarder ce Prince comme le Dieu des Vents. L'avanture d'Ulysse à ce sujet est toute simple, il avoit consulté Eole, & comme il ne suivit pas apparemment ses conseils, & qu'il demeura plus long-tems dans ces mers qu'il ne falloit, le vent changea, & une furieuse tempête s'étant élevée, il se vit à deux doigts de sa perte. Homere a écrit cet accident d'une maniere Poëtique, en disant qu'Eole avoit donné à ce Héros les Vents enfermez dans une peau de Bouc, & que ses Compagnons, qui crurent que c'etoit un tresor, l'ayant deliée, les Vents en étoient sortis avec impétuosité & avoient excité une furieuse tempête.

On dit, au sujet de cet embrasement, que ceux qui passent auprès entendent des hurlements effroyables, ce qui fait que les personnes qui sont un peu crédules, s'imaginent que la bouche de l'Enfer est au sommet de cette Montagne. Mais les Naturalistes tiennent pour certain que ce hurlement ou mugissement ne vient point d'autre chose que de la violence des vents, qui viennent de tous les côtez se rendre dans les cavitez que la mer y a faites, & qui y étant arrêtez avec violence, causent ce bruit effroyable. (a)

Milazzo.

A midy nous joignîmes la Sicile, & nous touchâmes la pointe de Milazzo, le soir nous nous trouvâmes sous le Phare de Messine, où nous jettâmes l'ancre dans le détroit à quatorze brasses d'eau. Ce passage est fort dangereux à cause de son peu de largeur; car les deux pointes de la terre ferme & de l'Isle, semblent s'approcher l'une de l'autre & se vouloir toucher. Aussi fut-ce un grand bonheur de ce qu'en jettant l'ancre quelques-uns de nos Vaisseaux ne s'entre-heurtérent point, ce

Phare de Messine.

(a) C'est sans doute ce qui a donné occasion à la Fable, qui disoit que c'étoit là qu'étoient les Forges de Vulcain, & qui fit dire à Virgile qu'Eole y tenoit les Vents renfermez.

Hic vasto Rex Æolus antro
Luctantes ventos, tempestates que sonoras
Imperio premit ac vinclis, & carcere frænat.

ce que nous eûmes aussi-bien de la peine à éviter.

C'est dans ce Détroit que sont les Rochers de Scylle & de Charybde, qui ont autrefois tant fourni de matiere aux Poetes, parce qu'anciennement ce Détroit étoit estimé très-dangereux, & célébre par les naufrages qui s'y faisoient. Scylle & Charybde.

Scylle est un Rocher au bord de la mer, vis-à-vis du Phare. Charybde lui est directement opposé, & est vers le Port de Messine. Il n'y a rien à craindre, si ce n'est lors que les courants venant à s'entre-heurter, font quelquefois tourner les Vaisseaux & les coulent à fonds. Mais il est hors de doute qu'autrefois le danger y a été bien plus grand, à cause qu'on n'entendoit pas si bien la navigation, & que les Vaisseaux n'étant pas si forts qu'on les fait à present, ils ne pouvoient pas résister long-tems à la violence des vagues. On dit que le plus grand danger est au milieu, lequel on tâche aussi toûjours d'éviter. Mais pour dire la vérité, le danger est grand par tout, & le Port même n'en est pas exempt. Virgile en fait une description, qui represente bien la frayeur dont étoient saisis ceux qui avoient passé par cet endroit, c'est au 3. de son Enéide, où il fait dire à Enée.

Dextrum Scylla latus, lævum implacata Charybdis
Obsidet atque imo barathri ter gurgite vastos
Sorbet in abruptum fluctus, rursusque sub auras
Erigit alternos & sidera verberat undâ.

„ C'est-à-dire, Scylle est à la main droite, „ & l'impitoyable Charybde à la main gau„che, où elle engloutit les eaux au fond de „ ses abîmes, d'où puis après elle les repouſ„se avec violence, & éleve les vagues juſ„qu'au Ciel. (*a*)

L'Isle

(*a*) Pour exprimer d'une maniere Poetique & figurée le danger qu'il y avoit a passer dans ce Détroit, les Poetes ont feint que Scylla avoit été autrefois une belle Nymphe, dont Glaucus, Dieu Marin, avoit été amoureux, & que n'ayant pû la rendre sensible, il avoit eu recours à la Magicienne Circé, qui ayant été elle-même touchée du mérite de Glaucus, & l'ayant trouvé fidele à Scylla, avoit résolu de se venger sur sa rivale; & que pour y réussir, elle avoit jetté dans une Fontaine, où la Nymphe alloit souvent se baigner, une composition magique, qui la changea en Monstre. Homére dit que Scylla, ainsi metamorphosée, avoit douze griffes, six gueules, & six têtes. Virgile dit, qu'à un visage d'homme, & au corps d'une femme, elle joignoit une queue de poisson; on ajoûte, qu'effrayée elle-même par les hurlements importuns des têtes de chiens qui sortoient de son corps, elle se précipita dans la mer, près du Détroit qui porte son nom, & qu'elle se vengea de Circé, en faisant périr le vaisseau d'Ulysse son Amant. Justin, qui a parlé de ce Détroit, expli-

L'Isle de Sicile, qui n'est éloignée de l'Italie que d'environ quinze mille, passe pour la plus grande & la plus considérable des Isles de la Mer Méditerranée. Elle a plus de soixante-dix lieuës de tour, & elle est très-abondante en bleds & en vins excellents; mais d'autre côté elle est sujette à de très-grandes incommoditez, à cause du Mont Gibel, ou Mont Æthna, qui jette presque continuellement quantité de feu, & qui couvre de ses cendres & des autres restes de la matiere que le feu a consumée, toutes les Campagnes d'alentour, jusqu'à une grande étendue de païs. Sicile.

que fort bien toute cette Fable. A mesure qu'on s'éloigne de ce lieu, dit-il, il semble que les Rochers de Scylla & de Charybde viennent à se toucher, & alors il paroit de loin que les Vaisseaux qui y entrent sont engloutis. *Ea est procul inspicientibus natura loci, ut sinum maris, non transitum putes, quo cum accesseris, discedere, ac sejungi promontoria, quæ antea juncta fuerant arbitrere.* Comme il se trouve dans ce Detroit des courants extrémement rapides, & que l'eau s'y précipite avec impétuosité dans des gouffres profonds, on y entend un bruit confus assez semblable à celui que feroient des chiens qui s'entre-mordroient; & c'est delà, selon le même Historien, qu'est venuë la Fable de Scylla & de sa métamorphose en Monstre; *Hinc fabulæ Scyllam & Charybdin peperere, hinc latratus auditus, hinc Monstri credita simulacra, dum navigantes magnis vorticibus pelagi desidentis exterriti, latrare putant undas, quas sorbentis æstus vorago concidit.*

Elle est outre cela sujette à des tremblements de terre, qui y causent souvent de terribles ravages.

Le 20. au matin on leva l'ancre, & l'on fit toute la diligence possible pour passer le Détroit en louvoyant. Cependant quelques-uns de nos hommes prirent une Chalouppe, & allérent à la rame jusqu'à Messine, à dessein d'y acheter quelques rafraîchissements, mais on ne leur permit pas de venir à terre, parce qu'ils n'avoient pas pris les précautions necessaires, & qu'ils n'avoient point de lettres de santé.

Cabo dell' Armi.

Le soir nous eûmes le Cap dell'Armi à l'Est, & le lendemain matin celui de Spartivento, (a) pareillement à l'Est, & le Montgibel à l'Ouest. Le 24. un Vaisseau de Venise, nommé l'Echelle de Jacob, qui étoit destiné pour cette Ville, se sépara de nous. Le 26. nous apperçûmes l'Isle de Zante. (b) Le 28. nous nous trouvâmes sous le Cap de Matapan,

Cabo di Spartivento Montgibello.

Zante.

Cabo di Matapan.

(a) Ce sont deux Caps du Royaume de Naples, & dans la partie la plus Méridionale de la Calabre ultérieure.

(b) L'Isle de Zante, anciennement appellée Zacinthe, est dans la Mer d'Ionie vers la Côte Occidentale de la Morée. Elle peut avoir environ 60. milles de tour. Le canal de Cephalenie, qui la separe de l'Isle de ce nom, est au Nord, ainsi que l'Isle d'Itaque. C'est sur ces trois Isles que régnoit autrefois Ulysse, qui fut dix ans à faire un trajet

pan, (c) & sur le midy nous passâmes entre Cerigo & Cerigotto. Le matin suivant nous eûmes au Nord les Isles de Milo, d'Antimilo, & d'Anania. Le Nassau, qui étoit destiné pour Scanderona, nous quitta en cet endroit pour suivre sa route. Le 30. nous découvrîmes un Vaisseau, & nous lui donnâmes la chasse pour le joindre; mais après l'avoir poursuivi une heure & demie, nous nous en désistâmes. Nous étions lors entre le Cap d'Angelo & Cerigo.

Cerigo, Cerigotto.

Milo, Antimilo, Anania.

Cabo d'Angelo.

Cerigo.

Cerigo, qui est la premiere Isle en entrant dans l'Archipel ou Mer Egée, a environ seize milles de tour, & n'est éloignée du continent de la Morée que d'une bonne demi-lieue. Elle s'appelloit autrefois *Cythera*, (d) &

qu'on peut faire à present en trois semaines. Ces Isles sont habitees aujourd'huy par des Chrétiens du rit Grec.

(c) Le Cap de Matapan, est dans la partie la plus Méridionale de la Morée; on l'appelloit autrefois le Tenare; c'est par-là, si nous en croyons les Poetes, qu'Hercule descendit dans les Enfers, & qu'il en ramena le Cerbere.

(d) Il y a beaucoup d'apparence que ce fut dans cette Isle que les Pheniciens apportérent le culte de Vénus ou Astarte, & les Grecs, qui donnoient à tous les événements un air de Fable, publiérent que c'étoit en cet endroit que Venus étoit sortie de la mer, & ils donnerent à cette Déesse le nom d'*Aphrodite*, qui veut dire *Ecume*. Ils l'appellent aussi très-souvent la Déesse de Cythere, parce qu'elle étoit spécialement honorée dans cette Isle.

& ce fut le premier païs, à ce que disent quelques-uns, ou demeura la Déesse Vénus, à cause de quoi aussi on lui bâtit en ce lieu, près de la mer, un Temple dont, selon quelques Auteurs, on voit encore les ruines.

Falconera, Carovi, Bellepola, S. George d'Albore, Sermina, Zea, Serfori, Sifanto, Argentiera.

Le premier de Juillet, nous nous trouvâmes entre les Isles de Milo, (a) d'Antimilo, Falconera, Carovi & Bellepola. Le 3. nous vîmes Saint George d'Albore, Sermina, Zea, Serfori, Sifanti, Argentiera, Milo, & Antimilo; & nous arrivâmes au-dessous de Serfori, (b) où les Vaisseaux Marchands mirent leurs Pavillons pour se rendre à la rade, ce qui se fit après-midy, entre Milo & Argentiera,

(a) C'est l'ancienne Melos, Isle de l'Archipel. Elle peut avoir environ 60. milles de tour, & est assez peuplée, sur-tout dans sa partie Occidentale, où il y a de belles Plaines & un assez bon Port. Quoi qu'elle soit sous la domination du Grand Seigneur, il y a pourtant très-peu de Turcs; les Grecs qui l'habitent, ont un Evêque qui y fait sa résidence & qui est Suffragant de l'Archevêque de Naxe. Melos est environnée de plusieurs autres Isles, qui sont Antimilo, & l'Argentiera au Nord, Polino au Levant, & Paximadi & Remomilo au Midy.

(b) Serfori, ou Serfino, est l'ancienne Isle de Seriphe où régnoit Polydecte, dans le tems que l'infortunée Danaé, que son pere avoit abandonnée à la mer, y arriva, ce Prince en devint amoureux; & pour éloigner le jeune Persée, il l'envoya combattre les Gorgonnes; mais ce jeune Héros étant de retour, avec la tête de Méduse, se vengea de ce Roy en le changeant en Rocher.

tiera, à huit brasses d'eau. Les habitants du lieu nous dirent que sept ou huit jours auparavant, huit Corsaires d'Alger avoient été à l'ancre en cet endroit, mais qu'ils s'en étoient allez du côté de Constantinople.

La ville d'Argentiera est située sur une haute Montagne à une petite heure de chemin de la mer. Elle semble assez belle & assez forte par-dehors, mais l'intérieur de la Ville n'offre de tous côtez que la pauvreté & la misére des habitants, qui sont à tous moments pillez par les Corsaires. Milo est à l'opposite, & d'Argentiera n'en est éloignée que d'environ une demie-heure de chemin par eau. C'est une Isle raisonnablement grande, qui abonde en toutes sortes de choses, & particulierement en vins, dont les habitans, qui sont tous Grecs, font un grand trafic. On y voit plusieurs Mines de souffre & un Bain d'eau chaude. La Ville, dont les maisons sont bien meilleures que celles d'Argentiera, est à deux lieux avant dans les terres, & est située dans une Plaine. Les femmes Grecques, avec qui nous nous divertissions en chemin faisant, prenoient grand plaisir à nous entendre parler, & nous n'en prenions pas moins à voir leurs gestes & leurs manieres extraordinaires.

Situation d'Argentiera & de Milo.

Nous y passâmes la nuit, logez chez le Consul,

Consul, qui est un Grec de cette Isle; & comme nôtre compagnie étoit assez grande, nous nous fîmes faire un lit à terre, mais les puces, qui y étoient en grande quantité, nous empêchérent bien de dormir, de sorte que nous fûmes contraints de passer le tems à autre chose.

Le 4. nous nous embarquâmes dès la pointe du jour, & ayant levé l'ancre, nous nous éloignâmes de ces Isles.

Cependant nôtre Chalouppe étoit allée pour faire de l'eau, & son mât avoit été rompu par la force du vent. Le 5. un Vaisseau Venitien se joignit à nous, parce qu'il alloit aussi à Smyrne. Nous trouvâmes que c'étoit le même à qui nous avions donné la chasse le 3. du mois précédent. Le 7. sur le soir, nous aperçûmes deux voiles, & la nuit nous eûmes un vent fort rude, qui nous jetta tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, entre les Isles Siphanto, Paris, & Antiparis. (a) Le 12.

Siphanto, Paris, Antiparis.

(a) Ces Isles sont parmi celles qu'on appelloit les Cyclades, parce qu'elles forment un oyale dans l'Archipel. Celle de Paros est renommée par ses beaux marbres, & par cette Grotte qui est une des plus singulieres productions de la nature, comme on en peut voir la description & le dessein dans le Voyage de M. de Tournefort. Elle appartient aux Turcs depuis l'an 1538. qu'ils l'ôtérent aux Venieri nobles Venitiens; &

12. au matin nous nous trouvâmes au midy de Délos où nos voiles de Perroquet s'abattirent, & sur le midy, étant venus à la hauteur de Zira, nous eûmes un calme qui nous empêcha d'avancer : mais le soir il y eut du tonnerre, suivi d'un assez grand vent, de sorte que nous recommençâmes à faire voile. Le matin, à la pointe du jour, il s'éleva un furieux tonnerre, mêlé de foudre & d'une grêle grosse comme un œuf de pigeon. Dans cette occasion nôtre Vice-Commandant, le Capitaine Meegang qui montoit le Vaisseau Harderwyk, perdit son mât de Perroquet avec une partie de son grand mât de Hune. Le tonnerre emporta aussi un morceau du grand mât, & mit en piéces un marbre qui étoit dans le Navire : lui-même consultant, avec le Pilote & les gens de la manœuvre, au sujet de cet orage, fut renversé

Délos.

Zira.

& quoique l'Evêque de cette Isle soit du rit Grec, il y a cependant encore beaucoup de Catholiques. L'antiparos n'en est pas éloignée ; c'est une petite Isle qui n'a pas plus de 18000. pas de tour. Siphante, ou Siphano, est aussi une autre Cyclade, entre les Sdiles & l'Isle de Milo. Elle appartenoit autrefois à la famille des Gozadins de Venise; mais les Turcs s'en emparérent en 1450. Il y a eu long-tems un Evêque du rit Latin, quoique Suffragant de l'Archevêque de Naxe qui est Grec. Mais à present c'est l'Evêque de Milo, qui a soin des Paroisses Catholiques qui y restent.

par terre, & quelques-uns de ses gens furent blessez. Lors que nous fûmes arrivez auprès de l'Isle de Délos, nous ne fîmes que tourner de côté & d'autre : Nous approchâmes de Tino sur le soir, & la nuit suivante nous eûmes calme. Le 12. quand nous eûmes atteint cette Isle, le vent de Nord recommença à souffler avec une agréable fraîcheur, & nos Vaisseaux mirent leurs pavillons pour passer sous Micona, où nous vinmes mouiller à vingt-six brasses d'eau.

Tino.

Micona.

On dit que cette Isle est le lieu de la naissance d'Helene, en memoire de laquelle les femmes portent encore à leur col le portrait de cette Princesse, soit d'or ou d'argent, ou de quelque autre métal. Micona est fort basse, & pour ainsi dire, de niveau avec la mer, ce n'est qu'un fort petit lieu, & qui n'a que de chétives maisons.

Delos, & quelques restes d'Antiquitez qui y sont.

La fameuse Isle de Delos, que les Poëtes ont renduë si célébre, n'est pas loin delà. Elle a environ quatorze mille pas de circuit. (a) La

(a) On appelle aujourd'huy cette Isle avec un autre qui en est voisine, *Sdiles*, ou *Sdili*, elles ne sont séparées que par un Canal de 2000. pas de large, où sont les deux écueils de Cevadissa. Ces deux Isles, autrefois si fameuses, sont aujourd'huy presque desertes, & n'ont rien de remarquable que leur ancien nom. On sait assez que les Poëtes avoient publié que Délos

La curiosité nous porta à l'aller voir, mais nous la trouvâmes dans un état pitoyable, parce qu'elle a été toute ruïnée par les tremblements de terre. A present elle n'est plus habitée, & à peine y peut-on trouver les traces de quelques bâtiments, jusques-là qu'on auroit de la peine à reconnoître l'endroit où a été autrefois le fameux Temple d'Apollon, si ce n'étoit qu'on le peut inférer de quelques ruïnes & de quantité de morceaux & de débris de plusieurs colomnes de marbre. On y voit encore une partie de la Statuë d'Apollon, sçavoir, le tronc du corps, & une partie des cuisses; le reste en a été emporté par les curieux qui y sont venus de tems en tems, du nombre desquels je me met-

étoit une Isle flotante, & que lors que Latone y accoucha d'Apollon & de Diane, Jupiter la rendit stable. Ce qui est constant, c'est qu'Apollon y étoit honoré d'une maniere toute particuliere, qu'on y venoit de toutes parts, & même du païs des Hyperboréens pour y offrir des sacrifices. Thésee, avant que d'aller combattre le Minotaure, fit vœu dans le Port de Phalere (si nous en croyons Macrobe après Phérécides) d'envoyer tous les ans à Délos pour offrir un sacrifice à Apollon, & les Athéniens observérent réligieusement cette promesse. Les Députez qu'ils y envoyoient étoient couronnez de laurier. On se servoit même du même Vaisseau dont Thésée s'étoit servi dans son voyage de Crete.

mettray si l'on veut, puisque j'en rompis aussi un morceau que je garde pour en conserver la memoire. On voit aussi à terre, près de cette Statuë, celle de Diane, & dans le même état. Ces Statuës ont été extrêmement grandes, comme on le voit assez par ce qui en reste.

Je trouvay aussi sur le bord de la mer plusieurs colomnes, dans l'endroit où a été autrefois l'Arsenal. Elles servoient à attacher les galeres. Il y a aussi de grandes ruïnes de la maison de Philippe Roi de Macédoine, & trois corniches de marbre qui ont été peut-être à l'entrée, sur lesquelles on voit encore quelques lettres qui signifient *Philippe Roi de Macédoine*.

On rencontre dans la Montagne une esplanade de raisonnable grandeur, autour de laquelle on peut encore aujourd'huy reconnoître les traces d'une muraille, ce qui fait voir que ç'a été autrefois un Amphithéatre. Je montay après cela sur une haute Montagne, où il y a eu autrefois un grand Château; mais il est à present tout ruïné. On croit qu'il avoit été bâti par la République d'Athénes. Entre toutes ces ruïnes & ces restes d'antiquitez, on voit encore une pierre d'une grandeur extraordinaire, elle ressemble à peu près à une tombe, & l'on me dit que ce

furent

furent les habitans de Nixia qui l'envoyérent comme un present à Apollon & à Diane. Il y a auprès un fort grand vaisseau de pierre à mettre de l'eau.

On voit vis-à-vis de Délos, l'Isle de Thieno, (a) qui apartient à la République de Venise. Il y a là sur le sommet d'une Montagne, une Forteresse assez grande, & pour ainsi dire imprenable, à cause qu'on n'y sçauroit aller qu'un à un. L'Isle est assez peuplée, & elle a une Ville & soixante-deux bourgs ou villages. Au reste, je n'y descendis point, parce qu'on n'y laisse entrer personne qu'il n'ait fait la pratique; c'est-à-dire, qu'il n'ait demeuré dehors pour prendre l'air pendant sept jours. Thieno.

Pendant que nous étions à Micone, nous prîmes avec nôtre esquif & nôtre Chaloupe, sans répandre de sang, une Polacre Françoise d'environ soixante-dix tonneaux, mais qui Prise d'une Polacre Françoise.

(a) C'est celle qu'on appelloit autrefois *Ophiusa*; elle est fort petite & peu peuplée; les Vénitiens l'ont conservée contre les Turcs jusques à ces derniers tems, & y ont entretenu un Evêque Catholique. Cette Isle est à douze milles de celle de Micone qui est presque deserte, à cause des descentes continuelles des Corsaires Turcs, & on n'en parleroit point ici, sans la Fable qui disoit que c'est dans cette Isle que furent ensevelis les Geants tuez par Hercule.

qui n'étoit point chargée. J'entray à la priere du Commandant dans la Chalouppe, avec le Lieutenant en chef. Les Grecs qui étoient dans cette Polacre disoient qu'ils l'avoient achetée des François, & qu'ils étoient de Chio; aussi fut-elle relâchée peu de tems après que nous fûmes arrivez à Smyrne.

Pendant le séjour que nous fîmes à Micone, je tâchai de m'informer de quelques Prêtres Grecs, si je ne pourrois point reçouvrer quelques Antiquitez par leur moyen. Et m'étant adressé à l'un d'eux, il me dit qu'il avoit caché en terre à Délos une Statuë qu'il gardoit depuis quatre ans, & il ajoûta que si j'avois envie de l'aller voir, & de mener avec moi du monde de nôtre Vaisseau pour la déterrer, il me conduiroit sur le lieu où elle étoit. J'en allai aussi-tôt informer le Commandant. Je pris donc quelques matelots avec moi, & je trouvai que c'étoit une Statuë de femme un peu moins grande que nature. C'étoit un bas relief, sur une grande pierre, & d'une assez bonne main; mais elle étoit un peu gâtée en quelques endroits. Nous convinmes du prix, & nous l'achetâmes pour nôtre Commandant qui la voulut porter en Hollande. Nous la laissâmes là, après l'avoir tirée hors de terre, à dessein de la faire bien-tôt ensuite porter dans nôtre

Cha-

Chalouppe. Cependant, tandis que nous nous en étions allez, il y vint des gens avec la Chalouppe du Capitaine Théodore Verburg, qui étoit un de ceux qui alloient à Smyrne. Ces gens ayant trouvé nôtre Statuë comme nous l'avions laissée, & s'imaginant avoir fait une heureuse rencontre, se mirent en devoir de la porter sur le bord de la mer pour la mettre ensuite sur leur Vaisseau. Les nôtres à leur retour trouvérent ceux-ci dans cet exercice, sur quoi nôtre Lieutenant leur fit connoître l'ordre qu'il avoit du Commandant; mais, sans y avoir égard, ils voulurent porter la Statuë à leur bord, & nôtre Lieutenant fut si simple que de le leur permettre, quoi qu'il lui fût aisé de les en empêcher. Le Commandant fort mal satisfait, envoya incontinent au Capitaine du Vaisseau, pour le prier de rendre la Statuë, & pour lui representer que l'ayant achetée, elle lui appartenoit. Le Capitaine répondit que ses gens l'avoient trouvée, & qu'il prétendoit la garder.

Démêlé entre le Commandant Minne & le Pilote, au sujet d'une Statuë.

Aussi-tôt le Commandant y renvoya, avec ordre de dire au Capitaine que s'il ne l'en vouloit pas croire, il lui envoyeroit à son bord le Prêtre même de qui il l'avoit achetée, avec des témoins s'il étoit necessaire, & qu'en tout cas il vouloit qu'on la lui rendit.

dit. Le Capitaine, aussi fier qu'auparavant, fit dire au Commandant que s'il la vouloit avoir, il falloit qu'il vint lui-même la faire enlever de son bord. Le matin donc on leva l'ancre, & quand on fut bord à bord, on fit encore la même demande, à quoi le Capitaine, sans sortir de sa cahute, ne répondit autre chose sinon, puisque le Commandant veut avoir sa Statuë, qu'il fasse donc ouvrir l'écoutille, & qu'il la tire dehors. On le fit aussi-tôt, & la Statuë fut enlevée, ensuite de quoi on retourna à bord. Voilà ce qui se passa alors, je ne sçay pas au reste comment la chose aura été prise en Hollande.

Le 14. du même mois après-midy l'on mit le pavillon bleu pour signe qu'il falloit partir, & après avoir tiré un coup de canon on mit à la Voile. Le lendemain matin nous nous trouvâmes au-dessous de l'Isle de Chio sans pouvoir avancer. Le 17. nous passâmes les Isles de Chio & d'Ipsera, & le vent se renforça tellement le matin, que l'après-midy nous mouillâmes au Fort qui est à l'entrée du Golphe de Smyrne, où en arrivant nous vîmes l'Amiral de Venise avec cinq autres Vaisseaux de guerre, qui étoient à l'ancre derriere la premiere Isle. Ils attendoient deux Vaisseaux Marchands du même lieu qui étoient devant Smyrne prêts à faire voile,

Chio & Ipsera.

Arrivée à Smyrne.

&

& qui en partirent le lendemain à la pointe du jour. Les Vaisseaux de guerre sont éloignez du Fort à la distance d'un bon coup de canon, pour être hors de l'insulte des Turcs, & le Fort est lui-même éloigné de la Ville de deux bonnes heures.

Autour de ce Fort, qui est à l'entrée du Golphe, il y a quantité de maisons qui sont toutes habitées par des Turcs & qui font une espece de Bourg.

Il n'y a pas long-tems qu'il a été bâti, & l'on dit qu'un événement assez singulier a obligé de le placer dans cet endroit. Ce fut à l'occasion d'un certain Doüanier Arménien qui se tenoit à Smyrne. Il s'appelloit Antoine Silbi, & étoit extrêmement riche. On lui fit quelque avanie, c'est-à-dire, qu'on le chargea de quelque fausse accusation, qui lui fit donner ordre de la part du Grand Seigneur de se rendre à Constantinople, sans doute dans le dessein de lui faire perdre avec la tête tous les grands biens qu'il avoit, comme cela se pratique assez ordinairement chez les Turcs à l'égard de cette sorte de gens. Antoine Silbi en fut averti fort à propos par quelqu'un de ses amis, qui lui envoya un exprès qui fit plus grande diligence que le Courier du Grand Seigneur. Le Doüanier ayant

donc reçû cet avis s'embarqua aussi-tôt, & partit sans que personne l'en pût empécher, emportant avec soi tout ce qu'il put, & s'en alla droit à Ligourne où il s'établit. Il y étoit encore dans le tems que j'y demeurois, vivant à la maniere des Turcs, avec ses domestiques qui étoient tous des Esclaves Turcs, tant son cocher que ses laquais; & même il avoit quelques femmes esclaves de la même Nation. Au reste c'étoit à dessein, & pour faire dépit aux Turcs, qu'il avoit ces gens-là à son service. Aussi depuis ce tems-là n'ont-ils point eu d'autres Fermiers de la Douane que des Turcs, & ils bâtirent ce Fort pour empêcher qu'aucun Vaisseau ne pût sortir du Havre sans montrer un *Tescreé* ou acquit de la Douane, & sans faire voir qu'il a satisfait le Fermier.

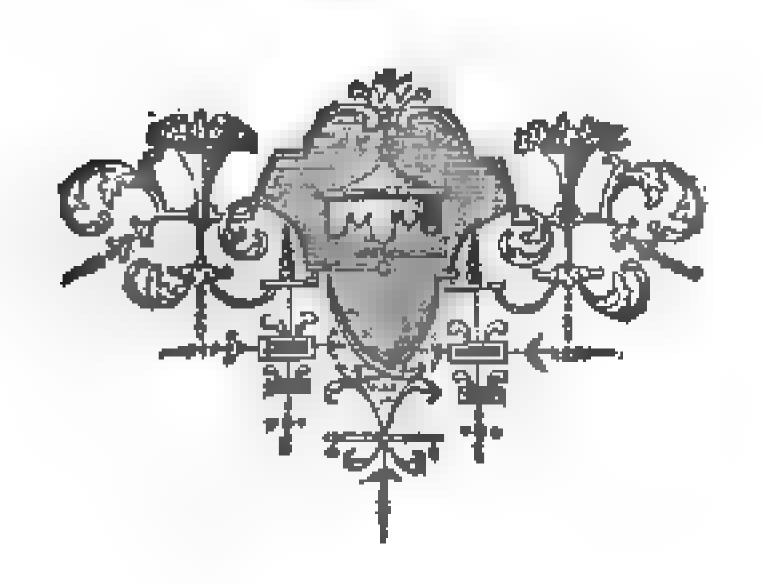
Ainsi tous les Vaisseaux sont obligez de passer auprès de ce Fort, parce qu'assez près de-là l'eau est basse, & ne permet pas aux Vaisseaux de passer plus loin, ce qui par la même raison ferme aux ennemis l'entrée du Golphe.

Lors qu'on est hors de la mer, & qu'on a passé le Fort, on entre dans le Golphe, d'où l'on fait voile à Smyrne. A mesure qu'on avance on voit des deux côtez de ce Golphe des

des Montagnes extrêmement hautes, & des bois fort agréables. On estime que ce Havre a bien huit lieuës de tour.

Le Fort dont nous avons parlé n'est qu'un quarré de murailles environné d'un petit fossé. Toute sa force ne consiste que dans son canon. Hors des murailles du Fort, on voit une piece de canon extraordinairement grosse, où un homme pourroit entrer en se baissant. Un jour que je me trouvai par hasard sur le bord de nôtre Commandant, on tira plusieurs coups de cette piece avec des boulets de pierre d'une grosseur extraordinaire; ils en avoient auparavant fait avertir nôtre Commandant, afin qu'il fit retirer son Vaisseau à l'un des côtez, pour prévenir les inconvénients qui en pourroient arriver. Mais nôtre Canonier ayant vû la disposition de cette piece, jugea que cela n'étoit pas necessaire, outre que nos gens de marine doutoient que le boulet pût venir jusqu'à nôtre Vaisseau. Cependant, lors qu'on eut fait une décharge, le boulet que nous pûmes assez bien apperçevoir à cause de sa grosseur, & que nous entendîmes gronder, vola bien avant dans la mer, où nous le vîmes bondir deux ou trois fois, frisant aussi loin sur l'eau par-delà nôtre Vaisseau que nous étions éloi-

gnez du Fort, ainsi bien nous en prit de ce qu'il n'approcha pas plus près de nous. Je dis là-dessus au Capitaine du Vaisseau, que si l'on en devoit tirer plusieurs, j'aimois mieux me mettre à terre avec la chalouppe & aller tirer sur quelque gibier, ne pouvant pas comprendre quel plaisir il y avoit à s'exposer sans necessité à un tel danger, ce qui tenoit bien plus de la témérité que de la bravoure.



CHAPITRE VI.

Peste à Smyrne. Précautions des Francs contre ce mal. Description de Smyrne, avec quelques remarques sur la maniere dont on y vit. Occasion que l'Auteur trouve pour aller à Ephese.

PENDANT que nous étions à l'ancre auprès du Fort, nous aprîmes que la peste avoit régné long-tems à Smyrne, & qu'on s'apperçevoit encore en quelques endroits des restes de ses desordres. Les Marchands faisoient encore difficulté d'ouvrir leurs maisons qui étoient fermées depuis fort long-tems, & ce n'étoit pas sans raison, puisque dans l'espace de trois mois cette maladie avoit emporté, tant dans la Ville qu'aux environs, autour de trente mille personnes. Peste à Smyrne.

Je jugeay donc à propos de demeurer encore quelques jours dans le Vaisseau, ce qui me parut si ennuyeux après une si longue navigation, qu'au bout de quinze jours j'en sortis pour aller dans la Ville.

Dès que j'y fus arrivé, j'allay saluer Mr. Jacob Van Dam Consul de la Nation Hollandoise, & lui demander sa protection, selon la coûtume de ces pais-là. Je trouvay que c'étoit

toit une personne fort civile, de qui j'ay reçû depuis ce tems-là plusieurs bons offices en diverses occasions.

J'avois déja été auparavant dans la Ville, mais je ne m'y étois guéres promené, parce que les Turcs, malgré l'expérience qu'ils ont souvent faite de la contagion de cette maladie, n'évitent point de se trouver ensemble à leur ordinaire pendant le cours du mal, & de converser sans scrupule les uns avec les autres. Et comme ils ne prennent pas de précaution pour eux-mêmes, & qu'ils se hasardent sans ménagement, aussi ne ménagent-ils nullement les Francs; au contraire, ils prennent plaisir à les chagriner & à leur faire peur, en allant à dessein, comme leur tomber pour ainsi dire sur le corps. Ils ne laisseroient pas même de le faire, quand ils sauroient qu'ils ont déja pris le mal. Cette témérité avec laquelle ils affrontent ce mal contagieux vient à la vérité d'un bon principe, savoir de la confiance qu'ils ont en la providence de Dieu, qui a ordonné de leur vie & de leur mort; (*a*) mais ils en font un très-

(*a*) C'est moins sans doute, comme en conviennent tous les autres Voyageurs, par la confiance qu'ils ont en Dieu, que par la persuasion où ils sont de la prédestination absolue, & dont ils font un très-mauvais usage, comme le reconnoit l'Auteur.

très-mauvais usage dans l'application violente qu'ils s'en font à eux-mêmes, & qui leur est souvent très-funeste, puis qu'elle est cause de la mort de plusieurs d'entre eux, quand ce feu commence une fois à s'allumer. L'on en vit en ce tems-la un triste exemple dans la Ville & aux environs de Manassia qui n'est qu'à huit heures de Smyrne, car dans le même espace de trois mois, il y mourut plus de trente mille personnes de cette maladie.

Au reste, quoi que les Turcs semblent ne craindre point ce terrible fleau, on ne sçauroit representer la misere qu'on voit ici à cette occasion. Les cris & les gémissements durent jour & nuit, de sorte qu'on n'est presque pas un moment sans les entendre, & lors que quelqu'un vient à mourir, ils louent à prix d'argent de certaines personnes pour les pleurer nuit & jour, plus ou moins longtems, selon qu'on est convenu avec eux du tems & du prix, & pour lors ces pleureurs à gage font des hurlements lugubres & effroyables, pendant qu'on emporte continuellement cette multitude de morts : c'est assûrément un triste spectacle pour ceux qui sont obligez d'y assister.

Pour ce qui est des Francs ou des Chrétiens d'Europe, ils sont rarement attaquez de cette maladie, peut-être parce qu'ils obéissent sage-

Précaution des Francs contre ce mal.

ſagement à cette maxime, *qu'il faut éviter les coups dans les lieux où ils frappent.* Dans cette occaſion, pour ſe précautionner du mieux qu'il leur eſt poſſible, preſque tous les Marchands, tant Anglois, que François & Hollandois ſe retirent, ſoit dans quelque Bourg du voiſinage où la peſte ſe fait le moins ſentir, ſoit dans leurs propres maiſons, où ils s'enferment bien ſans ouvrir à perſonne, & ſans laiſſer entrer qui que ce ſoit, juſqu'à ce qu'ils entendent dire que le mal eſt paſſé. On leur apporte de dehors tout ce qui leur eſt neceſſaire, & on le met dans une corbeille, qu'ils deſcendent par la fenêtre avec une corde, & qu'ils ont le ſoin de retirer. Avant que de s'en ſervir, ils le lavent dans l'eau, ou le mettent à la fumée, ſelon que la choſe le peut ſouffrir. Pour adoucir ces difficultez, & paſſer le tems le plus agréablement qu'il leur eſt poſſible, comme ils ne ſauroient guéres ſonger à autre choſe, le négoce ceſſant abſolument pendant ce tems-là, pluſieurs familles ſe joignent ordinairement enſemble, & s'enferment de la maniere que nous avons dit.

Deſcription de Smyrne.

Pour venir à preſent à la deſcription de la ville de Smyrne, ceux du païs diſent qu'elle a été bâtie par Tantale, & que depuis elle fut appellée Smyrne, du nom d'une des Amazones, qui étant venuës en Aſie, ſe

rendi-

rendirent Maîtresses de cette Ville. Long-tems après elle fut toute ruïnée par quelques tremblements de terre, mais à cause de la commodité du Port, Marc-Antoine la rebâtit plus près de la mer. (a)

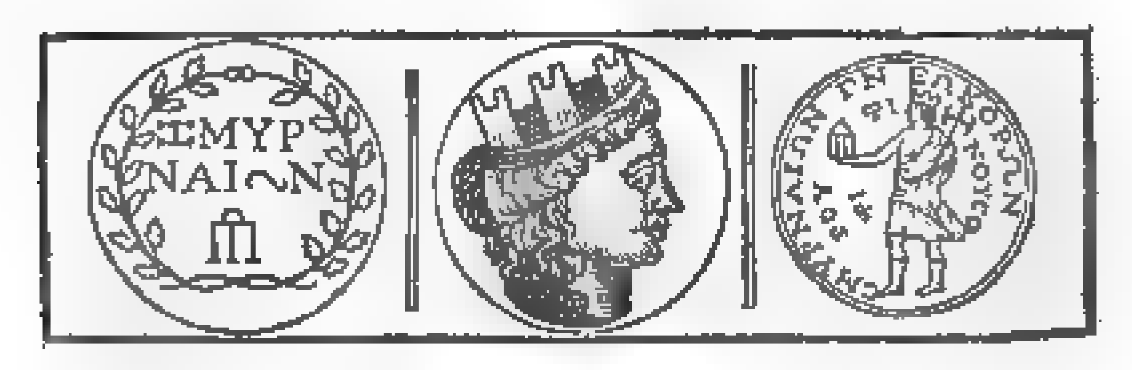
Cette Ville, que les Turcs appellent aujourd'huy *Ismyr*, se glorifie d'avoir donné naissance au Poete Homére, & elle a été autrefois une de ces sept Eglises d'Asie, dont il est parlé dans l'Apocalypse de S. Jean.

Elle est raisonnablement grande, & bâtie sur la croupe d'une Montagne en tirant vers le Nord, comme il paroît par la representation qu'on en a mise ici.

On y voit encore plusieurs ruïnes de l'ancienne Ville, & principalement sur la Monta-

(a) L'Auteur devoit ajoûter qu'Aléxandre le Grand avoit formé le dessein de la rebâtir. Ce Conquérant avoit trop de vénération pour la memoire d'Homére, pour laisser sans splendeur le lieu de la naissance de ce grand Poete. Mais il n'eut pas le tems d'executer un si louable dessein : après sa mort Antigonus & Lysimachus y firent travailler avec application, & Smyrne fut bâtie à vingt stades du lieu où elle étoit anciennement ; c'est ce que nous aprenons de Strabon. Au reste, quand j'ay dit que Smyrne étoit le lieu de la naissance d'Homére, je n'ay pas prétendu décider cette question, qui a partagé les Sçavans de tous les tems, puisqu'il y avoit sept Villes qui se glorifioient de lui avoir donné le jour.

tagne on voit les murs de la Citadelle, qui étoit située au Levant de la Ville. On attribuë cet ouvrage aux Empereurs Grecs. Il y a dedans une petite Mosquée, qu'on croit avoir été une Eglise bâtie à l'honneur de Saint Jean, au Portail de laquelle il y a encore deux petites colomnes de l'ordre Corinthien. Il y a tout auprès une voûte soutenuë de diverses colomnes. Dehors on voit, sur la Porte du Château, un buste de marbre qui est un peu gâté. C'est celui de l'Amazone dont je viens de parler, qui y est representée, de la même maniere qu'on la voit sur les Médailles. J'en ay apporté avec moi quelques-unes qui sont d'argent. On en trouve aussi d'autres sur un des côtez desquelles est le portrait de l'Amazone, & sur le revers une double hache à deux tranchants, comme on peut le voir dans la figure que j'en donne icy.



Ceux qui ne connoissent pas les véritables Antiquitez de cette Ville assurent, mais sans aucun fondement, que la Statuë qu'on voit à ce

à ce Château est celle de la Reine Sémiramis, ou d'une autre je ne sçai quelle Reine de Smyrne qui étoit du tems d'Aléxandre le Grand. Le Château est marqué 1.

En descendant plus bas, on voit la Chapelle de Saint Polycarpe, & les restes de son Sepulchre; voyez-le au nombre 2.

A peu près au même endroit, vers le penchant de la Montagne, sont les restes d'un Amphithéatre ou Colisée, dans lequel on dit que Saint Polycarpe, disciple de Saint Jean l'Evangeliste & premier Evêque de Smyrne, fut exposé aux bêtes; (d'autres disent qu'il fut brûlé.) On y voit aussi quelques restes de son Tombeau, pour lesquels les Chrétiens du Païs ont encore beaucoup de vénération; cela est marqué 3.

Descendant à l'endroit marqué 4. on voit le *Tioske* ou la maison de plaisance d'Achmet Aga.

Le premier bâtiment qui est tout joignant la Ville, est un Carvansera ou maison publique de plusieurs familles Grecques. Il est marqué 5.

A deux ou trois maisons de l'entrée de la Ville, où est representée une banderolle au bout d'un bâton, est la maison du Consul de Gennes. On y met cette banderolle, à cause des Pilotes qui sont de sa dépendance, &

qui s'y doivent rendre lors qu'ils sont à bord, autrement cette banderolle n'y est jamais ; c'est au nombre 6.

Le chiffre 7. est la demeure du Consul de la Nation Hollandoise.

Le chiffre 8. est la maison du Consul de Venise.

Le 9. est la maison du Visir Cara Mustafa Bassa. C'est la plus grande & la principale de la ruë des Francs.

Le 10. est la demeure du Consul d'Angleterre.

Le 11. est celle du Consul de France.

Le 12. est la Douane, où l'on paye les droits des marchandises. C'est un lieu fort grand, & pour ainsi dire une Place Royale, où il faut porter tout ce qui est sujet aux droits.

Le 13. est le Besesteyn ou lieu des boutiques publiques ; c'est un des principaux bâtiments de la Ville, où se vendent & s'achetent tous les jours toutes sortes de marchandises de prix.

Le 14. est le Visirchan ; c'est-à-dire, magazin contre le feu. Les Marchands y ont leurs effets dans des appartements qu'ils louent, chacun desquels a une porte & des fenêtres de fer. Ce bâtiment a été fait par le Visir Cara Mustafa Bassa, l'an 1677. & 1678.

Le 15. eſt le vieux Château.

Le 16. eſt le Port des Galeres ; c'eſt une eſpece de petit Golphe, ou baſſin d'eau fermé, qui n'eſt que pour les Galeres & pour les Barques des Turcs.

Et tout auprès, 17. eſt la Doüane ou petit Péage, où ſe doivent amener toutes les denrées qui ſe conſument dans le Païs ; j'entends celles qu'ils aménent eux-mêmes dans leurs Vaiſſeaux de voiture, tant d'Egypte que d'ailleurs.

18. S^{t}. Veneranda. C'eſt une partie du pied de la Montagne qui porte ce nom, & qui s'étend en bas juſqu'aux Foſſez, où les Grecs & les Arméniens ont le lieu de leur ſépulture ; il eſt marqué 19. Les Anglois, François & Hollandois, ont auſſi leurs Cemetieres à peu près au même endroit, & celui de chaque Nation eſt environné d'une petite muraille. On y a marqué le nombre 20. Le lieu de la ſépulture des Juifs eſt tout au bas vers le bord de la mer, où l'on voit quantité de pierres qui ſont dreſſées en terre, & marquées 21. Au-deſſous de la Ville on voit encore pluſieurs grandes pierres, qui ſont des morceaux demeurez de reſte d'une ancienne muraille, à laquelle ſont attachées pluſieurs maiſons que quelques-uns prétendent être du Temple de Cybele, la Mere des Dieux ; c'étoit

toit un des plus fameux Temples du Païs. (a)

A l'Orient & au Nord de la Ville coule la Riviere de Meles, fort célèbre autrefois, parce qu'on croyoit que c'étoit en ce lieu-là qu'étoit

(a) Les tremblements de terre, ausquels la ville de Smyrne est fort sujette, y ont causé beaucoup de ravages; on ne peut ni les prévenir, ni les eviter, ils surprennent en tout tems, pendant le jour & pendant la nuit. On prétend que quand la mer est calme pendant quelque-tems, c'est un signe sûr d'un tremblement de terre. Il en arriva un si terrible, il y a quelques années, que la Ville fut entierement renversée. Les Grecs du Païs en comptent six principaux; & c'est une tradition parmi eux, qu'au septiéme la Ville sera entierement détruite, sans être jamais rebâtie.

Quoique l'air soit très-mal sain à Smyrne, & que la contagion y fasse souvent sentir toute sa violence, la Ville ne laisse pas d'être très-peuplée par le concours des Négotiants qui viennent s'y établir des principales Villes de l'Europe, comme dans le centre du Commerce & la principale Eschelle du Levant. Les Consuls de France, d'Angleterre, de Hollande, de Venise & de Gennes logent, avec tous les Marchands, dans une ruë qui a près d'une demi-lieuë de longueur, qu'on appelle la ruë des Francs. Leurs maisons sont très-belles & très-commodes, & elles ont des galleries construites de bois pour s'y réfugier, dans le tems des tremblements de terre.

On trouve dans cette Ville un grand nombre de très-beaux Bazars, où l'on expose toutes sortes de marchandises. Le *Visirchan*; c'est-à-dire, le lieu où toutes les marchandises sont en sûreté, contre les accidents que le feu peut causer, a des portes & des fenêtres de fer.

qu'étoit né Homére. A present, ce n'est plus qu'un ruisseau qui est presque à sec, à moins qu'il ne vienne à s'enfler par l'abondance des pluyes. Ce qu'il y a d'eau, fait tourner deux Moulins qui servent à la porter dans les Jardins qui sont aux environs pour les arroser.

A une bonne heure de chemin de la Ville, dans l'endroit qu'on appelle Planure, autrement la Plaine de Haselaer, il y a quelques ruines, qu'on dit être des restes d'un Temple de Janus. C'est une petite Place qui a deux entrées, l'une au Nord, & l'autre au Sud. On dit qu'on foüilla aux environs il y a quelque-tems, & qu'on y trouva la Statuë de Janus à deux visages, qui fut achetée par le Consul de Venise. Ce qui confirme que c'étoit-là en effet le Temple de cette Divinité.

Dans la même Plaine, à une demi-heure de Smyrne, on trouve auprès du grand chemin, le Bain de Diane. C'est un Lac dont l'eau fait tourner sept Moulins à moudre du blé.

A une petite lieuë de la Ville, en allant vers le Château, on trouve, à ce que l'on croit, l'endroit où étoit l'ancienne Smyrne; on y voit aussi encore quelques restes d'Antiquitez.

C'est autour de-là qu'on trouve sous terre la plûpart des Statues, comme il arriva dans le tems que je demeurois à Constantinople.

Des

Des Turcs fouillant par hazard dans cet endroit, en trouvérent quatre qui, à ce qu'on dit, étoient fort belles. Un de nos Marchands les acheta, & pour avoir la permission de les faire enlever, il fit un present au Cadi, ou juge du lieu.

Cette nouvelle étant venue aux oreilles de Monsieur de Guilleragues, qui étoit alors Ambassadeur de France à la Porte, il pria le Marchand qui les avoit achetées de les lui vouloir céder, vrai-semblablement dans le dessein de s'en faire honneur, & de les envoyer au Roy son maître. Mais le Marchand les lui refusa le plus civilement qu'il put.

A quelque-tems de-là trois de ces Statuës furent chargées sur un Vaisseau François qui partoit pour Marseille. Il fut pris par les Corsaires d'Alger, qui étoient alors en guerre avec la France; mais leur Vaisseau alla échouer vers la Côte de Ligourne. Les trois Statuës furent retirées de l'eau, & ensuite envoyées à Paris par la Nation Françoise, & de Paris on les porta à Versailles où elles sont à present. La quatriéme fut depuis envoyée par le Convoy de Hollande, & déchargée à Amsterdam, d'où elle a été encore envoyée à Roüen, & de-là pareillement à Versailles, où elles sont à present toutes quatre. On donna à Paris douze cents écus pour

cette

cette derniere, & l'on ajoûta, lorsque le payement s'en fit, que si le Marchand avoit pû livrer les quatre ensemble, on lui en auroit assurément donné du moins vingt mille écus.

On trouve encore souvent dans ce lieu de fort belles Antiquitez sous terre. En l'année 1671. l'on découvrit le Tombeau de Marcus Fabius Romain & de son fils; les deux corps y étoient encore l'un auprès de l'autre, avec leurs cuirasses & leurs habits de guerre, & sur la Tombe il y avoit une Inscription Grecque, dont voici le sens.

Marcus Fabius, fils de Marcus Fabius, de la Famille Galéria, surnommé Junius, âgé de vingt & un an.

Ce Tombeau est à present tout auprès de Smyrne, dans le Jardin d'Achmet Aga, où il sert à une Fontaine. Il paroît tel que le represente la taille-douce qu'on a jointe ici.

Mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est que quand ces sortes d'Antiquitez tombent entre les mains des Turcs, ils les gâtent d'abord, en leur ôtant la tête, parce que leur Loy leur défend d'avoir aucunes Images.

Lors que je demeurois à Smyrne, j'apperçûs à une muraille une pierre où il y avoit

quelques bas reliefs. Elle étoit sur la porte de la maison d'un Turc de qui je la voulus acheter ; mais n'ayant pû convenir du prix, je remarquay quelque-tems après que cet homme, qui sans doute s'étoit fait un scrupule d'avoir une Image à sa maison, l'avoit toute gâtée.

J'en recouvray pourtant une où il y avoit quelque Sculpture d'une assez bonne main; elle avoit été apportée par le Vice-Consul d'Athénes, mais un peu endommagée. Après que je l'eus achetée, je l'envoyay aussi-tôt en Hollande, où je l'ay trouvée à mon retour, & où je la garde encore. Elle est à peu près telle que la represente la figure qu'on a mise ici. On y voit cette Inscription.

ΜΗΝΟΔΩΡΑ ΧΑΙΡΕ;

C'eſt-à-dire,

Adieu Menodora.

Et ces autres.

ΑΝΤΙΟΧΕ ΧΑΙΡΕ,

Adieu Antiochus.

Ce ſont des mots qu'on mettoit ſouvent ſur les Tombeaux, afin que ceux qui paſſoient pûſſent, en les liſant, apprendre le nom de la perſonne qui y étoit enterrée, & que cela les avertît en même-tems de faire des vœux pour elle, parce que la ſuperſtition Payenne croyoit que cela pouvoit être d'un grand ſoulagement pour les morts.

La ville de Smyrne eſt fort peuplée, & il y a bien près de quatre-vingt mille ames. Les Turcs en font la plus grande partie. Enſuite ce ſont les Grecs, après eux les Arméniens & les Juifs, & enfin les Chrétiens d'Europe. Chacun d'eux y a une entiere liberté de Religion. Les Anglois & les Hollandois y font chacun leurs exercices tous les Dimanches dans leur propre maiſon, où ils ont un appartement deſtiné pour cela & dont ils ſe ſervent comme d'une Egliſe, auſſi ont-ils toû- Smyrne fort peuplée.

jours chacun leur Ministre. Les Arméniens & les Juifs demeurent pour la plufpart dans le quartier haut de la Ville. Les Anglois, les François, les Hollandois, & en général tous les Francs, demeurent vers la mer dans la ruë des Francs, & chacune de ces Nations a fon propre Conful.

Smyrne eft la premiere Ville de tout le Levant pour le commerce. Les Vaiffeaux Marchands abordent à une portée de moufquet de la Ville, d'où ils portent leurs marchandifes à terre, avec des barques & des chalouppes, & l'on charge auffi de la même maniere les Vaiffeaux qui en partent. Le Port a une entrée fort agréable; c'eft un Golphe d'environ huit lieuës de circuit; il a prefque par tout affez de profondeur, & un fort bon ancrage. Il eft prefque toûjours plein de toutes fortes de Vaiffeaux, par où l'on apprend tous les jours des nouvelles de tout ce qui fe paffe dans l'Europe.

Sa fertilité, &c.

Pour ce qui regarde le Païs des environs de Smyrne, c'eft en grande partie une Plaine fort fertile, plantée de quantité de figuiers, de vignes & d'oliviers; de tous côtez on voit des Jardins & des lieux de plaifance, qui font de loin la plus belle perfpective du monde. Les vivres y font en abondance, & à très-grand marché, & fur-tout on y a de très-bon vin

vin & de parfaitement bonne huile. L'Ok de vin, qui eſt une meſure d'environ deux pintes, n'y coute qu'environ deux ſols & demi. Il eſt fort, & en même-tems très-délicat, quoi qu'on y mette beaucoup d'eau; en ſorte qu'il n'eſt néceſſaire que de lui donner un peu la couleur du vin qui eſt rouge. On y a auſſi d'excellent gibier de diverſes ſortes, & à ſi bon marché, qu'une couple de Perdrix n'y coute ordinairement que quatre ou cinq ſols. On en prend une quantité incroyable, que les Païſans apportent tous les jours au Marché. Les Becfigues, qui eſt le plus délicieux manger qu'on ſe puiſſe imaginer, y ſont en grande quantité, & nous autres Européens les allons ordinairement tirer nous-mêmes. Elles ſont gros comme un pinſon, & très-graſſes. Les Francolins, qui ſont pour le moins gros comme une Perdrix, ſont auſſi d'un très-bon goût, mais on n'en trouve pas tant. L'Ok de bœuf, qui eſt le poids de deux livres & demie, coûte ordinairement quatre ſols, & celui de mouton & d'agneau cinq ſols. L'on a les poulets pour le même prix, & par-deſſus tout cela, la mer fournit encore quantité de poiſſon.

La chaſſe eſt ici une occupation aſſez ordinaire, & elle eſt permiſe à tout le monde:

on ne fait que louer un petit bâteau, & l'on ſe fait mettre à terre à côté du Château, où de Carillou, où en tout tems la chaſſe eſt ſi bonne qu'on eſt toûjours ſûr de trouver du gibier.

Quand nous y avons nos Vaiſſeaux, qui d'ordinaire y demeurent environ trois mois, on va ſouvent pêcher avec la ſeine, & on prend quelquefois tant de poiſſon, qu'on en pourroit traiter plus de cent perſonnes. Par la même occaſion on deſcend à terre, & l'on entre dans un bois aux environs du Château qui commande ſur l'eau. On y dreſſe la table, & on y ſert tout ce qui eſt neceſſaire pour un bon repas, & qu'on a eu le ſoin de porter avec ſoy. J'y ai quelquefois fait de certains repas, où il y avoit plus de vingt-cinq perſonnes. On ſe réjoüit là au ſon des trompettes, & d'autres inſtruments, qui ſont quelquefois ſuivis d'une danſe marine ou de quelque autre divertiſſement des Matelots; & pour joüir de cette liberté, il n'eſt pas neceſſaire ici d'avoir un Janiſſaire avec ſoi, comme il faut en avoir dans les autres endroits de la Turquie.

Les jours des plus grandes Fêtes, les Grecs ſe donnent auſſi le plaiſir de s'en aller à la Campagne, prenant avec eux de quoi faire bonne

bonne chere, & dans ces occaſions on ſe divertit à voir faire aux femmes de cette Nation mille plaiſanteries.

On a tous les jours de ces ſortes d'aſſemblées entre les Marchands, à cauſe que toutes ſortes de vivres y ſont à grand marché. En un mot, on peut dire qu'on trouve à Smyrne tout ce qui peut flâter les ſens & rendre la vie agréable.

Au reſte, autant que la maniere de vivre y eſt divertiſſante, autant s'y fait-il un grand commerce. Entre les Négociants, les Hollandois, qui ne ſont pas les moindres, y font auſſi-bien que les Anglois un très-grand trafic. Nos Flottes, accompagnées de bons convois, y ménent tous les ans une grande quantité de Draps de Hollande, & d'autres riches marchandiſes, & lors qu'elles y arrivent on voit accourir ſur le bord de la mer des milliers de perſonnes, parce qu'une partie des marchandiſes dont ces Vaiſſeaux ſont chargez ſont pour le compte des habitans de ce païs-là, tant Turcs que Juifs, Arméniens & Grecs, ou qu'au moins on en négocie avec eux ſur le champ. On ne voit jamais la même affluence de peuple, quand les autres Vaiſſeaux arrivent, non pas même quand c'eſt la Flotte des Anglois, parce que leurs Navires ne ſont jamais

Son Trafic.

jamais chargez d'autres marchandises que de celles de leur Nation.

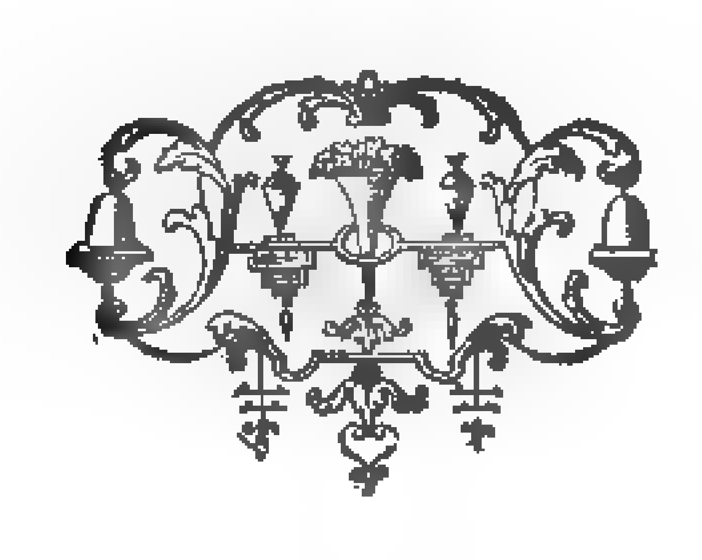
Les principales marchandises que les Chrétiens rapportent de ce païs-là, sont des soyes de Perse que les Arméniens aménent à Smyrne; du fil & des toiles de Coton qui viennent de Magnesie, du poil de chameau & des étoffes qui en sont faites, tels que sont les camelots ondez & d'un parfaitement beau lustre. Ils se fabriquent à Angoure, & ces marchandises sont amenées par les Caravanes de dix-huit journées de chemin de Smyrne; on les vend depuis douze écus jusqu'à soixante, & même au-delà, selon qu'elles sont belles; on en apporte encore des tapisseries, des couvertures piquées, des noix de galle, &c.

Les Caravanes y arrivent environ les mois de Février, de Juillet, & d'Octobre, & en repartent aussi environ le même-tems, pour lequel chacun se tient prêt. Ce voyage de Perse & de Smyrne dure d'ordinaire environ sept mois.

L'Auteur trouve une occasion pour aller à Ephese.

Pendant que je demeuray là j'oüis dire que William Rey Consul de la Nation Angloise, & Richard Mondi Commandant des Vaisseaux, étoient dans le dessein d'aller faire un voyage à Ephese, & dans quelques autres Villes

Villes de l'Asie Mineure, aux Eglises de laquelle furent autrefois adressées les Lettres qu'on voit dans l'Apocalypse. Je crus que je devois profiter de cette occasion, & dans cette vûë je tâchay de m'insinuër auprès de ce Consul, & je le priay de vouloir bien que j'eusse le bonheur de me joindre à sa suite. Il me l'accorda fort civilement, & je me mis aussi-tôt à préparer tout ce que je crus qui m'étoit necessaire pour ce voyage.



CHAPITRE VII.

Voyage de Smyrne à Ephese. Pitoyable état de cette Ville. Ruines, & restes d'Antiquitez. Description de Scala-Nova. Retour à Smyrne.

Départ de Smyrne.

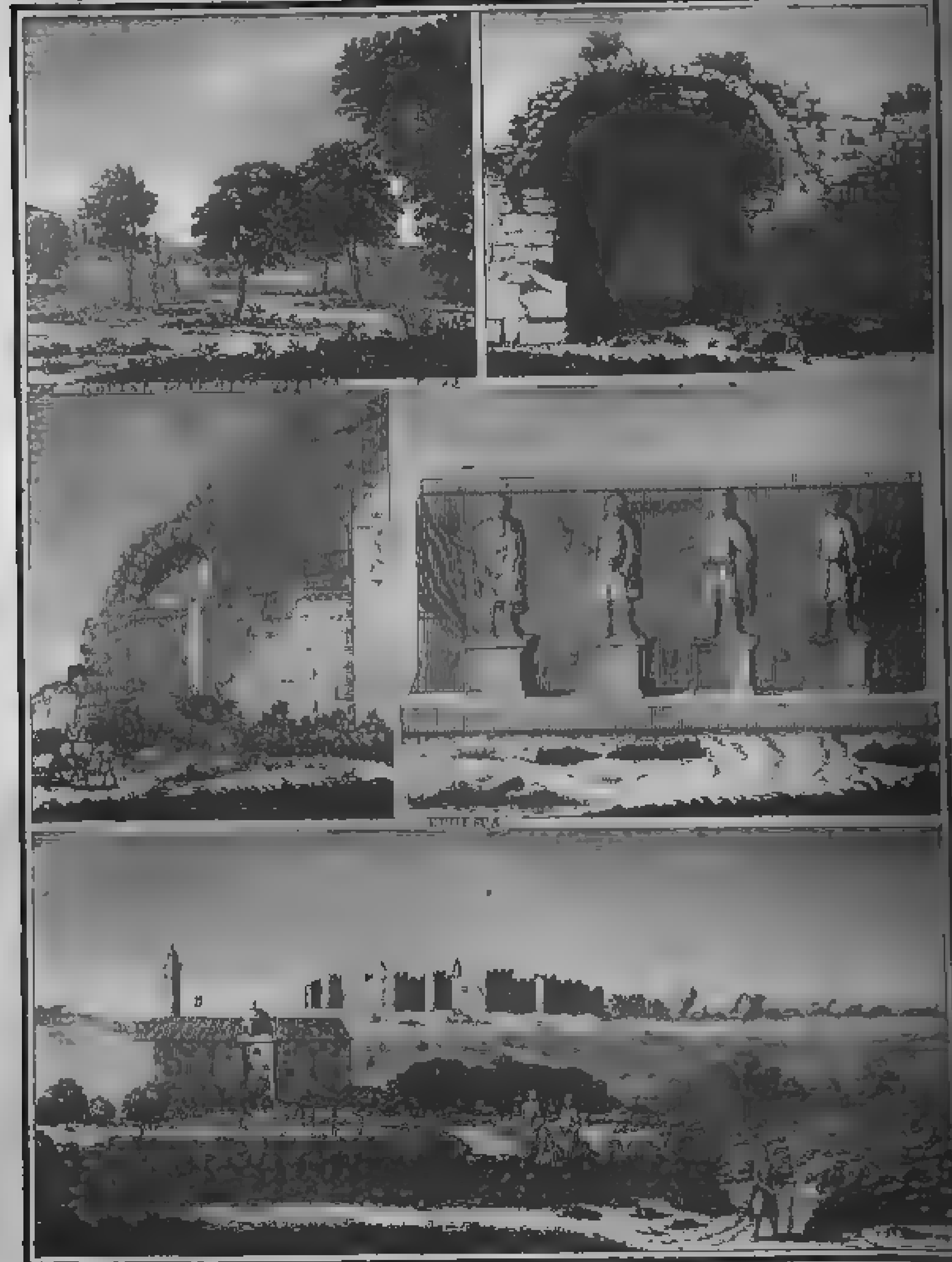
LE 9. d'Octobre 1678. après-midy nous commençâmes nôtre Voyage, nôtre compagnie étant composée de soixante-douze personnes. Nous nous arrêtâmes à Sedequi, qui est un Bourg à trois lieuës de Smyrne, situé dans un très-beau pais, ce qui est cause que chaque Consul y a une maison de plaisance, où il va souvent se divertir & prendre le plaisir de la chasse. Ce lieu est fort connu, & les Marchands Européens vont souvent s'y promener.

Sedequi.

Le lendemain au matin nous reprîmes nôtre chemin, & après que nous eûmes marché quelques heures, j'aperçûs à main gauche, un peu loin du chemin, quelques vieilles ruïnes. Je piquay jusques-là, & je les trouvay telles que je les represente dans la figure que j'en ay dessinée. Nous passâmes ensuite par quelques Bourgs, & nous arrivâmes avant le soir à Ephese, que les Turcs appellent *Aja Suluk*; c'est-à-dire, le Temple de

Arrivée à Ephese.

SEDEQUI



la Lettre A Marque le chateau et la lettre B l'Eglise des ...

B M

de la Lune ou de Diane, & qui n'est qu'à quatorze ou quinze lieuës de Smyrne.

Entre Ephese & Sedequi, on a presque toûjours une grande Plaine, qui n'est pas desagréable.

Nous nous arrêtâmes dans un bois à côté de la Ville, où nous dressâmes nos Tentes; nous fîmes pendant la nuit la ronde de deux heures en deux heures avec douze hommes, outre les sentinelles que nous avions fait avancer, afin d'être bien sur nos gardes, car il ne fait pas trop sûr en ce lieu-là, & nous avions déja été avertis que les Turcs s'attendoient de nous venir surprendre pendant la nuit.

Le matin, dès qu'il fit jour, nous allâmes voir si nous ne trouverions point quelques restes d'un lieu qui avoit été si célébre autrefois; mais nous ne trouvâmes que les tristes débris d'une magnificence que le tems a détruite. On ne voit par tout qu'un amas confus de morceaux de marbre, de murailles abattuës, de pieces de colomnes, & de chapiteaux, &c. Ce qui en est le plus habité aujourd'huy est à l'Orient d'une grande Plaine qui s'étend jusqu'à l'Archipel, & qui au Midy, au Nord, & au Couchant, est environnée de hautes Montagnes.

Misérable état de cette Ville.

La vieille Eglise de S. Jean l'Evangeli-

Eglise de S. Jean.

ſte, qui avoit autrefois quatre portes ou entrées, n'en a plus que deux, les deux autres ayant été murées.

Pour y entrer, on deſcend ſeize degrez, au bas deſquels il y avoit une Fontaine, avec trois robinets dont on voit encore quelques reſtes. Il y a dans l'Egliſe quatre colomnes de Porphyre, tacheté de blanc & de rouge. On croit qu'elles ont été du Temple de Diane, parce qu'on trouve encore beaucoup de ſemblables pierres parmi ſes anciennes ruines. Je trouvay, après les avoir meſurées, que la groſſeur de ces colomnes étoit de douze pieds & demi de circonférence, & leur hauteur de trente-ſix; elles étoient chacune d'une ſeule piece. Elles ſervent à ſoûtenir la voute. Il y a auſſi deux autres petites colomnes de pierre de Samos, qui étoit autrefois une pierre fort eſtimée.

Autour de l'Egliſe régnoit par-dehors une galerie dont la largeur étoit partagée par quatre colomnes, & la longueur par ſix. Elle étoit embellie au milieu d'une Fontaine octogone, dont chaque pan avoit par-dehors dix pieds de long & un pied d'épaiſſeur. Cette Egliſe eſt couverte de plomb, & a deux dômes : mais comme elle ſert aujourd'huy de Moſquée aux Turcs, elle eſt embellie à leur maniere, ayant un Minaret, qui eſt une Tour haute

haute & menuë en façon d'Aiguille ſur une des murailles. Cet édifice eſt tout de marbre, tant par-dehors que par-dedans, & l'on en verroit de bien plus beaux reſtes, ſi Sultan Soliman n'en avoit pas tiré & fait porter à Conſtantinople tout ce qu'il crut qui pouvoit ſervir à embellir la Moſquée qu'il y a fait bâtir.

Près du lieu que je viens de décrire, ſur le haut d'une Montagne, eſt le Château où on voit encore une porte très-ancienne, ſur laquelle il y a un très-beau morceau de ſculpture ou bas relief, que pluſieurs croyent repreſenter l'hiſtoire de cet Illuſtre Romain Marcus Curtius. D'autres prétendent (car il eſt permis de conjecturer ſur des monuments qui ſont à demy détruits) que cette hiſtoire repreſente la ruine de Troye, & qu'on y voit Hector qu'Achille traîne avec ſon Chariot autour des murailles de la Ville. L'incertitude de ces conjectures vient de ce qu'on n'oſe que très-rarement approcher de ces lieux pour les viſiter avec toute l'exactitude qu'il faudroit. Je m'étois déja mis en devoir de le deſſiner, mais faiſant reflexion qu'un de ceux qui m'accompagnoient avoit déchiré un feuillet de l'Alcoran qui étoit dans cette Moſquée, & que d'un autre côté je m'arrêtois à deſſiner quelque choſe qui étoit à une Fortereſſe, ce que les Turcs ne veulent abſolument point ſouffrir, Château.

souffrir, je fus tellement saisi de crainte & de fraieur, que je ne sçavois presque comment je pourrois assez-tôt rejoindre ma compagnie, ma peur étoit peut-être augmentée, parce que j'étois quasi seul, n'ayant avec moi qu'une personne qui me suivoit.

Ce bas relief dont j'ai parlé est maçonné de trois piéces de marbre, avec une telle disposition, qu'on peut aisément voir que ces pierres ont été tirées d'un ancien Tombeau. Elles n'ont pû être si bien jointes, qu'on ne remarque sans peine qu'elles ont été prises d'une sculpture, qui tant aux côtez qu'au-devant étoit enrichie de bas reliefs.

La premiere de ces pierres ou tombes represente une Bacchanale; la seconde un homme qui est tombé de cheval & qui est mort, auprès duquel est une autre personne vétuë d'une robe de Sénateur, & qui porte sa main à sa tête pour marquer le deuil qu'il a du triste accident qui vient d'arriver; & la troisiéme, un corps mort étendu, qu'il semble qu'on veüille porter en terre.

Aqueduc. Entre le Château & la Montagne qui est à l'Orient, on voit deux Aqueducs, dont les pilliers qui les soutiennent sont encore presque en leur entier; mais on voit bien à l'arrangement des pierres qui font des figures irrégulieres, & où il paroît des lettres mises à

rebours,

rebours, que ni les Aqueducs ni le Château ne sont pas du tems des anciens Ephesiens.

Ce qui me parut de plus remarquable, ce fut le grand circuit qu'occupoit autrefois le Temple de Diane, bâti au pied d'une grande Montagne dans une Plaine qui la sépare en deux. L'on voit encore ici beaucoup d'autres ruines, entre lesquelles on reconnoît fort bien les restes d'un Cirque ou Amphithéâtre où se donnoit le spectacle des Combats; un peu plus loin on voit ceux d'un autre Amphithéâtre dont il y a encore quelque morceau de murailles de bout, elles sont bâties à l'antique, de grandes pierres de taille.

Cirque & Amphitheatre.

Au reste dans le rond, du côté du Cirque, le reste du bâtiment situé contre le penchant de la Montagne a été comblé pour égaler le terrain. On dit que les Ecoles étoient dans cet endroit, ce qu'il seroit assez difficile de prouver, parce que tout est tellement ruiné qu'on n'y sauroit remarquer aucun ordre, & que ce qui reste encore aujourd'huy, ne consiste que dans le dedans des Arcades, du dehors desquelles on a pris les pierres pour les emporter à Constantinople.

Entre le Cirque & l'Amphithéâtre on voit un grand Portail, qu'on croit être un reste de l'ancien Temple de Diane, l'une des sept Merveilles du Monde, où le scelerat Erostrate mit

Restes du Temple de Diane.

mit le feu pour éterniser sa memoire, ne pouvant autrement faire parler de lui après sa mort. Ce qui reste de ce Portail est marqué dans la figure que je donne ici.

Au-dedans de la porte, du côté du Nord, on voit gravé sur une pierre un homme à cheval avec un chien auprès de lui, & un serpent qui s'entortille autour d'un arbre.

Du côté du Midy, & hors de la porte, on voit sur une grosse pierre ces mots en lettres Latines :

ACCENSO,

RENSI. ET. ASIAE.

Et dedans la porte ces autres,

M. P. VEDI. NICERH.

VEDIAE. PAVILLIMX

M

HIAE VXORIS EI,

Mais comme toutes ces lettres ne contiennent rien d'entier, & que ces Inscriptions sont fort mutilées ; les Sçavants sont contraints d'avouer qu'ils n'y trouvent aucun sens, & qu'ils ne peuvent même en imaginer un qui leur convienne,

En

En haut, devant la porte, on voit auſſi une pierre où ſont gravez ces mots VNIOR CANTUSIUM, qui ne peuvent former aucun ſens.

Auprès de l'Amphithéâtre, dans ſa longueur, il y a une grande Place quarrée, où l'on voit beaucoup de morceaux de colomnes rompues, de chapiteaux, de friſes, de piéd'eſtaux, &c. qu'on croit être pour la plûpart du Temple de Diane. J'y ay trouvé des chapiteaux qui avoient prés de dix pieds de haut & plus de huit de large. Les reſtes des colomnes quarrées qu'on y trouve auſſi en quantité, ne ſont pas moins gros. On voit encore ſur quelques-uns de ces pilliers des Arcades, taillées d'une ſeule pierre d'une prodigieuſe grandeur. Dans l'épaiſſeur d'une de ces colomnes on avoit fait un degré par où l'on deſcendoit fort avant ſous terre. Quand quelqu'un eſt aſſez hardy pour y deſcendre, il faut qu'il prenne un flambeau, & d'ordinaire un peloton de corde, qu'on attache à l'entrée de la porte, & qu'on laiſſe filer à meſure qu'on avance. Quand on n'a point pris cette précaution, on jette continuellement quelque choſe à terre, ſoit de la paille hachée, ou telle autre choſe qui ſe puiſſe aiſément reconnoître & à quoi on ne ſe puiſſe pas tromper, afin de ne courir pas riſque de ſe perdre dans ce

Labyrinthe soûterrain, & qu'on puisse retrouver son chemin pour en ressortir, ce qui seroit autrement impossible.

Les Arcades, qui sont sous terre, & sur lesquelles tout l'édifice étoit appuyé, semblent avoir été faites de pierre de tuffe, & s'étendre aussi loin que toute l'enceinte du Temple.

Au reste, en continuant de marcher dans cette Grotte obscure, ou pour mieux dire dans ces Caves, on trouve plusieurs appartements; mais la plûpart des portes en sont bouchées de terre & de ruines des bâtiments, comme on le voit d'ordinaire dans les Grottes d'Italie, de sorte qu'on a de la peine à passer de l'une dans l'autre, & même il y a de l'apparence qu'on ne les a point encore toutes traversées, parce que cette Grotte est si grande que personne n'en connoît le bout; & comme il arrive souvent qu'on se fait de ces sortes d'ouvrages qu'on a pû visiter parfaitement une plus grande idée que la vraisemblance ne le devroit permettre, il y en a qui prétendent que ces Galeries soûterraines s'étendent jusqu'à Smyrne.

Autres Ruïnes.

Entre ces ruines, à la plûpart desquelles on ne peut rien connoître, quelque application & quelque diligence qu'on y apporte, on trouve aussi quelques restes de Bains anciens

assez reconnoissables pour ne s'y pas tromper; & vis-à-vis il y a une espece de lieu marécageux plein de petits ruisseaux. On croit que ç'a été autrefois un Lac. On voit aussi dans cet endroit quantité de morceaux & de débris de colomnes, mais bien moins grandes & bien plus simples que les autres. Je n'ay pu apprendre à quoi elles peuvent avoir servi.

Assez près de-là on trouve encore un ruisseau dont l'eau est fort belle, & un grand arbre dont l'ombre est d'un grand usage pour se garantir du soleil, lorsqu'on va pour se rafraîchir à ce ruisseau.

A l'Orient de la Montagne où l'on voit les pitoyables restes des bâtiments magnifiques de cette fameuse Ville, on rencontre une Grotte appellée *la Grotte des sept Dormants*. Les Chrétiens de ce païs-là soutiennent que du tems de l'Empereur Decius environ 250. ans après la naissance de Jesus-Christ, lorsque l'Eglise étoit violemment persécutée, sept jeunes hommes d'Ephese se cachérent dans cette Grotte, où s'étant endormis, ils ne se réveillerent que sous le régne de Théodose II. qui fut très-zelé protecteur des Chrétiens. Ils croyoient n'avoir dormi qu'une nuit, quoi qu'il se fût passé environ deux cents ans depuis qu'ils s'étoient couchez. Supposé que cela soit vray, il est aisé de s'imaginer quelle fut

La Grotte des sept Dormants.

leur surprise, lorsque retournant à Ephese ils ne connûrent ni les hommes, ni la monnoye, ni tout ce qui se passoit, toutes choses étant changées, & tous les habitans étant devenus Chrétiens.

Fonts Baptismaux de S. Jean hors d'Ephese.

Environ à une petite heure d'Ephese nous vîmes les Fonts, où l'on dit que S. Jean l'Evangeliste baptisoit les Chrétiens. C'est une pierre de Jaspe grise, de seize pieds de diamêtre, mais un peu gâtée, parce que ceux qui voyagent en ce païs-là tâchent d'ordinaire d'en avoir quelque morceau, afin de le garder comme une relique. J'en rompis aussi deux morceaux, à dessein d'en faire quelque usage lorsque je serois retourné en mon Païs. Sans doute que ces Fonts auront été dans quelque Eglise, & peut-être sans aucun pié-d'estal, comme j'en ay vû plusieurs chez les Grecs qui étoient, ou tout à plat à terre, ou fort peu élevez.

Les ruines qui sont là autour, font assez connoître qu'il y a eu autrefois de grands bâtiments, ce qui me persuade que ces Fonts Baptismaux n'auront point été apportez ici d'Ephese, comme c'est la commune opinion.

D'autres croyent que là aux environs, ou bien devant le Temple de Diane, doit avoir été le principal quartier de l'ancienne Ville, & faisant réflexion sur ce que les premiers

Chré-

Chrétiens étoient trop violemment persécutez, pour avoir pû administrer publiquement le Baptême en ce lieu, ils inférent delà qu'il faut que ces Fonts y ayent été apportez d'un autre endroit.

Environ une demi-lieuë plus loin, on rencontre au haut d'une Montagne le bâtiment, marqué dans la figure, qu'on dit avoir été la Prison de S. Paul. Cet édifice est encore debout en grande partie, & on y voit distinctement quatre chambres de fort belles pierres de marbre bien taillées. (a) *Prison de S. Paul.*

D'ici

(a) Tel est à peu près aujourd'huy l'état d'Ephese; mais comme l'Auteur n'a fait que toucher en peu de mots quelques particularitez de cette Ville si célébre autrefois, le sujet mérite bien qu'on s'y étende un peu davantage. La ville d'Ephese est scituée dans cette partie de l'Asie mineure, qu'on appelloit l'Ionie, au 39. degré de latitude, au bord de la mer; le Fleuve Caystre, si renommé par la quantité de Cygnes qu'on y voyoit, arrose une belle Campagne qui est près de cette Ville, & qu'on appelloit le Champ d'Ephese. Pline, l. 5. ch. 29. appelle Ephese l'ouvrage des Amazones & la lumiere de l'Asie. *Lumen Asiæ & opus Amazonum.* Le Temple de Diane, une des sept Merveilles du Monde, étoit scitué, si nous en croyons Strabon, entre la Ville & le Port. Toute l'Asie avoit concouru à la construction de ce superbe édifice, comme nous l'apprenons de Tite-Live, l. 1. & de Pline, l. 36. *Magnificentiæ vera admiratio extat Templum Ephesiæ Dianæ, ducentis viginti annis factum à tota Asia.* Herostrate, pour s'immortaliser, y mit le feu la nuit même qu'Aléxandre

Meandre. D'ici on a une vûë très-agréable sur toute la Plaine & sur la Riviere de Méandre, qui y ser-

le Grand vint au monde. Ce qui donna lieu à une plaisanterie assez froide à un bel esprit de ce tems-là, en lui faisant dire qu'il ne falloit pas s'etonner que Diane eut laissé consumer son Temple par les flâmes, puisqu'elle etoit alors occupée aux couches d'Olympias. Comme Herostrate declara le motif qui l'avoit porté à ce sacrilége, on fit un Edit par lequel il étoit deffendu de proferer son nom ; mais cela n'a pas empêché qu'il ne soit venu jusques à nous. Comme les Ephesiens étoient extrêmement attachez au culte de Diane, ils firent rebâtir un autre Temple, qui, si nous en croyons Strabon, l. 14, etoit encore plus magnifique que le premier ; c'est de ce dernier dont il est parlé dans les Actes des Apôtres, ch. 19. On sçait que S. Paul, prêchant l'Evangile dans cette Ville, les Orfevres, qui gagnoient leur vie à vendre de petites Statues de cette Déesse, excitérent une sédition, en criant par la Ville, *la grande Diane d'Ephese*. Et étant entrez tumultuairement dans le Théâtre, ils en enlevérent Gaius & Aristarque Macédoniens, Compagnons de S. Paul. On trouve dans la plûpart des Cabinets des curieux des figures antiques de la Diane d'Ephese, qui ressemblent assez à l'Isis des Egyptiens, comme on peut le voir dans l'Antiq. expliquée du Pere Montfaucon. Je ne saurois oublier ici un trait de la superstition des Ephesiens, qui est rapporté par Herodote, l. 1. Lorsque Crésus fut prêt de mettre le Siége devant cette Ville, les habitants, pour empêcher Diane de passer au camp des Ennemis, attachérent son Temple, qui étoit hors de la Ville, avec une grosse corde, bien differents en cela des Cauniens, qui se trouvants surchargez de Divinitez étrangeres dont le culte les fatiguoit, firent une célébre chasse, où ils lancé-

ſerpente, & y fait une infinité de tours & de retours, ce qui a donné lieu à quelques-uns de dire que les Labyrinthes, ſi renommez autrefois, avoient été pris ſur ce modéle. Au moins eſt-ce la penſée d'Ovide, qui parlant du Labyrinthe de Dédale, dit au 8. de ſes Métamorphoſes, qu'il l'avoit fait à l'imitation de ce Fleuve.

Non ſecus ac liquidus Phrygiis Mæandros in arvis
Ludit; & ambiguo lapſu refluitque fluitque:
Occurrenſque ſibi venturas aſpicit undas:
Et nunc ad fontes, nunc ad mare verſus apertum,
Incertas exercet aquas: ita Dædalus implet
Innumeras errore vias. Vixque ipſe reverti
Ad limen potuit: tanta eſt fallacia tecti.

„ C'eſt-à-dire, comme le Fleuve de Méan„ dre, qui arroſe la Phrygie, ſe joue dans les „ cercles qu'il fait de ſes eaux, & tourne en „ une infinité de manieres prenant un cours „ incertain, tantôt du côté de la mer, & tan-

„ tôt

ſent dans l'air un grand nombre de fleches & de javelots, croyant les obliger par-là à ſortir de leur païs. Enfin, la ville d'Epheſe, malgré ſon attachement au culte de Diane, embraſſa le Chriſtianiſme, & devint une des ſept Egliſes de l'Aſie, ſi célébres dans l'Apocalypſe, & mérita cette belle Epitre que S. Paul adreſſa aux Epheſiens.

,, tôt du côté de sa source, & qu'il embroüil-
,, le tellement son chemin qu'à peine peut-
,, on reconnoître son cours ; de même Déda-
,, le exerçant son adresse dans la structure du
,, Labyrinthe, y fit tant de chemins, entre-
,, lacez les uns dans les autres, qu'il pensa
,, s'y perdre lui-même, & que lors qu'il fut
,, au milieu, à peine put-il revenir à l'entrée,
,, tant il étoit aisé de s'y égarer.

L'eau de ce Fleuve est fort belle, & son cours est si paisible, qu'à peine peut-on remarquer de quel côté il va, excepté dans les deux branches qui sont vers son embouchûre, & par lesquelles il se décharge dans la mer. On voit aussi du même endroit la mer, & le païs de Scio, qu'on conte qui n'en est éloigné que de quatre lieues. Je dessinai cette vûë du haut de la Prison de S. Paul, afin de mieux representer le cours de cette riviere, dont Ovide fait l'agréable description que nous venons de rapporter. Cette vûë est representée dans la taille-douce que je joins ici.

Nous retournâmes par le même chemin à Ephese, après avoir pleinement satisfait nôtre curiosité, en visitant toutes ces ruïnes & tous ces restes d'Antiquitez, qui font voir qu'elle a été la pompe & la magnificence de cette Ville autrefois si célébre. A present tout est

est couvert de myrthes, & de lentisques sauvages. On y rencontre aussi plusieurs grenadiers, dont je ceüillis quelques grenades pour me rafraîchir.

Quand nous fûmes de retour à Ephese, j'y trouvay encore une Tombe sur laquelle il y avoit quelques lettres Grecques, & quatre petits enfans en bas relief, comme on les voit dans la figure. Autres Antiquitez à Ephese

J'ay dessiné la ville d'Ephese, dont on voit ici la perspective la plus avantageuse.

Nous y découvrîmes encore plusieurs Statuës de marbre ensevelies en terre; mais avec tant de négligence que les pieds de quelques-unes sortoient dehors. J'eusse bien voulu en déterrer quelqu'une pendant la nuit, & la porter à Smyrne en cachette; mais je ne pus trouver personne qui m'aidât même pour de l'argent, parce qu'ils craignoient qu'on ne nous épiât.

D'Ephese on va à *Scala Nova*, que les Turcs appellent *Cous-Adasi*; c'est-à-dire, *l'Isle des Oyseaux*. Comme je n'y ay point été moi-même, j'ay appris de ceux qui y sont allez, que cette petite Ville est dans la Terre-ferme, mais qu'il y a au-devant une petite Isle dans laquelle on voit une Tour quarrée qui sert comme de Fort. On dit qu'il y a eu autrefois une bonne Citadelle, qui couvroit une langue de terre nommé *Milior*, sur laquelle il Scala Nova.

y avoit un autre Château, & ces deux Châteaux étoient forts & propres à garder la Baye ou le Port, où S. Paul s'embarqua lorsqu'il alla à Rome.

Cette petite Ville releve du Consulat de Smyrne, & elle a une très-belle vûë sur plusieurs Isles de l'Archipel, & particulierement sur Samos, qui est tout auprès. C'est de-là qu'on apporte les meilleurs vins Muscats de toutes les Isles de l'Archipel.

A deux milles de Scala Nova, il y a plusieurs Moulins que l'eau qui sort d'une source de la Montagne fait tourner. On ne peut pas trouver ailleurs de plus belle eau, & c'est pour cela qu'on la conduisoit autrefois à Ephese par les Aqueducs dont nous avons parlé & dont on voit encore les restes.

Dans ce Rocher, tout auprès du creux d'où sortent les eaux, on voit encore les niches où étoient les Images des Dieux ou des Demi-Dieux, qui semblent y avoir été placées autrefois, la coûtume étant d'en mettre de semblables dans les endroits qu'ils vouloient consacrer à l'honneur de quelque Divinité.

Retour à Smyrne.

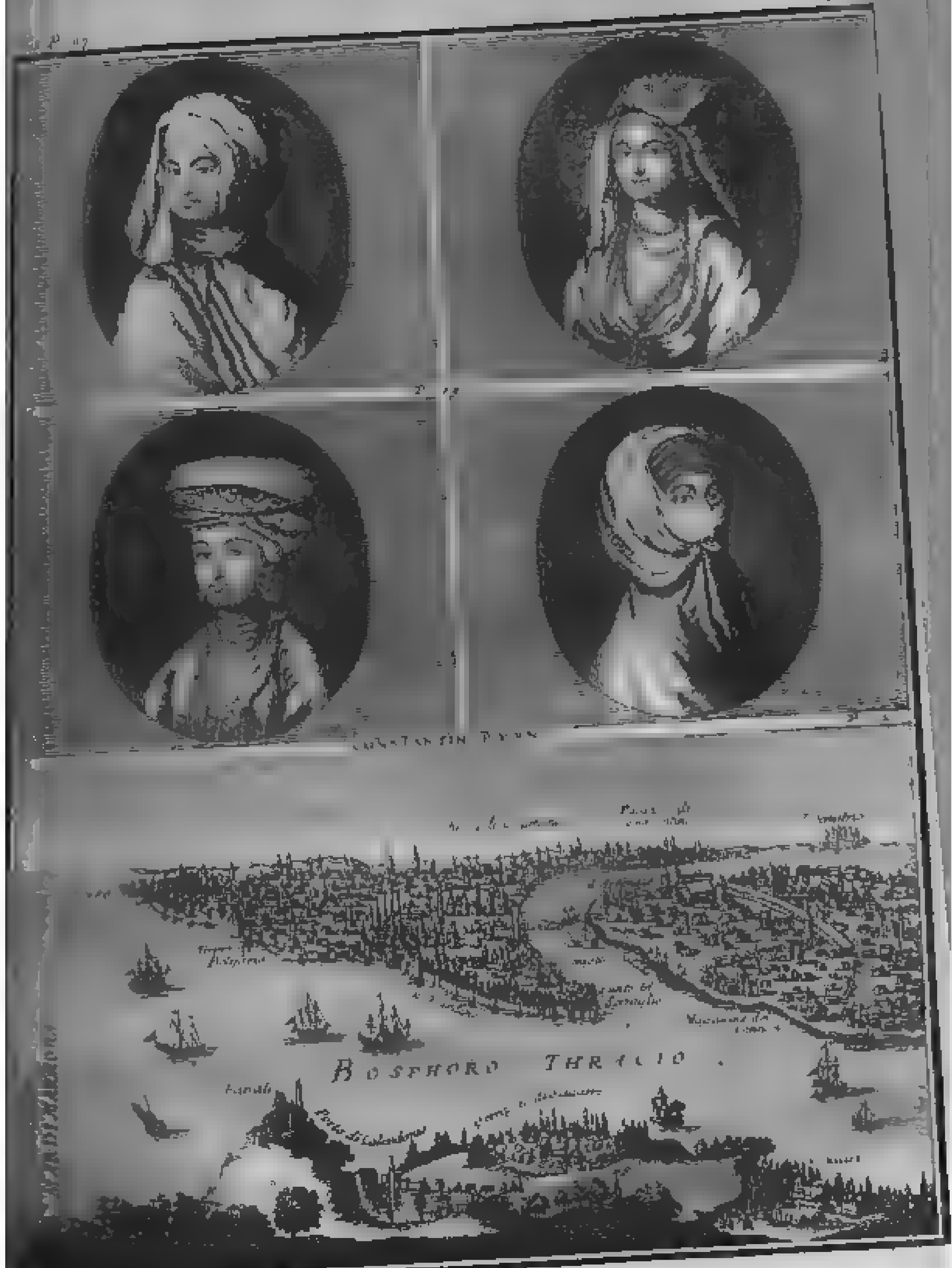
Le 13. d'Octobre nous repartîmes pour Smyrne, ce qui me causa un sensible déplaisir, car je m'étois imaginé que nous irions encore visiter quelques-unes des autres Villes de ces sept Eglises d'Asie, mais on avoit chan-

changé de dessein, ainsi le 14. du même mois nous fûmes de retour à Smyrne.

Avant que de quitter ces quartiers, il sera bon de dire quelque chose de l'air des personnes du païs & de leur maniere de s'habiller.

Les femmes Grecques des Isles de l'Archipel, dont on voit ici la figure, ne sont pas autrement vétuës quand elles sortent, que lorsqu'elles demeurent à la maison, & leur habillement ordinaire est d'avoir un corps de brocard rouge ou de drap d'or, qui rabat par derriere sur les épaules. Les manches de la chemise sont extrêmement grandes & garnies de dentelle. Elles ont entortillé autour de la tête un mouchoir fort propre, qui est ou jaune, ou couleur de rose, ou blanc, & qui a aussi de la dentelle au bout. Elles en laissent pendre quelquefois un bout sur le corps, & quelquefois tous les deux; leur tablier, qui est de toile blanche, est aussi à dentelle. Leur juppe est de la couleur qui leur plaît le plus, assez souvent blanche, & pleine de plis, ce qui fait qu'il leur faut beaucoup d'étoffe, parce que ces plis sont larges comme la main. Elles portent des bas rouges, travaillez avec de l'or, & leurs pantoufles en sont aussi brodées. Les femmes de Smyrne, qui sont representées ici, ont sur la tête un

tarpous, qui est une espece de tocque ou bonnet de brocard ou drap d'or, & quelquefois même de velours rouge, brodé d'or & d'argent. Pour l'avoir le plus riche qu'elles peuvent, plusieurs prennent du drap d'or rayé, verd ou jaune, selon qu'elles trouvent qu'il leur siérra mieux. Elles attachent ce bonnet à leur tête, avec un mouchoir de quelque belle couleur, ou seulement fort blanc, & pareillement broché d'or & d'argent. Elles en laissent ordinairement pendre un bout auprès de la tête. Leurs habits sont pour l'ordinaire des plus riches étoffes, & de toute sorte de couleurs, & leurs chemises de soye, très-fine & rayée. Ces rayes sont quelquefois d'or, & le caleçon qu'elles portent sous la chemise est de même. Elles laissent pendre une longue cadenette de leurs cheveux, quelquefois deux, au bout desquels elles attachent plusieurs petites pieces d'argent monnoyé, qui sont percées tout exprès, & lors qu'elles sont assises, elles les ont sur leur giron. Elles portent des perles autour du col, ou bien une chaîne d'or; elles en ont aussi aux bras, & leurs pendans-d'oreilles sont des perles enchassées dans de l'or. Elles se parent souvent, & presque toûjours, la tête avec des fleurs, jusques-là qu'elles en ont quelquefois une guirlande toute entiere, & quand elles n'en peuvent


BOSPHORO THRACIO

vent pas avoir de fleurs naturelles, elles se servent de celles qui se font en Italie.

Les Juifves à Smyrne sont vétuës de la même maniere, excepté la coeffure, sur laquelle elles attachent une espece de platine qui est d'étain ou de cuivre, & couverte d'un satin blanc, qui est aussi broché d'or & d'argent, de même que le mouchoir avec lequel elle est attachée. Elles ont un nœud de cheveux dans une petite poche d'étoffe de soye de couleur qui pend par derriere. Les perles qu'elles ont au col sont si serrées les unes auprès des autres, & en si grande quantité, qu'on diroit qu'on les a pour cet effet entassées les unes sur les autres.

Toutes ces femmes, soit Turques, Grecques ou Juifves, lors qu'elles sortent, sont vétuës à la maniere du païs d'un habit de toile blanche, qui leur couvrant la tête leur pend presque jusqu'au bas du corps, & elles ont devant le visage un crêpe ou une gaze noire, qu'elles peuvent hausser & baisser. Quelquefois elles le font aller plus haut que les yeux, comme on le voit dans la figure que j'en donne. Quand elles l'ont entierement tiré sur leur visage, en sorte qu'il en est tout caché, cela ne les empêche pas pourtant de voir les autres autant qu'il leur plaît, parce que ce voile est transparent.

Quand il fait mauvais tems, elles vont de

même que les hommes avec des bottes jaunes; autrement elles ne sont chaussées que de leurs *Pabourches* ou mules. Pour ce qui est des Francs ou Européens, ils s'habillent chacun à leur fantaisie, & suivent à peu près le goût chacun de leur Nation.

Les Hollandois, qui y sont en fort grand nombre, pendant qu'ils sont en ce païs-là, s'habillent ordinairement comme les Turcs, ainsi que le Consul, le Ministre, & le Tresorier. Il y a de plus onze maisons, dans chacune desquelles demeurent ordinairement deux ou trois Marchands en compagnie, qui ont rang avant le Chancelier, & qui s'habillent, aussi-bien que les autres, à la Turque.

Les Anglois, dont le nombre égale a peu près celui des Hollandois, s'habillent aussi assez souvent comme les Turcs.

Pour ce qui est des François, qui y sont à la vérité en plus grand nombre que les Anglois, mais qui ne font pas à beaucoup près un si grand commerce, ni ne sont pas si riches, vû qu'il y a parmi eux beaucoup d'artisans, & telles autres sortes de gens, ils s'y habillent bien aussi à la maniere des Turcs, mais ils retiennent toûjours leur air naturel.

Les Vénitiens, dont il y avoit très-peu dans le tems que j'y demeurois, & qui avoient un Grec pour leur Consul, étoient aussi habillez comme les Turcs.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Départ de Smyrne, & Voyage par terre à Constantinople.

PENDANT que j'atendois à Smyrne une occasion pour m'en aller par terre à Constantinople, j'eus le bonheur de rencontrer un Hollandois & deux François, qui s'y tenoient aussi dans le même dessein. Il arriva encore que deux Turcs de distinction, dont l'un étoit un Aga, & l'autre le Soubachi, c'est-à-dire, le Baillif de Smyrne, se préparérent à faire le même voyage, ce qui nous obligea de leur aller demander leur protection.

Le 4. de Décembre 1678. nous partîmes de Smyrne sur le soir faisant tous ensemble une assez grosse compagnie, parce que ces deux Turcs menoient avec eux un grand nombre de serviteurs. Après deux heures de marche, nous nous trouvâmes à un Bourg nommé Barnabàchi, où nous allâmes descendre au logis d'un Turc, comme c'est la coûtume sur cette route, où les Turcs sont fort hospitaliers. Ils reçoivent fort volontiers les Chrétiens, & les traitent bien, & le lendemain ils

Départ de Smyrne.

Barnabachi.

ils se contentent d'un petit present qu'on leur fait en partant. Ce qui a introduit cette coûtume, c'est que ce chemin est fort fréquenté des Francs, & que les Turcs sont bien-aises qu'ils aillent loger chez eux.

Jakatswie. Le lendemain de bon matin nous nous remîmes en chemin, & nous passâmes par Jakatswie, Bourg situé auprès d'une Montagne, au bas de laquelle s'étend une agréable Plaine. A une heure de-là on rencontre une Fontaine dans un Vallon, qui est environné de Montagnes, vray coupe-gorge où plusieurs Voyageurs, qui y avoient été attirez par la fraîcheur de l'eau & de l'ombre, y ont été assassinez. Après cela on vient encore à une belle & grande Plaine, qui s'étend à plus d'une journée de chemin, c'est où Aléxandre défit les armées de Darius, commandées par ses Généraux. Au bout de cette Plaine, & près de la Montagne est la ville de Magnesie, que ceux du pais appellent *Manassia*. C'est une grande & agréable Ville, dans laquelle & aux environs, il étoit mort l'été précédent plus de trente mille personnes de la peste, comme nous l'avons déja dit. Il n'y a que cette seule Ville dans toute la Turquie, où il y ait une maison à renfermer les fols; aussi y mene-t'on tous ceux qui ont l'esprit blessé, ce qui a donné lieu à ce proverbe, *Il le*

faut

faut mener à Manassia, quand on parle de quelqu'un qui n'a pas la tête bien timbrée. (a)

Au Midy de cette Ville il y a une haute Montagne, sur laquelle est un Château qui paroît fort ancien. Il est marqué dans la plan-

(a) La ville de Manassie, qui est scituée au pied d'une haute Montagne, peut bien avoir une bonne lieuë de longueur; le Sr Paul Lucas, qui a tenu la même route depuis Corneille le Bruyn, assure dans son troisiéme Voyage, que le Château dont il est ici question, tombe en ruine, & que la négligence des Turcs le laisse entiérement détruire, que trois méchantes pieces de canon, qui en composent toute l'Artillerie, ne servent que pour saluer les Bachas à leur arrivée, & il ajoûte que ce Fort étoit apparemment plus considérable autrefois, puisque la Colline sur laquelle il est scitué, étoit environnée de trois murailles flanquées de Tours, dont il reste encore quelques Masures. Il y a dans cette Ville de très-beaux Bazars, où les Négociants font leur commerce; les Mosquees en sont assez belles, & il y a trois Hôpitaux, un pour les Malades, l'autre pour les Lépreux, & le troisiéme pour les Fols. Je dois ajoûter encore ici que la ville de Manassie est sans contredit l'ancienne Magnesie du Mont Sypile qui en est tout proche; elle étoit autrefois dans la Lydie, & aujourd'huy dans la Province de Carasia, aux pieds du Mont Cusmas, nommé autrefois Sypile. Il faut bien distinguer cette Magnesie, d'une autre Ville de même nom, qui étoit dans l'Ionie, sur les bords du Méandre, & au Levant d'Ephese, dont elle n'etoit éloignée que de dix lieuës. Cette seconde Magnesie subsiste encore aujourd'huy & est assez considérable. Elle a un Evêché qui est Suffragant d'Ephese.

che ſuivante. Trois enceintes de murailles environnent la Montagne, dont il n'y a que la plus baſſe, qui eſt à peu près à moitié chemin, qui l'environne entierement, & pour les deux autres, elles ne le font qu'en partie.

A main gauche, au pied de la Montagne, on a une vûë très-agréable ſur le vieux Serrail du Grand Seigneur, où il tenoit ſa Cour avant qu'il l'eût tranſportée à Bruſa.

La Ville eſt raiſonnablement grande & peuplée. Elle a pluſieurs belles Moſquées, & quantité de boutiques qui ſont toutes de bois, comme dans les autres Villes de la Turquie.

Avant que d'entrer dans la Ville on trouve les Cimetieres, au-deſſus deſquels il y a quantité de morceaux de colomnes, où ſont gravez des Turbans, tels que les portoient ceux qui ſont enterrez là autour.

Cette Ville eſt une des trois qu'Artaxerxès donna à Thémiſtocle pour ſon entretien. Ces trois villes étoient Magneſia, Myus & Lampſaque, dont la premiere devoit le fournir de pain, la ſeconde de viande, & la troiſiéme de vin. Ce fut-là que nous paſſâmes la nuit, après avoir fait ce jour-là environ ſix lieuës.

Le lendemain matin, qui étoit le troiſiéme jour de nôtre voyage, nous paſſâmes devant quelques maiſons & par un aſſez beau

païs,

païs, qui n'eſt pourtant point habité ni méme cultivé. Après avoir fait ſept lieuës de chemin, nous vinmes à un Bourg appellé *Palemout*, où nous nous repoſâmes. Palemout.

Le jour ſuivant nous paſſâmes à *Corante-Arbory*, qui eſt un Bourg aſſez grand, ſcitué dans une Plaine près de la Montagne, & après ſept lieues de chemin nous vinmes coucher à un autre Bourg appellé *Batſilemme*. Corante-Arbory.

Le cinquiéme jour nous rencontrâmes un Bourg ſans habitans, auprès duquel s'étend une Plaine, dans laquelle il y a huit Bourgs aſſez près les uns des autres. C'eſt un fort beau païs, mais qui n'eſt point cultivé. Nous avançâmes encore ſept lieuës, & nous allâmes coucher à une petite Bourgade.

Le ſixiéme jour nous mena juſqu'à *Manderbeïa*, qui en eſt à dix lieuës. Les Turcs que nous avions avec nous alloient toûjours la nuit dans un *Caravanſera*; c'eſt ainſi qu'on appelle dans le Levant les Hôtelleries publiques bâties pour la commodité des Voyageurs, où l'on a le logement pour rien, & où l'on trouve pour de l'argent toutes les choſes dont on a affaire. Pour nous, nous allions toûjours loger chez des Turcs, où l'on eſt reçû avec toute ſorte de civilité, & même on y eſt ſervi de matelas, d'oreillers, de couvertures, &c. & on en eſt quitte au matin pour un pe-

tit present, outre la dépense qu'on a faite.

Cette maniere de nous loger fut cause que l'Aga, de qui nous avions demandé la protection, nous fit dire qu'il étoit fâché de ce que nous le mettions hors d'état de nous rendre service, & qu'allant loger comme nous faisions dans des maisons particulieres, il ne pourroit pas nous secourir si l'on nous y faisoit quelque insulte; qu'ainsi il nous prioit d'aller loger avec lui dans les Caravanseras, nous assûrant que nous y serions en toute sûreté, & que nous pourrions y reposer tout à nôtre aise. Nous fîmes réponse que nous étions fort obligez à l'Aga de sa civilité, & que nous étions très-disposez à profiter de ses avis.

Le septiéme jour, après avoir marché assez long-tems, & avoir imprudemment perdu de vûë l'Aga & ses gens qui étoient passez devant nous, nous arrivâmes à un bois où nôtre *Moucker* ou *Catterji*, (c'est ainsi qu'on appelle là les guides) qui étoit un Grec de Smyrne, demeura derriere, & nous laissa passer. Au bout de quelque-tems, comme nous ne l'apperçevions point, & que nous craignions de nous égarer, nous résolûmes de l'attendre, dans la pensée qu'il pourroit avoir été retardé par quelque accident. Mais quand nous vîmes qu'il ne paroissoit point, nous

nous commençâmes à entrer dans quelque ſoupçon, & nous jugeâmes à propos que deux d'entre nous retournaſſent par où nous étions venus, & j'en fus un. Au bout d'environ une demi-heure nous le rencontrâmes, qui étoit deſcendu de ſon cheval ſur lequel étoient nos hardes, & qui marchoit doucement devant. Ce qui nous fit juger que nous étions dans un lieu dangereux, que nôtre conducteur vouloit éviter, en ne nous ſuivant que de loin. C'eſt pourquoi nous lui commandâmes de remonter ſur ſon cheval & de marcher devant nous, & lorſque nous eûmes rejoint nos camarades, nous leur dîmes en quel état nous avions trouvé nôtre guide, ajoûtant que nous ne ferions pas mal de nous tenir ſur nos gardes & de prendre nos armes à la main.

Après que nous fûmes un peu avancez, ayant toûjours nôtre guide devant nous, nous ſortîmes du bois & entrâmes dans un endroit fort étoit, où nous rencontrâmes une petite maiſon, ou pour mieux dire une Caverne appellée *Meercappi*; ce lieu eſt extrêmement dangereux, & ſa ſeule vûë inſpire une juſte terreur. C'eſt-là en effet que ſe tiennent ordinairement les voleurs, & il n'y avoit que cinq ou ſix jours que quatorze perſonnes y avoient été détrouſſées. Ce fut pour lors que nous

nous découvrîmes que ce qui avoit fait demeurer nôtre guide derriere nous, c'est qu'il avoit raisonné à peu près de la sorte; si ces gens ici passent sans que j'entende rien, je n'ay qu'à les suivre en toute sûreté; mais si j'entends tirer, je n'ay qu'à m'enfuïr ou à me cacher dans les bois, car si je les avertis que nous sommes auprès de *Meercappt*, ils me feront sans doute passer devant eux, & je seray le premier exposé au danger. Voilà, selon toutes les apparences, la réfléxion de nôtre Moucker. Mais comme il y auroit eu de l'imprudence d'en venir avec lui au châtiment, nous lui fîmes seulement quelques menaces, dont il nous parut qu'il ne se mettoit pas beaucoup en peine.

Cependant nous continuâmes nôtre chemin avec assez d'inquiétude, parce que nous ne savions pas combien nous étions encore éloignez de nos Turcs; & comme la peur nous faisoit faire diligence, nous les apperçûmes au bout de deux heures, & le soir nous arrivâmes en même-tems qu'eux à *Sigerlouk*, après avoir fait dix lieuës. Ce fut ici que nous logeâmes pour la premiere fois avec l'Aga, & nous nous y trouvâmes fort bien.

Sigerlouk.

Le huitiéme jour nous passâmes par une Vallée,

Vallée, où il y avoit bien douze ou treize Bourgs les uns auprès des autres, & où nous vîmes une grande quantité d'oyseaux sauvages, & entre autres beaucoup de Faucons.

Après neuf heures de chemin, nous nous trouvâmes à la ville de *Migalis*. C'est une Place raisonnablement grande, & une des plus belles que nous eussions vûes depuis que nous étions partis de Smyrne. Delà nous vinmes encore dans une belle Plaine longue environ de trois lieuës, & puis à un Bourg qui est au passage où l'on s'embarque pour passer à Constantinople. Nous nous servîmes encore ce soir de cette occasion, mais nous passâmes la nuit dans le Détroit, parce qu'il est long & fort difficile à passer à la rame, & aussi à cause du grand vent. Migalis.

Le neuviéme jour le vent nous fut plus favorable, tellement que nous arrivâmes le soir à Constantinople, où nous passâmes la nuit dans la barque. Arrivée à Constantinople.

Le lendemain, qui étoit le 14. Décembre, nous descendîmes à terre & nous nous rendîmes à *Galata*, où je logeay six mois avec deux de mes amis Hollandois que j'avois connus à Smyrne, & avec l'un desquels j'avois fait ce voyage. J'y aurois encore demeuré plus long-

long-tems, s'ils ne s'en étoient pas retournez en Hollande. (a)

CHA-

(a) Il est fâcheux que les Voyageurs soient obligez de suivre dans ce païs-là les Caravanes, qui étant composées de Marchands, que la curiosité n'arrête gueres en chemin, ceux qui y vont pour reconnoitre des païs que l'Histoire & la Fable ont rendus si celébres, sont obligez de suivre des routes très-difficiles & très-incommodes, sans en retirer aucune utilité. Il est hors de doute que sans cet inconvénient nous aurions eu de Corneille le Bruyn, Voyageur exact & curieux, une description plus détaillée d'un païs, dont la Geographie est si utile à la connoissance de l'Histoire ancienne. Combien de choses interressantes ne pourroit-on pas dire sur les ruïnes des Villes qui se rencontrent depuis Ephese jusqu'à Montaignat ou Apamee, où l'on s'embarque pour passer le Bosphore. C'est-là qu'étoient Trajanopolis, Pergame, Antandre, la célebre Troye, Dardanie, Arisbe, Abydos, Lampsaque, Peucotie, & parmi les Fleuves, le Meandre, le Caystre, le Pactole, le Cayque, le Scamandre, le Simois, le Granique, le Rhindaque, fâmeux dans les Poetes & dans les Historiens. Pour ne point m'étendre ici au-delà des bornes d'une simple note, je conseille à ceux qui voudront avoir une connoissance plus étenduë de cette Côte de l'Asie Mineure, de lire Cellarius, & les Voyages de Messieurs de Tournefort, Spon, & Weler.

CHAPITRE IX.

Description de Constantinople.

QUOIQUE la ville de Constantinople soit assez connuë, par le grand nombre de relations qu'en ont donné plusieurs Voyageurs, je crois que le Public me sçaura quelque gré du détail que je vais lui donner de cette superbe Ville.

Elle est située en Europe, à l'extrêmité de la Terre-ferme, qui s'étend dans le Bosphore de Thrace, & est bâtie sur sept Montagnes, de même que Rome, où il s'en trouve pareil nombre. Elle paroît par-dehors comme un monde, & je ne crois pas que sous le Ciel on puisse trouver une plus belle situation. (a) Situation de Constantinople.

(a) Comme nôtre Voyageur n'a pas fait difficulté dans ce Chapitre de rapporter, sur la foy des autres Voyageurs, les choses qu'il n'a pas eu occasion de voir; je crois qu'il est permis d'ajoûter ici une description Topographique qui donne une idée plus complette de cette célébre Ville. Tous ceux qui ont vû Constantinople, sont d'accord qu'il est dans la plus belle situation qui soit au monde. Et il ne faut pas s'étonner de la réponse que fit l'Oracle à ses anciens Fondateurs, en leur ordonnant de bâtir leur Ville *vis-à-vis des Aveugles*, leur faisant comprendre qu'ils devoient la con-

Sa grandeur.

Les habitans disent que son circuit est de plus de seize mille pas. Plusieurs Auteurs, pour

struire vis-à-vis les Calcédoniens, qui ayant été les maitres de choisir le terrain, allérent poser les fondements de leur Ville en Asie, vis-à-vis de Constantinople, dans un lieu très-desagréable. La scituation de Constantinople est si belle & si avantageuse, qu'il semble que la nature l'aye formée pour commander à toute la terre. Elle est à l'extrêmite de l'Europe au 21. degré de latitude, sur une pointe de Terre-ferme, un peu avancée par le Bosphore de Thrace, d'où il n'y a qu'un trajet d'une demiheure pour passer en Asie. A main droite, elle a la Mer Blanche, ou la Propontide; à la gauche la Mer Noire, ou le Pont-Euxin, & ces deux Mers lui ouvrent facilement le Commerce de toute la Terre. Entre ces deux Mers est l'entrée du Port, que la nature seule a formé, & qui est le plus beau Bassin qui soit dans le reste du monde. C'est en arrivant par-là à Constantinople, que s'offre une perspective qui n'a point sa pareille; une Ville formée en Amphithéâtre, où il y a une infinité de Mosquées & de Minarets, avec des Croissants dorez pour la plûpart, saisit d'abord la vûe; & les differents Pavillons du Serrail, où l'or reluit de toutes parts, les arbres verds en tout tems, dont ses Jardins sont remplis, achevent de former cet admirable Tableau. Mais comme l'a remarqué nôtre Voyageur, ainsi que plusieurs autres, il ne faut voir cette Ville que de-là, le dedans en étant très-mal propre, & les ruës fort irréguliérement percées. Cette Ville, appellée autrefois *Byzance*, fut rebâtie par Pausanias Roy de Sparte, l'Empereur Sévere, pour punir la révolte de ses habitans, la fit saccager: mais Constantin le Grand, qui forma le dessein d'y transporter le Siége de l'Empire Romain, employa

pour rendre la chose plus merveilleuse, & plusieurs Voyageurs qui ne font pas difficulté d'exaggerer, augmentent considérablement son étendue, les uns à la vérité moins que les autres, ce qui fait même qu'il est assez mal-aisé de les concilier ensemble, ou de s'en faire une idée raisonnable. J'eus la curiosité d'en vouloir faire une épreuve, & je trouvay que son enceinte étoit de trois bonnes heures, dont il faut faire environ le tiers

tous ses soins à l'embellir, pour en faire une nouvelle Rome; ce fut l'an 362. que se fit cette célébre Translation; & cette Ville, qu'il avoit d'abord fait appeller la Nouvelle-Rome, prit dans la suite le nom de cet Empereur. Elle a aussi pendant quelque-tems été appellée *Parthenopolis*, parce qu'elle étoit dédiée à la Vierge, à l'imitation de celle d'Antioche, qui étoit nommée *Theopolis*. Après la mort de Constantin, l'Empire ayant éte partagé, Constantinople fut le Siége des Empereurs d'Orient. Jusqu'en l'an 1453. le jour de la Pentecôte, qui étoit le 27. May, que Mahomet II. Empereur des Turcs s'en rendit le maitre, on y transporta le Siege de l'Empire Ottoman, & les Turcs en ont toûjours depuis demeure les maitres. Les François, avec le secours des Vénitiens, s'étoient aussi rendus maitres de cette Ville l'an 1203. mais elle leur fut enlevée par les Paleologues cinquante & un an aprés. Ce qu'ajoûte Corneille le Bruyn de la grandeur de Constantinople, est confirmé par Thevenot qui en fit le tour, & qui assure qu'on pourroit le faire en trois heures, si cette Ville étoit par tout environnée de la terre.

en bâteau, à commencer du Port du Serrail; & à finir vers les sept Tours.

La Ville fait un triangle, deux des côtez duquel sont le long de l'eau, où les plus grands Vaisseaux peuvent charger & décharger leurs marchandises.

Elle excelle en belles Mosquées ou Eglises; entre lesquelles la plus remarquable est celle qu'on appelle Ste. Sophie, bâtie par l'Empereur Justin, & depuis augmentée & enrichie par Justinien. Elle fut dédiée à la Sagesse Divine, & pour cela elle fut appellée Ste. Sophie, nom que lui ont laissé les Turcs depuis qu'ils se sont rendus maîtres de Constantinople. Cette Eglise, qui par-dehors est quarrée, mais ronde par-dedans, mériteroit elle seule qu'on fit le voyage de Constantinople pour l'aller voir. Elle a un dôme qui n'a pas son pareil en tout le monde; il est à peu près de la figure de celui de l'Eglise de la Rotonde qui est à Rome, mais il est incomparablement plus grand. Sa longueur est de cent vingt-neuf pas, sa largeur de quatre-vingt-cinq, & sa hauteur d'autant de brasses, comme je l'ay oui dire plus d'une fois à un Anglois qui demeure à Constantinople, & qui y est marié. C'est un homme de près de soixante-dix ans, qui ayant été pris en sa jeunesse, & fait esclave par les Turcs, a embrassé

Ste. Sophie.

se leur Religion. Il exerce la Médecine, & en cette qualité il a servi vingt ans dans le Serrail.

Dans l'intérieur de ce superbe édifice régne une galerie, qui en fait le tour, & qui est soûtenuë de soixante-deux colomnes en deux rangs. Sur cette galerie il y en a une autre soûtenuë par ces colomnes, sur lesquelles il y en a soixante-deux autres, mais plus petites, qui servent à porter la couverture de tout ce vaste édifice. L'on croit que du tems que cette Eglise appartenoit aux Chrétiens, cette galerie étoit pour les femmes. On y voit encore quelques restes de Mosaïque dont cette Eglise étoit embellie presque par tout, & entre autres on dit qu'aux quatre coins où la voute se joint, on voit les quatre animaux dont il est parlé dans l'Apocalypse. Les Turcs leur ont ôté la tête & ont conservé le reste du corps. Ils ont fait le même traitement à une Image de Nôtre-Seigneur, qu'on voit au-dessus de la porte de l'Eglise, à la maniere des Grecs, assis sur un Trône, la main élevée, & les deux doigts étendus, comme voulant donner la bénédiction à une personne qu'on voit prosternée à ses pieds le visage en terre. Auprès du Trône est la Vierge Marie, & de toutes ces figures le visage en est gâté. Au-dessus du Trône

Trône est le S. Esprit, representé en forme de Colombe. Les Turcs n'y ont point touché, non plus qu'au Tombeau de l'Empereur Constantin, pour lequel ils ont un grand respect.

Sous cette magnifique Mosquée, que l'on peut traverser avec une petite barque, (ce qui néanmoins n'est pas permis aux Chrétiens) l'on compte jusqu'à quarante-une colomnes qui sont dressées dans l'eau. Il y a aussi neuf citernes qui sont toutes fermées, à la reserve d'une qui est toûjours ouverte, & dont l'eau sert tant à boire qu'à nettoyer les lampes & les autres utenciles de la Mosquée qui servent au culte des Mahométans.

Ces lampes, qui sont de verre, aussi-bien que les œufs d'autruche, qui y sont entre-mêlez d'espace en espace, sont d'ordinaire le principal ornement des Mosquées. (a)

Cet

(a) On voit la figure d'un de ses œufs d'autruche, & l'artifice avec lequel ils sont suspendus, dans le troisiéme Voyage de Mr Paul Lucas. C'est-là le seul ornement qui se trouve dans les Mosquées, les Turcs ayant brisé les Statuës qui étoient dans les Eglises des Chrétiens, qu'ils ont converties en Mosquées & enlevé toutes les Images, dont le culte leur est deffendu par l'Alcoran; & les Turcs assurent que ces representations de figures humaines demanderont au jour du Jugement leurs ames à ceux qui les auront faites. On ne voit sur les murailles des Mosquées que quelques mots

Cet Anglois dont j'ay parlé, & qui me venoit souvent visiter lorsque je demeurois à Gala-

Arabes qui marquent les attributs de Dieu; comme ceux-ci; *Il n'y a qu'un Dieu, & Mahomet est son Prophète. Il n'y a personne qui puisse connoître les grandeurs de Dieu*, &c. A un bout de la Mosquée, du côté du Midy, est une Niche où se met l'Iman; à gauche s'éleve un Pupitre sur lequel est posé le Livre qui contient l'Office qu'on recite les Vendredis; & vis-à-vis un lieu destiné pour placer les Dervis qui repondent à l'Iman, ou qui lisent l'Alcoran. Quand les Turcs entrent dans les Mosquées, apres s'etre lavez & déchaussez, comme le remarque Corneille le Bruyn; ils levent les yeux en haut, portant les mains à leur Turban, & font une inclination du côté de la Niche, puis baissant la vûë, ils vont se mettre à genoux, & baisent trois fois la terre. Lorsque l'Iman commence la Priere, ils ont tous les yeux tournez vers lui, font plusieurs inclinations, & recitent tout bas leurs Oraisons avec beaucoup de modestie. Lorsque les Hymnes de l'Office sont finies, ils mettent les mains à la ceinture, se baissent jusqu'à terre, & répettent à haute voix & à plusieurs reprises ces mots, *Saban Alla*; c'est-à-dire, mon Dieu aïez pitié de nous; & redoublants ensuite leurs prosternations, ils prononçent fort vite ces trois mots, *Illah, Illa, Allach*, qui sont les noms qu'ils donnent à ce Souverain Estre. Ils font ces inclinations, & disent ces mots avec tant de vivacité & tant de mouvement, qu'ils en écument quelquefois, & tombent à terre, en disant *Hou*. Enfin ils terminent leurs Prieres en criant *Amin, Amin*, & se retirent ensuite dans la même modestie avec laquelle ils étoient entrez. Les Prieres des Mahometans, dit le Solitaire Turc, sont accompagnées de differents mouvements, dont

Galata, voyant que j'étois curieux de toutes les particularitez les plus remarquables, me vint trouver à Constantinople, & il me mena une fois au Portail de Ste. Sophie, car il n'étoit pas alors permis aux Chrétiens d'y entrer, quoi qu'ils en eussent eu la liberté peu de tems avant mon arrivée. Je fus surpris de sa grandeur, & ce ne fut qu'à regret que je fus obligé de m'en retourner sans l'oser considérer davantage. Mais pour les autres Mosquées je les ay vûës assez à mon aise, tant par-dedans que par-dehors. Dans celle de Ste. Sophie il se rend environ quarante mille personnes au tems du Bairam, ou de Pâques,

les uns sont d'obligation & se nomment *Fars*, les autres de surrérogation ou *Sunnetz*, & le nombre en est réglé pour chaque Priere. Ces mouvements du corps, ajoûte-t'il, ont leurs significations, ainsi que les génufléxions & les prosternations. Nous mettons d'abord les mains sur les épaules, pour marquer un entier depouillement de nous-mémes & une renonciation aux vanitez du monde, que nous rejettons derriere nous; nous les portons derriere nos oreilles, afin de les boucher à tout ce qui n'est point la parole de Dieu, à laquelle seule nous sommes attentifs; nous les joignons à cause du respect dû à sa presence; & nous les croisons sur l'estomac en signe d'humiliation & de supplication. Nos génufléxions & nos prosternations, sont des Actes d'Adoration; & les saluts que nous faisons, en tournant la tête à droite & à gauche, s'adressent à nos Anges bons & mauvais.

Pâques, & alors on y voit allumées plus de ſept mille lampes, auſſi-bien qu'autour de ſes quatre Minarets, où il y en a bien trois mille.

Le pavé des Moſquées eſt couvert de nattes ou de piéces d'étoffe, qui ſont étenduës & couſuës par bandes les unes aux autres; mais en ſorte, que ces bandes ſont un peu écartées les unes des autres, & l'eſpace qui eſt entre deux ſert de paſſage à tout le monde pour aller d'un endroit à l'autre; & pour ce qui eſt des nattes ou bandes d'étoffe, elles ſervent à ceux qui vont faire leurs dévotions, & ſont deſtinées chacune à prier en certaines poſtures qui ſont differentes, ſelon la difference des Moſquées, choſe à quoi les Mahometans s'attachent fort ſcrupuleuſement, étant tantôt aſſis, tantôt à genoux, tantôt proſternez tout de leur long, &c. Au reſte, leur Loy leur ordonne expreſſément de quitter leurs Pabouches ou mules à la porte de la Moſquée, pour marquer le reſpect qu'ils portent à ces lieux Saints.

L'Architecture de Ste. Sophie a tellement plû aux Turcs, qu'elle leur a depuis ſervi de modéle à bâtir la plûpart de leurs Moſquées. Mais quelques belles que ſoient ces dernieres, elles n'ont rien qui approche de la beauté de cet incomparable édifice.

On conte, entre les principales, la Moſ- Moſquées des Sultans,

Solyman, Achmet, &c.

quée de Soliman bâtie par Sultan Soliman qui y est enterré, & la Mosquée neuve qu'Achmet a fait bâtir. On y entre par une cour, après-quoi l'on vient à un beau Portail, couvert de quelques petits dômes ou coupoles soûtenus de plusieurs pilliers de marbre, & de-là on va à une espece d'enclos qui ne ressemble pas mal à un Cloître, au milieu duquel on voit une belle fontaine. La Mosquée est fort grande, elle a un beau dôme, & par-dedans on y voit penduës quantité de lampes, & de ces boules de verre dont nous avons parlé, dans lesquelles sont renfermées diverses choses curieusement travaillées, comme de petits navires, une galere toute équippée, une petite Mosquée de bois, &c. Derriere cette Mosquée il y a une Chapelle ornée de pilliers de marbre & de quantité de lampes ardentes. C'est ici que sont les Tombeaux de Sultan Achmet, de ses femmes, & de six-vingt enfans tous issus de lui, qui furent tous étranglez en un même jour par l'ordre de Sultan Mustapha qui fut Empereur immédiatement après lui. Chaque Tombeau, auprès duquel il y a toûjours un gros cierge allumé, avec quelques personnes qui prient continuellement pour le repos de leurs ames, chaque Tombeau, dis-je, consiste en un cercuëil de bois couvert d'une toile blanche, & l'on distin-

distingue ceux des hommes par un bonnet ou turban qui y est representé, fait de la maniere que les portent les Chiaoux.

Outre les Mosquées, dont nous venons de parler, on en voit encore deux autres fort belles, l'une qui a été bâtie par Sultan Mahomet & l'autre par Sultan Sélim. Il y en a outre cela plusieurs autres qui sont toutes de fort beaux bâtimens.

Tous les Vendredis, qui sont les jours qu'ils observent pour leurs jours du repos, on prêche dans ces Eglises, & c'est pour lors qu'on peut librement voir le Grand Seigneur, lorsqu'il se rend à sa Mosquée ordinaire.

Je pris donc, avec une autre personne qui se joignit à moi, cette occasion de voir ce grand Monarque de l'Orient, il passa tout près de moi, & n'étoit accompagné que de trois ou quatre Valets de pied qui alloient auprès de son cheval. Il n'y avoit que nous seuls à le voir passer, de sorte que si je n'étois allé là précisément dans le dessein de voir l'Empereur, j'aurois pû le méconnoître, & le prendre seulement pour quelque personne de qualité. Au reste, hors de cette occasion, personne n'oseroit prendre cette liberté, comme nous le dirons cy-après.

Il y a à ces Mosquées plusieurs Minarets ou petites Tours, dont on peut voir la figure

dans la taille-douce. Les murailles par-dedans sont toutes unies & polies sans aucun ornement, & à l'un des côtez on y voit écrit le nom de Dieu. Il y a aussi une certaine marque, vers laquelle on se doit tourner quand on prie, elle est du côté du Midy; pour marquer le lieu où est la Ville de la Mecque, qui est située au Midy à leur égard. On a aussi dans ces Mosquées une Chaire où monte tous les Vendredis celui qui doit prêcher, & qu'ils appellent *Imam*.

Heures de la Priere chez les Turcs.

Tous les Turcs sont obligez, autant que les affaires le leur permettent, de venir cinq fois le jour à la Mosquée pour y faire leurs Prieres. La premiere fois c'est dès le point du jour, la seconde à midy, la troisiéme à quatre heures du soir, la quatriéme lorsque le soleil se couche, & la cinquiéme environ minuit.

Le Vendredy, qui est comme nous l'avons dit, leur jour du repos, ils ont une sixiéme heure de Prieres, outre les cinq que nous venons de marquer; c'est le matin à neuf heures. Ils y assistent tous, & lors qu'ils en reviennent, il leur est permis d'ouvrir leurs boutiques & d'aller à leur travail; mais ceux qui peuvent bien s'en passer, aiment mieux employer le tems à ne rien faire & à voir leurs amis; c'est ce qu'ils appellent *un jour d'Assemblée*.

Lorsque

Lorsque l'heure d'aller à la Priere approche, le *Muezin* monte sur une de ces Tours, dont nous avons parlé, portant avec soy une Clepsydre ou horloge de sable, outre qu'il se régle aussi au Cadran, & là il crie de toute sa force, en se bouchant les oreilles avec les doigts, qu'il est tems de venir à la Priere, entre-mêlant à ce cri quelques paroles à l'honneur de Dieu & de leur Prophête Mahomet. Cela se fait en même-tems sur autant de Tours qu'il y a de Mosquées, & cela des quatre côtez successivement, commençant au Midy, & finissant au Couchant; car on n'a point l'usage des Cloches en quelque endroit que ce soit de la Turquie.

Il y a des Fontaines auprès de toutes ces Mosquées, parce que les Mahometans sont obligez par leur Loy de se laver & de se purifier avant que d'entrer dans l'Eglise. La dévotion qu'ils font paroître dans ces lieux qu'ils tiennent pour Saints, est assûrément digne d'admiration; car quoi qu'il puisse arriver, ils ne se tournent jamais ni d'un côté ni d'autre pour voir ce qui se passe, & se tiennent toûjours dans une grande attention. On ne les voit non plus jamais parler ensemble, ou s'occuper à quelque cause qui n'ait point de rapport au service de Dieu. On en trouve très-peu parmi eux qui n'assistent tous les jours

Dévotion des Turcs.

jours aux heures de la Priere, ou qui du moins ne les observent dans leur particulier, & il n'y a rien qui les en puisse empêcher.

Quand je me trouvois en voyage avec eux, je les voyois tous les jours lorsque l'heure de la Priere approchoit, arrêter leurs chevaux, & faire leurs Prieres en pleine campagne, cherchant toûjours un endroit où il y eût de l'eau, afin de s'y pouvoir laver auparavant. Ils portent pour cet effet toûjours avec eux un petit pot de cuivre étamé.

La maniere dont ils font leurs Prieres a quelque chose de surprenant. Ils font plusieurs gestes & mouvements extraordinaires des mains, des bras, de la tête, & de tout le corps, cependant ils sont toûjours à genoux, ils baisent plusieurs fois la terre, & se tiennent au reste toûjours la face tournée du côté du Midy, pour la raison que nous venons de dire.

Eglise Patriarchale des Grecs.

Après avoir parlé des Mosquées, qui sont les Eglises des Turcs, il faut aussi que nous disions quelque chose de l'Eglise Patriarchale des Grecs, appellée S. Nicolas. On y voit un morceau de la colomne, où Jesus-Christ étoit attaché lorsqu'il fut fouetté. Elle est d'un brun couleur de fer. Les Grecs disent que le jour du Vendredy-Saint elle suë naturellement. On y voit aussi trois cercueils ou coffres

coffres de fer, dans l'un desquels sont les os de la mere des sept jeunes hommes qui furent martyrisez par l'ordre d'Antiochus, parce qu'ils ne vouloient pas embrasser la Religion Payenne. Les Grecs l'ont en vénération, sous le nom de Ste. Maccabée. Les deux autres renferment les os d'une certaine Reine, qu'on dit qui a régné à Constantinople, & ceux de S. Théodose, d'autres disent de Ste. Veneranda qui souffrit le martyre à Smyrne. Il y a plus de six cents ans qu'on les y conserve.

A cette description des Eglises & des Mosquées de Constantinople, je vais joindre celle du Serrail, pour parler ensuite du gouvernement politique des Mahometans.

Le Palais du Grand Seigneur, qu'on nomme, ou Serrail, ou la Porte, a à peu près la figure d'un triangle, deux des côtez duquel sont situez sur le bord de la Mer, & le troisiéme regarde la Ville. Il est entouré d'une haute muraille flanquée de plusieurs Tours & Bastions, où font continuellement garde un bon nombre d'*Aadgomoglans*; ce sont pour l'ordinaire les plus chétifs des Enfans de Tribut qu'on employe à cela, aussi-bien qu'à d'autres tels emplois. Il est bâti, non-seulement dans l'endroit où l'on dit qu'a été autrefois Byzance; mais on croit aussi que son encein- Serrail.

te

te renferme le lieu où étoient les premieres maiſons de Campagne de cette ancienne Ville. C'eſt ce qu'on appelloit le côteau ou hauteur de S. Démétrius, qui eſt la pointe de la Terre-ferme, d'où l'on a une très-agréable vûë tout le long du Château ſur l'embouchûre de la Mer Noire. (a)

Les maiſons occupent le haut du côteau, & les Jardins ſont au pied.

On eſtime qu'il a de tour environ une petite heure de chemin; il renferme un ſi grand nombre de perſonnes, qu'une Ville de pareille grandeur en ſeroit ſuffiſamment peuplée, d'où il s'enſuit que par ſucceſſion de tems les habi-

(a) Il ne faut pas s'imaginer que ce fameux Palais ſoit fort ancien; & il eſt étonnant qu'un terrain ſi propre à faire la demeure des Empereurs, n'ait pas été employé à cela dès le tems que le Grand Conſtantin y fixa ſon ſéjour. Cependant ce ne fut que Conſtantin Dragozes qui forma le deſſein d'y bâtir un Palais; & la priſe de cette Ville par Mahomet II. ayant laiſſé ce projet ſans execution; ce dernier fit relever les murailles que Dragozes y avoit fait bâtir, & qui avoient été ruïnées pendant le Siége, & fit conſtruire un Pavillon ſur la porte pour y aller prendre l'air; ſes Succeſſeurs ont fait depuis differents corps de logis, & chaque Pavillon ou Kioſq, porte le nom du Sultan qui l'a fait conſtruire. En 1664. le feu conſuma preſque tous les édifices du Serrail, & Mahomet IV. les fit relever, ſur les mêmes fondements, ſans leur donner une forme plus réguliere.

habitans se multiplieroient extraordinairement, si dans ce Palais, qui leur sert plûtôt de prison que de demeure, il leur étoit permis de s'unir par le doux lien du mariage. Car étant presque tous, tant de l'un que de l'autre sexe, dans la fleur de leur âge, & choisis d'une compléxion saine & vigoureuse, il n'y a pas un des *Capigis*, des *Bostangis*, des *Achis*, & des *Halvagis*; c'est-à-dire, des Portiers, des Jardiniers, des Cuisiniers & des Confituriers, & autres Officiers du Serrail, qui ne pût en peu de tems devenir chef d'une famille considérable, s'il étoit attaché par de légitimes liens à quelqu'une des Sultanes ou des *Odalisques*, qui sont leurs femmes de chambre: Mais une troupe impitoyable d'Eunuques Noirs ne permet pas à ces malheureuses Demoiselles, ni à leurs misérables servantes, de se voir les uns les autres, & moins encore de se parler. (a)

(a) L'Auteur pouvoit ajoûter qu'il n'y eut peut-être jamais de Ville où l'ordre fut gardé avec tant d'éxactitude qu'il l'est dans le Serrail; on n'y observe par tout qu'un grand respect des Subalternes pour leurs Officiers, dont ceux-ci leur donnent l'éxemple; la soûmission y est aveugle, les châtimens prompts & rigoureux; & il régne parmi ce nombre prodigieux de gens, de tout sexe & de toute espece, une si grande tranquillité, qu'on peut à cet égard comparer l'inte-

Elles sont fort étroitement gardées & observées, les unes dans leur service, & les autres dans leur appartement. Les Sultanes n'en sortent jamais que sous la conduite de ces Eunuques, encore cela arrive-t-il fort rarement, & non sans une permission expresse, qui ne s'accorde qu'à un petit nombre à la fois. Quand elles ont obtenu ce congé, elles sont environnées de ces Noirs Impuissants. Les Bostangis, ou autres Officiers qui les rencontrent par hazard en leur chemin, sont obligez de se tirer aussi-tôt à l'écart, & de se tourner le visage vers la terre, afin qu'on

rieur de ce Palais aux Monasteres où le silence est le mieux observé. Tel est le respect que tout le monde a pour le Maitre de ce lieu, devant qui les premiers Officiers n'osent lever les yeux. Un Auteur Turc, traduit par M. de la Croix, va encore plus loin, comparant l'interieur du Serrail à l'Ecole de Pytagore où l'on gardoit un si long silence, puisque celui qui s'y observe est si régulier, que l'on n'ose presque y parler que par signes; & à celle de Lacedemone où l'on enseignoit l'austérité, la frugalité, la température, la modestie, & la véritable maniere de soûmission, par une obéissance aveugle que l'on fait observer à coups de bâtons, à ces prisonniers honorables, que la diversité des temperaments, aussi opposée que celle des climats d'où ils sortent, n'empèche pas de suivre & de garder le même ordre sans murmurer ni se quereller, & de faire un Noviciat si long & si rude, avec une union qui ne se trouve que dans ce Palais.

qu'on ne puiſſe pas dire qu'aucun homme ait jamais regardé la moindre des Sultanes du Grand Serrail, pendant qu'elle y a demeuré. Ce privilége n'appartient qu'au Grand Seigneur, qui n'en fait part à perſonne, ſi ce n'eſt que quand il veut faire l'honneur à quelque Baſſa, ou à quelque autre qui lui a rendu d'importants ſervices; il permet qu'on tire du Serrail une des Sultanes dont il ne ſe ſert plus, & qu'on la lui donne en Mariage.

Par la deſcription que je viens de faire de la ſituation du Serrail, il eſt aiſé de comprendre qu'il forme une preſqu'Iſle, dont deux côtez ſont environnez de la mer, une muraille flanquée de pluſieurs Tours, tant rondes que quarrées, & aſſez proches les unes des autres, lui ſert d'enceinte. On fait garde la nuit ſur ces Tours, & ce ſont les *Aadgomoglans*, ou Enfans de Tribut qu'on y employe, tant pour prendre garde à ce qui pourroit arriver dans l'intérieur du Serrail & aux environs, qu'au feu qui fait ſouvent de grands ravages dans Conſtantinople.

C'eſt dans cette vaſte enceinte que ſont compris non-ſeulement les Bâtimens du Palais, mais auſſi les Jardins, au milieu deſquels ſont les Bâtiments ſur la Place la plus élevée du Promontoire, appellée autrefois, comme nous avons dit, le *Coteau de S. Demetrius*.

Mais il ne faut pas s'imaginer que les Jardins du Serrail soient à comparer à ceux de nos Maisons Royales, ni même à quelques Maisons de Plaisance de plusieurs Particuliers en Europe ; (a) ni que leurs Bâtiments ayent rien qui approche de ceux qu'on voit ailleurs parmi les Chrétiens. Tout le dehors du Palais Impérial n'a rien de beau ni de régulier, & s'il l'emporte sur les autres Palais, ce n'est que par la vaste étenduë de son circuit, & par sa situation qui le doit faire passer assûrément pour un des plus beaux endroits du monde.

Les Jardins y sont plantez, sans aucun ordre, de quantité de Cyprès & d'autres arbres toûjours verds, afin que de Galata ni des autres

(a) Ces Jardins, mêmes ceux du Serrail du Grand Seigneur, n'ont rien, à quelques Fontaines près, qui sont ornées de marbres de differentes couleurs, que des allées fort étroites de grands arbres qui en cachent la vûe aux Maisons qui y dominent. Le reste est employé à des carrez de fruits & d'herbages, dont le Grand Seigneur même tire du profit ; quoique les Jardins du Serrail soient entretenus par plus de deux mille Jardiniers, il ne faut pas y chercher la propreté qu'on trouve dans ceux d'Italie & de France. La Charge de Bostangi-Bachi, qui est celle de l'Intendant de ces Jardins, est une des plus considérables de l'Empire, & qui approche le plus, celui qui en est revêtu, de la personne du Grand Seigneur.

tres endroits qui ſont plus élevez que le Serrail, on ne puiſſe pas voir les Sultanes lors qu'elles ſe promenent. (a)

Pour ce qui regarde les bâtiments qui compoſent le corps du Serrail, on n'y a obſervé aucune régularité d'architecture, ni aucune ſymmétrie. Ce n'eſt qu'un ſimple amas de maiſons inégales, toutes ſéparées les unes des autres en maniere de Pavillons, appuyez pour la plûpart ſur de grandes arcades, au bas & à côté ſont les Offices & les appartemens des Officiers, le haut étant uniquement deſtiné pour les Sultanes.

A l'égard des premiers, qui ne ſont pas plus élevez que la terre, on y peut venir librement ſans rien hazarder, parce qu'ils ne ſont occu-

(a) Il en couta cher au Sr Grellot Interprete de Veniſe; comme il étoit logé à Conſtantinople dans une maiſon qui avoit vûe ſur les Jardins du Serrail, & regardant un jour le Grand Seigneur & ſes Sultanes avec une lunette de longue vûe, qu'il avoit fait paſſer par le trou d'un chaſſis; ce Prince s'en étant apperçû, donna ordre qu'on alla pendre ſur le champ, à la même fenêtre, ce Curieux quel qu'il fut, & il ne ſortit point du Jardin que l'execution ne fut faite. Les Boſtangis ſont obligez de ſortir lors qu'on ſonne une cloche, pour avertir que Sa Hauteſſe va ſe promener avec quelque Sultane, & il y iroit de la vie à y demeurer. Un Sultan fit même un jour mourir un de ces Boſtangis qu'on trouva endormi ſous un arbre, quoi qu'il n'eût pas entendu le ſignal qui l'obligeoit à ſortir.

occupez que par des esclaves ; mais pour ce qui est du haut, dans lequel les Sultanes se tiennent, il n'y a que le Grand Seigneur & les Eunuques qui y puissent entrer, & par conséquent, il est impossible d'en donner aucune description, vû que c'est un crime capital d'y jetter seulement la vûë, & que de le vouloir regarder par curiosité, ç'en seroit un qui se pourroit à peine expier par la mort.

Ce Serrail a plusieurs portes, dont la principale, qui est du côté de la Ville, vis-à-vis Ste. Sophie, est continuellement gardée par quantité de *Capigis* qui y font la garde. Les autres ne s'ouvrent que pour le Grand Seigneur, & pour quelques Ministres qui ont leur demeure dans le Palais.

Il y a le long des murailles, sur le bord de la Mer, un petit Quay, ou personne n'oseroit mettre le pied, à moins que d'être bien loin du Serrail.

Maison de Plaisance du Grand Seigneur, vis-à-vis de Galata.

Sur ce Quay, vis-à-vis de Galata, il y a un *Kioské*, ou maison de plaisance, qui n'est pas fort élevée de terre. La structure en est fort bien entenduë, & sa couverture est soutenuë par quelques pilliers de marbre.

C'est-là que le Grand Seigneur vient souvent pour prendre l'air ; & c'est de-là aussi qu'il entre dans sa Galiotte, quand il veut se divertir sur l'eau.

Mais

Mais lorſque ce Prince, ou quelqu'une des Dames ſont ſur ce *Kioské*, ou dans leurs barques pour ſe divertir, il ne faut pas qu'aucun Vaiſſeau ſe voye-là autour, on eſt obligé alors de les éloigner & de les mettre hors de la vûë de ceux qui ſe promenent.

C'eſt auſſi l'endroit où le Capitaine Baſſa reçoit ſes ordres, lorſqu'il doit ſortir en Mer, avec les Galeres.

De l'autre côté du Serrail, qui eſt auſſi ſur la Mer, mais en allant vers les ſept Tours, on voit un ſemblable *Kioské*, ou maiſon de plaiſir, qui ne differe de l'autre qu'en ce qu'il eſt un peu plus élevé de terre.

Outre ces maiſons de plaiſance, le Grand Seigneur ſe divertit fort ſouvent à ſe promener le long des allées de Cyprès dont les Jardins ſont plantez, en la compagnie de quelqu'une des Belles qui ſont enfermées dans le Palais, & qui a trouvé le moyen d'entrer aſſez avant dans ſes bonnes graces.

Encore que le bâtiment n'ait rien de conſidérable pour ce qui regarde l'Architecture, comme nous l'avons déja remarqué, néanmoins, s'il en faut croire ceux qui y ſont entrez auſſi avant qu'ils ont pû, il eſt composé de pluſieurs belles chambres, entre leſquelles la plus remarquable eſt celle où l'on reçoit les Ambaſſadeurs.

Les

Les écuries ne sont pas moins belles, & les harnois des chevaux sont si riches, qu'on auroit de la peine à faire voir rien qui en approche.

Mais pour ce qui est de l'appartement des femmes, qui est destiné aux plaisirs du Grand Seigneur, on n'en sauroit parler qu'avec la derniere incertitude, non plus que de tout ce qui s'y passe, & nous en avons déja dit la raison.

Tout ce qu'on en sçait de plus certain, c'est que les Dames y tiennent toutes un même rang : sinon que la premiere, qui donne un enfant mâle au Prince, est reconnue pour Impératrice, & cet enfant est celui qui succéde à l'Empire de son Pere. Tous les autres enfans, tant de l'un que de l'autre sexe, sont élevez d'une maniere qui répond à leur naissance. Que s'il arrive que ce premier vienne à mourir, celui qui le suit en ordre vient en sa place, sa Mere est élevée à la dignité d'Impératrice, & la premiere est renfermée dans le vieux Serrail. (*a*) Les Freres du jeune Prince,

Particularitez touchant la succession à l'Empire, &c.

(*a*) La premiere Sultane, qui donne un fils au Grand Seigneur, est appellée *Hazaki*, & elle est solemnellement couronnée d'une couronne d'or, enrichie de pierres précieuses. Les autres Dames, qui ont aussi des enfans mâles, ne reçoivent pas les mêmes honneurs ; on ne les distingue que par les noms de *Bash Hazaki inkisi Hazaki*, premiere, seconde concubine, ainsi des autres.

Prince, qu'on faisoit mourir autrefois par une barbare politique, afin que leur frere pût régner avec plus de sûreté, sont condamnez aujourd'huy à une prison perpétuelle, & on use de cette précaution pour ne pas laisser éteindre la race des Ottomans. Ce fut la Mere de Mahomet IV. qui est à present Empereur, qui fut obligée de donner caution à l'Aga des Janissaires, que les deux freres de ce Prince, qui étoient nez d'une autre femme ne seroient point étranglez, afin que si le Sultan venoit à mourir sans avoir laissé d'enfans, il pût y avoir quelque légitime Successeur, parce qu'autrement on tient que la Couronne seroit échuë au Cham des Tartares. (*a*)

(*a*) Comme nôtre Voyageur ne dit rien ici des Officiers du Serrail, s'étant contenté de dire en général qu'il étoit aussi peuplé qu'une bonne Ville de pareille grandeur, je dois ajoûter ici quelques particularitez sur le nombre & la qualité des Officiers de ce Palais. On ne dit rien d'abord du nombre prodigieux de Dames & de leurs Odalisques ou femmes de chambre, qui sont peut-être plus de mille en tout. Il y a plus de deux milles Jardiniers ou Bostangis; un très-grand nombre de Cuisiniers, Boulangers, Confituriers, Distillateurs; les Baltagis, qui sont des porte-haches, forment une troupe très-nombreuse, ainsi que les Aadgomoglans, ou Enfans de Tribut, & qui gardent les uns & les autres l'intérieur de ce Palais. Les Ichoglans, ou Pages des quatre Chambres, sont plus de six cents. Et il seroit dif-

Les proches parentes de l'Empereur, comme ses Tantes, ses Sœurs, & ses Filles, tiennent

ficile de savoir au juste le nombre infini d'Eunuques qui sont destinez au service de ce Prince & de ses femmes; on ne dit rien aussi des Muets & des Nains, qui servent, ou à éxecuter les Ordres de Sa Hautesse, ou à la divertir, & qui sont environ 40. en tout. Je dis dans une autre Remarque de quelle maniere on éleve les Ichoglans, & par quels degrez ils parviennent aux premieres Charges de l'Empire. La Charge la plus importante du Serrail, & qui donne le plus de crédit, est celle du Capi Aga, ou Chef des Eunuques Blancs, il en est le Sur-Intendant; apres lui vient le Chef des Eunuques Noirs, qui a inspection sur les Appartements des femmes, & qui a sur ce quartier une authorité absolue. Les autres Charges, qui approchent le plus la personne du Grand Seigneur, sont celles de *Selictar Aga*, ou Porte-Epée; de *Chioadar Aga*, ou Porte-Manteau; de *Rechinbtar Aga*, c'est celui qui tient son Etrier quand il monte à cheval. De *Ebrictar Aga*, c'est lui qui porte l'Eau dont le Prince boit & dont il se lave. De *Tulbentar Aga*, ou de celui qui accommode son Turban. De *Kembussar Aga*, ou de Maitre de la Garderobe. De *Chesneghir Aga*, ou de premier Maitre-d'Hôtel. De *Zazergi Bachi*, ou d'Intendant des Chiens. De *Tirnakgi Bachi*, ou de celui qui lui fait les Ongles. De *Berber Bachi*, ou de premier Barbier. De *Muhazabegi Bachi*, ou Contrôleur-Général. De *Teskeregi Bachi*, ou de Secretaire. Les deux Charges de *Dogan Bachi*, ou grand Fauconnier, & de *Humanngi Bachi*, ou d'Intendant des Bains, sont aussi très-considérables. Il y a aussi neuf autres Officiers dont l'employ est très-considerable; on les nomme *Ars Agalar*, ce sont comme les Maitres des Requêtes du Sultan, & ce sont eux qui lui presen-

nent pareillement le rang de Princesses dans le Palais, & dans de certaines occasions on les donne en mariage aux principaux Ministres de la Porte. (*a*)

T ij Lors-

tent les Placets. Tous ces Officiers, si vous exceptez les Eunuques, sont tirez des *Ichoglans*, ainsi que le *Haz oda Bachi*, ou grand Chambellan, & les Gentilshommes de la Chambre qui lui sont soûmis. Et tous les Pages de la Chambre, ceux du Tresor où sont tous les harnois & les housses, dont la plûpart sont enrichies de perles & de pierres precieuses, ceux des Ecuries, &c. Il y a aussi plusieurs Charges importantes dans le Haram; la plus considérable est celle du *Kuslir Aga*, qui est le Chef des Eunuques Noirs, & le Sur-Intendant des Femmes. Cet Officier a sous lui le *Validé Agasi*, ou l'Eunuque de la Reine-Mere. Le *Chatradeler Agsi*, ou celui qui a en garde les Enfans du Sultan. Le *Fazna Agasi*, qui prend soin du Tresor de la Reine-Mere. Le *Kilar Agasi* qui garde le sorbet, le sucre, & les médicaments de cette Princesse. Le *Buiuk oda*, & le *Kiaciuk oda*, Intendant de la grande & de la petite Chambre des Sultanes. Le *Bachi Capa Oglani*, ou leur principal Portier. Enfin les deux *Imans* ou Prêtres de la Mosquée, où les Sultanes vont faire leurs Prieres. Tels sont les principaux Officiers du Serrail, qui en ont sous eux une infinité d'autres, & l'Auteur a eu raison de dire que ce qui est renfermé dans ce Palais suffiroit à peupler une Ville assez considérable.

(*a*) Les Filles du Grand Seigneur sont ordinairement fiancées à l'âge de quatre ou cinq ans à quelque Bacha ou Beglierbey, avec beaucoup de pompe & de magnificence, & dès ce moment-là celui à qui elle est mariée, doit prendre soin de son éducation, lui donner un Palais pour tenir sa Cour, & l'entretenir d'u-

Lorsque le Grand Seigneur vient à mourir, il faut que toutes les Dames sortent du Serrail, à la reserve de l'Impératrice, Mere du nouveau Prince, & l'on remplit aussi-tôt le Serrail de toutes les plus belles personnes qui se trouvent, & qu'on envoye de tous les endroits de l'Empire. Les autres sont renfermées dans le vieil Serrail; mais on laisse leurs enfans dans celui du Grand Seigneur, afin qu'ils y soient élevez. Celles qui n'ont point eu d'enfans de l'Empereur défunt, peuvent obtenir du Prince la permission de se marier. (a)

Serrails particuliers.

On voit encore à Constantinople beaucoup d'autres Serrails, ou Palais des Grands. Il n'y paroît aucun ornement par-dehors, mais ils ont par-dedans de belles chambres &

ne maniere proportionnée au rang de son épouse. Ces Alliances, quoi que très-honorables, ruïnent souvent les maris; & ces Princesses, devenues leurs femmes, les traittent ordinairement avec beaucoup de hauteur, & exigent des égards que les Turcs n'ont pas accoûtumé d'avoir pour leurs femmes.

(a) Il faut remarquer aussi, avec Mr Ricaut, qu'après la mort du Grand Seigneur, les Meres des Filles ont la liberté de sortir du Serrail & de se remarier à telle personne de qualité qu'il leur plait; mais celles qui ont des fils sont mises dans le vieil Serrail, d'où elles ne sortent jamais, à moins que quelqu'un de leurs fils venant à son tour à monter sur le Trône, ne les appelle auprès de sa personne.

& de belles Salles, dont quelques-unes sont enrichies d'or & d'azur, où ils entre-mêlent quelques feuillages qui font un assez bel effet. (a)

Leur

(a) Il ne faut pas s'imaginer que le nom de Serrail soit destiné le Palais du Grand Seigneur, puisque ce mot dans la Langue des Perses veut dire une Maison. Les Serrails des particuliers, dit le Solitaire Turc, traduit par Mr de la Croix, sont assez conformes à la maniere de vivre des Turcs; ils n'ont point cette apparence extérieure des maisons des autres peuples; on les ensevelit au contraire dans de hautes murailles, & on en cache la beauté avec affectation, de crainte d'exciter la curiosité où la jalousie du Sultan. Ces Serrails consistent en deux corps de logis, l'un destiné à l'habitation des hommes, & l'autre pour des femmes. L'appartement des hommes est composé *d'un Divan*, qui est un Vestibule où l'on reçoit les visites, lequel donne communication à une Salle d'Audience, aux Chambres du Maitre, & à celles des Esclaves. Celui des femmes, nommé *Haram*, est construit de la même symmétrie, entierement couvert de murs élevez, & fermé de plusieurs portes, gardées par des Eunuques Noirs, chez les personnes de considération; & chez les simples particuliers par de vieilles femmes, & dans lequel le seul mari & les Eunuques ont la permission d'entrer, chaque particulier étant aussi jaloux & aussi difficile sur cet article, que le Grand Seigneur lui-même. Ces Serrails ont souvent des appartements magnifiques, lambrissez, incrustez & pavez, ou de marbre, ou de porcelaine, avec des plafonds peints & dorez, avec des meubles superbes, des estrades couvertes de tapis de Perse, quelquefois brochez d'or, avec une grande quantité d'oreillers couverts d'étoffes précieuses, suivant les moyens de ceux à qui ils appartiennent.

Leur plus grande magnificence eſt dans leurs *Divans* ou *Soffas*, qui ſont couverts de Tapis d'un prix extraordinaire, & garnis tout autour des murailles de carreaux. Ces *Divans*, qui ſont élevez de terre environ d'un pied, & où l'on ne marche jamais que pieds nuds, eſt un ornement qu'ils ont dans preſque toutes leurs chambres.

Il y a encore pluſieurs bâtiments qui rendent cette Ville conſidérable, & entr'autres les *Hans* ou demeures des Marchands. Je les appelle ainſi, parce qu'ils ont été bâtis pour la commodité des Négociants, & qu'en tout tems ils trouvent à s'y loger pour un prix médiocre. Ce ſont de grands batiments qui ne reſſemblent pas mal aux Cloîtres, & qui ſont batis de pierre-de-taille de crainte du feu, & de tels autres accidents, à quoi ſont aſſez ſujettes les maiſons de Conſtantinople, qui ne ſont pour la plûpart bâties que de bois.

Il y a par-dedans une eſpece de grande Cour carrée, au milieu de laquelle eſt une Fontaine environnée d'un grand baſſin.

Autour de ce carré on voit quantité d'Arcades, qui ſont partagées en un grand nombre de chambres toutes d'une même fabrique, & qui ont chacune leur cheminée. C'eſt une eſpece de Magaſins pour ſerrer les mar-

chan-

chandises. On voit aussi une Galerie appuyée sur les mêmes Arcades, & qui s'étend des quatre côtez. Elle a pareillement ses chambres, qui servent de logement aux Marchands, mais il faut qu'ils se pourvoyent eux-mêmes de lits & d'utensiles de cuisine, car on n'y trouve que les quatre murailles. Pour se faire ouvrir une de ces chambres, on donne seulement au Portier, qui en a les clefs, la moitié ou le quart d'une Piastre, & tout le tems qu'on y demeure, on ne paye qu'un Aspre ou deux par jour. On loue de la même maniere les Magasins pour les marchandises, & tous les soirs ces Hans sont fermez d'une porte de fer.

Le grand *Besistan*, ou grande Halle, mérite aussi d'être vûë. C'est une grande Salle ronde, toute bâtie de pierre-de-taille, & ceinte d'une muraille fort épaisse. Les boutiques, où se vendent d'ordinaire des marchandises de prix, sont placées tout autour comme dans la grande Salle de la Haye. On y entre par quatre portes differentes, qu'on a le soin de bien fermer tous les soirs lorsque les boutiques sont fermées, car personne n'y couche la nuit; & pour plus grande sûreté, on laisse quelques gardes dans la Salle pendant la nuit, qui y demeurent jusqu'au matin, qu'on va ouvrir les portes. Grand Besistan.

Cha-

Chaque corps de Marchands a là sa place assignée, hors de laquelle personne n'oseroit vendre les mêmes marchandises, ni même les exposer en vente. Pour cet effet il y a plusieurs compartiments en façon de ruës, comme dans nos Marchez ou Foires, & ces ruës sont éclairées par le moyen de certaines ouvertures qui sont au haut du toit, & qui leur donnent du jour autant qu'elles en ont besoin. Dans l'une de ces ruës sont les Orfêvres & Joüailliers, dans d'autres sont les Marchands de Draps de Hollande, d'Angleterre, & de France; d'un autre côté ceux qui négocient en soye & en autres étoffes, plus loin sont les Cordonniers & les Frippiers, & telles autres gens; en un mot on trouve dans ce lieu toutes sortes de marchandises à vendre. Il y a encore un autre Bezistan, mais plus petit, & où l'on ne trouve pas tant de bonnes marchandises.

Outre ces *Bezistans*, il y a encore plusieurs *Bazaards* ou Marchez publics, dans l'un desquels, qui s'appelle *Avret Bazaar* ou Marché des femmes, il y a une Colomne d'une hauteur extraordinaire. On l'appelle la *Colomne historique*, à cause que de tous les côtez, depuis le haut jusqu'au bas, on y voit representez, en divers morceaux de bas relief, plusieurs expeditions, combats, & autres événements

Colomne Historique.

remar-

remarquables de l'Empire d'Arcadius, tout de même qu'on en voit sur la Colomne de Trajan qui est à Rome. Celle de Constantinople la surpasse pour la hauteur, puisqu'elle a cent quarante-sept pieds de haut, selon la mesure qu'en a donnée le célébre Pierre Gyllius, qui a fait une Description fort exacte de Constantinople; au lieu que celle de Trajan n'en a que cent vingt-trois.

On ne voit de cette Colomne que ce qui passe au-dessus des maisons dont elle est à present environnée, au lieu qu'autrefois elle étoit seule dans le grand *Avret-Bazaar*, & en place découverte. Les maisons, qui sont à present à l'entour, la serrent de si près, qu'elles ne laissent pas assez d'espace pour en pouvoir aller visiter le bas à l'aise & sans danger. Je n'ay pû même avoir ni la liberté ni l'accès nécessaire dans ces maisons pour la considérer exactement. Les habitans de Constantinople & les Turcs peuvent si peu rendre raison de ce qui est gravé sur cette partie de la Colomne qui est cachée par les maisons, qu'on n'en sauroit avoir aucune connoissance. Si d'autres en ont pû apprendre davantage que moi, c'est ce que je ne say pas. Il est pourtant à croire qu'il y en a eu quelques-uns qui ont eu ce bonheur, puisqu'il y a des Auteurs qui donnent la description mê-

me de ce qui est sur la base. Au reste, cette Colomne est toute de marbre, mais rompuë en divers endroits. Les figures en sont fort bien faites : mais celles qui sont au pied & vers le bas sont, à ce qu'on dit, toutes gâtées. Il y a bien de l'apparence que ce n'est pas tant par l'injure du tems que par un effet de la superstition des Turcs, qui ne sauroient souffrir aucunes Images.

On dit que c'est l'Empereur Arcadius qui a fait dresser cette Colomne, & qu'on peut monter au haut par un escalier qui est au-dedans.

Ce qui prouve la vérité de cette conjecture, c'est qu'on voit à l'un des côtez de la base, les Empereurs Arcadius & Honorius accompagnez de quelques Sénateurs, deux figures de la Victoire leur mettent une Couronne sur la tête, & en bas on voit deux autres Victoires conduites par quelques femmes avec des Couronnes Murales, qui representent les Villes que les Armées de ces Empereurs avoient soumises à leur puissance. (a)

On

(a) Mr le Bruyn, & quelques autres Voyageurs, prétendent que cette Colomne paroît être du même goût que celle de Trajan qu'est à Rome ; mais Mr Spon, qui peut être regardé comme un bon juge dans ces matieres, en parle un peu autrement. Il prétend que la sculpture n'en est pas si bonne, aussi est-elle d'un

On y voit aussi en divers endroits le *Labarum*, qui est un Chiffre composé des deux premieres lettres du nom de Jesus-Christ entrelacées, que la pieté des premiers Empereurs Chrétiens fit mettre en la place des Aigles Romaines.

La porte, qui servoit autrefois d'entrée dans cette Colomne, est au milieu du quatriéme côté de sa base ou pié-d'estal, qui est tout uni & sans aucune sculpture. Mais on ne sauroit à present obtenir des Turcs la permission d'y entrer ou d'y monter, soit que les degrez en soient usez & rompus, ou que par quelque autre raison ils ne le veuillent pas souffrir. Peut-être que quelque événement pareil à celui que raporte le S^r. Grellot en son Voyage de Constantinople, pourroit avoir donné lieu à cette deffense. Il dit qu'un certain jeune Voyageur, qui étoit plus heureux que sage, obtint, il y a quelques années, la permission de monter dans cette Colomne. Lorsqu'il fut au haut il eut l'imprudence de se montrer à découvert, quoi qu'on l'eut auparavant averti de prendre bien garde qu'il

Siécle où les Arts avoient beaucoup perdu de leur perfection. Et il paroit également étonné de ce que quelques Auteurs la méprisent tout-à-fait, pendant que les autres la préferent à celle de Rome.

ne fut point apperçû. Il ne se contenta pas de cela, il écrivit encore son nom au haut de la Colomne, & fit voltiger de côté & d'autre son mouchoir qu'il avoit attaché au bout de sa canne. Aussi-tôt les passans, & ceux qui avoient leurs maisons aux environs, l'apperçûrent, & furent fort étonnez de voir un homme dans ce lieu, sur-tout quand ils remarquérent que c'étoit un Franc, qui avoit son chapeau sur la tête. En un instant la ruë fut pleine de monde, & tout le quartier en rumeur. Les uns y accouroient, attirez par la curiosité de voir cette nouvelle figure, croyants que c'étoit l'ame de celui qui avoit fait dresser la Colomne qui revenoit là, pour remplir la place que sa Statue y avoit autrefois occupée. Les autres, poussez par la jalousie qu'ils avoient que leurs femmes pûssent être vûes par un Chrétien, sortoient avec impétuosité de leurs maisons, afin de voir qui étoit celui qui avoit été assez hardi pour monter par cette Colomne. Les Turcs qui sont extrêmement jaloux, & qui furent persuadez que ce jeune homme n'avoit eu d'autre dessein que d'examiner l'intérieur de leurs Serrails & de voir de-là leurs femmes, le firent descendre promptement & le menérent chez le *Soubachi*, qui est le Commissaire du quartier, qui alloit lui faire donner la bâtonnade,

nade, lorſque l'Ambaſſadeur, qui en fut informé, envoya prier le Juge de ne point paſſer outre, lui faiſant entendre que celui qui l'avoit introduit dans cette Colomne étoit plus coupable que ce jeune homme, qui n'avoit eu d'autre deſſein que de ſatisfaire ſa curioſité; & la recommandation de ce Miniſtre, accompagnée de quelques piaſtres, fit changer la Sentence, & le Portier eut lui-même la bâtonnade.

Il y a à Conſtantinople une autre Colomne, qui fut érigée à l'honneur de l'Empereur Marcien; il me fut impoſſible de la voir; mais comme Mrs Spon & Wheler l'ont viſitée, je crois que ceux qui n'ont pas la relation de ces deux illuſtres Voyageurs, ne seront pas fâchez d'apprendre ce qu'ils y ont remarqué de plus curieux. Elle eſt dans le quartier des Janiſſaires près des Bains d'Ibrahim Baſſa, dans la cour de la maiſon d'un particulier. Elle eſt de marbre tacheté, & haute d'environ quinze pieds. Son Chapiteau eſt d'ordre Corinthien. Au-deſſus de ce Chapiteau, il y a une pierre quarrée & qui eſt creuſe, ornée à ſes quatre coins de quatre Aigles; ce qui peut faire juger que c'étoit-là qu'avoit été renfermé le cœur du Prince; car les deux Vers qui ſont au pied de la Colomne avertiſſent celui qui les lit, qu'il peut voir là l'ima-

Colomne de l'Empereur Marcien.

ge

ge & le lit où repose Marcien, & que c'est Tatien qui lui a consacré ce Monument. (*a*) Si cet Empereur avoit été Payen, on auroit seulement mis ses Cendres dans une Urne de terre; mais comme il étoit Chrétien, & que la coûtume de brûler les corps étoit abolie parmi ceux de cette Religion, il y a sujet de croire qu'on n'y avoit mis que son cœur seulement, le corps ayant peut-être été enterré sous la Colomne, & qu'auparavant l'Image de l'Empereur avoit été placée sur la pierre qui couvre le Chapiteau, comme ces écrivains l'inférent de l'inscription qui est sur la Colomne, quoi qu'on ait de la peine à la lire.

Obélisque dans l'Atmeidan.

Parmi les autres Antiquitez de la ville de Constantinople, on voit encore les restes de l'Hippodrome, qui étoit une Place où l'on s'exerçoit à la course des chevaux; & ce qu'il y a de plus curieux dans ce Cirque, c'est une Pyramide, quarrée, taillée d'une seule piece de pierre noirâtre, & qui a environ cinquante pieds de haut. L'on voit autour quelques caracteres & des lettres *hieroglyphiques*. On croit que cette *Obelisque*, ou Aiguille, a été dressée

(*a*) Voici ces deux Vers tels que Monsieur Spon les a raportez dans son Voyage.

Principis hanc statuam Marciani cerne, torumque
Tercius vovit quod Tatianus opus.

dressée du tems de l'Empereur Constantin. Sur l'un des côtez de la base on lit une Inscription Grecque, & sur un autre côté une Inscription Latine, qui marquent toutes deux que l'Empereur Théodose fit dresser cette lourde masse, après qu'elle eut été longtems négligée & couchée à terre. Et pour marque de cela, on voit sur un troisiéme côté de la base, les instruments & les machines dont on se servit pour l'élever, qui y sont representez en bas relief. On dit aussi qu'encore plus bas, sur le pié-d'estal, il y a plusieurs autres Inscriptions, tant Grecques que Latines, qui sont pour la plûpart cachées sous terre.

Colomne de trois Serpents.

Un peu plus loin, & vers l'extrémité de cet *Atmeidan*, on voit une Colomne composée de trois Serpents de bronze entortillez ensemble, & qui de leurs têtes, qui s'élevent & s'écartent au haut en forme de triangle, font une espece de couronnement à cette Colomne. La partie du dessous de la bouche d'un de ces Serpents est rompuë, par un vain emportement de Mahomet second, qui se voyant maître de Constantinople, lui donna un coup de hache-d'armes qu'il avoit à la main. Ou, selon d'autres Auteurs, ce fut Sultan Murat qui mutila cette figure d'un coup de javelot. Au reste, c'est une opinion commune,

mune, ou pour mieux dire une superstition, que cette Colomne a été dressée pour servir de Talisman & purger la Ville des Serpents qui l'infectoient; & voici de quelle maniere on conte la chose.

Du tems de l'Empereur Leon Isaurique, qu'on prétend qui fut un grand Magicien, il y avoit trois effroyables Serpents qui se tenoient autour de Constantinople, & qui ravageoient tous les environs, jusques-là que les habitans furent obligez d'abandonner le païs. L'Empereur pour arrêter ce desordre eut recours à son art, & contraignit par ses enchantements ces trois Serpents de venir dans une grande fosse qu'il avoit fait creuser exprès au milieu de l'*Hippodrome*. Dès qu'ils y furent on les tua, & on les couvrit de terre; & afin qu'on ne fût plus à l'avenir exposé à de pareils accidents, il fit dresser cette Colomne dans le lieu même. D'autres croyent que par ces trois Serpents sont signifiées symboliquement les trois Parties du Monde, (car la quatriéme n'étoit pas encore connuë) & que l'union de ces trois Serpents en un, representoit celle de ces trois Parties de l'Univers, qui ne faisoient alors qu'un seul Corps, par l'union des deux Empires, celui d'Orient & celui d'Occident.

Atmeidan. L'Hippodrome, ou l'*Atmeidan*, où sont ces pré-

précieux restes d'Antiquité, est une Place fort spacieuse, qui a dans sa longueur cinq cents cinquante pas, & six-vingt dans sa largeur. Du tems des Empereurs d'Orient c'étoit-là qu'on faisoit des défis à la course des chevaux, & que dans quelques occasions extraordinaires on donnoit des spectacles & d'autres marques de réjouissance publique. Cet usage n'a point changé, car les Turcs y exercent encore aujourd'huy leurs chevaux; & c'est pour cela qu'ils lui ont donné le nom d'*Atmeidan*, qui signifie la Place ou le Champ des chevaux. (*a*)

Dans un autre quartier, sçavoir dans la grande ruë, qui va depuis la Porte d'Andrinople jusqu'au Serrail, l'on voit encore une autre Colomne sans aucune sculpture, plus riche pourtant que les précedentes, parce qu'elle est de Porphyre; mais on a bien de la peine à present à la distinguer du marbre, parce qu'elle fut toute noircie par un embrasement qui consuma, il y a quelques an- Colomne brûlée.

(*a*) Mr Spon, dans le premier Tome de son Voyage, a donné une description plus exacte de cette Place & des Inscriptions qu'on y trouve; comme ce Livre est entre les mains de tout le monde, j'y renvoye les Lecteurs; & si on veut avoir une connoissance plus circonstanciée de Constantinople, il faut lire ce que Gyllius nous a donné là-dessus.

années, les maisons qui étoient auprès ; & c'est pour cette raison qu'on lui a donné le nom de la *Colonne brûlée*. Elle est composée de huit piéces, dont les jointures étoient autrefois si proprement couvertes d'un feüillage de laurier qu'on y avoit gravé, qu'elle ne paroissoit être que d'une seule piece. Aujourd'huy elle est soutenue par de grosses bandes de fer qu'on y a mises pour empêcher qu'elle ne tombe. (*a*)

Tombeau du Vizir Mahomet Cuperli Bassa.

Après avoir parlé de tous ces Monuments de l'Antiquité, j'ajoûteray aussi quelque chose au sujet du Tombeau du Grand Vizir *Mahomet Cuperli Bassa*, pere d'*Achmet Cuperli Bassa*, qui lui a succedé dans cette grande Charge. Il est dans la grande ruë, & n'est pas loin de l'Eglise

(*a*) Mr Tavernier, dans sa Relation du Serrail, parle encore d'une autre Pyramide ou Colomne qui est dans l'intérieur de ce Palais, & voici ce qu'il en dit. Au milieu de la grande allée des Jardins du Serrail, on voit une Pyramide, élevée sur un pié-d'estal en quarré, & que quatre hommes auroient de la peine à embrasser. On a laissé croitre autour de cette base quelques broussailles, & apparemment à dessein, afin qu'on n'en puisse pas approcher. Du haut en bas de la Pyramide tout est rempli de figures, dont les têtes ont été brisées. On peut même juger par quelques restes, qu'il y en avoit une belle en haut pour le couronnement de l'ouvrage. Cette Pyramide au reste est semblable à la Colomne de Trajan qui est à Rome ; & à les voir l'une & l'autre, on croiroit qu'elles sont du même Maitre.

l'Eglise de S^te. *Sophie*. Il ressemble à une petite Mosquée couverte d'un dôme, & ayant un portail tout ouvert du côté de la ruë, sous lequel il est enterré. Car environ l'an 1673. ou 1674. on en ôta la couverture, afin que le Tombeau pût être arrosé de la pluye. En voici la raison telle que la disent les habitants. Le Grand Seigneur, & son premier Vizir, fils de celui dont nous parlons, eûrent un même songe en une même nuit. Il leur sembla que le Vizir deffunt leur apparoissoit & qu'il les prioit de lui donner quelque rafraîchissement d'eau, parce qu'il brûloit au lieu où il étoit couché. Le matin ils s'entre-racontérent avec un pareil étonnement ce qui leur étoit arrivé la nuit, & ensuite, ayant pris conseil du *Muphti*, celui-ci jugea à propos de faire ôter la couverture du Portail, afin que la pluye pût arroser le Tombeau. Si l'on ajoûte foy à ce que dit le peuple, ce songe mystérieux prouve que ce Vizir est puni dans l'autre monde de la tyrannie qu'il a exercée en celui-ci sur leurs bourses.

Il ne faut pas oublier non plus de parler ici du Port de cette Ville, puisqu'il est digne d'admiration. Son entrée est placée entre la Mer Blanche & la Mer Noire, le Canal de chacune desquelles est tellement opposé à l'autre, que quand le vent empêche les Vais- Port.

seaux de s'avancer vers la Ville par l'un des Canaux, il est propre à les y faire aborder par l'autre Canal. Car il n'y a que deux vents qui régnent dans cet endroit-là, celui du Nord, & celui du Sud. Quand le premier souffle, il ne peut rien venir de la Mer Blanche ou de la Propontide, parce qu'on n'y peut rien amener par le Bosphore de Thrace; mais en même-tems les Vaisseaux, qui viennent de la Mer Noire ou Pont Euxin, & qui passent par le Bosphore de Thrace ont le vent favorable, & peuvent ainsi fournir la Ville de tout ce dont elle a besoin. Et au contraire, lorsque c'est le vent du Sud qui régne, il ne peut rien venir du Pont Euxin, mais on peut tout amener de la Propontide, de sorte que ces deux vents peuvent avec raison être regardez comme les deux Clefs de Constantinople, puisqu'ils en ouvrent & qu'ils en ferment l'entrée aux Vaisseaux.

Par cette heureuse situation, la nature seule, sans le secours de l'art, a formé le plus beau Port & le plus commode qui soit dans le reste du monde, même pour les plus grands Vaisseaux, qui y ont assez de fonds pour approcher si près de la terre, qu'il ne faut que jetter une planche pour y passer. Tout son circuit est du moins de six milles pas de longueur sur mille de largeur.

Quand on est dans ce Port, & que l'on tourne du Midy au Couchant, on voit Constantinople; au Nord on voit Fidicli & Tophana, & à l'Orient on a la vûë de Scutari. Ce qui fait à la vûë l'objet le plus agréable qu'on se puisse jamais imaginer : parce que comme tous ces lieux sont disposez en maniere d'Amphithéâtre, on les voit tous d'un coup d'œil, comme on peut le juger par l'inspection de la figure. Le mêlange des Cyprès & des frontispices des maisons qui sont peints de diverses couleurs, & enfin les dômes & les Minarets des Mosquées ajoûtent encore considérablement à la beauté de cette vûë. Mais, pour dire aussi les choses comme elles sont, toute la beauté de Constantinople ne consiste qu'à la voir par-dehors & de loin, car lorsqu'on y est une fois entré, on y trouve très-peu de belles choses, parce que les ruës en sont fort sales & fort laides par la négligence des habitants. Elles sont de plus, la plûpart étroites, tortues & inégales; dans un endroit elles sont hautes, & dans un autre elles sont basses; en un mot, elles sont telles qu'on a de la peine à y marcher; & pour ce qui est des maisons des particuliers, elles ne sont point du tout belles, & ne sont en grande partie bâties que de bois. Ruës & maisons.

Enfin, pour ce qui regarde la Salle où l'on a au- Salle où on a tenu un Concile.

a autrefois tenu un Concile, & dont M. de Monconis fait mention dans son histoire du voyage qu'il fit à Constantinople en 1648. je ne l'ai point vûë; mais je ne laisseray pas d'en dire quelque chose, ne fût-ce que pour contenter l'envie de ceux qui se donneroient peut-être la peine de la chercher. Cette Salle, dit-il, est auprès des Sept Tours, dans la maison d'un Arménien, où l'on voit une petite Eglise (car autrefois il y avoit un Cloître) dont les Turcs ont enlevé six des principales Colomnes. Sans doute qu'elle a autrefois servi de Refectoire, comme on le peut conjecturer par les Tables qu'on y voit encore des deux côtez le long de la muraille. Sa longueur est de quarante pas, & sa largeur de huit. On y voit les portraits de plusieurs Reclus qui y ont mené une vie sainte. Ils y sont peints en fresque le long des murailles. Au-dessus il y a une frise où sont peints les Patriarches à demi-corps, & au-dessus de celle-là, il en régne encore une autre, où est representée la vie de la Vierge Marie. La voute forme un demi-dôme, où l'on voit representé en Mosaïque la Pâques que Nôtre-Seigneur fit avec ses Disciples; mais au lieu d'un Agneau, il y a un poisson dans un plat, qui est au milieu de la table. Au bout, vers la porte, on voit d'un côté le portrait d'un Empereur

pereur

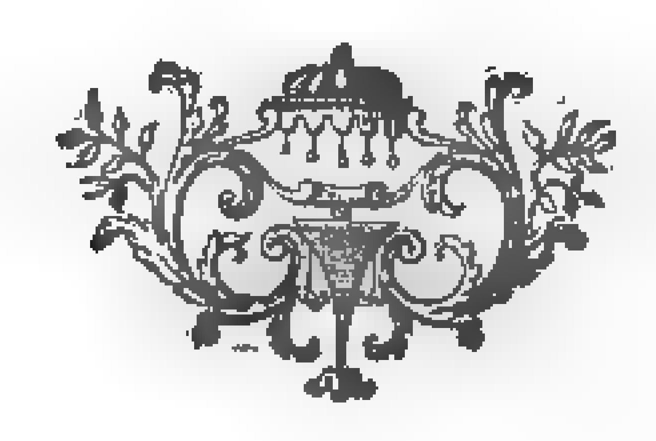
pereur Grec, & de l'autre celui de l'Impératrice. Ils ont chacun une grande fille auprès d'eux; mais entre l'Empereur & sa fille, on en voit une autre plus petite, comme de dix à douze ans. L'habillement de cet Empereur est tout-à-fait singulier. Il porte sur la tête une Couronne fermée, semblable à celle des Archiducs, qui est toute de pierreries, avec une espece de Turban qui y est entortillé. Sa robe Impériale lui va jusqu'aux pieds, & a des manches fort larges, au bout desquelles il y a un bord de pierreries de la largeur d'un demi-pied, & qui fait une espece de brasselet. Au coude, & au-dessus vers les épaules, il en a un semblable & de la même largeur. Autour du col se remarque un fort grand collet ou rabat, & sur la poitrine une large piece, à peu près semblable à ce qu'on voit aux habits de quelques Ecclesiastiques. Elle est de la même étoffe que le rabat, & elle pend jusqu'au bas de la robe; au milieu du corps il y a une large ceinture qui redouble sous le bras gauche. L'Impératrice est vêtuë de même, à la réserve que ses manches sont bien plus étroites, & qu'elles ferment sur le bras. Ils ont l'un & l'autre des souliers rouges. La petite fille n'a qu'une Couronne de Comte sur la tête, & elle a la poitrine couverte d'un Manteau Ducal, pareil à ceux que portoient les

les Généraux Romains quand ils étoient à l'armée; il est fermé sur l'épaule droite & un peu relevé avec la main gauche; la droite sort dehors par l'ouverture; les deux grandes filles sont vêtuës comme l'Empereur, excepté leurs Couronnes qui ressemblent à la triple Couronne des Papes, & leurs manches, qui sont fort longues, pendent jusqu'à terre, comme aux anciennes Reines de France. (a) On voit

(a) Quoi que la ville de Constantinople ne soit point régulierement fortifiée, & que les Turcs s'en reposent, par rapport à cet article, sur sa situation; elle ne laisse pas que d'être environnée de bonnes murailles; & comme nôtre Voyageur n'a point touché cet Article, je vais copier ici ce qu'en dit Thevenot. „ La ville de Constantinople forme un triangle, „ dont deux de ses côtez „ sont battus de la Mer. Le „ plus grand est celui qui est „ sur la Propontide, & „ prend depuis la pointe du „ Serrail jusqu'aux Sept „ Tours; celui du Port est „ plus petit, c'est sur sa „ pointe qu'est bâti le Serrail. Les Sept Tours sont „ à l'extrémité de celui de „ ces deux angles, qui regarde la Mer Blanche ou „ la Propontide. Ces Tours „ ont été bâties par les Princes Chrétiens, & ont servi long-tems à enfermer „ les Tresors du Grand Seigneur; elles sont reservées „ maintenant pour servir „ de prison aux personnes „ de considération. Le reste „ de la Ville est entouré de „ bonnes murailles, dont „ celles qui sont du côté de „ terre sont doubles, bâties en quelques endroits „ de pierres-de-taille, le reste est de moilon ou de brique. Chacune de ces murailles est munie d'un fossé à fonds de cuve, revê-

Voit aussi en ce lieu un *Agiasma* ou Eau consacrée, que les Grecs croyent qui a la vertu de guérir toutes sortes de maladies.

„ tu de pierres & fort large. „ Le premier Mur de dehors n'est qu'une fausse „ Braye élevée de dix pieds, „ avec des Créneaux, & des „ Cannonieres, tant dans „ la Courtine, que dans les „ Tours, qui sont au nombre d'environ 250. La seconde Muraille a trois toises d'élevation jusqu'au „ Cordon, & flanquée d'autant de Tours que la premiere. Les Murailles, du „ côté de la Mer, sont moins „ hautes; mais elles sont encore assez bonnes & garnies de petites Tours, & „ aux endroits où l'on a eu „ besoin de faire de petits „ Ports, pour la commodité „ des Barques qui viennent „ décharger leurs marchandises dans les differents „ quartiers de la Ville, ces „ Murailles rentrent en dedans & laissent un petit „ Bassin.



CHAPITRE X.

Description de Galata, de Pera, Tophana, & autres lieux des environs de Constantinople.

APRE'S la description que je viens de donner de Constantinople, & que j'abrege d'autant plus volontiers, que beaucoup d'autres Voyageurs en ont écrit, & que ce que j'y ay vû de plus considérable s'est trouvé conforme à ce qu'ils en remarquent, je commenceray à vous parler de Galata, qu'on pourroit appeller avec raison un Fauxbourg de Constantinople, puisqu'il n'en est séparé que par le Port, qui est situé entre les deux. On passe de l'un à l'autre par le moyen des *Caiques* & des *Parmes*, qui sont toûjours des deux côtez en grande quantité. C'est une espece de petits Bâteaux ou Barques, qui ne different entr'elles qu'en ce que les Caïques sont bien plus grandes que les Parmes. Ce n'est pas qu'on ne puisse aller aussi par terre de Constantinople à Galata en tournant tout autour du Port ; mais pour lors il faut traverser une petite riviere d'eau douce qui s'y décharge.

Chemin de Constantinople a Galata.

Lorsque l'on prend cette route, on rencontre

tre d'abord *l'Ocmeidan*, qui eſt une Plaine fort ſpacieuſe où les Turcs s'exercent à tirer de l'Arc, comme le marque ſon nom. Plus avant on vient à *Kaſſum pacha*, qu'eſt un Bourg où l'on voit ſur le bord de la Mer l'Arſenal ou Chantier à bâtir les Vaiſſeaux. C'eſt-là qu'on fait les Navires & les Galeres ; & il y a pour cet effet juſqu'à ſix-vingt Arcades. Le *Capaudan-Baſſa* ou Amiral, qui a dans ſa dépendance tous les gens de Marine, y fait ſa demeure. Aſſez proche de ce Bourg, qui eſt raiſonnablement beau, on voit la *Bagne* des Eſclaves du Grand Seigneur : c'eſt un bâtiment d'une étenduë conſidérable ; & on paſſe enſuite auprès de quelques Cimetieres, & l'on vient à Galata.

Ocmeidan

Kaſſum-pacha.

Galata eſt une ville raiſonnablement grande & aſſez jolie. Elle eſt ceinte d'une ancienne muraille, & n'eſt habitée en grande partie que de Grecs, dont la plûpart gagnent leur vie à tenir Auberge. C'eſt auſſi la demeure ordinaire des Francs ou Chrétiens d'Europe ; leurs Eccleſiaſtiques y ont cinq Cloîtres ou maiſons où ſe fait le Service de l'Egliſe Romaine.

Galata.

Il y a, ſur le bord de la Mer, un fort beau Marché au Poiſſon. C'eſt une longue ruë, des deux côtez de laquelle on ne voit que des Marchands de Poiſſon, chez qui on en trouve

tous les jours une incroyable quantité de toute sorte, & à bon marché. Il y a particulierement d'excellent turbot, & entr'autres des huitres dont le cent ne coute que deux ou trois sols. J'y ay aussi mangé plus d'une fois de très-délicates moules, & des écrevisses d'eau douce qu'on y apporte en abondance.

Quand on est sorti de la Porte de Galata, on monte pour aller à *Pera*, qui n'est de même séparé de Galata que par quelques Cimetieres qu'on laisse sur la gauche.

Pera n'est qu'un Bourg, mais assez gros. C'est-là que les Ambassadeurs des Princes Chrétiens font leur demeure, à la reserve de celui de l'Empereur, & de celui du Roy de Pologne. Du tems que je demeurois-là, le premier étoit logé sur le Canal de la Mer Noire, dans un Bourg nommé *Arnout Kiou* qui est environ à une heure & demie de Galata, & l'autre au Bourg d'*As Kiou*, à côté de Galata, sur le bord d'une petite riviere d'eau douce, à l'endroit où elle se décharge dans le Port.

Les maisons de Pera sont belles, principalement celles des Ambassadeurs Chrétiens, aussi n'y a-t'il presque point d'autres personnes qui demeurent là que des Grecs de distinction, qui ne veulent pas se mêler avec la populace.

Comme Pera est fort élevé, on en descend pres-

presque tout-d'un-coup, & l'on tombe pour ainsi dire à *Tophana*, qui est situé en bas sur le Canal vis-à-vis du Serrail. Ce mot signifie proprement la *Maison du Canon*; c'est-là qu'on le fond, & où l'on conserve beaucoup d'autres munitions de guerre, à cause de quoi toute cette longue file, qui fait une espece de Bourg, porte ce nom. Tophana.

Les Maisons de Galata, de Pera, & de Tophana sont situées de maniere, que ces trois lieux étant à differents degrez de hauteur, elles forment une espece d'Amphithéâtre, d'où l'on peut découvrir facilement & avec plaisir le Port & la Mer.

De *Pera* l'on passe fort aisément, par le moyen d'une Caique, à Scudaret ou Scutari, que les Turcs appellent *Iscodar*. C'est un gros Bourg en Asie sur le bord de la Mer, vis-à-vis du Serrail de Constantinople, dans lequel il y a aussi un fort beau Serrail du Grand Seigneur. Au reste, ce lieu est fort peuplé & rempli de toutes sortes de boutiques, comme le pourroit être une bonne Ville. La distance qu'il y a de l'Europe en Asie dans cet endroit n'est estimée que d'environ mille pas.

La vûë qu'on a d'ici entre Scudaret & le Serrail, sur la Propontide ou Mer Blanche, est extrêmement belle. On voit du côté de l'Asie *Scutari*; & au-devant, tout auprès du rivage,

rivage, dans la largeur du Canal vers la Mer Noire, la *Tour de Leandre*; & un peu plus avant, dans la Terre-ferme, le Serrail de Scutari. En allant un peu plus loin, du même côté, presque vis-à-vis des Sept Tours, on voit Chalcedoine. Du côté de l'Europe on voit le Serrail de Constantinople, & l'Eglise de Ste. Sophie. Les eaux du Canal, qui va vers la Mer Noire, entre l'Asie & l'Europe, flâtent aussi très-agréablement la vûë jusqu'à moitié chemin, & ne font pas un moins bel effet que celles du Canal qui est entre Constantinople & Galata.

Chalcedoine.

Chalcedome étoit autrefois une ville considérable, célébre sur-tout à cause du quatriéme Concile Universel qui s'y est tenu; mais aujourd'huy ce n'est qu'un simple Bourg, où il ne me parut rien de remarquable qu'une Eglise qui appartient aux Grecs. Je donne ici les deux figures de l'intérieur & de l'extérieur de cet édifice.

Tour de Leandre.

Dans ce passage de Pera à Scutari, on rencontre la *Tour de Leandre*. On ne sçait pas pourquoi on la nomme ainsi. Les Turcs l'appellent *Kiss-kolæ*, c'est-à-dire, la *Tour des Vierges*: elle est entre Scudaret & le Serrail, mais plus près de la Côte d'Asie que de celle d'Europe. Elle est très-forte, pourvûë de plusieurs pieces de canon, qui servent à tenir en sûreté les

deux

TEMPIO di CHALCEDONIA



deux Canaux de la Mer Noire & de la Mer Blanche, qui ſont des deux côtez du Boſphore de Thrace. Il y a un Puits dans cette Tour dont l'eau eſt très-fraîche, excellente à boire, & que la plûpart croyent être une Fontaine ſous terre; mais je croirois plûtôt que ce n'eſt qu'une Citerne.

Beauté du Canal de la Mer Noire.

Ce qu'il y a ici de plus agréable, c'eſt le Canal de la Mer Noire, appellée par les anciens Grecs le *Pont Euxin*, & par les Italiens d'aujourd'huy *Mare Maggiore*. Le long de ce Canal, en montant de Conſtantinople vers la Mer Noire, on voit ſur la main gauche en Europe quantité de Serrails & de Maiſons de Plaiſance, accompagnées de fort beaux Jardins; la même choſe ſe voit du côté de l'Aſie, de ſorte que ces deux rivages ſont la plus belle vûë du monde. Du côté d'Aſie il a un Château environné de hauts Cyprès, dans lequel Sultan *Ibrahim* pere de *Mahomet* IV. qui régnoit de mon tems, s'eſt tenu caché vingt ans durant, de peur que Sultan *Morad* ne le fit mourir, comme il avoit fait ſes autres freres. Le long de ces deux rivages on rencontre des deux côtez pluſieurs jolis Bourgs, dont la vûë forme un un païſage charmant.

De Conſtantinople, juſqu'à la Mer Noire, le Canal s'étend de la longueur de trois bonnes lieues. Son cours eſt fort tortueux, ce qui

qui eſt cauſe que de loin l'Europe & l'Aſie ſemblent ſe toucher en divers endroits.

Chateaux pour ſa ſureté.

Aſſez proche de la Mer Noire on voit deux Châteaux, l'un en Europe & l'autre en Aſie, qu'on dit avoir été bâtis pour arrêter les courſes & les brigandages des Coſaques. Ils ſervent auſſi de priſon pour les perſonnes diſtinguées. Autrefois on tendoit une chaîne entre ces deux Châteaux, pour empêcher le paſſage dans les tems de troubles.

Quand on deſcend à terre en cet endroit & qu'on s'éloigne du Canal, on trouve un peu avant dans les terres, du côté d'Europe, deux beaux Aqueducs qui ſont repreſentez ici. Ils ſervoient à conduire l'eau juſques dans Conſtantinople, le principal a bien deux milles d'Italie d'étenduë.

Aqueducs hors de Conſtantinople.

Environ à l'embouchûre du Pont Euxin, là où le paſſage eſt le plus étroit, on rencontre une Roche en façon d'Iſle, éloignée d'environ cinquante ou ſoixante pas des deux côtez de la Terre-ferme; on y peut monter juſqu'au haut, mais non ſans grand danger, & l'on a encore plus de peine à en deſcendre. Il y avoit autrefois là une Colomne de marbre blanc, qu'on appelloit la *Colomne de Pompée*, & que ce Général Romain fit ériger en ce lieu pour Monument éternel de la victoire qu'il avoit remportée ſur Mithridate. Elle n'avoit, ſelon

Colomne de Pompée.


VISTA nello BOSPHORA
AQUIDOTTO
AQUIDOTTO

selon le témoignage de M. Spon, guéres que la hauteur de douze pieds. Son chapiteau est d'ordre Corinthien, & il ne semble pas avoir été fait pour cet usage, mais plûtôt pour servir d'Autel à offrir des Sacrifices. L'Inscription, qui est au pied, étoit à l'honneur d'Auguste. L'an 1680. vers le mois d'Avril, cette Colomne fut renversée dans la Mer par un orage extraordinaire.

M. Wastiou, qui avoit vû & dessiné cette Colomne, en a aussi copié l'Inscription qui étoit sur le pié-d'estal, telle que je la donne ici.

DIVO. Cæsar. AuGusto.

L. CLannidius

L. F. CLa : ponto.

Sans qu'on puisse s'éloigner de sa maniere de lire, nonobstant que M. Spon ait lû :

CÆSARI AUGUSTO

E. CL. ANNIDIUS

L. F. CLA FRONTO.

M. Spon, qui étoit fort exercé en ces sortes de choses, remarque que les lettres étoient

fort mal faites & tout usées. Quoi qu'il en soit, le Lecteur sera bien-aise d'apprendre ce que diverses personnes en ont lû.

Près de-là, & autour de cette Roche, on en voit plusieurs autres petites, que bien des gens croyent avoir été les *Isles Cyanées* ou *Symplegades*, dont les Anciens racontent tant de Fables, & qu'ils disent qui nageoient sur l'eau, de sorte qu'elles étoient tantôt dans un endroit, & tantôt dans l'autre. (*a*)

Quand on va vers cette Roche d'où la Mer paroît

(*a*) Apollonius, Valerius, Flaccus, Ovide, & les autres Poetes, ajoûtent que Neptune fixa ces Rochers, lorsque le Vaisseau des Argonautes y passa. Apollodore, l. 1. dit que Phinée enseigna aux Argonautes de quelle maniere ils devoient se gouverner, lorsqu'ils seroient arrivez auprès de ces Rochers; il leur dit que le vent venant à les pousser, ils se choquoient & s'entre-heurtoient de maniere, qu'ils fermoient le passage de la Mer; il ajoûtoit qu'il sortoit de la Mer en cet endroit des nuages & des brouillards si épais, qu'il n'étoit pas possible aux Oyseaux même d'y voler; enfin il leur conseilla, quand ils seroient arrivez près de là, de lâcher un Pigeon, & s'ils le voyoient passer outre, qu'ils pouvoient poursuivre leur navigation, & que si le Pigeon revenoit à eux, ils devoient s'en retourner. Les Argonautes, dit le même Auteur, suivirent le conseil de Phinée, & la Colombe ayant passé heureusement, sans autre mal que d'avoir eu quelques plumes de la queue enlevées par le choc de ces Rochers, ils se recommandérent à Junon, & passerent au delà, ayant eu seulement la pouppe de leur Navire un peu froissée. De-

paroît toute noire autour de l'horiſon, on laiſſe les Bourgs & Villages ſuivants ſur la gauche, ſçavoir du côté de *Galata*.

Tophana, *Foudouchli*, *Dolmabaſſia*, *Biſiktaſſi*, *Ortakivi*, *Curuceſme*, *Arnoudkivi*, *Bebekbaſſia*, *Eſkihiſſar*, ou *Caſtel vecchio*. Au-deſſous de ce dernier il y a un fort joli Bourg, fourni de toutes ſortes de vivres. Tous les Vaiſſeaux qui vont à la *Mer Noire* ſont obligez de montrer à ce Château leur *Teſcare*, c'eſt-à-dire, leur Acquit de la Doüane de Conſtantinople. *Bartholiman*, *Tegnas*, *Jenikivi*, *Therapin*, *Bojonkdere*, *Sareyet*, *Mavremole* ſont encore des Villages qu'on rencontre ſur la même route.

Bourgs & Villages du côté d'Europe.

Z ij *Ma-*

puis ce jour-là les Symplegades, dont la deſtinée étoit de devenir immobiles après cette avanture, furent fixées par le Dieu de la Mer. Strabon, l. 7. & Pline, l. 4. rapportent l'origine de cette Fable à la ſituation de ces Rochers, qui étant fort près l'un de l'autre, ſembloient ſe rapprocher à meſure qu'on s'en éloignoit, & les Vaiſſeaux qui y entroient alors ſembloient comme engloutis; d'ailleurs la Mer ſe trouvant fort reſſerrée en cet endroit, le paſſage en étoit fort dangereux, ſurtout dans un tems où la navigation n'étoit guéres perfectionnée. Le Roy de Bythinie, qui en étoit averti, donna là-deſſus ſes avis aux Argonautes, qui l'avoient délivré de la perſécution des Harpies, & ils y firent paſſer d'abord cette Colombe dont parle Apollodore, & que l'Auteur de l'Exp. Hiſt. des Fables a cru être la Felouque ou quelque Barque qui alla reconnoitre le paſſage, & qui par ſa legereté fut comparée à une Colombe.

Mavremole est un fameux Monastere de Grecs situé environ à une demi-lieuë du bord de la Mer, tous les ans une fois il s'y rend des milliers de familles de Grecs qui y vont par dévotion, ce qui n'empêche pas pourtant qu'ils n'en reviennent yvres pour la plûpart, de quoi ils ne manquent pas-là d'occasion, parce qu'il y a tout autour de très-beaux vignobles, où il croît d'excellent vin, que les bons Peres vendent aux allants & aux venants.

Les Grecs y portent beaucoup d'argent, pour faire dire des Messes pour l'ame de leurs parents & de leurs amis, dont on marque ensuite les noms dans un certain Livre. Ce Monastere, qui est gardé ordinairement par cent Ecclesiastiques, qu'ils appellent *Caloyers*, a une très-belle vûë sur la Mer Noire, & sur le Canal qui s'étend vers Constantinople.

Bourgs & Villages du côté d'Asie.

A main droite, du côté d'Anatolie, ou Asie Mineure, sont *Scutari*, qui est un Village ou Bourg aussi grand & plus peuplé que Haerlem, où les Voyageurs de Perse passent avec leurs Caravanes; *Coscongiouk* (qui n'est presque peuplé que de Juifs, qui viennent tous les jours exercer leur commerce à Constantinople) *Stauros*, *Singilkior-Coula*, autrement, *Coulabakchesi*, *Candilbakchesi*, *Esquihissar* d'Anatolie, (Château qui est situé tout vis-à-vis de celui d'Eu-

d'Europe) *Ghioksovi*, *Tchiboukli*, *Inghirlichivy*, *Onkiarskelobi*, *Beicos*, *Saliboureun*, & *Joro*, qui s'appelloit autrefois *Zanum*.

Vis-à-vis du Rocher, où étoit la *Colomne de Pompée*, est un Bourg du côté de l'Europe sur le bord de la Mer, qui s'appelle *Fanari*; on y remarque une Tour raisonnablement haute, qui sert de Fare pour éclairer la nuit aux Vaisseaux; car cette Mer est fort dangereuse, & il ne se passe point d'année qu'elle n'en donne de tristes marques, à cause de quoi aussi les Grecs l'ont appellée *Maurothalassa*, c'est-à-dire *Mer Noire*, ayant accoûtumé d'employer ce mot, *Noir*, pour exprimer les choses tristes & malheureuses, ou peut-être aussi à cause de la quantité de nuages obscurs qu'on y voit plus que par tout ailleurs. Car au reste l'eau de cette Mer n'est pas plus noire que celle des autres Mers. Mais fort souvent il s'y éleve de furieuses tempêtes, & cela si subitement, qu'il est impossible de les éviter, quelque précaution que l'on prenne. Il arrive même quelquefois que dans le plus beau tems du monde, on en est surpris tout-d'un-coup: & comme cette Mer n'est pas fort large, & qu'elle est d'ailleurs coupée de travers par plusieurs courants, qui sont causez par les eaux du Danube, du Boristhêne, du Tanaïs, & de plusieurs autres Rivieres moins considé-

Fare sur une Tour.

rables

rables qui s'y déchargent, les Vaisseaux sont sujets à être poussez de-çà & de-là, & même à s'aller briser souvent contre les Rochers, où ils sont jettez par les tempêtes.

Siacalles ou Chiens Sauvages, auprès du Canal de la Mer Noire.

Vers ce Canal de la Mer Noire il y a plusieurs *Siacalles*, ou Chiens Sauvages, qui ne ressemblent pas mal à des renards, principalement par le museau. On croit qu'ils sont engendrez des loups & des chiens. Ils font le soir, & quelquefois bien avant dans la nuit, des hurlements effroyables, sur-tout dans le mauvais tems, ou lorsqu'il fait un froid extraordinaire; & en hyver, lorsqu'ils ne trouvent pas beaucoup à manger, ils sont fort méchants & aussi dangereux que les loups.

Avant que de finir la description de Constantinople & de ses environs, je dois dire ici quelque chose de la maniere dont on s'y habille.

Les Dames sur-tout ont dans leur parûre un air de grandeur & de magnificence qui leur est particulier. Leur *Tarpous* ou coëffure est attachée à leur tête par quantité de mouchoirs de diverses couleurs, qui sont tous brochez d'or & d'argent, & elles y mêlent aussi de toutes sortes de pierreries, selon que chacune en a le moyen. Outre cela, elles l'ornent encore de diverses fleurs. Cette coëffure est faite de sorte qu'elles peuvent

la

la mettre sur leur tête & l'en ôter sans la défaire, tellement qu'elles s'en peuvent servir pendant plusieurs jours, au bout desquels elles lui donnent une autre forme, telle qu'il leur plaît, afin qu'il y ait toûjours quelque changement à leur tête, à quoi elles employent un tems considérable. Cette coëffure est si pesante, à cause qu'elle est fort ample, qu'elles s'ennuyent quelquefois de la porter. L'habit blanc qu'elles portent dehors est bordé aux extrêmitez de galons & de franges d'or, quand ce sont des personnes de distinction. En hyver elles ont une fourrure à leur robe, comme les hommes en portent à leur habit.

Les Dames du Serrail du Grand Seigneur, desquelles on m'a fourni quelques Desseins, & que je donne ici, sont diversement habillées : quelques-unes ont sur la tête un *Kalpak* ou Bonnet fourré, d'autres une grande platine ronde à la maniere des Juifves, excepté que sur le front ce Bonnet va de bas en haut & qu'il a aux deux côtez une plume attachée, aux oreilles il y a de gros bouquets de plumes noires qui leur viennent pendre par-devant sur le sein. Quelques-unes ont la tête liée d'un *Tarpous*, semblable à ceux dont je viens de parler, auquel elles ajoûtent toute sorte de bijoux ; l'on fait exprès à ce dessein plusieurs.

ſieurs petites fleurs d'or en maniere de bouquets, & au milieu de chaque fleur on y met quelques pierreries. Il y en a auſſi qui y mettent des fleurs naturelles, comme des œillets & ſemblables.

La maniere ordinaire de s'habiller des Turcs eſt d'avoir un bonnet de velours rouge, avec un Turban blanc enveloppé autour. C'eſt une eſpece de bande de toile fine de lin ou de cotton, comme on le peut voir dans la figure.

Les Janiſſaires repreſentez, ont une ſorte de bonnets longs qui pendent par derriere, & il y a par-devant un tuyau qui vient droit au milieu du front, il eſt d'argent doré, & haut d'environ un demi-pied, c'eſt leur Bonnet de Ceremonie, qu'on appelle *Sercola*; mais ils portent pour l'ordinaire un bonnet comme les autres Turcs, autour duquel ils roulent leur Turban d'une maniere tout-à-fait differente de celle des autres; & ce Turban eſt ordinairement de ſoye blanche, rouge ou jaune,

CHA-

CHAPITRE XI.

Description de la Propontide, ou Mer Blanche, & des Villes qui y sont situées; vûë de Constantinople par-dehors.

APRE'S cette courte description des environs de Constantinople & du Canal de la Mer Noire, il faut conduire le lecteur du côté de la Propontide ou Mer Blanche, afin de lui faire voir aussi, de ce côté-là, cette Ville fameuse qui est le Siége des Empereurs Ottomans.

Quand on a passé *Gallipoli*, qui est la derniere ville de l'Hellespont, & dont nous aurons occasion de parler cy-après, on entre dans la Propontide, qu'on appelle encore aujourd'huy la Mer Blanche, ou la Mer de Marmora. Le premier de ces noms lui a été donné par opposition au Pont Euxin, qu'on a apellé Mer Noire, à cause des fréquents naufrages qui s'y font, & des nuages obscurs dont cette Mer est continuellement couverte, & le second, à cause des *Isles de Marmora* qui sont à huit ou neuf milles avant dans cette Mer. Divers noms de la Propontide.

Tout le circuit de la Propontide, qui comprend environ six-vingt lieuës communes Sa situation.

d'Allemagne, est à peu près entre le 38. & le 41. degré de latitude Septentrionale, & entre le 55. & 58. de longitude, d'où l'on peut aisément juger qu'il est dans un climat fort temperé, qui n'est incommodé ni des froidures piquantes du Nord, ni des chaleurs accablantes du Midy. Aussi y a-t-il peu d'endroits au monde où dans une aussi petite étenduë de païs, on voye autant de grandes Villes qu'il y en a eu autour de cet agréable Bassin. La fameuse *Cyzique*, la célébre *Nicee*, l'agréable *Apamée*, la charmante *Nicomedie*, la malheureuse *Chalcedoine*, & tant d'autres Villes que l'Asie pouvoit montrer autrefois sur les rivages de la Propontide, sont des témoins suffisants, qui prouvent qu'on n'avoit rien oublié pour embellir les Côtes de cette Mer. Toutes ces Villes sont à la droite des Vaisseaux qui vont de Gallipoli à Constantinople; & l'Europe, qu'ils ont à la gauche, fait aussi voir sur les bords de cette Mer *Rodoste*, la *Nouvelle* & *l'Ancienne Perynthus*, ou *Heraclée*, *Selivrée*, *Bevados*, *Grandpont*, *&c.* J'ajoûte ici un mot de chacune de ces Villes, dans le même ordre que je viens de les nommer & suivant leur situation, par rapport à ceux qui vont à Constantinople.

Quantité de Villes qui sont autour.

Cyzique.

La ville de *Cyzique*, qui est une des premieres qu'on rencontre à main droite sur les Cô-

tes

tes d'Asie, a été fameuse autrefois, tant pour avoir été bâtie par les Argonautes, environ cinq cents ans avant Rome, que pour sa situation dans une belle Isle de la Propontide qui étoit jointe à la Terre-ferme par deux grands Ponts. Elle étoit encore célébre par ses superbes Tours, & ses Bâtiments magnifiques, qui étoient presque tous de marbre, & enfin par ses grands Arsenaux ou Magasins qui étoient soigneusement entretenus en tout tems, & abondamment fournis de tout ce qui étoit necessaire pour l'entretien de ses habitants. Le premier étant rempli de toute sorte d'armes offensives & deffensives, le second de tous les instruments necessaires, tant à ceux qui demeuroient dans la Ville, qu'à tous ceux qui étoient répandus dans le plat païs de la dépendance de cette République, & le troisiéme des provisions ordinaires de bled, & de tout ce qui est necessaire pendant la paix & pendant la guerre. La liberté dont cette Ville a toûjours été extrêmement jalouse, ne la rendit pas moins considérable. Il est vray qu'elle la perdit par le trop grand desir qu'elle eut de la conserver, puisque ne pouvant souffrir l'insolence de quelques Citoyens Romains, les habitants de Cyzique en firent emprisonner quelques-uns, & foueter les autres, ce qui leur attira l'indignation

d'Auguste, qui leur ôta cette précieuse liberté qu'ils avoient acquise durant la guerre de Mithridate : mais ce Prince la leur rendit ensuite, se laissant fléchir par les prieres des Cyziceniens, & en considération du Temple qu'ils bâtirent à son honneur. Ils l'avoient commencé il y avoit long-tems, mais l'édifice en ayant été interrompu pendant les troubles qui agitérent leur Ville, ils le reprirent dans la suite & l'achevérent heureusement dans cette conjoncture. Ce fut dans cette même Ville que l'Empereur Sévére fit mourir Pescennius Niger, qui après s'être révolté contre lui, s'étoit jetté dans l'Egypte, & y avoit pris les armes. De tous les avantages que cette Ville a eus autrefois, il ne lui reste aujourd'huy que la beauté de sa situation. Elle est à present jointe à la terre, par une espece de petit Isthme qui s'y est formé des ruïnes de ces deux grands Ponts qu'on y avoit bâtis sur la Mer, pour passer plus commodément & sans danger, de la Ville à la Terre-ferme, d'où elle n'est éloignée que de la portée de deux traits d'arbalestre. Cet Isthme a environ une demi-lieuë de large, & de chaque côté, c'est-à-dire, à l'Orient & à l'Occident, il y a un fort beau Port qui est aujourd'huy abandonné, aussi-bien que la Ville, où l'on ne remarque plus rien à quoi l'on puisse

recon-

reconnoître l'état florissant où elle a été autrefois, si ce n'est aux ruïnes effroyables de ses superbes bâtiments qu'on y voit entassées les unes sur les autres. (a)

Entre ces pitoyables restes de son ancienne grandeur, on voit, sur une agréable Colline, un très-bel Amphithéâtre de figure ovale, où il pouvoit tenir plus de douze milles hommes. De dessus cet Amphithéâtre, aussi-bien que du reste de la Colline, où l'on trouve encore tout ce qui reste de Cyzique, on voit les deux Golphes qui formoient les deux Ports de cette Ville, mais personne n'y met plus le pied, que quelques Voyageurs que la curiosité y attire pour voir ces précieux restes de l'Antiquité. Il n'y a que les hiboux qui y fassent leur demeure; & ce lieu, où la grande quantité de monde qui l'habitoit, & le tracas de

(a) A cette description de Cyzique, ancienne ville de la Mysie, située sur la Côte Orientale de la Propontide, au 42. degré de latitude, je dois ajoûter ici que Strabon nous apprend, l. 12. que sur le Mont Dindyme, qui étoit près de cette Ville, il y avoit un Temple bâti par les Argonautes en l'honneur de Cybele. Le Scoliaste d'Apollonius de Rhodes, sur le premier Livre de ce Poëte, dit la même chose. Je ne fais cette remarque au reste, que pour avertir le lecteur de ne pas confondre cette Montagne avec une autre de même nom dans la Phrigie, & qui étoit consacrée aussi à la même Déesse, qui portoit pour cela le nom de Dindymene.

de leurs diverses occupations faisoit tant de bruit, qu'on avoit de la peine à y entendre celui des eaux de la Mer, lors même qu'elle étoit agitée, ne retentit aujourd'huy, pendant le calme, que des cris lugubres des oyseaux de mauvais augure, à qui le tems a préparé des nids & des tanieres dans les magnifiques Palais que l'ambition des Cyziceniens y avoit autrefois bâtis.

Quand la ville de *Nicée*, (*a*) que les Turcs appellent *Isnich*, ne seroit pas une des plus célébres du monde, par le vénérable Concile de 318. Evêques, qui s'y tint l'an 325. sous l'Empire de Constantin le Grand qui y assista en personne, & sous le Pontificat de S. Sylvestre; (*b*) elle ne laisseroit pas de l'être par son nom d'*Antigonia*, qu'elle avoit d'Antigonus Roi d'Asie, fils de Philippe, mais qui fut depuis changé par Lysimachus en celui de *Nicée*,

(*a*) Pline l'appelle *Olbia*, & Sophien *Nichea*. On rapporte que Philistion, contemporain de Socrate, mourut à Nicée à force de rire: cette Ville étoit recommandable par sa grandeur, par sa belle structure, située dans une Plaine quarrée, ayant à ses quatre côtez, quatre portes qui se voyoient du milieu de la Ville.

(*b*) C'est aussi dans la ville de Nicée que s'est tenu le septiéme Concile Oecumenique, composé d'environ 350. Evêques, l'année 787. sous le Pontificat d'Adrien premier, contre les Iconoclastes.

Nicée, à l'honneur de sa femme qui s'appelloit ainsi.

Cette Ville est presque quarrée, située à l'extrêmité d'un petit Golphe dans une belle Plaine. Elle a au Nord-Est, à l'éloignement d'environ deux milles, une chaîne de petites Montagnes abondantes en bois, en vins, en fruits, & en fontaines. Ses murailles, qui font une enceinte d'environ huit milles pas, ont d'espace en espace de grosses Tours qui sont rondes pour la plûpart, & qui ont de grandes chambres par-dedans.

Il y avoit autrefois un corridor, ou chemin couvert, qui régnoit tout autour des murailles; mais les Turcs, qui ne se sont pas mis en peine de l'entretenir, l'ont laissé ruïner en divers endroits, aussi-bien que les murailles sur lesquelles il étoit appuyé.

Cette Ville est grande, & a de belles ruës, & quantité de beaux restes d'Antiquitez Chrétiennes & Payennes; entr'autres il y a au Sud-Est une fort somptueuse Porte, en maniere d'Arc-de-Triomphe. Elle est toute de marbre avec plusieurs bas reliefs, & enrichie de diverses Inscriptions Grecques & Latines, mais toutes gâtées par les Turcs.

Les habitants sont au nombre de dix milles pour le moins, tant Chrétiens, Grecs, que Juifs, & Turcs. Ils y subsistent tous par le

moyen

moyen du commerce qu'ils y font de leurs grains, fruits, cottons, toiles fines, & autres marchandises qu'ils transportent par Mer à Constantinople, qui n'en est éloignée que d'environ six-vingt milles d'Italie.

Entre le grand nombre de Villes qui ont porté le nom *d'Apamée*, il y en a une que les Turcs appellent aujourd'huy *Montagnia*, si l'on n'aime mieux dire que c'est l'ancienne *Nicopolis*. Mais, s'il en faut croire les vieilles Inscriptions qu'on trouve sur le lieu, on peut assurer que Montagnia n'est autre chose qu'Apamée, ou du moins qu'elle n'est pas fort éloignée du lieu où cette Ville étoit autrefois située. (*a*)

Montagnia.

Le Golphe, au bord duquel elle est bâtie dans un très-bel endroit, s'appelloit autrefois *Cianus Sinus*, du nom de la Ville de *Cium*, dont on voit encore quelques ruïnes, mais au-

(*a*) Montagniat est une petite Ville sur la Côte de l'Asie Mineure à 60. milles de Constantinople, au 42. & ½ de latitude, elle s'appelloit autrefois Myrlee, du nom de *Myrlus*, Chef des Colophoniens son Fondateur. Philippe Roy de Macedoine, pere de Persée, étant entré en Bithynie la saccagea, & y laissa Prusias, qui la rebâtit & la fit nommer Apamée, du nom de sa femme ou de sa mere. Il paroit par les Ruines qu'on y rencontre & par les Inscriptions, que cette Ville étoit autrefois beaucoup plus considérable qu'elle n'est aujourd'huy.

aujourd'huy il n'a point d'autre nom que celui de *Montagnia*.

C'est par le moyen de ce Golphe, que la Ville, quoique petite, exerce un grand commerce à Constantinople, & la proximité où elle est de *Bursa* lui apporte presque tout le négoce de cette grande Ville & de toute la Bithynie dont elle est la Capitale. *Montagnia* n'est éloignée que de quatre milles de *Bursa*, *Bruza*, *Bronza*, ou *Bursia*, (car on lui donne tous ces noms) & le chemin qui y conduit se fait toûjours par d'agréables campagnes & qui sont bien cultivées. Le nombre des habitants va bien jusqu'à cinq ou six milles, qui sont aussi des Chrétiens Grecs, des Juifs & des Turcs, presque tous Marchands, & qui ne subsistent que par le trafic qu'ils y font. Tous les endroits d'alentour abondent en toutes sortes de fruits qu'on porte vendre à Constantinople.

On pourroit difficilement trouver une situation plus avantageuse que celle de *Nicomedie*, qui après celle de Constantinople, surpasse assûrément celle de toutes les autres Villes. Elle est au fond d'un Golphe auquel elle a donné son nom, & elle couvre toute la pente d'une petite Colline qui est enrichie de quantité de Fontaines, d'arbres fruitiers, de vignes & de grains. On y voit beaucoup

Nicomedie.

de grands Jardins dont les fruits ſont excellents, entr'autres les melons, qui, ſelon le témoignage de ceux qui ont voyagé en Orient, ne cedent point en bonté, à ceux de *Cachan* en Perſe, qui ſont eſtimez par-deſſus tous les autres.

Les Voyageurs, qui ſont curieux de voir quantité de belles Inſcriptions, peuvent en partie contenter leur envie dans cette Ville; car il n'y a pas une rue, ni un Cimetiere, où l'on n'en trouve quelques morceaux, & quelquefois même d'entieres, tant en Grec qu'en Latin.

Auſſi cette Ville a-t'elle toûjours été conſidérable depuis que Nicomedes Roy de Bithynie l'agrandit, & la nomma de ſon nom; au lieu qu'auparavant elle s'appelloit *Olbia*, du nom d'une Nymphe qu'on dit en avoir jetté les fondements. (*a*)

Ce

(*a*) Strabon, l. 12. ne nomme pas le Roy qui rebâtit cette Ville, diſant ſeulement que c'etoit un Roy de Bithynie, mais Stephanus & Tzetzes appellent ce Roy Nicomede, il étoit fils de Zipoetes, pere de Zelas, & grand-pere de Pruſias. Tous les Auteurs conviennent que cette Ville étoit la plus conſidérable & la Capitale de la Bithynie; mais ils ne ſont pas tous d'accord ſur ſon ancien nom, quelques-uns diſant qu'elle s'appelloit Olbia, ainſi que le Golphe de cette partie du Boſphore où elle etoit ſituée; Ammian Marcellin, l. 22. appelle cette Ville Aſtacene, & dit que les Scy-

Ce fut ici qu'Annibal, après avoir évité bien des embuches, choisit sa retraite auprès de Prusias Roy de Bithynie; mais craignant que ce Prince ne le livrât entre les mains des Romains qui l'avoient fait demander à Prusias par Titus-Quintius, ce malheureux Général se fit mourir, à ce que dit Tite-Live, par le moyen d'un poison qu'il avoit préparé, & qu'il portoit toûjours sur lui. Plutarque, & plusieurs autres Auteurs, en parlent de même. Le S[r]. Grelot attribue à Tite-Live d'avoir dit qu'Annibal y fut crucifié, & nous l'avions ainsi écrit sur sa bonne foy; mais ayant depuis consulté cet ancien Auteur, dans le lieu où il parle de la mort d'Annibal, nous n'y avons point trouvé cette particularité. Elle se trouve dans l'Argument du Livre 17. de Tite-Live, qu'on at-

 tribuë

thes s'en étant rendus maitres, l'avoient pillée & brûlée, & que Nicomede l'a rebâtit ensuite & lui fit porter son nom. Pausanias *in Eliacis* est du même avis sur l'ancien nom de cette Ville, & Pline donne le même nom d'Astacene au Golphe, auprès duquel elle étoit. Depuis que les Turcs s'en sont rendus maitres, elle a été nommée ou *Ismud*, ou *Isnigmid*; & cette partie du Bosphore où elle est, le *Bras de S. Georges*. Cette Ville fut presque entierement ruïnée par un tremblement de terre, l'an de Jesus-Christ 356. dans le tems que l'Empereur Constance devoit y assembler un Concile d'Ariens.

tribuë ordinairement à Florus. Mais il est parlé là d'un autre Annibal.

Cette Ville fut une des premieres qui embrasſérent le Chriſtianiſme, & elle a été encore renduë plus célébre par le grand nombre de Martyrs qui y répandirent courageuſement leur ſang pour la défenſe de la foi.

Ce fut auſſi auprès de cette Ville, dans un Bourg nommé *Acciron*, que le Grand Conſtantin, âgé de ſoixante-ſix ans, mourut d'une fiévre chaude l'an 340. Quelques Hiſtoriens veulent que cet Empereur s'étant laiſſé aller à l'Arianiſme, qui avoit été condamné en ſa preſence par le Concile de *Nicée*, prit la réſolution de ſe faire baptiſer pour la ſeconde fois dans le Jourdain, & qu'étant parti de Conſtantinople pour cet effet, il tomba malade à Nicomedie, où Euſebe, qui en étoit Evêque, lui adminiſtra ce ſecond Baptême qui étoit permis par les Ariens.

Le Golphe de Nicomedie n'a pas plus d'une demi-lieuë de large, mais il eſt aſſez long, & bordé des deux côtez de pluſieurs petites Collines, qui par leurs diverſes courbûres & détours, entremêlez des eaux du Golphe qui paſſe au travers, font un des plus agréables paiſages que l'on puiſſe ſouhaiter.

Au reſte la Ville de Nicomedie, que les Turcs appellent *Iſmit*, eſt fort grande & bien peuplée;

peuplée; ses habitants sont environ au nombre de trente milles, tant Grecs, que d'Arméniens, de Juifs & de Turcs, qui subsistent presque tous par le moyen du trafic de soyes, de cottons, de laines, de toiles, de fruits, de potterie, de verrerie & de plusieurs autres choses qui rendent cette Ville fort marchande.

On y voit beaucoup d'Eglises Grecques & de belles *Mosquées*, avec quelques *Kans* ou *Caravanserais*, & de beaux *Bazaars* ou Marchez.

La plûpart des grands Navires, Saiques, Barques, Kaiques & autres Vaisseaux des Marchands de Constantinople se bâtissent à Nicomedie; mais ils n'ont pas plus d'intelligence en cet art pour ce qui regarde la Marine, que pour ce qui regarde la guerre & l'Architecture ordinaire: & de fait on y bâtit de bons Vaisseaux, mais qui sont très-méchants voiliers, & fort aisez à prendre, outre qu'ils mettent un tems infini à les bâtir.

A l'Occident de Nicomedie, à la droite du Golphe, on trouve une Fontaine d'eau Minerale, dont les Turcs & les Grecs disent des merveilles pour la guérison de toutes sortes de maladies, ce qui fait aussi qu'ils y accourent en foule.

Un peu plus loin, vers le Couchant, on ren-

rencontre, dans le même Golphe, sur la gauche, en tirant vers le Midy, une petite langue de terre qui n'a pas plus de cinq ou six brasses de large, & qui est longue d'environ un demi quart de lieuë, au bout de laquelle, du côté de la terre, il y a une Mosquée dont les Turcs font un conte fort divertissant.

Conte divertissant au sujet d'un Moine Turc.

Ils disent qu'un certain jour de grande Fête, il y eut un *Dervis*, ou Moine Mahometan, qui demeuroit à l'autre côté du Golphe vers le Nord, qui voulut, selon sa coûtume, aller faire sa priere dans la Mosquée; mais qu'un orage qui s'étoit fait la nuit précedente ayant emporté sa Barque, & ne voyant pas le moyen de passer à l'autre côté, il pria Dieu de lui vouloir inspirer ce qu'il auroit à faire dans cette peine où il se trouvoit. Sa priere fut exaucée, & *Melac Gabrail*, c'est-à-dire, l'Ange *Gabriel* lui révela aussi-tôt qu'il n'avoit qu'à prendre sur le rivage de la Mer autant de sable qu'il en pourroit tenir dans le pan de sa robe, qu'ensuite il n'avoit qu'à le semer devant soy sur l'eau en maniere de petit chemin, & marcher hardiment là-dessus. Le dévot Solitaire fit ce qui lui étoit révelé; mais comme il n'avoit pas pris assez de sable, ou qu'il l'avoit semé un peu trop largement, il se trouva fort embarassé au milieu du Golphe; car le sentier qu'il avoit fait alloit

soit à fonds, à mesure qu'il avançoit son chemin, & il n'avoit pas de quoi en fairè d'autre devant lui, le sable lui ayant manqué. Il eut donc recours à la priere & aux larmes, pour se tirer de cette perpléxité. Mahomet voyant l'excellente pieté de ce bon Musulman, & touché du danger où il s'étoit mis pour aller à la Mosquée, obtint aussi-tôt de Dieu qu'une avance de terre s'étendit jusqu'au pauvre Dervis, afin qu'il eût ainsi le moyen de se rendre dans le Temple à l'heure de la priere. Depuis ce tems-là cette langue de terre est toûjours demeurée pour conserver éternellement la memoire de ce Miracle.

De ce Golphe de Nicomedie on entre dans la Mer de Chalcedoine, appellée par les Anciens *Fretum Chalcedonium*, *Bosphorus Chalcedonius*, *Bosphorus Thracius*, & de quelques autres noms encore. Au milieu de cette petite Mer, qui ne contient pas plus de huit milles d'étendue, l'on voit tout auprès de Chalcedoine un Fare sur un Promontoire, avec une maison de plaisance du Grand Seigneur appellée *Fanari Kioske*, c'est-à-dire, *Maison de Plaisance du Fanal ou Fare*.

Mer de Chalcedoine.

Ce mot de *Kioske* signifie, en langue Turque, une galerie couverte. Les *Kiosks* ne consistent ordinairement qu'en plusieurs colomnes dispo-

disposées en quarré avec des Galeries tout autour, couvertes d'un Toict bas en maniere de Pavillon.

La situation de ce *Kiosk* est très-agréable, parce qu'elle occupe le milieu & l'endroit le plus élevé d'un très-beau Jardin, le plus régulier de tous ceux qu'on voit en Turquie.

Beau Jardin du Grand Seigneur.

On y voit aussi plusieurs allées tirées au cordeau, & quelques parterres qui sont assez bien entendus; au lieu que presque tous les autres Jardins du Grand Seigneur ne sont qu'un amas confus d'arbres plantez çà & là, sans ordre & sans symmétrie. Toutes ces allées aboutissent au *Kiosk*, d'où l'on a une très-belle vûë, puisqu'on y découvre la plus grande partie de Constantinople, du Grand Serrail, & de Galata.

Cette Ville est à l'Occident de ce Jardin, & n'en est éloignée que d'une bonne lieuë. Le Port & la Ville de Chalcedoine, sont au côté droit, tirant vers le Nord-Oüest. Les Isles du Prince & la Propontide sont devant, tirant vers le Sud-Ouest: Une partie de l'embouchûre du Golphe de Nicomedie est au côté gauche vers le Sud. Et les belles Campagnes de Bithynie, à l'extrêmité desquelles il est placé, sont derriere ce Jardin à l'Orient.

Ce fut la beauté naturelle de cet endroit, qui

qui porta Sultan Soliman second à y faire bâtir ce *Kiosk*, ou maison de plaisance, afin d'y aller quelquefois passer agréablement le tems avec quelques Dames du Serrail. Et pour cet effet il fit faire dans un endroit un peu plus élevé que le reste, un très-beau *Sopha* garni de matelas, de carreaux, & de riches tapisseries, & environné d'un balustre de marbre taillé à la Moresque. Ce Sopha est quarré, & placé presqu'au milieu d'un grand Bassin de la même figure, qu'on voit s'emplir insensiblement par une infinité de petits jets d'eau, jusqu'à une hauteur suffisante pour s'y pouvoir baigner commodément.

Soliman, qui n'avoit pas moins d'inclination pour le sexe que pour les armes, fit enrichir ce lieu de tous les ornements que l'Architecture Mahometane pût inventer, pour favoriser les plaisirs qu'il prenoit avec ses Sultanes.

Il passoit souvent avec elles de son Serrail de Constantinople à ce *Kiosk*, qui n'en est éloigné que d'environ un mille, afin de s'abandonner avec plus de liberté à tous les excès de volupté, ausquels son penchant naturel le portoit, & il y étoit encore excité par la beauté de ce lieu qui n'avoit été bâti & embelli que dans cette vûë. Le Fare, qui est auprès de ce *Kiosk*, sert à éclairer la nuit aux

Vaisseaux qui vont à Constantinople, de même qu'aux Barques qui vont jetter l'ancre auprès de Chalcedoine, dont pourtant le nombre est fort peu considérable.

Chalcedoine.

Le Port de Chalcedoine n'est guéres fréquenté, non plus que la Ville; il n'y a que quelques petites Barques & *Kaiques* qui vont à Constantinople, pour en rapporter des vivres & d'autres choses necessaires dont on n'est guéres bien fourni dans ce lieu.

Cette Ville étoit autrefois une des plus célébres de la Propontide.

On dit que ce fut un certain Berger, nommé *Chalcedon*, fils de Saturne, qui commença à y bâtir quelques cabanes sur les bords d'une petite riviere qui y passe, & qu'il les nomma de son nom. Long-tems après les habitants de la ville de Chalcis, qui est dans l'Isle d'Eubée, qu'on appelle aujourd'huy *Negrepont*, y envoyérent une Colonie, & confirmérent de nouveau ce nom, qui s'accordoit fort bien avec celui de leur Ville. Ceux de Megare, Ville située auprès de l'Isthme de Corinthe, firent la même chose, environ l'An du Monde 3290. Mais ceux-ci, aussi-bien que les autres, ne se connoissant pas trop bien au choix d'une contrée, qui pût également fournir à leurs Colonies l'abondance avec les autres agréments de la vie, négligérent une aussi belle

belle situation qu'est celle qui est vis-à-vis de celle qu'ils avoient choisie, savoir le lieu où est à present Constantinople, & méritérent par-là que l'Oracle de Delphes leur donnât le nom *d'Aveugles*, lequel ils ont toûjours retenu depuis. (*a*)

(*a*) Je ne say où nôtre Voyageur a pris que ce furent les habitants de l'Isle d'Eubée qui envoyérent cette Colonie en Asie, Stephanus, Strabon, Pline, & les autres Anciens qui parlent de cette Ville, ne disent rien de semblable; au contraire, Strabon, l. 12. p. 387. dit positivement que ce furent les Megariens qui bâtirent Chalcedoine, & que l'Oracle de Delphes appella des Aveugles, pour la raison que nous avons dite dans une autre remarque. Je ne trouve rien aussi dans les Anciens du prétendu Berger Chalcedon qui bâtit quelques Cabanes en cet endroit; & Pline, qui parle des differents noms de cette Ville, ne dit rien ni des Chalcidiens ni de ce fils de Saturne. *Rursus coeuntibus terris*, dit cet Auteur, en faisant la description du Bosphore de Thrace, *angustia pertinentes usque ad Bosphorum Thracium. In iis Chalcedon libera, à Nicomediâ LXII. IΏ. Procerastis antea dicta, dein Colbusa, postea Cæcorum oppidum, quod locum eligere nescissent, septem stadiis distante Byzantio, tanto feliciore omnibus modis sede.* Tacite, l. 12. rapporte aussi le même Oracle, en parlant de la ville de Byzance; *Arctissimo inter Europam Asiamque divortio, Byzantium in extremâ Europâ posuere Græci: quibus Pythium oraculum consulentibus, ubi conderent urbem, redditum oraculum est, quærerent sedem cæcorum terris adversam. Ea ambage Chalcedonii monstrabantur, quod priores illuc advecti, prævisâ locorum utilitate, pejora legissent.*

M. Grelot rapporte ici une Histoire divertissante, qu'il donne comme l'ayant prise d'Arrien. Nous l'avions empruntée de lui, comme plusieurs autres choses qui concernent la description de Constantinople, de la vérité desquelles nous avions été confirmez par nôtre propre expérience. Mais comme quelques sçavants que nous avons consultez depuis sur ce fait particulier, nous assûrent que cette Histoire ne se trouve point dans l'ancien Auteur à qui le S^r. Grelot l'attribuë, nous ne nous faisons pas nôtre affaire de la garantir, & laissant cette discussion à l'habile homme de qui nous l'avions empruntée, qui a peut-être en main de quoi justifier sa citation, nous nous contenterons de rapporter la chose telle que M. Grelot nous la donne.

Il dit donc qu'Arrien l'Historien, qui étoit voisin des Chalcedoniens, puisque la ville de Nicomedie lui donna le jour, dit que ces peuples ayant négligé pendant quelque tems le culte d'une Divinité à qui leurs Ancêtres avoient élevé un Temple, furent châtiez d'une maladie honteuse, à laquelle ne trouvant point de remede, ils crurent que le plus prompt étoit de retrancher la partie infectée, quelque considérable qu'elle pût être, pour sauver le tout. Cette Divinité en colere étoit apparemment Vénus, puis qu'elle avoit un fort

fort beau Temple à Chalcedoine, & que le mal qui affligeoit les Chalcedoniens étoit un de ceux qu'apporte cette Déesse. La maladie étoit à la vérité facheuse, mais le remede l'étoit encore davantage; & s'il y eût eu là quelqu'un de nos Empyriques pour faire afficher aux Carrefours, comme ils font tous les jours à Paris, qu'ils guérissent infailliblement de tous les maux que peut causer Vénus, il auroit bien fait plaisir aux Dames Chalcedoniennes, qui se trouvérent toutes Veuves sans avoir perdu leurs maris.

Ce Temple de Vénus ne se voit plus à Chalcedoine, non plus que celui d'Apollon, qu'un certain *Cocconas* rendit célébre par les Oracles qu'il avoit l'adresse de faire prononcer par cette Divinité. (*a*)

Ce Cocconas portant envie aux Villes de Delphes, de Claros, & de Delos, qui s'étoient renduës célébres, & s'étoient enrichies par les Oracles d'Apollon, se mit en tête d'en faire rendre aussi par cette Divinité dans le Temple qu'elle avoit à Chalcedoine. Pour cet effet il se fit reçevoir Prêtre d'Apollon, &

(*a*) Il n'est pas sûr que ce Temple fut à Chalcedoine, il étoit à Chrysopolis qui en étoit fort proche, Strabon dit, dans l'endroit que nous avons déja cité : Chrysopolis est un lieu près de Chalcedoine, où est le Temple des Chalcedoniens.

& s'étant rendu habile à donner des réponses à double sens, à la maniere des Oracles, il s'en acquitta si bien, qu'en peu de tems la réputation d'Apollon Chalcedonien rendit cette Ville célébre par toute la Thrace tant d'Europe que d'Asie, dans la Bithynie, dans la Phrygie & dans tous les lieux d'alentour, d'où tout le monde accouroit en foule à Chalcedoine, pour consulter l'Oracle sur l'état douteux de leurs affaires.

Tous ces Temples de l'Antiquité Payenne, non plus que les Eglises des premiers Chrétiens ne se voyent plus à Chalcedoine; on y voit seulement une petite partie de celle de *S. Euphemie* qui est encore debout. Le peu de Grecs qu'il y a dans cette Ville y font le Service Divin, & c'est dans la même Eglise que s'est tenu le quatriéme Concile Général. (*a*)

Pour ce qui est des autres Antiquitez, on n'y en trouve presque plus aucune, sinon quelques Tombeaux rompus & quelques Inscriptions,

(*a*) L'An de Jesus-Christ 451. ce fut-là que fut condamnée l'Heresie d'Eutiches, qui nioit les deux Natures en Jesus-Christ, prétendant que la Nature Humaine avoit été comme absorbée par l'union hipostatique. Les Peres de ce Concile accordérent à cette Ville le titre de Métropolitaine. Comme nous l'apprenons de celui qui en a recueilli les Actes; & c'est ce qui a porté Hierocles à mettre Chalcedoine à la tête de celles de Bythinie.

criptions, avec un assez beau reste d'un Aqueduc qui est sous terre.

Le Port n'est plus fermé de chaînes comme il l'étoit autrefois, pour en défendre l'entrée; mais quoi qu'il soit ouvert à tout le monde, il n'en est pas pourtant plus fréquenté.

Enfin cette fameuse Ville à qui *Chrysopolis* ou *Scutari* servoit autrefois de Port pour mettre ses Vaisseaux à couvert & de magazin pour garder ses provisions, n'a rien conservé de son Antiquité que son nom, & ce n'est à present qu'un misérable Village d'environ mille ou douze cents feux, plein de Ruïnes & de Masures.

Aussi cette malheureuse Ville a-t'elle été si souvent ravagée, qu'il ne faut pas s'étonner de la voir dans un état si pitoyable. Les Perses, les Gots, les Sarrazins & les Turcs, lui ont fait sentir tour à tour de funestes effets de leur cruauté, & d'ailleurs la trop grande proximité de Constantinople a toûjours été un grand obstacle à son agrandissement.

Les Empereurs d'Orient, qui depuis Constantin le Grand ont toûjours eu le Siége de leur Empire à Constantinople, ne songeoient qu'à agrandir cette Ville, même aux dépens de leurs voisins, aussi-bien que de leurs Ennemis. L'Empereur Valens, qui a été de ce nombre, a fait lui seul plus de desordre à Chalcedoine,

doine, que tous les ennemis qu'elle a eus. Il en rasa les Fortifications, qui étoient toutes de grosses pierres, & il pensa la ruïner de fond en comble, parce qu'elle avoit donné retraite à Procope son ennemi, & qu'elle sembloit favoriser son parti. Le grand Aqueduc qui est près de Solimanie, & qui va jusqu'à Constantinople, & la plus grande partie de cette Mosquée, ont été bâtis des débris de cette malheureuse Ville.

Au reste, il est rare qu'on prenne pour aller à Constantinople le chemin de Chalcedoine. On laisse à main droite toutes les belles Côtes de la Bithynie, & l'on va presque toûjours le long de celles de Thrace. La premiere Ville, qu'on rencontre, quand on a passé l'Hellespont, c'est *Rodosto* ou *Radisto*. L'assiette de cette Ville est assez raisonnable, parce qu'elle est située au fond d'un petit Golphe qui lui donne la commodité d'un assez bon Port. Le nombre de ses habitants est d'environ quinze milles hommes. Le Commerce qu'elle fait dans toute la Thrace, sur la Propontide, & sur la Mer Noire y attire plus de monde que dans toutes les autres Villes qui sont de ce même côté. On y conte trois ou quatre grandes Mosquées, & plusieurs autres petites. Les Grecs y ont aussi quelques Eglises, & les Juifs deux Synagogues. La Ville s'étend en long sur le bord de

la Mer où eſt ſon plus grand commerce; & du côté de la terre, elle a quantité de Jardins qui produiſent d'aſſez bons fruits, mais ils ſont mal cultivez, comme dans tout le reſte de la Turquie, car les Mahometans ne s'entendent pas mieux au Jardinage qu'à l'Architecture, & quoi qu'ils ayent un grand nombre de *Boſtangis* ou Jardiniers, ils laiſſent preſque à la ſeule nature le ſoin de produire les fruits. On y ſeme quantité de concombres, de melons, tant ordinaires que de melons d'eau, & pluſieurs autres ſemblables fruits rafraîchiſſants, mais ils n'y ſont pas ſi bons qu'à Nicomedie.

Dès qu'on eſt ſorti du Golphe de Rodoſto, on trouve à main gauche l'ancienne *Perinthus*. Cette Ville eſt preſque la quarantiéme de celles qui ont porté le nom d'*Heraclée*; & ſi après tous les malheurs qui lui ſont arrivez elle n'avoit conſervé juſqu'à preſent ſon nom, on auroit de la peine à croire, en voyant le triſte état où elle eſt réduite, que ce qu'on en voit ſoient les reſtes de cette fameuſe *Perinthus* qui a fait autrefois la loi à l'orgueilleuſe *Byzance*, ſous la Tyrannie de laquelle elle gémit à preſent. (*a*)

Perinthus ou Heraclée.

(*a*) Ce fut l'Empereur Severe qui aſſujettit à Perinthe la ville de Byzance, parce qu'elle avoit deffendu avec trop d'opiniâtreté le parti de Peſcennius Niger.

Cette Ville est située à quarante-deux degrez de Latitude Septentrionale, aux environs d'un Promontoire qui forme deux bons Ports, dont celui qui est du côté du Nord-Est est le plus grand & le plus sûr, & c'est aussi le seul dont on se sert : mais comme on n'a aucun soin de nettoyer ces Ports, & que les Turcs les laissent insensiblement remplir des décombres & des ruines des vieux bâtiments qui sont sur le rivage, il n'y a plus que de médiocres Vaisseaux, comme les Barques, les *Marsillanes*, les *Saiques* des Turcs, & autres semblables qui y puissent entrer, au lieu que du tems de l'Empereur Severe, & encore long-tems aprés lui, on y pouvoit retirer toute une Flotte & y trouver un bon fond pour les plus gros Vaisseaux.

La figure de ce Port est presque ronde, & ne ressemble pas mal à un fer à cheval ; la vûë en

M. Spon découvrit le nom de cet Empereur dans une Inscription qu'il trouva dans les murailles de cette Ville, qui ont été rebâties de plusieurs materiaux qu'on y a mêlez confusément. Il y trouva aussi le nom de Perinthe ; ainsi cet habile Antiquaire conclut, avec beaucoup de raison, qu'il ne faut point aller chercher ailleurs l'ancienne Perinthe. Les Geographes anciens, & les Médailles de cette Ville, sur lesquelles on trouve une Galere au revers, prouvent que Perinthe étoit une Ville Maritime, ce qui convient aussi à Heraclée.

en est agréable ; mais celle de la partie du Promontoire, qui est à gauche, est encore plus belle.

L'on découvre de-là les deux Ports *d'Heraclée*, entre lesquels est la Ville. On voit aussi la Mer de Marmara qui est au-devant. Les belles Campagnes, qui l'environnent, en rendent encore la situation plus avantageuse.

C'étoit-là sans doute qu'étoit ce superbe *Amphithéâtre d'Heraclée*, qui passoit chez les Anciens pour une des Sept Merveilles du Monde. (*a*) On en voit encore quelques beaux restes, & entr'autres des Caves pleines d'une eau fort fraîche & fort claire, qui servent à present de cîternes. De ces Caves ou Bassins, qui sont assûrément remplis d'eau vive, puisqu'elles sont dans un lieu trop élevé pour n'être que des cîternes ; on tiroit l'eau en haut par le moyen de plusieurs tuyaux, & on la conduisoit dans tous les endroits de l'Amphithéâtre, où l'on en avoit besoin.

(*a*) Strabon assure que cet Amphitheâtre étoit d'une seule pierre, ce qui veut dire, sans doute, qu'il avoit été taillé dans la carriere qui s'étoit trouvée là. M. Baudrand a tort, malgré cela, de dire dans son Dictionnaire Geog. à l'Article de la ville de Perinthe, qu'il n'y a rien en cela de merveilleux, puisque cet ouvrage demandoit un tems très-considérable & beaucoup d'adresse.

Ce bâtiment n'étoit pas la seule chose remarquable qu'il y eût à Heraclée ; car outre les Temples, les Bains, & un grand nombre d'autres édifices publics, on y voyoit encore plusieurs belles Statuës, qui étoient élevées dans les Places Publiques, à la memoire de ceux qui avoient rendu quelque service important à la Ville. Ces Statues ont été toutes renversées & brisées par la barbarie des Siécles suivants, mais leurs pié-d'estaux, avec leurs Inscriptions qui sont restées, sont encore des preuves suffisantes de la reconnoissance des Perinthiens envers leurs bienfaicteurs. Ainsi l'on ne sauroit douter de la generosité des anciens Heracleotes, ni que cette Ville n'ait été l'ancienne *Perinthus*. Les Inscriptions Grecques & Latines qu'on voit en divers endroits en sont de bons témoins, & les beaux restes d'Antiquité qu'on y trouve confirment encore ce que dit le Poëte.

Quæ magna Perinthus.
Antè fuit priscum mutavit Heraclea nomen.

On en trouve des assûrances presque dans toutes les ruës. Mais la plus grande de toutes ces Inscriptions est enclavée dans une épaisse muraille de l'Eglise Cathédrale de cette Ville, qui a sa vûë sur la ruë qui s'étend du côté d'An-

d'Andrinople ; elle est en Grec, & consacrée à la bonne Fortune de l'Empereur Severe. Ce fut lui, qui pour se vanger de ce que Byzance avoit suivi le parti de Pescennius Niger, la soûmit & la contraignit de subir les Loix de la République de *Perinthus* qui étoit sa Rivale.

Il y a encore une autre Inscription Grecque auprès de la même Eglise, dans la maison du Métropolitain ou Archevêque ; elle est dédiée à la bonne Fortune de l'Empereur Trajan fils de Nerva. La maison de ce Prélat tient à l'Eglise ; mais il y a pourtant un espace entre les deux, qui sert de Portail. On voit ici le Tombeau d'un Gentilhomme Anglois, qui allant à Constantinople fut attaqué de la peste à Tenedos, & qui mourut avant qu'il put arriver à Heraclée. Il y fut enterré en 1627. comme on le voit par une Epitaphe Grecque & Latine qu'on a mise sur la Tombe. Peut-être qu'on fit present au Métropolitain & au *Kady* d'une partie de l'argent que cet Anglois avoit destiné pour son voyage, & dont il n'avoit encore gueres dépensé, pour avoir la liberté de le faire inhumer en cet endroit, qui est justement à l'entrée de l'Eglise ; car ce n'est plus l'usage des Grecs, non plus que de tous les autres Chrétiens d'Orient, d'enterrer dans les Eglises.

Cette

Cette Cathédrale d'Heraclée est une des plus belles Eglises de toute la Grece : mais il ne faut pas s'imaginer pourtant que ce soit un chef-d'œuvre d'Architecture, cette Eglise n'étant faite que d'un pan d'une des murailles de la Ville, & des restes d'un vieux bâtiment, comme d'une Tour ou de quelque chose de semblable ; sur tout cela on a jetté une voute qui est assez belle, qui couvre tout l'édifice. Le dedans est en fort bon état, & même bien mieux entendu que celui de l'Eglise Patriarchale de Constantinople.

Il y a encore plusieurs autres Eglises à Heraclée, mais qui ne sont pas en si bon état, puisque de cinq ou six qu'on y compte, il y en a au moins deux qui sont entierement abandonnées, ayant eu en cela le même sort que la plus grande partie des maisons de cette Ville, où il n'y a plus d'Heracleotes Grecs qui y demeurent, les uns étant morts de peste, & les autres en ayant été chassez par les avanies continuelles des Turcs. Il en est à peu près de même de toutes les autres Villes de Turquie. Elles sont toutes fort mal peuplées, parce qu'outre que la contagion fait toûjours du dégât en quelques endroits de l'Empire Ottoman, la rigueur des supplices dont on use fort legerement envers les coupables, ou même envers les personnes soupçonnées, en

emporte souvent plusieurs, ce qui fait que le nombre des sujets du Grand Seigneur diminuë fort; la politique de ce Prince n'étant pas assez éclairée pour lui faire comprendre que la Polygamie, qui est permise par la Loi de Mahomet, n'est pas capable de remplir d'habitants un état d'aussi grande étenduë que le sien. Un peu plus d'humanité, & un peu moins de tyrannie dans les Païs de sa domination, les peupleroient assûrément mieux que toutes les Dames du Serrail, & que toutes les femmes de ses Bassas & de ses autres sujets. Mais bien loin de cela, les coups de bâton, les fers, & les prisons ne manquent jamais à ceux qui ne payent pas exactement les Impôts: & d'ailleurs, comme la Prédestination dont les Mahometans sont entêtez, ne leur permet pas d'établir en Turquie des *Lazarets* ou Maisons de Santé pour ceux qui viennent des lieux infectez afin d'y faire leur quarantaine, avant que de pouvoir converser librement avec les habitants des lieux où ils arrivent, cela est cause que souvent la contagion se répand. Ils sont si attachez à cette Prédestination, qu'ils ne se précautionnent en aucune maniere contre les maladies contagieuses. Bien loin de-là, un pestiferé n'est pas plûtôt mort, qu'on porte vendre au Marché ses habits, & tout ce qui lui appartenoit, & le

premier

premier qui en a affaire les achete & s'en sert, par où il court le même hazard que celui à qui ils appartenoient. C'est-là sans doute un grand desordre, & qui dure toûjours, sans qu'aucun Turc y fasse jamais de reflexion. A la vérité les Grecs y songent assez ; mais la folle superstition de ceux à qui ils sont assujettis les fait mourir avec eux.

Pour revenir à Heraclée, le commerce qui s'y fait aujourd'huy n'est pas grand, & les Vaisseaux y abordent plus pour laisser passer le mauvais tems qui les a poursuivis jusques-là, que pour y charger quelques marchandises. On y trouve pourtant du coton, des olives, des fruits, tant secs que verds, des cuirs & des laines en assez bonne quantité.

La constance de divers Martyrs, qui ont versé leur sang dans cette Ville pour la confession de la Foy de Jesus-Christ, a aussi contribué à la rendre considérable. On compte entre ces Martyrs, *Felix, Janvier, Clement, Philemon*, & plusieurs autres qui ont leur place dans le Martyrologe Romain.

Depuis Heraclée jusqu'à Constantinople, on ne rencontre aucun lieu qui mérite qu'on s'y arrête, ni par ses Antiquitez, ni par l'état où il se trouve à present. L'on voit seulement, sur les Côtes de Thrace, trois ou quatre Bourgs qui paroissent avoir été autrefois

consi-

considérables, comme on le pourroit juger par la grandeur de leurs ruïnes. Mais aujourd'huy ce n'est pas grand chose. Car *Selivrée*, *Bevados*, *Grand Pont*, & *S. Stephano*, ne pourroient pas faire toutes quatre une Ville médiocre, & ces lieux, de même que le reste de la Côte de la Propontide, ne sont habitez que par des Juifs, des Turcs, & des Grecs. Leur trafic, comme celui des autres, ne consiste qu'en cotons, en soyes, en laines, en fruits, en cuirs, en oyseaux & en semblables marchandises.

Après avoir donné la description des rivages de la Propontide, il faut dire quelque chose de ses Isles. Les plus remarquables, & celles qu'on rencontre les premieres, sont les *Isles de Marmora* qui ont donné leur nom à toute cette Mer. Quand on a laissé derriere soy Gallipoli, on trouve ces Isles à la droite, environ huit lieuës en Mer. Il y en a quatre en tout, deux grandes, une médiocre, & une petite; au reste elles sont toutes fort proches les unes des autres, & assez bien peuplées. Isles de la Propontide.

La plus grande des quatre, qui s'appelle proprement *Marmora*, est la plus au Nord, & a bien huit ou dix lieuës de tour. La ville Capitale est *Marmora*, qui donne son nom à toute l'Isle. Entre plusieurs Bourgs qui y sont, on conte *Gallioni* & *Crastio*, avec quelques Cou- Marmora.

vents, & Hermitages qui sont habitez par des *Caloyers*, ou Moines Grecs, qui y ménent une vie fort austere.

Avesia. L'Isle la plus grande, après *Marmora*, & qui est a son Orient, s'appelle *Avesia*. Elle a un Bourg du même nom, & outre cela deux Villages, dont l'un est *Aloni*; & l'autre, qui tient le troisiéme rang, s'appelle *Arabi Keuy*, ou le Village des *Arabes*, parce qu'il n'est peuplé que d'Arabes, ou de gens qui en sont descendus.

La troisiéme de ces Isles, & que nous avons dit qui étoit d'une médiocre grandeur, est

Coutalli. *Coutalli*, qui a un Boug du même nom.

Gadaro. La derniere s'appelle *Gadaro*; & quoi qu'elle soit la plus petite, elle ne laisse pas d'avoir quelques Habitations, avec quelques Cloîtres de *Caloyers*.

Ces quatre Isles sont dans un fort bon climat, à trente-huit degrez ou environ de latitude Septentrionale, au Sud-Est d'Heraclée. Elles produisent en abondance du bled, du vin, des fruits, du coton, du bétail, &c. La pêche y est aussi fort bonne, mais les habitants du païs ne s'y adonnent que pour leur usage, parce que Constantinople & les autres Villes de la Propontide qui pourroient avoir besoin de poisson, n'ont que faire d'en aller chercher ailleurs que dans cette Mer

même,

même, & ainsi elles se peuvent bien passer de celui des Isles de *Marmora*.

Au bout de la Propontide, avant que de venir à Constantinople, on trouve encore un petit amas d'Isles que les Turcs appellent *Papas-Adassi*, les Grecs *Papadonisia*, ou *Isles des Moines*, & les Européens Isles des Papes, ou *Isles des Princes*. Ces Isles seroient un vray Paradis, si les Chrétiens étoient maîtres de Constantinople. Chacun voudroit y avoir une maison de plaisance; car elles n'en sont éloignées que de trois ou quatre lieuës, & l'on fait souvent ce trajet en une heure & demie, ou deux heures. Elles servent souvent de lieu de divertissement aux Européens qui demeurent à Constantinople, de même qu'aux habitants de *Pera* & aux autres Grecs.

Isles des Princes.

Mais ce qui devroit faire le bonheur de ces Isles, est au contraire la cause de leur malheur, & le voisinage de Constantinople leur apporte bien plus de dommage que de profit. Quand quelque Janissaire, ou quelque autre Turc veut faire débauche, il s'en va dans ce lieu-là pour s'y pouvoir ennyvrer avec plus de liberté. Car quoi que les Turcs boivent rarement du vin, ils ne laissent pas quelquefois d'en faire de grands excès, & s'ils ne s'en sentent pas encore trois ou quatre jours après, ils n'en sont pas contents. Mais quand

ils en ſont une fois pris, il faut que les pauvres Grecs portent la peine des inſolences que les fumées qui leur montent à la tête leur font commettre; ils les pouſſent, ils les battent, & ils leur prennent tout ce qui leur fait envie. Il eſt vray qu'ils viennent rarement juſqu'à les tuer, parce que le meurtre eſt fort ſeverement deffendu par toute la Turquie, & qu'on pend ſur le lieu même celui qui l'a commis: mais ils ravagent tellement leurs Jardins, leurs vignes, leurs vergers, & leurs terres, qu'ils n'ont pas le courage de les cultiver, & ainſi ces Iſles, qui ſont auſſi fertiles qu'agréables à la vûë, ſont preſque toutes en friche. Il n'y a que quelques *Caloyers* qui cultivent autour de leurs Cloîtres un peu d'herbes & de légumes pour leur uſage ordinaire, & pour en donner aux Européens & à quelques honnêtes gens qui les vont viſiter. Ils ne les empêchent pas de manger de la viande lors qu'ils en apportent avec eux, mais ils ne leur ſervent que du poiſſon, dont ils ont en abondance. Pour eux, ils ne mangent jamais autre choſe, étant de vrais *Ichtyophages* volontaires qui ne vivent que de poiſſon, & qui ſe ſont deffendu pour toûjours l'uſage de la viande.

Particularitez touchant les

Ces bons *Caloyers* ſont des Religieux de l'Ordre de S. Baſile, de même que ceux du Mont

Athos,

Athos, & de toute la Grece. Ils s'assujettissent tous à la même regle, & portent le même habit. On n'entend point chez eux parler de Réforme de leur premier Institut, ni d'autres choses semblables. Ils n'ont point changé leur ancienne maniere de vivre, leur habit est aussi toûjours le même, sans y avoir rien ajoûté, ni rien ôté qui les distingue les uns des autres, & nonobstant les dégats qu'on a faits de leurs terres, & l'éloignement des tems, l'uniformité de leurs constitutions est toûjours demeurée dans un même état, sans changement & sans relâchement, aussi ménent-ils une vie fort retirée & fort pauvre; ils ne mangent jamais de viande, & outre cette abstinence continuelle, ils observent encore quatre jeûnes l'année, (a) outre plusieurs

Caloyers, & les Chrétiens d'Orient.

(a) Leur premier Carême tombe, comme le nôtre, quarante jours avant Pâques. Le second quinze jours avant la Fête de Saint Pierre & de S. Paul, & ne dure que jusqu'au jour de cette solemnité. Le troisiéme, depuis le premier d'Aoust jusqu'à l'Assomption de la Vierge; & le quatriéme, depuis le premier Dimanche de l'Avent jusqu'à la Nativité du Sauveur. Devant ces trois derniers Carêmes, il leur est permis de manger du poisson & de l'huile, ce qui leur est interdit dans le Carême qui précéde la Fête de Pâques. L'Auteur parle dans la suite de ces quatre Carêmes, mais d'une maniere moins exacte, faisant durer 40. jours celui de l'Avent; & j'ay crû que je devois ici en avertir, parce que nos autres Voyageurs en parlent comme moy.

ſieurs autres jeûnes qui ſont obſervez par toute l'Egliſe Grecque, pendant leſquels, ni les Laïques ni les Eccleſiaſtiques, ſoit en ſanté, ſoit lorſqu'ils ſont malades, même dans la plus grande extrêmité, ne mangent ni beurre, ni poiſſon, ni œufs. Les Arméniens deffendent outre cela encore l'huile. Et il n'y a pas un de ces Chrétiens qui s'aviſe jamais d'en demander diſpenſe, comme on fait dans l'Egliſe Latine; auſſi ne leur ſeroit-elle pas accordée, à moins qu'ils n'apportaſſent, pour s'en ſervir & pour l'obtenir, une extrême précaution, après l'avoir bien payée, par une aumône conſidérable qu'ils ſont obligez de donner à l'Egliſe.

Au reſte, quoique la quantité de jeûnes & de Carêmes, que les Chrétiens d'Orient & leurs Caloyers obſervent, leur faſſe faire maigre pour le moins les trois quarts de l'année, ils ne laiſſent pas les uns & les autres de ſavoir faire pluſieurs aprêts pour un bon repas, quand ils veulent traiter ceux qui les vont viſiter pendant ces jours de jeûnes. Le Proverbe Italien qui dit, *Trovata la Legge, Trovato l'Inganno*, c'eſt-à-dire, *en même-tems qu'on a inventé la Loi, on a inventé auſſi des expédients pour ſe diſpenſer de lui obéir*; ce Proverbe, dis-je, a lieu dans l'Orient tout de même que dans l'Europe. Car ſi l'on y deffend le vin, on ſe récompenſe par

le moyen de l'eau-de-vie, du caffé, du ſorbet, & d'autres excellents breuvages. Ceux qui ſont ſcrupule de manger du poiſſon, ſont ſervir à leur table des huitres, & d'autres coquillages, du Caviar & d'autres ſemblables mets; d'œufs & de laittances de poiſſon, bien plus délicates que le poiſſon même, & où les arrêtes ne ſont point à craindre. Et ſi les Arméniens n'employent ni beurre ni huile dans leurs ſauſſes, ils ſe ſervent d'amandes, de piſtaches, de noix, & d'autres fruits ſemblables qu'ils pilent dans un mortier, & qui mis enſuite ſur le feu, ſont un effet pareil, & même meilleur pour les ſauſſes, que ne fait nôtre beurre. En un mot, ceux qui s'aſſujettiſſent le plus à l'obſervation de ces jeûnes, déguiſent ſi bien cette abſtinence, qu'ils n'y ſont rien moins que jeûner, puiſqu'ils ſe récompenſent de la privation d'une choſe, par l'uſage libre & abondant d'une autre auſſi bonne. Car ils ne croyent pas que ce ſoit pecher, que de manger toûjours quelque choſe entre leurs repas, pourvû qu'il n'y ait ni chair ni poiſſon, ni œufs, ni beurre, ni huile.

Cependant il y en a auſſi entre ces bons *Caloyers*, *Variabues*, *Papas*, & autres Eccleſiaſtiques, auſſi-bien qu'entre les Laïques d'Orient, qui joignent tellement l'abſtinence au choix des viandes, qu'ils ſe contentent de

manger

manger une fois le jour un peu de pain & de légumes, cuits au sel & à l'eau. D'autres, qui sont plus âgez, se sont accoûtumez, à force de jeûner, à ne manger qu'une fois en deux ou trois jours, pendant tout le tems de leur jeûne : & il y en a même quelques-uns, à ce qu'on dit, qui ne mangent que sept fois dans les sept semaines que dure leur Carême, ce qui néanmoins me semble incroyable.

Agréable arrivée à Constantinople par la Mer Blanche.

Quand on a passé les Isles dont je viens de parler, & qu'on commence à approcher de Constantinople, qu'on voit à main gauche, il faut tirer le long de ses murailles, qui s'étendent depuis le Château des *Sept Tours*, jusqu'à la pointe du Serrail, après-quoi il faut prendre son cours vers le Nord-Est pour doubler la pointe du Serrail, afin d'éviter le courant continuel des eaux du Bosphore, qui se déchargent avec impétuosité de la Mer Noire dans la Propontide, & qui feroient sans doute que le Vaisseau iroit briser contre *l'Acropolis* ou pointe du Serrail.

Tour de Leandre.

On laisse donc le Serrail à main gauche, & tournant le Vaisseau du côté de Scutari, on tire tout droit vers un Rocher, sur lequel il y a une Tour quarrée environnée d'une muraille de la même figure, au bas de laquelle on voit plusieurs pieces de canon, qui paroissent aux embrasures. Les Turcs appellent cette

Tour

Tour *Kſes-calaſi*, ou le *Château des Vierges*; & les Européens la *Tour de Leandre*, mais ſans aucun fondement, car ce ne fut pas dans cet endroit que Leandre traverſa la Mer à la nage pour aller voir *Hero* ſa Maîtreſſe; mais ce fut aux Dardanelles, comme nous le dirons dans la ſuite.

On ne ſauroit rien voir, ni même s'imaginer rien de plus charmant que cet abord de Conſtantinople. On ſe trouve au milieu de trois grands bras de Mer, dont l'un vient du Nord-Eſt, l'autre va vers le Nord-Oüeſt, & le troiſiéme, qui eſt produit par les deux autres, ſe va décharger au Midy dans ce grand Baſſin de la Propontide. Ces trois bras de Mer arroſent de côté & d'autre, tant que la vûë ſe peut étendre, des Campagnes qui aboutiſſent inſenſiblement à pluſieurs Collines, qui toutes ſont couvertes de maiſons de plaiſance, de Jardins & de *Kiosks* Et plus ces trois grands Canaux ou bras de Mer approchent de la Ville, plus eſt grand le nombre des maiſons qu'on y apperçoit. Elles paroiſſent toutes élevées les unes ſur les autres en forme d'Amphithéâtre, comme ſi elles vouloient elles-mêmes, pour ainſi dire, avoir leur part du plaiſir que donne une ſi belle vûë. Parmi toutes ces maiſons, qui ſont peintes en une infinité de façons differentes, on voit un nombre incroya-

ble de gros Dômes, de Coupoles, & de Minarets, ou petites Tours, qui s'élevent fort haut par-dessus les maisons ordinaires. Tous ces Dômes ont un certain air de grandeur qui a quelque chose d'incomparable, & ils sont couverts de plomb, de même que les Minarets, dont la pointe & le sommet sont dorez.

La verdure des Cyprès & des autres Arbres d'une infinité de Jardins, n'aide pas peu à l'agréable confusion d'une infinité d'objets qui se presentent à la vûë, & qui enchantent pour ainsi dire les yeux de ceux qui arrivent à Constantinople.

La quantité de Vaisseaux, qui font une espece de Couronne autour du Port, sans que le milieu en soit embarrassé, ne ressemble pas mal à un cercle spacieux de grands Arbres qui auroient quitté à dessein toutes leurs feuilles, afin de ne dérober pas aux yeux des Spectateurs toutes les beautez qui sont derriere. Et la multitude prodigieuse de *Kaiques*, de *Permes*, ou Gondoles, & d'autres petits Bâteaux, dont on estime que le nombre va bien à seize mille, & qui vont les uns à la voile & les autres à la rame dans une infinité d'endroits, tant pour le plaisir que pour les diverses nécessitez des habitants, semble offrir continuellement le Spectacle d'un Combat Naval sur cet agréable Amphithéatre pour le divertis-

vertissement de ceux qui les regardent.

Enfin, de quelque côté que l'on se tourne, lorsqu'on est au milieu du Port de cette grande Ville, on a sujet d'admirer combien la nature l'a favorisée dans le choix qu'elle a fait de tout ce qui pouvoit contribuer à la beauté & à l'ornement de sa situation.

Belle situation de Constantinople.

Après de si grands avantages, & qui lui sont particuliers, il ne faut pas s'étonner de ce que Constantin le Grand put quitter si aisément les délices de la ville de Rome, pour transporter le Siége de l'Empire à Byzance & la nommer de son nom. Il n'y a point de Ville en effet qui soit plus propre à tenir l'Empire du monde; elle en voit d'un coup d'œil les deux plus considérables parties; & en moins d'un quart-d'heure elle peut faire passer ses Ordres de l'Europe où elle est située, jusques dans l'Asie, qui ne semble s'en approcher si près que pour se soumettre à ses Loix. Ainsi, quand l'art & la nature se seroient accordez pour former un endroit où la beauté & l'abondance se rencontrassent dans un pareil degré, ils n'auroient pû y mieux réussir qu'en faisant Constantinople ce qu'elle est. La terre y produit toutes sortes de beaux fruits, l'œil & le goût ont de quoi se satisfaire, & l'on n'y peut rien desirer de ce qui est necessaire à la vie, ou de ce qui la rend agréable,

ble. L'eau douce & l'eau salée, y fournissent toutes les commoditez qu'un élement aussi necessaire à la vie peut fournir. L'air y est bon par excellence, & le ramage d'une infinité d'oyseaux qui s'y font entendre le matin & le soir, tant sur les Arbres, que dans les Jardins, & sur les Côteaux des environs, semble annoncer qu'ils ne trouvent point d'endroit au monde plus agréable que ce beau climat. Les Amphibies, qui vivent tantôt dans l'eau, tantôt sur la terre, & tantôt dans l'air, y sont aussi en assez grande quantité, pour faire croire que ces trois élements sont à Constantinople dans la plus parfaite température qu'ils puissent avoir.

Ce fut cette profusion des presents de la nature qui inspira ce sentiment à l'Empereur Justinien, qu'il falloit plûtôt abandonner tout le reste du monde & s'arrêter à Constantinople, que de laisser inhabité un païs si agréable, comme il est arrivé à plusieurs autres grandes Villes. Ce fut dans cette pensée qu'il changea le nom de Constantinople en celui de *Ville Eternelle*, comme il paroît par la Loi, *Si quis quinia, cap. de divers. Præd. urb. tit. 69.* Ce ne sont pas pourtant les seuls noms que cette fameuse Ville a portez, elle en a presque eu autant que de Maîtres, & tous les Rois ou Tyrans qu'elle a eus, semblent avoir pris plaisir

Ses divers Noms, &c.

sir

sir à changer son nom aussi-bien que sa fortune.

Ce fut celui de *Chrysôkeras*, qui signifie Corne d'Or, ou si l'on veut Corne d'Abondance, que quelques *Pastres* de Thrace donnérent à cette Contrée ou est bâtie Constantinople, parce que sa situation avantageuse & sa figure extérieure avoient quelque rapport avec une corne d'abondance. On croit que ce nom lui fut donné dans la vingt-deuxiéme Olympiade, du tems du Roy Ezechias, & de Numa Pompilius; c'est-à-dire, 690. ans avant la Naissance de Jesus-Christ.

Après que ces Pastres eurent bâti quelques cabanes à Chrysokeras, le nombre des habitants s'augmenta tellement à cause de la beauté du lieu, qu'en peu de tems il s'en fit un assez gros Bourg, à qui l'on donna le nom d'*Acropolis*, c'est-à-dire, la ville de la Pointe, & peu de tems après, celui de *Lygos*. Quelque-tems après *Bursis*, *Byze*, *Byzante*, ou *Byzanta*, (car ces Historiens employent tous ces noms) qui y mena une Colonie de Megariens, la nomma de son nom, *Byzance*, qui lui demeura, jusqu'au tems de l'Empereur Marc Aurele Antonin Caracalla, qui l'accrut & l'embellit, & puis la nomma *Antonina*. Elle eut encore depuis celui d'*Anthuse*, & après cela celui de *Nouvelle Rome*. Et enfin Constantin le Grand,

Grand, qui y transporta le Siége de l'Empire de Rome, qui l'augmenta & qui l'embellit de plusieurs ornements dignes de la Capitale d'un si grand Empire, lui donna le sien, & la fit appeller la Nouvelle *Rome de Constantin*, ce qu'on accourcit depuis, l'appellant *Constantinople*, c'est-à-dire, *ville de Constantin*. Elle fut encore appellée *Parthenopolis*, parce qu'elle fut dédiée à la Vierge Marie par le même Constantin, peut-être à l'imitation d'Antioche, qui fut appellée *Theopolis*.

Il y en a qui veulent que cette Nouvelle Rome de Constantin n'ait pas eu un commencement plus heureux que l'Ancienne Rome; & même, si l'on en croit Zosime qui ne vouloit gueres de bien à Constantin, & quelques autres Auteurs; il faut avouër que Constantinople fut rebâtie sous de plus funestes présages, que Rome n'avoit été fondée. Ils accusent Constantin d'avoir fait mourir sa femme *Fauste* & son fils *Crispe*, pour de moindres sujets que Romulus ne fit mourir son frere Remus. Mais outre que, si l'on veut suivre le fil de l'Histoire de Zosime, il paroîtra que cela arriva long-tems avant que Constantin songeât à rebâtir Byzance, & même avant qu'il fût Chrétien; le Proverbe sera toûjours véritable, que les Grands hommes ne sont pas sans défauts, non plus que le Soleil n'est

pas

pas sans tache : outre que Zosime dit lui-même, que Fauste femme de Constantin & Crispe son fils furent punis, parce qu'entr'autres crimes on soupçonnoit celle-là d'adultere, & celui-ci d'inceste. Mais, quoi qu'il en soit, Byzance a toûjours retenu le nom de Constantinople, particulierement parmi les Latins & les Chrétiens d'Europe. Car, pour ce qui est des Turcs & des autres peuples d'Asie, d'Afrique & d'Europe, ils l'a nomment à present *Scambol*, qui signifie *Abondance de foi*, sans qu'on sache pourtant la vraye étymologie de ce nom; car celle que nous venons de rapporter est contredite par les Sçavants qui la tirent d'ailleurs.

Quoi qu'il en soit, cette Ville célébre est située à l'extrêmité de la Thrace, à peu près au 41. degré de latitude Septentrionale, & environ le 57. de longitude; elle occupe toute cette étenduë de terre, qui est depuis l'embouchûre du Canal de la Mer Noire, & qu'on appelle le Bosphore de Thrace, jusqu'à la Propontide, ou Mer Blanche, & qui de-là s'écartant des deux côtez, forme ce beau Port, également sûr & agréable pour les Vaisseaux, & le plus abondant en toute sorte de poisson qui se puisse trouver en aucun endroit du monde, comme nous l'avons dit vers la fin du Chapitre neuviéme.

Cette

Cette Langue de terre, ou si l'on veut, cette Presque-Isle où est située Constantinople, commence à se séparer de la Terre-ferme, afin de s'étendre entre deux Mers, depuis le Château des Sept Tours, jusqu'à la pointe du Serrail, & de-là s'élargissant du côté de la Terre-ferme, elle fait un grand demi cercle qui forme le Port de la Ville, jusqu'à une petite Riviere qui vient se décharger dans la Mer, à l'eau salée de laquelle mêlant son eau douce, elle sert à rendre ce Port plus commode & plus agréable.

Depuis l'embouchûre de cette petite riviere d'eau douce, où l'on voit le Cimetiere des Juifs, il y a une suite presque toute droite d'une double muraille platte, flanquée en divers endroits de quelques Tours quarrées, & elle va ainsi jusqu'au Château des Sept Tours, de sorte que la figure de la Ville, comme nous l'avons déja remarqué, lorsque nous avons décrit nôtre arrivée à Constantinople, est celle d'un triangle, qui ne ressemble pas mal à une harpe, ou à une corne d'abondance, dont le haut est attaché à la Terre-ferme, & les deux autres côtez sont baignez des eaux du Canal de la Mer Noire, & de celles de la Propontide. Chacune de ces murailles est accompagnée d'un large fossé; mais on pourroit mieux nommer celle de dehors une fausse braye ou

sous-

ſous-rempart, puis qu'elle n'a que la hauteur d'environ dix pieds. Les Canonieres, tant celles qui ſont dans la Courtine, que celles des Tours, la rendent conſidérable, & ſont bien au nombre de deux cents cinquante. La ſeconde muraille, ou celle de dedans, eſt de la même forme, mais plus haute; car elle a pour le moins trois braſſes depuis le fonds juſqu'aux embraſures, de ſorte que celle de dehors en peut être couverte & deffenduë. Elles ſont l'une & l'autre, en quelques endroits, de pierre-de-taille, & en d'autres elles ſont de brique.

On dit que cette double muraille, du côté de la terre, fut bâtie par l'adreſſe d'un certain *Cyrus* Gouverneur de Conſtantinople, ſous le régne de Theodoſe le jeune. Cet ouvrage plut tellement au peuple, qu'il en donna des marques de joye publique, & qu'il fit à ſon honneur des Vers qu'on entendoit chanter par toutes les ruës: ils diſoient en ſubſtance que Conſtantin avoit à la verité bâti la Ville, mais que Cyrus l'avoit augmentée & embellie; & l'on propoſa même de changer ſon nom de Conſtantinople, qui ſembloit un peu trop long, en celui de Cyropolis. Theodoſe en conçût de la jalouſie, & pour récompenſer Cyrus, d'avoir ainſi enfermé la Ville, il le fit enfermer lui-même d'une maniere

bien plus étroite, en le confinant dans un Cloître, où il mourut de déplaisir.

Château des Sept Tours.

Le Château des Sept Tours, qui joint ces murailles du côté de la Terre, à celles du côté de la Propontide, est la premiere chose de Constantinople qu'on rencontre. C'étoit autrefois une des Portes de la Ville, & elle consistoit en quatre grosses Tours. On l'appelloit la *Porte-Dorée*, soit parce que les ornements dont elle étoit enrichie étoient en effet dorez, ou parce qu'à l'occasion des entrées de Ceremonie, qui se faisoient ordinairement par cette Porte, on voyoit la dorûre; c'est-à-dire, la pompe & la richesse de Constantinople.

Entre ceux qui ont fait une entrée magnifique par cette Porte, on compte le Pape Jean I. du nom, qui y fut reçû, avec toute la pompe & toutes les acclamations possibles, & ce n'étoit pas tant parce qu'il étoit envoyé par Theodoric Roy d'Italie, à l'Empereur Justin le Vieux, que parce qu'étant introduit par cette Porte-Dorée, il rendit, suivant la Tradition de l'Eglise, la vûë à un aveugle, & qu'il vint à Constantinople, pour accorder les differends qui étoient, dans ces tems fâcheux, entre les Catholiques & les Ariens, de qui Theodoric suivoit le parti. Ce fut dans cette entrevûë du Pape & de l'Empereur, que

Justin,

Justin, à ce qu'on prétend, introduisit la coûtume qui s'est toûjours gardée depuis, que les Empereurs reçûssent les marques & les titres de l'Empire au nom, ou de la main des Papes.

Aux quatre anciennes Tours de cette Porte, Mahomet II. qui prit la ville de Constantinople, en ajoûta encore trois neuves, afin d'en faire un Château qui fût assez fort pour y conserver les Tresors de l'Empire. Il a servi long-tems à cet usage, mais à present il ne sert que d'une honnête prison, où le Grand Seigneur tient renfermez ses Esclaves les plus distinguez qui ont encouru sa disgrace, & quelques autres prisonniers d'Etat. Si ce sont des Chrétiens, on permet aux Prêtres d'y entrer, pour y dire la Messe dans une certaine petite Chapelle, & pour leur administrer les Sacrements en toute liberté. Et même, si ce sont des Chevaliers de Malthe, ou d'autres personnes de grande qualité, on leur accorde la liberté de sortir & d'aller se divertir pour quelques jours, soit dans la Ville, soit à la Campagne, pourvû seulement qu'un Ambassadeur, ou quelque autre personne d'importance, demeurant à Constantinople, cautionne leur retour, & promette de les representer quand l'*Aga* ou Gouverneur des Sept Tours les redemandera. Cette civilité des Turcs adou-

cit un peu le chagrin de ceux que leur sort malheureux a réduits à être ainsi renfermez. Autrement ce seroit une chose bien triste pour des personnes innocentes & qui n'ont commis aucun crime, comme un Chevalier de Malthe, par exemple, de se voir condamnez à une prison perpétuelle, telle qu'est celle des Sept Tours : car pour les prisonniers de guerre, ils n'y demeurent que jusqu'à ce que la paix soit faite. Le malheureux Prince Sultan Osman y finit ses jours d'une maniere bien tragique l'an 1622. Hussein-Bassa y fut étranglé, & l'on y voit encore son Tombeau dans le Jardin, au moins à ce que disent les Turcs: car depuis que Monsieur de Beaujeu, Chevalier de Malthe, trouva l'occasion de s'en sauver, on n'a plus voulu y laisser entrer aucun étranger, de crainte qu'ils ne reconnussent les endroits foibles de ce Château. Il avoit été pris prisonnier dans une expédition contre les Infidéles, & pendant quinze ou seize ans qu'il y avoit demeuré, on lui avoit toûjours refusé sa liberté, quoi qu'il offrit de grosses sommes pour sa rançon.

Au-dehors des murailles, tout auprès d'une des Tours, qui faisoit autrefois la Porte-Dorée, il y a deux grands bas reliefs de marbre blanc, dont l'un represente un jeune homme qui dort appuyé sur son bras, avec une Déesse

qui

qui descend du Ciel un flambeau à la main. Peut-être est-ce Endimion & Diane qui le vient voir. L'autre represente, si je ne me trompe, les neuf Muses, avec le Cheval Pégase. Mais l'une & l'autre de ces Antiques, quoique d'une assez bonne main, ne sont pas pourtant assez bien executées pour faire dire aux connoisseurs, comme quelques Voyageurs ont fait, qu'on n'a rien en Europe qui soit à comparer pour la délicatesse du ciseau, ni qui soit si bien entendu & si hardy, que ces deux figures, & qu'il faudroit faire un present au Caimacan de Constantinople & à l'Aga des Sept Tours, pour en obtenir la permission de transporter ces deux morceaux de sculpture.

En allant par Mer, de ce Château des Sept Tours au Serrail, on rencontre à main gauche une Tour quarrée, qui est dans la Mer à environ vingt pas des murailles de la Ville. Les habitants la nomment la Tour de Belizaire, & ils ajoûtent que cet illustre Général, pour récompense des importants services qu'il avoit rendus à l'Empereur Justinien contre tous ses ennemis, tant en Asie, qu'en Afrique & en Europe, fut renfermé dans cette Tour, après avoir été dépoüillé de tous ses biens & réduit à la derniere nécessité ; & qu'après qu'on lui eut crevé les yeux, il fut con-

Tour de Belizaire.

contraint, pour ne pas mourir de faim, de pendre un petit ſac au bout d'un bâton au travers d'une fenêtre, & de crier aux paſſants, *Donnez, s'il vous plaît, une obole au pauvre Belizaire, que l'envie, & non aucun crime qu'il ait commis, a réduit au triſte état où vous le voyez.*

Près de l'endroit où eſt cette Tour, il y avoit autrefois un Port pour les Galeres, où les Empereurs Theodoſe, Arcadius, & pluſieurs autres qui leur ont ſuccedé, tenoient leurs Vaiſſeaux; mais aujourd'huy il n'en reſte rien qui puiſſe faire juger qu'il y ait jamais eu là un Port, non plus qu'en tirant un peu plus loin vers le Serrail, où Julien l'Apoſtat en avoit fait faire un autre qu'il nomma Julien, de ſon nom, & qui depuis fut nommé *Port de Ste. Sophie*, parce qu'il étoit vis-à-vis de l'endroit où cette Egliſe eſt bâtie.

Directement derriere ce Port des Galeres, on voit, par-deſſus les autres bâtiments, la *Colomne Hiſtorique* dont nous avons déja parlé.

En continuant toûjours ſon chemin vers le Port, le long des murailles de la Propontide, on ne trouve rien qui mérite qu'on arrête ſa Caïque, ſi ce n'eſt lors qu'on approche des Jardins du Serraïl, dont pourtant je ne ſaurois dire que peu de choſe, parce qu'on ne les peut voir que par-dehors.

Fontaine Sainte.

Un peu plus loin on voit une Fontaine, pour

pour laquelle les Grecs ont une grande veneration pendant toute l'année; mais sur-tout le jour de la *Transfiguration*. Alors ils se rendent en foule à cette Fontaine, qu'ils appellent ἁγίασμα; c'est-à-dire, *Sainteté*, afin de faire boire de ses eaux à leurs malades, qu'ils enterrent jusqu'au col dans le sable qui est autour. Ils disent des merveilles de la vertu de ces eaux, & dès que les malades en ont bû ils les déterrent. La plûpart de ceux qui se portent bien font comme les malades, & prennent apparemment cette précaution contre les maux a venir.

Les Grecs ont une infinité de ces Fontaines miraculeuses; & il n'y a presque pas une Ville, ni un Bourg, où l'on n'en trouve quelqu'une qui, soit par une vertu surnaturelle, soit par une qualité métallique ou minerale, ne produise réellement de bons effets.

On dit que le Grand Seigneur, qui se divertit à voir le spectacle que donne cette grande affluence de peuple, se tient ordinairement ce jour-là à sa fenêtre, sans pourtant que personne le puisse voir.

On voit auprès de cet endroit une grande fenêtre, par où l'on jette de nuit dans la Mer ceux qu'on étrangle dans le Serrail, & l'on tire en même-tems autant de coups de Canon qu'il y a de ces malheureux qui finissent ainsi leur vie.

Fenêtre par où l'on jette ceux qu'on a étranglez.

Assez

Assez près de la Fontaine, dont nous venons de parler, on rencontre le Kiosk du Bostangi-Bachy, ou Intendant des Jardins. C'est un Pavillon, ou grand Balcon couvert, qui est en-dehors des murailles du Serrail, & qui a sa vûe sur une grande partie de la Propontide & du Bosphore de Thrace. Les Turcs prennent un grand plaisir à se tenir dans ces sortes de Pavillons, & il y a très-peu de Serrails où il n'y en ait plusieurs, quelques-uns au milieu des Jardins, afin d'y pouvoir mieux prendre le frais, les autres sur le bord de l'eau, si elle passe auprès, & les autres sur le haut des maisons en maniere de platte-forme couverte.

Kiosk du Bostangi-Bachy.

Ces Kiosks sont très-propres à entretenir l'humeur rêveuse des Turcs. Ils se mettent là-dedans sur un Sopha ou Estrade, avec une pipe de tabac & quelques *Flingeans* ou tasses de caffé, & ils y demeurent quelquefois deux ou trois heures en compagnie, sans se rompre la tête à force de parler. On ne s'y exprime jamais qu'à demi mots, encore sont-ils souvent interrompus par une prise de caffé qu'ils boivent extrêmement chaud.

Ce Kiosk du Bostangi-Bachy n'est pas si fréquenté que les autres, parce que, comme cet Eunuque a la quatriéme Charge de l'Empire, il n'a pas le tems d'y aller prendre le frais, ni de jouir des agréments que la beauté de la situation

situation de ce lieu presente à la vûë. Il est assez occupé des affaires du Serrail, & à donner ordre aux autres maisons de plaisance du Grand Seigneur dont il a l'Intendance, outre la direction qu'il a encore de toutes les Villes & de tous les Villages qui sont sur les rives du Bosphore & de la Propontide, qui dépendent de sa Jurisdiction. On entre dans ce Kiosk par-dedans le Jardin du Serrail, & l'on en sort de l'autre côté par une petite porte qui a un degré qui vient rendre au bord de la Mer.

La premiere chose qu'on rencontre ensuite en avançant toûjours le long des murailles de la Ville, qui servent ici de clôture au Serrail, est une quantité de pieces de Canon qui sont la plûpart pointez à fleur d'eau pour deffendre l'entrée du Serrail & du Port, au cas que quelqu'un voulût les forcer.

Canon pour la sûreté du Serrail & du Port.

La plus grosse & la plus considérable de toutes, est celle qui tira le dernier coup, lors de la prise de Bagded, & qui par le desordre qu'elle y fit, obligea la Ville de se rendre à Sultan Murat. On la conserve bien plus soigneusement que les autres, & l'on a fait faire une chambre exprès pour la mettre.

L'on ne tire jamais ces pieces, quoi qu'elles soient toûjours chargées, si ce n'est le premier ou le second jour de la Lune du *Bairam*,

auquel on en tire quelques-unes pour avertir les *Musulmans* que la Fête solemnelle du *Bairam* est arrivée, & que comme le *Ramazan* est fini, ils ne sont plus obligez de jeûner. On les tire aussi quelquefois à l'occasion des réjoüissances publiques, comme lors que le Grand Seigneur a pris quelque Province ou quelque Ville. Autrement on ne s'en sert point, à moins qu'il n'arrivât que quelque Vaisseau voulût entrer dans le Port, ou en sortir sans ordre, ou bien que quelque Officier de marque fut condamné pour quelque crime à être jetté dans la Mer. Alors on en tire un coup, comme nous avons déja dit.

Porte du Jardin du Serrail.

Au milieu de ces pieces de Canon se voit une des quatre Portes du Serrail, savoir celle des Jardins, on l'appelle Bostan-Capi. Elle est flanquée de deux grosses Tours rondes, chacune couverte de son Pavillon, & accompagnée de deux gros cyprès, & d'autres arbres qui sont hors du Serrail sur le bord de la Mer.

Au pied de ces Tours il y a deux Compagnies de *Bostangis* ou Jardiniers, qui sont les *Capigis*, ou Gardes de cette porte, par laquelle on ne sauroit entrer ou sortir que par la permission de ces deux Gardes, qui ne l'accordent pas aisément. Il n'y a que les seuls Officiers du Serrail qui ayent la permission de

passer

passer par-là. Les Sultanes s'en servent aussi, lorsque le Grand Seigneur les veut mener sur le Canal de la Mer Noire, ce qui ne leur arrive pas souvent, ou bien lorsqu'elles vont au Serrail de Scudaret qui est presque vis-à-vis de cette Porte.

Autrefois cet endroit portoit le nom *d'Acropolis*, ou pointe de la Ville, parce c'est l'extrêmité de cette langue de terre sur laquelle Constantinople est bâtie, on l'appelle à present la pointe du Serrail ou *Sarai-Bournu*.

Après qu'on a doublé cette pointe du Serrail & passé une petite Fontaine où la plûpart des Vaisseaux vont faire de l'eau, on approche de deux autres KIOSKS ou Pavillons, que Sultan Soliman fit bâtir sur le bord de la Mer, afin de voir plus à son aise entrer & sortir ses Vaisseaux de guerre, qui étoient bien plus nombreux & en meilleur état qu'à present, & pour en donner aussi le divertissement à ses Sultanes. Kiosks de Sultan Soliman.

Le premier de ces KIOSKS étoit pour ses femmes dont il avoit un grand nombre. Il est bien plus haut que les autres, & il a son entrée par-dedans le Serrail, sans qu'on puisse être vû. Il est bâti en long sur des arcades, & il a trois belles chambres, chacune desquelles est ornée de plusieurs Coupoles dorées, & d'une espece de petites Alcoves, qui ont leurs

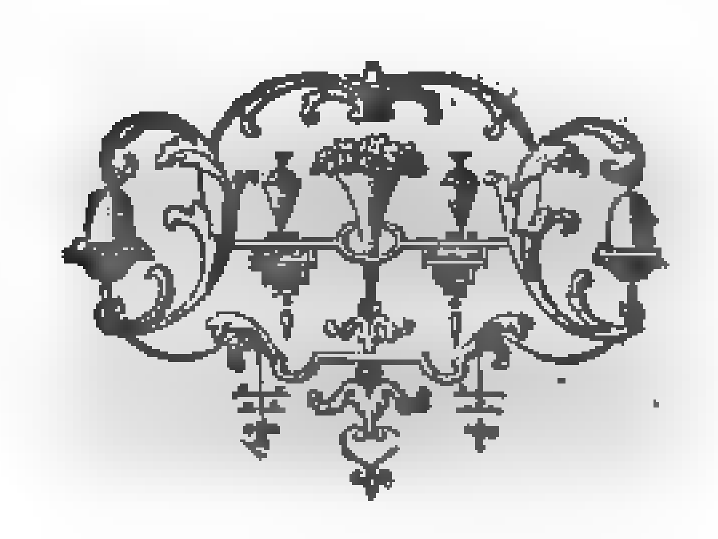
Sophas, leurs Matelas, carreaux, tapis de pied, & tout ce qui en dépend, dont la richesse répond à la magnificence des Princes Ottomans. Ces *Sophas* ou Estrades sont auprès des fenêtres qui ont des jalousies, afin que les Sultanes puissent regarder à leur aise tout ce qui se passe dehors, sans courir risque qu'on les voye, ce qui seroit un grand crime pour elles, & pour ceux qu'on sauroit qui les auroient vûës. Mais les ornements du Kiosk des Sultanes n'ont rien que de fort commun en comparaison de la grande Salle de l'autre. On ne peut rien imaginer au monde de plus propre. Le marbre, les colomnes, les jets d'eau artificiels, les riches tapisseries, les galeries qui régnent tout autour, la belle vûë qu'on a de tous les côtez, & les balustres dorez & ciselez, en font un Palais enchanté. On trouve quelquefois l'occasion d'y entrer, pourvû qu'on prenne bien le tems qu'il n'y a plus que les Gardes, & encore leur faut-il bien garnir les mains.

Comme ces Pavillons ne sont bâtis sur le bord de la Mer qu'afin que le Sultan puisse delà aller se promener sur l'eau, il y a toûjours auprès de ce Kiosk cinq ou six petites Galeres, quelques grandes Caïques, & autres barques legeres, toutes prêtes à prendre le Grand Seigneur & sa suite, quand il veut s'aller diver-

tir

tir ſur le Canal. Ces galeres & ces barques ſont fort proprement dorées & peintes par tout, même les rames, les avirons, & les crocs le ſont depuis un bout juſqu'à l'autre, ce qui rend magnifiques les divertiſſements que le Grand Seigneur va ſouvent prendre ſur le Boſphore, quand il ſe trouve à Conſtantinople.

Lorſqu'on a paſſé ces Kiosks, les murailles qui ferment le Serrail, commencent à ſe ſéparer de celle de la Ville, & montant juſqu'auprès de l'Egliſe de Ste. Sophie, où eſt la porte de ce Palais, elles deſcendent enſuite vers la Propontide au-deſſus du Kiosk du Boſtangi-Bachy.



CHAPITRE XII.

Traité de quelques particularitez concernant la Religion des Turcs.

COMME ce n'est qu'avec beaucoup de retenuë & très-rarement que les Turcs veulent s'entretênir avec ceux qu'ils appellent Infidéles, des choses qui regardent leur Religion ; il est très-difficile de s'en instruire à fonds par eux-mêmes, à moins qu'on ne leur donne l'espérance de se vouloir faire *Musulman* (c'est ainsi qu'ils appellent leurs Fidelles.) C'est donc principalement par leurs Livres qu'on peut parvenir à la connoissance de leurs Mystéres, quand on est assez heureux pour les recouvrer, ce qui est très-difficile. D'un autre côté tous ceux qui voyagent ne sont pas instruits dans la Langue des Turcs, (*a*) & ainsi il faut qu'ils ignorent les choses qui sont écrites en cette Langue. Comme je l'ignorois

(*a*) C'est principalement en Arabe que sont écrits tous les Livres qui traitent de la Religion des Turcs ; c'est leur Langue savante, comme parmi nous le Latin. Et dans les Livres même de Prieres, qui sont en Langue vulgaire, on y a conservé beaucoup de mots Arabes.

l'ignorois aussi, je n'ay pû m'en instruire que très-superficiellement, dans quelques conversations avec les Turcs. Cependant comme je ne doute pas qu'on ne soit bien aise de trouver ici quelque chose qui regarde la Religion des Turcs & les principaux Points de leur Créance, & que j'ay remarqué qu'il y a quelques Auteurs qui ont penetré assez avant dans ces Mystéres, & entr'autres M. Ricaut Secretaire de Monsieur Winchelsey Ambassadeur d'Angleterre à la Porte, & les S[rs]. Thevenot & Grelot; je me persuade que le Lecteur ne sera pas fâché que j'emprunte ici quelque chose de ce que ces M[rs]. ont mis en lumiere, & que je prenne d'eux, pour l'instruction de ceux qui liront cette Histoire, ce que je ne pourrois tirer de mon propre fonds. Au reste, j'ay crû devoir donner cet avertissement, parce que je ne veux avancer ici, comme de moi-même, que ce dont j'ay une connoissance certaine. Quoi qu'au reste, parmi ce que je rapporteray de ces Messieurs, il y ait plusieurs choses où j'ay été confirmé dans mes voyages, par l'instruction que j'en ay prise en divers endroits.

Depuis que Mahomet II. eut pris la ville de Constantinople, & qu'il eut fait son entrée dans l'Eglise de S[te]. Sophie, ce Temple que les Empereurs Chrétiens avoient dédié à la Sagesse

Sageſſe Eternelle du Fils de Dieu, n'a plus ſervi à la célébration des Divins Myſteres de la Religion Chrétienne, & depuis le 29. May 1453. que la domination des Grecs fut renverſée par ce funeſte malheur, on n'a plus exercé dans cette Egliſe d'autre culte Religieux que le *Namas*; c'eſt-à-dire, la Priere ordinaire des Mahometans. Mais comme on peut conſidérer ce *Namas* à trois égards; ſavoir, ou par rapport à celui qui prie, ou par rapport au prochain, ou bien enfin par rapport à Dieu; ils diſtinguent auſſi entre ce qu'un bon *Muſulman* doit faire avant la Priere publique, pendant qu'il prie, & après qu'il a prié, afin de s'acquitter dignement de ce qu'il ſe doit à ſoi-même, de ce qu'il doit à ſon prochain, & de ce qu'il doit à Dieu conformément à la Loi.

Les choſes qu'un bon Muſulman doit faire avant que de prier, ſe rapportent ſelon eux, à cinq Points. Le premier, c'eſt de croire les Articles de la Foi Mahometane; le ſecond, d'être circoncis; le troiſiéme, de pardonner à ſes ennemis; le quatriéme de crier de deſſus les Minarets pour appeller le monde à la Priere, ou d'aller à la Moſquée lorſqu'on eſt ainſi appellé, & le cinquiéme de ſe laver, ce qui eſt une préparation immédiate à la Priere: ils ſont fort ſoigneux obſervateurs de cette ceremonie,

remonie, comme nous l'avons déja remarqué.

D'autres disent que l'observation de ces cinq autres Articles, nonobstant les differentes explications de leur créance, suffisent pour passer pour un vray fidéle. Premierement, de tenir nettes toutes les parties de son corps, & d'être propre en ses habits. II. De prier cinq fois le jour. III. D'observer le *Ramazan* ou jeûne d'un mois. IV. D'accomplir le *Zeket*; c'est-à-dire, de donner l'aumône, selon la régle qui leur en a été prescrite par leurs quatre Docteurs dans un certain Livre nommé *Asam Embela*; & V. D'aller, s'il leur est possible, en Pélerinage à la Mecque. (*a*)

(*a*) Il paroîtroit par cet Article de nôtre Relation, qu'il n'y a que cinq Commandements dans la Loy des Mahometans; cependant le *Solitaire Turc*, traduit par M. de la Croix, homme très-versé dans la connoissance de la Religion des Turcs, dit qu'il y en a huit; & je crois qu'il est à propos de les mettre ici en peu de mots. Le premier est conçû en ces termes: *Il n'y a qu'un seul Dieu, duquel Mahomet est le Prophete.* Le second. *Honore ton pere & ta mere, porte-leur l'amour, le respect & la veneration qui leur sont dûs, & garde-toi bien de leur desobéir*; & on raconte à ce sujet que Mahomet passant par la Vallée de Josaphat, où Absalon s'étoit fait élever un Tombeau, il jetta une pierre dessus en disant, maudit soit Absalon & ceux qui s'éleveront contre leurs peres. Le troisiéme. *Ne fais point à autruy que ce que tu voudrois qu'on te fît.* Le quatriéme. *Assiste à la Mosquée*

Articles de la Creance Mahometane.

Mais on peut dire que tous les Articles de la Créance Mahometane sont compris en deux Points. Savoir, qu'il n'y a qu'un Dieu, & que Mahomet est son Prophête ou son Envoyé, car le mot *Rezul-alla* signifie, disent-ils, plûtôt Envoyé que Prophête.

Tout le monde sçait que Mahomet, homme dont la conduite n'étoit pas fort réglée, &

& vâque à l'Oraison au tems ordonné, après t'en être rendu digne par l'ablution, sans laquelle ta Priere sera de nulle valeur. Le cinquiéme. *Jeûne une Lune de l'année, suivant l'ordre établi.* Le sixiéme. *Fais l'aumône suivant tes facultez.* Pour obéir à cet Article, les Turcs font des Charitez aux pauvres, d'autres ont soin de laver les Cadavres des Morts, de les ensevelir, & de donner quelque argent pour faire prier Dieu pour eux. Il y en a qui font bâtir des Hôpitaux pour les malades, des Mosquées; quelques-uns employent leur bien à faire des Ponts, pour faciliter le passage des Rivieres, ou des Fontaines, des Citernes ou des Puits, dans les lieux où il n'y en a point. Quelques-uns poussent la charité jusqu'à avoir soin des chiens & des autres animaux, & laissent en mourant des fonds pour leur subsistance. Le septiéme. *Marie toi lorsque tu seras en âge, & observe les Ceremonies.* J'auray quelque autre occasion de dire sur ce Commandement des choses assez particulieres, & qu'on ne croit point communement qui soient observées par les Mahometans. Enfin, le huitiéme & dernier Commandement est sur l'Homicide. *Ne tue personne, si tu n'y es forcé pour ta deffense*; & c'est la pensée des Mahometans, que l'Homicide ne sera point remis par la justice Divine en l'autre monde, à moins qu'on ait satisfait à l'humaine en celui-ci.

& qui étoit assez libertin dans toutes ses manieres, étoit de son premier état un gardeur de Chameaux, & qu'assisté du Moine Sergius, il fut l'inventeur de ces deux Articles, & de plusieurs autres qui passent tous sous le nom de Créance Mahometane.

Il y en a qui croyent que la Créance d'un seul Dieu ne s'est introduite chez les Turcs que par occasion. Le Sr. Grelot dit, que si l'on en veut croire *Jacoub-Elkindi*, Auteur dont les Ecrits se trouvent en Syrie, Sergius, lors que l'Alcoran fut dressé, envoya Mahomet à quelques Arabes Idolâtres, qui adoroient une certaine grande Statuë à qui ils avoient donné le nom de *Hacbar*; c'est-à-dire, le *Très-Grand*, afin de leur dire qu'étant l'Ambassadeur de Dieu, il leur venoit commander de sa part de n'adorer plus les Idoles, comme ils avoient fait jusques-là, mais de ne reconnoître desormais qu'un seul vray Dieu, qui étoit celui qui l'envoyoit vers eux. Ces Arabes, qui étoient accoûtumez depuis long-tems au culte de leur *Hacbar*, ne voulurent point lui déférer, & ils lui objectérent ces paroles. *Si nous n'adorons qu'un seul Dieu, & que ce soit le vôtre, que deviendra nôtre Hacbar?* Mahomet ne sachant que répondre à cela, retourna vers Sergius pour le consulter là-dessus, & jugeant qu'il étoit d'une extrême importance d'atti-

rer à sa nouvelle Loy ces Arabes Idolâtres, qui étoient en très-grand nombre, & voisins de la Montagne de Sina où il avoit été Moine, leur renvoya ce nouveau Legislateur, afin de leur faire accroire qu'ayant depuis consulté Dieu sur leur réponse, le Ciel étoit content qu'ils continuassent toûjours la même vénération pour leur *Hacbar*, pourvû qu'ils adorassent aussi Dieu, & que pour marque de cela, desormais tous les bons *Musulmans*, ou vrais Fidéles, seroient appellez à la Priere au nom de Dieu & de *Hacbar*. Les Arabes Idolâtres s'y accordérent, & l'on n'entendoit plus parler parmi ces pauvres aveugles que de l'Invocation de Dieu & de *Hacbar*, jusqu'à ce que Mahomet s'étant rendu puissant, fit ôter cette Idole de leurs Temples, & y mettre ces mots en grosses lettres Arabes, *Alla ou Habar* (*Dieu & Hacbar*) que les *Muësins* ont depuis employé pour appeller le monde à la Priere. C'est-là le sentiment de cet ancien Auteur *Jacoub Ebni Issaac Elkindi*, qui a vécu environ l'an 800. de Jesus-Christ, un peu moins de deux cents ans après Mahomet.

Les Turcs n'adorent donc qu'un seul Dieu, Créateur du Ciel & de la Terre, & Maître absolu de toutes choses. C'est aussi pour cette raison qu'ils ne veulent souffrir dans leurs Mosquées aucune Image de ce qui a eu vie, ni

ni en platte peinture ni en bosse, & s'il en est resté quelques-unes en Mosaïque, que la dévotion des anciens Chrétiens avoit fait mettre dans l'Eglise de Ste. Sophie, c'est qu'étant placées trop haut & dans quelques coins obscurs, les Turcs, qui lorsqu'ils sont dans leurs Temples ont toûjours la vûë baissée, n'ont pas encore remarqué s'il y en a, ou, que s'ils s'en sont apperçûs, ils n'ont pas voulu dresser d'échaffauts assez hauts pour y monter, afin de les aller effacer. Car il est aisé de remarquer qu'ils l'ont fait dans tous les endroits où on les pouvoit apperçevoir, & sur-tout dans ceux qui n'étoient pas trop élevez, car ils ont défiguré toutes ces Images avec de longs bâtons, ou les ont même entierement effacées en passant de la chaux par-dessus.

Le second Article de la Créance des Mahometans, suivant M. Grelot, comprend en abregé toutes les rêveries & toutes les extravagances de l'Alcoran & de tous ses Commentaires, comme de croire que Mahomet est l'Envoyé de Dieu, & qu'il ne peut jamais y avoir de vérité plus certaine que ce qu'il leur a laissé, soit par écrit, ou par tradition, &c. Et comme cet Article est la source de tous les autres, il n'est pas necessaire de rapporter ici les visions qu'ils ont sur la Création du Monde, sur sa conservation, & sur les

moyens

moyens dont Dieu se sert pour les sanctifier & pour les sauver, non plus que plusieurs autres imaginations qui ne s'accordent guéres avec la droite raison, & dont pourtant leurs esprits & leurs livres sont remplis. Ils ont, au sujet du Paradis, de la félicité éternelle, des pensées tout-à-fait charnelles. Car ils croyent bien à la vérité qu'il y aura alors une vûe bien-heureuse de Dieu, mais ils y ajoûtent aussi un assouvissement de toutes sortes de voluptez charnelles, & même ils y donnent place à plusieurs bêtes, comme le *Mouton d'Abraham*, le *Veau* de *Moïse*, la *Fourmis* de *Salomon*, le *Perroquet* de la *Reine de Saba*, l'*Asne d'Esdras*, la *Baleine* de *Jonas*, le *Chien* des *Sept Dormans*, & le *Chameau* de *Mahomet*.

Ils ont tous les Prophêtes en grande vénération, & ont du respect pour leurs Sepulchres; mais principalement pour ceux de *Moïse* & de *Jesus-Christ*, qu'ils ne reconnoissent pas néanmoins pour Fils de Dieu, & qu'ils ne croyent pas qui ait été crucifié, & pour celui de *Mahomet*, qu'ils tiennent pour le plus grand de tous.

Circoncision des Turcs.

Lorsque Mahomet donna sa Loy, il se forma en partie sur les Loix des Juifs, & en partie sur celle des Chrétiens, empruntant des unes & des autres ce qui lui sembloit le plus propre, & s'accommodant tellement aux deux

deux partis, qu'il pût attirer aisément à sa Secte, tant les Juifs, que les Chrétiens Schismatiques, & en grossir le nombre de ses Disciples.

Et afin d'avoir un Sacrement pour les siens, il choisit celui des Juifs en reçevant la *Circoncision*, qu'il estima plus commode pour soy, & d'une origine plus ancienne que le *Baptême* des Chrétiens qui lui sembloit trop simple.

Il mit pourtant cette difference entre sa Circoncision & celle des Juifs, qu'on ne la devoit pas administrer aux enfans huit jours après leur naissance, mais lorsqu'ils auroient onze ou douze ans, auquel temps, non-seulement ils sont en état de rendre raison de leur foy, & de faire de bouche cette confession *la illah illahah, Mehemet resul alla*, c'est-à-dire, *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, Mahomet est son Prophête*; mais aussi d'en comprendre le sens. Outre qu'il y a encore cette petite difference entre la Circoncision des Mahometans & celle des Juifs, que ceux-ci, après avoir coupé le prépuce, déchirent avec les ongles & redoublent avec les doigts la petite peau d'en bas, que les Anatomistes nomment le *Frein*, au lieu que ceux-là se contentent de couper le prépuce.

Après que Mahomet se fut fait circoncire, il commanda à tous ses Sectateurs d'en faire autant,

autant, soit que ce fût pour mieux reconnoître les corps de ses Musulmans, qui seroient morts dans les guerres qu'il faudroit entreprendre & soûtenir pour l'introduction & pour le maintien de ses Loix, afin de les honorer comme des Martyrs après leur sépulture, soit, comme nous avons dit, afin d'attirer plus aisément les Juifs à ses erreurs par cette conformité de cérémonie, soit enfin que ce Legislateur impur, par cette fausse affectation d'une pureté extérieure, voulut cacher plus aisément aux yeux du monde les impuretez de son ame. Quoi qu'il en soit, il obligea ceux qu'il avoit déja engagé dans ses erreurs, à reçevoir la Circoncision, parce que, comme quelques-uns le prétendent, cette partie que l'on retranche pouvant aisément cacher quelques saletez, il pourroit arriver qu'un Mahometan qui viendroit à prier Dieu sans s'être parfaitement purifié, ne fût pas exaucé de Dieu, mais regardé de lui comme *Mordar*; c'est-à-dire, comme un Infidéle, impur & souillé.

Cette Circoncision, que les Turcs appellent *Schounnet*, n'est regardée que comme une marque de l'obéïssance qu'ils rendent à la parole non écrite de Mahomet, car il n'en a rien écrit dans son Alcoran; mais voyant qu'il avoit déja beaucoup de Sectateurs, & qu'il lui en venoit encore tous les jours davantage,

vantage, il leur ordonna seulement de se distinguer ainsi, tant des Chrétiens, que des Juifs même qui sont à la vérité circoncis, mais d'une autre maniere qu'eux, quoique pourtant les Mahometans admettent leur Circoncision.

Comme c'est à cette marque qu'ils reconnoissent leurs vrais Fidelles, il est deffendu à ceux qui ne l'ont pas reçû, même aux enfans de leur Loy, d'assister à la Priere. Il est vray qu'il n'y a point à la porte de leurs Temples de gens commis pour faire cette recherche: mais si quelque Chrétien, comme il est quelquefois arrivé, avoit la hardiesse d'assister à la Priere, & qu'il y fût pris sur le fait, il seroit brûlé tout vif, ou du moins il seroit empalé.

Quoi qu'il faille, pour être circoncis, avoir onze ou douze ans, il y en a pourtant quelques-uns qui le sont à sept ou huit. D'ordinaire on ne les circoncit pas plus jeunes, mais bien plus âgez, comme de quatorze ou quinze ans, & plus, suivant la volonté des parents, parce que cette ceremonie se peut fort bien différer par pauvreté, lorsque celui qui doit être circoncis, ou bien ses parents, ne sont pas en état de faire les frais de la Circoncision, auquel cas ils sont obligez d'attendre que quelque personne puissante se fasse circonci-

re, afin que se cachant pour ainsi dire parmi l'appareil de la Fête, ils puissent être déchargez de la dépense.

Quand le jour de la ceremonie est arrêté, on prépare un festin dans la maison de celui qu'on doit circoncire, & cependant on lui fait prendre ses plus beaux habits, on le fait monter sur un cheval, ou sur un chameau, & on le promene par toute la Ville, si elle n'est pas trop grande, ou bien, comme cela se pratique à Constantinople, par tout le quartier où il demeure. Ses camarades d'école, ou ses amis, le suivent tous à pied, en jettant de grands cris de joye, de ce qu'on va le reçevoir au nombre des *Musulmans* ou des vrais Fidelles. Lorsque cette Calvacade est achevée, & que le monde est retourné à la maison, l'Imam de la Mosquée du quartier fait une petite Exhortation au sujet de l'opération qui se va faire, après-quoi un Chirurgien ayant mis le jeune homme sur le Sopha, ou Estrade, deux de ses serviteurs tiennent un linge étendu devant lui, & alors, tirant le prépuce le plus qu'il est possible & le serrant avec une petite pincette tout auprès de la tête, il le coupe avec un rasoir. Cela fait, il montre aux assistants la partie coupée qu'il a mise sur le bout de son doigt pour la faire voir à la ronde, criant cependant plusieurs fois *alla Hecber ja alla alla*. Ensuite

ſuite il bande celui qu'il vient de circoncire, qui fait aſſez connoître, par ſes cris, quelle douleur lui cauſe une playe faite dans une partie ſi ſenſible; & les aſſiſtants redoublant leurs cris, félicitent le nouveau circoncis, de ce qu'il eſt reçû au nombre des Fidelles, après-quoi ils vont prendre place au *Sofra*; c'eſt-à-dire, à la Table, où ils ſont régalez ſelon les moyens des Parents du nouveau Muſulman.

Les libéralitez que les perſonnes riches exercent à la Circonciſion de leurs enfans montent ſouvent à de grandes ſommes, car outre les preſents qu'ils font à quantité de jeunes garçons, qui ſe font circoncire à cette occaſion & aux dépens de ces perſonnes riches, outre auſſi la dépenſe du feſtin qui ſe fait à toute la Compagnie, ils diſtribuent encore de grandes aumônes aux pauvres de leur voiſinage, afin que par leurs prieres ils attirent la grace de Dieu ſur le nouveau circoncis & ſur toute la famille.

La ceremonie qui s'obſerve à la Circonciſion des *Renegats* eſt preſque la même, excepté que comme ce ne ſont pour l'ordinaire que des miſérables, on porte après eux deux baſſins pour y amaſſer les aumônes que la plûpart des Spectateurs ne leur refuſent point. Ils portent, auſſi-bien que les autres, une fléche

dans leur main, qu'ils tiennent en haut, le fer tourné en bas, pour faire croire à tout le monde qu'ils se laisseront plûtôt percer de mille coups, que de renier jamais la Foy Mahometane. Mais les gens d'esprit doutent ordinairement de la sincerité de ces nouveaux *Musulmans*, parce qu'ils ont expérimenté depuis long-tems que ces sortes de gens, qui ont si aisément quitté leur premiere Religion, de laquelle peut-être ils n'ont jamais été bien persuadez, ne feront pas plus de difficulté d'abandonner la nouvelle qu'ils embrassent & pour laquelle ils soumettent leur corps à une ceremonie si douloureuse. Ce qui leur fait dire, comme un proverbe ordinaire; *Er Kimsena Giaour Olmichidi eche er Musulman olur.* C'est-à-dire; *celui qui a été un mauvais Chrétien ne sera jamais bon Turc.* Et à dire le vray, tout le mal qui se fait en Turquie vient plûtôt du côté de ces Renegats que de celui des Turcs, qui sont ordinairement d'un naturel fort civil & fort traittable, principalement lorsqu'ils se rencontrent avec des personnes qui savent s'accommoder à leurs manieres & s'abstenir des choses qui les scandalisent. Il est vray que le nombre de ces Renegats est plus grand que celui des Turcs même, & que la plûpart des Bassas & de toute leur suite, ne sont que de ces deserteurs de la Religion Chrétienne, ou de celle des Juifs.

II.

Il y a trois ſortes de Renegats. Les premiers ſont ceux que le ſort a fait trouver entre les Enfans de Tribut que le Grand Seigneur leve de tems en tems par tout ſon Empire : les ſeconds, ceux qui changent à deſſein de Religion, peut-être dans l'eſpérance de rendre leur condition meilleure : & les troiſiémes, ceux qui ne le deviennent que par la crainte des châtiments qu'ils ont peut-être meritez pour quelque faute qu'ils auront commiſe, ou bien à cauſe du mauvais traitement des maîtres qu'ils ont eu le malheur de rencontrer : mais le nombre de ces derniers eſt le moindre.

Les Eſclaves des Turcs ne ſont pas ſi malheureux qu'on ſe l'imagine d'ordinaire. Ils ſont ſouvent les ſeconds maîtres de la maiſon, & l'on a même des exemples d'Eſclaves qui ſe trouvoient ſi bien chez leurs *Agas*, qu'après en avoir obtenu la liberté, & être retournez en Europe, où ils ne trouvoient pas ce qu'ils avoient eſperé, ils ſont retournez en Turquie pour s'engager une ſeconde fois de leur bon gré à une ſervitude qui leur avoit ſemblé d'abord inſupportable. Ces Eſclaves ſont heureux dans leur malheur, lorſqu'étants en quelque Ville conſidérable ils rencontrent un bon Maître, & qu'ils ont quelque talent. Car ils ſont aimez de leurs Maîtres, qui ne les empêchent point d'aller à l'Egliſe & d'y faire

leurs dévotions. Ils sont aussi assez souvent dans la bonne grace de leurs Maîtresses, qui par la compassion, qui est naturelle au sexe, adoucissent par quelques gratifications & par quelques presents, la rigueur de la servitude. Ainsi ce n'est pas une condition si malheureuse qu'on se l'imagine, qued'être Esclave d'un Mahometan. On y en trouve rarement qui soient contraints par leurs Maîtres d'abjurer leur Foy ; & quoique les bons Musulmans se fassent une loy d'exhorter au moins trois fois le jour ceux qu'ils ont en leur puissance à embrasser l'Alcoran, il s'en trouve très peu pourtant qui les y forcent par de mauvais traitements.

Il faut que j'ajoûte encore, au sujet de la Circoncision, que le lieu de cette ceremonie sanglante n'est point fixé, non plus que le tems, ni le choix de la personne par qui elle se doit faire, ou aux bains, ou à la maison, par un *Imam*, aussi-bien que par un Chirurgien, quand il y en a un. Car comme c'est simplement une marque du Mahometisme, & non pas un Sacrement, on en trouve la célébration bonne sans distinction, en tout tems, en tous lieux & par toutes sortes de personnes.

On n'attend pas cette Ceremonie pour donner le nom aux enfans, car quoi qu'il y ait un Parain ou Compere, ce n'est pas pour don-

donner le nom à l'enfant, qui le reçoit dès qu'il est né; car alors son Pere le prenant entre ses bras, l'éleve en haut pour l'offrir à Dieu, & lui mettant ensuite quelques grains de sel dans la bouche, le nomme par son nom, en disant, *Dieu veüille N. N. que son S. Nom te puisse toûjours être aussi agréable que ce sel qui est en ta bouche, & qu'il t'empêche d'avoir du goût pour les choses de la Terre.* Pour ce qui regarde ceux qui meurent jeunes & avant que d'avoir reçû la Circoncision, on estime qu'ils sont sauvez par celle de leurs Peres, & l'on se contente de leur rompre le petit doigt de la main gauche, pour marque qu'ils n'ont point été circoncis.

Enfin, s'il arrive qu'un Juif se veüille faire Mahometan, on ne le circoncit point, parce qu'il l'est déja. Car quoique la Circoncision des Juifs differe un peu de celle des Turcs, comme nous l'avons remarqué, elle ne laisse pas de suffire dans cette occasion. On se contente donc de lui faire reciter tout haut la Confession de Foy des Mahometans. *La illa illalla Mehemet resul alla*; c'est-à-dire, *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & Mahomet est son Prophête.* Pendant qu'il dit cela, il tient le premier doigt élevé en haut, & par-là il est réputé être Turc. Ils n'ont pas besoin non plus de se faire Chrétiens auparavant, comme plusieurs se sont imaginez; car il faudroit, si cela étoit, qu'ils

qu'ils reçûssent le Baptême, qui est le Sacrement de la Profession du Christianisme; mais ce Sacrement n'est point du tout en usage chez les Turcs. Peut-être cette imagination est-elle venue de ce que, lorsque les Juifs embrassent la Religion Mahometane, ils sont obligez de croire de Nôtre Sauveur ce que les Musulmans en croyent; sçavoir, que Jesus-Christ est la Parole de Dieu, qu'il a été conçû du souffle ou de l'esprit de Dieu & né de la Vierge Marie, qu'il est Messie, &c. Mais cette créance ne les fait pas être Chrétiens pour cela, non plus que les Mahometans ne le sont pas, quoi qu'ils croyent de Jesus-Christ quelque chose que les Juifs n'en croyent pas.

Le Sr. Thevenot rapporte des Maures d'Egypte, qu'en ce qui regarde la Circoncision, ils sont encore plus superstitieux que les Turcs, parce qu'ils font circoncire leurs filles, ce que ceux-ci ne font pas. Ce sont les femmes qui leur administrent cette Circoncision, en leur coupant une petite partie de ce que les Anatomistes appellent *Nymphe*.

Pardon des Ennemis.

Comme il n'est pas moins de l'intérêt de la tranquillité publique de pardonner à nos ennemis, qu'il est certain que Nôtre Sauveur nous l'a expressément commandé, il ne faut pas s'étonner si la Loy des Turcs (qui est un assem-

assemblage mal digeré de ce qui leur a paru de meilleur parmi les Chrétiens, les Juifs, & les Idolâtres) recommande à ses *Musulmans* de pardonner à leurs ennemis particuliers : car pour ce qui regarde les ennemis de leur Religion & de leur Etat, ils sont obligez d'en avoir de tout autres sentiments.

Il n'y a donc presque point d'inimitiez entre les Turcs, & s'ils ont quelquefois des raisons qui les mettent mal ensemble, ils ne sauroient laisser passer le Vendredy, pour lequel ils ont la même veneration que nous avons pour le Dimanche, sans se réconcilier avec leurs ennemis : Et s'ils ne le peuvent faire, il faut au moins qu'avant que de se mettre à prier Dieu, ce qu'ils sont obligez de faire ce jour-là, ils protestent devant Dieu qu'ils pardonnent à leurs ennemis ; autrement ils croyent qu'ils ne seroient pas exaucez.

Sur ce fondement, il est très-expressément deffendu à tous les Mahometans, dans toute la Turquie, de faire aucun tort à son prochain, soit de bouche, en lui disant des injures, soit de fait en le frappant, ou en lui ôtant son bien ; soit enfin par autrui, en incitant quelqu'un à lui faire du mal. Au contraire, il y a des peines établies pour ceux qui viendront à pecher contre cette Loy. Le bâton est la seule plume dont ils se servent pour écri-

re cette sentence, & pour la faire executer. Aussi disent-ils qu'il est descendu du Ciel, parce qu'il leur imprime plus de respect, & qu'il les retient mieux dans leur devoir, que les Loix les plus saintes n'y servent parmi nous. C'est assez que le *Soubachy* aille de côté & d'autre par les ruës pour faire songer aux habitants d'une Ville, que le moindre bruit qui pourroit arriver entr'eux, seroit capable de faire tomber, non-seulement sur ceux qui l'auroient excité, mais aussi sur les plus innocents spectateurs, une grêle de coups de bâton, sans qu'ils s'en pûssent garantir, en criant *Toba Sultanum*, comme ont accoûtumé de faire ceux que l'on châtie, & qui demandent qu'on leur pardonne la faute qu'ils ont faite. Dans cette apprêhension chacun se tient en repos, & ceux qui seroient d'humeur à quereller n'oseroient laisser émouvoir leur bile, de peur d'être châtiez par la bourse, & qu'il leur en coûtât quelque mille *Aspres* s'ils étoient accusez au *Divan*; & encore moins oseroient-ils s'entrebattre, de crainte d'être battus d'une autre sorte: ainsi dès qu'ils voyent un commencement de querelle, ils sont obligez, sur les mêmes peines, de faire leurs efforts pour l'appaiser, & d'ordinaire ils ne quittent point la partie que le differend ne soit vuidé. Aussi voit-on la plûpart du tems qu'ils

qu'ils obligent ceux qui se sont querellez de s'embrasser après leurs démêlez, & de renouër une amitié, qui seroit rompue pour jamais, si l'on laissoit agir la passion de deux emportez, faute de s'entremettre de les accorder, comme cela ne se voit que trop en divers lieux parmi les Chrétiens.

Quand ceux qui se querellent, ou qui se battent, ne veulent point cesser, quelques exhortations qu'on leur fasse, & quelque passage de l'Alcoran qu'on leur allégue, (ce qui arrive rarement) on les sépare malgré qu'ils en ayent, & en criant *Charæ ulla*, qui veut dire *par la Loy de Dieu*, on les méne devant le *Kadi* ou quelque autre Juge, afin de les faire châtier de leur opiniâtreté. Ce Juge ordonne alors qu'on fasse coucher le coupable sur le dos, & après lui avoir donné deux ou trois cents coups de bâton sous la plante des pieds, qu'on lui a attachez à une *Falaque*, on lui fait encore payer deux ou trois mille *Aspres*, pour s'être laissé emporter à la colere jusqu'à se faire ainsi maltraiter.

La severité de ces loix, non-seulement retient par force dans les bornes de leur devoir les Turcs qui voudroient quereller les autres, & leur faire tort, mais elle les a encore insensiblement accoûtumez à ne point jurer & à ne point deshonorer le S^t.Nom de Dieu par leurs

 blas-

blaſphêmes, comme il y en a tant d'autres qui le font impunément, quoi qu'ils ayent des loix bien plus ſaintes qu'eux. C'eſt par cette raiſon que le plus grand ſerment qu'ils ayent à la bouche, quand ils veulent affirmer quelque choſe, c'eſt *valla hebilla*, qui ſignifie, *par le Dieu que j'adore.*

Mais les Turcs, qui ſont les plus éloignez de Conſtantinople, & ſur-tout le petit peuple, ſe ſervent des ſerments & des juremens des Grecs & des autres, parce qu'ils n'en ont point en leur propre langue, quoique pourtant ils en uſent plus par maniere de flâterie & de careſſes, que par invective.

Ils ne ſont pourtant pas toûjours ſi moderez, principalement les gens du commun, & quand ils ont affaire avec des perſonnes d'une autre Religion, ils les maltraitent extrêmement; & au lieu de ces douces paroles *Janum, Ikigusum, Cardache* (*mon cœur, mes yeux, mon frere*) & de quelques autres dont ils ont accoûtumé de ſe ſervir, on ne leur entend ſortir de la bouche que celles de *Giaour, Kupec, diuſis* (*infidèle, chien, ſans foi*) & autres ſemblables malédictions.

Mais ceux qui ſont un peu élevez au-deſſus du commun, comme les Marchands & les Juriſconſultes, ſont d'ordinaire traitables & fort civils, & lorſqu'ils ont pris quelque étranger

en affection, ils lui font autant de caresses & de bons traittements, que s'il étoit de leur païs & de leur Religion, principalement s'il peut s'entretenir avec eux en leur langue.

Heures de la Priere, &c.

Après avoir parlé de la Circoncision & du pardon des injures; il est à propos de dire quelque chose de la Priere des Turcs, qui fait le point principal de leur Religion. Ils croïent que les Juifs & les Chrétiens n'ayant pas obéï au commandement que Dieu leur avoit fait de prier, il enjoignit à Mahomet de recommander aux Musulmans de lui adresser leurs Prieres cinquante fois le jour; mais que celui-ci, prévoyant que ses Sectateurs ne pourroient pas garder ce commandement, fit tant auprès de Dieu qu'il se contenta de la dixiéme partie, & que ce grand nombre de cinquante Prieres par jour fût réduit à cinq.

Comme ils ne peuvent avoir ni cloches ni horloges, il a fallu établir des hommes qui les avertissent par leurs cris, du tems qu'ils doivent aller à la Mosquée, ou au moins prier à la maison. Ces Crieurs s'appellent *Muassins*, de deux mots Arabes *Muaz zin*, qui signifient *voix dans l'oreille.* Ils montent aux heures reglées, cinq fois le jour, sur les Minarets des Mosquées, & s'il n'y en a point, ils vont se tenir debout à la porte, & mettant les pouces dans leurs oreilles, ils crient à haute voix *Alla*

Hecber,

Hecber, & le reste, selon que l'occasion du jour l'exige.

On avertit donc cinq fois le jour de venir à la Priere, sçavoir au point du jour, à midy, sur les quatre heures après-midy, au coucher du Soleil (ce que les Italiens & les Turcs appellent vingt-quatre heures) & environ minuit. Les Turcs appellent, la premiere de ces Prieres *Salem*, ou *Sabah-Namasi*; la seconde, *Euylas Namasi*; la troisiéme *Kindi-Namasi*, la quatriéme *Accham-Namasi*; & la derniere *Yatsi-Namasi*.

Les Turcs ne manquent guéres ces cinq heures de la Priere, mais principalement la premiere & les deux dernieres; car si l'on s'aperçevoit que de ces cinq qui leur sont recommandées, ils ne s'acquittassent pas au moins de ces trois, ils seroient châtiez severement & exemplairement. Aussi n'y a-t'il rien qui les en puisse dispenser; car s'ils ne sont pas en état d'aller à la Mosquée, ils sont obligez de prier dans l'endroit où ils se trouvent; & même lorsqu'ils voyagent, ils doivent descendre de cheval, comme je l'ay dit ailleurs. Que s'ils voyagent dans la Compagnie d'une Caravane, le *Caravan-Bachy*, ou Maître de la Caravane, s'arrête, & se tournant vers le *Kobbé*, c'est-à-dire, du côté de la Mecque, il crie lui-même, ou il fait crier par un

un autre, qu'il est tems de prier, sur-quoi tous les Turcs sont obligez de descendre & de suivre son exemple. Les Chrétiens, qui se trouvent en cette Caravane, peuvent, s'ils le jugent à propos, demeurer à cheval; mais il ne leur est pas permis d'avancer chemin, pendant que les autres prient, si ce n'est qu'ils fussent les plus forts; car en ce cas-là les Turcs se tirent à quartier pour aller faire leur Priere.

Outre ces cinq Prieres que les Muësins publient tous les jours de dessus les Minarets, il y en a encore deux autres; sçavoir, celle du Vendredy, qui est leur jour du Repos, & celle du *Ramadan* ou Jeûne. La premiere s'appelle *Salach*, & se fait le matin à neuf heures, & la seconde *Taravié Namasi*, & elle se fait à minuit, pendant toute la Lune du *Ramadan*; sçavoir, le quinziéme du mois de *Regeb*, & le même jour du mois de *Chaban*. Toutes ces Prieres, dont les principales se font en Langue Arabe, ne durent pas chacune plus d'une demi-heure, & les ordinaires pas plus d'un quart d'heure.

Quand la *Salah* du Vendredy est achevée, les Marchands & les artisans peuvent ouvrir leurs boutiques; car ils ne sont pas obligez de chommer leur jour du Repos plus long-tems, & ceux qui en ont besoin retournent au travail. Mais les personnes aisées, & qui peuvent

s'en

s'en passer sans faire tort à leurs affaires, s'en vont chercher compagnie, & passent le tems à ne rien faire.

Le cri des Muesins n'est pas long à Constantinople. Ils ne disent rien autre chose que *Alla Hecber*, ce qu'ils répétent plusieurs fois, en tournant autour des galeries ou petites balustres des Minarets, après-quoi ils finissent, en criant *Alna elsela*; c'est-à-dire, *venez donc à la Priere, je vous en avertis.* Quoique ces mots soient Arabes, ils ne laissent pas d'être en usage & entendus de tout le monde parmi les Turcs.

Les Prieres sont d'ordinaire fort simples, principalement dans les petites Mosquées, & aux jours ordinaires; mais pendant le *Ramadan*, & aux jours de remarque, elles sont bien étudiées.

Les Muësins, & ceux qui les accompagnent sur les Minarets pour crier avec eux, font quelquefois une espece de concert qui n'est pas desagréable aux oreilles des Turcs, principalement quand ces Crieurs s'assemblent sur les Minarets de quelque Mosquée considérable, comme celle de Sultan Achmet, qui est bâtie dans *l'Hippodrome*, ou lieu de la course des chevaux. Cette Mosquée a six de ces Minarets, & à chacun d'eux trois galeries, qui sont remplies aux jours des grandes Fêtes de

ces

ces zelez Musulmans, qui criants tous ensemble fort haut & de tons differents, font une symphonie qui est bien capable de plaire aux oreilles des Mahometans, mais que les Chrétiens ne trouveroient pas agréable.

Monsieur Grelot rapporte sur ce sujet une avanture où l'imprudence & la jeunesse eurent la plus grande part, & dont la fin fut pourtant fort tragique. Lors, dit-il, que j'étois à Constantinople il arriva qu'un jour de *Bairam*, ou de Pâques des Ottomans, pendant que les Muesins faisoient un tel concert, un jeune Grec Chrétien, qui pouvoit avoir dix ou douze ans, passant par-devant la Mosquée, & ne prenant aucun plaisir à ce cri des Turcs, commença à le contrefaire, soit qu'il voulût s'en moquer ou qu'il ne sçût pas en quel danger il se mettoit. Quelques Mahometans qui venoient à la Mosquée entendant cela le prirent; & comme c'étoit un enfant, ils tâchérent de l'attirer par caresses & par presents à embrasser leur Religion; mais voyants qu'il ne se laissoit point ébranler, ils crûrent qu'ils pourroient faire par la force ce qu'ils n'avoient pû obtenir par leurs presents & par leurs caresses, & ils le mirent en prison. Après quelques jours on recommença à le solliciter, mais ils n'en tirerent que des réponses toutes opposées à l'espérance qu'ils avoient eüe; ce

jeune Grec aimant mieux, par une ſainte générosité, endurer les coups de bâton & même la mort, comme il l'a ſouffrit en effet dans la ſuite, que de donner la moindre marque aux Turcs qu'il eût envie d'embraſſer leur Doctrine, & que de vouloir prononcer un ſeul mot de leur Confeſſion de Foy; au contraire, il employa ſes derniers ſoûpirs à prononcer à tous moments ces belles paroles que l'Egliſe Grecque prononce ſi ſouvent dans ſes Prieres Κυριε ἐλέησον ἡμᾶς *Seigneur aye pitie de nous*, & mourant ainſi en confeſſant la Foy Chrétienne, il remporta ſans doute la Couronne du Martyre.

Quoique la voix de ces Crieurs ne faſſe pas tant de bruit que le ſon des cloches, elle ſe fait néanmoins aſſez bien entendre : & comme il ne paſſe point de carroſſes par les ruës de Conſtantinople, & qu'il y a très-peu de ces artiſans dont les métiers étourdiſſent, cette voix, qui eſt claire & perçante, penetre aiſément dans les quartiers, & même dans un tems calme, elle ſe fait entendre hors de la Ville, à une diſtance conſidérable.

Le nombre des Mueſins eſt fort grand, & il eſt encore augmenté conſidérablement par ceux, qui quoi qu'ils ne ſoient pas employez au Service de la Moſquée, ne laiſſent pas de monter ſur les Minarets pour avoir le plaiſir d'appel-

d'appeller le monde, & se faire un mérite d'inviter les bons Musulmans à venir aux Prieres.

La derniere préparation que les Turcs apportent à la Priere, consiste à se laver plusieurs fois; & comme ces ablutions sont au nombre de cinq, ils leur donnent aussi cinq noms differents. Il est bien vray qu'ils ne sont pas obligez de les observer toutes cinq avant que de se mettre à prier, mais ils ne laissent pas pourtant d'en faire une grande affaire. La premiere de toutes, & qui est la plus generale, puis qu'elle est pratiquée des Chrétiens aussi-bien que des Turcs, est le Bain ordinaire, qu'ils appellent *Amam.* La seconde est pour les necessitez du corps, & s'appelle *Taharat*, ou, *Propreté.* La troisiéme est pour se nettoyer des impuretez où l'on pourroit être tombé la nuit ou le jour, & elle s'appelle *Gouslu*, ou, *Purification.* La quatriéme est ordonnée pour se laver de toutes les autres saletez qui proviennent des organes des cinq sens de nature; pour exprimer celle-ci, ils se servent du mot Persan, *Abdest*, qui signifie *l'eau à la main*, ou *ablution.* Et la cinquiéme est celle des corps morts, & qui s'appelle *Eubujakmaks*, ou *ablution des morts.*

Ablutions des Turcs.

Comme ce qui peut servir à entendre la Religion des Turcs & ses cérémonies, dépend beaucoup de ces ablutions, le Sr. Grelot a ju-

gé à propos d'en traiter fort amplement, & nous en infererons ici un extrait pour la satisfaction du Lecteur, qui sera sans doute bien-aise qu'on lui en fasse part.

Aman I. De toutes les Nations du monde, dit-il, il n'y en a point qui se fasse une plus grande affaire de la pureté, que la Mahometane, tant parmi les Turcs que parmi les Persans. Ces peuples en font une Loy fondamentale, ou pour mieux dire, toute l'essence de leur Religion, qui ne consiste qu'en cérémonies extérieures. A cette occasion ils ont été obligez de faire bâtir quantité de lieux destinez aux Bains, où ils se peuvent laver tout le corps. On en a un grand nombre dans toutes les principales Villes de la Turquie, parmi lesquels il y en a plusieurs qui ne le cedent point aux anciens *Thermes* des Empereurs Romains. Témoins ceux de la ville de *Bursa*, qui sont des Bains d'eau chaude qui tombe dans de grands bassins de marbre, dont sont faits aussi les bancs ou siéges qui sont à l'entour. La couverture consiste en deux beaux Dômes qui s'étendent sur deux grandes chambres, dont l'air & l'eau sont d'une chaleur differemment temperée. Avant que d'y d'entrer, on se deshabille dans une autre grande Salle qui est plus fraiche, desorte que tous ces bâtiments ont necessairement trois grandes Salles pour

le

le moins. La premiere est d'un air fort tempéré, mais plus chaud pourtant que celui qu'on sent dans la ruë ; la seconde est d'une plus grande chaleur que la premiere ; & la troisiéme est si chaude, qu'on n'y sauroit être un moment qu'on ne suë.

L'entrée de ces Bains est permise à toutes sortes de personnes, aux Chrétiens & aux Juifs, aussi-bien qu'aux Turcs, parce qu'ils ont été bâtis pour l'utilité publique ; c'est-à-dire, pour la propreté & pour la santé de tout le monde. Je croy aussi que c'est à cela qu'il faut attribuër ce que les Orientaux ne sont pas sujets à tant de maladies que nous, & qu'ils le seroient encore bien moins s'ils ne se baignoient pas si souvent. Car il est de cela comme du vin, du tabac, des remedes, &c. dont il ne faut user que pour la nécessité, autrement ils font plus de tort qu'ils ne contribuënt à la santé, de quoi on pourroit produire une infinité d'exemples. Il en est de même aussi du Bain des Orientaux. Il n'y auroit rien au monde de meilleur si l'on n'y alloit tout au plus qu'une fois le mois : mais comme les Turcs y vont presque tous les jours, ils en contractent une si grande humidité de cerveau, qu'ils sont presque tous sujets à une *ophthalmie* continuelle qui les incommode beaucoup. Cependant, comme les Mahometans sont

ſont fort ſcrupuleux obſervateurs des précep-tes ridicules d'une Religion auſſi mal fondée qu'eſt la leur, ils aiment mieux, quoi qu'on leur puiſſe dire, intéreſſer leur ſanté par le fréquent uſage du Bain, que de ne ſatisfaire pas, autant qu'ils peuvent, à ce que la Loy leur commande.

Ils vont tous ſi ſouvent aux Bains, que leur revenu ordinaire n'y pourroit pas ſuffire, ſi pour ſe baigner il leur en coutoit auſſi cher que parmi nous. Mais comme il n'y a point de prix fixé, & que chacun donne ce qu'il lui plaît, ils peuvent en être quittes pour trois ou quatre *Aſpres*, qui ſont environ deux ſols; mais les Européens doivent donner davantage. Le tems du Bain eſt limité. Les hommes y vont depuis le grand matin juſqu'à midy, & le reſte du jour eſt pour les femmes. Les hommes n'y vont jamais avec elles, & ſoit qu'ils croyent, avec les Anciens, qu'il n'eſt pas ſain pour les hommes de ſe baigner au même lieu & à la même heure que les femmes, ſoit que l'honnêteté & la pudeur ne le permettent pas, il leur eſt expreſſément deffendu, & ſous de groſſes peines, d'y paroître ſeulement. Il n'y a que les jeunes garçons, juſqu'à l'âge de ſept ou huit ans tout au plus, qui puiſſent aller aux Bains avec leurs meres ou leurs proches parentes, qui n'ont rien à craindre de ce jeune âge: & pour ces en-
fans

sans on n'a que faire de rien payer, à moins qu'on ne le vuëille bien par civilité; encore y en a-t-il quelquefois parmi ces petits Compagnons, qui sont assez rusez pour prendre garde aux petits badinages des femmes qui se baignent; car les Turcs y vont autant par divertissement que pour la necessité, & j'en ai connu qui lors qu'ils étoient plus âgez, se souvenoient encore de ce qu'ils y avoient vû dans leur jeunesse: mais comme la plûpart de ces choses là ne feroient pas d'honneur aux Dames du Levant, j'aime mieux n'en rien dire, & croire que ce sont des contes d'enfans, comme ceux dont Juvenal dit

Nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur.

On n'attend plus, comme on faisoit autrefois chez les Romains, que la cloche sonne pour aller aux Bains; on les ouvre dès quatre heures du matin, & l'on ne les ferme que vers huit heures du soir. Durant tout ce tems-là l'on n'y fait jamais de bruit, & l'on n'entend point dire qu'aucun y ait dérobé les habits ou la bourse d'un autre, ainsi on n'a pas besoin, comme du tems d'Ovide, d'y mettre un Portier pour garder les habits.

Cum custode foris tunicam servante puellæ.

Il est vrai que si les hommes ne sont plus obligez d'observer cette ancienne coûtume, les femmes ne l'ont pas encore tout-à-fait perduë. Chacune tâche d'y aller au meilleur état qu'elle peut, & comme elles y vont en grand nombre, & qu'elles y passent toute l'aprés-dînée, plus pour causer & pour y aller voir leurs amies, que pour le besoin qu'elles en ayent, elles menent leurs vieilles Esclaves avec elles, qui attendent dans la premiere Salle auprès des habits de leurs Maîtresses. Car comme elles savent par expérience, aussi-bien qu'Ovide, tous les tours subtils qui se font aux Bains, elles n'ignorent pas non plus que

Condunt furtivos balnea multa jocos.

C'est pour cela qu'on voit toûjours aprés elles, le long de la rue, marcher leurs Esclaves, qui portent sur leurs têtes tant le linge de leurs Maîtresses & de leurs amies, que ce qui est necessaire pour une Collation qu'elles ont acoûtumé de faire ensemble, & qui ne consiste qu'en quelques *Salvas* ou Confitures. Tout cet aprêt est laissé à la garde de ces vieilles femmes, pendant que les Maîtresses vont au Bain, ainsi

ainsi c'est encore la coûtume aujourd'huy, comme du tems de Martial, que

Supra togulam lusca recumbat anus.

Si les femmes Turques & Grecques Chrétiennes ont retenu cette ancienne coûtume des Dames Romaines, de faire garder leurs habits, elles n'ont pas non plus laissé perdre celle qui regarde leurs ajustements. Car elles ont un soin particulier de se peindre les cheveux, & les ongles des mains & des pieds, avec de la poudre d'une certaine herbe que les Arabes appellent *Elhanna* & les Turcs *Alcana*, qui est une poudre rouge ou roussâtre; elles se noircissent aussi les sourcils & les paupieres, comme Juvenal le dit de celles de son tems.

Illa supercilium, madidâ fuligine tactum
Obliquâ producit acu, pingitque, trementes
Attollens oculos.

La maniere dont se lavent ceux qui viennent aux Bains est tout-à-fait particuliere. Après qu'on s'est deshabillé tout nud dans la premiere Salle, on se lie une grosse serviette autour du corps, ils l'appellent *Fota* ou *Pestemal*. & en cet état on traverse la seconde Salle

qui est plus chaude que la premiere, & l'on entre dans la troisiéme où l'on sué. On s'y couche tout à plat sur le ventre au milieu de la Salle sur un Marbre un peu élevé qui est l'endroit le plus chaud de tout le Bain; où, après qu'on a assez sué, un valet du Maître du Bain vient, qui étend & qui plie les bras de celui qui s'est baigné, tantôt en devant, tantôt en derriere, & ensuite aussi les jambes. Après quoi il se met sur les mains & sur les pieds tout nud, excepté un linge qu'il a devant sa nudité, & il se glisse d'une maniere fort adroite le long du dos & des cuisses. Après cela il le méne dans un autre endroit, où il y a plusieurs bassins & plusieurs robinets d'eau chaude, dont il le lave par tout le corps, qu'il lui frotte ensuite avec un sac de camelot, de bourracan, ou de telle autre grosse étoffe, dans laquelle il fourre sa main. Alors il le savonne, & le lave tout de nouveau. Ces petits sacs de camelot ou frottoirs sont venus ensuite des étrilles des anciens, pour ce qui regarde l'usage, car la forme & la matiere en sont toutes differentes. Ils sont quarrez & servent à nettoyer le corps de toutes les saletez qui pourroient s'y être arrêtées, comme les étrilles servoient à gratter. Mais comme ils ne sont que d'une grosse étoffe, ils sont bien plus commodes & plus aisez à manier que n'étoient ces

instru-

instruments de métal, qui avoient une poignée, & qui étoient faits à peu près comme nos couteaux à tailler les arbres. La liberté qu'avoient les Romains à l'égard des étrilles, les Turcs l'ont aussi à l'égard de leurs frottoirs; c'est-à-dire, que chacun peut avoir le sien, & le faire porter au Bain pour s'en servir lui seul, comme ce *Crispinus* dont Perse dit,

I Puer, & strigiles Crispini ad balnea defer,

mais comme les Turcs ne font pas difficulté de manger & de boire ensemble en même vaisseau, non plus que de porter les habits d'une personne morte de la peste, aussi n'en font-ils pas de se faire frotter du même sac qui a servi à un autre, pourvû seulement qu'on le passe une fois ou deux dans l'eau, comme on le fait toûjours.

La nécessité que la Loy de Mahomet a imposée à ses Sectateurs de se laver si souvent, a donné lieu à plusieurs personnes de faire bâtir dans leurs maisons un appartement destiné à cet usage, & d'y prendre le Bain par eux-mêmes, ou de se le faire donner par leurs Esclaves, sans qu'ils ayent besoin d'aller aux Bains publics. Ces appartements servent aussi aux hommes d'occasion pour retenir leurs femmes à la maison, d'où elles ne demande-

roient pas mieux que de ſortir ſous prétexte d'aller aux Bains. Ils ſavent ménager ces Bains avec tant d'adreſſe, que ſans entrer dans la cuiſine & ſans ſentir la fumée du pot, ils n'ont ſouvent beſoin que d'un ſeul feu pour chauffer l'*Amamgik*, c'eſt-à-dire, l'étuve, & pour apprêter à manger. Et comme ces appartements ſont d'une grande utilité dans les bonnes maiſons, on en trouve preſque chez toutes les perſonnes riches.

Tahara II. Les Mahometans ſont ſi attachez à la netteté du corps, que craignants que le paſſage des excrements, ou des impuretez dont la nature ſe décharge ne les ſaliſſe, ils ne ſe contentent pas de ſe faire bien laver toute la peau dans le Bain ordinaire, mais ils ſont encore obligez de nettoyer tous les conduits par où la nature ſatisfait à ſes neceſſitez, & cela autant de fois qu'ils ſe déchargent des reſtes de la derniere coction des aliments. Ils ont donc preſque toûjours l'*Embrik*; c'eſt-à dire, le petit coquemar à la main, pour laver les parties du corps d'où il eſt ſorti quelque ordure, & il n'y a rien de plus divertiſſant que de voir un Turc qui a quelque cours de ventre ou quelque trop grande chaleur d'urine; il ne lui faut pour lors point d'autre occupation, parce qu'il a aſſez de quoi employer ſon tems & exercer ſes mains. Ils ne ſavent ce que c'eſt

que

que de se servir d'éponge, & ce seroit un crime irrémissible que de se servir de papier pour cet effet, parce qu'il pourroit y avoir quelqu'une des lettres qui servent à former le nom de Dieu, qui peut-être même y seroit écrit.

Pour cette raison le papier est en grande vénération chez les Mahometans ; ils ne l'employent point à de vils usages, & ils ne sauroient souffrir qu'on marche dessus. Quand ils en trouvent un morceau dans la ruë, ils le levent, ils le baisent & ils le mettent respectueusement dans quelque trou de la muraille. Ce grand respect, qu'ils ont pour le papier, vient sans doute de celui qu'ils ont pour l'Alcoran; lorsqu'ils le portent, ou qu'ils le changent de place, ils ne le font jamais descendre plus bas que leur ceinture. Peut-être cela vient-il aussi de la veneration qu'ils ont pour les gens de lettres qui sont chez eux en très-grande estime.

Cette pureté, qui est si religieusement recommandée, a obligé les Architectes Mahometans a bâtir, en divers endroits de la Ville, & particulierement autour des Mosquées, des lieux de commodité, qu'ils appellent en leur langue *Adophana*, c'est-à-dire, *lieux de pudeur*; d'où vient cette injure si commune parmi eux, *Adephis* (*impudent, sans honneur.*) Ces aisements sont fort propres ; car outre le soin que chacun

cun prend de ne le point salir, & que les *Madagi* ou Balayeurs publics les nettoyent au moins tous les Jeudis, il y a en chaque Cellule ou petite chambre séparée, une Fontaine qui coule toûjours, ou au moins un robinet qui est destiné aux necessitez de ce *Tahara*, ou de cette ablution particuliere.

Il faut demeurer d'accord qu'il n'y a rien de si commode dans toute l'Europe, & qui en même-tems y fût plus necessaire, sur-tout dans les grandes villes, pour y conserver la propreté qui en devroit être le principal ornement. La Hollande seule en a la commodité par l'abondance de ses eaux. Mais comme cette propreté n'est pas d'obligation entre les Chrétiens, on ne l'observe qu'en peu d'endroits. On ne voit point dans l'Orient ce qui se fait & se souffre dans toutes nos Villes, je veux dire les murailles des Eglises salies de l'urine & des autres ordures, de ceux qui ne s'en dévroient jamais approcher qu'avec respect; & l'on n'y est point contraint aussi de préjudicier à sa santé en se retenant trop long-tems de faire ses necessitez, faute de lieux propres à se soulager de tels fardeaux.

Goussu III. Les Mahometans ne se contentent pas de s'être lavé tout le corps dans les Bains ordinaires, ils sont encore obligez, après s'être aquittez de l'*Abdest*, dont nous parlerons tout

à

à l'heure, s'il leur est arrivé pendant la nuit quelque souilleure, de se laver dans un Bain particulier. Cette Purification se fait dans une cuve ou tonne quarrée, que l'on emplit d'eau tous les matins & que l'on vuide le soir. Cette cuve est ce que les Anciens appelloient *Labrum* ou *Oceanus*, & les Turcs la nomment *Aouz Gousli*. Comme ils n'usent de cette Purification qu'après qu'ils se sont bien lavez dans le Bain, & qu'ils se sont acquittez de *l'Abdest*, cela ne les occupe pas long-tems; ils ne font que se plonger trois fois dans l'eau, après-quoi ils en sortent & laissent la place à un autre, ce qui continuë jusqu'à ce que tous ceux que la nuit précedente a obligez à cette ceremonie, se soient purifiez de la même maniere.

Encore que le nombre de ceux qui se plongent dans cette cuve soit fort grand, parce que les personnes mariées à qui cet état permet diverses choses qui sont défenduës aux autres, y sont obligées aussi-bien que ceux qui ne le sont pas, on ne change pourtant pas l'eau jusqu'à ce que tous y soient entrez, & qu'en se plongeant ils ayent dit la Priere accoûtumée des bons Musulmans, *La illa illalla Allam dudikku*, *Alla Hecber*, &c. Il n'y a point d'autre Dieu, ô Grand Dieu, &c.

La quatriéme & derniere préparation des Turcs à la Priere, est *l'Abdest*. On s'en peut acquit- Abdest IV.

quit-

quitter par tout, & même lors qu'on est quelque part où il n'y a point d'eau; car on se peut servir d'herbes, de pierres, ou de terre. Ils se sont imaginez que Dieu ne voudroit pas exaucer leurs Prieres s'ils n'avoient auparavant satisfait, du moins autant que cela dépend d'eux, à cette ablution. C'est pourquoi ils ne bâtissent jamais de Mosquée, sans l'orner de quelque Fontaine, & quand le lieu n'y est pas propre, ils ont un homme à gage, qui est obligé de tenir toûjours quelques cuves pleines d'eau, dont chacun en tire autant qu'il en a besoin pour cette ceremonie.

Il faut aussi que je dise ici de quelle maniere les Turcs s'acquittent de *l'Abdest*. Ils se tournent premierement le visage du côté de la Mecque, & lavent trois fois leurs mains depuis le bout des doigts jusqu'au poignet. Ensuite ils se lavent la bouche autant de fois, & se frottent les dents avec une petite brosse. Ils se lavent aussi trois fois le nez, & attirent l'eau dans leurs narines. Ils se jettent avec les deux mains par trois fois de l'eau au visage; se lavent trois fois les bras depuis le poignet jusqu'au coude, commençant par le bras droit, & achevant par le gauche; se frottent la tête avec le pouce & le premier doigt de la main droite, depuis le front jusqu'au sommet, se lavent des mêmes doigts les oreilles, par-dedans

&

& par-dehors ; & ils terminent cette bizarre ceremonie en se lavant trois fois les pieds, & cela depuis les orteils jusqu'aux chevilles, & pas plus haut, observant encore que le pied droit soit lavé le premier. Mais si le matin, avant que d'avoir mis leurs bas, ils avoient lavé leurs pieds, ils n'ont que faire de se déchausser, & ils ne laissent pas de faire *l'Abdest*, en passant les deux doigts que nous avons dit le long de leurs Papoüches.

Dieu, disent-ils, ne leur a commandé de laver qu'une fois toutes les parties du corps que nous venons de dire, parce qu'il ne vouloit pas trop charger l'homme. Mais Mahomet plus rigide Legislateur en cela que Dieu, y en a ajoûté deux autres, afin qu'on ne s'y relachât point. *L'Abdest*, qui est de l'Institution de Dieu, s'appelle *Fars*, & celle du Prophête est nommée *Sunnet*.

Il y a au sujet de ces ablutions quelques choses illicites, qu'ils appellent *Meschres*, comme de se moucher de la main droite, de laver plus de trois fois quelque partie, de se laver d'eau qui auroit été chauffée au Soleil, & de se jetter trop fort de l'eau au visage. Plusieurs autres circonstances font perdre le fruit de *l'Abdest*, & obligent à le recommencer, & lors même qu'ils ne sont pas obligez de le faire, par rapport à la Priere, ils doivent l'employer pour

toute ſorte de ſouillûre, même quand ils viennent à vomir, quand il leur prend quelque débilité de cerveau, qu'ils tombent en défaillance, qu'ils s'enyvrent, qu'ils rient en priant Dieu, qu'ils embraſſent une femme, & qu'ils la touchent en quelque endroit qui ſoit nud, quand ils s'endorment pendant la Priere, &c. Que ſi même ce dernier arrivoit à quelqu'un pendant qu'on fait la Priere, les autres, qui ſe ſont lavez & qui ſe ſont préparez à la Priere, ſe donneront bien garde de l'éveiller, parce qu'en ce cas-là ils ſeroient auſſi ſoüillez que lui. Il ne faut pas non plus qu'un chien, ou quelque autre animal impur les touche. Tous ces accidents rendent *l'Abdest* inutile, & ſont cauſe que celui qui ſe veut mettre en état de prier, le doit recommencer tout de nouveau.

Cette étroite obligation de ſe laver ſi ſouvent eſt fort incommode & ennuyeuſe pour ceux qui demeurent dans des païs ſecs & éloignez de l'eau, ou qui habitent un climat plus froid & plus vers le Nord. Et cela eſt cauſe qu'il y a bien des Turcs, principalement de ceux qu'on appelle *Raphesis*, qui ſont des Heretiques Mahometans dont on trouve un grand nombre dans la Syrie & dans pluſieurs Provinces de l'Aſie Mineure, qui ſouhaitteroient de pouvoir changer de Religion, &

d'en

d'en prendre une autre qui ne les obligeât pas à tant d'ablutions incommodes.

La cinquiéme ablution des Turcs, est celle qu'ils appellent *Eulu Jamaks*, ou ablution des morts. Je n'en parleray pas à present, parce qu'elle ne se fait pas pour la Priere, & qu'elle n'est en usage qu'aprés la mort des Musulmans. Mais de ces préparations nous passerons à la Priere même, aprés avoir auparavant dit quelque chose de ce que les Turcs observent immédiatement avant que d'entrer dans la Mosquée.

Quand un Musulman a satisfait aux quatre Purifications dont nous venons de parler, il faut qu'il s'achemine vers l'Eglise la vûë baissée en terre, & que songeant au respect qu'il doit au lieu Saint où il va, il déchausse ses souliers à la porte. C'est pour cela que les Orientaux, qui sont obligez d'y aller tant de fois par jour, ont imaginé une maniere de chaussûre, qu'ils peuvent aisément défaire sans se courber & sans porter les mains à leurs pieds. Ils les appellent *Papouches*, & elles doivent plûtôt être appellées des Pantoufles, ou Mules, que des Souliers. La couleur en est differente, selon le goût de ceux qui les portent, jaune, rouge, bleuë, noire, &c. Les Turcs & les Francs en ont ordinairement de jaunes, les Armeniens de rouges, les Grecs de violettes,

& les Juifs de noires : mais pas une de ces Nations n'oseroit prendre la hardiesse d'en avoir de vertes, aussi long-tems qu'il demeure dans les Etats du Grand Seigneur, au lieu que tout le monde le peut faire dans la Perse. Ce seroit un crime à un Chrétien, qui demeureroit en Turquie, de porter aux pieds une couleur qui passe pour sacrée chez les Mahometans à cause de l'affection que lui portoit leur Prophête, & les vrais Musulmans, qui ne mettent cette couleur sur leur tête qu'avec un grand respect, & qui n'en permettent l'usage qu'à leurs *Emirs*, à qui ils donnent le Turban vert, pour marque qu'ils sont de la Famille de leur Legislateur & de leur Prophête, ne pourroient assûrément la souffrir aux souliers d'un *Giaour*. La réponse que *Cha-Abbas* donna sur ce sujet à un Ambassadeur que le Grand Seigneur lui avoit envoyé, est trop pleine d'esprit, pour n'être pas rapportée ici. Cet Ambassadeur qui ne voyoit qu'avec un grand déplaisir que dans toute la Perse, tant les Chrétiens que les Turcs portoient des souliers & des bas verts, demanda au nom de son Prince à Cha-Abbas qu'il lui plût de faire deffense à tous ses sujets de profaner plus long-tems, ni de porter à leurs pieds une couleur qui devoit être en vénération à tous les vrais Mahometans : qu'il savoit fort bien que comme ç'avoit été

Réponse spirituelle & plaisante de Cha Abbas à un Ambassadeur Turc.

la couleur favorite du Prophête, les bienheureux Sectateurs de sa Loy ne devoient en couvrir que leur tête, ou tout au plus n'en parer que les parties les plus élevées & les plus honnêtes de leur corps : qu'il ne falloit pas la ravaler par un mépris insupportable jusqu'à la mettre aux pieds & en fouler la boue, comme on faisoit impunément dans tout son Empire, & même les *Giaours*, les *Chifoutlers* (c'est ainsi qu'ils désignent les Juifs) & tous les autres *Mordars*; c'est-à-dire, impurs, sans aucune distinction. Cha-Abbas, qui étoit le Prince le plus accompli de tout l'Orient & dont les belles qualitez lui attiroient l'affection de tous les peuples, voyant que l'injustice des *Osmanlis* ou Ottomans avoit pour but d'ôter aux hommes, s'il lui étoit possible, l'usage d'une couleur que la nature leur a si libéralement donnée, & les réduire à n'oser porter à leurs souliers ce que cette bonne Mere a répandu sur toute la face de la terre, & même sous leurs pieds; ce Prince, dis-je, aima mieux détourner un si ridicule dessein par une raillerie spirituelle, que de lui faire l'affront que méritoit une demande si déraisonnable. Il fit donc semblant d'accorder au Grand Seigneur ce qu'on demandoit de sa part, & il promit à l'Ambassadeur qu'il feroit deffendre à tous ses sujets & à tous ceux qui demeuroient dans les

païs de son obéissance, de ne plus porter à leurs pieds la couleur du Prophête, ajoûtant en même-tems qu'il étoit assûré que dès qu'il en auroit fait publier l'Ordonnance, on ne verroit plus porter de souliers verts dans toute la Perse: mais qu'avant que de faire publier cet Ordre, le Grand Seigneur qui paroissoit avoir tant de zele pour cette couleur, en devoit faire publier un autre par tout son Empire, sur le même sujet. Ne savez-vous pas, dit ce Prince à l'Ambassadeur, que vôtre Maître voit tous les jours, sans s'en mettre en peine, qu'on deshonore dans ses Etats la couleur de Mahomet plus qu'on ne fait en Perse. Dans les miens, on ne porte aux vêtements & aux souliers qu'un vert mort, au lieu qu'en Turquie toutes les bêtes déchargent impunément leur ventre, & font leurs ordures sur cette même couleur vivante que nôtre Prophête aimoit. Allez donc dire à vôtre Maître qu'il empêche premierement toutes les bêtes de son Empire de salir desormais de leur fiente, & de fouler à leurs pieds l'herbe comme elles font continuellement, & après cela je saurai bien empêcher mes sujets de porter à l'avenir des souliers verts. *L'Elchi*, ou Ambassadeur Turc, remarquant bien que Cha-Abbas se mocquoit de la folie de sa demande, sortit du *Talaro*, qui est le lieu où les Rois de Perse

Perse donnent ordinairement Audience aux Ambassadeurs, & alla reprendre ses Papouches jaunes qu'il avoit laissées à la porte, comme on fait à l'entrée des Mosquées & des autres lieux ausquels on doit du respect.

Il seroit à souhaiter que tous les Chrétiens, qui n'ont pas assez de respect pour les Temples, & qui n'ont aucune attention aux Prieres qui s'y font, eussent quelque moyen d'observer de quelle maniere les Turcs s'acquittent de l'étroitte obligation où sont tous les hommes d'adorer Dieu avec humilité & avec application d'esprit : sans doute qu'ils apprendroient d'eux à n'entrer pas dans l'Eglise avec une ame souillée de crimes, lorsqu'ils verroient que les Mahometans ont tant de soin de se laver des moindres saletez dont leurs corps ou leurs habits peuvent être tachez. Ils laisseroient aussi à la porte de leurs Temples toutes les affaires du monde, & ils n'en parleroient point, comme il n'y en a que trop qui le font, dans les lieux qui sont destinez à la Priere, s'ils faisoient réfléxion sur ce que les Turcs n'entrent jamais dans leurs Mosquées, sans quitter leurs souliers à la porte, & que pendant la Priere ils gardent un silence grave & une contenance modeste qu'on ne sauroit assez estimer.

Continuation des actes extérieurs de la dévotion des Turcs.

C'est aussi en considération de cette Priere si souvent repetée, & avec tant de gravité, que les

les Ottomans croyent que Dieu les a rendus maîtres d'un des plus beaux païs qui soient dans les trois plus belles parties du monde.

Mais afin de ne s'en pas rapporter entierement à ce que les Mahometans en disent, j'ajoûterai ici ce que Mr. Grelot rapporte qui lui arriva un jour avec un Chrétien Grec, au sujet du peu de respect qu'on a pour les Eglises. Ce Grec, dit-il, étoit de Constantinople âgé de plus de quatre-vingt ans, & fils d'un Pere qui en avoit vécu plus de cent, aussi-bien que son ayeul. Il demeuroit auprès de S. Sophie, & comme il me voyoit souvent entrer dans le Portail de cette Eglise, il eut peur que ces fréquentes visites que je rendois à la Mosquée ne vinssent d'une envie de changer de Religion, ou qu'elles ne me missent en tel danger, que je fusse contraint de le faire; ainsi poussé d'un zele de charité il m'aborda, & me pria de lui dire quel étoit le motif qui me portoit à aller si souvent visiter S. Sophie; je lui répondis que la seule beauté de ce Temple m'y attiroit, & que je ne pouvois me lasser de regarder un lieu qui avoit si long-tems servi aux Saints Mysteres de la Religion Chrétienne. Le bon Vieillard me prit tout tremblant par la main, & me dit les larmes aux yeux. *Ah! mon enfant! Si nos Peres n'étoient jamais entrez qu'avec respect dans S. Sophie, comme les Turcs font aujourd'huy, nous serions encore*

être les Maîtres de cette Eglise, mais, continua-t'il, *Dieu, qui est jaloux de l'honneur de sa maison, a puni plus severement ce crime des Grecs, que tous les autres pechez qu'ils pouvoient avoir commis.* Là-dessus il me raconta au long ce qu'il avoit souvent oui dire à son grand-pere sur ce sujet, & il me dit entr'autres choses que l'orgueil étoit monté si haut sous le régne des derniers Empereurs Chrétiens d'Orient, que les personnes de qualité, & celles qui avoient quelque bien, entroient même à cheval dans cette Eglise, ou s'y faisoient porter en litiere, de sorte que souvent elle étoit salie de l'ordure de ces animaux. Et il ajoûtoit que Mahomet II. qui prit Constantinople, n'étoit entré la premiere fois dans cette Eglise en cet équipage, que parce qu'on lui dit, que si les Grecs n'en faisoient point de scrupule, il pouvoit bien aussi y entrer sur son cheval, & n'en descendre que devant l'Autel pour y faire sa Priere.

Il n'en est donc pas de même des Mahometans. Ils n'assistent jamais à la Priere que dans une posture très-modeste & avec toutes les marques de l'humilité la plus profonde. Ils se vont placer le plus près qu'ils peuvent de *l'Imam*, sans pousser pourtant, ou sans presser trop ceux qui sont venus avant eux, là ils se jettent à genoux, & s'asseyent sur les talons, qui est la posture qui passe chez les Orientaux pour la

plus humiliée, afin d'attendre en cet état que l'on commence la Priere, sans que pendant cela aucun ose parler à ceux qui sont auprès de lui, ni même qu'il y pense.

Quand le tems de la Priere est venu, *l'Imam* se leve, & se tenant debout, met ses deux mains ouvertes contre sa tête, après-quoi se bouchant les oreilles avec les deux pouces, il leve ses yeux au Ciel, & entonne la Priere, d'une voix haute & distincte, pendant que le peuple le suit à basse voix, & imite toutes ses differentes postures. Il n'est pas necessaire d'inserer ici les mots mêmes de la Priere, nous nous contenterons de donner l'explication des principaux passages Arabes que les Mahometans employent dans leurs Prieres, car c'est en cette langue qu'ils prient, & ces passages sont tirez du premier Chapitre de l'Alcoran.

Lorsque les Turcs, au commencement de leur Priere levent les yeux & les mains en haut, ils disent, *Bis milla hirrakhamirrachimi*; c'est-à-dire, *Au nom de D eu Très-bon & très-misericordieux*. Après-quoi baissant les mains plus bas que la ceinture, ils lisent, ayant les yeux baissez vers terre, la Priere qu'ils appellent *Fatche* ou *Fatha*, comme qui diroit la *Préface*, parce qu'elle est tirée de la Préface ou du commencement de l'Alcoran; en voici l'explication.

Loüé

Loüé soit Dieu, qui est le Seigneur du monde, Très-bon & très-misericordieux. O Grand Roy du jour du Jugement, nous t'adorons, nous mettons nôtre confiance en Toi : conserve nous (puisque nous t'invoquons) au droit chemin de ceux que tu as élûs & que tu as favorisez de ta grace : ne permets pas que nous nous detournions au chemin de ceux contre lesquels ta colere est enflammée, & des incredules ou des errans, Amen.

Quand ils ont achevé cette Priere, ils se courbent vers la terre, mettant les deux mains sur leurs genoux, & disent, *Alla hou Hecber, &c.* c'est-à-dire, *Dieu est grand, ô mon Dieu honneur te soit rendu, ta loüange & ton nom soient benits, ta grandeur soit exaltée, car il n'y a point d'autre Dieu que Toi.*

Après cela ils crient tous à haute voix avec l'*Imam*, ou celui qui fait la Priere, *Alla Hecber, ô Grand Dieu*, & se prosternant ils baisent deux fois la terre, criant à chaque fois *Alla Hecber.*

Ces inclinations s'appellent *Rekiets*; elles sont differentes en nombre, selon les differentes heures de la Priere. Le matin ils n'en font que six, à midy huit, après-midy six, le soir huit, & autant à minuit, quand les Lunes de *Recbeb Chaban* ou *Ramazan* les obligent de se lever la nuit pour aller à la Mosquée.

Quand la premiere de ces genuflexions est faite, ils se levent & recommencent cette *Fatha*, qu'ils disent en se tenant debout, sans

mettre leurs pouces dans les oreilles, continuant au reste cette Priere jusqu'à ce qu'ils ayent fait autant de genuflexions que l'heure le demande, alors ils se levent à demi, & vont s'asseoir sur les talons, regardant fort attentivement, & sans tourner la vûë ailleurs, dans leurs mains ouvertes, comme s'ils lisoient dans un livre, & cependant ils prononcent à l'honneur de Dieu un certain nombre de benedictions, qu'ils comptent par les jointures de leurs doigts. Ces benedictions sont autant d'actions de graces qu'ils rendent à Dieu de ce qu'il les a exaucez en leur Priere. Elles s'adressent aussi quelquefois à Mahomet, avec ces mots, *Resul Alla, Ambassadeur de Dieu*, qu'ils répetent à chaque fois, mais pour l'ordinaire elles ne s'adressent qu'à Dieu, avec les mots de *Subham alla, Dieu soit loüé. Allem Dullilla. Loüange à Dieu, La illalla. Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, &c.*

Quand ils ont fait ainsi tous leurs *Rekiets* ou baisers de terre, ils finissent leurs Prieres qui ne durent jamais guéres plus d'une demi-heure, cependant ils se prennent la barbe, après-quoi se tournant à droit & à gauche, ils saluent les deux Anges qu'ils croyent qui sont toûjours à leurs côtez, l'un pour les porter au bien, & l'autre pour les accuser du mal qu'ils peuvent avoir fait. Ces Anges sont, à

ce

ce qu'ils disent, le bon & le mauvais; (a) le premier est blanc, & l'autre noir, &c. Alors quel-

(a) Comme M. le Bruyn a emprunté toute cette Relation du Voyage du Sieur Grelot, & que cet Auteur dit peu de choses de ces deux Anges, le Public sera bien aise de trouver ici tout ce que croyent les Turcs sur ce sujet. Voici ce qu'en rapporte M. Thevenot dans son Voyage du Levant, ch. 30. Les Turcs reconnoissent des Anges Gardiens, mais en bien plus grand nombre que les Chretiens; puisque selon eux, Dieu a ordonné soixante & dix Anges pour garder chaque Musulman, & c'est à ces Anges qu'ils attribuent tout ce qui leur arrive. Ils ont chacun leur office; toutes les parties du corps leur étant également distribuées. Parmi ces Anges, il y en a deux qui sont comme les Dictateurs & les Maitres; l'un étant assis au côté droit, & l'autre au gauche, ils les appellent *Kerim Kiatib*, Ecrivains misericordieux. Le premier tient un fidelle Registre de toutes les bonnes actions; & le second ecrit les mauvaises. Ces Anges sont si bons, que quand celui qui est sous leur garde commet une mauvaise action, ils le laissent dormir avant que de l'enregistrer, espérants qu'il pourra se repentir à son reveil, & si en effet il s'en repent, ils écrivent, que Dieu l'a pardonné. Ces Anges accompagnent par tout, excepte aux lieux ou la nature nous oblige de nous delivrer des restes de la digestion, se contentants d'attendre à la porte pour rentrer dans leur Charge. Les Turcs observent dans cette occasion une cérémonie fort singuliere, ils mettent d'abord à l'entrée de ces lieux secrets le pied gauche, afin que l'Ange qui observe leurs mauvaises actions, les laisse le premier; & quand ils en sortent, ils mettent d'abord le pied droit en dehors, afin que l'Ange qui préside aux bonnes œuvres les saisisse:

quelques Chantres montent sur de petites Tribunes ou Balcons & y chantent à diverses reprises une espece de Pseaumes dont l'air n'est pas desagréable. Le lundy, le mécredy &

le premier. Les Mahometans croyent aussi que quand quelqu'un est mort, son ame va rejoindre son corps dans le tombeau, & qu'il y vient deux Anges horribles, dont l'un est appellé *Munkir*, & l'autre *Guanequir*, qui prenants le mort par le toupet de cheveux qu'on lui laisse à ce dessein, l'obligent de se mettre à genoux, & font ensuite un examen sévére de sa vie, & lui demandent compte de sa croyance. Quand ils le trouvent coupable, ils le frappent avec une masse de fer, & alors la terre où il est enseveli se resserre si fort, que le lait qu'il reçût de sa nourrice, lui sort par le nez. Ensuite viennent deux autres Anges qui lui aménent une personne monstrueuse qui represente ses pechez, avec laquelle il est obligé de demeurer jusqu'au jour du Jugement, qu'il ira en Enfer, avec cette même créature qui le tourmentera éternellement. Mais s'il a bien vecu, on lui améne une belle personne qui represente ses bonnes actions, qui le console jusqu'au jour du Jugement, & avec laquelle il entrera alors en Paradis. D'autres Auteurs disent, que si le mort répond mal, les deux mauvais Anges le frappent d'un coup de massue de fer, avec lequel ils le font rentrer en terre jusqu'à la profondeur de sept brasses, & qu'un autre le retire avec un croc de fer ; manége qui doit durer jusqu'au dernier Jugement. S'il répond bien, deux Anges blancs lui font compagnie, jusqu'à ce qu'il soit reçû dans le Ciel, & on voit par là que les Mahometans croyent que personne n'entrera ni dans le Paradis, ni dans l'Enfer, jusqu'au Jugement universel,

& le vendredy, un Prédicateur monte en Chaire pour expliquer quelque point de l'Alcoran, qu'il entend & qu'il expose à sa maniere. Chacun peut assister à ces Prédications, aussi-bien qu'à celles qui se font quelquefois dans le Marché, & on les finit toûjours par quelques Prieres qui se font pour la prosperité du Sultan & pour le succès de ses armes, à quoi le peuple, qui est present, ne répond rien autre chose qu'*Amen*.

Voilà ce qui se fait à present dans le Temple de S^te^. Sophie & dans toutes les autres Mosquées. Il est aisé de s'imaginer la douleur qu'ont les Grecs de voir, à toutes les heures du jour, un spectacle si mortifiant pour eux. Ils gémissent continuellement de voir leurs Sanctuaires à ceux qui ont une autre espérance que celle qui ne doit & qui ne peut être appuyée que sur Jesus-Christ, qui reconnoissent une autre parole Divine que celle de Moïse, des Prophêtes & des Apôtres, & qui leur comptent pour une grande grace la tolérance qu'on leur accorde pendant qu'ils retiennent leur Confession.

Mais comme il ne sera pas desagréable au Lecteur de trouver ici quelque chose de la Religion des Grecs & des particularitez de leur Discipline Ecclesiastique, je vais le satisfaire dans le Chapitre suivant.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Diverses particularitez sur le Ministere Ecclesiastique des Grecs, sur leurs Cérémonies, &c.

DE's que les Empereurs Ottomans se furent rendus Maîtres de Constantinople, ils commencerent à s'attribuer toutes les Charges des Chrétiens qui étoient sous leur domination, & comme ils ont toûjours beaucoup aimé les presents, ces Charges sont aujourd'huy à vendre au plus offrant; principalement depuis qu'ils ont cru être assez affermis sur le Trône.

Il est certain que les Grecs, tout opprimez qu'ils sont, n'ont encore pû se défaire de l'ambition, & que poussez par cette passion, ils tâchent par toute sorte d'adresse de parvenir aux Patriarchats, & aux autres Charges Ecclesiastiques qui en approchent, & cela non-seulement par le mérite, mais principalement à force d'argent.

Les Grecs dont le Schisme consiste à ne point reconnoître le Pape pour le Chef de l'Eglise, ont pour leurs premiers Prélats quatre Patriarches qui ont chacun une égale authorité dans leur Patriarchat, sans que l'un dépende

en aucune façon de l'autre. Le premier est le Patriarche de Constantinople, le second celui d'Antioche, le troisiéme celui d'Alexandrie, & le quatriéme celui de Jerusalem. Ils reçoivent tous quatre l'investiture de leurs Charges du Grand Seigneur ou de ses Ministres, & sur-tout celui de Constantinople reçoit la sienne du Grand Vizir, & les trois autres, des Bassas de chaque Province; mais le Patriarchat de Constantinople est le plus considérable de tous.

Depuis que l'orgueil, aidé de la Simonie, s'est rendu maître de ce Patriarchat, il faut que tous les Prélats inférieurs fournissent souvent des sommes considérables à celui qui, pour être revêtu de cette dignité, & souvent même pour débusquer son prédecesseur, a sû obtenir l'agrément du Grand Seigneur par une grande profusion d'argent.

Il est vray qu'on dit qu'autrefois les Sultans faisoient quelques presents aux Patriarches, afin d'attirer par ce moyen à leur parti, les peuples que ces Prélats avoient sous leur Jurisdiction; mais il est certain & au sçû de tout le monde, que dès qu'ils ont crû être assez affermis sur leur Trône, ils en ont usé autrement, & qu'ils ont reçû depuis cela & reçoivent encore aujourd'huy de grands presents des Patriarches, & comme ils haussent tous les

jours de prix par les nouvelles encheres de ceux qui aspirent au Patriarchat, ils monteront à la fin si haut, qu'à peine toute la Grece y pourra fournir.

Dans l'espace de deux ans, vers l'année 1670, deux differents Prélats firent present au Grand Seigneur, pour pouvoir être Patriarches, l'un de cinquante mille écus, & l'autre de soixante mille.

Ce sont de grandes sommes pour des *Caloyers* qui font profession de pauvreté, & qui ne devroient posseder rien en propre. Mais cependant, quand quelqu'un de ces Moines peut trouver quelques riches Marchands qui leur en veulent bien avancer une partie, il fait proposer son dessein au Grand Vizir, qui ne manque pas d'accorder le titre de Patriarche à celui qui en donne le plus, & après qu'il a reçû l'argent qu'on lui en offre, il en expédie le *Barat*, ou le Brevet du Grand Seigneur, qui dépose l'ancien Patriarche, & met en sa place le nouveau, avec ordre aux Grecs de lui obéir, & de payer incessamment les dettes qu'il a été obligé de faire pour sa promotion; le tout sous peine de coups de bâton, de confiscation des biens, & de voir fermer les Eglises.

Aussi-tôt on envoye cet ordre à tous les Archevêques & Métropolitains, qui le font in-

conti-

continent ſavoir à leurs Suffragants ; & ceux-ci ſe ſervants de l'occaſion exigent de leurs *Papas* ou Prêtres, & des peuples qui dépendent d'eux, non-ſeulement la ſomme que le Patriarche leur a impoſée, mais quelque choſe de plus, ſous prétexte de quelques dons & de quelques preſents qu'il faut faire au nouveau Chef de l'Egliſe.

Une élevation auſſi irréguliere & auſſi corrompuë n'empêche pas qu'on ne traitte le Patriarche, lorſqu'on parle à lui, de *Panagiotita ſou*, c'eſt-à-dire, *vôtre Toute Sainteté*, ou *vôtre Très-grande Sainteté*. Mais ce tître ne lui eſt donné qu'après qu'il a pris poſſeſſion de la dignité Patriarchale ; & voici comme la choſe ſe paſſe.

Après que les Lettres du *Caloyer* qui aſpire au Patriarchat ſont expédiées, il ſe tranſporte au Serrail, ou au logis du *Caimaçan*, accompagné de deux ou trois Evêques de ſon parti. Si-tôt qu'il eſt arrivé, & qu'il a baiſé très-humblement le bas de la veſte de ce Gouverneur, on lui lit les Lettres du Grand Seigneur, enſuite de quoi, après qu'il a revêtu par-deſſus ſon habit noir de *Caloyer*, qui ne reſſemble pas mal à celui des Benedictins, deux veſtes de Brocatelle de diverſes couleurs, dont le Grand Seigneur lui fait preſent, il monte à cheval avec les Evêques de ſa ſuite, qui ſont

vêtus & ornez de même que lui, & en cet équipage il s'en va depuis le Serrail jusqu'à l'Eglise Patriarchale qui en est éloignée de plus d'une demi-lieuë.

La Cavalcade qui le méne pour prendre possession de cette Eglise, ne consiste qu'en une douzaine de personnes ou environ ; sçavoir, un *Capigi*, deux *Chiaoux*, le *Kiaia*, ou Secretaire du *Caimacan*, & quelques *Janissaires* qui vont devant lui. Les trois ou quatre Evêques de son parti & quelques autres *Caloyers* vont derriere, vêtus, comme nous avons dit, de robes de brocard par-dessus leurs habits noirs; ajustement plus propre à servir pour une Mascarade, qu'à faire l'ornement d'une Cavalcade bien ordonnée.

Lorsque le Patriarche est arrivé à la porte de son Eglise, qu'il trouve fermée, il descend de cheval, & le Secretaire du Vizir ou du *Caimacan* lit tout haut, devant lui & devant tous ceux qui se trouvent à cette cérémonie, les Lettres du Grand Seigneur. Ensuite de quoi les portes de l'Eglise étant ouvertes, il le méne dedans, & après qu'il l'a assis sur le Trône Patriarchal, il s'en retourne avec sa suite au Serrail.

Ainsi il le laisse paisible possesseur de son Benefice, jusqu'à ce qu'il prenne envie à un autre *Caloyer* d'offrir vingt bourses plus que l'autre

l'autre n'a donné. Ces vingt bourses se montent à dix mille écus.

Dès que le nouveau Prélat est installé, tous les Ministres de l'Eglise vont chacun, selon leur rang, lui baiser les mains & lui souhaitter le *Polichronos ti Panagiotita sou*, ce que l'on appelle à Rome, à l'égard du Pape, *ad multos annos.* Après-quoi l'on fait savoir à tous les Prélats Grecs de l'Empire Ottoman qu'ils ayent à satisfaire au plûtôt à la taxe que le nouveau Patriarche leur a imposée, s'ils ne veulent pas qu'on en mette d'autres en leur place, comme cela arrive assez souvent.

Voilà les déreglements & le miserable état où l'oppression, l'orgueil, & la Simonie ont réduit l'Eglise Grecque, qui n'est plus qu'une ombre de ce qu'elle a été autrefois.

Les premiers Officiers ou Ministres de cette Eglise, après le Patriarche, sont les *Archevêques* qui ont sous eux plusieurs Evêques Suffragants : mais ils doivent tous, aussi-bien que le Patriarche, être *Caloyers* ou Moines Réguliers, & observer pendant toute leur vie la Regle qu'ils ont professée dans le Cloitre. Ils font vœu de renoncer à leur Pere, à leur Mere, & au Monde.

Ils vivent donc tous d'une même maniere; c'est-à-dire, qu'ils ne mangent jamais de viande,

viande, & il ne leur eſt même permis de manger de poiſſon qu'aux jours où l'on fait gras dans le reſte de l'Egliſe ; & les jours maigres ou de jeûne ils s'abſtiennent non-ſeulement de poiſſon, mais encore d'huile & de vin. Ils font auſſi le ſervice de l'Egliſe de la même maniere, & ont les mêmes Miniſtres ſous eux ; ſavoir, des Prêtres Réguliers & des Séculiers.

Ces Réguliers, qu'ils appellent ordinairement *Papas Jereus*, ſont des Eccleſiaſtiques qui ne ſont point mariez, & qui ne le peuvent être. Les Prêtres Séculiers, qu'ils appellent *Coſmicos Jereus*, ſont mariez ; mais ils ne peuvent avoir qu'une femme, laquelle étant morte, il ne leur eſt pas permis d'en prendre une autre, de même que leurs femmes, quand leurs maris viennent à mourir, ne peuvent pas ſe remarier : mais le ſervice qu'ils font les uns & les autres eſt le même, & ſi penible qu'il leur faut bien cinq heures par jour pour le pouvoir ſeulement lire, ce qui eſt cauſe auſſi que pluſieurs s'en diſpenſent tout-à-fait, ſoit qu'ils n'en ayent pas le tems, ou que la volonté leur manque, ou qu'enfin ils n'ayent pas l'argent qu'il faudroit pour acheter les Livres dont ils ont beſoin pour rendre leur Breviaire complet. Ces Livres ſont au nombre de ſix, la plûpart in Folio, & imprimez à

Veniſe,

Venise. Le premier eſt le *Triodion*, & ſon uſage eſt pour les jours de jeûne; le ſecond eſt l'*Euchologion*, qui comprend toutes les Prieres: le troiſiéme eſt le *Paraclitiski*, dans lequel ſont tous les Hymnes & autres Actes à l'honneur de la Vierge Marie; ces Cantiques ſont en très-grand nombre: le quatriéme eſt le *Pentichestarion*, qui ne contient que le ſervice depuis Pâques juſqu'à la Pentecôte: le cinquiéme eſt le *Mineon*, qui eſt le ſervice de chaque mois: & le ſixiéme eſt l'*Horologion*, qu'il faut lire tous les jours; parce que c'eſt dans ce Livre que ſont compriſes les Heures Canoniales. Ils ont outre cela l'*Antoloion*, qui contient tout ce qu'on a accoûtumé de lire pour le ſervice ordinaire de tous les mois, & de toute l'année. Au reſte, quoique tous les Prêtres doivent avoir tous ces Livres, ils croyent pourtant que ce dernier eſt le plus neceſſaire de tous, & qu'il le faut avoir dans l'Egliſe.

La longueur de ce ſervice, & le prix des Livres ſont cauſe que preſque tous les Evêques, les Prêtres & même les *Caloyers*, ne s'en mettent jamais en peine. Il n'y a preſque point d'autres lieux où on les liſe régulierement qu'à *Monte Santo*, qui eſt le Mont *Athos*, ou *Agion Oros*, ou bien à *Neamogni* dans l'Iſle de *Chio*, & en quelques autres Cloîtres bien reglez;

glez; car tout le reste du Clergé Grec s'en dispense fort librement, sans même que le Patriarche en prenne connoissance, parce que comme il n'a pas le tems lui-même de dire un service si long, il montre l'exemple aux autres d'en retrancher une bonnepartie, ou même de le négliger tout-à-fait.

Particularitez touchant les *Caloyers*.

A l'ambition & à l'orgueil près, qui sont les défauts ordinaires des *Moines*, les *Caloyers* ménent une vie fort exemplaire & fort austere. Ils font les trois vœux que nous avons dit, qui sont de renoncer au monde, de ne manger jamais de viande, & de ne se point marier, & ils les observent aussi très-étroitement, sur-tout dans les grands Monasteres, qui d'ordinaire sont les mieux réglez. Tels sont ceux de *Monte Santo*, de *Neamogni*, de *Monte Sina*, *S. Saba*, *S. Michel de Jerusalem*, & quelques autres. Afin de mieux garder leurs vœux, ils ne mangent jamais de viande, & ils ne vivent que de légumes, d'herbes, & de ce que la terre & les arbres produisent, & qu'ils cultivent aussi avec soin dans les terres qu'ils ont auprès de leurs Cloîtres. Mais, commenous avons dit, ils peuvent manger du poisson hors des jours de jeûne; car pour lors ils n'osent pas même sentir ni viande ni poisson, & particulierement ce qui a du sang. Ils portent même leur abstinence si loin, que dans le tems de

de jeûne, lorſqu'ils ſont obligez de prononcer les mots de lait, de beurre, ou de fromage, ils ne le font qu'en ajoûtant cette parentheſe *Timitt tis agias Saracoſtis*; c'eſt-à-dire, *ſauf le reſpect du Saint Jeûne*. Le peuple fait à leur exemple à peu prés la même choſe dans de pareilles occaſions.

Il y en a quelques-uns qui ne vivent que de ce qui croit à la Campagne, & on les appelle *Arkitis*; ils quittent le Cloître pour vivre dans les Montagnes; mais aux grandes Fêtes ils retournent à leur Couvent, afin d'aſſiſter au ſervice public.

Tous ces Moines qui ſont compris en trois Ordres; ſavoir, de *S. Baſile*, de *S. Elie*, & de *S. Marcel*, portent un même habit, & obſervent preſque tous la même régle. Ils ont dans leurs Cloîtres trois ſortes de Religieux; ſavoir, les Supérieurs & Anciens, les Profés & autres Peres, & les Novices avec les Freres-laics. Le Superieur porte le nom de *Igoumenos*; c'eſt-à-dire, *Conducteur*; c'eſt ce qu'on appelloit *Archimandritis* ou *Abbé*; mais ces mots ne ſont plus en uſage parmi eux.

Cet *Igoumenos* ou Supérieur eſt en grande eſtime & en grande vénération entre les Moines, principalement dans les grands Monaſteres qui ſont les mieux réglez, car pour les petits, où il y a quelques autres vieux Moines, les

Supérieurs n'y ont pas tant d'autorité, & ils ont souvent bien de la peine à se faire obéir; sur-tout quand ils veulent imposer quelques Penitences, qui ne consistent pourtant qu'à faire quelques génuflexions extérieures, & à observer quelques jeûnes, n'osant pas leur imposer de plus rudes peines, de peur de les rebuter, & de les obliger à abandonner la vie Monastique avec la Religion Chrétienne. On n'en a que trop d'exemples, & il n'y a presque pas un endroit dans tout l'Empire Ottoman où l'on ne trouve quelqu'un de ces *Cachu-Muhamed*, *Papas-Mustapha*, *Murat Carabache*, *&c.* c'est-à-dire, où il n'y ait plusieurs Moines Grecs, Syriens, Armeniens & autres Prêtres & Moines qui ont quitté le froc pour prendre le Turban. Et ce qu'il y a de plus facheux, c'est que quand ces Apostats sont mariez, & qu'ils ont des enfants Chrétiens, les enfants au dessous de quinze ans sont obligez de suivre la Religion que leur Pere embrasse; mais s'ils sont plus âgez, il leur est permis de demeurer, s'ils veulent, dans leur Religion & de vivre avec leurs Meres & leurs Sœurs dans la profession du Christianisme. Ainsi la crainte qu'ont les Supérieurs de l'Eglise d'Orient, de se voir abandonner de leurs Freres, pour avoir voulu leur être trop severes, a tellement fait décheoir la discipline, que toutes les Peniten-
ces

ces qu'on ordonne, tant dans les Cloîtres que dans les Eglises, sont ou fort legeres, ou libres, à moins que l'on ne trouve quelqu'un qui soit tout-à-fait docile, & qui veuille s'assujettir de bon cœur à ce que la Discipline a de plus rude.

M. Grelot dont j'ay tiré toutes ces particularitez, ajoûte une avanture qui arriva dans la Syrie l'an 1670. il y a auprès de Damas un fort beau Couvent de Religieuses & de Moines; je nomme les Filles les premieres, parce que le lieu leur appartient. Il est fondé à l'honneur de la Ste. Vierge, sous le nom de *Esses de Said-naia*; c'est-à-dire, *Nôtre-Dame de Said naia*, & situé sur une Montagne, au haut de laquelle est le Cloître des Religieuses, & au pied est celui des Moines. Ils sont, tant les uns que les autres, vêtus de noir, & suivent la régle de S. Antoine. Comme ces Filles vivent de la liberalité & des charitez des bonnes ames, un jeune Frere qui commençoit à s'ennuyer de la solitude de ce lieu, se mit en tête d'aller traverser toute la Syrie, sous prétexte de faire à l'ordinaire une quête pour ces pauvres Sœurs, ce qui leur est accordé de tems en tems par le Patriarche *d'Antioche* dans toute l'étendue de sa Jurisdiction; mais comme il ne savoit pas que le Couvent de *Said-naia* devoit demeurer dans les bornes du Patriarchat d'Antioche

dans lesquelles il est situé, de même que la ville de Damas, il continua sa quête jusqu'auprès de Jerusalem, avec de fausses Lettres de l'Abbesse de *Said-naia*, qu'il avoit contre-faites, & il avoit déja amassé une somme considérable, par rapport à l'état de ce païs-là, qui n'est pas des plus riches. Il se proposoit donc de continuer son chemin jusqu'à *Tripoli* en *Syrie*, où son dessein étoit de s'embarquer s'il trouvoit quelque Vaisseau, & de passer en Europe, ou tourner du côté de Constantinople. Mais lorsqu'il fut venu à *Dgebel Ageloun*, qui est une grande Montagne autour de laquelle il y a quantité de Villages & de Hameaux de Chrétiens, il s'y rencontra dans le même-tems deux Quêteurs du Patriarche de *Jerusalem*, comme c'est la coûtume de ce Prélat d'en envoyer là tous les ans. Ceux-ci ayant arrêté le Frere, lui demandérent pour qui il venoit recueillir les aumônes en ce lieu? Il répondit que c'étoit pour *Said naia.* Les Quêteurs de Jerusalem se saisirent donc de lui, & le mirent en arrêt, comme un homme qui s'approprioit leur bien sans en avoir permission; ils l'envoyerent ensuite à leur Patriarche, qui après en avoir écrit à l'Abbesse de *Said naia*, lui ôta l'habit de *Caloyer*, comme indigne qu'il étoit de la vie Religieuse dont il faisoit Profession, & de l'habit qu'il portoit.

C'est

C'eſt ainſi que ces Supérieurs des Cloîtres, pour conſerver un reſte de l'autorité qu'ils avoient autrefois, ôtent avec ignominie l'habit Religieux à ceux, qui ſans avoir égard au vœu qu'ils ont fait de vivre & de mourir dans cet habit, & d'obſerver leurs régles, ne veulent pas ſe ſoumettre à leurs ordres, ou de qui autrement ils appréhendent quelque mal : ce qui les authoriſe à les dégrader ainſi, c'eſt qu'effectivement l'on ne prend l'habit & l'on n'entre dans les Ordres que ſous le bon plaiſir du Patriarche ou des Supérieurs des Ordres & des Cloîtres.

Les Profés & les autres Religieux ſe donnent la même licence, & quittent l'habit quand ils le jugent à propos, & quoi qu'ils ayent fait au moins deux ans de Noviciat avant leur Profeſſion, ils ne laiſſent pas de ſortir ſouvent du Cloître pour aller demeurer chez eux, ou même ils quittent tout-à-fait l'habit & la régle, mais par-là ils ſe font fort mépriſer, & quand ils ſont ſortis du Cloître, on les regarde avec execration. S'il leur arrive pourtant de retourner, & de donner des marques d'un véritable repentir, on les reçoit après quelques Penitences qu'on leur impôſe. Au reſte, ces Profés & les autres anciens Moines travaillent tous pour le Couvent pendant tout le tems qu'ils y ſont ; l'un ayant

le ſoin des fruits, l'autre celui des grains, un autre celui des troupeaux, & ainſi du reſte de ce qui appartient au Couvent; ils ſe ſervent pour ces emplois de l'aide des Novices, qui pendant leur Noviciat ſervent ſouvent à la Campagne, comme pour les accoûtumer à la méditation & à la retraite ſpirituelle, à quoi pourtant ils n'ont pas beaucoup d'inclination, & à quoi ils ne s'attachent guéres, non plus qu'à l'étude, ce qui eſt cauſe que tous ces *Caloyers* ſont extrêmement groſſiers & ignorants. Et à peine en trouvera-t'on un, même dans les Cloîtres les plus conſidérables qui entende un peu le texte Grec, dans lequel pourtant ſont écrites toutes leurs Prieres & tout le reſte de leur ſervice.

La néceſſité où ſont les *Caloyers*, de cultiver eux-mêmes leurs terres, les oblige d'avoir quantité de Freres, & il n'y a preſque pas un Cloître où il n'y en ait du moins autant que de Moines. Ces Freres-laïcs paſſent preſque toute la journée aux champs, & ne retournent point à la maiſon avant le ſoir; & lorſqu'ils y ſont arrivez, il faut que malgré la fatigue que leur a cauſée leur travail, ils aſſiſtent à une longue Priere, & qu'ils faſſent beaucoup de génuflexions qu'ils appellent *Metanias*; c'eſt-à-dire, inclinations juſqu'à terre : enſuite de quoi ils ſe contentent d'un ſouper

per fort leger, & se vont reposer de leur lassitude sur un lit qui n'est pas plus mollet qu'une table de bois, en attendant que (les Matines étant finies) le jour qui commence à paroître les rappelle à leur travail accoûtumé.

Sur tous ces Religieux, il y a des Provinciaux ou Visiteurs, qui sont fort differents de ceux qui font cette fonction parmi les Moines d'Europe : car ceux-ci ne vont visiter les Monasteres de leurs Provinces, que pour entendre les plaintes des Moines, & pour réformer quelques abus qui pourroient s'y être glissez, au lieu que les autres, qui sont connus sous le nom *d'Exarchu*, ne visitent les Cloîtres qui sont de leur dépendance, que pour en tirer de l'argent que le Patriarche exige d'eux.

Ainsi ces pauvres *Caloyers* ont beau travailler & faire suër leurs Freres-laics, ils ont toûjours bien de la peine à amasser quelque chose, soit pour la Communauté en général, soit pour eux en particulier; parce que le Patriarche leur envoye souvent ces Visiteurs pour les décharger de ce qu'ils ont de meilleur.

Mais nonobstant toutes ces Taxes que les Moines Grecs sont obligez de payer, il ne laisse pas d'y avoir encore en Turquie des Couvents bien rentez, & même des Moines assez riches pour entreprendre, comme on parle vulgai-

vulgairement, de couper l'herbe sous le pied au Patriarche & de se mettre en sa place, principalement s'ils sont aidez, comme nous avons dit, des conseils & de la bourse de quelque riche Marchand, qui leur offre ce qui leur manque pour acheter le Patriarchat.

Après l'Ordre des Prêtres Réguliers ou *Caloyers*, suit celui des Prêtres Séculiers, qu'on appelle *Cosmicos Jereus*. Nous avons déja dit qu'ils étoient ordinairement tous mariez; mais nous n'avons pas parlé de la maniere dont ils se marient. Après qu'ils ont pris la Tonsure (car ils sont rasez sur le sommet de la tête en rond & de la largeur de la paume de la main, & non pas de la maniere que le font les Prêtres de l'Eglise Romaine) après, dis-je, qu'ils ont servi l'Eglise pendant quelques mois, on les reçoit au nombre des *Anagnostas*, ou *Lecteurs*; c'est-à-dire qu'ils peuvent lire les Matines, les Pseaumes, & les autres choses que les Clercs ont accoûtumé de chanter. Cet *Office d'Anagnostes*, se rapporte assez bien à ce qu'on nomme dans l'Eglise Romaine les *quatre petits Ordres*, comprenant tous les services que les *Anagnostas* dévroient exercer: mais comme il y a des personnes gagées pour être Portiers, Sonneurs, & autres bas Officiers de l'Eglise, ils ne prennent point d'autre soin que celui de lire.

Quand

Quand je parle ici de Sonneurs de l'Eglise Grecque, il ne faut pas s'imaginer qu'il y ait effectivement des Sonneurs de cloches : car depuis que les Turcs se sont rendus Maîtres de la Grece, on n'y entend aucun son ni aucun bruit de cloches pour appeller les Fidéles à l'Eglise. On ne se sert aujourd'huy pour cet effet que du seul *Simandirion*, qui est une planche de bois longue & étroite.

Lorsque le tems de leur Clericature est achevé, & que ceux qui avoient pris la Tonsure ont servi l'Eglise pendant quelques mois, l'Evêque leur confere le Diaconat, ou la puissance de servir à l'Autel & de chanter l'Epître : après-quoi, si le Diacre veut se marier, cela lui est permis, pourvû qu'il en avertisse l'Evêque, & qu'il lui nomme la fille & le lieu de sa demeure, afin qu'il se puisse informer de sa vie, de ses mœurs, & de sa beauté. Car la femme d'un *Papas*, ou Prêtre Grec, doit être sage, chaste, & belle, de sorte que si quelqu'une de ces qualitez manque à une fille, elle ne doit pas prétendre de devenir *Papadia*; c'est-à-dire, femme d'un *Papas*.

On s'étonnera peut-être de ce qui vient d'être dit, que les femmes des Prêtres Grecs doivent être belles, & qu'on ne se donne pas le même soin pour choisir celle des Séculiers. Mais si l'on fait attention à ce que ces Prêtres

Grecs ne se peuvent marier qu'une fois, au lieu que les autres le peuvent faire plusieurs fois, on ne trouvera pas qu'un *Papas* ait mauvaise raison de se pourvoir d'une femme qui ait en elle seule autant de bonnes qualitez, que toutes celles qu'un Séculier pourroit épouser les unes après les autres. Aussi cela leur réüssit-il souvent très-bien, puisque s'il y a quelque jeune beauté dans le quartier d'un Prêtre qui songe à se marier, chacun s'empresse de la lui donner, & c'est sans doute afin que la beauté des femmes Grecques puisse être consacrée, si non à Dieu, au moins à ses Ministres, & que les plus agréables étants unies avec des personnes qui sont obligées d'être plus saintes que les autres, on ne puisse pas dire des autres femmes que l'on veut louer, ce qui est si ordinaire dans la bouche des Grecs, quand ils veulent cajoler une femme, qu'elle passe en beauté & en vertu la plus belle *Papadia*, pour dire qu'il ne se peut rien trouver de plus accompli dans le monde. Aussi ces Papadies ont-elles, outre leur beauté naturelle, une modestie charmante. Le voile blanc qu'elles portent sur la tête, la propreté de leur habit, & la simplicité de leur conversation ont des attraits si puissants, qu'on ne sçauroit se deffendre de les aimer. C'est aussi pour cela qu'on permet aux jeunes *Papas* de

quitter,

quitter, pour quelque tems, le ſervice qu'ils ſont dans l'Egliſe, afin d'aller faire l'amour & de donner ordre à leur Mariage, qui s'accomplit ſelon la maniere accoûtumée, après-quoi ils reprennent leurs fonctions ordinaires, reçevant au reſte le *Saint Diaconat*, qui leur donne le pouvoir de lire l'Evangile, lorſqu'on célébre la *Communion*, & de ſervir à l'Autel, conjointement avec le Prêtre, juſqu'à ce qu'ils ſoient en état d'être eux-mêmes reçûs Prêtres, & de pouvoir, comme les autres, célébrer l'*Euchariſtie*.

Outre ces principaux Miniſtres de l'Egliſe Grecque, il y en a encore d'autres moindres, & qui n'ont point les Ordres. Les premiers de ceux-ci ſont les *Skeuophylakes* ou Sacriſtains: leur charge eſt d'avoir ſoin des Vaſes ſacrez & de tous les uſtenciles de l'Egliſe. Les ſeconds ſont les *Colonarchi* ou *Antiphonaires*, qui ſont d'ordinaire de jeunes hommes qui font ſavoir aux Chantres quels ſont les Cantiques & les Pſeaumes qu'on doit chanter & ſur quel ton. Les troiſiémes ſont les *Tyroroi* ou Portiers, qui ont le ſoin d'ouvrir & de fermer les Portes de l'Egliſe; & les derniers ſont les *Condilaphti*, qui entretiennent les luminaires.

Pour ce qui regarde l'ordre du ſervice, il eſt different ſelon les Cloîtres & les revenus des Egliſes. Dans les Monaſteres les Moines — Services de l'Egliſe Grecque.

se levent à minuit pour faire un service particulier, qu'ils appellent *Mesonuchicon*. Ce service dure ordinairement deux heures ; mais quand il arrive une Fête extraordinaire, ou quelque soleunité, soit qu'elle soit d'obligation ou l'effet d'une dévotion particuliere, ce *Mesonusticon* est changé en *Holonuchicon*, c'est-à-dire, que le service dure pendant toute la nuit, & c'est dans la vûë de se préparer par ces longues Prieres à mieux célébrer la Fête qui les doit suivre : mais les abus qui s'y sont glissez devroient les avoir fait retrancher il y a long-tems, ou du moins on auroit dû les réformer si l'Eglise Grecque étoit pourvûë de Pasteurs vigilants & éclairez. Car tout s'y passe d'ordinaire avec tant de confusion, à cause de la grande affluence de monde, & l'on y garde si peu le respect qui est dû aux Lieux Saints, qu'on n'y voit rien qui ressemble au Service Divin, à quoi ne contribuënt pas peu les paroles rudes des Religieux mêmes, qui n'ont point honte de se quereller & de faire éclatter leur colere aux moindres occasions.

Après le *Mesonuchicon*, *l'Oortros* vient ensuite; c'est la Priere du point du jour, qui est suivie de trois autres Prieres, comme *Proti ora*, qui se fait à la premiere heure du matin, *Triti ora*, qui se fait à la troisiéme heure, & *Ekti ora*, qui se fait à six. Au reste, quoi qu'obligez de l'obser-

l'observer toûjours ainsi, ils en oublient assez souvent une partie & passent par-dessus, excepté dans les grands jeûnes, où ils sont toûjours plus exacts. Il faut que le Prêtre ait fait tout cela avant que le service qu'il doit faire dans l'Eglise commence, c'est-à-dire, la *Liturgie*, & la *Synaxis* ou *Eucharistie*. Ensuite vient *l'Ennati*, qui est la Priere de neuf heures, après quoi vient *Espernos*, qui est la Priere du soir ou Vêpres, de sorte que le service que les Prêtres sont obligez de faire dure environ cinq heures.

Lorsque la Priere du matin est achevée, les Moines vont au refectoire, où pendant qu'ils sont à table, on fait la lecture : & lorsque le repas est fini, tant au soir qu'à midy, le Cuisinier va se mettre à genoux à la porte, & comme s'il demandoit la récompense de sa peine, ou le pardon de ses pechez, il dit aux *Caloyers*, à mesure qu'ils sortent, *Eulogite Pateres* (*benissez-moi mes Peres*) & chacun d'eux le saluant lui répond, *O Theos Syneoresi* (*Dieu vous benisse.*) Ensuite de quoi s'étants tous retirez dans leurs Cellules, ils y demeurent, s'ils veulent, ou s'en vont travailler jusqu'à quatre heures après midy. Alors, au bruit du *Simantirion*, qui leur sert de cloches, comme nous avons dit, ils retournent à l'Eglise pour y dire Vêpres. Après cela ils font quelque leger exercice

exercice jusqu'à six heures qu'ils vont souper. Quand ils sont hors de table, ils retournent encore à l'Eglise pour y faire un service qu'ils appellent *Apodipho*, ou service du soir ; c'est ce que dans l'Eglise Romaine on nomme *Complies*. Il finit environ à huit heures du soir, & lorsqu'il est achevé chacun se retire en sa chambre & se va coucher, jusqu'au lendemain matin. Ils n'ont pas grand peine à s'habiller pour retourner à l'Eglise, parce que c'est leur coûtume, comme c'est celle de presque tout le monde en Orient, de se coucher tout habillez, ou au moins à demi, ne faisant qu'ôter leur habit de dessus. Car les Européens sont presque les seuls dans la Turquie qui couchent entre deux draps.

Comme les *Caloyers* possédent les premieres Charges de l'Eglise Grecque, les autres Prêtres & Ministres particuliers de chaque Eglise se forment à leur exemple autant qu'ils peuvent. Quand une Eglise est riche, elle a plusieurs Ministres ; & elle n'en a qu'un, si elle n'en peut pas entretenir davantage. Mais soit que les Eglises soient riches ou pauvres, on fait tous les jours dans chacune d'elles une *Agia Koinonia*, ou celebration de l'Eucharistie, & il y en a plusieurs où on la fait plus d'une fois, mais non pas sur le même Autel. Ils l'appellent *Agia Trapeza* ; c'est-à-dire, la *Sainte Table*.

Ainsi

Ainsi le *Roga* ou les appointements de vingt ou trente écus que les *Epitropi*, c'est-à-dire, les Administrateurs ou Marguilliers de l'Eglise donnent par an à un Prêtre ne sont que pour le service ordinaire, & non pas pour les Messes; parce que dans les Eglises où il y a plusieurs *Papas*, il s'en trouve souvent qui ne la peuvent pas celebrer quatre fois l'an, car ils s'entresuivent par ordre, & ils ont chacun leur tour. Cette Messe, qui ne se dit qu'une fois, est cause que plusieurs personnes ne la peuvent entendre, que beaucoup d'autres viennent lors qu'elle est à demi dite, & quelques uns même lors qu'elle est finie. Mais cès derniers ne se font pas une affaire de leur paresse, persuadez qu'ils sont que pourvû qu'ils viennent seulement à l'Eglise & qu'ils y fassent quelques genuflexions, c'est assez pour eux de dire, *Dieu fait misericorde aux premiers, & il conserve les derniers.*

Comme ce que nous venons de dire prouve que les Grecs, malgré leur Schisme, ont retenu plusieurs traditions de l'Eglise; cependant ils ont une si grande aversion pour l'Eglise Romaine qu'ils ont toutes ses cérémonies en horreur. C'est pour cela qu'ils ont la Messe des Romains en si grande aversion, qu'ils lavent même leurs Autels, s'il arrive que quelque Prêtre Latin y ait celebré les Divins Mysteres, comme si par-là ils étoient polluez. Car ils regardent

leur

leur pain sans levain comme une chose impure. (a)

Quoi-

(a) Les Chrétiens Grecs conviennent, avec ceux de l'Eglise Latine, de la presence réelle de Jesus-Christ dans le Mystere de l'Eucharistie, & ils reconnoissent, les uns & les autres, la Transsubstantiation On sait que les preuves de ce fait sont rapportées fort au long, & d'une maniere tres-authentique, dans la Perpétuité de la Foy. Et la maniere de consacrer ou avec du pain levé, comme le pratique l'Eglise Grecque, ou avec du pain sans levain, c'est une Cérémonie qui n'a rien d'essentiel, ce sont deux usages que differentes traditions ont conservé dans ces deux Eglises. Je ne sçay au reste si les Prêtres Grecs ont autant d'horreur, comme le prétend l'Auteur du Sacrifice de la Messe célébré selon le rit Latin; & je croirois aisément que c'est une exagération, puisque nous avons vû souvent à Paris des Prêtres Grecs célébrer le Sacrifice sur nos Autels, sans prendre les précautions dont il est parle dans ce Chapitre. Il y a peu de tems même qu'un Abbé du Mont *Athos* étant venu à Paris, disoit tous les jours la Messe dans differentes Eglises. On sait que le Schisme des Grecs consiste principalement en ce qu'ils ne reconnoissent pas l'authorité du S. Siege; & on ne nie pas que cette separation n'ait porté quelques-uns de leurs Prelats à des excès qui ne sont point du tout l'esprit de leur Eglise. Ceux qui voudront s'instruire plus particulierement de l'Eglise Grecque, de ses Cérémonies, & savoir les Points en quoi elle differe de l'Eglise Latine, pourront consulter le Livre de l'état present de cette Eglise, celui qui traite des Missions que les Latins y ont envoyées en differents tems & plusieurs autres ouvrages qui ont été composez sur cette matiere. Ce qui est de vray, c'est que

cette

Quoi qu'ils ayent un très-grand nombre de Fêtes à l'honneur de toutes sortes de Saints, jus-

cette Eglise, autrefois si célébre par les Docteurs & par les Martyrs, si connuë dans l'Apocalypse & dans les Epîtres de S. Paul, qui a formé tant de Saints & tant de deffenseurs de la Foy, gémit aujourd'huy sous la tyrannie des Empereurs Mahometans & des Bachas qui gouvernent les Provinces où elle est répanduë, où ceux qui en font profession reçoivent tous les jours de nouvelles avanies, & sont également exposez à la fureur & à l'avarice de ces Gouverneurs; ce qui oblige souvent ceux qui la gouvernent à des irrégularitez que les plus sages condamnent. Mais malgré le déréglement qui régne parmi quelques Chrétiens de ce Rit, on peut encore admirer dans un grand nombre la charité, l'abstinence, la mortification & les autres vertus Chretiennes. A cela près leur Schisme n'est pas encore si redoutable aux Missionnaires que l'ignorance, comme l'a remarqué l'Auteur de l'etat des Missions de Grece presenté au Clergé de France. Leur ignorance est si grande, dit-il, que la plûpart ne reconnoissent point d'autre difference entre leur Eglise & la nôtre, que celle qu'ils remarquent à l'exterieur, c'est-à-dire, dans les jeûnes, & dans les Cérémonies qu'ils observent, & que nous n'observons pas. ils ne savent ce qu'ils doivent croire, ni ce que nous croyons; toûjours prêts à tomber dans les erreurs qu'on peut leur inspirer. Leurs Prêtres, bien loin de les instruire, ont besoin eux-mêmes d'être instruits, & leur Patriarche ne songe qu'à se maintenir dans la dignité, qui est tous les jours exposée à de nouvelles encheres. Les Evêques de leur côté ne sont occupez qu'à amasser de quoi vivre, plusieurs mêmes étants contraints de prendre quelque métier pour subsister.

jusques-là qu'il n'y a pas un jour de l'année qui ne soit consacré à quelqu'un d'eux, les Fêtes ne se rencontrent pas pourtant aux mêmes jours que les Latins celebrent à l'honneur d'un tel ou d'un tel Saint.

De même ils ne jeûnent jamais le Samedy, quoique l'Eglise Romaine le fasse ce jour-là comme le Vendredy : & ils regardent comme une abomination de jeûner ce jour-là, excepté une fois l'année, qui est le Samedy de la Semaine Sainte, leur Loy disant expressément, *S'il se trouve qu'un Ecclesiastique jeûne le Dimanche, ou le Samedy, à la reserve d'un seul, il sera déposé, & si c'est un Laique, il sera retranché ou excommunié.*

Les jours qui sont consacrez à quelque Saint reviennent tous les ans au même jour précisément; mais ils ne sont pas tous également solennels, & ils en celebrent quelques-uns avec plus de dévotion que les autres. Comme entr'autres le huitiéme de Septembre (qui est le mois que leur Calendrier commence) ils celebrent la Fête de la Nativité de la Très-Sainte Vierge Marie.

Le quatorziéme la Fête de *l'Exaltation & de l'Invention du précieux & salutaire bois de la Croix.*

Le XXVI. est la Fête de S. Jean l'Evanliste.

En Octobre.

Ils celebrent, le sixiéme, la Fête de l'Apôtre S. Thomas.

Le XVII. celle de l'Evangeliste S. Luc.

Le XXVI. celle du glorieux Martyr Demetrius.

En Novembre.

Ils celebrent, au VIII. celle du Chef des Armées des Cieux Michel l'Archange, de l'Ange Gabriel; & des autres.

Le XIII. la Fête de S. Jean Chrysostôme.

Le XIV. celle de l'Apôtre S. Philippe.

Le XVI. de l'Apôtre S. Matthieu.

Le XXI. l'Entrée de la Ste. Vierge dans le Temple, *Luc.* 2.

Le XXX. celle de l'Apôtre S. André.

En Décembre.

Ils celebrent, le VI. la Fête de S. Nicolas.

Le XII. celle de S. Spiridion.

Le XX. celle de S. Ignace.

Le XXV. La naissance de Nôtre Sauveur en chair.

En Janvier.

Ils celebrent, le premier, la Fête de la Circoncision de Jesus-Christ, & celle de S. Basile.

Le VI la Fête du Baptême de Jesus-Christ, & le même jour, après la distribution de la Ste. Céne, on consacre & on benit à Constantinople l'eau, dont on se doit servir toute l'année pour baptiser.

Le XVII. est la Fête de S. Antoine.

Le XVIII. est la Fête de S. Athanase, & de S. Cyrille Evêques d'Alexandrie.

Le XXV. celle de S. Gregoire de Nazianze le Theologien.

Le XXX. celle de trois Archevêques, S. Basile, S. Gregoire, & S. Chrysostôme.

En Févrîer.

Ils celebrent, le II. la rencontre de S. Simeon & de Jesus-Christ, après les quarante jours de la Purification de la Vierge. *Luc.* 2.

Le XI. la Fête de S. Blaise.

Le XXIV. celle de S. Jean-Baptiste.

En Mars.

Ils celebrent, le IX. la Fête des quarante Martyrs, qui souffrirent à Sebaste.

Le

Le XXV. l'Annonciation de la Sainte Vierge.

En Avril.

Ils celebrent le XXIII. la Fête du Grand & du glorieux Martyr S. Georges.

Le XXV. celle de l'Evangeliste S. Marc.

En May.

Ils celebrent, le II. la Fête du Grand Saint Athanase.

Le VIII. celle de S. Jean le Théologien.

Le XXI. celle de Constantin le Grand, & de S. Heléne.

Le XXV. l'Invention du Chef de S. Jean-Baptiste.

En Juin.

Ils celebrent, le XI. la Fête de l'Apôtre S. Barthélemi.

Le XXIV. celle du Précurseur S. Jean-Baptiste.

Le XXIX. le Martyre de S. Pierre & S. Paul.

En Juillet.

Ils celebrent, le XVII. la Fête de Ste. Marine.

Le XX. celle du Prophête Elie.

Le

Le XXVI. celle de la S[te]. Martyre Parasceve.

Le XXVII. celle du S. Martyr & Medecin Pantaleon, qui souffrit la mort sous Diocletien.

En Aoust.

Le VI. ils celebrent la Transfiguration de Jesus-Christ.

Le XV. la mort de la S[te]. Vierge.

Et le XXIX. la Décollation de S. Jean-Baptiste.

Dans ces jours ils lisent dans l'Eglise la vie & les actions de ces Saints, en langue vulgaire dans leur *Synaxarion*, & le service s'acheve par la distribution de l'Eucharistie. Les Grecs sont fort soigneux de venir écouter le service, & ils apportent en même-tems de quoi offrir, chacun selon son pouvoir, du pain, du vin, des cierges, de l'huile, & semblables choses à l'usage des Prêtres. Ils sont soigneux aussi de faire, ensuite de ces cérémonies, des liberalitez aux pauvres, presque au-delà de leur pouvoir. Cela donne même occasion aux Turcs d'abuser de cette charité; car ils ont de coûtume de mener dans ces jours-là aux Eglises leurs Esclaves Chrétiens qu'ils tiennent enchaînez: Aussi leur donne-t'on rarement quelque chose de considérable, parce qu'on

qu'on sçait bien que ces charitez ne tourneroient pas au profit de ces pauvres miserables, qui sont assurément dignes de compassion, mais qu'elles iroient dans la bourse de leurs Maîtres.

Quand la Fête de Pâques arrive, ils la celebrent avec de grandes marques de joye, tellement que les Eglises retentissent de la voix de ceux qui, à mesure qu'ils se rencontrent, Κύριος ἀνέστη, *Le Seigneur est ressuscité*, & des autres qui répondent ἀληθῶς ἀνέστη; *Vrayement il est ressuscite*; aussi apellent-ils cette Pâques, Πάσχα ἀναστάσιμον; *La Pâques de la Resurrection.*

Le Dimanche aprés Pâques ils celebrent la memoire de S. Thomas, qui toucha Nôtre Seigneur aprés sa Resurrection. *Jean.* 20.

Le troisiéme Dimanche ils celebrent celle des femmes qui allérent pour embaumer le corps de Jesus-Christ.

Le quatriéme Dimanche, qui est celui du milieu, entre Pâques & la Pentecôte, ils font commemoration de ce qui arriva au Paralytique.

Le cinquiéme Dimanche ils rapportent ce qui arriva aux Aveugles, & le cinquiéme jour aprés ils celebrent l'Ascension de J. C.

Le sixiéme Dimanche ils celebrent la memoire des 318. Peres, qui composérent l'Assemblée du Concile de Nicée.

Le

plûtôt ou plus tard; car ce jeûne doit durer autant de jours qu'il y en a depuis Pâques jusqu'au deuxiéme jour de May.

Comme donc les Grecs different beaucoup de l'Eglise Romaine, dans l'observation de leurs Fêtes & de leurs jeûnes, ils en different aussi beaucoup à l'égard de la maniere de les celebrer.

Quand les Grecs celebrent le Mystere de l'Eucharistie, après qu'ils ont rompu le pain en morceaux, qu'ils l'ont trempé dans le vin mêlé avec l'eau, & qu'ils ont fait la Priere dessus, le Prêtre le porte à la ronde dans un plat couvert, lorsqu'il n'est point encore consacré, & il fait ainsi un ou deux tours, pendant que le peuple regarde cette espece de Procession avec un grand respect, & la saluë bien dévotement, en baissant la tête & en se mettant à genoux, & même en se prosternant quelquefois tout-à-fait à terre, & baisant le bas de la robe du Prêtre. Ils disent qu'ils font cela en partie pour demander au Prêtre qu'il intercede pour eux, & qu'il en fasse commémoration lorsqu'il celebrera l'Eucharistie, & en partie aussi pour honorer les dons divins, qui quoi qu'ils ne soient pas encore consacrez, ne laissent pas d'être dédiez à Dieu, & d'être les Antitypes du Corps & du Sang du Seigneur. Après cela le Prêtre porte ce pain &

& ce vin sur l'Autel du milieu, qu'ils appellent la *Sainte Table*; fait la Consecration & distribué aux Fidelles, & même aux enfants, l'Eucharistie sous les deux especes.

Ils sont aussi obligez, par les Loix de leur Eglise, de se confesser au moins quatre fois l'an, avec un détail exact & précis de tous leurs pechez, comme on fait dans l'Eglise Romaine, & après qu'ils ont accompli la Penitence qu'on leur impose, ou que du moins ils l'ont reçûë & ont promis de l'accomplir, le Prêtre leur donne l'Absolution en forme de Priere. Comme, par exemple, quand il dit, *Nôtre-Seigneur Jesus-Christ vous vueille pardonner lui-même tous les pechez que vous venez de confesser en sa presence à moy son indigne serviteur, & tous ceux que vous pouvez avoir oubliez.* Mais ils ne se servent pas toûjours de tant de paroles, & souvent ils se contentent de dire en peu de mots, *Vos pechez vous soient pardonnez.*

Il n'y a point de tems ordonné ni limité pour le Baptême de leurs enfants, mais ils le font rarement avant le huitiéme jour, à moins que le péril de mort ne les oblige d'en hâter la cérémonie. Car ils tiennent la nécessité du Baptême si grande, qu'ils n'osent rien esperer de bon des enfants qui meurent sans l'avoir reçû, aussi permettent-ils, quand il y a danger de mort, à tous les Laiques, tant hommes

mes que femmes, d'administrer ce Sacrement.

Il ne leur est pas permis de réïterer le Baptême, à moins qu'un Heretique ou un Apostat ne voulut rentrer dans l'Eglise, aprés avoir donné de bonnes marques de sa repentance; & c'est ainsi qu'ils rebaptisent ceux de l'Eglise Romaine, quand il arrive que quelqu'un d'eux veut se joindre à leur Communion.

Quoi qu'ils rejettent le *Purgatoire* des Latins, ils ne laissent pas de prier pour les morts & d'en faire la Commémoration, lors de la celebration du Sacrement de l'Autel, parce qu'ils croyent que les ames des Fidelles ne vont pas droit au Ciel, lorsqu'elles sortent des corps, mais qu'elles sont gardées jusqu'au jour du Jugement *dans la main de Dieu* ou dans le *Paradis*, parce que Jesus-Christ, *Luc.* 23. 43. dit au Brigand converti, *Tu seras aujourd'huy avec moi en Paradis*. Ils disent aussi, *dans le sein d'Abraham*, à cause de ce qui est dit, en *S. Luc.* 16. 22.

Ils ont aversion pour les Images en bosse; mais pour les Images de platte peinture, ils les tiennent pour saintes & dignes de vénération. (*a*) Lorsque le Prêtre est prêt de commen-

(*a*) Idée bizarre & ridicule; puisque si les Images qui representent le Sauveur, la Vierge & les Saints

mencer le ſervice du ſoir, il n'entre point au Chœur qu'il n'ait fait trois génuflexions devant l'Image de Jeſus-Chriſt, & trois devant celle de la Vierge Marie ; & lorſqu'on celebre l'Euchariſtie, on fait trois ſemblables génuflexions devant les mêmes Images.

Dans les grandes Fêtes des Saints, on met auſſi leurs Images dans les Egliſes, pour exciter plus puiſſamment les Fidelles à en faire la Commémoration, & on les met ſur une place élevée dans le milieu du Chœur où chacun tâche de les baiſer. Si c'eſt une Image de Jeſus-Chriſt, ils ne lui baiſent ordinairement que les pieds ; ſi c'eſt celle de la Vierge, ils lui baiſent les mains ; & ſi c'eſt celle de quelqu'un des autres Saints, ils lui baiſent le viſage.

Ils condamnent généralement tous les Chrétiens d'Occident, à cauſe qu'ils mangent des choſes étouffées ; & ils les traittent pour cela d'Heretiques.

Ils en different auſſi en ceci, qu'ils nient que

étoient deffendus, il faudroit en ſupprimer celles qui ſont en platte peinture, auſſi-bien que celles qui ſont en boſſe. On doit dire la même choſe ſur ce que l'Auteur rapporte d'eux ſur l'état des ames après la mort; puiſque les Prieres ſeroient inutiles, ſi elles ne pouvoient pas diminuer leurs peines & avancer leur bonheur.

que *le S. Esprit procede du Pere & du Fils*, & qu'ils veulent qu'il ne procede que du Pere, quoi que quelques-uns d'eux disent aussi, qu'il procede du Pere *par le Fils*; mais ceux qui parlent ainsi ne sont pas estimez fort orthodoxes par les autres. Ils croyent pourtant tous que le S. Esprit est Dieu d'une même essence avec le Pere & le Fils, procedant du Pere de toute éternité, & ils reconnoissent qu'il est l'Esprit du Fils, & que par ce Fils il est donné, envoyé & répandu. Seulement ils ne sauroient souffrir cette expression, *qu'il procede du Pere & du Fils*, parce qu'ils accusent l'Eglise Latine d'avoir ajoûté, sans les consulter, ces paroles, *& du Fils*, au Symbole dressé à Constantinople, & ainsi de l'avoir falsifié. Mais aussi la chaleur du parti leur a fait aggraver ce sentiment par quelques conséquences qu'ils en tirent, qui sont plus propres à faire voir qu'ils n'ont pas de justes idées des proprietez de l'Essence Divine, qu'elles ne servent à justifier leur conduite.

Ils sont si attachez aux sentiments des Anciens Peres, & aux reglements des sept premiers Conciles, qu'ils ne veulent point entendre parler des autres, & ils disent qu'ils ne les obligent point.

Cependant ils sont fort attachez à la Foy qui leur a été laissée par leurs Ancêtres; & ils endu-

endurent, pour l'amour de Jesus-Christ, une infinité d'opprobres & de véxations qu'on leur fait, sous le nom de Capitation, appellée chez les Turcs *Yova Karatch*, ou sous plusieurs autres prétextes ; comme pendant la guerre, pour l'achat des bleds ou de la poudre, pour l'entretien des Galeriens du Grand Seigneur, & autres telles impositions dont on les charge, sous les noms de *Lagam*, *Beldal*, & *Churek Atchase*.

Outre cela, ils ont grand sujet de craindre & de prévoir la chute entiere de leurs Eglises, desquelles nous dirons, en passant, qu'elles sont distinguées en trois parties, par rapport aux differends états des personnes qui y ont leur place. Les premiers sont les Prêtres, qui sont placez dans le βῆμα ou lieu très-saint. Les seconds sont les Fidelles qui ne sont point en censure ou soûmis aux peines Ecclesiastiques ; ceux-ci viennent ἐν τῷ ναῷ, c'est-à-dire, dans le Temple. Et les troisiémes sont les Penitens, ou ceux qui montrent du déplaisir d'avoir encouru les peines Ecclesiastiques, & avec eux sont les Catéchumenes ; c'est-à-dire, ceux qui ne sont pas suffisamment instruits ; la place des uns & des autres est πρὸ τοῦ ναοῦ, sous le Portail ou à l'entrée de l'Eglise. Pour revenir au bâtiment de ces Eglises, les Grecs ont grand sujet d'en craindre un jour la ruine ;

ne; parce que, lorſqu'ils en ont perdu quelqu'une, ſoit qu'elle ſoit tombée de vieilleſſe, qu'elle ait été brûlée, ou que par quelque cauſe que ce ſoit, elle ſoit périe, il ne leur eſt pas permis de la rebâtir, ſeulement ils y peuvent refaire quelques breches, & travailler à quelques réparations; encore cela leur eſt-il beaucoup à charge, parce qu'ayant à peine de quoi ſubſiſter, leurs foibles revenus ne permettent guéres de faire les frais qu'il faudroit pour les Maçons, pour les Charpentiers, & tout ce qui eſt neceſſaire pour des réparations de cette nature.

Ils veillent pourtant extrêmement à empêcher qu'une telle ruine n'arrive, & ils ont encore juſqu'à preſent pluſieurs Egliſes, dont le nombre va bien dans la ſeule ville de Conſtantinople juſqu'à vingt-cinq ou vingt-ſix, & dans Galata juſqu'à ſept, à moins que le feu n'en ait depuis peu conſumé quelques-unes; mais en récompenſe il arrive quelquefois qu'à force de preſents, le cœur de quelque Baſſa, intereſſé & avide d'argent, ſe laiſſera fléchir pour leur permettre de rebâtir une Egliſe toute prête à être ruinée.

Mais la choſe en quoi ils ſont le plus à plaindre, c'eſt que dans les lieux les plus éloignez, on enleve ſouvent aux Peres & Meres leurs

leurs enfants mâles à l'âge de sept ans, (a) afin de les faire servir de *Ichoglans* dans le Serrail, & de

(a) Quoique l'Auteur dans ce Ch. ait tâche de recueïllir ce qu'il avoit lû dans d'autres Voyageurs sur l'état de l'Eglise Grecque ; comme il a laissé bien des choses qui meritent d'être rapportées ici, on ne sera pas fâché de les y trouver. Quoi qu'on ne veuille pas expliquer en detail par quels degrez les Eglises du Levant sont tombées dans l'état où elles sont à present ; il est necessaire de savoir que des cinq Patriarches qui ont eté reconnus dans l'Eglise, il n'y en a eu que trois qui ayent eu véritablement ce rang dans les quatre premiers Siécles de l'Eglise ; sçavoir, le Pape, le Patriarche d'Alexandrie, & celui d'Antioche. L'Evêque de Constantinople fut élevé à ce rang & établi le second après le Pape, dans le second Concile Universel, l'an 381. & quoique les Papes ayent long-tems refusé de le reconnoitre en ce point, les Archevêques de Constantinople n'ont pas laissé de se mettre en possession de cette dignité & de s'y maintenir, & elle leur fut encore confirmée par le Concile de Calcedoine, avec l'attribution de la Jurisdiction sur les trois Diocèses ou Exarchats, du Pont, de Thrace & d'Asie, dont ils s'étoient déja emparez, ensuite, par le crédit que leur Siége leur donnoit auprès des Empereurs de Constantinople, ces Patriarches étendirent encore leur authorité, jusques-là qu'ils usurpérent sur le Souverain Pontife, la Sicile & plusieurs Provinces qui appartenoient à l'Eglise d'Occident, enfin, comme l'ambition n'a point de bornes, ils en vinrent jusqu'à ne plus reconnoitre l'authorité du Saint Siége & firent ce Schisme funeste qui les separe de l'Eglise. Enfin, les Sarrazins & les Turcs ayant desolé toutes les Provinces d'Orient, & ruiné entierement l'Empire de Constantinople

de les faire instruire dans la Créance & dans la Religion Mahometane. Ces *Ichoglans* qu'on prend aussi d'entre les enfants des Chrétiens qui ont été faits prisonniers de guerre, tant par terre que par mer, sont d'abord serviteurs

tinople par la prise de cette Ville Impériale, quoi qu'ils n'ayent pas aboli la Religion Chrétienne, ils l'ont tellement diminuée, qu'il ne reste plus de ce grand nombre d'Evêques, dont ce Patriarchat étoit composé, qu'environ 150. dont il y en a 35. qui sont Métropolitains, la plûpart sans Suffragants, suivant le compte qu'en a fait un Grec assez moderne nommé *Christophorus Angelicus*, traduit en Latin par Flavius, & imprimé à Francfort en 1655. Mais quoique l'etat & la puissance de ce Patriarche soient fort diminuez, il ne laisse pas d'avoir encore, sous sa Jurisdiction, l'Asie Mineure, les Isles de l'Archipel, la Thrace, la Grece, la Valachie, la Moldavie, la Mingrelie, la Circassie, & il n'a perdu que depuis le Grand Duc Bazilide, la Moscovie qui le reconnoissoit aussi. Et dans toutes ces Provinces il y a un très-grand nombre de Chrétiens qui font profession de la même Foy que leur Patriarche, conservent les mêmes traditions, & sont engagez dans les mêmes erreurs. Ce n'est pas ici le lieu de faire le détail de toutes les opinions de ces Schismatiques, il suffit de dire qu'ils ont conservé presque tous les Dogmes de la Religion Chrétienne, & que souvent ils ne sont differents que dans les cérémonies; & que pour ce qui regarde la discipline, il faut reconnoître qu'en plusieurs points ils sont demeurez fort attachez à l'ancienne, & qu'ils en ont même quelquefois augmenté la rigueur, car ils jeûnent tous quatre Carêmes, & dans celui qui nous est commun, ils ne manquent qu'une fois vers le soir. Tous les Evê-

teurs du Serrail, & sont instruits, chacun selon sa capacité, tant à manier les armes, qu'aux autres exercices des Turcs, & l'on en choisit souvent d'entr'eux que l'on éleve jusqu'à en faire des Ministres d'Etat. Mais outre que

ques sont pris du nombre des Religieux, & sont obligez, même après leur Ordination, à l'observation des vœux de la vie Religieuse; c'est-à-dire, au célibat; & il est étrange que quelques Auteurs ayent écrit, que les Eglises d'Orient ayent des Evêques mariez. Ce qui n'est vray, ni des Grecs, ni des autres sectes d'Orient. Outre le célibat, les Evêques gardent encore l'abstinence des viandes, dont ils ne se dispensent pas même à la mort.

La vie des Laïques est en plusieurs choses peu differente de celle des Religieux; car ils n'observent pas moins régulierement qu'eux les quatre Carêmes, & de plus le jeûne du Mécredy & du Vendredy pendant toute l'année; mais ils les imitent encore souvent dans la longueur de leurs Prieres, & il y en a un fort grand nombre qui recitent le Breviaire. Les Dimanches & les Fêtes les hommes & les femmes se trouvent à l'Eglise des deux heures après-minuit, & ils y recitent des Hymnes jusqu'au lever du Soleil, après-quoy ils se retirent dans leurs maisons jusqu'à neuf heures qu'ils vont à Tierce, & à la Messe, & l'après-midy à Vêpres. Je rapporte ces marques extérieures de zele & de ferveur qui se voyent encore dans cette Eglise, pour montrer que la Religion ne lui est pas indifferente, & que la grande oppression qu'elle souffre sous la tyrannie des Turcs, & qui porte quelquefois plusieurs de ses membres à des irrégularitez condamnées par les Canons, n'a pas éteint l'amour & le zele pour sa Foy, puisqu'il paroit au contraire qu'elle est toûjours attachée

que leur état est alors fort glissant, & que quand il paroît être le plus beau, c'est alors qu'il est plus près de sa chute, ils l'achetent encore trop cher, puisque c'est par la perte de

à sa Religion, & à son ancienne Discipline.

Les *Papas* ou Prêtres Grecs sont toûjours vêtus de noir, avec un bonnet de la même couleur, autour duquel il y a une bande de toile blanche ; ces bonnets ont une autre piece de drap noir qui pend sur leur dos, le tout d'une maniere simple, négligée & conforme à l'état misérable où ils sont ordinairement réduits, par la modicité de leurs revenus, que les Taxes & les Capitations ont réduit presque à rien. Tous les Prêtres & les Religieux mêmes, portent les cheveux longs. Les Séculiers sont habillez de la même maniere que les Turcs, excepté qu'ils n'osent porter de certaines couleurs, entr'autres le vert, qui est en grande veneration parmi les Mahometans, parce que c'est la couleur dont leur Prophête faisoit le plus de cas. Ils n'osent pas aussi porter le Turban tout blanc, & si on surprenoit un Chrétien qui en portât, on l'obligeroit à opter entre la mort & l'apostasie ; les Turbans rouges ou jaunes leur attireroient aussi quelque avanie des gens de guerre qui en portent de ces deux couleurs.

Les Eglises des Grecs sont dans le Levant comme les nôtres, excepté que le Maitre-Autel est séparé de la Nef par une cloison de bois où il y a trois portes, & qui forme ce que les Juifs appelloient dans le Temple de Jerusalem, le *Sancta Sanctorum*. Les Grecs ne se mettent point à genoux dans leurs Eglises, pas même quand on leve Nôtre-Seigneur ; on ne donne parmi eux l'Ordre de la Prêtrise qu'à trente ans, & ceux qui sont mariez avant que de prendre cet Ordre peuvent conserver leurs fem-

la connoiſſance de Dieu, en tant qu'il a voulu devenir le Dieu des pecheurs en ſon Fils Jeſus-Chriſt,

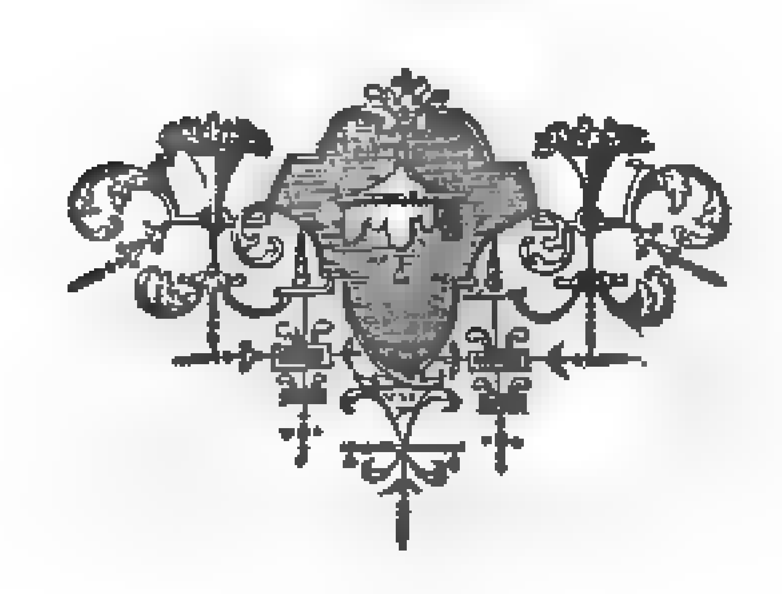
mes, mais ils ne peuvent plus ſe remarier après leurs vœux, en quoi ils different des Religieux qui vivent dans le celibat. Parmi les ornements de leurs Egliſes on y remarque ſur-tout des Candelabres à trois & à deux branches, les premiers pour marquer la Trinité, les autres pour ſignifier les deux Natures du Verbe Incarné, contre l'erreur d'Eutiches qui a été condamnée par un Concile Général.

Lorſque les Grecs ſe marient, ils vont comme nous devant le Prêtre & ſe donnent l'anneau conjugal; & ce qu'ils ont de particulier, c'eſt qu'ils prennent un Parrain & une Marraine, qui pendant que le *Papas* recite les Prieres, tiennent le poêle ſur la tête des mariez avec une couronne de verdure. Les Prieres finies, les deux époux ſe tenant par la main tournent pluſieurs fois autour du Parrain & de la Marraine, enſuite on apporte un verre de vin, dont le marié & la mariée boivent l'un après l'autre, & le Prêtre après avoir avalé le reſte caſſe le verre. Il eſt bon de remarquer auſſi que les filles des Grecs vivent juſqu'à leur Mariage dans une grande retraite, & qu'elles ne vont à aucune Fête ni Cérémonie, pas même au Mariage de leurs ſœurs, mais auſſi quand elles ont une fois pris un époux, elles ſe donnent beaucoup de liberté, ſur-tout envers les Francs, avec leſquels elles ont des manieres très-libres & très-engageantes.

Pour dire maintenant un mot de leurs mœurs, on peut avancer que les Grecs, généralement parlant, ſont avares, perfides, traitres, vindicatifs, ſuperſtitieux & hypocrites. Ils ſont plus grands ennemis des Catholiques que les Mahometans mêmes, & ils ſeroient très-peu diſpoſez à favoriſer les entrepriſes des Princes d'Occident ſur l'Empire de

ſus-Chriſt, & par le défaut de ſon véritable ſervice.

Conſtantinople. Les Turcs les mépriſent tellement, qu'ils n'en font aucun cas, même lorſqu'ils ont embraſſé leur Religion; auſſi n'ont-ils retenu aucune de ces bonnes qualitez qui les ont fait autrefois ſi eſtimer. On ne remarque en eux qu'une vanité inſupportable, avec une ſi grande lâcheté, qu'un ſeul Turc, une baguette à la main, en fait trembler une douzaine. Quoi que leurs femmes ſoient agréables & belles, elles n'ont rien qui approche de la beauté des Circaſſiennes & des Georgiennes.



CHA-

CHAPITRE XIV.

Commandements de la Loy des Turcs. Description du Bairam ou Pâques des Mahometans; de leurs autres Fêtes, de leur Calendrier, &c.

APRE'S avoir rapporté, comme nous avons fait ci-devant, quelques particularitez de la Religion des Turcs, il faut avant que de passer à d'autres choses, que nous en disions encore un mot aprés Monsieur Grelot.

Commandements de la Loy des Turcs.

Ils observent les dix Commandements de même que les Chrétiens; mais ils en ont d'autres, outre ceux là, qu'ils ont reçûs de leur Prophête Mahomet, & qu'on peut regarder comme les fondements de leur Religion.

Ils consistent principalement en cinq choses, & voici comment on les peut diviser. I. De croire en un Dieu, & de l'adorer seul comme tel. II. De jeûner pendant le *Ramadan*. III. De prier aux heures destinées à la Priere. IV. De donner tous les ans aux pauvres la quarantiéme partie de son bien. V. De faire au moins une fois en sa vie le Voyage de la Mecque.

Pour ce qui regarde le *premier* de ces Commande-

mandements, on peut dire que les Turcs l'observent admirablement bien, & qu'ils ont un respect tout particulier pour Dieu, & pour son Nom. Ils le font paroître en ce qu'ils n'entreprennent jamais rien, de quelque importance que ce puisse être, sans dire auparavant *Bismillah*, ou, *Au nom de Dieu*. Et même ce respect va si loin, qu'ils ne veulent pas employer le papier à aucun usage sale, & que s'ils en voyent à terre le moindre morceau, ils le ramassent comme il a déja été dit, & le mettent en quelque trou de la muraille; par cette considération que le nom de Dieu pourroit y être écrit, & c'est ce qui fait que l'on voit de tous côtez les trous de leurs murailles pleins de ces petits papiers, ce qui me paroissoit au commencement fort étrange.

Respect pour Dieu & pour son Nom. l.

Cependant ce respect qu'ils ont pour Dieu n'empêche pas qu'ils ne jurent à tous moments par son nom, & qu'ils n'ayent continuellement à la bouche le mot de *Vallah*, c'est-à-dire, *par Dieu*, qui est aussi commun chez eux, que l'est parmi nous le moindre jurement; mais avec cette difference que lorsque les Turcs disent *Vallah*, ils veulent qu'on les croye, & qu'il le faut en effet pour l'ordinaire, au lieu que parmi le commun des Chrétiens, on a cette mauvaise coûtume d'employer toutes sortes de jurements, & même

celui

celui de Dieu, ſans que cela ſoit d'aucune neceſſité; ce qui ſert plûtôt à faire paroître le mépris qu'on a pour Dieu, qu'à donner une preuve de bonne foy, & de la crainte qu'on a pour ſon nom. Comme donc les Mahometans aiment la vérité, & qu'ils ont deſſein de lui rendre témoignage, lors qu'ils confirment quelque choſe par l'invocation du nom de Dieu, ils ne croyent pas lui déplaire en diſant *Vallah*, parce qu'ils n'ont point d'autre intention que de le prendre à témoin de la vérité. Ils ont encore une autre maniere de jurer qui leur eſt fort ordinaire, c'eſt de dire, *Auſſi vray que je ſuis Muſulman.*

Ramadan ou Jeûne des Turcs. II.

Le *ſecond* Commandement eſt celui du Jeûne, appellé chez eux *Ramadan.* Il dure un mois entier, ou plûtôt une Lune (car c'eſt par les Lunes que les Turcs meſurent leurs années) & il commence avec le *Ramazan*, qui eſt le neuviéme mois de l'an : mais il faut remarquer que les années des Turcs ne finiſſent pas en même-tems que les nôtres. La raiſon pour laquelle ils croyent que cette Lune eſt plus ſainte que les autres, c'eſt parce que, ſelon qu'ils le diſent, l'Alcoran fut apporté du Ciel en ce tems-là. Voici comme on l'annonce au peuple. Lorſque la Lune de *Chaaban*, qui eſt celle qui précéde le *Ramazan* eſt achevée, pluſieurs perſonnes des plus zelées s'en vont

vont sur une montagne pour tâcher de découvrir la nouvelle Lune. Si c'est un homme digne de foy qui en apporte la premiere nouvelle dans la Ville, on lui donne une récompense, & on publie à haute voix le *Ramadan* par tous les quartiers de la Ville, & même on le fait encore sçavoir le soir par un coup de canon que l'on tire. Aussi-tôt on pend une infinité de Lampes à tous les Minarets, & avec un tel ordre que cela fait un spectacle fort agréable, ce qui se renouvelle tous les soirs.

Pendant tout ce mois les Turcs font de la nuit leur jour, & du jour leur nuit; parce que comme il ne leur est pas permis pendant qu'on voit la lumiere du jour, de manger ni de boire, ni de rien mettre en la bouche, ou même de fumer une pipe de tabac (ce qui peut-être leur fait plus de peine que tout le reste) ils tâchent de passer le jour à dormir, desorte qu'on ne voit alors presque personne dans les ruës. Au contraire, dès que la lumiere du Soleil a fait place à celle de la Lune, les ruës sont pleines de monde, & les *Kahuës*, ou maisons à Caffé remplies de gens, qui y passent toute la nuit à faire débauche; & dès que le jour commence à paroître ils se séparent tous en même-tems, & se rendent chacun chez soy. (*a*)

(*a*) Ce précepte du jeûne, conçû comme il est dans l'Alcoran, est une des grandes marques du déréglement

En cela ils ne font que ce que l'Alcoran leur permet, puisqu'il porte en termes exprès qu'ils peuvent manger & boire toute la nuit, jusqu'à ce qu'on puisse distinguer à la lumiere du jour un fil blanc d'avec un noir. Mais quand le *Ramadan* approche de sa fin, c'est alors que la licence est plus grande, les Caffez sont ouverts toute la nuit, & l'on ne voit aussi autre chose que des chanteurs de chansons, des joüeurs d'instruments, des joüeurs de Marionnettes, & autres telles gens qui vont gagner quelque piece de petite monnoye à divertir les bûveurs. (*a*)

Ce

ment d'esprit de Mahomet; puisque sans chercher à mortifier la sensualité, qui est le véritable & l'unique motif de l'abstinence, il n'a fait que renverser l'ordre naturel, en permettant de se dédommager, pendant toute la nuit, du jeûne du jour.

(*a*) Je ne dois pas oublier ici une cérémonie qui s'observe au Serrail dans le tems de ce *Ramadan*. Dans une des Chambres de ce Palais, dit Tavernier, dans son *Hist. du Serrail*, où l'on garde le Cachet de Mahomet, il y a un coffre couvert d'un tapis de velours verd, dans lequel on conserve la *Hirka* de ce prétendu Prophête; c'est une robe à grandes manches de camelot blanc de poil de chévre. Le Grand Seigneur l'ayant tirée lui-même du coffre, la baise avec respect & la met entre les mains du *Capi Aga*, qui est le Chef des Eunuques Blancs & le Sur-Intendant du Serrail. Cet Officier fait apporter, par le Chef du tresor & par les plus vieux Pages, une grande cuvette d'or de la capacité d'un demi muid, & dont le dehors est garni de turquoises & d'émeraudes. Après qu'on l'a rem-

Ce jeûne est si étroitement enjoint aux Mahometans, que ceux qui ne peuvent s'acquitter de cette fausse dévotion dans le tems pres-

plie d'eau, on y trempe cette robe, & après qu'on l'a retirée & bien pressée, on verse cette eau dans des bouteilles de cristal, sur lesquelles on aplique le Cachet de Sa Hautesse; on laisse ensuite secher la robe jusqu'au vingtiéme jour du *Ramadan*, & le Grand Seigneur vient la refermer lui-même. Le lendemain de cette cérémonie, qui est le 15. de leur grand jeûne, le Grand Seigneur envoye aux principales Sultanes, aux Grands de Constantinople, & aux plus considérables Bachas de l'Empire, une de ces bouteilles pleine d'eau, avec une Empreinte du Cachet de Mahomet, ce qui est regardé comme une grande faveur. Mais c'est une faveur qui coute cher, puisque ceux qui la reçoivent, sont obligez d'envoyer à Sa Hautesse des presents considérables, sans compter ce qu'ils donnent à ceux qui apportent de sa part cette marque de sa bienveillance. Le *Capi-Aga* a la permission de multiplier cette eau, en y en mêlant d'autre à mesure qu'il en retire, & cela seulement pendant trois jours, qui est le 17. du jeûne, après-quoy on croit que cette eau n'auroit plus la même vertu. Le *Capi-Aga* reçoit aussi beaucoup de presents de ceux à qui il envoye de cette eau. Ceux qui ont eu le bonheur d'en reçevoir la boivent avec beaucoup de dévotion, après y avoir jetté le petit papier où est l'Empreinte du Cachet sans avoir osé le déplier, & ils avalent le tout ensemble. Et comme ceux qui n'ont reçû cette eau lustrale que du *Capi-Aga*, n'ont point l'Empreinte du Cachet, ils font écrire par l'Iman quelque mot de dévotion ou quelques paroles de l'Alcoran, & boivent le tout ensemble.

crit, ou parce qu'ils sont malades, ou pour quelque autre raison que ce soit, sont obligez, si-tôt que leur santé ou l'état de leurs affaires le leur permet, de se conformer au réglement général & d'observer trente jours de jeûne, ce qui leur est imputé comme s'ils avoient jeûné dans le tems ordonné par la Loy. Au reste, ce jeûne est quelquefois fort incommode, principalement quand il vient en été. Car comme leurs années sont de douze mois ou Lunes, dont il y en a six de trente jours & six de vingt-neuf, & qu'à cause de cela elles ne sont point accommodées au cours du Soleil, elles sont plus courtes que les nôtres d'onze jours, & ainsi le *Ramadan* avance tous les ans d'autant de jours, desorte qu'il n'arrive pas toûjours en même saison. Quand donc il arrive en été, ils sont fort tourmentez de la soif, principalement dans les païs chauds. Car il ne leur est pas permis de se rafraîchir les lévres d'une seule goute d'eau, ce qui fait qu'ils tâchent de passer tout le jour à dormir. Cependant ils ne laissent pas d'observer le *Ramadan*, soit qu'ils voyagent, ou qu'ils soient même à la guerre, & exposez aux plus rudes fatigues. Mais il s'en trouve aussi parmi eux, comme il y a par tout des gens qui n'ont pas la même pieté que les autres, qui ne s'en font pas une affaire, & qui mangent

&

& boivent en ce tems-là comme auparavant, ils le font pourtant en cachette, de peur des coups de bâton. (a)

Nous ne dirons rien du *troisiéme* Commandement, parce que nous en avons déja amplement parlé. Et pour ce qui regarde le *quatriéme*, quoique les Turcs se montrent presqu'en toutes choses fort scrupuleux observateurs de leur Loy, il arrive par un effet de la convoitise & par la peine qu'ont tous les hommes à se défaire de ce qu'ils possedent, que ce Commandement n'est pas si bien observé que les autres. On ne sçauroit nier pourtant, qu'il ne se trouve beaucoup de charité parmi les Turcs, & même beaucoup plus qu'il n'y en a parmi les Chrétiens, ce qui est une des principales causes de ce qu'on voit si peu de Mendiants en Turquie. Une grande partie des Hôpitaux, des Ponts, des *Caravanserais*, des Aqueducs sur les grands chemins, des Fontaines, & d'autres semblables commoditez, ne doit son établissement qu'à la charité de quelques Turcs pieux, qui les ont fait faire pendant leur vie, ou qui ont legué avant leur mort

Priere, & aumône III. & IV.

Charité des Turcs, qui s'étend jusqu'aux bêtes.

(a) Si au lieu d'eau ils bûvoient alors du vin, le châtiment iroit au-delà des coups de bâton, & un Voyageur raconte que pendant le *Ramadan* de 1714. on trouva dans la ruë un homme yvre, à qui on fit avaler du plomb fondu, dont il mourut sur le champ.

mort des sommes pour fournir à cette dépense. Ce qu'il y a de plus louable, c'est qu'ils exercent cette vertu sans avoir égard à la difference de Religion, & que les Chrétiens & les Juifs y ont part aussi-bien que les Mahometans.

Mais si cela est à loüer à l'égard des personnes riches, que ne dira-t'on donc pas des pauvres, j'entends de ceux dont les facultez sont fort bornées, & qui n'ont justement que de quoi s'entretenir? Il est certain que parmi les Turcs ceux qui n'ont pas le moyen d'aider les pauvres de leur bourse, les assistent autant qu'ils peuvent de leurs propres mains: par exemple, ils réparent les grands chemins à mesure qu'ils se rompent, ils emplissent d'eau les abbreuvoirs qui y sont d'espace en espace, ils se tiennent auprès des Rivieres & des Torrents qui se débordent, afin de montrer aux Voyageurs les endroits par où ils pourront passer à gué, &c. & tout cela sans demander jamais un liard pour leur peine, comme je l'ay souvent éprouvé moi-même; si même l'on leur offre quelque chose, ils le refusent, parce, disent-ils, qu'ils font cela pour l'amour de Dieu, & non pour en tirer quelque profit.

Leur charité ne se borne pas aux hommes, elle s'étend même jusqu'aux bêtes & aux oiseaux. Car il y en a quelques-uns qui vont

tous

tous les jours de marché acheter une certaine quantité d'oiseaux pour les laisser envoler, & leur rendre la liberté : Sur quoi ils ont cette pensée étrange, que les ames de ces oiseaux viendront au jour du Jugement rendre témoignage devant Dieu, du bien que les hommes leur auront fait. (a) C'est

(a) On pourroit ajoûter ici que cette charité pour les animaux vient de ce qu'ils lisent dans les Livres de leur Loy, qu'il y en aura plusieurs qui seront assez heureux pour entrer en Paradis. Tels que sont le Chameau du Prophète *Saleh*, le Mouton que sacrifia Abraham à la place de son fils Isaac, la Fourmy de Salomon, le Perroquet de la Reine de Saba, l'Asne d'Ezra, la Baleine de Jonas, un petit Chien nommé Kitmer, & le Chameau de Mahomet. Et voici en peu de mots les Fables qu'ils racontent pour authoriser ces visions. Saleh étoit un Prophète plus ancien que Mahomet, & qui étoit fort estimé parmi les Arabes, les Perses & les Turcs. Etant allé dans les Indes pour convertir les Infidelles, ils lui demanderent un miracle, & le Prophète redonna la vie à un Chameau qu'un nommé Chudar avoit tué. Ce Chameau ajoûtent-ils est encore en vie & on entend ses cris lorsqu'on passe près de la Caverne où il est enfermé, mais les Voyageurs ont soin de faire grand bruit, de peur que si leurs Chameaux venoient à les entendre, ils ne demeurassent immobiles. Par la Vache de Moise, ils entendent cette Vache rouge dont les cendres servoient aux épreuves & aux Purifications dont il est parle dans l'Ecriture Ste. Comme Salomon, par sa sagesse, disent-ils, avoit inspiré du respect à tous les animaux, ils firent une députation dans chaque espece pour lui apporter des presents, & la Fourmy seule en ayant presenté un d'un plus grand volume qu'elle n'etoit elle-même, ce Prin-

C'est aussi leur coûtume de tuër le plus vîte qu'ils peuvent les bêtes qui servent à la nourriture

ce lui donna la préférence sur tous ses Confréres, & par-là elle mérita d'être reçûë un jour dans le séjour des Bien-heureux. Le Perroquet, ou selon d'autres, la Huppe de la Reine de Saba fut le Messager, dont elle se servit pour apprendre des nouvelles de ce Prince; & ce nouveau Mercure s'aquitta si fidélement de sa commission, qu'il mérita aussi la même préférence que la Fourmy. Ezra, le Prophète, prêchant un jour la Resurrection aux Infideles, il redonna la vie à son Asne qui étoit mort depuis plusieurs années; & ce miracle convertit les Infidelles. On n'a rien à dire ici de la Baleine de Jonas, on voit bien que le service qu'elle rendit à ce Prophète lui a mérite l'honneur qu'on lui fait. Pour le petit Chien, dont j'ay parlé, voici le fondement de son histoire. Il y avoit un Roy qui persécutoit dans son Royaume tous les Serviteurs de Dieu, quatre des plus zélez se retirérent dans une Caverne pour être à couvert de la persécution. Comme un d'entr'eux apperçût un Chien qui les suivoit, il lui jetta une pierre & lui rompit une jambe, l'animal lui demanda pourquoy il l'avoit ainsi maltraité? & comme on lui répondit que c'étoit pour l'eloigner d'un endroit où il auroit pû les faire découvrir, il les pria de l'enfermer avec eux; & au bout de trois cents soixante & douze ans, ils furent enlevez en Paradis avec le petit Kitmer. Si tous ces animaux ont mérité la Beatitude, on peut bien juger que le Chameau de Mahomet n'en doit pas être exempt; & parmi plusieurs autres belles actions de cet animal, on raconte que le Prophète allant un jour de la Mecque à Medine, pour visiter *un* Grand Capitaine, & ne sachant ni le chemin, ni la maison où il demeuroit, l'habile Chameau le conduisit devant la porte de ce Conquérant; & ayant fait grand bruit de la tête & des pieds, l'obligea à ouvrir pour recevoir son Maître.

riture de l'homme, & cela dans la vûë de ne les pas faire languir. Ils coupent tout-d'un-coup le col aux volailles en leur ôtant la tête, & ils regardent même comme une espece de cruauté d'écraser une puce avec les ongles, ils se contentent de la frotter entre les doigts & puis ils la jettent, soit qu'elle soit morte ou vive. C'est ce que je leur ay souvent vû faire en voyageant; car ils sont fort soigneux, sur tout en été, de se tenir nets de toute sorte de vermine. Ils ne se font pas plus une affaire de la chercher en presence du monde, que nos Matelots de Hollande, & ils le font même en pleine compagnie, sans croire en cela pecher le moins du monde contre la civilité.

Il y en a d'autres qui léguent par Testament une certaine somme pour nourrir des Chiens, ou qui pendant leur vie donnent par semaine ou par mois de l'argent aux boulangers & aux bouchers, afin qu'ils en prennent le soin, & il ne faut pas craindre que ceux-cy employent l'argent à une autre fin que celle pour laquelle on le leur a donné. Aussi voit-on les dispensateurs de ces sortes d'aumônes aux heures qu'ils ont accoûtumé de les distribuer, environnez d'une troupe de Chiens, à qui ils jettent tour à tour des morceaux de pain & de viande.

Sur quoi il est à propos de remarquer qu'en

Turquie les Chiens ne courent pas de quartier en quartier, ce qui eſt cauſe qu'il n'arrive point icy de confuſion. Chaque quartier a les ſiens qui y demeurent, & celui qui voudroit paſſer dans un autre courroit riſque d'être étranglé par les autres Chiens. C'eſt pourquoi les paſſants qui menent un Chien avec eux doivent bien prendre garde que ces Chiens de quartier n'en approchent s'ils ne le veulent voir fort maltraitté. Auſſi ay-je eu en pluſieurs Villes de Turquie plus de peine à garder un certain Chien de chaſſe que je menois avec moi en voyageant, que je n'en avois à me garder moy-même.

J'ay ſouvent remarqué, en allant & venant de *Galata* à *Pera*, que lors qu'une Chienne avoit mis bas ſes petits le long d'une ruë, on y élevoit une eſpece de petite muraille de pierres que l'on mettoit autour, avec une couverture de quelque vieille natte, ou de quelque autre choſe, afin que les petits ne fuſſent point écraſez par les paſſants, & qu'ils fuſſent même à couvert de la pluye. Les perſonnes même de quelque diſtinction ne trouvent pas au-deſſous d'eux de ſe donner cette peine, & ils leur font porter tous les jours à manger.

Les Chiens paſſent pourtant chez les Turcs pour des animaux impurs, & ſi par hazard il en vient un ſe jetter contr'eux, ils en ſont ſouillez

foüillez & sont obligez de se laver, ce qui est cause aussi qu'ils se donnent de garde d'un Chien qui court, comme nous faisons d'un cheval qui galoppe.

Au contraire, le Chat, dont les bonnes qualitez, s'il en a quelqu'une, ne sont point à comparer à celles du Chien, qui est la plus fidéle de toutes les bêtes, passe chez eux pour un animal pur. Aussi font-ils beaucoup de bien à ces animaux, qui sont comme leurs domestiques, au lieu que les Chiens sont obligez de demeurer dans la ruë. Ils les flattent & les carressent, & ils les mettent en parade sur leurs boutiques, principalement quand ils sont beaux, comme c'est la coûtume à Venise & en quelques autres lieux.

Cette aversion que les Turcs ont pour les Chiens, nonobstant les soins charitables qu'ils en prennent, vient, comme nous avons dit, de ce qu'ils en sont foüillez, & c'est ce qui nous a souvent donné occasion de rire chez M. le Consul & chez quelques Marchands Hollandois; car comme mon Chien, entr'autres qualitez, avoit celle de chercher admirablement bien, lorsque nous reçevions visite des Turcs, & que je leur avois fait voir les tours d'adresse de mon Chien, ce qu'ils regardoient avec un grand étonnement, je donnois à l'un d'eux mon mouchoir, pendant

qu'ils étoient sur le *Sopha* à fumer une pipe de tabac, & je lui disois de le cacher sous ses habits, ensuite je commandois à mon Chien, qui n'avoit point été alors auprès de nous, d'aller chercher mon mouchoir, & aussi-tôt la bête, aprés avoir un peu senti autour, se jettoit d'impétuosité sur celui qui l'avoit caché, qui pour n'être pas souillé par l'attouchement du Chien, étoit contraint de jetter le mouchoir bien loin de luy. Ce qu'il faisoit d'ordinaire avec tant de surprise & avec de si grands cris, que cela nous faisoit pâmer de rire. Et pour ce qui est des Turcs, comme ils ne sont pas accoûtumez à voir rien de semblable en leurs Chiens, ils ne pouvoient comprendre comment on les pouvoit si bien dresser.

J'ay souvent, pendant mes voyages, causé un semblable étonnement aux Turcs qui n'ont pas accoûtumé de voir cette adresse de nos Chiens. Car lorsque nous arrivions avec nôtre *Caravane* au *Kouak*, ou au lieu où l'on devoit se reposer, après avoir laissé mon mouchoir à un quart de lieuë ou environ, je faisois à mon Chien le signe accoûtumé, & aussi-tôt il partoit de toute sa force pour l'aller chercher. Les Turcs qui le voyoient courir ainsi, croyoient qu'il ne reviendroit plus, mais le voyant revenir avec le mouchoir empaque-

té

té dans sa gueule & me faire des caresses en me le rendant, toute la Caravane étoit sur pied, & sa surprise étoit si grande, qu'on la lisoit aisément sur le visage de tout le monde. Ils ne sçavoient quelles caresses faire à cette bête, & lorsqu'il arrivoit que quelques Chiens en vouloient approcher, cela leur faisoit autant de peine qu'à moi, & ils les chassoient d'autour de luy.

Le *cinquiéme* & dernier Commandement de la Loy des Mahometans, est d'entreprendre au moins une fois en sa vie le voyage *de la Mecque*. C'est celuy de tous qui est le plus mal observé. Car s'il y en a quelques-uns qui s'en acquittent, & même plus d'une fois, il est négligé par la plûpart des autres, soit parce qu'ils n'ont pas de quoy faire les frais de ce voyage, ou que lorsqu'ils s'y disposent, ils en sont empêchez à chaque fois par des affaires qui leur surviennent. Cependant ils tâchent toûjours de se mettre en état de le pouvoir entreprendre, parce qu'outre que cela leur est commandé, ceux qui ont fait ce voyage sont en très-grande estime, & l'on ajoûte bien plus de foy à leur parole qu'à celle des autres, comme si ce voyage conféroit une espece de sainteté. (*a*)

Avant

(*a*) Le nombre de ceux qui se dispensent d'aller à la Mecque n'est pas si grand que le prétend ici nôtre Au-

Bairam ou Paques des Mahometans.

Avant que de finir ce Chapitre, il faut, puisque nous avons parlé icy du *Ramadan* ou Jeûne des Turcs, que nous disions aussi quelque

teur. Car il n'y a rien dans la Loy de Mahomet qui y soit recommandé avec tant de soin que ce voyage, ce qui joint à la félicité qu'il a promise à ceux qui s'en acquittent ou qui meurent en chemin, leur inspire un grand desir de l'entreprendre. On ne parle d'autre chose aux enfants dès leur plus tendre jeunesse; toute la vie se passe à se mettre en état de le faire, & on regarde avec tant de respect ceux qui en sont revenus, que cela seul donneroit envie de faire ce voyage, aussi la plûpart des Turcs se ruïnent à ce Pelerinage, pendant lequel ils font des dépenses au-dessus de leurs forces, & donnent sans réserve l'aumône à une infinité de gueux qui n'y vont que pour avoir part aux libéralitez des Musulmans. Il part tous les ans de trés-nombreuses Caravannes de Constantinople, du Caire, & des Côtes d'Afrique. Et si on veut voir le détail de leur marche, on peut consulter le troisiéme Voyage de M. Paul Lucas. Il est bon d'avertir aussi que ceux qui sont un peu à leur aise y menent leurs femmes avec eux; & il y en a même qui y vont sans leurs maris, tant le zele d'accomplir ce précepte de la Loy anime les Turcs, d'ailleurs si jaloux & si defiants au sujet de leurs femmes. On sait que le Grand Seigneur a soin de faire broder tous les ans dans le Serrail un superbe tapis pour couvrir le Tombeau de Mahomet, & que celui qu'on en retire est ordinairement mis en pieces par les Pelerins, qui en gardent chaque morceau comme une Relique On a même du respect pour le Chameau qui a porté le Pavillon; on le dispense de travailler le reste de ses jours, & il est nourri & entretenu aux dépens du public.

que chose de leur *Bairam*, ou Pâques, & qu'en passant nous touchions un mot de quelques-unes de leurs autres Fêtes.

Aussi-tôt qu'on a apperçû la Lune de *Cheuval*, qui suit immédiatement celle du *Ramadan*, on fait une décharge de quelques pieces de Canon qui sont aux environs du Serrail, afin d'annoncer le *Baïram* ou la Fête de Pâques, ce qui est aussi-tôt répandu par toute la Ville, tant par ce signal que par la lueur des feux de joye qu'on allume en divers endroits; cette nuit ne differe gueres de celles du *Ramadan*, par rapport aux réjoüissances qu'on y fait.

Un peu devant que cette Fête arrive, on fait par tout de grands préparatifs, car chacun tâche dans cette occasion de surpasser les autres. On pare les boutiques des plus belles étoffes que l'on ait, lesquelles on laisse pendre toutes déployées & flotter au gré du vent, ce qui fait un effet fort agréable. Les autres ornent leurs maisons avec du clinquant, dont ils sçavent faire de fort jolies choses; quelques-uns y mettent des fleurs & de la verdure quand la saison le permet; car comme Pâques avance tous les ans, par la raison que nous avons dite cy-devant, on n'a pas toûjours des fleurs en ce tems-là; d'autres enfin y mettent de belles Tapisseries. Il y en a même plusieurs qui dressent des Sophas hors de leurs maisons,
sur

sur lesquels ils vont s'asseoir avec leurs amis pour fumer du Tabac & boire du Caffé & du Sorbet, & faire d'autres petits régals ordinaires entre les honnêtes gens. Pendant les trois jours que dure ce *Bairam*, les rues sont si pleines de monde qu'à peine peut-on percer la foule, parce que dans ce tems-là les femmes ont la liberté de sortir, & qu'on en voit des milliers par les rues, au lieu que dans tout le reste de l'année elles sont toûjours renfermées à la maison.

Ceux qui aiment à se divertir en l'air peuvent se mettre sur un escarpolette. On en trouve presque dans toutes les rues, qui sont ornées de verdure & de rubans, & attachées au haut des maisons, de sorte qu'en les faisant tirer par deux hommes ou par quatre si l'on veut, on peut sauter en l'air aussi haut qu'on le souhaitte, & il n'en coûte qu'un Aspre ou un Aspre & demi. On y a aussi une espece de Moulins à se faire tourner qui vont fort habilement.

Mais ce que j'ay vû de plus agréable, c'est un feu d'artifice qu'ils ont accoûtumé de tirer sur l'eau dans cette occasion & dans les autres réjouissances publiques. Il consiste en quelques Pyramides, Châteaux, &c. environnez de joüeurs d'instruments qui font un grand bruit à leur maniere, avec de petits tambours, de

de petites timbales, & une espece de hautbois, & quelques autres instruments, parmi lesquels ils font aussi entendre leurs voix, & donnent des marques de joye d'une maniere la plus emportée que l'on puisse voir.

On donne ce spectacle au milieu du Canal, entre Constantinople & Galata, & l'on y voit à cette occasion une infinité de Caïques, avec lesquelles on se peut promener autour. Toutes ces barques doivent avoir chacune leur lanterne allumée, mais la plûpart au lieu d'une, en ont trois ou quatre, & même quelques-unes en ont jusqu'à cinq, de sorte que ces lanternes qu'on voit à milliers dans l'obscurité de la nuit, font un admirable effet à la vûë. Il faut aussi que tous les Vaisseaux qui sont dans le Port autour de la Ville allument des feux de joye, même on voit des lumieres attachées au mât depuis le haut jusqu'au bas, & les cordages entourez de cercles garnis de petites lampes de verre, de verdure, &c. Il y a aussi de ces mêmes lampes à toutes les Tours & à tous les Minarets de Constantinople.

Pour ce qui est de leurs feux-d'artifice, ils ne consistent pour la plûpart qu'en des fusées qu'ils sçavent fort bien faire; ils ont aussi quelques roues, qui en tournant jettent une grosse pluye d'étincelles; ils ont encore quelques autres petites pieces de peu de conséquence,

comme de petits Châteaux remplis de matiére combustible : mais pour ce qui est de sçavoir faire un beau feu-d'artifice & qui brûle dans l'eau, c'est à quoi ils ne s'entendent point du tout.

Voilà une courte description de la Pâques des Mahometans, qui est pour eux une Fête de grand divertissement, mais très-dangereuse pour les Chrétiens ; car comme il y a alors quantité de Turcs yvres qui rodent par les ruës, & que toutes sortes d'insolences semblent alors être permises, il n'arrive que trop souvent que lorsqu'ils rencontrent un Chrétien, ils ne se font pas une affaire de le percer de quelques coups de *Kangiar*, ou de lui faire quelqu'autre outrage. Neanmoins, pour satisfaire ma curiosité, j'allois me promener tous les soirs par la Ville, accompagné pourtant d'un Janissaire, à qui je suis peut-être redevable de ce qu'il ne m'arriva point de mal ; car il n'y a point de meilleure garde en Turquie que ces gens-là.

Ce *Bairam* est la plus grande Fête des Turcs, & aussi y observent-ils une coûtume très-digne de loüange, c'est qu'ils dépoüillent alors tout ressentiment de haine, & tout desir de se vanger ; ils se réconcilient avec leurs ennemis, mais bien plus sincerement que ne font souvent les Chrétiens, & sans cela ils ne

ne croiroient pas être en état de bien celebrer leur Pâques. C'est aussi la coûtume que ceux qui sont amis s'entrebaisent lorsqu'ils se rencontrent durant ces trois jours, qu'ils se souhaittent mutuellement une bonne Pâques, & qu'ils fassent bien des vœux les uns pour les autres. (a)

(a) On ne doit pas oublier ici une des principales cérémonies du *Bairam*. Dès la pointe du jour de cette Fête on tire le canon du Serrail, & d'abord après les Baltagis, qui sont les portefaix du Serrail, ornent le grand Vestibule, qui communique à l'Apartement Impérial, des plus riches tapis du Tresor, qui sont tous brodez d'or, ou semez de perles & de pierreries, & placent dans le milieu le Trône d'or de Sa Hautesse, qui est tout éclatant de diamants & de rubis, & dont le fond est garni d'une couverture & de coussins de drap d'or. Les Grands du Serrail s'assemblent devant le jour dans le Divan; & dès que l'aurore commence à paroitre, le Sultan monte sur son Trône, pour reçevoir les hommages de ses Esclaves, ausquels on ouvre la porte de felicité; ils vont chacun à leur rang s'aquitter de ce devoir, dans lequel on suit le cérémonial avec une si grande circonspection, que l'on obse ve même les mouvements du corps. Les uns baisent la main de Sa Hautesse, d'autres la veste, & les autres les manches qui pendent sur le tapis. Les Princes de Tartarie entrent les premiers, & après s'être prosternez ils baisent la main du Sultan en lui disant *Heam Scherif*, que ce jour vous soit heureux; & après avoir reçû les vestes de brocard d'or doublées de Zebeline, ils se retirent avec respect. Le Grand Vizir vient ensuite à la tête des Beglerbeys, Visirs & Bachas, met un

Autres Fêtes des Turcs.

Outre ce *Baïram*, qui s'appelle le *Grand*, ou *le Bairam du Ramadan*, les Turcs ont encore le *Petit*, ou le *Bairam des Adgis* ou *Pelerins de la Mecque*, qui est soixante-dix jours après le Grand *Bairam*; c'est-à-dire, le dixiéme jour de la Lune *Zoulhidge*, qui est la derniere de l'année. Ils ont encore quelques autres Fêtes & jours de dévotion solemnelle, dont la principale est la nuit d'entre l'onziéme & le douziéme jour de la Lune *Rebiul Euvel*, parce qu'ils croyent que *Mahomet* est né cette nuit là.

La nuit d'entre le vingt-sixiéme & le vingt-septiéme de la Lune *Rebiul assir*, est aussi pour eux une grande Fête, parce qu'en cette nuit Mahomet est monté au Ciel dessus *l'Alborach*, comme il est écrit dans l'Alcoran.

On trouve encore une autre Fête, entre le quatriéme & le cinquiéme de la Lune *Recheb*, auquel

genoüil en terre, baise la main de Sa Hautesse & se range à sa droite avec les Seigneurs de sa suite. Le Mufti vient après avec sa Cour, composée des Kadileskers, du *Nakir Esref* ou Chef des Emirs, des *Molas* ou Grands Juges, des *Cheifs*, ou Chefs d'Ordres Religieux; le Grand Seigneur se leve à la vûe de ce Pontife, & s'avance un pas hors de son Trône pour le reçevoir, & après lui avoir presenté son épaule, que le Mufti baise, l'Empereur se remet dans son Trône, & le Mufti à sa gauche, qui est la place d'honneur. Après que cette cérémonie est finie, le Sultan va à la Mosquée avec toute sa Cour.

auquel tems on fait la Priere jusqu'à minuit dans les Mosquées, à cause du *Ramadan* qui vient deux mois après.

Pour avoir maintenant quelque idée de la maniere dont les Turcs comptent les années, nous en dirons icy un mot. Le vingt-deuxiéme Juillet de l'an 622. suivant la maniere de compter des Chrétiens, fait le commencement de leur *Hegyre*, qui est le tems de la fuite de Mahomet; car c'est par ce mot qu'ils la désignent. Leur année n'a que trois cents cinquante-quatre jours, & elle est divisée en douze mois ou Lunes, parce que chaque mois prend son commencement avec la Lune. Ces douze mois ont alternativement, l'un trente jours, & l'autre vingt-neuf, en voicy les noms & l'ordre. Ere & Calendrier des Turcs.

Muharam	30	*Sefer*	29
Rebiul Euvel	30	*Rebiul Assir*	29
d'Giamzil Euvel	30	*d'Giamzil assir*	29
Redgeb	30	*Chanaban*	29
Ramazan	30	*Cheuval*	29
Zaulkaade	30	*Zoulhidge*	29

CHA-

CHAPITRE XV.

Particularitez au sujet de quelques choses qui sont défenduës aux Turcs. Sentiments extravagants à l'égard des Images. Viandes soüillées. Raisons de la défense du vin. Usures des Turcs, encore qu'elles leur soient défenduës.

AUTANT que les Turcs sont exacts à pratiquer les choses qui leur sont commandées par leur Loy, autant le sont-ils à s'abstenir de celles qui leur sont défenduës; car ils tiennent pour une vérité constante qu'ils ne sçauroient pratiquer ces dernieres sans peché. Entre ces choses défenduës, il faut mettre les Images & tout ce qui s'y rapporte, de quelque matiere qu'elles soient faites. L'occasion de cette défense est que, selon leur pensée, il n'appartient qu'à Dieu de faire des Images & de leur donner une ame, ainsi les faiseurs d'Images seront, disent-ils, fort étonnez au jour du Jugement lorsque le Créateur demandera à chaque Image, où est son ame; celles qui ne pourront montrer la leur, accuseront devant Dieu les hommes qui les ont faites, de ce qu'ils leur auront fait un corps, sans leur donner en même-tems une

Sentiment extravagant des Turcs au sujet des Images.

ame

ame pour le mouvoir. Et c'eſt une penſée extravagante qui paſſe parmi les Mahometans pour une vérité conſtante que toutes les Images, ſoit en boſſe, ſoit de platte peinture, ou de quelque autre façon qu'elles puiſſent être, reçevront la vie à la fin du monde, & que Dieu leur donnera à chacune une ame, puniſſant en même tems ceux qui auront eu la témérité d'en faire, & de vouloir imiter la Toute-puiſſance du Créateur.

Mais on les embarraſſe extrêmement quand on leur objecte contre ce beau raiſonnement, que ſi ces Images demandent une ame, il faudra ſans doute que ce ſoit en parlant, & que ſi elles parlent & raiſonnent, ſi elles deſirent, ſi elles ſe plaignent, ſi elles accuſent, elles auront donc déja une ame, & qu'ainſi c'eſt inutilement qu'elles en demanderont encore une. Pour toute réponſe à une objection ſi ſenſée, ils briſent toutes les Images qui tombent en leur pouvoir, de quelque prix qu'elles puiſſent être ; ils leur ôtent la tête, & tout au moins ils leur caſſent le nez, diſant pour raiſon que le peché d'avoir des Images n'en eſt pas ſi grand quand on leur a coupé le nez. Pour ce qui eſt des Paiſages, des fleurs & d'autres telles choſes inanimées, ils en peuvent bien voir les portraits, mais ils ne portent pas leur curioſité pour ces ſortes de choſes juſqu'à

jusqu'à y vouloir faire de la dépense. Aussi n'est-ce pas l'usage chez eux d'en avoir dans les maisons pour servir d'ornement, n'ayant en général nulle inclination pour les beaux arts ni pour les ouvrages curieux.

J'ay pourtant fait voir à plusieurs personnes de distinction quelques portraits de Dames de ces païs-là, à quoi ils sembloient prendre grand plaisir, ajoûtant en même-tems que leur Loy ne leur permettoit pas d'en avoir. Il m'arriva, étant au Caire, quelque chose d'assez plaisant sur ce sujet. Un homme de considération me demanda quelques portraits que j'avois peints en petit, & qui lui plaisoient beaucoup, afin de les faire voir à ses Femmes, à quoi je lui répondis que s'il me vouloit mener chez elles, je les porterois avec moi pour les leur montrer; il me dit, en me regardant avec quelque étonnement, que cela étoit contre leur Loy; il est aussi contre la mienne, lui répondis-je, de donner ces choses pour les faire voir avant que d'en être payé. Il se mit à soûrire, voyant bien que je ne me fiois pas trop à lui; & de fait je craignois qu'il ne me les rendît pas, & que les retenant il ne fût trop difficile d'en tirer le payement.

Comme Mahomet, aidé du Moine Sergius, a fabriqué son Alcoran de quelques compilations

tions qu'il a faites du Vieux & du Nouveau Testament, les mêmes viandes que les Juifs regardent comme impures, sont aussi estimées telles que les Mahometans. C'est ce qui est cause par pour rien du monde ils ne voudroient manger de la chair de Pourceau, (a) non

Viandes impures.

(a) Il est bon cependant de remarquer ici que la défense de manger de la chair de Pourceau n'est pas un précepte de l'Alcoran: Elle n'est fondée que sur l'authorité du *Taalim*, qui est un de leurs Livres Saints; cependant ceux qui violent cette Loy sont maudits; & elle est observée avec autant d'exactitude que les préceptes les plus formels de l'Alcoran. Il en est de même de la défense de boire du vin, qui est contenuë dans le même *Taalim*; & l'Auteur de ce Livre la fonde sur une Histoire bien différente que celle qu'on raconte de Mahomet & que nôtre Voyageur a rapportée. La voicy; il y avoit autrefois deux Anges nommez *Arot*, & *Marot*, qui étoient destinez à gouverner le monde, avec défense de boire du vin. Une femme parfaitement belle, les invita un jour de venir diner chez elle, afin d'être les médiateurs d'un differend qu'elle avoit avec son mari. On leur servit du vin, & les deux Anges le trouvérent si bon qu'ils en bûrent un peu trop. Echaufez par les vapeurs de cette liqueur, ils commencérent à en conter à leur hôtesse, qui se trouvant embarrassée, leur demanda de quelles paroles ils se servoient pour aller au Ciel, & les ayant apprises, elle disparut à leurs yeux; & s'étant transportée jusqu'au Ciel, où ayant exposé ses plaintes devant le Trône de Dieu, elle fut métamorphosée en étoile, & les deux Anges prévaricateurs furent condamnez à demeurer jusqu'au jour du Jugement pendus par les

non pas même la toucher, jusques-là que leurs Cordonniers ne se servent point de leurs soyes, ce qui est cause qu'ils ont beaucoup de peine à coudre leurs *Papouches*. Les Turcs ne mangent aussi jamais avec les Chrétiens, sans demander auparavant s'il n'y a point de chair de Pourceau mêlée parmi les viandes ou dans l'apprêt, & lors qu'on leur a répondu que non, ils mangent en toute confiance; parce que, comme ils ne sont pas trompeurs, ils ne croyent pas non plus que les Chrétiens les voulussent tromper. Ils ont aussi en horreur les grenoüilles, les tortuës, les limaçons, & autres semblables animaux défendus chez les Juifs, & ils portent si loin l'aversion qu'ils en ont, qu'un dévot Mahometan souffriroit plûtôt la mort que d'en manger.

L'usage du vin leur est aussi défendu, ou du moins on les exhorte à n'en point boire, & voicy quelle fut l'occasion de cette défense.

Raison de la défense du Vin.

Mahomet passant un jour par un certain Village y vit une grande réjouissance à une Noce; comme c'étoit le vin qui causoit cette belle humeur, il fit grand cas d'une liqueur qui étoit

pieds & attachez à de grosses chaines de fer dans le Puits nommé *Babil*. Telle est la gravité de la plûpart des Livres Mahometans, dont leurs Docteurs expliquent les prétendus Misteres par des allégories forcées.

étoit si propre à égayer l'esprit : mais repassant le soir ou le lendemain par le même lieu, il vit de tous côtez du sang répandu, & comme il apprit que c'étoient ces gens qu'il avoit vûs si gais, qui s'étoient battus & entre-blessez, il méprisa bien plus le vin, qu'il ne l'avoit loüé d'abord, & conseilla aux siens de n'en boire jamais. Mais les Turcs en trouvent le goût si délicieux, qu'ils ne se mettent pas en peine de cette défense de leur Prophête, pourvû seulement qu'ils le puissent faire en cachette & sans faire parler le monde. Et lorsqu'ils se trouvent chez des Marchands Chrétiens, de la discretion desquels ils sont assurez, ils passent quelquefois tellement la mesure qu'ils ont de la peine à s'en retourner chez eux. Cependant quand il tombe seulement une goute de vin sur leurs habits, quelque goût qu'ils ayent d'ailleurs pour cette liqueur, ils ne laissent pas de l'essuyer avec tout le soin imaginable, d'où il est aisé de conclure que la difference que les Mahometans mettent entre le pur & l'impur consiste plus dans l'extérieur que dans l'intérieur, & qu'ils ne craignent pas tant de salir leur ame que leur corps.

Entre les choses qui leur sont défenduës, il ne faut oublier l'usure, ou pour mieux dire la défense de prêter de l'argent à intérêt, ce

qu'ils tiennent pour un grand peché. (a) Mais pour ce qui est des petits négoces usuraires, ils y savent faire des coups de maître. Par exem-

Négoces usuraires.

(a) Comme nôtre Auteur ne dit rien ni icy ni ailleurs des differentes Sextes du Mahometisme, & qu'on pourroit croire aisément qu'étants aussi atachez qu'ils le sont à l'Alcoran, ils n'ont parmi eux aucune difference dans leur Foy. Il est à propos de dire un mot sur cette matiere. C'est une opinion commune qu'il y a soixante & dix Sectes parmi les Turcs, peut-être qu'on en trouveroit même un plus grand nombre si la chose étoit bien examinée, & ils ont là-dessus une imagination bien singuliere, croyants que les 72. Nations qui partagérent le monde après la confusion de Babel, étoient la figure des divisions qui devoient arriver dans la suite des Siecles en matiere de Religion. Les deux principales Sectes sont celles de ceux qui suivent la Loy de Mahomet, & de ceux qui suivent celle d'Hali; tous les Turcs généralement sont de la premiere, & les Persans de la seconde, & ces differents principes de Religion les rendent ennemis irréconciliables. Ces derniers sont si attachez aux interprétations qu'Hali a données au Texte de l'Alcoran, qu'ils préferent le Disciple au Maitre, & croyent qu'il a été mieux inspiré que lui. Les Turcs de leur côté accusent les Persans d'avoir altere le Livre de leur Loy & de l'avoir mal ponctué, c'est pourquoi tous les Alcorans qui furent trouvez à Babilone, lorsque Sultan Amurat s'en rendit maitre, furent apportez à Constantinople & enfermez dans le Serrail, avec défense à qui que ce soit de les lire sur peine d'être maudit. La haine qu'ils ont les uns entre les autres est si grande, qu'ils ne se font aucun quartier à la guerre, & que de tous les Esclaves du monde, il n'y a que les seuls Persans

exemple, si quelqu'un a affaire d'argent, il s'en va chez un Marchand, & il achete quelque marchandise à crédit, & aussi-tôt, sans sortir

qui ne soient point reçûs dans le Serrail, quelques bonnes qualitez qu'ils eussent d'ailleurs. Les Turcs ne sont pas moins haïs des Persans, qui méprisent tellement leurs trois grands Docteurs *Ebbubeker*, *Osman*, & *Omar*, que quand quelqu'un se marie parmi eux, ils mettent leurs trois figures, faites de pâte ou de sucre, à l'entrée de leurs Chambres, afin que ceux qui sont invitez à la Féte, les ayant regardées, y laissent tout le venin & les charmes dont ils pourroient ensorceler les nouveaux mariez; & quand tout le monde est entré on les met en pieces. Voicy les Articles les plus importants qui séparent ces deux Sectes. Les Persans rejettent comme apocriphe le Verset de l'Alcoran, qui est appellé *le Convercle*, & dix-huit autres qui ne sont guéres plus raisonnables. Ils portent, au mépris de la même Loy, la couleur verte, même à leurs Pantoufles, ce que les Turcs regardent comme une grande impieté. Ils ne croyent pas qu'il soit permis de laver les pieds nuds, se contentants dans l'*Abdest* de jetter de l'eau dessus. Ils boivent du vin sans beaucoup de scrupule, & ne mettent pas grande difference entre les viandes pures & impures. Enfin ils sont persuadez qu'il n'est pas necessaire de s'assembler dans les Mosquées pour y faire la Priere. On trouve ces Articles, & quelques autres, dans une Sentence que le Mufti *Esed Efendi* porta contre un Gouverneur du Roy de Perse & que M. Ricaut a copiée tout du long.

Il y a encore d'autres Sectes, qui partagent les Mahometans, qui passent pour Orthodoxes. La premiere est celle d'*Haniffe*, & elle est suivie par les Turcs & par les Tartares d'*Usbek*. La se-

ſortir de la boutique, il la revend au Marchand même à bien meilleur marché qu'il ne l'a achetée, pourvû qu'il lui donne de l'argent

conde ſe nomme *Scaffie*, dont les Arabes font profeſſion; la troiſiéme eſt celle qu'on nomme *Malechie*, c'eſt celle que ſuivent ceux de Tripoli, de Tunis, d'Alger, & quelques autres peuples d'Afrique. Ces Sectes ne different que par quelques céremonies légales, & par quelques ſentiments particuliers des Docteurs Mahometans. Il y en a d'autres qui partagent les Mahometans ſur des Points plus eſſentiels, comme on peut le voir dans le *chap. 11. l. 2.* de l'*Hiſt. de l'Empire Ottoman* de M. Ricaut. Les diſputes ordinaires de ces differends Sectaires roulent ſur les attributs de Dieu, ſur la liberté & la predeſtination, ſur le mérite des bonnes œuvres, ſur la maniere dont on verra Dieu dans le Ciel, ſur la preſcience, & ſur pluſieurs autres Points de Theologie & de Métaphyſique, où ils pouſſent la controverſe & la dialectique plus loin qu'on ne le croiroit de gens qu'on a accoûtumé de regarder comme des ignorants. Mais comme une ſimple remarque ne permet pas d'entrer dans ce détail, on peut conſulter l'Auteur que j'ay cité, & quelques autres voyageurs qui ſe ſont etendus ſur ces matieres.

Je ne ſaurois cependant m'empêcher d'ajoûter icy que l'Auteur Turc, qui a été traduit par Monſieur de la Croix, réduit toutes ces Sectes à cinq principales. La premiere, ſuivie par les gens de Loy, aſſure qu'il eſt impoſſible de trouver le ſalut hors la Loy de Mahomet. La ſeconde, qui eſt celle des Derviches & autres Religieux, pretend que la grace de Dieu, & le mérite des bonnes œuvres, peut nous ſauver ſans la Loy. La troiſiéme aſſure que les bonnes œuvres ſeules, ſans la grace, peuvent nous ſauver. La quatriéme

gent comptant ; cela fait, le Marchand l'écrit sur son livre pour le premier prix, auquel il lui a vendu sa marchandise.

est fondée sur la vertu morale, par laquelle tout homme, soit Turc, soit Juif ou Chrétien, qui fait de bonnes œuvres sera sauvé. Enfin la cinquieme, qui est suivie par les plus savants, nie le libre arbitre, & assure que tout est conduit & amené par une predestination absolue, qui ne laisse à l'homme aucun pouvoir sur lui-même.

On peut ajoûter encore icy que dès que l'Alcoran eut paru il s'éleva, surtout parmi les Arabes, un grand nombre de Commentateurs, ce qui produisit un grand nombre d'opinions differentes, sur les sens qu'on pouvoit donner à ce qui y étoit contenu ; & comme les Livres qu'on faisoit là-dessus chaque jour alloient se multiplier à l'infini, Mahuvias, successeur des quatre premiers Disciples de Mahomet, à la Principauté des Sarrazins, homme fort sage & zelé pour le Mahometisme, fit exactement ramasser tous ces volumes, & assembla à Damas les plus savants Docteurs, pour les faire travailler à la réformation de ces Commentaires, qu'ils réduisirent à six volumes, appellez *Zunas* ou Loy renouvellée, que l'on consulte encore aujourd'huy comme les Oracles de l'Alcoran. Après cette compilation, on fit jetter dans la riviere tous les Livres qui avoient été faits jusqu'alors sur cette matiere.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Respect des Turcs pour leurs Ecclesiastiques : En quoi consiste leur ministere : Ordres Ecclesiastiques, &c.

COMME les Mahometans ont un respect tout particulier pour leurs Mosquées, aussi ont-ils de même leurs Ecclesiastiques en grande veneration. Le Supérieur de tous est le *Moufti*, qui tient chez eux le même rang que le Patriarche chez les Grecs, & que le Pape dans l'Eglise Romaine, c'est-à-dire, qu'ils le regardent comme le Chef de la Religion Mahometane, & l'Oracle qui explique toutes les difficultez de la Loy qui sont de quelque importance.

Moufti.

Son élection ne dépend pas d'une Assemblée de leurs Ecclesiastiques, mais uniquement du Grand Seigneur, qui en donne toûjours l'investiture à une personne d'une vie irréprochable, savante dans la Loy, & considérable par sa vertu. Aussi son authorité s'étend-elle si loin, que lorsqu'il porte son jugement sur quelque chose, le Grand Seigneur même n'y contredit jamais. Les difficultez qu'on lui propose, & les solutions qu'il en donne sont toûjours par écrit, soit qu'elles regar-

regardent les cas de conſcience, ou autre choſe, & la réponſe qu'il y fait, après que la choſe ſur laquelle on le conſulte, a été briévement couchée ſur le papier, ne conſiſte qu'en un *oüi* ou un *non*, ou en quelque autre telle courte réponſe, à quoi il ajoûte ces mots *Dieu le ſçait mieux*, qui font voir qu'il ne ſe croit pas infaillible. Ces Jugements, ou les petits papiers ſur leſquels ils ſont écrits, s'appellent *Fetua* ou *Feſta*, & ils ſont de telle force, que lors qu'on les met entre les mains du *Cadi* ou Juge, il eſt obligé de prononcer auſſi-tôt conformément à ce qui y eſt contenu, ſans qu'on puiſſe en appeller à un autre Juge, ou tirer les affaires en longueur par quelque détour de chicane. Il eſt libre au Moufti de ſe marier, auſſi-bien qu'à tous les autres Turcs, mais il faut que ſa demeure ordinaire ſoit à Conſtantinople. Dans les autres Villes ce ſont les *Cadileſquers* qui font obſerver tant le droit Civil que le droit Eccleſiaſtique.

Le Sultan lui-même conſulte le Moufti ſur les affaires d'Etat, de même que lorſqu'il s'agit de condamner à mort quelque perſonne diſtinguée, de faire la paix ou la guerre, &c. Soit qu'il vueille en cela faire paroître ſa juſtice & ſa pieté, ſoit qu'il vuëille par ce moyen porter ſes ſujets à une plus prompte obéïſſance.

En effet, le Grand Seigneur ne destituë jamais un Grand Vizir ou quelque Bassa de leurs Charges pour cause de crime ou de malversation, ni il n'entreprend point d'autres affaires d'importance, qu'il n'ait pris l'avis du Moufti, parce que les peuples croyent qu'il y a plus d'équité dans le jugement d'un homme sage & pieux, que dans le pouvoir absolu d'un Prince. Aussi arrive-t-il rarement, quoique le Grand Seigneur soit au-dessus des Loix, qu'il garde si peu de mesure que de deshonorer une dignité à laquelle leur Religion a attribué le pouvoir de juger de tous les differends. Cependant quoique le Prince consulte d'ordinaire le Moufti sur les affaires d'importance, il arrive pourtant souvent que ce dernier est obligé de s'accommoder à la volonté du Prince, s'il veut se maintenir dans sa dignité, parce que le Prince la lui peut ôter, comme il la lui a donnée.

C'est peut-être delà qu'il est arrivé que la Charge de ce premier Ecclesiastique étoit autrefois en plus grande opinion de Sainteté auprès des Empereurs Ottomans, qu'elle ne l'est aujourd'huy. Car cy-devant ils n'entreprenoient jamais la guerre, ni ne prenoient aucune résolution sur quelque affaire de conséquence, sans avoir pris l'avis du Moufti, & ils ne croyoient pas que sans cela le succès

en

en pût être heureux. Mais à present ils ne se lient pas si fort les mains, & ils ne se font pas une affaire de cette formalité, quoi qu'ils le fassent pourtant quelquefois pour suivre la coûtume. Il arrive même souvent que le *Grand Vizir*, assuré des moyens & appuyé de son authorité, s'attribue le pouvoir de faire les choses de son chef, & alors, pour garder les formes, il consulte le Moufti sur le sens de la Loy, qui dans ces occasions ne manque pas de se trouver conforme aux intentions du Premier Ministre.

Il n'y a jamais plus d'un Moufti à la fois, & il doit, comme nous avons dit, faire sa demeure à Constantinople. Mais comme il n'est pas possible que toutes les affaires de conscience qui arrivent dans tout l'Empire qui est d'une très-vaste étenduë, puissent être réglées par le Moufti seul, d'autant moins qu'il y en a plusieurs qui demandent une prompte expédition, les *Cadilesquers* ont ce pouvoir hors de Constantinople, chacun dans l'étenduë de sa Jurisdiction; car ils prennent aussi bien connoissance des affaires Ecclesiastiques que des affaires Civiles. Ces *Cadilesquers*, pour le dire icy en passant, jugent aussi des affaires de la guerre; car en Turquie les soldats ont ce privilege à l'exclusion de tous les autres sujets, de ne plaider que devant

Cadilesquers, Moullas & Cadis.

leurs Officiers, & de ne pouvoir être jugez que par eux. Aussi faut-il que le Moufti, avant que d'être élevé à cette dignité, ait été *Cadilesquer*, & qu'il en ait exercé la Charge avec approbation. Au deffaut d'un *Cadilesquer*, on s'adresse au *Moulla* ou *Molla*, qui est le Chef des *Cadis*, & lorsqu'il n'y a ni *Cadilesquer* ni *Moulla*, comme cela arrive en plusieurs endroits de l'Empire Ottoman, c'est le *Cadi* qui exerce cet Office, & qui est Juge en toutes sortes d'affaires.

Ministres Ecclesiastiques des Turcs.

Ceux qui font le service dans les Mosquées sont appellez par les Turcs *Danismend*, & les *Francs* ou Chrétiens les nomment Talismans. Leur Chef est *l'Imam* ou *Emaum*.

Imams.

Ces *Imams*, qui sont comme les Curez ou Prêtres de Paroisses, sont obligez d'aller faire la Priere aux heures qui y sont destinées, chacun dans leur Mosquée, & pour cela ils peuvent lire dans l'Alcoran, & avant que d'exercer leur Ministere, il faut qu'ils fassent voir qu'ils passent parmi leurs voisins pour gens d'honneur & de bonne vie. Lorsque quelque *Imam* vient à mourir, les gens du quartier presentent une personne au Grand Vizir pour remplir la place du deffunt, après avoir assûré qu'il a toutes les qualitez requises pour cela, & après avoir lû quelque chose de l'Alcoran devant ce Ministre, il est aussi-tôt installé

ſtallé dans la Charge, ſans obſerver d'autres ceremonies.

Les *Muézins* ſont une eſpece de Miniſtres d'un plus bas ordre, & leur office eſt de monter ſur les *Minarets*, pour appeller le monde à la Priere. Muézins. Hodgias.

L'on a encore les *Hodgias*, qui ſont des perſonnes âgées & graves, fort verſées, tant dans les affaires du monde que dans la ſcience de l'Alcoran; ainſi on peut à bon droit les comparer à nos Juriſconſultes, auſſi on s'adreſſe à eux pour les conſulter ſur les affaires d'importance, & ils ſont en grande eſtime & en grand crédit parmi le peuple. Ils font auſſi le ſervice, & prêchent quelquefois aux grandes Fêtes, ce que les *Imams* n'oſent faire pour l'ordinaire, à moins qu'ils n'ayent bonne opinion d'eux-mêmes, & qu'ils ne ſe ſentent quelques talents.

Le Moufti, quelque conſidérable que ſoit ſa Charge, n'a aucune authorité ſur les *Imams*, parce qu'il n'y a entr'eux aucune Hierarchie, ou qu'ils n'ont point de Chef au-deſſus d'eux, chacun eſt indépendant dans ſa Paroiſſe, & perſonne n'a droit de lui commander ni de le reprendre. Ils ne ſont ſoûmis qu'à la puiſſance ſéculiere, pour ce qui regarde les affaires Civiles & Criminelles.

Les Turcs ont auſſi divers Ordres de Moines, Ordres de Moines.

nes, mais dont la plûpart sont des impies & des gens sans Religion. (*a*) Les *Dervis* passent pour les plus traittables & les plus honnêtes gens. Ils vont fort simplement vétus, avec un gros feutre

(*a*) Il est à propos de donner dans ce Chapitre une idée plus étendue des differents Ordres de Dervis qui sont dans l'Empire des Turcs. Il n'y a personne qui ne sache, que la Religion des Turcs est un composé extravagant de celle des Chrétiens & de celle des Juifs, & il ne faut pas douter que ce ne soit sur le modèle des premiers qu'ont été formez leurs Ordres Religieux. Quoique les Histoires des Turcs, que nous avons en Europe, ne parlent des Dervis que depuis Archan II. Roy des Turcs, qui passe pour en être le Fondateur, & qui vivoit il y a environ quatre cents ans. Il est sûr, comme l'apprit M. Ricaut des Docteurs de la Loy de Mahomet, qu'ils sont aussi anciens que l'établissement du Mahometisme, & on regarde *Chalveti*, & *Nakshendi*, comme les deux premiers qui ont fait des Regles pour ces sources de Religieux. De ces deux sources sont sortis dans la suite plusieurs autres Ordres qui ont pris les noms de leurs Fondateurs, comme les *Kadri*, de Kader. Les *Mevelevi* de Mevelava, ainsi des autres. Ces derniers, qui sont aujourd'huy en plus grande réputation, ont leur principale maison à Cogni dans l'Anatolie, où ils sont plus de quatre cents. Cette Maison, qui est Chef d'Ordre, commande toutes les autres, qui, suivent la même Regle, en vertu du Privilege qui lui fut accordé par Ottoman premier Empereur des Turcs. Ce Prince avoit tant de veneration pour cet Ordre; & sur-tout pour le Supérieur, qui avoit été autrefois son Gouverneur, qu'il le fit un jour monter sur son Trône. Tous les Dervis de cet Ordre affectent de paroître patiens, humbles, modestes, & charitables, ils sont

feutre fort haut ſur la tête ; ils ménent une eſpece de vie Clauſtrale, & affectent de paſſer pour *Santons* ou Saints : mais ce ſont, à dire

toûjours, en preſence de leurs Supérieurs & des étrangers, dans une poſture reſpectueuſe, & gardent un auſtere ſilence. Leur linge & l'étofe de leurs habits, eſt ce qu'il y a de plus groſſier, & leur Chapeau, qui eſt comme un pain de ſucre, ſans bords, eſt fait de poil de Chameau ; ils ont outre cela les jambes nuës, & la poitrine découverte. Outre le jeûne du *Ramadan*, commun à tous les Mahometans, ils ne mangent les Jeudis qu'après le Soleil couché. Les Mardis & les Vendredis ils aſſiſtent au Sermon du Supérieur, après lequel ils font une profonde révérence, & ſe mettent à tourner au ſon d'une flûte, avec une volubilité auſſi ſurprenante que la maniere dont ils s'arrêtent tout-d'un-coup, quand cet inſtrument ceſſe de ſe faire entendre. Cette cérémonie eſt fondée ſur une tradition qui porte, que leur Fondateur *Mevelava* qui tourna de la ſorte quinze jours durant ſans prendre aucune nourriture, tomba enſuite dans une extaſe où il eut pluſieurs révélations. Les Dervis de cet Ordre font profeſſion de pauvreté, de chaſteté & d'obéïſſance, comme parmi nous; mais ceux qui demandent à ſortir pour ſe marier, en obtiennent aiſément la permiſſion. Avec tout cela ils n'ont rien à faire que leurs Prieres. Ils vivent dans une grande ignorance, & dans une grande oiſiveté, ce qui en porte quelques-uns à apprendre des tours de Gobêlets, pour amuſer les paſſants & en tirer quelque argent, avec lequel ils achetent du tabac, du vin & de l'eau-de-vie. Ils affectent même de paſſer pour Sorciers, publiants qu'ils ſavent charmer les Serpents, qu'ils apprivoiſent en effet, de maniere qu'ils les portent dans leur ſein ſans en

re le vray, de méchantes ames, de francs hypocrites, & pour l'ordinaire de grands yvrognes & d'infatigables fumeurs de Tabac.

reçevoir aucun mal. Le zele qu'ils affectent pour la propagation du Mahometisme leur fait obtenir la permission de sortir & d'aller voyager jusques dans les Indes, où ils servent d'espions aux Pacha & aux autres Ministres de la Porte : ce qui causé beaucoup de dérangements dans les Dervis de cet Ordre. Ceux qui vivent sous la Regle des *Kalenderis*, doivent plûtôt passer pour des Vagabonds, des Epicuriens & des Cyniques, que pour des Religieux; & leurs pretendus Santons, sont tels que les dépeint nôtre Voyageur. Les *Edhemis*, qui sont plus connus en Perse qu'en Turquie, sont un peu plus reglez, quoi qu'ils soient ensevelis dans une profonde ignorance; mais les *Bectasses*, dont il y en a plusieurs à Constantinople, sont les plus décriez de tous pour leurs mœurs. Si l'on veut avoir une connoissance plus particuliere de ces differends Ordres Religieux, de leurs Instituts, & de leur origine, il faut consulter M. Ricaut dans son Histoire de l'Empire Ottoman, l. 2. depuis le Ch, 13. jusqu'au 21.



CHA-

CHAPITRE XVII.

Respect des Turcs pour Jesus-Christ, pour la Vierge Marie, & pour les Prophêtes. Leur opinion touchant les quatre grands Prophêtes ou Legislateurs envoyez de Dieu au monde, de même que sur le Paradis & l'Enfer. Erreurs des Voyageurs sur l'adoration des Saints, &c.

QUELQUE extravagante que soit la Religion des Mahometans, ils ne croyent & ils n'adorent pourtant qu'un seul Dieu, qu'ils reconnoissent comme Eternel, Tout-puissant, & Créateur du Ciel & de la Terre.

Ils ont aussi un grand respect pour Nôtre-Seigneur Jesus-Christ & pour la Vierge Marie. Ils croyent que *Jesus-Christ est le plus grand de tous les Prophêtes; conçû par le souffle de Dieu au ventre de la Vierge Marie, Vierge devant, & Vierge après l'enfantement.* Mais ils ne veulent en aucune maniere le reconnoître pour le Fils de Dieu, & ils nous reprochent qu'encore qu'il n'y ait qu'un Dieu & qu'il n'ait point de compagnon, nous lui en joignons un autre, en lui donnant un Fils. Ils regardent aussi comme une chose fort déraisonnable ce que nous tâchons de leur insinuër tou-

Respect des Turcs pour J. C. pour la Vierge Marie, &c.

chant la Trinité, ils n'en veulent point oüir parler, & ils croyent qu'il y a de l'extravagance, & même de l'impieté à reçevoir de telles Doctrines. (a) Ils veulent bien reconnoître à la vérité les Miracles que Nôtre-Seigneur a faits pendant qu'il a conversé sur la Terre, du moins ils ne nient pas qu'il n'en ait fait plusieurs, & même très-grands; mais comme ils s'écartent toûjours du droit chemin, ils ajoûtent qu'il a prédit aux Juifs la venuë de *Mahomet*: que ce fut pour cela qu'ils tâchérent de le faire mourir, de même que parce qu'il les reprenoit à tous moments de leurs pechez & de leur méchante vie: Mais que comme il disparut de devant eux par une vertu Divine, ils prirent un de ses Disciples, qu'ils disent être *Judas*, & qu'ils le crucifiérent: qu'aussi ce Judas au dernier jour témoignera le contraire devant Dieu, & qu'il justifiera

(a) Les Docteurs Mahometans ont poussé la Métaphysique sur cet article, jusqu'à la plus fine subtilité; ils conviennent, par exemple, que Dieu est Eternel, & que l'Eternité est un attribut qui convient nécessairement à son essence. Cependant ils rejettent cet attribut d'Eternel, aussi-bien que celui de Sage & de Puissant. Car ils ne veulent pas que Dieu soit Eternel par son Eternité, Sage par sa Sagesse, ni Puissant par sa Puissance; mais par lui-même, & par la simplicité de son essence, de peur d'admettre la multiplicité en Dieu.

stifiera les Juifs de ce crime qui leur est imposé par les Chrétiens, &c. Ils assurent aussi que ce que S. Jean a prédit de Nôtre-Seigneur, c'est Jesus-Christ qui l'a prédit de Mahomet; & ils disent que les Chrétiens ont faussement pris toutes ces choses en un autre sens.

Ils croyent qu'au dernier jour le monde sera jugé par trois Personnes en la presence de Dieu; sçavoir, par *Moïse*, *Jesus-Christ*, & *Mahomet*, & que chacun d'eux jugera ses Sectateurs; c'est-à-dire, que Moïse jugera les Juifs, Jesus-Christ les Chrétiens, & Mahomet les Mahometans, & que si Jesus-Christ juge bien, Mahomet lui donnera sa fille en Mariage. (*a*)

En un mot, à la reserve qu'ils ne veulent

 pas

(*a*) Il y a une Secte parmi les Mahometans qu'on appelle *Hattens*; ceux qui en font profession croyent que Jesus-Christ a pris un veritable corps, & qu'il a été Incarné comme nous le croyons; & ils ont inseré un article dans leur croyance, qui dit, que Jesus-Christ viendra au dernier jour juger le monde, & ils le prouvent par ce passage de l'Alcoran, ou il est dit, *Mahomet tu verras ton Seigneur venir dans les nues.* Car encore qu'ils n'osent pas l'appliquer ouvertement à Jesus-Christ, ils soûtiennent cependant que cela est dit du Messie, & reconnoissent par leurs discours particuliers, qu'il ne peut y en avoir d'autre que lui. Ils ajoûtent aussi qu'il reviendra en chair juger le monde, qu'il régnera quarante ans sur la terre, qu'il confondra l'Antechrist, & qu'après cela le monde finira.

pas reconnoître Nôtre-Seigneur pour le Fils de Dieu, & qu'ils debitent de lui beaucoup de rêveries, on peut dire qu'ils ont pour lui une très-grande veneration, aussi-bien que pour la Vierge Marie, & s'ils entendoient quelqu'un en parler avec irréverence, ils le puniroient aussi sévérement que s'il avoit mal parlé de Mahomet.

Próphêtes & Legislateurs envoyez de Dieu au monde.

Ils croyent aussi à tous les Prophêtes, pour les tombeaux desquels ils ont une grande veneration. Mais ils croyent qu'il y en a quatre entr'eux que Dieu a envoyez au monde d'une façon particuliere, dont le premier a été *Moïse*, qu'ils appellent *Missáh*, entre les mains de qui la Loy de Dieu fut mise, & que n'ayant pas été bien observée, Dieu envoya un autre Prophête qui fut *David*, auquel il donna un pouvoir égal à celui qu'avoit eu le premier, & lui commanda d'écrire les *Pseaumes*: Mais voyant que la malice des hommes croissoit de jour en jour, & qu'ils ne se mettoient pas en peine de l'observation de ses Loix & de ses Commandements, il leur envoya un troisiéme Prophête, nommé *Jesse* ou *Jesus*, avec une Loy plus douce, & qui proposoit le salut à tous les hommes, sçavoir, *l'Evangile*. Mais comme celui-ci n'eût pas un meilleur sort que les autres, à cause que les hommes étoient endurcis au mal, & devenus

plus

plus méchants encore qu'ils n'étoient auparavant, Dieu leur envoya un quatriéme Prophête, sçavoir, *Mahomet*, revêtu de la même authorité que les autres, & qui apporta au monde *l'Alcoran*.

Les Turcs croyent aussi qu'il y a un Paradis & un Enfer; mais ils debitent des choses ridicules de la félicité du premier, (*a*) comme ils

Paradis & Enfer.

(*a*) Sans entrer icy dans aucun détail sur un article où Mahomet paroit n'avoir consulté que l'empire des sens & les plaisirs les plus grossiers; il y a dans la Religion des Turcs deux articles de Foy sur le Paradis, l'un, que les femmes n'y auront aucune part, & que Dieu aura soin d'y en créer d'autres pour la félicité des Musulmans; delà vient que les Mahometans ne regardent leurs femmes que comme leurs esclaves, uniquement destinées à leurs plaisirs; ce que peut produire sur l'esprit & le cœur du sexe cet article de l'Alcoran, se comprend assez, sans qu'il soit besoin d'en rien dire icy. Le second Point, dont je veux parler, est tiré de la *Zuna*, celebre Commentaire de l'Alcoran, dans lequel il est rapporté que les ames, après la séparation des corps, ne sont pas incontinent destinées à la gloire du Paradis, mais qu'elles suivent le corps dans le tombeau, & demeurent là jusqu'au jour du Jugement universel, à la compagnie de leurs bons Anges, qui les comblent de consolation, pendant que celles des réprouvez y sont tourmentées, ainsi que je l'ay rapporté dans une autre remarque, ce qui ne doit s'entendre que des ames des Musulmans, car celles des Prophêtes, suivant l'Alcoran, joüissent d'abord après la mort de la vûë de Dieu; & celles des Martyrs sont logées dans le gosier de certains oiseaux

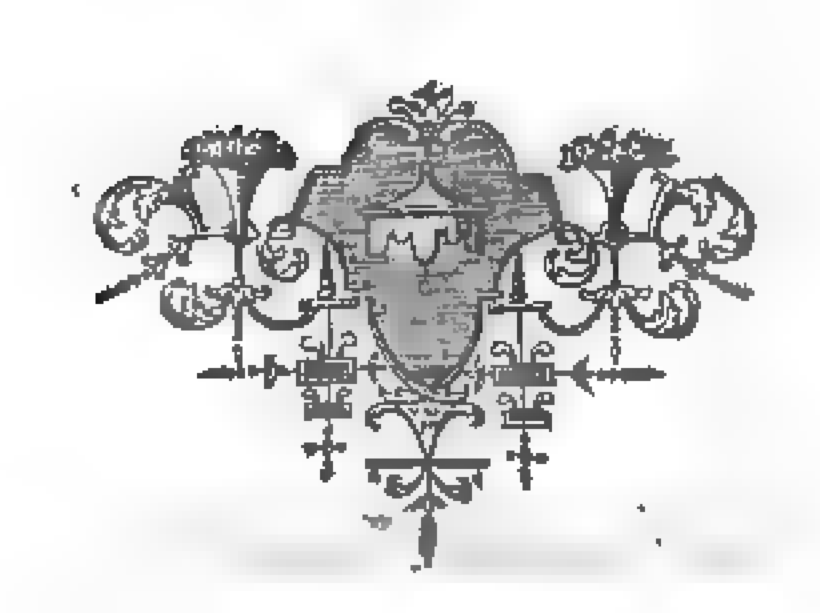
ils disent qu'il faut attendre dans l'autre d'étranges supplices. Ces tourments de l'Enfer ne dureront pas éternellement, à ce qu'ils croyent, & un jour viendra que les Damnez pourront être sauvez. Car pourvû qu'ils ayent seulement quelque foy, & qu'ils ne soient pas absolument Athées, après qu'ils auront été nettoyez de tous leurs pechez, & purifiez dans une certaine eau, qu'ils appellent *Salzaboul*, ils seront reçûs en Paradis, & y jouiront de la même félicité que ceux qui y auront été dès le commencement. Mais ceux qui nient qu'il y a un Dieu brûleront éternellement & leur corps sera réduit en cendre : comme dans le sentiment des Mahometans, tout est matériel, Dieu les créera à chaque fois qu'ils auront été consumez, afin qu'ils puissent souffrir éternellement.

Méprise des Voyageurs au sujet de l'Adoration des Saints.

Pour ce qui regarde l'adoration des Saints, que plusieurs Voyageurs attribuent aux Mahometans,

du Paradis où elles sont assez heureuses, en attendant qu'elles jouissent de la vision beatifique, que Mahomet explique aussi à sa maniere, ayant debité sur tout cela des idees aussi bizarres qu'extravagantes, & telles qu'un homme tout-à-fait sensuel pouvoit les avoir. Quoiqu'il en soit, ce principe de la Foy des Mahometans leur fait souvent prononcer cette Prierê, *Seigneur délivrez-nous de l'Ange Examinateur, du tourment du sépulchre, & de la voye de perdition.*

hometans, c'est une chose en quoy ils se trompent, car les Turcs ne croyent point de Saints, sinon *S. Georges*, pour qui ils ont une grande veneration; ils ne l'invoquent cependant pas, mais ils disent seulement que ç'a été un *Spahi*, c'est-à-dire un vaillant Chevalier.



CHA-

CHAPITRE XVIII.

Diverses sortes de Mariages, qui sont en usage chez les Turcs. Divorces trop legers des Hommes, desavantage des Femmes, &c.

LES Turcs ont le même sentiment sur le Mariage que les Chrétiens; sçavoir, que c'est une chose honorable & sainte, & un moyen institué de Dieu pour la conservation & pour l'accroissement du genre humain. Mais ils different en ceci, qu'au lieu que les Chrétiens n'ont qu'une seule sorte de femme, les Turcs en peuvent avoir de trois sortes, premierement une légitime, secondement une pour *Kebin*, ou, femme qu'on ne prend que pour un tems, & enfin leurs Esclaves, avec lesquelles il leur est permis de coucher.

Trois sortes de femmes que les Turcs peuvent avoir.

Lors que quelqu'un veut prendre une femme légitime, il ne voit point la fille devant que le Mariage soit arrêté. Il traite donc d'abord avec le Pere & la Mere, ou à leur défaut, avec les Freres ou les plus proches Parents, afin de régler avec eux ce qui regarde la Dot, & cela se fait en presence du *Cadi*, qui fait dans cette occasion la fonction de Notaire, & en presence de deux témoins. L'Epouse n'apporte

porte rien en Mariage que ses habits & ce qui en dépend, & au jour qu'ils épousent, le Mari, aprés les avoir premierement fait benir par *l'Imam*, les expose à la vûe du monde dans la chambre. Mais au lieu que les Chrétiens se font un honneur que leurs Epouses ayent la tête découverte, afin de faire voir leur beauté, les Turcs, qui sont naturellement jaloux, menent les leur bien cachées au logis de l'Epoux, & l'on méne devant elles leurs habits en parade sur un Cheval ou sur un Chameau, ensuite il se fait une espece de Nôces, mais les deux sexes se réjouissent chacun à part, dans des apartements séparez.

Si l'homme vient à mourir, la femme prend la Dot dont on étoit convenu, & rien davantage; & si c'est la femme qui meurt la premiere & qu'elle laisse des enfants, ceux-ci peuvent demander à leur Pere le mariage de leur mere, & même l'y contraindre en cas de refus. Au reste, quoique plusieurs ayent écrit que les Turcs peuvent avoir quatre femmes, il est vray pourtant qu'ils n'en peuvent épouser qu'une, de la maniere que nous venons de le dire; & quand il leur plaît ils la peuvent quitter aussi, même sans raison, & ils sont obligez seulement d'en donner connoissance au *Cadi*. Mais si le mari n'a point de raison valable pour renvoyer ainsi sa femme, il faut qu'il lui don-

Divorces.

ne sa Dot : Et au contraire, s'il en a de bonnes raisons, la femme ne lui peut rien demander. Celle qui a été renvoyée ne sçauroit se remarier avec un autre, que quatre mois après, afin de sçavoir si elle est enceinte, & d'éviter qu'il n'arrive de la confusion dans les familles. Si la femme est grosse, il faut premierement qu'elle se délivre, & l'enfant demeure à la charge du Pere. Cependant il arrive quelquefois qu'un mariage qui a été ainsi rompu se raccommode: mais il faut auparavant que la femme, qui avoit été répudiée, ait épousé un autre mari, & pour lors elle peut retourner avec le premier comme auparavant.

Ce n'est point non plus un deshonneur à un mari, quand sa femme se laisse aller au libertinage, mais cela tombe sur les parents, desorte que quand un homme demande la séparation, il se décharge en même-tems & de la femme & de la honte.

Mariage à terme du Kebin.

Pour ce qui regarde les femmes que l'on prend à *Kebin*, ou pour un certain tems limité (ce qui ne doit pas passer pour un mariage, quoi qu'il soit ainsi appellé par les Voyageurs & par d'autres) on n'y fait point tant de façon. Les parties, après être convenuës du prix, vont trouver le *Cadi*, & se font ainsi mettre en écrit, & la somme dont on est convenu doit être donnée à la femme lorsqu'ils

qu'ils viennent à se séparer. S'il provient des enfants de ces sortes de mariages, ils demeurent à la charge du Pere, ils sont censez légitimes, & ils héritent comme les autres. Les Turcs peuvent avoir de ces sortes de femmes autant qu'il plaît, & que l'état de leurs affaires le leur permet. (a)

Eee ij Com-

(a) Quoique la Poligamie soit permise par l'Alcoran, cependant les Turcs un peu réguliers n'épousent qu'une femme, & n'ont aucune *Odalie* ou Concubine, encore moins à *Kebin*, & ils croyent l'adultére un très-grand peché, & même irrémissible, si celuy qui l'a commis ne demande pardon au mari de celle avec laquelle il a peché, en lui presentant une épée nuë pour en être frappé; & si le mari offensé ne veut point lui pardonner, Dieu en fera la justice en l'autre monde. Comme ils croyent aussi le Mariage d'institution Divine, ils sont persuadez que l'avarice n'y doit point avoir de part; ainsi au lieu de prendre de l'argent des femmes qu'ils épousent, ils leur font une Dot qu'ils appellent *Nikia*. Cette coûtume, au reste, qui oblige le mari de constituër la Dot de sa femme est très-ancienne. Il en est fait mention dans les Livres de Moïse, & parmi les Auteurs Prophanes, *dans Homere, & dans Diodore de Sicile. Le mari, selon la même Loy de Mahomet, est obligé d'instruire sa femme, ses enfants, & ses domestiques, des préceptes de la Religion Mahometane, de leur en faire observer toutes les pratiques, & de fournir à tous les besoins du ménage, faute de quoy, & pour les autres causes dont il est parlé dans ce Chapitre, la femme peut demander une séparation.

Et avec les Esclaves.

Comme la Loy de Mahomet porte que Dieu a donné aux hommes la liberté de se servir des femmes, il leur est permis de se divertir avec leurs Esclaves. Ils en ont d'ordinaire tel nombre qu'ils jugent à propos selon leurs facultez, & cette espece de galanterie ne cause point de jalousie à leurs femmes, pourvû qu'on les fasse jouir de ce qui leur appartient selon les Loix, comme entr'autres d'avoir part au lit, au moins une fois la semaine. Les enfants de ces Esclaves sont égaux à ceux des femmes légitimes, pourvû que le Pere les mette en liberté par son Testament; car si cela ne se fait pas, & que le Pere ne leur ait point laissé de bien pour vivre, ils demeurent, selon les Loix, à la discretion du fils aîné de la femme légitime, & ils sont ses Esclaves. Ainsi un même Pere peut laisser des enfants libres, & d'autres qui ne le sont pas.

Dégrez défendus dans les mariages.

Mais, avec toute cette liberté, les Turcs ne peuvent pas épouser leurs proches parentes, & j'ay vû moi-même un exemple bien remarquable sur ce sujet; ce fut en la personne d'un Juif qui avoit épousé sa Niece, & qui ensuite avoit embrassé la Religion Mahometane. Il ne quitta point sa femme, comme il y étoit obligé par la Loy: ce qui ayant été rapporté au *Grand Vizir Cara Mustapha Bassa*, il le fit arrêter & mettre en prison, où il demeura

meura long-tems en grande misere, & toûjours en danger qu'on lui coupât la tête ; mais enfin il fit tant à force de presents, & moyennant une somme de cent mille écus, qu'il se tira d'affaire, & qu'il fut mis en liberté, à condition pourtant qu'il ne retourneroit jamais avec sa femme. J'ay connu ce malheureux Juif qui s'appelloit premierement *Conorte Calef*, & depuis son abjuration *Mehmet Aga* ; ainsi j'en puis parler avec certitude.

Mariage des Eunuques.

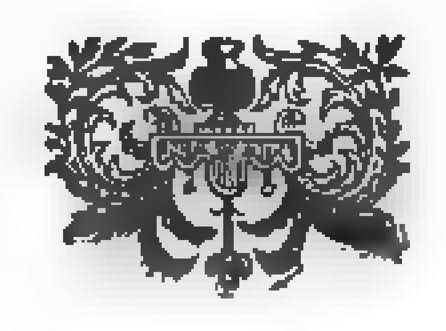
Quoique la pluralité des femmes ne soit pas excusable chez les Turcs, il se trouve encore parmi eux une autre sorte de Mariage bien plus étrange, si même il merite qu'on l'appelle ainsi, c'est celuy des Eunuques, à qui on permet de prendre des femmes, avec lesquelles ils vivent pour l'ordinaire fort mal.

Divorce des Femmes.

Les priviléges des hommes, par rapport au Divorce, sont icy bien plus grands que ceux des femmes ; car une femme Turque ne sçauroit se séparer de son mari, à moins qu'elle ne prouve qu'il ne lui fournit pas l'entretien qu'il lui a promis, qui consiste en Pain, en *Pilau*, en Caffé, en argent pour aller aux Bains, du moins deux fois la semaine, à lui faire part de son lit une fois tout les huit jours. Faute de lui avoir fourni ces choses, la femme va trouver le *Cadi*, & demande la séparation, parce que son mari lui refuse l'entretien,

tien, soit manque de volonté, soit faute de pouvoir. Sur sa plainte le *Cadi* s'informe de la vérité, & s'il trouve que la femme ait raison, sa demande lui est accordée. (*a*) Les voluptez contre nature, vice assez commun dans l'Orient, sont aussi une raison aux femmes pour demander une séparation. Dans cette occasion, elles ne font que tourner leur pantoufle le haut en bas en presence du *Cadi*, sans dire un seul mot; & le Juge leur accorde leur demande, & fait donner la bâtonnade au mari, quand il est convaincu de ce crime.

(*a*) Lorsque cette séparation est accordee, pour les causes que le *Cadi* juge suffisantes, il ne laisse pas que d'en coûter au mari le prix de la Dot, dont il étoit convenu par son Contract de mariage, & il doit même se charger des enfants.



CHA-

CHAPITRE XIX.

Particularitez de la Sépulture des Turcs & du duëil qu'ils font sur les Morts. Enquête qu'on fait sur les Morts après leur Enterrement : l'état de ceux qui ont bien ou mal vécu. Sentiments sur le dernier Jugement & sur la Resurrection, &c.

S'IL y a quelque endroit au monde où la mort des hommes fasse quelque bruit, c'est asurément en Turquie. Car si-tôt que quelqu'un est mort, principalement si c'est un Pere de famille, les femmes menent un tel duëil, qu'on ne sçauroit passer auprès de la maison du mort sans être saisi de frayeur. Dans les autres païs on va s'entre-consoler dans ces occasions : mais chez les Turcs, les amies & les voisines vont pour aider la femme du deffunt à pleurer ; ou pour mieux dire, elles vont hurler avec elle. Parmi ces plaintes lugubres on mêle à diverses reprises les loüanges du mort, & l'on rapporte toutes les bonnes qualitez qu'il a euës. C'est la veuve qui tient le dessus dans ce concert, & elle est suivie de toutes les autres femmes, qui repetent ses paroles & qui imitent ses gestes ; mais avec des cris si effroyables qu'on les peut entendre

Grandes lamentations au sujet des Morts.

tendre dans toute la ruë, principalement quand ce sont des pleureuses à gage, car celles-cy, pour faire voir qu'elles gagnent bien leur argent, pleurent & glapissent si fort, que tout l'air en retentit. Cela dure ainsi quelques jours, mais quand la compagnie se sépare le bruit cesse aussi, & les voisins ont un peu de repos. (a)

Ablution des Morts, &c.

Après que les plaintes ont fait place aux soins de l'Enterrement, les parents ou les amis du deffunt mettent son corps à terre & le lavent; ils lui font le poil, car la propreté des Turcs s'étend jusqu'aux Morts, & ensuite ils font brûler des parfums autour, afin de chasser les mauvais Esprits. Après ils le cousent dans un Drap, mais ils laissent la tête & les pieds découverts, afin qu'il puisse plus aisément

(a) Cette coûtume d'avoir des femmes, qu'on paye pour pleurer, est une des plus anciennes & des plus universelles, plusieurs Voyageurs nous apprennent qu'elle se pratique dans presque tous les Païs du Levant, & en Egypte, & ceux qui ont lû l'Histoire Romaine sçavent de qu'elle maniere elle se pratiquoit autrefois. Les anciens Egyptiens avoient aussi le même usage, & les femmes qu'ils loüoient pour pleurer, se couvroient de bouë la tête & le visage, & couroient par la Ville, en se frappant la poitrine, & faisant des cris lugubres qu'elles mêloient à l'éloge du deffunt; & cet usage se pratique encore aujourd'huy, sur-tout dans la haute Egypte.

ment se mettre à genoux devant les Anges qui le viendront interroger. Alors on le met dans un cercuëil fait comme les nôtres, excepté que la couverture en doit être peinte de quelque couleur qui est differente, selon la difference des personnes. Car si le mort a été un homme de guerre, son cercuëil doit être rouge; si c'est un *Scherif* (c'est le nom qu'on donne aux parents de Mahomet) il doit être verd; & s'il n'est ni l'un ni l'autre, il faut que le cercueil soit noir. On met de travers, sur la couverture, un Turban dont la couleur se distingue aussi selon l'employ qu'ils ont eu pendant leur vie, Par exemple, un *Janissaire* a un Turban rouge, un *Spahis* en a un rouge & blanc, un *Scherif* en a un verd, d'autres un blanc, &c.

Enterrement.

Après avoir été ainsi exposé en parade assez long-tems, on enleve le corps pour le porter en terre; quatre hommes portent le cercuëil sur deux bâtons, & ils sont relayez de tems en tems par quatre autres, selon la longueur du chemin. Ils vont ainsi au Cimetiere, précedez par leurs Prêtres qui prononcent quelques Oraisons, & de tems en tems invoquent à haute voix le nom de Dieu. Les Parents & amis marchent ensuite, & les femmes viennent après, avec toutes les marques d'un grand deüil, se frapant la poitri-

 ne,

ne, & s'arrachant les cheveux, comme si la tristesse les avoit mises hors du sens. Lorsqu'on est arrivé au Cimetiere, on ôte le corps de dedans le cercuëil, & on le met dans la fosse ; car les Turcs n'enterrent jamais leurs morts avec le coffre. Si-tôt que la fosse est remplie de terre, ils mettent à l'un des bouts ; sçavoir du côté où est la tête, une pierre qui doit, disent-ils, servir de siége aux Anges Examinateurs. Au reste on ne voit pas de ces pierres seulement sur les fosses des Turcs, mais aussi sur celles de toutes les autres Nations de ces païs, où elles servent de marque que quelqu'un y est enterré, & de toutes ces Nations il n'y a que les seuls Francs qu'on enterre dans des cercuëils.

Il ne faut pas oublier une particularité des funerailles des Turcs, & en quoy ils different de toutes les autres Nations ; c'est qu'ils étendent sur le cadavre une planche en travers, dont l'un des bouts touche à terre & l'autre va à l'extrêmité de la fosse. Mais j'avouë icy que je n'ay jamais pû apprendre la raison de cet usage. Après avoir ainsi enterré le corps, les hommes s'en retournent à la ville, & ils laissent les femmes auprès de la fosse pour y continuër leurs plaintes lugubres autant qu'il leur plaît. Il est bon de faire observer icy en passant qu'en Turquie tous les Cimetieres sont

sont hors des Villes & à côté des grands chemins, en partie afin que l'air des Villes ne soit point infecté par les mauvaises exhalaisons qui sortent des Sépulchres, & en partie aussi afin que les passants prient Dieu pour les ames des deffunts, & qu'ils fassent des vœux pour elles.

Les personnes de distinction ont parmi les Turcs, aussi-bien que parmi les Chrétiens, une espece d'orguëil qui paroît jusques sur leurs Tombeaux; car ils les font faire de marbre & élevez, & ils ne ressemblent pas mal à nos Tombes. Il y a au-dessus une pierre où ils font graver le Turban du deffunt: Et dans plusieurs lieux c'est aussi la coûtume de mettre une de ces pierres au bout de la fosse où est la tête, avec un Turban de la même façon que ceux qui sont morts le portoient pendant leur vie. Car il faut remarquer que les Turbans sont fort differents les uns des autres, & faits de plusieurs manieres. Une autre pierre, qui est à l'autre bout de la fosse, du côté des pieds, sert à mettre l'Epitaphe, qui d'ordinaire est enrichie de l'Eloge de celui qui y est enterré.

Tombeaux des personnes de distinction.

Après l'enterrement, le duëil des Femmes dure encore assez long-tems; car elles vont à diverses fois passer quelques heures auprès du Tombeau. Les parents & les amis du deffunt y viennent aussi, afin de prier Dieu qu'il le

pressé, que le lait qu'il a succé des mammelles de sa mere lui coule par le nez. Mais s'il répond bien, les deux Anges noirs le laissent aussi-tôt, & il en vient en leur place deux autres qui sont plus blancs que la neige, & qui se vont placer l'un à sa tête, & l'autre à ses pieds pour lui tenir compagnie jusqu'au jour du Jugement.

A ce que je viens de dire des Funérailles des Turcs, je dois ajoûter icy ce qu'ils pensent du dernier Jugement & de la Resurrection. Ils croyent qu'il y a au Ciel un Ange qui tient une trompette toute prête pour annoncer la fin du monde, & qu'au son de cette trompette les hommes & les Anges mourront, & qu'il y aura un si horrible tremblement de terre, mêlé avec le feu du Ciel, que la Terre & les Montagnes seront réduites en cendre. Et qu'à la fin l'Ange, au son de la trompette, duquel les hommes & les Anges seroient morts, mourra aussi lui-même en s'étouffant avec ses propres aîles. Ensuite de cela que Dieu fera tomber sur la terre, durant l'espace de quarante jours, une douce pluye que les Turcs & les Arabes appellent *Surchement*, c'est-à-dire, *la pluye de la misericorde*; que cette pluye fera ressusciter les ames & les Anges, & alors l'Ange avec sa trompette sonnera pour la derniere fois, & tous les morts apparoîtront avec leurs corps.

Opinion des Turcs touchant le dernier Jugement, & la Resurrection.

suite S. Michel pesera les corps un à un dans ses balances, que les Anges feront diverses troupes, & que les Cherubins & les Seraphins se tiendront des deux côtez, conduisant avec une agréable harmonie, & au son de divers instruments de musique, les Turcs, les Arabes, les Maures, les Barbares, les Chrétiens, & les Juifs en Paradis, après qu'ils auront été jugez chacun par leur Prophête. Car c'est leur croyance qu'on peut être sauvé dans toutes sortes de Religions, &c. (a)

à ce que rapporte nôtre Auteur. Comme, par exemple, qu'après cette Resurrection générale, il s'allumera un grand feu en Occident, qui poussera ses flâmes à l'Orient, & ramassera toutes les créatures près de Jerusalem, où elles attendront pendant quarante ans, dans une crainte inexprimable, la venue de ce jour redoutable, qui durera autant que cinquante mille ans; que les Elûs auront le visage lumineux, pendant que les Reprouvez seront couverts d'une laideur horrible, & qu'on les fera tous passer sur le Pont de Justice, dressé au-dessus des flâmes de l'Enfer, au bout duquel sera S. Michel avec ses balances, pour peser les œuvres d'un chacun. Les bonnes conduiront les Elûs sur ce Pont sans aucun risque, & sous lequel le poids des méchantes actions entraînera les Réprouvez, où ils souffriront des peines inconçevables, jusqu'à ce qu'enfin ils en soient délivrez par les Prieres de Mahomet.

(a) Tout cela nous fait voir un mélange monstrueux de quelques véritez qu'une tradition défigurée a conservées parmi les Infidelles, & que leur faux-Prophète a ajustées à sa maniere.

CHA-

CHAPITRE XX.

Habillements des Turcs, tant des Hommes que des Femmes, comme aussi des Juifs. Tonsure des cheveux & de la barbe. Maniere de saluër. Côté honorable. Belle taille des Turcs, &c.

Maniere de s'habiller des Turcs, tant des hommes que des femmes.

AUTANT que la plûpart des Peuples de l'Europe sont inconstants dans leur maniere de s'habiller, autant les Turcs y sont constants. L'on ne sçait ce que c'est chez eux que de changer de mode. Ce qui y a été en usage dès les tems les plus éloignez s'y pratique encore aujourd'huy. (*a*) Aussi leur maniere de s'habiller est fort grave, mâle, & agréable à la vûë, à quoy ne contribuë pas peu leur belle taille & leur bon air. Car on ne voit presque point chez eux de bossus, de manchots, d'estropiez, ni de gens qui ayent de tels autres défauts. Ils mettent d'abord un caleçon

(*a*) Cela se doit entendre generalement de tous les Orientaux, mais la chose n'est pas absolument vraye des Turcs, car, si nous en croyons leurs Auteurs mêmes, anciennement ils étoient vêtus simplement de grosse bure doublée de peaux de mouton, & la plûpart même ne portoient que de simples peaux sans aucune étofe.

caleçon ſur leur corps nud, tant les hommes que les femmes, car la maniere de s'habiller des deux ſexes eſt à peu près la même. Ce caleçon n'a d'ouverture ni par-devant ni par derriere. Par-deſſus le caleçon ils vétent la chemiſe, & ſur la chemiſe le *Doliman*, qui eſt une eſpece de longue ſoutane qui leur va juſqu'aux pieds, & qui a des manches étroites qui ſe boutonnent auprès de la main; en été elle eſt de toile ou de mouſſeline rayée, & en hyver elle eſt de ſatin ou de quelque autre étoffe, & ordinairement doublée de coton. Ils ſont ceints au-deſſus des reins d'une écharpe de ſoye, & quelquefois d'une courroye de cuir large de deux ou trois doigts, garnie d'une boucle d'or ou d'argent, & qui ferme tous leurs habits. Les femmes de qualité, & celles dont les maris ſont riches, mettent des pierreries ſur cette ceinture, mais les hommes ne les portent ordinairement que de ſoye toute ſimple, & ceux qui ſe veulent diſtinguer les portent brochées d'or & d'argent. Un *Feredge*, qui eſt un vêtement qui ne reſſemble pas mal à nos Juſt-au-corps, excepté qu'il eſt plus long, qu'il va juſqu'aux pieds, & qu'il a les manches fort larges & fort longues, eſt étendu négligemment ſur le *Doliman*, & leur ſert de manteau. Pour ce qui regarde la partie baſſe du corps, elle n'eſt pas ſeulement cou-

verte du caleçon & de la chemise, les hommes ont encore par-dessus un haut-de-chausses de drap rouge qui leur va jusqu'aux talons, & au bas il y a des chaussons de cuir jaune qui y sont cousus, ils les appellent *Mestes*. Leurs *Papouches* sont de la même couleur, & faites à peu près comme nos pantoufles. Le talon est égal au reste de la semelle, mais garni seulement d'un demi cercle de fer de la figure d'un fer de cheval. Ils ont sur la tête un bonnet de velours rouge entortillé d'un Turban blanc ou rouge. Le privilége de le porter verd n'est accordé qu'à ceux qui peuvent donner de bonnes preuves qu'ils sont descendus de Mahomet. On les appelle *Sherifs* ou *Emirs*, comme qui diroit les Nobles, & il y en a un grand nombre, parce que si la fille d'un *Emir* se marie à un Turc qui ne le soit pas, & qu'elle enfante un mâle, il est *Emir*, à cause de sa Mere, & il joüit de tous les priviléges des Nobles, comme s'il en descendoit en ligne masculine. Les femmes, qui sont de cette famille, se font aussi reconnoître pour descenduës de Mahomet, par un morceau d'étoffe verte qu'elles attachent à leur *Tarpous*. Ce *Tarpous*, qui est la coëffure, qui sert d'ornement aux femmes, est un grand bonnet à six ou à huit pans, fait d'un brocard d'or ou de quelque autre riche étoffe, & il est attaché au-

tour

tour de leur tête par le moyen d'un mouchoir en broderie d'or ou d'argent, qui d'un côté leur pend négligemment en bas. Les plus qualifiées l'ornent encore de pierreries; mais celles qui ne sont pas si riches se contentent d'y mettre des fleurs ou quelques autres semblables ornements, qu'elles entremêlent de tant de façons differentes, que la vûë s'y perd agréablement, & que la beauté naturelle des femmes en est considérablement augmentée; & ce qui sert encore à mieux tromper la vûë, c'est qu'elles se fardent toutes, & qu'elles se peignent les sourcils & les paupieres d'un certain noir qu'elles appellent *Surme*. Cette coëffure est extrêmement galante, & donne d'ailleurs de la majesté aux personnes de qualité. (*a*) Mais dans la maison elles ont simplement un bonnet de drap rouge, fait à peu près comme nos bonnets de nuit, mais plus long, & qui a quatre cornes au haut, & un tour de perles vers le milieu, ou quelque autre ornement pour le rendre plus agréable. Les femmes se servent aussi de *Feredges* quand elles sortent, & d'u-

(*a*) Les femmes ont ordinairement plusieurs bagues & des bracelets d'or & de pierreries; & au lieu de porter des colliers au col, elles les attachent aux oreilles avec des boucles de diamants, ou d'émeraudes en poire, & les retroussent derriere la tête, à l'extrémité du bonnet, d'une maniere tout-à-fait galante.

d'une autre ſorte de voile plus agréable, nommé *Kirkié*. Mais, au lieu de celuy-cy, elles portent en hyver une eſpéce de veſte ou de manteau de drap avec une fourrure. Celles-cy ſont bien plus étroites, & les manches, qui en ſont fort ſerrées, leur viennent juſqu'au poignet. Les perſonnes riches les doublent de *Samour* ou Marte Zibeline, qui eſt une fourrure qui leur coute beaucoup. On y en voit qui reviennent juſqu'à trois ou quatre cents écus. Tout cet ajuſtement eſt fort agréable, & ſi commode à vêtir, qu'il ne faut qu'un moment pour ſe parer, comme il eſt aiſé de le juger par la deſcription que je viens d'en faire. (*a*)

La

(*a*) L'Auteur devoit ajoûter quelque diſtinction dans les habillements des Turcs, dont la maniere de ſe vêtir n'eſt pas ſi uniforme qu'il le prétend; car, ſans parler des autres differences qui ſe rencontrent, par rapport aux états & aux ceremonies, on ſait que les *Effendis* ou gens de Loy, portent ſur leur veſte, au lieu de *Feredge*, une robe qui traine juſqu'à terre, & dont la couleur eſt arbitraire. Mais pour bien juger de toutes ces differentes manieres dont les Turcs s'habillent ſuivant leur état & condition, il faut jetter les yeux ſur les Eſtampes gravées du Cabinet de M. de Ferriol, cy-devant Ambaſſadeur à la Porte. On peut remarquer auſſi dans l'*Hiſt. de l'état preſent de l'Empire Ottoman de M. Ricaut*, pluſieurs differences conſidérables, entre les habits des Boſtangis, des Eunuques, des Hozaqui, des Agiamoglans, des Imams, des Dervis, des Santons, & pluſieurs autres; on y trouve même, dans l'habille-

La maniere de s'habiller des Juifs eſt la même que celle des Turcs, ſinon que la couleur qu'ils portent eſt le violet, & que leur habit de deſſus doit être noir. Mais la coëffure de leurs femmes eſt fort differente de celle des femmes Turques, comme on a pû le voir dans les Portraits que j'en ay donné. Habits des Juifs.

Comme les mœurs & les coûtumes des Turcs ſont fort differentes des nôtres en pluſieurs choſes, ils ſe raſent les cheveux, & ils portent la barbe & la mouſtache fort longues, ce qui les fait fort eſtimer; & l'on ne ſçauroit faire un plus grand affront à un Turc que de le prendre par la barbe, fût-ce même pour le baiſer, ce qui eſt une eſpece de civilité parmi eux. Autant que nous trouvons étrange de les voir avec leurs grandes barbes, autant leur paroiſſons-nous extraordinaires avec nos cheveux longs & nos perruques, qu'ils appellent des nids à Diables. Ils laiſſent pourtant un toupet de cheveux ſur la tête, pour la raiſon que nous avons déja dite. Coûtume des Turcs à l'égard des cheveux & de la barbe.

Quand ils ſaluënt, ils ne ſe découvrent point la tête, parce que c'eſt par elle, & par leur barbe, qu'ils jurent, ils ſe contentent de mettre Leur maniere de ſaluer.

ment des Dames du Serrail, un manteau qui leur pend ſur les épaules, comme nos manteaux longs, & une platine ſur la tête, dont nôtre Auteur ne parle pas.

mettre la main sur la poitrine & de se courber un peu le corps. Leur salutation ordinaire est *Sela meon aleicon*, à quoi celui qu'on saluë répond, *Aleicam esselam ve rassemet* : le premier signifie *Paix vous soit*, & le second *Paix soit sur vous & la misericorde de Dieu.*

Côté honorable chez les Turcs.

Une chose en quoy les Turcs different encore de nous, c'est la place d'honneur; car ils estiment la gauche plus que la droite, à cause que c'est le côté où l'on porte l'épée, & que par conséquent on a dans sa puissance les armes de celui qui va à la main droite. Au reste, porter l'épée au côté n'est pas une chose si ordinaire chez eux que parmi les Chrétiens. Les Francs ne l'y portent jamais pendant qu'ils sont parmi eux, non pas même les Capitaines des vaisseaux de guerre, dans la crainte qu'ils ont que les Turcs ne se mocquent d'eux. Les Soldats Turcs ne portent point non plus le sabre pendu au côté, à moins qu'ils ne soient actuellement servants. (a)

Généralement parlant, les Turcs sont de belle taille, portant fort bien le corps, & l'on trouve plus de gens contrefaits dans une seule

(a) On doit ajoûter icy que les Turcs portent toûjours à leur ceinture un *Cangiar*, qui est une espece de poignard, dont le manche, parmi les riches & les Officiers, est souvent d'or ou d'argent & garni de pierreries.

le ville de la Chrétienté que dans tout l'Empire du Grand Seigneur. Au reste ils ont le corps robuste, & ils arrivent à une grande vieillesse, de quoi on pourroit rendre cette raison naturelle qu'ils n'usent que de bons aliments & bien sains, sans se soucier de mets délicats & diversifiez, qui sont souvent préjudiciables & qui ne servent qu'à gâter l'estomac, & par conséquent les parties nobles : (a) Aussi sont-ils rarement malades, & on ne voit guéres parmy eux de ces incommoditez ausquelles nous sommes si sujets, comme la pierre, la gravelle, la goute, &c. Ils en sont redevables à leur sobrieté, tant pour le boire que pour le manger, & en partie aussi à l'usage des Bains, quand ils ne les prennent pas avec excès. Il en est de même de leurs femmes, elles n'ont pas la taille & la démarche moins majestueuse que les hommes, & l'habit long qu'elles portent y contribuë extrêmement.

(a) Tous les Voyageurs ne conviennent pas que les Turcs, généralement parlant, vivent si long-tems que le dit nôtre Auteur. L'usage trop fréquent de l'Opium, dont ils se servent pour calmer leur sang, que la quantité de Caffé qu'ils prennent chaque jour rend trop agité, & pour d'autres raisons, qu'on devinera aisément, abrége beaucoup leurs jours.

CHA-

CHAPITRE XXI.

Viandes & breuvages des Turcs, avec la maniere dont ils mangent. Bons effets de leur Sobriété. Contrarietez entre quelques mœurs des Turcs & les nôtres, &c.

SI les Turcs sont somptueux dans leurs habits, ils ne le sont pas dans leur boire & dans leur manger; & si les Chrétiens ont la folie de ruiner leur santé par les excès qu'ils font, ce n'est pas par-là que les sujets du Grand Seigneur altérent la leur. Ils se contentent de très-peu de chose, & chacun porte pour ainsi dire sa cuisine avec soy, de sorte que les Patissiers & les Traitteurs feroient mal leur compte avec eux. Leur nourriture la plus ordinaire est le *Pilau*, qui est du riz cuit avec du bouillon de volaille ou de viande, & avec du beurre; faute de boüillon on l'apprête seulement au beurre & à l'eau; on y met aussi assez souvent du lait caillé, qu'ils appellent *Jogbourt*, à quoy ils ajoûtent du saffran pour lui donner de la couleur. On y met du miel ou du *Pekmes*, qui est une espece d'Hydromel, afin de le rendre doux; enfin on y mêle plusieurs autres ingrédients pour contenter l'envie de gens d'un goût aussi bizarre que le leur.

Pilau, nourriture ordinaire des Turcs.

Mais

Mais la maniere la plus ordinaire eſt d'y jetter, en le ſervant, beaucoup de poivre par-deſſus pour en relever le goût.

Ceux qui en ont le moyen y mettent une volaille, ou quelque morceau de mouton ou de bœuf, qui y devient extrêmement tendre. Plus le *Pilau* eſt épais & ſec, & mieux la viande y cuit.

Leur table, c'eſt la terre, tout au plus une petite table de bois élevée de terre d'environ un pied, autour de laquelle ils ſe mettent aſſis les genoux en croix, de la maniere que nos Tailleurs ſe mettent. Leur Nappe eſt un morceau rond de marroquin brun, qu'ils appellent *Sofra*; & au lieu de ſerviette ils ont une longue bande de toile qui tourne tout autour, & qui d'ordinaire eſt bleuë.

Lors qu'ils ſont aſſis ils diſent *Bis millah*, c'eſt-à-dire *au nom de Dieu*, & auſſi-tôt ils ſe mettent à manger. S'ils ont quelque avant-mets, ce qui n'arrive pas ſouvent chez les gens du commun, on ſert le *Pilau* le dernier, comme cela ſe fait toûjours chez les gens plus accommodez, & on le mange avec des cueilliers de bois. La viande ſe dépece avec les doigts par quelqu'un de la compagnie, ce qui s'obſerve ſurtout à l'égard des volailles qu'ils font cuire avec leur *Pilau*. Car pour le bœuf & le mouton, ſoit qu'il ſoit rôti ou boüilli, ils le

coupent toûjours auparavant en morceaux.

Pendant le repas ils ne boivent point, mais lors qu'ils ont mangé on met devant eux un vaisseau de terre avec de l'eau, dont chacun boit autant qu'il lui en faut.

Alors on rend graces, en aussi peu de paroles qu'on a prié Dieu; ils disent seulement *Hamdulah*, c'est-à-dire *Loüé soit Dieu*, & ensuite ils se lavent les mains, ce qu'ils ne font point en se mettant à table, mais seulement quand ils en sortent.

Chez les personnes de qualité on sert au lieu de table une espece de grand plat élevé, à petit bord, qu'ils appellent *Sinie*. On le met sur le *Sofra*, & on place dessus les plats avec la viande, mais les uns après les autres : car les Turcs ne servent jamais qu'un plat à la fois; & lors qu'on leve le dernier qui a été servi, on ôte le *Sinie* en même-tems, & pour le dessert, soit qu'il soit de fruits ou d'autre chose, on le met simplement sur le *Sofra*.

Pain. Pour ce qui regarde le pain, ils en ont tous les jours de tendre, & pour le faire bien leger ils se servent d'un levain fort aigre. Ils le font ordinairement rond & plat, épais d'environ l'épaisseur d'un doigt. Ils s'en servent aussi fort souvent, à cause de la commodité de sa figure, comme d'assiette afin de mettre la viande, & ainsi ils mangent l'un & l'autre.

Ils

Ils ont une certaine maniere de faire cuire le bœuf, qui le rend extrêmement délicat. Ils coupent la viande en petits morceaux, & la piquent dans une petite broche, mettant une tranche d'oignon entre chaque morceau de viande. Mais il faut que nous disions des oignons de ce païs-là, qu'ils sont sans comparaison d'un goût plus agréable que les nôtres. Les Grecs s'en servent comme de dessert, de même que nous faisons en Hollande du beurre & du fromage. Dans tous les lieux où je pouvois trouver quelques rafraîchissements, je faisois provision de ces oignons pour le chemin, & après m'y être accoûtumé, je trouvai que les mangeant avec un peu de pain & de sel, ils étoient de fort bon goût : c'est ce qui fait que je ne m'étonne plus que les Egyptiens ayent dépensé pendant le bâtiment de leurs Pyramides, de si grandes sommes en oignons, comme le disent les Historiens. (a) Oignons excellents.

Les Turcs se servent aussi très-souvent d'huile pour assaisonner leur viande, sans que cela cause le moindre dégoût; car l'huile est icy extrêmement blanche, douce, & d'un goût très-agréable, desorte qu'avec un peu de sel, Huile.

(a) C'est Pline qui raconte que dans la seule construction de la grande Pyramide, le Roy qui la fit bâtir, dépensa,

on la peut manger sur le pain au lieu de beurre. Si l'on y exprime un peu de jus de citron, ou qu'on y mette un peu de vinaigre, & de poivre & de sel battus ensemble, cela fait une sausse très-relevée, & propre à certaines sortes de poisson; & l'on s'y accoûtume si bien avec le tems, qu'on se passeroit fort bien de beurre, quelque excellent qu'il puisse être.

Force de la coûtume à l'égard des aliments.

En effet, la coûtume fait une seconde nature. L'usage des aliments ne consiste, pour la plûpart, qu'en cela. Les choses qu'on a succées avec le lait, sont comme attachées à nous, & durent tout le tems de nôtre vie. Chaque pais a aussi quelque chose de particulier dont on ne se peut défaire, parce qu'on y est accoûtumé dès l'enfance. J'ay vû souvent que des femmes Grecques mariées à nos Marchands, qui avoient ordinairement leur provision du meilleur beurre & du meilleur fromage de Hollande, n'en vouloient jamais manger; mais au lieu de cela, par un goût tout particulier, elles mangeoient des olives à demi pourries, & des fêves écossées, de la même

Artichaux.

maniere que les petits artichaux se mangent à la poivrade, comme on fait en Italie. Ils font aussi rôtir les artichaux sur le gril, avec un peu d'huile, de poivre, & de sel entre les feüilles, ce qui est un manger fort délicat, & qui n'est pas si fade que quand ils sont cuits à nôtre

nôtre maniere. Ils ont encore une autre maniere d'aprêter les artichaux, c'est de les couper en quartiers lors qu'ils sont jeunes, & de les frire dans la poële, c'est encore un mets assez friand; mais il est tems que nous parlions aussi du breuvage.

Breuvages.

Celui qui leur est le plus ordinaire, c'est l'eau, ou le *Kahue*, que nous appellons Caffé, dont ils usent à toute heure. Ils ont un autre breuvage, qu'ils nomment *Sorbet*. Il est fait avec du sucre, du jus de limon, & de l'eau rose, avec un peu de parfum de Musc ou d'Ambre gris. Ce breuvage est très-agréable, & l'on en fait aussi une pâte & une espece de gâteau, afin de le pouvoir porter avec soy quand on voyage, car il n'y a qu'à le mêler dans de l'eau fraîche pour le rendre potable. J'en portois ordinairement avec moy, lorsque je voyageois, & c'étoit mon breuvage ordinaire, lorsque le vin étoit un peu rare, mais le matin & le soir je prenois un peu d'eau-de-vie dont je me suis toûjours fort bien trouvé. On en peut avoir par tout chez les Grecs; il est vray qu'elle est un peu foible, parce qu'elle n'est faite que de bled; mais je l'améliorois en la mettant dans des bouteilles, & en y mêlant un peu de sucre, de clous de gerofle, & d'écorce d'orange ou de citron. Mais lorsque je pouvois trouver de l'eau-de-vie de France,

par

par les vaisseaux qui arrivoient quelquefois; j'en faisois ma provision, & j'en achetois autant que j'en pouvois porter commodément avec moy dans le voyage.

Bons effets de la sobrieté des Turcs

Cette sobrieté des Turcs ne s'accorde guéres bien avec l'humeur des Anglois ni des Allemands, dont les uns sont extrêmement friands & veulent toûjours faire bonne chere, & les autres font de grands excès de boire. Un sac de riz tous les ans, avec quelques pots de beurre & des fruits secs, font la plus grande provision d'une famille raisonnablement nombreuse. Aussi est-ce à la sobrieté des Orientaux qu'on doit attribuer leur bonne & robuste complexion. Et s'il leur étoit permis de posseder de grands biens en proprieté & d'avoir des fonds à eux dont ils tirassent tous les ans le revenu, il est certain que leur frugalité & leur épargne de bouche enrichiroit plus de familles à Constantinople que les excès & la bonne chere n'en ruïnent dans tous les Païs bas.

Le souper des Turcs meilleur que leur dîner.

Il faut que j'ajoûte à tout ce que je viens de dire que la plûpart des Orientaux, & principalement les Marchands & les Artisans, font ordinairement un dîner bien plus frugal que n'est leur souper, directement contre la coûtume de l'Europe, où pour l'ordinaire on fait un souper plus sobre & un meilleur dîner. Cependant

pendant on en trouve en Turquie comme ailleurs, qui s'accommodent aussi-bien d'un bon dîner que d'un bon souper, sans que leur santé en soit moins bonne, tant il est vray, comme nous l'avons déja dit, que la coûtume est une seconde nature, & qu'elle sçait bien faire aller ces deux choses de compagnie.

Il en est de ce dîner & de ce souper, comme de plusieurs autres choses, en quoy les Turcs font le contraire de ce que nous faisons. Nous nous contentons, par exemple, d'une seule Femme, & ils en ont plusieurs; nous portons des habits courts, & ils en portent de longs. Nous laissons croître nos cheveux & nous nous rasons la barbe toute unie; eux au contraire se rasent les cheveux & laissent croître leur barbe. La main droite est chez nous le côté honorable, chez eux c'est la main gauche. Nous écrivons de gauche à droit, & en lignes séparées, & eux au contraire écrivent de droit à gauche, & leurs lignes sont courbes & s'entretiennent. Nous nous découvrons la tête lorsque nous saluons quelqu'un, les Turcs au contraire ont toûjours le Turban sur la tête, & se contentent de faire une petite inclination du corps. Il y a cent autres differences, qui ne me reviennent pas à present dans la memoire.

Contrarietez entre plusieurs coûtumes des Turcs, & des nôtres.

CHA-

CHAPITRE XXII.

Passe-tems, Jeux, Exercices, Divertissements & Instruments à joüer en usage chez les Turcs, & autres Particularitez qui y ont du rapport.

Divertissements domestiques des Turcs.

COMME les Turcs sont d'un naturel fort grave & sérieux, on ne les voit pas beaucoup en mouvement, quand il n'y en a pas de nécessité. On auroit même raison de les accuser d'un peu de paresse; car quand ils sont à la maison & qu'ils n'ont point d'affaires, ils se tiennent ordinairement assis sur leurs Divans à fumer une pipe de Tabac, ou à joüer d'une espece de luth qui n'a que trois cordes, & qui, quoique l'harmonie n'en soit pas fort agréable, ne les ennuye jamais. Ils employent aussi quelquefois à joüer seuls une après-dînée entiere & le reste du tems à dormir.

Quand ils vont se rendre visite les uns aux autres, on apporte d'abord le Tabac & le Caffé, & ensuite ils fument & ils causent avec beaucoup de gravité, sans se lever jamais de leur Divan, si ce n'est pour aller faire leurs nécessitez. Nous representons dans la planche suivante la maniere dont ils sont assis; la lettre A. represente une compagnie d'hommes,

T. I. P. 430

P. 431

P. 508

DI CRETA

mes, & la lettre B. une compagnie de femmes.

Ils ne se promenent jamais dans une chambre ou dans quelque autre endroit, en allant & venant plusieurs fois, comme c'est la coûtume parmi nous. Ils se moquent même tout ouvertement des Francs quand ils les voyent se promener ainsi, & les traitants comme des fous, ils leur demandent ce qu'ils ont tant à faire dans un lieu où ils vont si souvent, & dont on les voit revenir à chaque moment, sans qu'il paroisse qu'ils y ayent rien fait. (a)

Mais

(a) Pour avoir en peu de mots une idée générale de la maniere dont vivent les Turcs, il faut savoir qu'ils se levent à une heure & demie pour aller au Bain, faire l'Ablution, & la premiere Priere, qui doit préceder le lever du Soleil, dont l'Empereur même ne se dispense pas, à moins qu'il ne soit incommodé; la seconde se fait à midy; la troisiéme à trois heures du soir; la quatriéme au Soleil couchant, & la cinquiéme à deux heures de nuit. Ainsi on fait cinq fois par jour la Priere & l'Ablution, sans quoy elle n'auroit aucun mérite. Ils font deux repas par jour, qui ne durent tout au plus qu'une petite demi-heure chacun, & passent le reste de la journée, ou dans le *Haram* de leurs femmes, ou assis sur leurs *Sofas* à fumer & à boire du Caffé & d'autres liqueurs. Les exercices ordinaires de ceux qui vivent noblement, sont le cheval, l'arc, la lance, & le dard, qu'ils manient avec beaucoup d'adresse. On se couche ordinairement à trois heures de nuit après la derniere Priere. Le lit consiste en un ou deux matelats, que l'on étend tous les soirs sur le

Jeux. Mais quand ils commençent à s'ennuyer de cette oisiveté, & qu'ils veulent prendre quelque passe-tems, ils se font apporter un jeu d'Echecs, à quoy ils sont fort habiles, ou bien un Damier, ou un jeu de Marelle; mais ils ne joüent jamais pour de l'argent, car ils croyent que c'est un peché. Et quoy qu'ils joüent d'un si grand sang froid, & qu'ils ne fassent jamais paroître de joye ni de tristesse, soit qu'ils perdent ou qu'ils gagnent, ils ne laissent pas d'y prendre grand plaisir, jusqu'à y passer des jours entiers.

Le *Mankala*, ou jeu des Coquilles, est aussi fort commun chez eux, & tant les riches que les pauvres y joüent, desorte qu'il n'y en a point qui soit plus en vogue. Il y a quelques voyageurs qui disent que les Turcs ne joüent jamais aux Dez, ni à quelque autre jeu de hazard que ce soit; mais j'ay vû plusieurs fois le contraire, & le jeu du *Verker* est en usage chez eux, quoy qu'on n'y jouë pas si souvent: Ils le joüent de la même façon que nous; mais avec cette difference qu'on ne releve pas tou-

tes

Sofa, & les draps sont cousus, l'un au matelats, l'autre à la couverture, qui est ou de toille peinte, ou d'étoffe de soye, ou de brocard, avec plusieurs petits oreillerts. On met sur la tête un petit Turban au lieu de bonnet de nuit, & l'on dort avec une camisole & un caleçon de toile.

tes les Dames, & qu'il faut toûjours qu'il en reste pour pouvoir recommencer. Le Damier n'en est aussi que d'une couleur.

Divertissements des gens de guerre.

Les divertissements de ceux qui suivent les armes sont d'une toute autre nature. Celuy de tirer de l'arc & de la fléche est un des plus ordinaires, & ils y sont fort adroits. Il y a plusieurs maisons à Constantinople où l'on peut prendre ce divertissement pour un prix très-médiocre, & cependant cela les fait assez bien subsister. Ils tirent aussi fort bien au blanc avec le fusil, & j'en ay vû même qui le faisoient en courant à cheval. Mais ce en quoi ils font principalement paroître leur adresse, c'est à manier la *Zagaïe*. C'est un bâton d'environ quatre pieds de long, de la grosseur d'un bon pouce, rond par le bout de devant & plat par celuy de derriere, & ordinairement de bouis; voicy comme on y jouë. On s'assemble plusieurs dans quelque Plaine ou dans quelque autre lieu spacieux, & un de la troupe court devant; un autre, la *Zagaie* à la main, le suit de toute sa force. Celuy qui va devant, à mesure qu'il court, regarde toûjours autour de soy; tant afin d'éviter le coup, que pour tâcher d'attraper la *Zagaïe*, & lors qu'il la peut avoir, comme il arrive assez souvent, le jeu change, & celuy qui auparavant fuyoit se met à la place de celuy qui poursuit. Cet exer-

cice eſt rude, & n'eſt pas ſans danger; car ſi le dos, qui eſt l'endroit où l'on viſe, n'eſt point frappé de la *Zagaïe*, à cauſe du détour que l'on fait de tems en tems pour en éviter le coup, c'eſt ſouvent la tête qui en porte la peine, & le coup eſt ordinairement fort rude, parce que celui qui jette la *Zagaïe* la pouſſe de toute ſa force le bout tourné, pour frapper le dos de celui qui court devant, ce qui fait ſouvent une bleſſure conſidérable. Il n'eſt preſque pas croyable combien ils peuvent jetter loin ce bâton; & ſi je diſois que je l'ay vû lancer juſqu'à la longueur de trois à quatre cents pieds, je ne parlerois point avec exaggération: mais il eſt vray auſſi que tous ne le font pas avec cette force & cette adreſſe. Quand on ſe bat tout de bon, l'expérience eſt d'un grand uſage dans cet exercice, & alors on ſe ſert, au lieu de *Zagaïes*, de certaines petites lances que les jeunes hommes portent avec eux lors qu'ils voyagent, ils en ont ordinairement trois qu'ils mettent l'une ſur l'autre à côté de leur cheval. Ces petites lances ſont d'ébeine, ou de quelque autre ſorte de bois rare, & elles ont au bout une pointe de fer quarrée, ou même platte.

Danſeuſes. Ceux qui ne ſont pas d'une humeur trop ſévére, peuvent ſe divertir aſſez agréablement avec une eſpece de femmes que les Turcs appellent

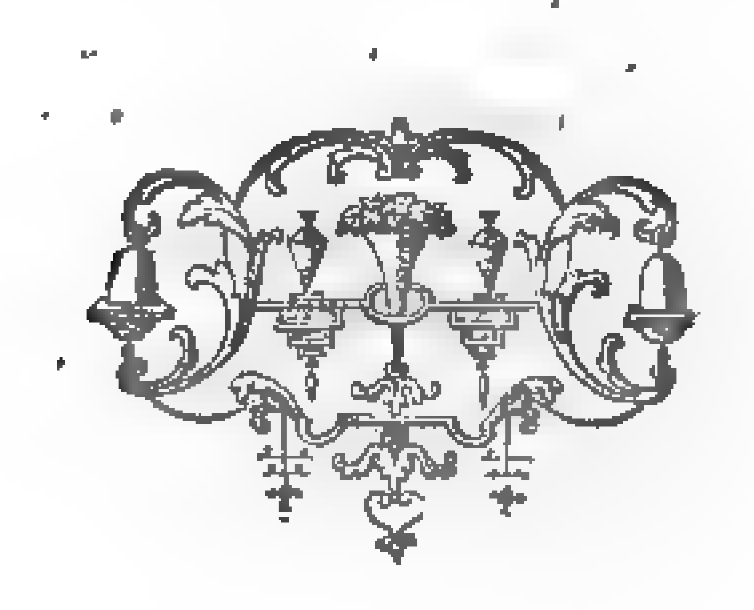
pellent *Singis*. Ce ſont des Danſeuſes publiques qui vont par tout où on les demande, & ce ſont ordinairement des Juifves, des Arméniennes, ou bien des Eſclaves Chrétiennes. Il y a auſſi de jeunes garçons Juifs qui s'en mêlent quelquefois & qui s'habillent en femmes. Ces *Singis* ſont d'ordinaire fort agiles, & en danſant elles joüent d'une eſpece de Caſtagnettes dont le bruit eſt aſſez agréable, & qui va à la cadence des mouvements & des poſtures de leur corps. Je me ſuis trouvé ſouvent dans des lieux où l'on ſe donnoit ce divertiſſement, & entr'autres au logis de Monſieur Coljers Ambaſſadeur de leurs Hautes Puiſſances à la Porte, lors qu'il traitoit l'Ambaſſadeur de France, ou celui de Veniſe. Ce divertiſſement duroit quelquefois juſques bien avant dans la nuit, mais ſans y mêler de ces poſtures laſcives & deshonnêtes auſquelles les Turcs prennent tant de plaiſir. La gravité n'en étoit pourtant pas ſi grande que Meſſieurs les Ambaſſadeurs ne s'épanoüiſſent la ratte de tems en tems. Mais lors qu'on laiſſe toute la liberté à ces Danſeuſes, & qu'on leur fait paroître qu'on prend plaiſir à leur peu de retenuë, elles font des mouvements les plus deshonnêtes qu'on ſe puiſſe imaginer; car dès leur jeuneſſe elles ont tellement accoûtumé leurs membres à tout ce qu'elles veulent, qu'elles

leur

leur font faire mille postures differentes.

Instruments de Musique.

Les Turcs, outre le Luth, qui est l'instrument à quoi ils se plaisent le plus, & qui n'est, comme nous avons dit, qu'à trois cordes, & d'une harmonie fort médiocre, ont encore plusieurs autres instruments ; ils se servent aussi de la Flûte de Pan, de la Cymbale ou Tambour de Basque, à la maniere des Italiens, des Castagnettes, &c. Mais pour ces beaux Instruments que nous avons parmi nous, ils n'en ont pas seulement la connoissance, & la Musique n'est pas encore allée chez eux jusqu'à ce point là.



CHA-

CHAPITRE XXIII.

Bel ordre pour les vivres. Précautions contre les Meurtres & les Duels. Diverses sortes de supplices qui sont en usage chez les Turcs. Maniere dont on punit les Janissaires, &c.

UNE des choses où la politique des Turcs mérite le plus d'être loüée, c'est qu'ils s'appliquent à entretenir par tout un bon ordre, & ceux qui péchent contre les Loix peuvent s'attendre d'en être aussi-tôt punis.

Il y a toûjours un prix fixé pour les vivres, au-delà duquel on n'oseroit les vendre : car si quelqu'un y étoit surpris & qu'on en allât porter la plainte au Juge, le Marchand seroit aussi-tôt condamné à l'amende, & auroit encore plusieurs coups de bâton sous la plante des pieds. Afin que ce bel ordre soit gardé, il y a de certaines personnes établies, qu'on pourroit appeller des Maîtres de Marché, qui ont inspection sur les poids, sur les mesures, &c. qui vont tous les jours faire la ronde, pour voir s'il ne se fait rien contre la Police; & s'ils rencontrent quelqu'un qui ait vendu trop cher, ou qui ait fait la mesure trop peti-

Bel ordre pour les vivres.

te,

est pris, & qu'il soit convaincu, on n'a que faire de payer la somme, & si les parents du mort veulent bien entendre à quelque accommodement, le Meurtre se peut racheter pour trois ou quatre cents écus : mais si ce sont des mineurs, il faut que le Meurtrier demeure en prison jusqu'à ce qu'ils soient en âge, & alors il dépend d'eux de prendre de l'argent ou de poursuivre la mort du Meurtrier.

Pour ce qui est des Duels, on ne sçait ce que c'est en Turquie, ce qu'il faut attribuër à la sage prévoyance de leur Prophête, qui a comme coupé les deux racines de ce mal, savoir l'ivrognerie & le jeu : car chez les Turcs les honnêtes gens ne boivent point de vin, & ceux qui s'y laissent aller ne sont non plus estimez que ceux qui prennent de l'Opium ou de semblables choses qui causent une espece d'ivresse ; & pour ce qui est du jeu, quoy qu'ils en ayent de plusieurs sortes, ils ne sont point ce qu'on appelle joüeurs, c'est-à-dire, qu'ils ne joüent que pour se divertir, & pour faire paroître leur adresse, & jamais pour de l'argent, ce qui est cause aussi qu'il n'en peut pas arriver de grandes querelles.

Pour prévenir aussi les déréglements & les excès qui pourroient arriver la nuit, chacun est obligé de se retirer des ruës une demi-heure après que le Soleil est couché, autrement il

la concurrence de ce qui luy en eſt ordonné, ou que celuy qui le fait châtier diſe que c'eſt aſſez. Ce chatiment eſt cruel, & empêche de marcher pendant quelques ſemaines, & même pendant quelques mois, principalement quand on en a reçû trois ou quatre cents coups, comme il arrive pour les grandes fautes : mais vingt-cinq ou trente coups, qui ſont la punition ordinaire des fautes plus legeres, n'empêchent pas de marcher ; & ceux qu'on a ainſi accommodez, s'enfuyent auſſi-tôt qu'ils en ſont quittes, comme je l'ay ſouvent vû à Galata, en paſſant par hazard dans les ruës. C'eſt de cette même maniere que les Maîtres châtient leurs Eſclaves, & par ce moyen ils les tiennent dans une crainte & dans un reſpect qui ne ſont pas imaginables.

Ces coups de bâton ſe donnent auſſi quelquefois ſur le derriere, mais couvert d'un caleçon mince : on corrige même les femmes de cette ſorte, quand elles ont manqué à leur devoir, & le châtiment eſt plus rude ſur cette partie que ſous la plante des pieds, ſur-tout ſi l'on en donne cinq ou ſix cents coups, parce qu'alors il faut couper avec le raſoir la chair meurtrie de peur que la gangrene ne s'y mette, & l'on eſt obligé de garder le lit des mois entiers. Je n'ay pas vû exercer cette maniere, de donner la *Falaque*, parce qu'elle eſt plus

rare, & je n'en sçay que ce que l'on m'en a dit.

Supplices à mort.

Les Turcs punissent aussi de mort les grandes fautes, & ils font pendre, étrangler, couper la tête & empaler les criminels; mais ce dernier supplice n'est guéres en usage qu'à l'égard des voleurs de grand chemin, & des meurtriers & assassins.

Supplice des Janissaires.

Les Janissaires sont exempts de ces sortes de supplices; & même ils ne sont jamais executez publiquement, quelques crimes qu'ils ayent commis; on se contente de les mettre dans un sac & de les jetter dans la mer par une des fenêtres du Serrail, tirant en même-tems un coup de canon, pour marquer l'execution de la sentence. Et même le Grand Vizir n'a pas le pouvoir de punir un Janissaire, il n'y a que leur Général, le Janissaire Aga, à qui cela soit permis. Il y a aussi parmi ceux de cet Ordre une punition infamante, c'est de leur couper un certain colier qu'ils portent au haut de leur Just-au-corps pour marque qu'ils sont Janissaires; ceux que l'on punit de la sorte, sont déclarez par-là indignes de cette Charge honorable, & chassez honteusement.

CHA-

CHAPITRE XXIV.

Vertus & vices des Turcs. Méprise de quelques voyageurs sur les couleurs qu'il n'est pas permis aux Chrétiens de porter. Défauts & beauté des Femmes de Turquie. Mépris & jalousie des Turcs à l'égard de leurs femmes, &c.

APRE'S avoir rapporté les principales particularitez des mœurs & des coûtumes des Turcs, je vais réduire en abregé ce qui peut rester de cette matiere, à quoy j'ajoûteray quelques autres choses qui pourront ne pas déplaire à ceux qui les liront.

Les Turcs, généralement parlant, sont fort honnêtes gens, (j'entends ceux qui sont Turcs originaires; car pour les autres, qui ne le sont devenus qu'en abjurant leur Religion pour embrasser le Mahometisme, ce sont ordinairement des scelerats, qui ne sont pas plus fidéles aux hommes qu'ils l'ont été à Dieu.) Ils ne sont point trompeurs, même à l'égard des Chrétiens; car ils ne croyent pas qu'il soit plus permis de tromper ceux-cy que leurs propres freres. Ainsi, s'il arrive quelquefois que les Chrétiens soient pillez & rançonnez par les Turcs, il faut plûtôt l'attribuër à l'emportement

Naturel des Turcs.

tement de quelques particuliers, ou à la malignité des Juifs qui les poussent souvent à maltraiter les Chrétiens, qu'à leur humeur naturelle. Ils sont d'ailleurs pieux, charitables, & pleins de zele pour leur Religion, & si fidéles à leur Prince, pour lequel ils ont une obéissance aveugle, qu'ils ne font point difficulté de se faire mourir quand il le leur commande. Ils ne sont point querelleurs: ils sont sobres au manger & au boire, &c. Mais aussi ils sont orgueilleux, & ils méprisent toutes les autres Nations, particulierement celles qui ne sont pas de leur Religion, comme les Chrétiens & les Juifs, les premiers desquels ils appellent ordinairement par mépris *Tupek* & *Jouvver*, ou *Chiens*, & Infidéles. Ils se croyent aussi les plus vaillants de tous les hommes; qualité qui leur pourroit être contestée par bien du monde, à moins qu'ils ne veüillent faire passer pour une véritable valeur, cette brutale témérité & ce mépris pour la mort qui leur est assez ordinaire, & qui ne leur vient que d'un préjugé qu'ils ont au sujet de la Prédestination, & qui fait qu'ils n'appréhendent pas même la Peste. (a) A quoy l'on peut ajoûter qu'ils

(a) Les Turcs, dit M. Ricaut, croyent la Prédestination sans aucune réserve & de la maniere la plus absolué. Ceux qui sont parmi eux un peu versez dans cet

qu'ils croyent, que s'ils meurent en combattant contre les ennemis de leur Religion, ils vont

te matiere, se servent pour la prouver des passages de l'Ancien Testament. *J'ay endurci le cœur de Pharaon, &c.* il y en a parmi eux qui poussent cette opinion, jusqu'à dire que Dieu est auteur du mal, sans se servir d'aucune restriction, semblables en cela aux Manichéens. Ils ont encore une autre opinion, qui est générale parmi eux, c'est que Dieu est l'auteur de tout ce qui arrive heureusement. C'est pour cela qu'ils ne firent pas mourir les enfants de Bajazet, qui étoient en leur pouvoir, dans le tems que ce Prince faisoit la guerre à Selim son frere, attendants à juger de la justice des deux causes par l'événement; sur ce principe, ils concluent de leurs grandes conquêtes, & du progrès qu'ils ont fait sur les Chrétiens, que leur Religion est la meilleure, surquoy on peut les comparer aux anciens Romains, qui regardoient leur prospérité comme un effet de la protection de leurs Dieux. Par une des suites de leur opinion sur la Prédestination, ils croyent que la destinée de chaque particulier est écrite sur son front, & que personne ne peut l'éviter, ni par sa prudence ni par aucune précaution, Et voilà ce qui les porte à s'exposer, sans réserve, aux dangers de la guerre, de la peste, &c. Mahomet leur ayant commandé de ne point abandonner leurs maisons dans les tems de contagion, parce que leurs jours sont comptez; & quoy qu'ils voyent que les Chrétiens, qui s'éloignent, évitent ce fleau dans le tems que leurs Villes en sont dépeuplées, ils ne laissent pas d'y demeurer, de visiter les malades, & de se revêtir de leurs habits après leur mort. L'Auteur, dont j'emprunte cette remarque, avoue cependant qu'il a vû bien des Mahometans, même des gens de Loy, qui ne se fient pas

vont aussi-tôt joüir de toutes les voluptez que Mahomet leur fait esperer dans son Paradis. Cette bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes n'empêche pas pourtant qu'en bien des choses ils n'estiment plus les Européens qu'ils ne s'estiment eux-mêmes, principalement à Constantinople, où la grande fréquentation qu'ils ont avec eux les a convaincus mille fois de leur habileté. Mais pour le petit peuple, ce sont gens fort incivils, & dont il faut souvent endurer bien des insolences, ce qui vient, en grande partie, de ce qu'ils nous voyent à tous moments arriver d'Europe avec de nouvelles modes d'habits, qu'ils regardent comme des choses indignes de la gravité de l'homme, & qu'ils traittent de singeries inutiles, aussi nous appellent-ils des singes sans queuë. Sur-tout ils en veulent à nos chapeaux qu'ils nous ôtent à tous moments de dessus la tête, desorte que le plus sûr est de s'habiller à leur maniere pendant qu'on est dans leur païs. Et il est bon de remarquer, à l'occasion de ce que je viens de dire, qu'on se trompe lorsqu'on croit, sur la foy de quelques Voyageurs, qu'il n'est pas permis

Erreur au sujet des couleurs qu'il n'est pas permis aux Chrétiens de porter en Turquie.

permis

trop sur cet article aux principes de l'Alcoran, & se retirent sagement à la campagne, dans le tems que la Peste ravage les Villes, où ils seroient obligez de demeurer pour y maintenir l'ordre.

permis aux Francs de porter le Turban entierement blanc, ſans riſquer ou d'être puni de mort ou d'être obligé d'embraſſer le Mahometiſme; puiſque j'ay été moi-même dans cet équipage à Epheſe & à Conſtantinople ſans qu'il m'en ſoit rien arrivé. Ceux-même qui portent le Turban verd ne ſont pas punis ſi ſévérement que quelques Auteurs l'ont écrit, puiſque je l'ay vû même porter à quelques-uns de nos Chrétiens. Il eſt vray que le plus ſûr eſt de s'en abſtenir, pour prévenir tout inconvénient; & il n'y a rien de plus raiſonnable que de ſe conformer aux manieres d'un païs où l'on ſouhaitte de joüir paiſiblement des droits de l'hoſpitalité.

Mais de tous les défauts des Turcs le plus grand, eſt le penchant qu'ils ont pour une paſſion qu'il n'eſt pas même permis de nommer, ils ne regardent ce vice infâme que comme une ſimple galanterie; c'eſt le ſujet ordinaire de leurs chanſons, de même que le vin, par où ils font aſſez connoître qu'ils ſe plaiſent bien plus à cette paſſion brutale & contre nature, qu'à la fréquentation naturelle des femmes. Ils ſont auſſi d'ordinaire fort addonnez à l'ivrognerie, pourvû qu'ils le puiſſent faire ſecrettement & ſans faire tort à leur réputation; & comme il n'y a perſonne qui connoiſſe mieux qu'eux de quelle vertu eſt l'argent, auſſi

pourroit-on difficilement trouver des gens qui le recherchent avec plus d'avidité qu'eux, jusques-là qu'il n'y a rien qu'on ne leur fasse faire pour de l'argent, comme on fait tout faire aux plus vils d'entr'eux pour quelques verres de vin.

Défaut des Femmes de Turquie.

Les défauts de leurs Femmes ne sont pas moins grands ; elles ont entr'autres celui de la fainéantise, & de ne songer qu'aux moyens de se donner du plaisir. Celles qui sont riches ne font rien autre chose que d'être avec leurs amies, assises sur un *Sopha* à prendre du Caffé, & elles passent ainsi tout leur tems dans l'oisiveté, sans jamais se faire un devoir de s'occuper à quelque travail honnête. Il s'en trouve pourtant quelques-unes entre elles qui savent broder fort proprement. J'ay vû des housses de cheval fort riches, & des mouchoirs brodez, ou la soye de diverses couleurs, l'or & l'argent, étoient si bien mis en œuvre, qu'on auroit de la peine à les imiter en Europe. Elles sont aussi remplies de vanité, & ont tant de passion pour les ajustements, qu'elles ne sont jamais assez richement habillées à leur gré, sans se mettre en peine si leur état & leurs facultez le leur permettent. La chasteté n'est pas non plus la vertu dont elles se piquent le plus, soit que le mépris & la jalousie de leurs maris en soit la cause, soit qu'elles ayent naturel-

turellement du penchant au libertinage; au moins quand elles rencontrent quelques Francs dans la rue, (ce qui ne leur arrive que rarement, parce qu'elles sont presque toûjours renfermées) & qu'elles sont hors de la vûë de leurs maris & des autres Turcs, elles s'arrêtent pour parler à ces Etrangers; & dans ce qu'elles leur disent, elles mêlent beaucoup de douceurs & de galanterie; elles leur disent qu'elles ont grand regret de ce qu'ils sont Infidéles, qu'elles voudroient se faire brûler pour eux, &c. elles accompagnent même leurs paroles de mouvements si passionnez, qu'il est difficile de ne se pas laisser toucher, principalement, si en tirant un peu le crêpe noir qui leur cache ordinairement le visage, elles jettent quelque regard amoureux, en faisant voir les plus beaux yeux du monde. Comme je me suis trouvé quelquefois dans ces rencontres, j'en puis parler avec certitude. Elles sont d'ordinaire fort blanches, à quoy ne contribuë pas peu la retraite où elles vivent, n'étant presque jamais exposées ni à l'air ni au Soleil; elles ont encore recours à l'art pour augmenter leur beauté naturelle; elles se peignent les sourcils & les paupieres avec un certain noir qu'elles appellent *Surme*, qu'elles s'imaginent qui leur ajoûte quelque agrément, & je serois assez de leur sentiment. Elles peignent aussi

leurs ongles d'un rouge obſcur qu'elles nomment *Elhanna* : Et pour ce qui eſt du reſte de tout leur corps, où l'on remarque rarement quelque défaut extérieur, elles l'ont ſi propre & ſi net, à cauſe qu'elles ſe baignent au moins deux fois la ſemaine, que nos Femmes d'Europe leur doivent neceſſairement ceder, ſans en excepter même les lieux où la propreté eſt la plus recherchée. (a)

Mépris & jaloufie des Turcs pour leurs Femmes.

Tous ces agréments des femmes de Turquie ne font pas que leurs maris les en eſtiment davantage, à peine leur font-ils l'honneur de les tenir pour des animaux raiſonnables. Auſſi ne croyent-ils pas qu'elles aillent en Paradis, & ils ne leur permettent pas non plus d'entrer dans

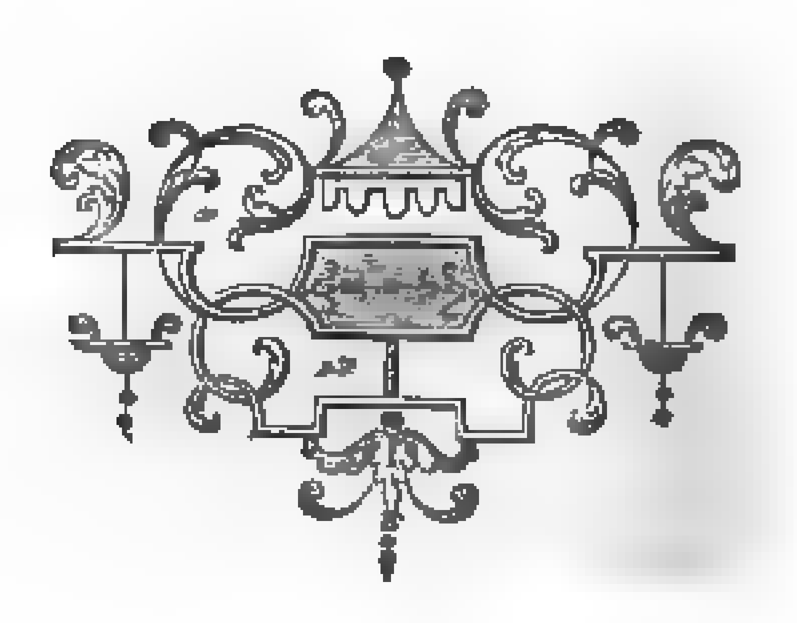
(a) On ne peut rien dire en général des agréments des femmes Turques. Puiſque leur beauté eſt auſſi différente que leurs climats; c'eſt l'élite d'un très-grand nombre d'Eſclaves qui arrivent de toutes les Provinces de l'Empire, & dont les gens riches & puiſſants choiſiſſent les plus belles. Mais tout le monde convient qu'il n'y en a point dans le reſte du monde de mieux faites, que celles qui viennent de Circaſſie & des Provinces voiſines. Une autre choſe qu'on peut aſſurer icy, c'eſt qu'elles ſont preſque toutes jalouſes; & comme elles ſont avec cela aſſez ſuperſtitieuſes pour croire que les caracteres magiques, les Taliſmans & les autres preſtiges ont quelque vertu, elles les employent pour inſpirer de l'amour à leurs époux, & en portent juſques dans les treſſes de leurs cheveux & dans leurs habits.

dans leurs Mosquées, comme si elles n'étoient capables que de les troubler dans leur dévotion. Cependant quoy qu'elles soient si méprisées, & que leurs maris leur préferent d'autres objets, ils ne laissent pas d'en être si jaloux, & de s'en défier tellement, à cause de la foiblesse du sexe, qu'ils ne leur permettent pas de voir aucun homme, fût-ce même leurs plus proches parents; & une femme qui montreroit son visage découvert, ou ses mains seulement, passeroit pour deshonorée, & auroit des coups de bâton. Elles ne vont jamais au Marché, ni on ne les voit point dans les ruës, si ce n'est pour aller aux Bains. Au reste, plus les personnes à qui elles sont mariées sont riches, moins elles ont de liberté; car, comme nous l'avons dit, les personnes de qualité, & qui ont du bien, ont chez eux des Bains, & ainsi ils tiennent leurs femmes renfermées au logis, où ils les font garder par des Eunuques, (a) desorte que les pauvres Dames ne sçauroient trouver

(a) Les femmes du commun ne sont pas si étroitement gardées, parce que leurs maris ne peuvent pas, en conscience, leur refuser la permission d'aller deux fois la semaine aux Bains, & pendant le *Ramadan* d'assister aux Prieres & aux Prédications; mais il faut observer qu'il y a dans les Mosquées des lieux séparez & grillez sous les portiques où elles se placent. Celles qui ne sortent jamais, ne laissent pas de faire leurs Prie-

trouver aucun prétexte pour s'échaper de la maison.

res dans les mémes heures que les hommes & avec les mémes préparations, & on peut dire que ce précepte de la Loy de Mahomet est très-religieusement observé dans tous les lieux où elle est reçûë.



CHA-

CHAPITRE XXV.

Erreur des voyageurs au sujet des gens de Lettres parmi les Turcs, & de leurs Medecins; Astrologues & Poëtes. Maniere extraordinaire de Pêcher. Embrasements fréquents à Constantinople, &c.

Erreur des voyageurs au sujet des gens de lettres chez les Turcs.

QUELQUES voyageurs, assez mal instruits des affaires de l'Empire Ottoman, ont écrit que parmi les Turcs il n'y a point de gens de Lettres, ni de Médecins, ce qui les oblige, lors qu'ils sont malades, d'avoir recours aux Chrétiens ou aux Juifs, ou même de se servir de quelqu'un de leurs Esclaves, qui se trouve quelquefois assez habile pour leur tenir place de Médecin. Il y a à la vérité quelque chose de vray dans la Relation de ces auteurs, comme je l'ay appris par ma propre expérience; mais je suis obligé de dire aussi que dans plusieurs Villes il se trouve des Turcs originaires qui ont connoissance de la Médecine & de la Chirurgie, & que même ceux-cy, lorsqu'il faut saigner, se servent de très-bonnes lancettes qu'ils font venir de Perse. Ainsi, ce que l'on dit de cloux aiguisez, & de petits roseaux pointus peut-être vray, mais si cela arrive, ce n'est qu'au défaut de meilleurs instru-

ſtruments, ou bien dans quelques endroits ſeulement. Car à Conſtantinople, & dans les grandes villes, je n'ay pas remarqué qu'on ſoit réduit à ſe ſervir de ces ſortes de choſes.

Pour le mal de tête, ils font une ouverture à l'endroit où ils ſentent la douleur, & après qu'ils en ont laiſſé couler une certaine quantité de ſang, ils rebouchent l'ouverture, en y appliquant un peu de coton.

Ils ſe ſervent auſſi du feu dans pluſieurs occaſions, & ils l'appliquent avec une méche à la partie qui eſt malade; mais cela n'eſt pas ſans danger, & pluſieurs en ont reçû des incommoditez conſidérables.

Aſtrologues & Poétes.

Outre l'étude de la Médecine, on en trouve auſſi parmi eux qui s'exercent à l'Aſtrologie, (a) mais on voit rarement qu'ils s'appliquent

(a) L'Auteur entend parler icy de l'Aſtrologie judiciaire, car les Turcs ſont très-ignorants dans l'Aſtronomie, à laquelle ils ne s'appliquent point. Le goût qu'ils ont pour l'Aſtrologie judiciaire fait que pluſieurs d'entr'eux tâchent à s'y rendre habiles, & ils ont beaucoup de Devins de profeſſion. On en voit, dit M. Thevenot, un grand nombre dans les ruës, aſſis ſur un petit tapis, avec quelques Livres autour d'eux. C'eſt-là qu'on va les conſulter, & ils ont trois manieres de deviner. Quand il s'agit des affaires de la Guerre ou du Commerce, ils prennent quatre fléches, qu'ils dreſſent en pointe l'une contre l'autre, & les font tenir à deux perſonnes, puis ils mettent ſur un couſſin

quent à d'autres sciences, & ils se contentent de savoir lire & écrire. Ou s'ils s'attachent à la

coussin une épée nuë devant eux, & lisent un certain Chap. de l'Alcoran, & alors ces fleches se remuent durant quelque-tems, & apres cet espece de combat, si les deux fléches, qu'ils nomment *Turques*, montent sur celles qu'ils ont appellées *Chrétiennes*, c'est une marque infaillible que les Turcs seront victorieux, & vous jugez bien que ces prétendus Devins ne sont pas assez mal habiles pour donner souvent l'avantage à ceux qu'ils appellent Infidelles. Les Turcs ont recours à cette superstitieuse pratique pour toutes leurs affaires, soit voyages, achat de marchandises, &c. Cette maniere de devination me paroit fort ancienne, & elle est toute semblable à ce qui est rapporté dans l'Ecriture Sainte au liv. des Rois, où il est dit que Nabuchodonosor, incertain s'il iroit à Jerusalem ou s'il tourneroit ses armes contre le Roy d'Egypte, s'arrêta dans le chemin, & ayant mêlé les fléches, il trouva que le sort étoit tombé sur la ville de Jerusalem. *Miscuit sagittas.*

Les Turcs appellent cette premiere maniere de deviner, *faire le Livre*. La seconde consiste à prendre au hazard une poignée de féves, & ensuite, lorsqu'ils les ont comptées, ils prétendent deviner, sur la vertu du nombre qui s'y trouve. La troisiéme enfin se pratique avec un morceau de bois presque quarré, mais un peu plus long que large, avec quelques lettres sur les côtez. Celuy qui consulte le roule lui-méme trois fois, & à chaque fois on remarque la lettre qu'il a amenée, puis le Devin regarde dans un Livre, qui s'appelle *Fal*, ou le Livre du sort, ce que veulent dire ces trois lettres ensemble, & dans lesquelles il prétend trouver la réponse à la question qu'on lui a faite. Cette troisiéme maniere de devination ressemble assez aux *sorts*

à la Jurisprudence, ils se bornent à entendre l'Alcoran, dans lequel est compris tout leur Droit Civil & Ecclesiastique. Plusieurs s'addonnent à la Poësie, dans laquelle ils réüssissent assez bien; mais comme la Langue Turque n'est pas fort riche, (a) c'est la Persanne qui

d'*Antium*, si connus parmi les Anciens, comme on peut le voir dans les Auteurs qui en parlent; & même à une autre sorte de devination plus ancienne, dans laquelle on se servoit de deux dez, qu'on faisoit jetter à celui qui cherchoit à s'instruire de l'avenir, & le Prêtre formoit la réponse sur la *chance* qu'on amenoit.

(a) La Langue Turque est une Langue premiere & originale, dit M. Thevenot, c'est-à-dire, qui n'est point dérivée d'aucunes Langues, ni Orientales, ni Occidentales que nous connoissions. Elle est fort grave, agréable, & aisée à apprendre; mais elle n'est guéres ample, & il lui manque beaucoup de mots qu'elle emprunte de l'Arabe & du Persan; & avec ce secours on peut dire qu'elle est très-riche & très-ample. On sait que les Turcs n'ont jamais voulu admettre l'Imprimerie parmi eux; leurs Livres sont tous écrits à la main, & la plûpart avec une grande propreté, & des ornements très-bien entendus. Mais on peut dire, en général, que tous les Mahometans sont très ignorants, & qu'ils ne lisent guéres que l'Alcoran & les Livres de Prieres. Cependant je crois qu'il est bon d'ajoûter icy ce que M. Ricaut rapporte des études que font les *Ichoglans* dans le Serrail. Car quoyque le plus grand nombre, comme l'avoue cet Auteur, s'appliquent aux exercices du corps & au maniment des armes, par l'expérience qu'ils ont que c'est-là le chemin le plus court & le plus sûr,

qui leur sert dans la plûpart de leurs Poësies & de leurs chansons.

pour parvenir aux grands emplois & aux premieres Charges ; l'étude & la méditation ne sont pas tout-à-fait bannies de leurs Ecoles ; & les *Kalfas*, ou Precepteurs de ces jeunes Pages, ont principalement pour but de leur apprendre à lire & à écrire, afin qu'ils puissent avoir par-là connoissance des Livres, qui traitent de leurs Loix & de leur Religion, & particulierement de l'Alcoran ; ils leur enseignent ensuite l'Arabe, car c'est dans cette Langue que sont tous les tresors & toutes les richesses de leurs Loix & de leur Religion. Ainsi il est necessaire qu'un Bacha, ou un Ministre d'Etat, la sache, pour être en état d'entendre & d'approuver ou annuller les Arrêts & les autres Procédures des Cadis ou Officiers de justice, qui sont sous leur Jurisdiction. Lorsque ces jeunes gens savent l'Arabe, on leur enseigne le Persan, où ils trouvent une infinité de mots agréables, un accent doux, une éloquence insinuante ; par-là ils deviennent capables, par la politesse & la gentillesse de leur esprit, de plaire à leur Maitre & de le divertir, & l'on peut dire que s'il y a quelque politesse dans le Serrail, on en est redevable à l'etude de cette Langue. On leur enseigne aussi à se former, sur l'exemple des Persans, & à imiter leurs actions vertueuses & héroïques, par la lecture des Romans & des nouvelles Persannes. Les Livres, dont je parle icy, sont le *Danistan*, le *Chihidi*, le *Pend-attar*, & quelques autres. Pour ce qui regarde le *Mulemma*, quoy qu'il soit composé de bons mots Arabes & Persans, qui sont un mélange de Prose & de Vers, il est écrit en Langue Turque. Ces Livres sont plaisants, pleins d'esprit & d'expressions agréables, avec ce feu Oriental dont nous avons vû plusieurs traits en nôtre Langue.

Maniere extraordinaire de Pêcher.

Une des occupations ausquelles les Turcs prennent le plus de plaisir, c'est la Pêche. Ils ont

C'est-là l'étude ordinaire de ceux qui sont les plus spirituels parmi les *Ichoglans*. Ceux qui ont plus de disposition à la méditation, s'appliquent uniquement à la lecture de l'Alcoran, où ils apprennent en même-tems la Religion & les Loix fondamentales du gouvernement, & par-là ils deviennent capables, ou de la Charge de *Reis effendi*, ou Secretaire d'Etat, ou du moins ils esperent d'être *Imams*, ou Curez de quelque Mosquée de fondation Royalle, dont les revenus sont considérables. Pour ce qui regarde les autres sciences qu'on connoit parmi nous, comme la Logique, la Phisique, la Métaphisique, & les Mathématiques, on peut dire qu'ils n'en ont aucune connoissance, si vous exceptez cette partie de la derniere qui traite de la Musique, & dont il y a une Ecole dans le Serrail. Ce qu'il y a de plus étonnant en tout cela, c'est que parmi les Turcs les plus habiles Ministres d'Etat, & les plus Grands Capitaines, sont très-ignorants dans l'Histoire, la Geographie & la Chronologie. Les Cartes Maritimes, dont se servent leurs Pilotes, sont très-défectueuses, & l'Auteur, dont je me serts dans cette notte, assûre qu'il n'en a jamais vû aucune faite par un Turc qui put donner, selon les régles de l'Art, aucune lumiere aux Pilotes intelligents, ni sur laquelle il voulut entreprendre un voyage de mer. Mais après tout, il faut avoüer à leur loüange, que quoy qu'ils ayent fort peu d'Historiens parmi eux, qui connoissent les grands événements de l'Histoire ancienne, si vous exceptez celle d'Alexandre le Grand, ni la durée des Empires qui ont précedé celui des Ottomans, ils ne laissent pourtant pas d'avoir des Memoires très-fidéles & très-exacts de ce qui les regarde, qui leur servent de modelle &

ont une maniere de la faire qui est assez singuliere, c'est de pêcher la nuit & avec du feu. Ils attachent au derriere du bâteau une grille de fer, sur laquelle ils brûlent continuellement un peu de foin, ou de petits fagots dont ils

de conduite dans les affaires les plus importantes, & les empêchent d'être trompez dans leurs Traitez par les plus rusez politiques. Je crois devoir ajoûter icy, que depuis le tems que M. Ricaut écrivoit cette Histoire de l'état present de l'Empire Ottoman, les Turcs n'ont pas laissé d'aquerir des connoissances qu'ils n'avoient pas, surtout dans les dernieres guerres & les diférents Traitez avec les Princes d'Europe, & sur-tout par les Ambassades; & je crois que l'habile Ministre qui est venu en France s'est mis en état de leur être fort utile sur cet article, & on publie déja qu'il a fait plusieurs propositions qui tendent à l'etablissement des sciences dans l'Empire Ottoman. Il est bon de dire qu'il y a des Auteurs mieux instruits que M. Ricaut des manieres des Orientaux, qui prétendent que les Mahometans, & les Turcs en particulier, ne sont pas si ignorants qu'on le croit. M. Petis de la Croix, dans sa Préface de la Vie de Tamerlan, rapporte le titre de plusieurs ouvrages sur differentes sciences faits par des Turcs & des Arabes, & il renvoye à la Bibliothéque Orientale de *Hadgi-calfa* Cadi de Constantinople, composée en Arabe, en deux volumes *in folio*, avec deux Tables, l'une des Matieres, l'autre des Auteurs, qui composent encore deux autres volumes *in folio*, & cet Auteur prétend que cette Bibliothéque, bien differente de celle de M. Herbelot, est une véritable Encyclopedie de toutes les sciences & de tous les arts chez les Orientaux.

ils font une grande flâme. Le poisson, qu'ils appellent *Serdelle*, & qui ne ressemble pas mal à une Sardine, vient se divertir à la lueur de cette flâme, il s'y assemble en grand nombre, & ainsi il tombe dans le filet qui est derriere le bâteau. De cette façon on en prend une quantité incroyable. Cette pêche se fait encore d'une autre maniere, & ils se servent alors de la fourchette, de la même façon que nous pour prendre les anguilles. Quelquefois ils mettent la grille avec le feu sur le devant du vaisseau, & ils prennent ainsi plusieurs sortes de poissons, comme je l'ay vû faire quelquefois sur les vaisseaux de guerre lorsque j'étois à Smyrne, où nous allions souvent avec la chaloupe pour en acheter.

Comme la plûpart des maisons à Constantinople ne sont presque bâties que de bois, & que les Turcs sont fort négligents à l'égard du feu, on y est fort sujet à le voir prendre aux maisons; & quand cela arrive lorsqu'il fait un grand vent, les ruës étant extraordinairement étroites, le feu y fait de si terribles ravages, qu'on ne sçauroit voir ces embrasements que les larmes aux yeux. J'ay vû, lorsque je demeurois à Galata, un incendie où il y eut environ cinq cents maisons de brûlées, & si le vent eût été un peu plus fort, la Ville alloit être entierement embrasée. Pour arrê-

ter

ter le cours de la flâme, on coupe les maisons voisines de l'endroit où est le feu, & quelquefois vingt ou trente maisons plus haut, c'est-à-dire, qu'on ne commence de si loin à les abbattre qu'à l'égard du haut, car on ne les abbat dès le pied qu'autant que cela est necessaire. Il y a de certaines personnes établies pour cet effet, qu'on appelle *Baltadgis*, ou, *Porte-haches*, ils tirent quelques appointements du Grand Seigneur, afin d'être toûjours prêts avec leurs haches dans ces occasions. Cependant, afin d'arrêter la flâme, & de conserver autant qu'on peut les maisons voisines, les *Saccaas*, ou Porteurs d'eau, dont le métier ordinaire est de porter de l'eau par les maisons, dans des sacs de cuir appellez *Louders*, sont obligez d'en porter toûjours dans les lieux où le feu a pris, & ainsi on vient à la fin à bout de l'éteindre. Il est vray que les maisons sont petites pour la plûpart, & que par conséquent on les peut rebâtir à peu de frais: mais on a des exemples que le feu en a quelquefois consumé jusqu'à dix ou douze mille.

CHA-

CHAPITRE XXVI.

Particularitez sur la Chasse du Grand Seigneur. Carrosses dont il se sert dans les voyages. Il se deguise quelquefois pour faire observer un bon ordre. Service de sa Table. Audience qu'il donne aux Ambassadeurs. De la Personne & des Fils du Grand Seigneur. Son Sacre. Respect & fidélité des Turcs pour la Famille des Ottomans, &c.

COMME il est juste qu'après avoir traité des principales particularitez qui regardent l'histoire des Turcs nous disions quelque chose de leur Prince; c'est à cela que j'ay destiné ce Chapitre : mais je ne rapporteray que ce que les autres voyageurs ont oublié, ou ce dont ils n'étoient pas bien informez.

Outre les divertissements du Grand Seigneur dans son Serrail, il prend encore souvent celuy de la Chasse, tant celle du Faucon que celle des Lévriers. Tous les ans, une fois, on publie une Chasse generale, & pour cet effet on enferme une étenduë de païs de cinq ou six journées de chemin, dans laquelle on ordonne à tous les habitants des Villages & des Bourgs de se rendre de tous les côtez, sans en excepter personne. Par ce moyen ils resserrent

Chasse générale, qui se fait tous les ans, par le Grand Seigneur.

cent insensiblement tout le gibier, & lors qu'il est réduit dans un très-petit espace, l'Empereur se met au milieu dans un endroit élevé, & il prend plaisir à le voir assommer à coups de bâtons, ce qui n'est pas toûjours fort aisé, principalement à l'égard des Sangliers.

La Chasse ordinaire, & qui se fait presque toutes les semaines, principalement pendant l'hyver, dure ordinairement depuis le matin jusqu'au soir. Le Prince, accompagné de ses Veneurs, & de cinquante ou soixante Bostangis ou Officiers des Jardins, fait courir des Liévres, des Renards & des Loups, où il se divertit au vol du Faucon. Chasse ordinaire.

Lorsque le Grand Seigneur va à la campagne, ses Carrosses, au lieu de glaces, ont des jalousies dont les trous sont fort serrez, afin que celles de ses femmes qu'il mene avec lui puissent avoir le plaisir de voir tout ce qui se passe au-dehors, sans pourtant qu'elles puissent être vûës de personne. Carrosses du Grand Seigneur lorsqu'il voyage.

Souvent il prend envie au Grand Seigneur d'aller déguisé dans les ruës, afin de voir si ce qu'il a ordonné s'execute bien, & au cas qu'il trouve le contraire, il fait sur le champ punir ceux qui sont trouvez en faute, & pour cet effet il se fait suivre, mais à quelque distance, par ceux qui doivent executer ces sortes de commandements. Il se déguise, & va ainsi par les ruës, pour faire observer un bon ordre.

Service de sa Table.

La viande que l'on presente au Grand Seigneur lui est servie, par son Ecuyer tranchant, dans un plat, tout à la fois. Il est assis à la maniere des Turcs, & il a devant luy une riche serviette brodée, afin de ne pas gâter ses habits, il en a une autre autour du bras, qui est de la même étoffe & qui lui sert à s'essuyer les mains. Les plats & les assiettes sont de Porcelaine de la Chine, ou bien de terre sigillée, qu'on dit être bonne contre le poison. Il y en a qui prétendent qu'on le sert quelquefois en vaisselle d'or, mais j'ay de la peine à le croire, parce que les Turcs croyent que c'est pécher que de manger dans de l'or ou dans de l'argent, ce qui est cause aussi qu'ils ne se servent que de cueilliers de bois. Son breuvage ordinaire est le Sorbet, parfumé avec un peu d'ambre gris.

Lorsque ce Prince mange dehors dans quelqu'une de ses Maisons de Plaisance, on le sert toûjours dans de la Porcelaine, & l'on pratique la même chose à l'égard des Ambassadeurs des Princes Etrangers, lorsqu'ils sont traitez par le premier Vizir dans la Salle du Divan, avant que de les mener à l'Audience du Grand Seigneur.

Audience des Ambassadeurs.

Cette Audience est fort courte, & les Ambassadeurs ne font presque rien autre chose que de lui presenter leurs Lettres de Créance,

parce

parce que toutes les affaires se traitent avec le Grand Vizir. C'est ordinairement à l'occasion des Audiences qu'on donne aux Ambassadeurs, que l'on a accoûtumé de payer la montre aux soldats, afin de faire voir la grandeur & la puissance de l'Empire Ottoman.

Pendant que le Grand Seigneur est à Table il se fait un profond silence, qui n'est interrompu que par les impertinences & les sots discours des bouffons dont il y a toûjours un assez bon nombre à cette Cour, & qui s'efforçent à l'envi de divertir ce Prince.

Dès que je fus arrivé à Constantinople, je n'eus point de plus grande curiosité que de voir le Monarque de ce vaste Empire. Et comme j'appris que cela ne se pouvoit mieux faire que le Vendredi, qui est le Dimanche des Turcs, parce que ce jour-là le Grand Seigneur va ordinairement à quelque Mosquée, j'allay l'attendre, accompagné seulement d'un de mes amis, auprés de *Valider* qui est une Mosquée que la Mere de cet Empereur a fait bâtir, & où elle est enterrée dans une magnifique Chapelle.

La Personne, & les Fils du Grand Seigneur.

Nous le vîmes passer tout auprès de nous, monté sur un beau cheval Alezan, sans autre suite que de trois valets de pied; & comme il n'y avoit personne autour de nous qui y fût venu dans le dessein qui nous y avoit ame-

nez, nous le vîmes tout à nôtre aise, sans faire paroître pourtant que ce fût nôtre curiosité qui nous eût fait trouver dans ce lieu, & nous avions eu même la précaution de prendre sur nôtre tête un *Kalpac*, ou bonnet fourré, tel que le portent les Grecs, au lieu que les Francs vont ordinairement avec des chapeaux.

Il étoit d'une taille médiocre, de couleur brune, ayant peu de barbe, & âgé d'environ quarante ans. Il étoit alors Pere de deux Fils qu'il avoit toûjours à ses côtez, tant à la chasse que dans les autres occasions, excepté lors qu'il alloit passer le tems avec quelqu'une des Dames du Serrail. L'aîné étoit âgé de quinze ou seize ans, bien fait & robuste de corps; le plus jeune, au contraire, paroissoit d'une compléxion plus délicate, mais il étoit plus beau garçon.

Son Sacre. Lors qu'un nouveau Prince vient à la Couronne, il se fait mener par eau à la Mosquée de *Prup*, qui est située à l'extrêmité de l'entrée du Port. Auprès de cette Mosquée il y a un Cloître, & au milieu de ce Cloître une Place élevée qui est de marbre, & appuyée sur quelques colomnes de la même matiere. Lorsque le Prince y est monté; le Moufti, après quelques Prieres, & quelques autres ceremonies, lui ceint l'épée, & le Prince monté sur un cheval, dont la beauté répond à celle de son har-

nois,

nois, fait son Entrée à Constantinople, suivi d'un nombreux cortége, qui l'accompagne jusqu'à la porte du Serrail, où tout le monde met pied à terre & où il entre seul à cheval jusqu'à la seconde Cour. Rien n'égale la magnificence de ces sortes de Calvacades, tant pour la beauté des habits de tous les Officiers, qui sont à la suite du Sultan, que pour celle des chevaux & des harnois, qui sont la plûpart couverts d'or & de pierreries. Cette ceremonie tient à Constantinople, la place de ce que nous appellons le Sacre de nos Rois. (*a*) Depuis

(*a*) Comme Corneille le Bruyn n'a rapporté cette ceremonie que sur la foy d'autruy, ne l'ayant pas vûë lui-même, il paroit qu'il a obmis des circonstances qui sont rapportées par d'autres Voyageurs. Quand le Sultan est mort, on conduit son successeur dans l'*Aroda*, pour y prendre possession du Trône Impérial, & où le Moufti, le Grand Vizir & tous les Grands de la Porte vont lui baiser la veste, & prêter le serment de fidélité, ensuite un Héros crie: *Que l'ame de l'Empereur N. jouisse d'un repos éternel & d'un repos éternel, & que l'Empire de Sultan N. soit heureux & glorieux.* Le nouveau Sultan fait ensuite assembler le *Divan*, pour rendre la justice & distribuer les presents à tous les Officiers. Cettte ceremonie, qu'on appelle l'*Installation*, est suivie de celle du Couronnement qui se fait le lendemain. Dès la pointe du jour le Moufti, le Vizir, & les autres Officiers de la Porte, se rendent au Serrail, pour accompagner le Sultan qui va, avec une superbe Cavalcade, à la Mosquée de *Prup*, qui est à l'ex-

Respect & fidelité des Turcs pour la famille des Ottomans.

Depuis que la Couronne est passée dans la famille des Ottomans, elle n'en est jamais sortie. Aussi est-elle en si grande vénération chez les Turcs, qu'ils n'oseroient même penser à mettre quelqu'un sur le Trône au préjudice de l'Héritier légitime. Mais si cette famille venoit à manquer un jour faute d'enfants mâles, il faudroit, à ce que j'ay oui dire,

trêmité de l'entrée du Port, où il entend la Prédication d'un Docteur de sa Loy, qui l'exhorte à la Propagation du Mahometisme & à la destruction de la Religion Chrétienne, le Sermon fini, le Moufti le fait jurer sur l'Alcoran, & lui souhaite la bonté d'Osman, dont il luy ceint l'épée pour la forme de son Couronnement. Le Sultan s'en retourne ensuite par Mer, & le Bostangi-Bachi a l'honneur, dans cette occasion, de faire à ce Prince un Pont de son dos pour le faire entrer dans la Galliotte Impériale, qui est extrêmement parée ce jour-là, & dont la poupe est dorée & garnie de nacres de perles, de miroirs de cristal de roche, de turquoises & d'autres pierreries, & couverte d'un pavillon de velours relevé en broderie d'or. Le Sultan va dans cet équipage, avec toute sa suite, à l'Arcenal où le Capitan Pacha lui rend compte de la Marine, luy donne ensuite une superbe colation, & luy fait present d'un poignard & d'une aigrette enrichis de diamants. Le Grand Seigneur va delà se reposer dans un *Kiosk*, qui est hors des Jardins, d'où il rentre dans le Serrail. La beauté des chevaux & des harnois, le nombre des Officiers des Galeres, & la foule innombrable de peuple qui est sur le Port, rendent cette ceremonie également curieuse & magnifique.

dire, que la Couronne retournât au Cham des Tartares. (a)

On ne voit jamais icy les sujets pécher contre la fidelité qu'ils doivent à leur Prince, ni se rendre coupables d'aucune trahison : je ne croy pas même que quelques avares qu'ils soient, l'argent ou quelque autre avantage semblable, les y pût jamais porter. (b)

Les Turcs ne sont pas moins attachez à leur Religion qu'à leurs Princes, & s'il se trouve des exemples de quelques Turcs qui ayent embrassé la Religion Chrétienne, ils ne sont pas en grand nombre, (c) & il faut de très-gran-

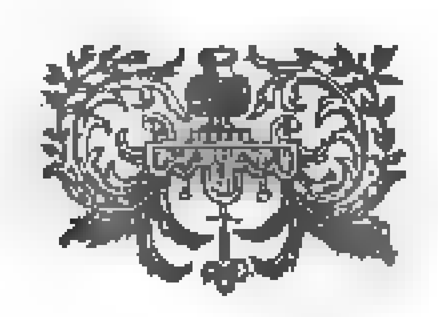
(a) La crainte que les Turcs ont à present, que le sang Ottoman ne vienne à manquer, comme la chose a pensé arriver il y a quelques années, a fait changer la barbare coûtume, que leurs Empereurs avoient introduite, d'immoler à leur sûreté les Princes de leur sang; & ils se contentent à present de les tenir ou enfermez ou éloignez.

(b) S'il est arrivé quelquefois des révolutions dans cet Empire, on doit les regarder comme des mouvements tumultueux que rien n'est capable d'arrêter ; telle fut la révolte des Janissaires qui éleva Sultan Achmet sur le Trône à la place de son frere en 1703.

(c) Comme la Religion des Mahometans a pour fondement le culte du premier être, & que Mahomet a eu l'adresse d'allier avec ce principe une morale qui laisse aux sens beaucoup de liberté, & qui flâte les passions les plus vives, étendant même leur Empire jusques dans l'autre vie, il ne faut pas s'étonner s'il arrive

grandes raiſons pour les y porter : au lieu qu'on voit ſouvent, dans ce païs-là, des Chrétiens embraſſer le Mahometiſme, s'ils en eſpérent quelque avantage, mais ils ſont punis dès ce monde de leur apoſtaſie, puiſque les Turcs eux-mêmes les eſtiment beaucoup moins, après ce changement, que lors qu'ils demeurent fermes dans leur Religion. L'expérience leur ayant apris qu'il ne faut rien attendre de bon d'une perſonne qui n'eſt pas fidele à ſon Dieu. J'en ay vû plus d'un exemple à Conſtantinople & ailleurs dans l'Empire Ottoman, & ceux qui en parlent d'une autre maniere n'en ſont pas bien informez.

ſi rarement qu'ils changent de Religion pour embraſſer celle des Chrétiens, dont la morale fondamentale conſiſte à mortifier ces mêmes paſſions & à anéantir entierement le régne des ſens.



CHA-

CHAPITRE XXVII.

Particularitez touchant les forces du Grand Seigneur. Quelques autres choses qui appartiennent à cette matiere.

COMME un Empire d'aussi grande étenduë qu'est celuy des Turcs, ne sçauroit subsister sans un nombre considérable de bonnes Troupes, le Grand Seigneur entretient toûjours, soit en tems de paix ou en tems de guerre, quantité de soldats, tant d'Infanterie que de Cavalerie, qui reçoivent leur paye tous les deux mois. L'Infanterie est divisée en plusieurs Corps, tels que sont les *Capidgis*, les *Solaques*, les *Janissaires*, *&c.* Forces du Grand Seigneur.

Les *Capidgis*, qui sont les Gardes de la Porte, sont au nombre de plus de trois mille, sous un General qui porte le nom de *Capidgi-Bachi*. (*a*) Ceux-cy, en diverses occasions, comme dans les Audiences des Ambassadeurs, se tiennent autour de la personne du Grand Seigneur, & hors de Constantinople ils sont aussi les Capidgis.

(*a*) Comme *Capi*, dans la Langue des Turcs, veut dire Porte, on a donné le nom de *Capidgi-Bachi* à ceux qui sont établis pour être les Gardes du Prince & de son Serrail.

les executeurs des Arrêts de mort qui viennent de sa part. (a) Car quand il faut couper la tête à quelque malheureux, qui a encouru la disgrace du Prince, c'est par les *Capidgis* que se fait l'execution. Ils portent, afin de se distinguer des autres Corps, une espece de bonnet pointu.

Solaques. Les *Solaques* sont proprement les Gardes du Grand Seigneur, & ils se tiennent autour de lui lors qu'il va par la ville. Leurs armes sont la fléche & l'arc, ils ont aussi un bonnet pointu, mais d'une autre maniere que celui des *Capidgis*. On les nomme *Solaques*, qui veut dire gauchers, parce qu'étant ordinairement à la main droite du Grand Seigneur, lors qu'ils doivent tirer, il faut qu'ils tiennent la corde de leur arc de la main gauche, de peur de tourner le dos au Grand Seigneur.

Janissaires. Mais la principale Infanterie des Turcs, est composée du Corps des *Janissaires*, qui sont composez en partie des Enfants de Tribut, & en partie de Renégats volontaires, dont il y a très-

(a) Les Turcs ont un si grand respect pour les Ordres du Grand Seigneur, qu'ils se tiennent très-honorez de les executer; & ce n'est point en Turquie, comme parmi les autres Nations, une infâmie de recevoir la Commission de porter le cordon fatal, ou de couper la tête à ceux que Sa Hautesse a condamnez à la mort.

a très-grande quantité, mais fort peu de Turcs d'origine. Ce Corps est très-puissant, & s'est rendu redoutable dans plusieurs occasions. Il a de grands priviléges (a) & de grands avantages, à cause de quoy les *Janissaires* sont craints & respectez, ce qui les rend aussi fort insolents, & leur fait souvent commettre de terribles excès. (b)

Cependant personne n'oseroit, sur peine de la vie, mettre la main sur eux, sinon leurs propres Officiers, & eux au contraire ont sou-

(a) Sur-tout les Janissaires d'Egypte, puisqu'il leur est permis d'augmenter leur paye, en faisant quelque avance au tresor public; & leur revenu augmente à mesure de la somme qu'ils employent à cela; ensorte que s'ils y mettent, par exemple, mille écus, ils en retirent un intérêt de mille livres par an. Leurs femmes y ont aussi leur paye, quand le mari l'a achetée, & elles sont payées tous les mois, sur un Billet, qui se renouvelle, & qu'on peut négocier. Il arrive souvent qu'une même paye passe jusqu'à la cinquième génération; ou pour mieux dire, elle ne sort presque jamais d'une famille lors qu'elle y est une fois entrée. Une autre grand Privilége des Janissaires, est, que souvent le Grand Seigneur ou le Pacha d'Egypte, leur donnent de petits Gouvernements, pour les récompenser de leurs services; & il est assez ordinaire de trouver dans la Haute Egypte des Villages qui ont des Janissaires pour Gouverneurs.

(b) L'Histoire des Turcs est remplie des révoltes de ce redoutable Corps, qui a plus d'une fois porté l'insolence jusqu'à déposseder le Grand Seigneur pour en mettre un autre en sa place.

vent l'insolence, quoyque sans aucune raison, de frapper toutes sortes de personnes, ce que les Grecs n'éprouvent que trop souvent, comme je l'ay vû plusieurs fois, pour des sujets frivoles & quelquefois inventez. Les Consuls & les Ambassadeurs en ont ordinairement dans leurs maisons, & ils les font marcher devant eux lors qu'ils vont par les ruës. Ceux aussi qui craignent d'être insultez, tant dans la ville qu'à la campagne, ont aussi le soin de prendre un *Janissaire* qui marche toûjours devant eux un gros bâton à la main, & tant qu'ils l'ont à leur service ils sont à couvert de toute insulte. (*a*)

On estime que le nombre des *Janissaires* de la Porte va à plus de douze mille. (*b*)

Ils demeurent, pour la plûpart, dans de grands bâtiments, qui comprennent cent soixante *Odas* ou chambres, dans chacune desquelles ils sont environ quarante, dans les unes

(*a*) Les Janissaires sont si redoutez dans tout l'Empire Ottoman, que le moyen le plus sûr d'y voyager, est d'en avoir quelques-uns dans les Caravanes. Un voyageur même qui pourroit faire la dépense d'en engager cinq ou six pour l'accompagner, pourroit marcher en sûreté; les voleurs Arabes les craignant extrêmement.

(*b*) L'Auteur n'entend parler icy que des Janissaires qui demeurent actuellement à Constantinople, car à prendre tout le Corps ensemble, ils sont 40000.

unes plus, & dans les autres moins. Il leur est libre de se loger ailleurs s'ils le souhaittent, mais ils sont toûjours réputez appartenir à une telle *Oda*, c'est-à-dire, à une telle chambrée. (a)

Ils ont plusieurs Officiers differents, & pour General le *Janissar Aga*, qui a une grande authorité. Leur paye est depuis trois jusqu'à six *Aspres* par jour, & cette paye s'augmente d'un *Aspre* à chaque fois qu'un nouvel Empereur succede à la Couronne, chaque *Aspre* est d'environ trois liards.

Les *Arapes*, qui sont encore parmi l'Infanterie, sont fort anciens, & plus anciens même que les *Janissaires*, mais comme ce ne sont proprement que des Pionniers, ils ne sont pas en grande estime. Arapes.

Il y en a encore plusieurs autres, qui appartiennent à l'Infanterie, comme les *Gebegis* ou fourbisseurs de harnois, les *Topidgis* ou Canoniers : mais il suffit d'avoir parlé des principaux, passons à la Cavalerie des Turcs. Gebegis. Topigis & autres.

Les Cavaliers ordinaires sont les *Spahis*, dont le Corps est aussi fort nombreux, on les paye tous les deux mois, de même que les gens de Spahis.

(a) Cette Milice est aussi ancienne que l'Empire des Turcs, puis qu'elle doit son origine à Ottoman ou Osman, fils d'Orsogule, leur premier Empereur.

de pied, & ils tirent pour leur paye depuis quinze *Aspres* jusqu'à quarante par jour, selon qu'ils ont été plus ou moins au service du Grand Seigneur. Ils sont partagez en plusieurs Régiments, dont chacun a son Enseigne de differente couleur, & son Capitaine, qu'ils appellent *Euluc-Agasi*. Ceux-cy sont proprement des Cavaliers à la solde & qui par conséquent sont actuellement en service.

Mais il y a encore une autre sorte de *Spahis*, qui ont, au lieu de la paye ordinaire, un *Timar*, d'où aussi ils sont appellez *Timar-Spahis*. C'est comme qui diroit une Commanderie, dont ils tirent le revenu, & qui leur est ordinairement assignée sur les Païs conquis. Ils sont sous le *Sangiac-bey*, ou Seigneur du quartier où est leur Commanderie, aussi demeurent-ils ordinairement auprès de lui, & ils ne sont point obligez d'aller servir, que lors qu'ils sont extraordinairement mandez par le Grand Seigneur, auquel cas ils sont obligez de l'aller aider avec un certain nombre de Cavaliers, qui est plus ou moins grand, selon le revenu de leur *Timar*.

Moutafarakas.

Il y a encore entre les Turcs plusieurs personnes d'authorité, qu'on peut compter aussi au nombre des gens de guerre: mais ils ne sont point obligez d'aller à la guerre à moins que le Grand Seigneur, qui en est le chef, y aille lui-

lui-même en personne. On les appelle *Moutafarakas* ; ce qui est parmi les Turcs une dignité dont il faut avoir été revêtu avant que d'avoir un Gouvernement. (*a*)

Encore que le Grand Seigneur soit obligé de faire de grandes avances (*b*) pour l'entretien

(*a*) Cette division de la Milice des Turcs n'est pas assez exacte ; puisque les Troupes que le Grand Seigneur entretient en Egypte composent sept Corps differents. Le premier est tiré de la Noblesse du Païs; c'est-à-dire des *Beys* & des Officiers du *Pacha* qui en est le Chef. Plusieurs personnes, même riches & puissantes, y prennent parti pour faire leur cour au Gouverneur. Le second est celui des *Janissaires*, qui est composé, dans ce Royaume seul, de plus de 12000. hommes ; & c'est un *Kata* qui les commande, & qui est élû par les *Janissaires* mêmes, ordinairement pour un an. Le Grand Seigneur lui-même n'a pas le pouvoir de faire mourir un de ces Janissaires, sans le consentement de cet Officier. Le troisiéme est le Corps des *Asaps* Infanterie. Les *Spahis* ou Cavaliers, composent le quatriéme ; les *Bachaous* le cinquiéme ; les deux derniers sont trop peu considérables pour en faire mention, puisqu'ils ne sont au plus que trois ou quatre cents dans chaque Corps.

(*b*) Comme M. le Bruyn ne fait pas difficulté d'avouer qu'il a emprunté plusieurs choses des autres Voyageurs sur ce qui regarde la description de Constantinople & des Etats du Grand Seigneur, il est juste que le public trouve plusieurs particularitez au sujet de la Milice des Turcs qui ont été oubliées par l'Auteur.

1°. Je dois dire icy d'où le Grand Seigneur tire tous les Officiers de ses Troupes. Il faut savoir d'abord que dans l'Empire Ottoman tous les sujets de Sa Hautesse sont ses Esclaves, & on n'y recon-

tien de ces Charges, il n'y perd pourtant pas toûjours, car c'est lui qui hérite de tous les Officiers, noit ni Gentilshommes, ni Ducs, ni Pairs, ni Comtes, &c. On enleve tous les ans, dans les Terres de sa domination, un grand nombre de jeunes gens, sur-tout parmi les Chrétiens; on choisit les mieux faits, & ceux dont la phisionomie annonce leurs bonnes qualitez & on les envoye au Serrail. C'est-là qu'on les éleve avec beaucoup de soin; on les fait passer par quatre *Oda*, c'est comme qui diroit par quatre Classes, dans lesquelles ils apprennent tous leurs exercices, & où ils sont traitez avec la derniere rigueur par ceux qui sont preposez à leur éducation. Pendant ce tems-là ils servent d'*Icoglans*, ou de Pages au Grand Seigneur, & dans la suite ils parviennent aux premieres Dignitez de l'Empire, quand ils en sont trouvez dignes. Quoy qu'il soit ordonné par les Loix de ne prendre que des enfants des Chretiens, le *Capi-Aga*, ou le Grand Maître du Serrail, y fait quelquefois entrer quelques Turcs naturels, lorsqu'il leur reconnoit quelques bonnes qualitez, mais il ne peut le faire qu'avec la permission de Sa Hautesse.

2°. Les *Bachas* sont pris parmi les *Icoglans*, & ce nom de *Bacha* n'est qu'un titre d'honneur & de dignité commun à tous les Grands de la Porte, qui le distinguent par la difference de leurs Charges; les quatre principaux sont. Le *Vizir-Azem* ou Grand Vizir, le *Caimacan* ou le Gouverneur de Constantinople, le *Bacha* de la Mer ou *Capitan-Bacha*, dont la Charge répond à celle d'Amiral, & l'*Aga* des Janissaires. Quelques belles que soient ces quatre Charges, ceux qui les possedent ne sont pas moins les Esclaves du Grand Seigneur, qui souvent sur un simple soupçon leur fait couper la tête, les dépouille de tous leurs biens, & fait enfermer leurs enfants dans le Serrail. Ainsi leur fortune

Officiers, qui ayant reçû leur paye de lui pendant leur vie viennent à mourir sans enfants;

fortune est toûjours si chancelante, que quelque crédit qu'ils ayent, ils ne peuvent pas compter sur la durée de leur faveur.

3°. Les Bachas, qui ont la qualité de Vizirs, portent trois Etendarts, à chacun desquels il y a une queuë de Cheval, & on les appelle *Vizirs à trois queues*; ceux des Bachas, qui ne sont pas Vizirs, n'en peuvent porter que deux, comme les *Beys*; & ceux qui sont Gouverneurs des moindres Provinces n'en portent qu'une.

4°. Le Grand Vizir est le Lieutenant Général de l'Empire & des Armées, Chef du Conseil, & il dispose absolument, sous les Ordres du Grand Seigneur, de toutes les affaires de l'Etat & de la Guerre; ayant entre les mains le Sceau de l'Empire. Il a pour Assesseurs au *Divan*, ou Conseil, six autres Vizirs qu'on appelle *Vizirs du Banc*, ce sont comme nos Conseillers d'Etat, mais qui n'ont point voix déliberative, n'étant admis au Conseil que pour dire leur avis sur quelque point de la Loy, sans qu'ils se mêlent en aucune maniere des affaires de l'Etat, que le Grand Seigneur régle seul avec le premier Vizir. L'authorité de ce Ministre est si grande, qu'il ne s'en trouve point qui l'égale dans aucune autre Cour de l'Europe.

5°. Les *Beglerbeys*, qui viennent aprés les quatre premiers *Bachas*, sont comme de petits Souverains dans leurs Gouvernements. Il seroit impossible de parler icy de tous, je nommeray seulement les cinq principaux; celuy d'Egypte, celuy de Babylone, celuy de Bude, celuy de Natolie, & celuy de Romanie. Ces cinq grands *Bachas* ont sous eux des *Sangiacs-Beys*, qui sont des Gouverneurs des petites Provinces qui relevent de celles que je viens de nommer; tels que sont entr'autres le *Sangiac-Bey* de Salonique, de la Morée, &c.

fants ; & s'ils ne laissent que des Filles, le Grand Seigneur entre en partage avec elles comme

6°. Les *Spahis* ou Cavaliers, dont j'ay parlé dans une des remarques que j'ay faites sur ce Chapitre, s'entretiennent du revenu des *Timars*, c'est-à-dire, des Terres qui sont comme des Fiefs ou Commanderies, que leur donne le Grand Seigneur, & qu'on ne leur peut ôter à moins qu'ils ne manquent à leur devoir, qui est de se trouver à la guerre, lorsque le Grand Vizir y va en personne. Les *Zaims* different peu des *Spahis*, & ont aussi des Fiefs qu'ils tiennent de Sa Hautesse, & les uns & les autres savent ce qu'ils doivent fournir de chevaux selon le revenu de leurs *Timars*.

7°. Il y a encore une autre Charge dans cet Empire, qui est celle des *Chiaoux*, qui sont établis pour porter les Commandements du Prince, tant dans l'étenduë de son Etat, que dans les Cours Etrangeres où ils vont en qualité d'Envoyez. Leur Chef se nomme le *Chiaou-Bachi*. On se contente icy de pârler des grandes Charges, sans rien dire des Officiers subalternes, dont les fonctions repondent à peu près à celles des Troupes des autres Puissances.

8°. On ne parle pas aussi des gens de Loy ou *Effendis*. Il suffit de savoir que l'Empire Ottoman est divisé en deux Ordres, le Militaire & le Civil. Le premier est puissant, possede les Charges, joüit des honneurs & des Priviléges & succe la substance de l'autre, qui est opprimé, & supporte toutes les impositions. Le *Mufti* & les *Kadileskers* sont les Chefs de cet Ordre, qui comprend la Hierarchie Ecclesiastique, les gens de Loy, les Marchands & le Peuple ; ainsi on peut dire que l'Empire Ottoman a deux faces, l'une pleine de grandeur, d'éclat & de majesté ; l'autre difforme & languissante, à cause des concussions des Grands.

9°. L'Auteur dit que l'on paye les Janissaires tous les trois mois, je dois ajoûter

comme un Fils, & prend les deux tiers du bien.

icy la maniere dont ce fait cette paye, pour laquelle on prend ordinairement un jour que le Grand Seigneur donne Audience, lorsque cela se peut, sans causer de dérangement. On commence d'abord par poser les sacs au milieu de la Salle du *Divan*, vis-à vis la fenêtre à laquelle paroit le Sultan. On fait avec ces sacs huit rangs de cinq masses chacun, & chaque masse de dix sacs de cinq cents écus, qui font quatre cents mille écus. Cela fait, le *Reis-Effendi* presente un Memoire au Grand Vizir, qu'il cachete, & après l'avoir enfermé dans un petit sac de satin, & l'avoir porté à la bouche & au front, il le donne au *Chaoux-Bachi*, qui le presente en ceremonie à Sa Hautesse, le tenant élevé & frapant de son bâton sur le Parquet du *Divan*. Ce Memoire n'est autre chose qu'un Placet qu'on presente au Sultan pour lui demander la permission de distribuer la paye, le Grand Seigneur fait sa réponse par écrit: & après que le même Officier l'a rapportee au Grand Vizir & qu'elle a été lue, on fait l'appel, & il sort de chaque rang un Soldat qui vient prendre un sac pour le distribuer, & cela avec tant d'ordre & de diligence, que sans la moindre confusion, ni le moindre bruit, cette somme est délivrée en très-peu de tems.

Le payement des Troupes de Mer se fait aussi tous les trois mois & avec autant de ceremonies. Dès la pointe du jour qui est destiné pour cela, les tambours, les trompettes & les autres instruments, se font entendre sur le Port; & tous les Officiers de Marine, après avoir fait orner leurs Galeres, passent sur la *Bastarde*, où le *Capitan Bacha* tient un grand *Divan*, pendant lequel se fait la distribution des bourses; cet Amiral passe ensuite à terre où il donne un grand repas aux Officiers subalternes, & fait servir aux Janissaires & aux autres Troupes, une grande quantité de mouton & de ris.

CHAPITRE XXVIII.

Entrée triomphante du Grand Vizir à Constantinople; après la prise de Segrin en Moscovie. Danger où fut exposé le Résident M. Coljers avec sa suite, par l'imprudence de quelques uns de ses Domestiques. Feu d'Artifice tiré devant le Grand Seigneur, &c.

ENTRE les choses remarquables que j'ay vûës à Constantinople, je ne dois pas oublier l'Entrée triomphante que fit le grand Vizir *Kara-Mustapha*, après la prise de Segrin en Moscovie. Le bruit courut que le Grand Seigneur même y seroit present, ce qui excita encore davantage la curiosité de tout le monde. Monsieur Coljers, qui étoit alors Résident de leurs Hautes Puissances, mais qui fut peu de tems après leur Ambassadeur à la Porte, eut envie de se rendre pour cet effet à Constantinople avec toute sa suite; & comme il me fit demander si je voulois être de la partie, je me rendis chez lui. Nous partîmes de Pera environ deux heures avant le jour, & nous nous arrêtâmes dans une ruë où M. le Résident avoit fait préparer exprès une maison pour lui & pour toute sa suite, parce que le Grand Vizir devoit passer par-là.

L'En-

L'Entrée se fit sur les trois heures avant midi ; il y eut un grand concours de peuple qui la vit avec plaisir.

La Cavalerie marchoit la premiere, dans un équipage fort divertissant & à demi à l'antique. Presque tous les soldats avoient des Casaques de diverses couleurs, & toutes de fort belle étoffe de soye; le reste de l'équipage étoit aussi très-riche. Cette diversité de couleurs, qui étoient entre-mêlées au hazard, faisoit un assez bel effet. L'Infanterie, qui étoit pour la plûpart de Janissaires, étoit aussi fort leste, & avoit un équipage si extraordinaire, que je voulus en peindre quelques-uns, ce qui me fut assez aisé, parce qu'ils étoient obligez de tems en tems de faire halte à cause de leur grand nombre. Mais je pris plaisir sur-tout à regarder un Cuisinier du Grand Seigneur, qui étoit habillé fort plaisamment ; il étoit tout entouré de petites babioles d'argent, entre-mêlées de sonnettes & de petits ustenciles de cuisine, qui s'entre-heurtants par les mouvements continuels de son corps, faisoient une plaisante mélodie, qu'il accompagnoit de ses cris, & de quelques tons de voix extraordinaires. D'espace en espace on portoit entre les Compagnies diverses sortes de choses, comme les Turbans & les armes des principaux Officiers. Le nombre de tous les soldats étoit

étoit bien estimé à environ cinquante mille personnes; ce qui fut cause qu'il s'écoula beaucoup de tems avant que toute cette suite fût passée. La seule chose qui me choqua, c'est le peu d'ordre qui fut observé, sur tout parmi les gens de pied; ils alloient quelquefois pêle-mêle, comme un troupeau de moutons, sans observer ni rang ni file, & sans qu'aucun Officier les en reprit: La joye démesurée qu'ils avoient de leur victoire les avoit rendus tout farouches, & peut-être qu'elle les auroit empêché d'obéir aux Ordres de leurs Commandants. La discipline dans ces occasions n'a point de lieu chez les Turcs.

Danger que courut le Resident Coljers & toute sa famille, par l'imprudence de quelques-uns de ses Domestiques.

L'imprudence de quelques-uns des Domestiques de Mr. le Résident pensa nous faire acheter bien cher le plaisir que nous avions eu à voir cette Entrée. Comme nous allions au lieu où nous avions laissé nos Barques, afin de retourner à Pera, nous rencontrâmes dans une rue où demeuroit un des principaux des Turcs, quelques-uns de ses Domestiques qui étoient devant la porte: ses gens voyant une assez grande compagnie de Francs, & entr'eux Madame la Résidente qui étoit vêtuë à la Hollandoise, nous dirent quelques insolences. Deux ou trois de nos Domestiques qui avoient un peu trop bû, & qui par conséquent avoient moins de retenuë qu'ils n'en auroient eu

eu sans cela, (car il faut dans de semblables occasions faire la sourde oreille, sur-tout à Constantinople) prirent la liberté, s'appuyant sur le respect qu'on devoit avoir pour leur Maître, de leur répondre sur le même ton. Ces Turcs entrérent là-dessus dans la maison, où ils prirent quelques bâtons, tels qu'ils en ont ordinairement à la main, & vinrent fondre sur nous. Monsieur Coljers qui connoissoit le génie de la Nation, & qui savoit par conséquent quelle suite cela pouvoit avoir, se mit sagement entre deux, & tâcha d'appaiser la colere des Turcs, rejettant la faute sur l'ignorance de ses Domestiques. Madame sa femme, & Mademoiselle Claire leur fille, qui sçait fort bien la Langue Turque, & qui étoit vêtuë à la maniere du païs, mêlérent leurs paroles douces & honnêtes à celles de Monsieur le Résident, & firent tant qu'ils appaiserent les Turcs & leur firent entendre raison, desorte que nous continuâmes nôtre chemin fort contents d'en être sortis si heureusement. Je vis par expérience, dans cette occasion, que l'escorte des Janissaires ne sert pas beaucoup quelquefois; car les Turcs n'eurent pas beaucoup d'égard pour ceux que nous avions avec nous; & ceux-cy au lieu de se servir de leurs bâtons, employérent les paroles les plus douces qu'ils pûrent trouver: Mais aussi

aussi faut-il dire pour leur excuse, qu'ils prévoyoient bien que si nous en fussions venus aux mains, nôtre vie n'auroit pas été en sûreté, à cause de quantité d'autres Turcs qui y seroient accourus. Cette avanture me fit prendre la résolution de n'aller plus rien voir à l'avenir en si grande compagnie.

Feu d'artifice tiré devant le Grand Seigneur.

J'assistay avec bien-moins de danger, quoy que dans une occasion assez hazardeuse, au spectacle d'un feu d'artifice préparé pour le divertissement du Grand Seigneur, par deux de mes amis qu'on avoit fait venir exprès de Smyrne. Il étoit arrivé qu'à l'occasion de la Paix, entre les François & les Hollandois, ces deux personnes, qui demeuroient à Smyrne, y avoient fait quelque réjoüissance, & entre autres choses avoient tiré quelque feu d'artifice, qui plût tellement aux Turcs, que le bruit en alla jusqu'aux oreilles du Grand Seigneur. Ce Prince, qui est naturellement curieux, les fit aussi-tôt mander, pour executer en sa presence quelque chose de semblable. Le feu d'artifice ayant été préparé, & le jour pris pour le tirer, je me mis en état de pouvoir aussi avoir part au plaisir, d'autant plus qu'il se presente rarement des occasions d'approcher des Maisons de Plaisance du Grand Seigneur, lors qu'il y est avec quelques unes de ses Sultanes. Un de ceux qui avoient pré-
paré

paré le feu d'artifice étant Chancelier de la Nation Hollandoise à Smyrne, y étoit allé, & avoit laissé tout le soin du feu d'artifice à son Associé *Roger van Cleef.* Nous nous mîmes donc dans une Barque sur le soir, & nous ramâmes jusque devant le *Serrail des Miroirs*, qui est une Maison de Plaisance des Femmes du Grand Seigneur. Dès que ce Prince eut fait signe, on se disposa à tirer le feu, & cependant il se mit avec la Sultane ou l'Impératrice sur le Sopha, afin de regarder l'artifice par les fenêtres. La curiosité me fit tourner les yeux de ce côté-là, comme si j'eusse pû y voir quelque chose. Nous en étions assez près, desorte que nous pouvions entendre les voix assez distinctement, qui étoient toutes des voix de femmes, à la réserve de celle du Grand Seigneur, d'où je tiray cette conclusion, que toute cette troupe de Dames, qui étoient assises autour du Sopha, devoient être la suite de la Sultane. Mais comme la lumiere n'étoit pas assez grande, je ne puis pas dire que j'aye vû autre chose que le remuëment & le brillant de quelques riches habits. Pour ce qui est du feu d'artifice, il étoit fort beau, & selon les apparences il plût beaucoup aux Dames du Serrail; car à tous les coups de grenades de Camphre, qui ne sont point en usage chez les Turcs, il se faisoit de grands

éclats de rire, de même que lors qu'on tiroit les sabres à feu, que deux de la compagnie manioient fort adroitement. Une partie des *Bostangis* se tenoit cependant sur le bord de l'eau pour prendre garde qu'il ne se commit aucun desordre. Au reste, quoyque je ne puisse pas me vanter d'avoir rien distingué dans la Salle où étoient les Sultanes, peut-être n'arrivera-t-il à personne d'en voir autant que je fis, parce que ces sortes d'occasions arrivent fort rarement.



CHAPITRE XXIX.

Tromperies des Grecs. Capitation de leurs enfants mâles. Défauts des Femmes Grecques. Danger qu'il y a pour les Européens à les fréquenter. Punition des Femmes Grecques qui se laissent aller à l'impudicité. Etranges marques d'amour des jeunes hommes Grecs. Mariages des Grecs & des Juifs, qui se marient fort jeunes.

AVANT que de quitter Constantinople, il faut que je fasse encore quelques remarques au sujet des Grecs. Tromperies des Grecs.

Quoyque leur maniere de vivre & leurs mœurs soient assez semblables à celles des Turcs, il s'en faut beaucoup qu'ils soient aussi sinceres; & quand on a quelques intérêts à démêler avec eux, il faut bien se tenir sur ses gardes, afin de ne se pas laisser tromper par leurs ruses.

Au reste, on ne trouve plus parmi eux la moindre ombre de cette force d'esprit & de ces belles sciences qui les ont autrefois rendus si celebres. Toute leur science est degenerée en une grossiereté qui n'a pas à peine sa pareille; ce qu'il faut sans doute attribuër à la tyrannie dés Ottomans qui leur font de

continuelles avanies & leur ôtent, par les Impôts dont ils les accablent, cette aimable ſerenité qui les rendoit ſi brillants & ſi agréables dans leur converſation.

Tous les enfants mâles des Grecs, auſſi-bien que des Juifs, qui ſont ſujets du Grand Seigneur, doivent, lorſqu'ils ſont venus à l'âge de quatorze ans, payer une certaine ſomme par tête, qu'ils appellent *Harache* ou *Karadge*; ce qui fait tous les ans quatre Piaſtres, qui valent environ dix francs, mais ceux dont les grands biens ſont connus, payent ordinairement le double. Perſonne n'eſt exempt de ce tribut, quelque pauvre qu'il puiſſe être, excepté ceux qui ſont ſous la protection de quelques Ambaſſadeurs. Pour s'entre-ſoulager les Juifs ont de coûtume, dans quelques Villes, de faire en commun une certaine ſomme dont cette Capitation eſt payée. Mais je n'ay jamais oüy dire que les Grecs exercent entr'eux cette charité, peut-être faute de moyens. Au reſte, ce qu'il y a de fâcheux dans cette occaſion, c'eſt que ceux qui ne peuvent payer ſont quelquefois contraints de ſe faire Mahometans.

Il y a pluſieurs perſonnes qui croyent que les fils aînez des Grecs & des Juifs ſont obligez de devenir Janiſſaires, ce qui eſt faux & n'a jamais été en uſage que lorſque les Turcs prirent

prirent la premiere fois Constantinople. Il est vray qu'on dit que, dans les lieux éloignez, les Turcs enlevent souvent les enfants des Grecs dès l'âge de sept ans, pour les faire servir dans le Serrail, comme nous l'avons déja dit à la fin du Chapitre treiziéme.

Pour ce qui regarde leurs Femmes, elles ont un orgueil incroyable, mais elles ne sont pas si belles à beaucoup près, que quelques voyageurs nous les ont representées. Les plus belles que j'aye vûës, ç'a été dans l'Isle de *Chio* ou *Scio*, dont je parleray dans la suite. A cet orgueil elles joignent une paresse qui ne le cede point à celle des Femmes de Turquie, & tout ce que nous avons dit des défauts de ces dernieres, se doit entendre pour le moins autant des Femmes Grecques.

Défauts des Femmes Grecques.

Les Turcs, au moins ceux de Smyrne, ne permettent pas aux Francs de vivre dans la débauche avec les Femmes Grecques : Mais comme l'argent fait tout dans ce païs-là, ceux qui n'ont pas le don de continence n'ont qu'à aller trouver le Cady, de qui ils obtiennent des lettres de permission, pour lesquelles on paye ordinairement depuis dix jusqu'à vingt écus ; autrement on court risque d'être arrêté par le *Sou-bachy*, qui est comme le Baillif, & d'être mis en prison, d'où l'on ne sort point, quand on passe pour être un peu à son aise, qu'il

Danger qu'il y a pour les Européens à les fréquenter.

qu'il n'en coûte deux ou trois cents écus ; & si l'on ne les paye bien promptement, ils vous mettent la Demoiselle avec qui l'on a été surpris sur un âne, & on luy attache autour d'elle les entrailles de quelque charogne ; dans cet équipage on la proméne par la Ville en criant de tems en tems, qu'on la traite ainsi pour avoir été surprise en faute avec telle ou telle personne. J'en ay pourtant connu quelques-uns qui vouloient se laisser surprendre exprès avec une Grecque, afin d'avoir le plaisir de voir faire cette promenade ; mais le *Sou-bachy* qui sçavoit bien qu'il n'y avoit rien à gagner, & que ces Francs étoient prêts à s'embarquer pour retourner en Europe, ne voulut pas se donner la peine de les aller prendre.

Quand les Turcs ont aussi quelque soupçon qu'une Grecque s'abandonne à la débauche, ils la tirent de chez elle, & la font visiter par une Sage-femme. Si l'on trouve qu'elle soit vierge, elle est relâchée, autrement elle court risque d'être severement punie : mais si elle peut se racheter, par le moyen de l'argent, ce qui est proprement le but du *Sou-bachy*, elle ne manque pas d'être reconnuë pour honnête fille.

Etranges marques d'amour des jeunes hommes Grecs.

Comme les Grecs se marient fort jeunes, & dans l'âge qu'on n'a encore guéres de sagesse, les marques d'amour que les jeunes hommes

hommes donnent à leurs Maîtresses sont fort singulieres & d'un grand emportement, ils se font des incisions aux bras avec des couteaux, autour de la maison de leurs Maîtresses, ou lorsqu'ils se divertissent entr'eux en compagnie, & ils leur témoignent ainsi par l'effusion de leur sang, la violence de leur passion. Ces extravagances, dont les Turcs ne sont pas exempts, se font sur-tout dans la débauche. J'en ay vû quelques-uns, dont les bras étoient tellement déchiquetez, qu'à peine y avoit-il un endroit où il n'y eût quelque cicatrice.

Le Mariage des Grecs se fait de la maniere que nous allons dire. On méne l'Epouse dans une chambre à part, après qu'on l'a bien parée, afin que les parents & les amis l'aillent voir. Après qu'elle a été trois ou quatre heures dans cet état, ses compagnes & ses bonnes amies viennent pour luy tenir compagnie, & elles se placent auprès d'elle, les unes à sa main droite, & les autres à sa gauche. Alors on va querir le *Papas* ou Prêtre Grec, & l'on met dans la chambre un siége ou une petite table pour servir d'Autel, & sur cette table une planche ou tableau, où est representé quelque Saint. Tout auprès il y a deux anneaux & deux petites couronnes faites de laine, & deux cierges allumez. On fait venir ensuite

Mariage des Grecs.

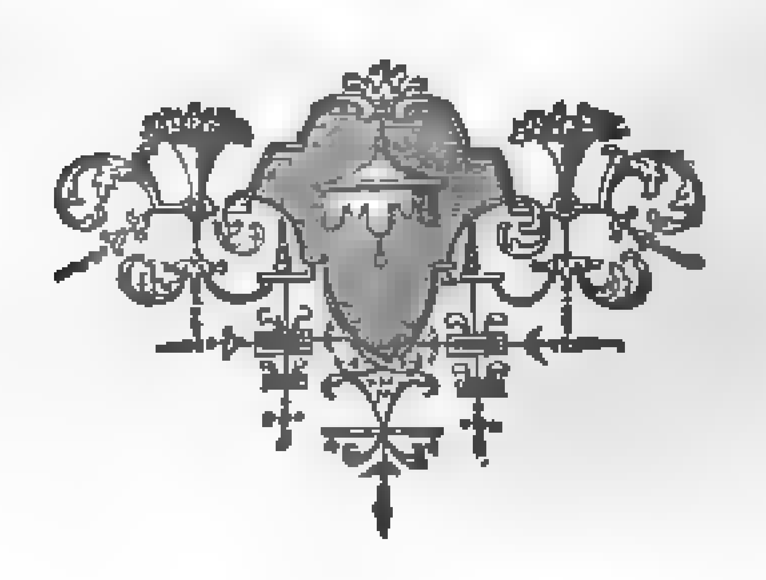
ensuite l'Epoux dans la chambre, & on luy donne le haut bout. On apporte un grand plat au *Papas*, qui le met devant eux, & qui demande à ceux qui assistent à la ceremonie, s'ils ont quelque present à faire aux personnes que l'on va marier. Là-dessus le Compere ou Parrain, qui est comme le Paranymphe, met le premier son present dans le plat, & après luy tous ceux qui sont priez des Nôces font aussi leurs presents, chacun selon son pouvoir ou selon qu'il est libéral. Quelques-uns donnent un ducat d'or, les autres un écu, & les moins accommodez, une piece de vingt-huit sols. Il y en a qui donnent quelque chose pour le ménage, comme un mouchoir brodé, des chandeliers, quelque piece de batterie, ou tels autres petits meubles. Quand tout le monde a fait son present, le Parrain vient qui ramasse tout l'argent qui est dans le plat, le lie dans un mouchoir, & le met dans le giron de l'Epouse, il assemble aussi les meubles & les met à côté. Alors l'Epoux & l'Epouse viennent devant le Prêtre, qui, avant que de lire le Formulaire, fait fumer, tant sur eux que sur tous les assistants, de l'encens ou quelques autres parfums. Cependant tous les assistants marmottent quelques Prieres, & font plusieurs signes de croix, comme s'ils prioient pour ceux qui entrent dans l'état du mariage;
après-

après-quoy le *Papas* leur lit le Formulaire & les marie, prenant premierement l'anneau de dessus l'Autel, & après l'avoir benit & fait plusieurs signes de croix, il le met au petit doigt de la main droite de l'Epoux, & puis au petit doigt de l'Epouse, ce qu'il réitere jusqu'à trois fois, tant à l'un qu'à l'autre. Il fait la même chose des deux petites couronnes qu'il leur met sur la tête. Cela fait, ils s'entre-donnent la main, & l'on leur presente un verre de vin dont ils boivent chacun une gorgée & le Parrain aussi. Quand le verre est vuide, le *Papas* le jette & le casse, & puis il leur étend une espece de voile ou morceau d'étoffe de soye sur la tête, & les fait danser, ou faire quelques mouvements semblables. Après que toutes ces Ceremonies sont finies, les hommes se retirent & les femmes aussi, & ils s'en vont chacun à part se réjoüir & faire les Noces. La compagnie est d'ordinaire fort grande; les mets, qui sont fort abondants, se servent dans de petits plats; & l'on en change souvent pendant le repas. Quand la compagnie est si grande ils n'ont point de table, & comme ils s'asseyent tous à terre à la maniere des Turcs, on met aussi les plats à terre, & tous les Conviez ont, pour s'essuier les mains, une serviette, qui est si longue, qu'elle s'étend à

la ronde sur les genoux de toute la compagnie.

* Juifs mariez fort jeunes.

Chez les Juifs on marie aussi les gens fort jeunes. De mon tems il y eut un jeune homme de quinze ans qui se maria à une fille qui n'en avoit que douze, & au bout de l'an ils eurent un enfant, de sorte que les trois ne faisoient pas vingt-neuf ans.



CHA-

CHAPITRE XXX.

Retour de Constantinople à Smyrne par Mer. Courte description des lieux qu'on rencontre en chemin, comme aussi des Dardanelles, tant celles d'autrefois que celles d'aujourd'huy. Particularitez touchant l'Hellespont. Situation de Bababarnouë & de Mityl.ne. Avis touchant les Corsaires de Tripoli. Arrivée à Smyrne.

APRE'S que j'eus demeuré environ un an & demi à Constantinople, pendant lequel tems j'eus une dangereuse maladie qui me dura huit mois, j'en partis le premier jour de Juillet 1680. avec deux de mes amis, pour retourner à Smyrne. Nous louâmes une barque exprès pour nous, afin d'avoir la commodité de pouvoir visiter tout ce qu'il y a de plus remarquable sur cette route. Ce fut environ sur les sept heures du matin que nous sortîmes de Galata, faisant voile droit aux Sept Tours, qui est une Forteresse à l'une des extrêmitez de Constantinople ; je la dessinay telle qu'on la voit icy. Départ de Constantinople.

A dix heures nous vinmes à force de rames à S. Stephano, où j'allay voir une petite Eglise ancienne du même nom. Pendant que nous S. Stephano.

y étions arrêtez il nous vint un vent très-favorable, avec lequel nous partîmes à trois heures aprés-midy, passant *Boeyoek-Tschesme*, ou la grande pointe, où il y a un joli bâtiment nommé *Panejo* ou *la Madona*. A Soleil couchant, aprés que nous eûmes passé plusieurs Villages & Bourgs qui sont le long du Canal & qui en rendent la vûe très-agréable, nous nous trouvâmes devant *Selymbria*, qu'on appelle aujourd'huy Selivrée, Ville ancienne & qui est pourvûe de quantité de Mosquées. Le lendemain nous passâmes devant *Rodosto*, *Marmora*, *Gano*, *Gara*, & *Heraclée*, qui est un Bourg situé fort agréablement dans un lieu planté d'arbres. Nous passâmes aussi devant *Vernisga* & *Verita*, dont la situation est aussi très-agréable. Environ deux heures aprés-midy nous passâmes *Gallipoli*, qui est une Ville raisonnablement grande, mais mal peuplée : Il y a plusieurs Grecs qui y demeurent, dont le trafic ordinaire est de vendre du *Rakj*, c'est-à-dire, de l'eau-de-vie. On y voit un Château, mais qui n'est pas de grande importance; il y a aussi un petit Golphe qui sert pour les Vaisseaux & pour les Galeres. Sur le bord de la Mer est l'Arsenal, où il y a, sous une espece d'arcade, quelques vieilles Galeres qu'on dit que les Turcs ont prises sur les Véniticiens, quand ils se rendirent maîtres de l'Isle de Chypre;

Panejo.

Selivrée.

Rodosto, Marmora, Gano, &c.

Gallipoli.

pre; mais il est plus vray-semblable que ce sont les restes de leur Flotte qui fut défaite auprès de Lepante, & qu'ils tâchérent de transporter par l'Istme de Corinthe pour la faire passer dans l'Archipel où ils ne pouvoient alors aller par Mer, parce que les Chrétiens, qui avoient remporté la victoire, tenoient les passages fermez. On croit que cette Ville est la premiere que les Turcs ayent pris en Europe sous Amurat I. l'an 1363. On la voit dans le dessein que j'ay copié d'après Monsieur Wastjau, parce que je n'eus pas le tems d'en faire moy-même le crayon. Afin de garantir les Vaisseaux des accidents qui leur peuvent arriver pendant la nuit & dans la tempête, on voit là deux Phares qu'on entretient fort commodément de l'argent que tous les Vaisseaux qui passent sont obligez de donner. (a)

Vis-à-vis de Gallipoli, sur la Côte d'Asie, à l'entrée de la Mer Blanche, est la Ville de Lampsaque, si fameuse dans l'antiquité.

(a) Gallipoli est dans la Romanie, près du Détroit qui porte son nom, & qu'on nomme plus souvent les bouches des Dardanelles; elle est assez grande & bien peuplee, avec un vieux Château & un Arsenal. Cette Ville est à trois lieuës de la Mer de Marmora, & vis-à-vis les Côtes de l'Asie, dont elle n'est éloignée que de cinq ou six milles. C'est là que le Bacha de la Mer fait ordinairement sa residence.

té. (a) Aujourd'huy ce n'est qu'un Bourg qui n'est habité que par des Turcs, y ayant très-peu de Grecs qui y demeurent. Le passage d'Europe en Asie est très-étroit en cet endroit, mais très-agréable. Ensuite nous vinmes à un lieu appellé *Mayte*, qui est situé à l'extrêmité de la Propontide; nous y vîmes trois Montagnes de pierre, sur quoy les gens du Pais racontent que c'étoit autrefois un endroit très-fertile; mais que celuy qui en étoit le maître s'étant plaint

(a) La ville de Lampsaque, que les Turcs appellent aujourd'huy *Lepscke*, est située dans l'Anatolie, sur le bord de la Mer de Marmora, près des bouches des Dardanelles. Elle fut bâtie par une Colonie de Phoceens, si nous en croyons *Deilochus*, cité par Stephanus; elle s'appelloit anciennement *Pytiusa*, & ce ne fut que dans la suite qu'elle prit son autre nom de Lampsaque fille de Manderon. Cette Ville, selon Strabon, avoit un très-bon Port sur la Propontide, & elle étoit très-fertile en vignobles, ce qui obligea Xerxès de la donner à Themistocle à qui ce Prince fit present de trois Villes; Lampsaque luy devoit fournir le vin; Magnesie le pain, & Myunte la viande. Comme Cornelius Nepos, après Strabon, Stephanus & plusieurs autres le raconte, *Namque Magnesiam ei Rex donaverat, his usus verbis, quæ ei panem præberet, ex qua regione quinquaginta ei talenta quotannis redibant; Lampsacum unde vinum sumeret; Myuntem ex quo opsonium haberet.* La Ville de Lampsaque se distinguoit sur-tout par le culte de Priape, que Strabon croit avoir été une Divinité moderne, puisque Hesiode n'en fait aucune mention.

plaint de ce que la moisson ne répondoit pas à ses espérances, Dieu l'en punit, & les Montagnes furent converties en Rochers.

Après-midy, environ sur les cinq heures, nous nous trouvâmes auprès de deux Châteaux où nous fûmes obligez de passer la nuit, parce que nous ne pûmes être expédiez que le lendemain matin. Ces Châteaux portent le nom de Dardanelles, à cause que *Dardanus* fils de Jupiter & d'Electre fille d'Athlas fut le premier Roy de ce païs, & qu'il y bâtit une Ville à qui il fit porter le nom de *Dardania*, ainsi qu'à tout le païs d'alentour. Anciennes Dardanelles.

Ces Châteaux sont situez sur les deux bords de l'Hellespont. Celuy qui est du côté de l'Europe, dans la Romanie, ne consiste qu'en deux bastions; il y a au milieu une Tour ronde, & il est en triangle au pied d'une Montagne, où il y a un joli Bourg; celuy qui est du côté d'Asie, en Natolie, est bâti dans une Plaine, il a aussi un joli Bourg tout auprès, tel qu'on le voit icy. Autant que je le pus remarquer, il n'étoit pas si bien fourni de canon que l'autre. Nous en estimâmes le nombre à environ trente pieces, dont la plûpart pouvoient porter jusqu'à l'autre rive, nonobstant la pesanteur des boulets de pierre dont on les charge ordinairement, & dont le calibre est du moins de soixante livres. Au reste, ces canons sont poin-

pointez à fleur d'eau & obliquement, afin que ceux d'un des Châteaux n'endommagent point l'autre quand on les tire, ce qui arriveroit s'ils étoient pointez tout droit, parce que le trajet qui sépare ces deux Forteresses n'a pas plus d'un demimille.

Il y a des Auteurs qui croyent que ces deux Châteaux, & les Bourgs qui sont auprès, sont bâtis sur les ruïnes de deux anciennes Villes, *Sestos* & *Abydos*, dont ils ont même retenu les noms; puisque celuy qui est en Europe s'appelle *Sestos*, & celuy qui est en Asie *Abydos*; quoy qu'il en soit, ce sont les deux Clefs de Constantinople, dont ils ne sont éloignez que de cinquante milles d'Italie, & il ne passe là aucun Vaisseau qui ne soit visité. (*a*)

Nouvelles Dardanelles.

Le matin, environ sur les dix heures, nous nous

(*a*) *Seste* & *Abyde* étoient deux Villes connuës, surtout par l'Histoire de Hero & de Leandre, dont Ovide a écrit les avantures dans ses Epitres. On sait que Leandre étoit obligé de passer ce Détroit à la nage pour aller voir sa Maîtresse, qui mettoit un Fanal sur le haut de sa maison pour l'avertir qu'elle l'attendoit, & qu'une tempête, qui s'éleva dans le tems qu'il passoit l'ayant fait perir, les flots portérent son corps au pied de la Tour où demeuroit sa Maîtresse. Rien n'est plus touchant que la Lettre qu'Ovide fait écrire à Hero, qui se plaint du retardement de Leandre, ce Poëte ayant peint avec une vivacité, dont luy seul étoit capable, tous les mouvements que la crainte & l'impatience peuvent produire dans le cœur d'une Amante.

nous remîmes à la voile, & nous passâmes les deux nouveaux Châteaux, qui sont éloignez des vieux d'environ quatre heures. Ils sont de même que les autres, des deux côtez du rivage, mais le trajet y est bien plus large, ayant au moins cinq quarts de mille; desorte que si l'on vouloit tâcher de les canoner, on ne pourroit tout au plus y atteindre qu'à la faveur du vent. (a)

Celuy d'Europe est situé sur la pente d'une Montagne, & accompagné d'un Bourg raisonnablement grand, tel qu'on le voit representé icy. L'autre, qui est en Asie, est dans la Plaine, & il a pareillement un Bourg à côté. Le Canon de ces Châteaux est aussi pointé à fleur d'eau. Mais au reste ils ne sont ni l'un ni l'autre d'une grande force, n'ayants qu'une simple muraille, sans fossez & sans bastions.

Près de cet endroit est ce fameux Détroit, que les Anciens ont nommé l'Hellespont, à cause

Particularitez touchant l'Hellespont.

(a) Pour bien entendre ce que l'Auteur dit dans tout ce Chapitre, il faut savoir que ce Détroit de Mer, ou Xerxès Roy de Perse jetta un Pont de bâteaux, pour faire passer son armée en Grece, a deux noms anciens & deux noms modernes. On l'appelloit Hellespont, comme qui diroit la Mer d'Hellé, ou Détroit de *Seste* & d'*Abyde*, à cause des deux Villes qui étoient sur les bords de la Mer des deux côtez. Les deux noms modernes sont les Dardanelles & le Détroit de Gallipoli.

cause qu'Hellé fille d'Athamas Roy de Thébes tâchant d'éviter avec son frere Phrixus, les embûches d'Ino leur belle-mere, y perdit la vie. Il s'appelloit autrefois le Détroit de Seste & d'Abyde, mais aujourd'huy il porte le nom des Dardanelles, ou de Détroit de Gallipoli. Ce fut icy que les Turcs passerent la premiere fois d'Asie en Europe, & que Xerxès Roy de Perse fit faire un Pont de bâteaux pour faire passer en Grece l'armée nombreuse qu'il menoit avec luy.

Lemnos. Aprés que nous eûmes laissé les nouveaux Châteaux nous passâmes *Lemnos*, qui est le lieu où les Poëtes feignent que Vulcain tomba & se rompit la jambe, lorsque son pere Jupiter le fit culbuter du haut de l'Olimpe. Cette Isle est vis-à-vis de *Troye*, & entre deux on voit l'Isle de *Tenedos* & la ville *Tinda*, qui est au pied d'une Montagne sur le bord de l'eau.

Environ midy nous vinmes au païs de Troye, mais nos Matelots, qui étoient tous Grecs & qui demeuroient à Chio, eussent bien voulu s'exempter de tourner de ce côté-là, à cause que le vent grondoit un peu. C'est pourquoy, prenant leur cours pour passer entre *Lemnos* & *Tenedos*, ils vouloient aller droit à Chio, nous voulants faire accroire qu'on ne pouvoit aborder à terre sans courir risque de faire naufrage. Mais je leur dis résolument que s'ils ne

ne nous mettoient à terre, ils ne devoient pas s'attendre de reçevoir à Smyrne l'argent qu'on leur avoit promis, parce que nous avions loüé expressément cette barque, afin de nous faire descendre pendant le chemin dans les endroits où nous voudrions. Ainsi on tourna la prouë de ce côté-là, & après que nous fûmes descendus à terre mes deux camarades & moi, avec quelques-uns de nos Matelots, pour voir si nous n'aperçevrions point quelques restes des belles Antiquitez de cette ville, la premiere chose que nous remarquâmes sur le bord de la mer fut une espece de bassin, dont le fond étoit fort bas & dont le circuit ne contenoit pas plus d'un mille d'Italie. C'étoit sans doute un Havre, comme on le peut juger par les morceaux de Colomnes qui en restent, où l'on attachoit les Navires & les Galeres, de la même maniere que j'en avois déja vû à Delos. Troye.

Environ une bonne demi-lieuë avant dans le païs, je vis sur une montagne les restes d'un vieux bâtiment, mais qui étoit tellement ruïné que je ne pûs reconnoître ce que ce pouvoit avoir été : Et passant encore plus avant, nous rencontrâmes diverses ruïnes & plusieurs morceaux de grosses colomnes. Quand nous eûmes marché environ deux heures, nous rencontrâmes les ruïnes d'un bâtiment

qui doit avoir été d'une prodigieuſe étenduë ; comme il étoit aiſé de l'inferer de la ſymmétrie de quatre Portes qui ſont encore de bout, dont la hauteur étoit de quarante-cinq pieds, outre ce qu'il y avoit encore de muraille au-deſſus, dont l'épaiſſeur étoit de cinq braſſes. La Porte de l'entrée étoit encore preſque dans ſon entier, & étoit de pierres extrêmement groſſes qui étoient jointes enſemble. Je trouvay auſſi à ce bâtiment quantité de petites Portes, tant par-dedans que par-dehors tout autour. Je vis auſſi à côté une muraille aſſez entiere, à laquelle je comptay quatorze Portes d'une raiſonnable grandeur. La longueur de ces ruïnes étoit de cent trente pas, & la largeur de cent. J'en pris auſſi-tôt un deſſein par les deux côtez, tel qu'on le voit dans cette figure. Autant que j'en puis juger, il faut que ç'ait été un Temple, dont l'intérieur conſerve encore beaucoup de reſtes de ſon ancienne beauté : Mais à tous ces vieux bâtiments, je ne trouvay aucune ſculpture, ni rien à quoy je pûſſe connoître quel ordre d'architecture ce pouvoit être. Je vis ſeulement un morceau de pierre où il y avoit quelques fueillages, ce qui fit que je l'emportay avec moy, comme un Monument de cette ancienne Troye ſi fameuſe autrefois, afin de le joindre aux autres reſtes d'Antiquité que j'ay ramaſſées dans

mes voyages. J'eusse bien voulu encore entrer plus avant dans le païs, & j'eus un sensible regret de ce qu'il en falloit partir si-tôt : mais mes camarades ne voulurent pas s'engager plus avant dans un quartier dont la méchanceté des habitants ne nous étoit pas inconnuë.

En retournant, nous trouvâmes encore plusieurs morceaux d'Antiquitez, dont je dessinay quelques-uns qu'on voit icy.

En effet, la curiosité m'a souvent fait entreprendre des choses dont je n'envisageois pas assez bien le danger, & l'envie que j'avois de visiter les restes de Troye nous auroit coûté fort cher, si nous eussions fait quelque mauvaise rencontre ; mais par bonheur nous ne vîmes pas un seul homme. Cependant la peur nous saisit tellement à nôtre retour, que nous arrivâmes au bord de la mer pleins de sueur, & que nous rentrâmes bien vîte dans la barque, mettant en même-tems la voile au vent.

Nous aurions été encore bien plus fâchez qu'il nous fût arrivé quelque mauvaise rencontre, si nous eussions sçû alors, comme nous l'avons apris depuis par quelques Sçavants, que tout ce que l'on voit aujourd'huy dans ce lieu là, n'est point assûrément de l'ancienne Troye, mais les restes de ce que les Romains

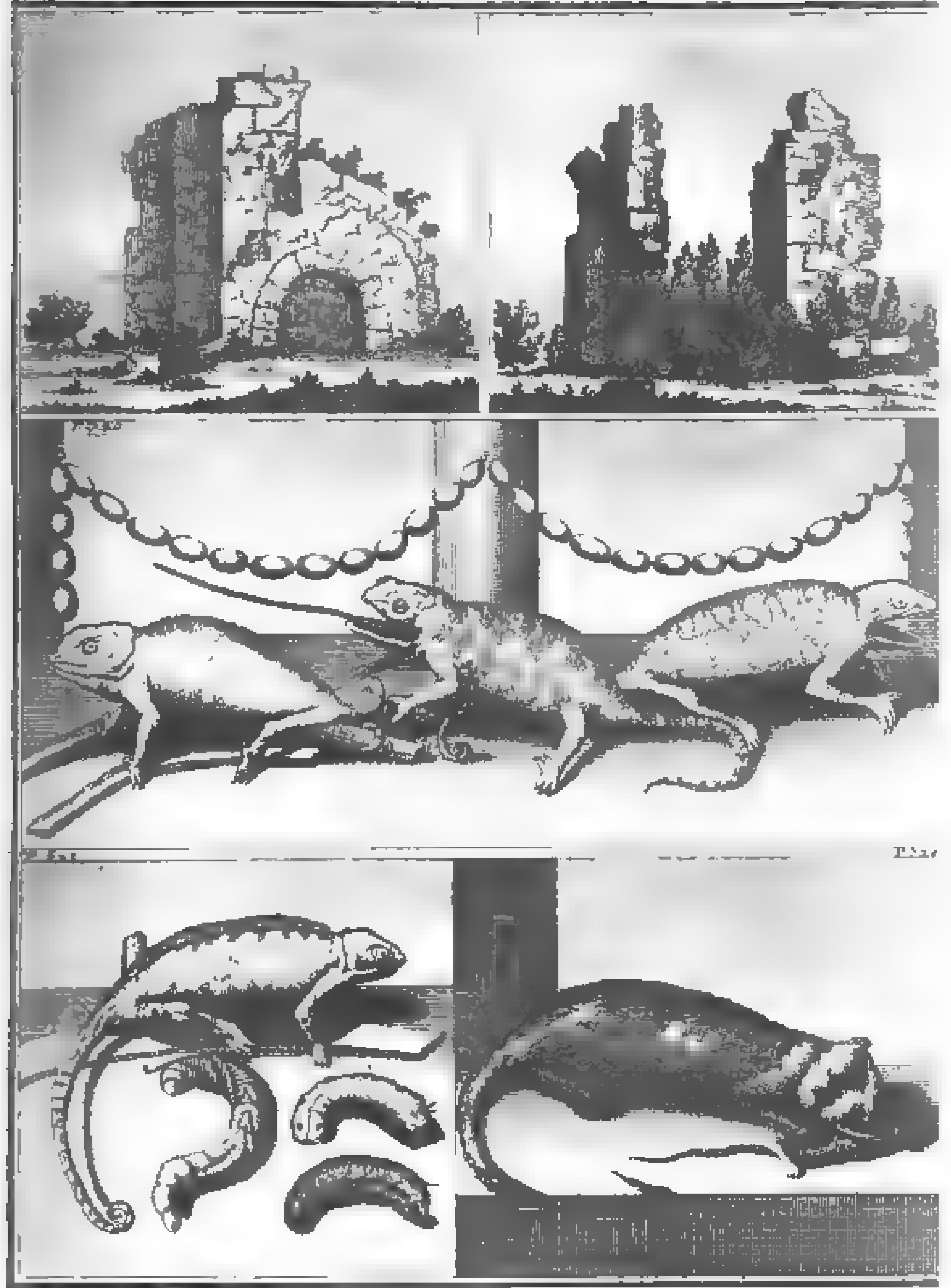
y ont bâti long-tems depuis la ruïne de cette ancienne ville.

Il étoit cinq heures après-midy lorsque nous partîmes de Troye, prenant nôtre cours vers *Bababarnoue*, comme qui diroit *Nez du Pere*; c'est une Pointe de terre en Asie, sur laquelle est le Château de *Molva*, vis-à-vis du bout de l'Isle de Mitylene. La plûpart des vaisseaux y viennent, comme dans une retraite assurée pour y passer la nuit pendant les mauvais tems. Il y a à ce *Bababarnouë* un de leurs Saints qui y est enterré; on le nomme *Baba*, qui signifie Pere. Les Barques y jettent toûjours quelque morceau de pain: mais les Plongeons, qui y sont en grande quantité, en emportent la meilleure partie.

Bababarnoué.

Nous passâmes la nuit en cet endroit, où nous fûmes joints par un autre vaisseau qui venoit aussi de Constantinople & par quelques barques de pêcheurs, qui nous donnérent à bon marché les plus belles *Barbonnes* que j'aye jamais vûës. C'est un poisson qui se prend dans la Mer, mais qui en bonté ne le cede point aux Perches, & qui s'apprête de la même maniere. Il étoit encore environ une heure & demie avant Soleil couché, mais comme tout le monde avoit grande faim, chacun se mit en devoir pour apprêter nos *Barbonnes*, & nos Matelots mirent la main à l'ouvrage d'une

ROUINE de TROJA



d'une maniere si agréable & si bouffonne, qu on ne pouvoit s'empêcher de rire, ajoûtez à cela que le Cuisinier, qui avoit grand mal aux dents, étoit bridé d'un torchon à demi usé qui lui faisoit une plaisante mine. Nôtre poisson fut rôti à une broche faite d'un cerceau, & telle qu'étoit la broche, telle fut aussi la cheminée & tout le reste des ustensiles de la cuisine. Mais tout ce bizarre appareil ne nous empêcha pas de souper avec grand appetit, & de trouver un goût délicieux au poisson qu'on nous servit.

Le lendemain, à neuf heures du matin, nous remîmes à la voile, & nous tirâmes vers l'Isle de Mitylene. Cependant il se leva un vent terrible, & la mer commença à être si agitée, que quelques-uns de nos Matelots ne pûrent s'empêcher de verser des larmes; car les Grecs, qui sont de grands causeurs lors qu'ils sont à terre, mais de fort mauvais Marins, & qui se croyent perdus dès qu'ils ne voyent plus la Terre, ne sachant pas où les vagues les doivent jetter. C'est ce qui nous obligea de nous offrir à leur aider à faire la manœuvre, & à leur faire honte de leur peu de courage, par de si fortes raisons qu'on leur remit le cœur au ventre. Ainsi chacun se remit à faire sa fonction, & une heure & demie après Soleil couché nous arrivâmes au Port de Mitylene.

Cette

Mytylene. Cette ville, qui porte le même nom que l'Isle, est raisonnablement grande, & elle a au haut, sur une montagne, un assez gros Château & qui n'est pas peu fort. Il est ceint d'une double muraille, & mieux peuplé que la ville même. Celle-cy est considérable à cause de deux beaux Ports. Tout le païs d'alentour est fort agréable, comme on le peut voir par la representation que j'en donne icy.

Avis au sujet de quelques Corsaires de Tripoli. Comme nous étions à Mitylene, nous fûmes avertis que trois Corsaires de Tripoli se tenoient autour de ces Côtes. Nous en avions ouy dire quelque chose à Constantinople, & Monsieur Coljers Ambassadeur me conseilloit pour cela de prendre mon chemin par terre; mais m'étant informé un peu exactement de ce qui en pouvoit être, on me dit qu'ils étoient sortis de ce parage.

Mais les Turcs de la Doüane nous avertirent qu'il y avoit bien vingt *Barbarosses*, qui se tenoient là pour tâcher de vendre ce qu'ils avoient pris avec les Corsaires de Tripoli; (car il n'y avoit guéres qu'ils avoient pris un Navire de Gennes & un de Venise) & pour cela ils nous conseilloient de nous tenir sur nos gardes, de peur de tomber entre leurs mains.

Il ne se passa pas aussi beaucoup de tems sans que quelques-uns de ces *Barbarosses* vinsent sur le

le rivage où nous étions, pour tâcher de favoir quand nous nous proposions de partir, afin de nous poursuivre ensuite avec quelqu'un de leurs vaisseaux. C'est pourquoy, comme nous n'étions pas en paix avec ceux de Tripoli, nous jugeâmes que le plus sûr étoit de nous mettre à la voile dès qu'ils se seroient éloignez de nous, parce qu'il faisoit un bon vent, par le moyen duquel nous pouvions tellement avancer, que quand ils s'informeroient de nous, ils ne pûssent pas aisément nous joindre. Nos Grecs étoient si remplis de crainte, que nous eûmes assez de peine à les faire résoudre de partir, tant en les menaçant que nous ne leur donnerions pas un sol, qu'en leur promettant de leur augmenter la somme dont nous étions convenus avec eux. Nous mîmes donc enfin à la voile, & bien-tôt après environ midy, nous nous trouvâmes hors de la vûë de la ville & de l'Isle.

La raison qui faisoit que nos Grecs n'osoient partir pour éviter ces Corsaires, c'est que lors qu'ils tombent entre leurs mains, ils s'attendent d'en reçevoir plusieurs coups de bâton, & beaucoup de mauvais traitements, outre la perte de leurs vaisseaux & de leurs biens.

Fotia Vecchia. Environ cinq heures nous passâmes la ville de *Fotia Vecchia*, c'est-à-dire, la vieille *Fotia*, où il y a un assez beau Château ; & la nuit, sur les onze heures, nous jettâmes l'ancre Retour à Smyrne. devant le Fort de Smyrne avec beaucoup de joye.



CHA-

CHAPITRE XXXI.

Civilité de Monsieur van Dam Consul de la Nation Hollandoise à Smyrne, qui donne son logis & sa table à l'Auteur. Particularitez remarquables touchant les Cameleons. Autres sortes d'animaux. Rencontre extraordinaire d'un Esclave Turc qui avoit oublié sa langue maternelle.

L'Auteur va loger chez le Consul de Hollande.

LE jour ne fut pas plûtôt arrivé, que nous nous mîmes en chemin pour aller à Smyrne, où lorsque nous fûmes entrez j'allay aussi-côt rendre mes devoirs à Monsieur Jacob van Dam, Consul de la Nation Hollandoise, qui eut la civilité de m'offrir sa maison & sa table pendant tout le tems que je serois à Smyrne : outre cela j'en ay reçû, dans toutes sortes d'occasions, tant de marques d'amitié, que je croy être obligé d'inserer icy, quoy qu'après sa mort, ces marques publiques de ma reconnoissance.

Particularitez touchant les Cameleons.

Le loisir que j'avois alors me donna lieu d'examiner quelques curiositez naturelles. Je trouvay l'occasion d'acheter quelques Cameleons, parce que je voulois savoir par expérience combien de tems on les pouvoit garder en vie. J'en avois ordinairement quatre

dans une grande cage, & je les laissois de tems en tems courir librement par la chambre. Je les portois même assez souvent dans une Salle qui étoit derriere la maison, où le vent qui vient de la Mer se jouoit agréablement, & alors je remarquois qu'ils étoient bien plus gais que de coûtume, & qu'ils prenoient plaisir à humer l'air frais qu'ils reçevoient continuellement dans leur gueule qu'ils tenoient toute ouverte.

C'est une chose qui passe pour constante parmi les Naturalistes que ces animaux vivent de l'air, & c'est en effet ce que l'expérience confirme, car je n'ay jamais vû les miens ni boire ni manger, si ce n'est qu'ils avaloient quelques mouches, comme je le diray dans la suite.

C'est aussi une vérité, qu'ils changent fort souvent de couleur. Je les en ay vû quelquefois changer trois ou quatre fois dans l'espace d'une demi-heure, sans qu'il y eût autour d'eux aucune couleur à laquelle on pût attribuër ce changement. Lorsque cela arrivoit je les peignois aussi-tôt, ou avec une simple détrempe, ou à l'huile. Les couleurs qu'ils prenoient pour l'ordinaire étoient un très-beau verd, mêlé de petits points ou taches jaunes, si joliment parsemées qu'on ne les pourroit pas mieux faire avec le pinceau; quel-

que-

quefois aussi ils ont des taches brunes, & elles sont aussi répandues par tout le corps jusqu'à la queuë. D'autres fois ils prennent une couleur brune, semblable à celle des taupes. Je peignis tous ces divers changements sur celuy des Cameleons, qui changeoit le plus souvent & avec le plus de varieté. Leur couleur ordinaire est le gris de souri, & leur peau est fort mince & presque transparente. La plûpart du tems ils prennent une couleur semblable à celle du lezard. Mais pour ce qui est de ce que l'on dit ordinairement qu'ils prennent les couleurs de toutes les choses sur lesquelles on les met, l'expérience m'a appris que les Naturalistes se trompent en cela, puisqu'il faut du moins en excepter le rouge & quelques autres couleurs. Il faut pourtant que j'avouë que j'apperçûs un jour un changement à cet égard qui fut assez remarquable. Il arriva qu'étant revenu un peu tard au logis, je ne trouvay point dans ma chambre un de mes Cameleons, & c'étoit même le plus beau de tous. Comme je ne voulois pas me coucher sans l'avoir trouvé, nous nous mimes deux à le chercher pendant plus d'une demi-heure, quand enfin nous le trouvâmes attaché à une robe de chambre, ou veste de toile blanche, qui crochée à un porte-manteau, pendoit jusqu'à terre; ce Cameleon étoit monté tout

le

le long, & il paroissoit aussi blanc que la toile même, tellement qu'on avoit de la peine à le discerner d'avec elle. Ce fut-là le changement le plus surprenant que j'eusse encore vû, j'entends par rapport à prendre les couleurs des choses sur quoy on les met.

Je n'en ay jamais pû conserver en vie plus long-tems que cinq mois, & la plûpart même moururent dans l'espace de quatre.

J'avois la curiosité de savoir en quoy consistoient leurs entrailles; j'en ouvris un, & j'y trouvay trente-un œufs de la grosseur de ceux des petits oiseaux; ils étoient tous attachez les uns auprès des autres à un espece de fil; mais je n'y vis point d'entrailles ni rien qui y ressemblât. Ce fut le plus beau de mes Cameleons où j'en trouvay ce nombre, dans les autres je n'en trouvay pas plus de vingt.

La langue est ce qu'ils ont de plus remarquable, car elle est aussi longue que tout leur corps. C'est avec elle qu'ils prennent les mouches, ce que les Naturalistes ont aussi remarqué; voicy comme cela se fait. Le Cameleon se tient sans se remuer, & lors qu'il vient une mouche il tire sa langue extrêmement vîte, prend la mouche de la pointe, & l'avalle; sa gueule qu'il a fort grande, & qu'il tient toute ouverte, lui est fort propre pour cela. On en peut juger par la peinture que je donne icy d'un

d'un qui a la gueule ouverte. On croit qu'il y a au bout de cette langue une humeur visqueuse, à laquelle la mouche demeure attachée, mais ma pensée est qu'il l'attrappe de la pointe de sa langue, de laquelle il l'enveloppe & la porte ainsi dans sa gueule. Ils ont encore une autre maniere de prendre les mouches, comme je l'ay oüy dire à d'autres, mais sans que je l'aye expérimenté; c'est de se tenir comme s'ils dormoient, & d'étendre la langue tout le long de leur corps jusqu'à la queuë. Les mouches, qui comme chacun sçait, aiment tout ce qui a quelque humidité, viennent se poser dessus, cependant le Cameleon demeure toûjours immobile; mais quand il sent qu'il y en a un assez grand nombre, il retire sa langue d'une telle vîtesse qu'il n'en échape pas une.

Quand ces petits animaux veulent descendre de quelque endroit haut, dans un plus bas, ils avancent avec une grande circonspection, premierement un des pieds de devant vers le bas, & ensuite l'autre, ce qu'ils font après des pieds de derriere, se prenant cependant à ce qu'ils peuvent avec leur queuë, afin de marcher plus ferme, ils la laissent ainsi couler jusqu'à ce qu'ils soient au bout, & quand ils ne peuvent encore après cela atteindre à terre, ils se laissent tomber tout-

d'un-

d'un-coup. Leur marcher est très-lent, & leur grandeur telle qu'elle est representée dans la figure, où l'on peut voir aussi la langue & les petits œufs, avec quelques changements que j'y ay remarquez; tout cela a été dessiné d'après nature sur l'un de mes Cameleons, dont je donne aussi la figure & que je garde encore.

Il y en a qui prétendent que le Cameleon a toûjours la gueule ouverte, mais je n'ay remarqué cela que fort rarement, & presque jamais, sinon lorsque je le portois dans un endroit où il pût prendre l'air à son aise. Alors il ouvroit sa gueule le plus qu'il pouvoit, & il montroit, par ses divers mouvements, & par les changements continuels qui lui arrivoient, le plaisir qu'il y prenoit. Les yeux de ce petit animal sont ronds, noirs & fort petits; & ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'ils en tournent un d'un côté, & l'autre d'un autre, desorte qu'ils peuvent en même-tems regarder en haut & en bas.

Petite bête qui mange les souris.

Je trouvay aussi le moyen d'avoir une petite bête, qui prend les souris & qui les mange; elle étoit de la grosseur d'une belette, d'un jaune tirant sur le gris, avec des taches noires, comme on peut le voir par la Figure. J'y prenois d'autant plus de plaisir, que cette petite bête est fort rare, & je la garday longtems en vie.

Je

Je pourrois encore parler icy de plusieurs autres sortes d'animaux extraordinaires; mais comme ils sont devenus communs par les fréquents voyages des Hollandois dans ce païs, je n'en diray rien icy. J'ajoûte seulement dans la figure quelques vers de terre assez curieux & qui étoient tachetez de verd & de gris. Vers de terre.

Un jour que je me promenois sur le bord de la Mer, on me montra un jeune homme, qui encore qu'il ne sçût pas un mot de Hollandois, se disoit pourtant de Hollande, & vouloit passer pour tel. Il n'étoit arrivé que de ce jour-là, & il avoit été long-tems Esclave chez les Turcs, ensuite de quoy il avoit obtenu sa liberté, avec une attestation de son Patron, de ses bons & fidéles services. Il y avoit alors quelques Vaisseaux Hollandois qui étoient tout prêts de partir. Il y arrêtoit tellement ses yeux, qu'il étoit aisé de remarquer le grand desir qu'il avoit de retourner dans sa Patrie. Je l'abordav, & lui parlay pour savoir ce qui en pouvoit être. Je lui demanday s'il étoit Hollandois, il répondit qu'ouy, en langue Turque. Là-dessus je lui dis qu'il parlât donc Hollandois avec moy, il répondit dans la même Langue, qu'il ne pouvoit; qu'à l'âge de neuf ans il étoit tombé dans l'esclavage, nommant le Vaisseau dans lequel il étoit lors qu'il fut pris, & où il étoit Garde de la cham-

Rencontre surprenante d'un Esclave qui avoit oublié sa langue maternelle.

chambre du Capitaine ; qu'ayant été vendu il avoit été emmené bien avant dans le païs, & que depuis cela il n'avoit jamais oüy parler Hollandois, desorte que cette Langue lui étoit devenuë tout-à-fait étrangere, jusques-là qu'il ne pouvoit y répondre un seul mot ; mais qu'il pouvoit pourtant tout entendre, &c. J'étois alors avec un de mes compagnons de voyage qui étoit venu avec moy de Constantinople, & qui parloit fort bien la Langue Turque, desorte que nous lui parlâmes de diverses choses ; mais quoyque nous pûssions faire, nous n'en pûmes jamais tirer un mot de Hollandois, ce qui me fit soupçonner qu'il se vouloit faire passer pour Hollandois, afin de joüir du benefice du Convoy, & d'être appuyé de la Nation, lorsque le cas y écherroit, & j'en dis ma pensée aux autres. Le jeune homme ayant compris ce que je voulois dire demanda une plume & de l'encre (car il avoit appris à écrire dans sa jeunesse) afin de faire voir qu'il étoit véritablement Hollandois, & il écrivit en effet ce qu'il avoit à nous dire sur ce sujet. Cela nous parut si étrange, que je lui demanday s'il vouloit venir avec moy chez le Consul, à qui je recitay ce qui nous étoit arrivé. Celui-cy, qui n'avoit pas moins de curiosité que moy à cet égard, le fit venir chez lui, & appella un de ses Janissai-

res

res qui avoit été Esclave en Espagne, auquel il donna ordre de parler avec nôtre homme, & de savoir de lui de quel païs il pouvoit être. Le Janissaire rapporta, qu'à en juger par son parler, on auroit raison de le prendre pour un Turc, mais qu'on pouvoit bien pourtant ajoûter foy à ce qu'il disoit, parce qu'il étoit tombé dans l'esclavage de fort bonne heure. Le Consul l'envoya donc à la Cuisine avec ordre de le retenir dans sa maison, parce qu'il vouloit éprouver s'il auroit quelque facilité à apprendre l'Hollandois. Et comme il y avoit quelques-uns des domestiques qui parloient souvent Flamand, il ne se passa pas trois jours que l'Esclave commença à écorcher les mots, & à confirmer ainsi ce qu'il avoit donné à entendre dès le commencement. Cependant, à la recommandation du Consul, il fut mis sur le rôle des Matelots par le Commandant, & on lui donna des habits & tout le reste de l'équipage. On le mit donc sur le vaisseau, mais à condition qu'il reviendroit à terre au bout de sept ou huit jours, afin de voir comment se tourneroit son langage. L'expédient fut fort bon, car huit jours après, étant revenu chez le Consul, sa langue s'étoit tellement déliée à force de parler avec les Matelots, qu'on pouvoit fort bien reconnoître qu'il étoit Zelandois, natif de *Tervére*. Tout
 le

le monde trouva fort extraordinaire qu'une personne pût oublier sa langue maternelle jusqu'à ce point ; mais on en avoit un exemple devant les yeux, dans lequel je ne crois pas qu'on doive soupçonner qu'il y eût la moindre fraude, vû l'exactitude avec laquelle nous examinâmes toute cette affaire. (a)

(a) Je ne vois pas qu'il y ait rien de si extraordinaire dans le Phœnomene, le cerveau d'une personne de neuf ans étant extrêmement tendre & les fibres très-molles, toutes les images que les mots de la langue de ce jeune homme y avoient tracées furent aisément rebouchées, & il s'y en forma d'autres de l'idiôme des personnes avec lesquelles il se trouva obligé de vivre. Cependant, comme il restoit quelques traits de ces anciennes idées, des que les esprits animaux vinrent à y rentrer & à les r'ouvrir, il se trouva en état de r'apprendre sa Langue avec beaucoup plus de facilité qu'une autre personne à qui elle auroit été entierement nouvelle. C'est ainsi qu'il arrive souvent que nous nous ressouvenons des choses que nous avions oubliées depuis plusieurs années, parce que la trace qui en conservoit l'idée s'étant rebouchée, il peut se faire que les esprits animaux qui coulent auprès y rentrent & la r'ouvrent.

CHAPITRE XXXII.

Résolution prise d'aller à Jerusalem. Départ de Smyrne. Breve description de Fetia Nova. Ceremonies qu'on observe dans la reception d'un Renégat qui embrasse la créance Mahometane. Situation de Porto Palermo. Coloquint. Description de l'Isle & de la ville de Chio, Stanchio ou Isola longa, & Rhode. Situation de Tyr. Arrivée à Damiette. Etrange rencontre avec quelques Arabes, &c.

LORS que j'étois en Italie j'avois toûjours eu une grande envie d'aller à Jerusalem, & ce même desir m'ayant repris depuis quelque-tems, & même avec plus de passion que jamais, je me preparay à faire ce voyage avec Roger de Cleves, qui avoit aussi demeuré quelque-tems chez le Consul, & qui avoit envie d'aller dans l'Isle de Chypre. Le Consul, qui nous avoit déja comblé de ses bienfaits, eut encore la bonté de nous pourvoir abondamment des vivres necessaires pour nôtre voyage. Nous nous proposions donc de partir le 9. Février : mais un orage, qui dura tout le jour, nous empêcha d'executer nôtre dessein, & comme il continua encore le lendemain, on vit tant d'eau à Smyrne qu'on autoit

Résolution prise d'aller à Jerusalem.

auroit pû fort aisément aller dans la ville en bâteau, sur-tout dans la ruë des Francs, où il y en avoit au moins quatre pieds de haut, ce qui n'étoit point arrivé de mémoire d'homme. L'onziéme au matin il fit beau tems, ce qui nous obligea de partir si promptement, que nous n'eûmes pas le tems de prendre congé de personne que de ceux de la maison, parce que le vaisseau sur lequel nous devions nous embarquer étoit tout prêt de mettre à la voile. En effet, dès que nous y fûmes entrez, nous sortîmes du Port. Nôtre vaisseau étoit un *Londre*, qui est une espece de Navire de Turquie, monté de deux pieces de Canon & de quatorze Barces ou petites pieces; il étoit fourni de quarante rames, desorte qu'il égaloit à peu près l'équippage ordinaire des Galeres, qui en ont rarement plus de soixante, & il y avoit en tout soixante-dix hommes, la plûpart Grecs, & le reste Turcs. Nous avions d'abord le vent Sud-Est, mais il tourna bien-tôt au Nord, & ensuite au Nord-Ouest, ce qui nous obligea de louvoyer long-tems auprès de la ville. Peu de tems après-midy nous jettâmes l'ancre au-dessous du Fort de Smyrne, ou le Capitaine Grasilie étoit arrivé, il venoit de Marseille, & il y avoit long-tems qu'on l'attendoit, & même la Nation Françoise le croyoit perdu, parce que le bruit avoit couru que son vaisseau

Départ de Smyrne.

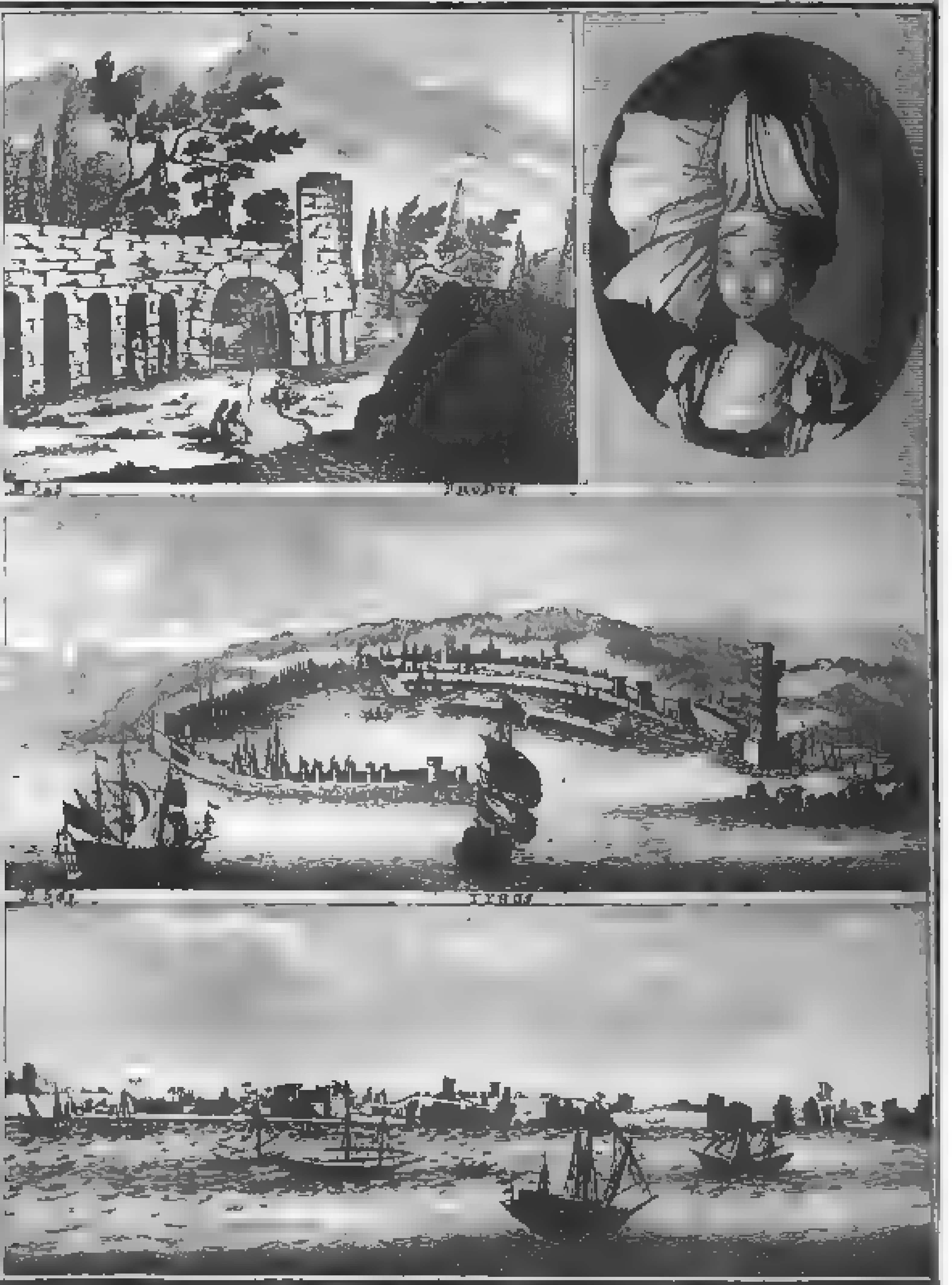
ſeau avoit été pris par les Corſaires de Tripoli & mené à Rhodes. Nous chargeâmes quelques barques de leſt, & le matin nous nous remîmes à la voile comme la Lune ſe levoit. Le vent étoit alors preſque Nord, & n'étoit pas trop ferme; mais quand nous fûmes venus environ le *Com des chevaux*, ou les *Iſles Angloiſes*, nous eûmes un vent ſi impétueux qu'il falloit que nous euſſions toûjours la corde de la voile à la main. Cet orage fut ſuivi d'un calme ſi ſubit & ſi grand, que nous allâmes tantôt de çà, tantôt de là, & que nous ne fîmes que tourner ſans avancer, deſorte que nous ne pûmes doubler le Cap de Calberno avant la nuit, parce que le vent venoit du Sud. Ainſi nous réſolûmes d'entrer à *Fona* ou *Foya Nova* par le peu de vent qu'il faiſoit, nous y jettâmes l'ancre à quatre heures après-midy, à ſept braſſes & demie d'eau. Le 13. quelques-uns de nos Matelots qui étoient allez à terre, revinrent à bord, & ils nous rapportérent que les habitants avoient vû de deſſus la montagne ſix vaiſſeaux au-deſſus de la pointe Septentrionale de l'Iſle de Chio, & que ce pouvoit bien être des Corſaires Turcs. Cependant, comme le vent étoit contraire, nous demeurâmes en cet endroit, ce qui me donna occaſion d'aller voir la ville.

Elle eſt ſituée dans l'Æolie près des frontie- Fota Nova.
res

res de la Province de Lydie, nommée autrefois Cuma. Les murailles dont elle est environnée sont fortifiées de quelques Tours ; & j'aurois dessiné deux de ses Portes, qui sont fort belles, sans la crainte que j'eus que les Turcs ne me fissent quelque avanie, dans un païs où ils passent pour être fort méchants. Elle a aussi deux Ports très-commodes, dont la profondeur est telle qu'un navire peut, sans que rien l'empêche, aborder jusqu'au rempart. La ville est petite, mais abondante en poisson, & elle compte jusqu'à quatre petites Isles au Nord-Ouest, mais qui ne sont point habitées ; les Grecs ont dans une de ces Isles une petite Eglise dédiée à S. Georges, où les gens de Mer de ce païs-là font dire la Messe lors qu'ils y abordent. Hors des murailles de la ville on voit quelques Fontaines à la maniere des Turcs. J'ay dessiné cette ville, & un Aqueduc qui est à l'Orient, auprès d'une de ses Portes, dans un lieu très-agréable à voir.

Cet Aqueduc sert à conduire l'eau de la Montagne dans la ville. Je trouvay qu'il avoit cent quatre-vingt Arcades dans sa longueur; il y avoit au haut des Canaux fermez, & entre deux plusieurs Balances pour faciliter le mouvement de l'eau. Ces Arcades sont larges de huit pieds & hautes de douze, & avec les Balances elles en ont dix-huit, desorte que

l'eau



l'eau monte dans les Balances six pieds plus haut que ne sont les Arcades.

La montagne des environs n'est presque qu'une roche mêlée de quelque peu de terre qui n'est presque remplie que d'arbrisseaux. Dans le fond, qui seroit propre à être cultivé, on voit peu d'herbages, parce que ce qui y croît est continuellement emporté par les Galeres qui y abordent, ce qui est cause que les habitants du lieu ne veulent pas se donner la peine de cultiver cette Terre.

Le 15. au matin, comme le Soleil se levoit, nous aperçûmes un Vaisseau qui sembloit prendre sa route vers le Port, mais quand il fut auprès, il déploya le Pavillon Anglois, & tournant au Sud-Oüest il alla en louvoyant vers le Golphe de Smyrne.

Ce jour-là il y eut un Renégat qui se fit Mahometan, ce qui fut cause que les Turcs donnérent de grandes marques de joye. Ils le firent monter sur un cheval, & le promenérent ainsi par toutes les ruës de la ville à enseignes déployées & au son des Tambours & des Hautbois. Tous les Turcs, qui l'accompagnoient, avoient le sabre à la main & le fusil sur l'épaule, dont ils faisoient feu de tems en tems, & jettoient de grands cris de joye, à cause du nouveau Proselyte qu'ils avoient fait.

Ceremonies qui s'observent à la reception d'un Renégat.

Comme le vent ne nous devenoit point fa-

vorable, nous fûmes obligez de demeurer icy jusqu'au 21. que nous levâmes l'ancre la nuit à trois heures, & nous nous remîmes en Mer par un vent Sud-Est : mais dès que nous fûmes vers le Cap de Calberno, le vent du Sud recommença à soufler, ce qui ne nous empêcha pas cependant de continuër nôtre route, dans l'espérance que nous avions de passer entre les Isles de Spalmadori & de Chio ; mais comme nos efforts furent inutiles, nous fûmes contraints, après bien des retardements, de relâcher au pais de *Calberno* à quatre heures après-midy, où nous moüillâmes à *Porto Palermo*, que les Grecs appellent *Garillima*, à quatorze brasses d'eau.

Porto Palermo.

C'est un Port très-beau & très-agréable, il est rond & tout environné de montagnes. Nous n'y fûmes pas long-tems en repos, car environ deux heures avant que le Soleil se couchât, nous apperçûmes deux vaisseaux au-dessus de la pointe Septentrionale de Chio qui venoient à nous en tournoyant ; comme nous jugeâmes par leur manœuvre que c'étoit des Corsaires, nous nous tinmes prêts pour nous deffendre de dedans le Port, & nous envoyâmes des sentinelles armez sur la montagne, de peur de quelque-surprise. Mais ces deux vaisseaux allérent en louvoyant vers le Cap, marque qu'ils vouloient entrer dans le Golphe

de

de Smyrne, & alors nous jugeâmes que ce pouvoit être les deux vaisseaux qu'on attendoit de Rotterdam.

Chute malheureuse du Capitaine Michaëli.

A peine étions-nous revenus de la peur que nous avions euë, que nous tombâmes tout-d'un-coup dans une nuit obscure par un vent orageux, ce qui fut cause que nôtre Capitaine nommé Michaëli, voulant courir vers la prouë, pour voir si les cables des ancres étoient en bon état, rencontra par malheur une écoutille qui étoit ouverte, par où il tomba aussi-tôt en bas, & sa chute fut si rude, qu'à peine trouva-t-on en lui des marques de vie. On le fit mettre sur le lest dans l'endroit où il étoit tombé, il avoit une jambe rompuë & plusieurs autres blessûres, & il n'y avoit personne qui pût le soulager, ni qui eût quelque connoissance de la Medecine, desorte qu'il fallut qu'il attendît avec bien de l'impatience un Chirurgien qu'il ne pouvoit esperer de trouver que dans l'Isle de Chio.

Ce Capitaine Michaëli, qui étoit né à Napoli de Romanie, étoit âgé d'environ cinquante ans; c'étoit un homme d'expérience & de mérite, & qui avoit reçû plus de quarante blessûres à la guerre entre les Turcs & les Venitiens, ce qui étoit cause que nous prenions plus de part à la disgrace qui lui étoit arrivée.

Le 22. au matin nous levâmes l'ancre par un vent du Sud. Cependant un des Matelots, qui étoit demeuré à fonds de cale auprès du Capitaine, remonta en haut ; & comme nous lui demandâmes comment se portoit le malade, & s'il n'avoit point envie de manger quelque chose, lui offrant pour cet effet tout ce que nous avions pris avec nous, il nous répondit brutalement que le Capitaine ne pouvoit ni manger ni boire, parce qu'il ne pouvoit venir en haut pour faire ses affaires. Je ne pus pas m'empêcher de rire, & je lui demanday, s'il falloit pour cela qu'il demeurât sans prendre aucune nourriture. Le Grec, au lieu de me répondre, se prit à soûrire & s'en alla. Sans doute qu'il y avoit quelque mystere là-dessous, mais je ne pûs savoir ce que c'étoit.

Tout ce jour-là nous ne fîmes que louvoyer, tantôt d'un côté tantôt de l'autre, sans pouvoir venir jusqu'à Chio, desorte qu'aprés avoir passé Spalmadori, avec beaucoup de peine & de danger, nous vinmes deux heures devant

Coloquiti. Soleil couché moüiller à *Coloquiti* à trente-trois brasses d'eau : c'est un petit Golphe à trois lieuës de Chio, derriere un rocher, où les Grecs ont une Eglise. Comme nous craignions deux vaisseaux Turcs qui étoient à l'ancre prés de l'Isle que je viens de nommer, nous mîmes pied à terre cinq que nous étions &

nous

nous y allâmes par un chemin très-difficile, nous y arrivâmes, après bien des fatigues, sur les dix ou onze heures du soir, & nous logeâmes cette nuit dans la maison d'un Grec, qui étoit parent d'un de ceux que nous avions dans nôtre compagnie, qui nous y reçût d'une maniere fort honnête. Le lendemain matin nous allâmes chez le Vice-consul nommé *Joanni de Campus*, qui tenoit cette Place sous le Consulat de Smyrne. Il nous offrit sa maison, avec tout ce dont nous pourrions avoir affaire. Nous acceptâmes l'offre qu'il nous faisoit, & il nous fit bien voir que sa civilité ne consistoit pas seulement en paroles, mais aussi en effets, car tout le tems que nous demeurâmes chez lui il eut la bonté de me mener voir tout ce qu'il avoit de plus remarquable, tant dans la ville que dehors. Cependant je trouvay que les deux vaisseaux dont j'ay parlé étoient, l'un Corsaire de Tunis, ou Tripoli, & l'autre un vaisseau Marchand de Constantinople, qui étoient tous deux destinez pour Alexandrie. Il y avoit aussi dans le Port six Galeres & plusieurs autres vaisseaux. Le 24. nôtre *Londre* y entra aussi, & nous en tirâmes aussi-tôt nos hardes.

Arrivée à Chio.

On pouroît avec raison appeller cette Isle le Paradis de toute la Grece. Elle contient environ cent milles d'Italie, & est éloignée de l'Asie

Description de l'Isle & de la ville de Chio.

l'Asie de dix-huit, & de Smyrne d'environ cent. On y voit deux grandes campagnes, dont l'une est au Nord & l'autre au Midy, mais cette derniere est bien quatre fois plus grande que l'autre. Icy l'on compte six Baronnies, avec leurs Tours & leurs Fontaines; elles s'étendent du Midy au Couchant, leurs noms sont *Criva*, *Platani*, *Camucessato*, *Criaurissi*, *Ploia* & *Vestarcata*; ce sont des Places fort anciennes, & la derniere est belle & agréable.

Pour ce qui regarde la ville, qui porte le nom de l'Isle, elle est assez grande, mais longue & étroite; elle a deux Châteaux, le vieux qui est fort grand, & comme une petite ville, est marqué à la lettre A. Il n'y a que des Turcs qui y demeurent, & les Chrétiens n'oseroient jamais y entrer, à cause des soupçons & de la défiance des Turcs. Le nouveau est en bas sur le bord de la Mer. Celui cy n'est que médiocrement bâti, de peu d'importance, & marqué à la lettre B. mais il est environné de beaux Jardins plantez d'Orangers, de Citronniers, de Cedres, d'Oliviers, & de Vignes. Ils sont presque tous accompagnez de Pavillons, en maniere de Tours quarrées, & c'est-là que les habitants de la ville se retirent en tems de Peste. (*a*)

Outre

(*a*) A cette description de l'Isle de Chio, je vais ajoûter quelques remarques particulieres sur son état pre-

Outre la ville, l'Isle contient encore quatre-vingt-deux Bourgs & Villages, & entr'autres deux

sent & sur ses Antiquitez. Quoyque les Chrétiens du Rit Grec, qui y ont un Archevêque, y soient les plus puissants, il y reste cependant encore plusieurs Catholiques avec leur Evêque. Cette Isle appartenoit autrefois à la maison des *Justiniani* Génois, à qui *Androni Paleologue* Empereur Grec l'avoit donnée. Mais les Turcs s'en étant rendus maitres en 1565. contre la Foy des Traitez, ils l'ont toûjours gardée depuis. Les Venitiens s'en étants emparez en 1694. en furent chassez l'année d'après. Toute l'Isle est ordinairement divisée en deux parties; la Haute s'appelle l'*Apanomerée*, & la Basse *Catomerée*. Nôtre Voyageur assûre qu'elle est éloignée de la Côte d'Asie d'environ dix-huit milles; & nos Geographes disent, que le Canal qui la sépare de la Province de *Carasu* n'a que dix milles de large, dans l'endroit qu'on appelle le Passage. Difference assez considérable par rapport au peu d'etendue de ce Canal. Le Poëte *Ion*, qui a écrit des Tragedies, rapporte dans ses Monuments Historiques, que Neptune étant arrivé autrefois dans cette Isle, & ayant eu commerce avec une Nymphe, il arriva qu'au tems de son accouchement il tomba une grande quantité de neige, ce qui fit donner à l'enfant qui en nâquit le nom de *Chius*, que l'Isle a porté depuis. Quelques Siécles apres *Oenopion* arriva dans cette Isle avec cinq de ses fils, sçavoir, *Talus*, *Evanthe*, *Melane*, *Salagus* & *Athamante*, & s'en étant rendu maitre, y fonda sa petite Monarchie. Ce fut sous son régne que les habitants de l'Eubée y envoyérent une Colonie. Aprés la mort d'*Oenopion* & de ses enfants, *Amphclus*, de la ville d'*Hestice* dans l'Eubée, fut averti par l'Oracle d'aller s'y établir & de se mettre en possession de la Couronne.

deux nommez *Ellata* & *Vessa*, où l'on apprivoise les Perdrix, ce qui est une chose fort curieuse

Perdrix privées.

se

Et son arriére-petit-fils *Hector* en chassa les Abantes & les Cariens, qui faisoient ombrage à sa puissance. Ce Prince victorieux fit alliance avec les Ioniens, & étant allé dans l'Assemblée de leurs Etats, on lui donna un Trepied & on le déclara vainqueur. Voilà ce que rapporte de cette Isle l'Auteur que j'ay cité. Un autre événement a rendu aussi cette Isle fort célebre. La Grece se trouvant attaquée de la Peste qui la ravageoit, on envoya consulter l'Oracle de Delphes, qui répondit qu'on seroit délivré de la contagion aprés qu'Aristée auroit été sacrifier dans l'Isle de Chio, ce qui fut executé avec beaucoup de solemnité, & à son retour la maladie cessa. On prétend aussi que ce fut dans cette Isle que les Harpyes se retirerent, & que Calaïs & Zethes enfants de Borée, qui les poursuivoient sans relâche depuis la Bythinie, les en firent sortir & les chasserent jusqu'aux Strophades dans la Mer d'Ionie; c'étoit apparemment pour célébrer cet événement que les habitans de Chio portoient dans leurs Médailles la figure de ces Harpyes. On montroit aussi dans cette Isle le Tombeau d'Homere; mais plusieurs autres Villes, sur-tout celle de Salamine dans l'Isle de Chipre, lui disputoient cet avantage. Enfin, pour terminer les Antiquitez de cette Isle, je dois ajoûter icy qu'elle eut autrefois un grand differend avec les Eritréens, au sujet d'une Statuë d'Hercule. Cette Statuë, qui venoit apparemment d'Egypte ou de Phenicie, car l'Hercule qu'elle representoit ne ressembloit point du tout au fils d'*Alcmene*, fut trouvée sur une barque qui s'étoit arrêtée prés d'un Temple de Junon, également éloigné de Chio & du Port des Eritréens; ainsi chacun de ces deux peuples s'eforçant à l'enlever, *Phormion*,

se à voir. Ces Perdrix sont pendant le jour aux Champs, & vivent parmi celles qui ne sont point apprivoisées, mais le soir elles reviennent aux Villages. Le jour elles suivent les jeunes garçons, qui les appellent avec un sifflet, & les ramenent le soir aussi facilement qu'un troupeau de dindons.

Toute l'Isle a quantité de Lentisques, mais principalement aux environs du Bourg de Ry. On me disoit que dans les mois d'Août & de Septembre on fait des trous à ces arbres par où le Mastic, qui est la gomme qu'ils produisent, sort le long de l'écorce, & s'amasse au pied en forme de gâteau, que des personnes, qui sont là dans de petites huttes pour y prendre garde, ont soin de recueïllir & de conserver. Les habitants du païs savent ce qu'ils en doivent

mion, qui étoit un vieux pêcheur & aveugle depuis long-tems, persuada aux Eritréens ses compatriotes, de faire une corde des cheveux de leurs femmes, les assurant qu'ils tireroient par ce moyen la Statuë de leur côté. Les Dames Eritréennes ne voulurent point, sur le songe de ce bon homme, se défaire d'un ornement qu'elles conservoient avec beaucoup de soin; mais leurs Esclaves, qui étoient venuës de Thrace pour les servir, moins attachées à leur chevelure, se firent raser, & la Statuë d'Hercule fut aisement conduite dans le Port: on ajoûte que *Phormion* recouvra la vuë; ce qui marquoit que sa révélation n'avoit pas été feinte.

doivent donner par an au Grand Seigneur ; & ce qui leur en reste, ils sont obligez de le vendre à un certain prix au Fermier qui en a le Parti, sans qu'il leur soit permis de s'en défaire autrement. On se sert de ce Mastic à plusieurs usages ; c'est une espece de gomme blanche & dont l'odeur n'est pas desagréable. Les Grecs, & particulierement les femmes, en usent beaucoup, sur-tout à le mâcher ; & pour l'ordinaire elles en sont si infatuées, qu'elles en ont continuellement dans la bouche, ce qui les fait beaucoup cracher, & elles s'imaginent que cela sert à leur blanchir les dents & à leur rendre l'haleine plus agréable.

Ecole d'Homere.

A six milles de la Ville, du côté du Nord, on voit les restes de l'Ecole d'Homere. (a) Elle est taillée dans le roc, elle a des siéges tout autour & au milieu un petit Autel, le tout de pierre vive. Les murailles & la voute en sont rompues, & le reste fort gâté.

Du côté du Couchant, à sept milles de la Ville, il y a un Cloître fameux nommé *Niamoni*, que les gens du païs disent avoir été bâti par Helene. Par-dehors il ressemble à un Fort revêtu

(a) On croit que c'est là où est né cet ancien Poete, & qu'il y a été enterré ; mais plusieurs autres Villes disputent cet honneur à l'Isle de Chio.

vêtu de pierres ; il n'a qu'une Porte & une petite Eglise, mais qui est très-propre, & presque toute de Porphyre, avec de fort belles Colomnes.

Les Latins ont cinq Eglises dans cette Ville ; savoir, *il Domo vescovato*, où l'Evêché, nommé autrement *la Madona della Trave. La Capella*, ou la Chapelle, qui est l'Eglise des Capucins ; *La Madona del Rosario*, ou Nôtre-Dame du Rosaire, nommé autrement S. Sebastien, c'est le Couvent des Jacobins ou Freres Prêcheurs ; *S. Nocolo*, qui est l'Eglise des *Socolanti* ou Cordeliers ; & *S. Antonio* qui est le Couvent des Jesuites.

Au reste cette Isle produit toutes sortes de vivres necessaires, & entr'autres du bled & de bons vins, mais qui sont un peu gros, & c'est la seule chose que le peu de liberté qu'ils ont sous la domination des Turcs ait conservé.

On y trouve plusieurs familles considérables, dont quelques-unes se vantent d'être issuës de la maison de *Justiniani*, & les habitants y vivent avec assez de liberté, moyennant le tribut qu'ils payent au Grand Seigneur. Les femmes y sont fort belles, blanches, & la plûpart avec des cheveux blonds ; elles sont si enjoüées & si pleines d'agréments, que je n'en ay trouvé nulle part de si agréables. On

Beauté des Femmes de Chio.

les voit toûjours fort proprement habillées, & coëffées d'une maniere qui a quelque chose de galant. Elles ont une coëffure de toile de batiste à laquelle elles attachent, tant par-devant que par-derriere, des bouquets de plumes noires, & où elles laissent pendre négligemment un ruban ou cordon noir. J'en dessinay une des plus considérables, telle qu'elle est representée icy. Le reste de leur habillement ne me plût pas tant, parce qu'il empêche que leur belle taille ne paroisse, car elles portent un corps trop court, & leurs juppes sont trop courtes aussi & trop épaisses. Leurs souliers sont hauts & garnis par-dedans de semelles de liege, & couverts par-dessus de velours, ou de quelque étoffe de soye brodée fort proprement, à quoy elles s'entendent en perfection. Elles ne sont pas non plus trop dédaigneuses ni même trop retenuës à l'égard des hommes : car, & dans la ville & à la campagne, on les voit aux jours de réjoüissance, danser en branle de tous côtez, & même un étranger s'y peut joindre librement, & prendre par la main celle qu'il trouve la plus à son gré sans que personne en prenne de la jalousie. Elles font aussi tant de civilité aux étrangers qu'on a sujet d'en être surpris. Mais pour avoir le plaisir de les fréquenter, & de joüir des douceurs de leur conversation, il faut savoir

voir parler leur langue, parce qu'il y en a très-peu entr'elles qui ſachent l'Italien. La maniere dont les hommes s'habillent eſt à peu près telle qu'elle étoit autrefois chez nous, avant que la gravité de nos Hollandois ſe fût laiſſé corrompre en ſuivant les modes inconſtantes des François. Ils portent des Chapeaux pointus à grands bords & un juſt-au-corps aſſez court, avec quatre grandes baſques. Les manches ſont ouvertes ſur le bras, & garnies des deux côtez d'un rang de petits boutons. Leur veſte eſt ordinairement d'une étoffe de ſoye de couleur, & leur haut-de-chauſſe, dont les canonieres ont chacune la largeur d'environ trois quartiers, ſont ornées ſur la cuiſſe d'un rang de boutons, & de quelques nœuds de ruban longs de trois doigts; les rabats & les cravates ne ſont point en uſage chez eux; ils ont au lieu de cela une bande ronde de toile fine de la longueur d'environ une demy-aulne, qui eſt couſue au collet de leur chemiſe; les bas & les ſouliers ſont de même façon que les nôtres.

Pendant que je m'occupois ainſi à viſiter ce qu'il y a de plus conſidérable à Chio & aux environs, j'appris qu'il ſe preſentoit une occaſion favorable pour aller à Damiette, ce qui fit que je m'accorday du prix de la voiture avec le Capitaine. Le jour du départ étoit arrêté

reté au 27. Février, & ainsi j'employay une partie de tems qui me restoit encore à prendre le dessein de la Ville, & je me plaçay pour cet effet du côté de la terre sur une Montagne, d'où elle paroît la plus agréable.

J'aurois bien souhaité de passer encore là quelques jours, afin de me retrouver dans la compagnie de mes belles Grecques; mais comme l'état de nos affaires ne le permettoit pas, nous nous embarquâmes, comme j'ay dit, le 27. & nous levâmes l'ancre environ midy par un vent de Nord, avec les deux Vaisseaux que nous venons de dire qui étoient destinez pour Alexandrie. Nôtre Vaisseau étoit une Saïque, dont on se sert beaucoup en ce païs cy. Nous eûmes le vent si favorable, que le lendemain à huit heures du matin, aprés avoir passé plusieurs Isles, nous allâmes moüiller à cinq brasses d'eau devant la ville de *Stanchio* ou *Isola longa*.

Stanchio & Isola longa.

La Ville est fort agréablement située, & est entourée par tout d'Orangers & de Citronniers; il y a aussi beaucoup de vignes qui produisent de bons vins Muscats & quantité de raisins. Elle a un grand Château sur le bord de la Mer, mais qui n'est pas fort, & où les Turcs tiennent une garnison. On l'appelloit anciennement *Cos*, & c'est à elle qu'ont été redevables de leur naissance le celebre Hyppocrate, si sa-

si savant dans la Medecine, & le fameux Apellès qui tient le premier rang parmi les Peintres.

Un Temple d'Esculape, qui étoit autrefois dans cette Ville, ne contribua pas peu à lui donner du lustre. Les habitants montrent encore une Place, où ils prétendent qu'Hercules a demeuré ; peut-être est-ce le Temple dont nous venons de parler. Elle a été longtems sous la domination des Genois, & les Chevaliers de S. Jean de Jerusalem l'ont possédée pendant qu'ils ont été les Maîtres de Rhodes. Aujourd'huy qu'elle appartient au Grand Seigneur, elle n'est presque peuplée que de Grecs, gens fort curieux, & sur-tout les femmes qui s'assemblent en foule pour examiner les Etrangers. Elles nous demandérent, avec une curiosité toute particuliere, si nous étions Chrétiens, & sur ce que nous leur répondîmes qu'oüy, elles en témoignérent une joye incroyable. Elles s'enquérent ordinairement de quel endroit du monde on vient, & où l'on va, comme si elles en avoient affaire. On me fit aussi cette demande, & comme je répondis que j'allois à Jerusalem ; elles me souhaittérent en pleine ruë un heureux voyage, avec des démonstrations toutes particulieres de charité Chrétienne, & se mirent à crier d'une voix forte & claire, *lie*, *lie*, *lie*, & même une maison

maison où je faisois quelque provision de vin se remplit tellement de ces femmes Grecques, que j'eus beaucoup de peine à en sortir, à cause de la foule. (*a*)

(*a*) L'Isle de Cos, dont parle icy nôtre Auteur, est trop fameuse dans l'antiquité, pour ne pas ajoûter icy quelque chose à ses remarques. Pline, l. 5. dit que cette Isle, qui a environ cent milles pas de circuit, n'est éloignée d'Halicarnasse, qui étoit sur la Côte d'Asie, que de 15. milles, & qu'elle a porté plusieurs noms, entr'autres ceux de Merope ou Meropis, & de Nymphée. *Nobilissimo in eo sinu Cos, ab Halicarnasso quindecim M. P. distans, circuitu centum · ut plures existimant Merope vocata, Cea ut Staphylus; Meropis ut Dionysius, dein Nymphaa.* Sa Capitale s'appelloit anciennement Astipalée, si nous en croyons Strabon, & elle prit dans la suite le nom de l'Isle; ce fut Alcibiade, si nous en croyons Thucidide, qui l'a fit environner de murailles. Cette Ville, selon Homere, qui étoit très-peuplée, avoit donné la naissance au fameux Euripile, connu dans l'Illiade & dans l'Eneïde. Sans parler icy d'Hypocrate & d'Apellès, comme l'a remarqué nôtre Voyageur, deux choses rendirent l'Isle de Cos très-celebre; la premiere fut le Temple d'Esculape, bâti dans le Faux-bourg de la Ville & auquel on venoit en foule pour y offrir des presents & des sacrifices. La seconde étoient ces beaux ouvrages de soye qui s'y fabriquoient, & dont tant d'Auteurs ont parlé. Je citeray icy seulement Properce & Tibulle. Voicy comme en parle le premier *l. 1. Eleg. 11.*

Et tenues Coâ veste movere sinus.
Indue me Cois, &c.

Le second dit, *l. 2. Eleg. 6.*

Illa gerat vestes tenues, quas femina Coa.
Texuit, auratas disposuitque vias.

Enfin, pour terminer cette remarque, je dois dire que, selon Apollodore, le

A l'opposite de cette Ville, de même qu'à côté, il y a un païs de montagnes assez long, appellé *Petronny*, dont le passage est fort agréable.

A une heure après-midy, nous remîmes à la voile avec un vent de Nord, ayant toûjours la montagne à côté de nous, jusqu'à trois heures.

Arrivée à Rhodes, & description de la Ville & de l'Isle.

La nuit du premier de Mars, environ une heure, nous arrivâmes à la celebre ville de Rhodes, où nous fûmes contraints de demeurer, parce que le vent nous étoit contraire, & par ce moyen j'eus occasion, contre mon attente, de satisfaire ma curiosité en visitant cette fameuse Place. A quoy je commençay à m'appliquer le lendemain matin.

A

Geant Polybote, fuyant Neptune qui le poursuivoit, se retira dans l'Isle de Cos; mais le Dieu de la Mer ayant arraché une partie de l'Isle, la précipita dans la Mer; & c'est de la chute de cette partie de l'Isle de Cos, que fut formée celle de Nysire, qui n'en est pas éloignée. Le même Auteur rapporte, qu'Hercules revenant du Siége de Troye, & voulant aborder à cette Isle, les habitants se mirent en état de l'empêcher; mais ce Héros ayant tué leur Roy Euripile fils de Neptune, y entra & la saccagea; le rage où l'avoit mis une blessure qu'il avoit reçûë dans l'assaut, de la main de Chalcodon, le porta même à immoler aux Dieux, & peut-être à Esculape, les femmes de cette Isle; & c'est sans doute ce qui a fait dire à Ovide qu'elles avoient été métamorphosées en Vaches.

A l'entrée du Port, la premiere chose qu'on voit est un Château rond, qui avance un peu dans la Mer, où les gros Vaisseaux se tiennent à l'ancre. On voit là auprès plusieurs Moulins à vent bâtis de pierre-de-taille, dont les aîles sont en plus grand nombre qu'à ceux dont nous nous servons.

Vis-à-vis du Château au Nord du Havre, en entrant à main droite, on voit une fort belle Tour quarrée, dont on dit que la hauteur est de plus de cent pieds, il y a à tous les coins de petites guerites, d'où l'on découvre tous les Vaisseaux qui arrivent. Cette Tour, outre qu'elle est attachée aux murailles de la Ville, par le moyen d'une courtine, l'est aussi à un bastion qui est derriere, & qui est garni de quelques grosses pieces de Canon, qui peuvent servir à empêcher de tous les côtez l'entrée des Vaisseaux dans le Port.

Entre ces pieces de Canon, il y en a une longue de douze pieds. Elle porte un boulet d'une grosseur extraordinaire. On voit cette Tour du côté de la terre, au travers d'un treillis de bois dont elle est renfermée. On dit qu'elle a été bâtie par les Turcs, dans l'endroit même où étoit autrefois la Tour de S. Nicolas.

Les Vaisseaux médiocres se mettent à l'ancre, entre cette Tour & la porte de la Ville.

Vis-

Vis-à-vis de cette Tour; de l'autre côté du Port & au Nord, est le Château S. Ange; cet espace est estimé être de plus de cinquante brasses, & l'on croit que c'est l'endroit où étoit autrefois le Colosse ou la Statuë du Soleil, qui étoit une des Sept Merveilles du Monde, sa grandeur étoit telle que les Vaisseaux passoient à la voile entre ses jambes pour entrer dans le Port, & c'étoit tout ce que pouvoit faire un homme de médiocre grandeur que d'embrasser le pouce de cette Statuë, ce qui se peut aisément inferer de ce que lors qu'elle eut été renversée par un tremblement de terre, on chargea neuf cents Chameaux du cuivre qu'on avoit employé pour la fondre.

Il y a au Château, dont nous venons de parler, qu'on nomme aussi le Diamant, parce qu'il est octogone, un bon Port pour les Galeres. L'entrée en est fort étroite, & elle se ferme le soir avec une chaîne, dont l'un des bouts est attaché à une Tour qui est sur le bout du rempart, & l'autre à une roche qui est sur la terre, à quelques pas du Château *S. Anselmo*.

Lorsque je fus entré dans la Ville, je m'en allay aussi-tôt à un Bourg qui n'en est pas loin, dans l'espérance d'y trouver quelques Religieux qui se voulussent bien donner la peine de me faire voir ce qu'il y avoit de plus curieux; mais on me dit qu'il n'y avoit plus de

Francs ni de Prêtres étrangers qui demeurassent là. Je fus donc obligé de m'addresser au Supérieur des Grecs ; mais comme il ne savoit pas la Langue Italienne, je n'en pus rien apprendre & je m'en retournois fort mal satisfait à nôtre Saique, lorsque je rencontray un Venitien qui m'aborda en me parlant Hollandois ; il avoit été esclave trente ans durant, mais mis ensuite en liberté depuis assez longtems ; & comme il avoit voyagé sur Mer pendant quelques années avec des Hollandois, il avoit apris leur Langue. Il m'offrit de bon cœur ses services, & me mena chez un Hambourgois, qui ayant été fait esclave dès sa jeunesse, s'étoit rendu Turc, & exerçoit l'office de Canonier sur une Galere, avec l'inspection sur tout le Canon de la ville ; il s'appelloit *Ali* ; je le trouvay fort honnête homme, à son apostasie près, il me témoigna toute sorte d'amitié, & me mena par tout où il crut que ma curiosité trouveroit occasion de se satisfaire.

La ville de Rhodes est superbement bâtie, ayant des murailles de la maniere à peu près de celles de Rome. On y peut entrer par deux portes, dont l'une est du côté de la Mer, & l'autre du côté de la Terre. Celle qui est sur le bord de la Mer est très-belle, & la ville est de ce côté-là fermée en partie d'une double murail-

muraille. Au-devant il y a une petite maison de bois où se tiennent ceux qui reçoivent le peage. Du côté de la terre on voit une enceinte d'une triple muraille, chacune desquelles est haute de dix-huit brasses, raisonnablement épaisse, & renforcée d'un grand nombre de Tours. Sur les remparts on compte en tout quatre cents soixante pieces de Canon, entre lesquelles il y en a plusieurs fort grosses qui sont de fonte, & sur les deux Châteaux cent soixante.

Le Château de dedans la ville, du côté de la terre, est fort haut & bien bâti. C'est icy que l'on garde les principaux prisonniers du Grand Seigneur, & il s'y trouva encore du tems que j'étois-là, un Roy des Tartares qui y avoit été déja trois ans. Mais il n'étoit pas renfermé si étroitement que le Bassa ne lui permît quelquefois de s'aller divertir.

„ La ruë des Chevaliers de Malthe est la
„ plus belle de toutes. On voit encore devant
„ plusieurs maisons, leurs Armes qui y sont
„ gravées sur le marbre, & à quelques-unes
„ il y a des Inscriptions.

„ Les Portes sont aussi ornées des Armes du
„ Grand Maître de l'Ordre.

„ Les maisons sont icy bâties de grandes
„ pierres, de même que les dehors de la vil-
„ le, ou les Bourgs des Grecs; car il ne leur

„ est

„ est pas permis de demeurer dans la ville.

„ Ces dehors ou Fauxbourgs sont plus grands „ que la ville même. On y voit plusieurs beaux „ Jardins, où il y a beaucoup d'Orangers, dont „ les fruits ne le cedent à aucuns autres, ni „ pour l'odeur ni pour le goût.

„ Les Femmes Grecques ont icy la même „ curiosité à l'égard des étrangers, que je l'ay „ déja remarqué en parlant de celles de Stan- „ chio.

L'Isle comprend en tout six Bourgs. Celuy qui est le plus près de la ville s'appelle *Casal Nova*, comme qui diroit le Bourg-neuf. Les noms des autres sont, *S. Janargier*, *S. Nastasia*, *Bak simale*, *Thepoeria*, & *Triauda*. Ce dernier est au pied d'une montagne où l'on prétend qu'a été l'ancienne ville, comme les gens du païs me l'assurérent, & à huit milles d'Italie de la ville d'à present. A côté de ce Bourg, sur le bord de la Mer, on voit encore quelques vieux morceaux des murailles; mais comment cela se peut-il accorder avec la situation du Port, & avec l'endroit où étoit autrefois le Colosse? C'est ce que je ne saurois comprendre.

Cette Isle avoit autrefois quatre Villes qui la rendoient considérable, *Lyndus*, *Camyrus*, *Jalissus*, & *Rhodes*. Les murailles de la premiere ont été rasées, & il n'en est rien resté qu'un petit

petit Fort, autour duquel demeurent plusieurs Grecs qui sont tous gens de Marine. On ne voit aussi de Camyrus & de Jalissus, que les fondements de leurs remparts. Au haut de la montagne, du côté du Midy, à dix-huit cents brasses de la ville, on rencontre une montagne que les Soldats de Sultan Soliman II. éleverent en une nuit l'an 1522. par le moyen de laquelle cet Empereur, avec mille galeres qui lui servoient comme de Pont, & qu'il avoit fait venir pour cet effet de l'Orient de Natolie, se rendit maître de la ville, parce qu'étant plus élevé, il la commandoit & la pouvoit battre aisément. Tout auprès de cette montagne on en voit une autre qui fut élevée de la même maniere; elles furent faites toutes deux dans l'espace de vingt-quatre heures. On estime que cette derniere n'est éloignée de la ville que de quatre-vingt brasses.

Dans une Plaine qui est hors de la ville, on voit deux fois la semaine, le Mardy & le Vendredy, les Turcs s'exercer à la lutte dans une lice qui est destinée à cet exercice, où les lutteurs qui sont nuds, excepté un caleçon, se renversent les uns sur les autres avec beaucoup d'adresse. Comme il est permis à qui veut de s'y trouver, on y voit quelquefois quarante ou cinquante lutteurs en même-tems. Celuy

lui qui demeure le vainqueur va à la ronde se presenter à tous les spectateurs qui lui donnent chacun selon sa liberalité, quelques Aspres, dont les trois font environ un sol. Celuy qui a l'inspection & qui est l'arbitre de cet exercice, est une personne qui n'y a jamais été vaincue & qui passe aussi pour le Maître & le Chef de tous les autres. Il ne me reste maintenant qu'à presenter le plan de cette Ville, à ceux qui lisent cette relation ; j'eus beaucoup de peine à la dessiner, & si j'y avois été surpris, il m'en auroit peut-être couté la vie ; les Turcs s'imaginants ordinairement que lors que les Francs prennent le plan de quelques-unes de leurs Places, c'est pour en donner connoissance à leurs ennemis. Ainsi le premier crayon que j'en tiray ne fut que sur de petits morceaux de papier, que je rassemblay dans la suite lorsque je fus embarqué. Dans cette figure on voit à la lettre K. la porte de la ville par où l'on va au Port des Galeres. La Tour à la lettre L. & le Château S. Ange ou le Diamant, qu'on appelloit cy-devant S. Hermus, à la Lettre M. Le Port est comme un bassin ; pour en donner une idée plus distincte, j'en ay representé icy toute la vûë, à le regarder comme de dehors, & j'ay marqué l'endroit où étoit le Colosse ou la Statuë du Soleil, dont l'un des pieds étoit ou est
la

la lettre O. & l'autre à la lettre P. (*a*)

Après avoir parlé jusqu'icy de la ville & de l'Isle

(*a*) Pour donner une idée plus complette de l'Isle & de la ville de Rhodes, je crois qu'il est à propos de joindre icy quelques remarques sur ses Antiquitez & sur son état present. L'Isle de Rhodes est sur la Côte Méridionale de la Natolie & de la Province d'*Aidinelli*, qui étoit autrefois Lycie & une partie de la Carie, dont elle n'est séparée que par un Canal de huit ou dix lieues de large. Cette partie de la Mer Méditerranée où elle est situeé, s'appelloit autrefois la Mer de *Carpatie*, aujourd'huy de *Scarpanta*. L'Isle peut avoir environ cent trente milles de tour, l'air y est assez pur, & le terroir seroit assez fertile sans la négligence des Turcs qui en sont les Maitres, & qui le laissent presque inculte. L'Isle de Rhodes a changé plusieurs fois de nom, suivant les differentes Colonies qui s'y sont établies; Pline *l.* 5. *ch.* 31. dit qu'elle a été appellée *Opheuse*, *Asterie*, *Aetrée*, *Trinacrie*, *Corymbie*, *Poeessa*, *Atabire*, *Macarie*, & *Oloessa*. Les trois principales Villes de cette Isle étoient, suivant tous les Geographes anciens, *Lynde*, *Camire*, *Jalise*, sur la situation desquelles Ptolémée s'est trompé; car Strabon les place mieux; savoir, *Lynde* au Sud-Est de l'Isle; *Camire* à l'Occident, *Jalise* au Septentrion. Diodore de Sicile assûre que ces trois Villes doivent leur origine à *Tlepolème* fils d'Hercule. Mais Strabon, fondé sur un vers d'Homere, croit qu'elles furent bâties par les trois *Eliades*, qui descendoient d'Apollon & qui donnérent leur nom à ces trois Villes. Enfin, la ville de Rhodes bâtie à l'Orient de l'Isle, au tems de la guerre du Peloponese, si nous en croyons Strabon, devint bien-tôt la Capitale de de toute l'Isle. Son Port, ses superbes édifices, & tous les autres ornements qu'on y ajoûte, effacérent

l'Isle de Rhodes, je reprendray icy la suite du recit de mon voyage. Le 3. & le 4. de Mars

Mauvais tems.

bien-tôt toute la splendeur des autres Villes que je viens de nommer. Jamais Ville ne fut plus florissante, soit par les arts & les sciences, soit par les armes. Ses Académies, & sur-tout celles de Sculpture, y attiroient toutes sortes d'étrangers, & il en sortoit tant de chef-d'œuvres, qu'on publioit que Minerve y faisoit son séjour. Les Rhodiens étoient sur-tout d'excellents hommes de Mer, ce qui fait dire à Ciceron, *Pro Lege Man. Rhodiorum usque ad nostram memoriam, disciplina navalis, & gloria remansit.* Aussi les Romains firent plusieurs Traitez d'Alliance avec eux, & s'en servirent utilement dans leurs guerres d'Asie. Les anciens Auteurs parlent d'une grande inondation qui fit périr presque tous les habitants de cette Isle; ce qui fait dire à Ovide qu'ils furent métamorphosez en Rochers; & comme le vieux Cerambe, sous le régne duquel elle arriva, trouva le moyen de s'échapper, on publia qu'il avoit été changé en Oiseau.

Je n'aurois jamais fait si je voulois rapporter toutes les Antiquitez de cette Isle, & j'excederois trop les bornes que je me suis prescrites dans ces remarques; mais je conseille aux Sçavants de lire l'excellent Traité que Meursius a fait sur ce sujet. J'ajoûteray seulement icy que les Sarrasins s'emparérent de cette Isle vers le déclin de l'Empire des Grecs, & s'y maintinrent jusqu'en l'an 1307. que Guillaume Villaret, Grand Maitre des Chevaliers de S. Jean de Jerusalem les en chassa, & y établit la résidence des Chevaliers de cet Ordre, qui furent nommez alors les Chevaliers de Rhodes. Ils y soûtinrent en 1444. un long Siege contre le Soudan d'Egypte, & un second encore plus rude en 1480. contre Mahomet second Empereur des Turcs,

Mars nous eûmes un vent fort rude, & la Mer si émûe que les vagues venoient par-dessus le Château jusqu'au lieu où sont les moulins, c'est-à-dire, sur le rempart. Le 7. le vent recommença à se renforcer tellement de l'Est au Sud, que personne ne pouvoit ni sortir du Vaisseau ni y aborder; ce vent étoit accompagné de fort grands coups de tonnerre, & d'éclairs continuels. Quoyque nous eussions cinq ancres & de très-bons cordages, nous pensâmes cependant perir par un coup de vent, qui fut si violent, qu'ayant ébranlé nos cables, il donna une si furieuse secousse à nôtre Saique, que le Cabestan sortit de son écuelle, ce qui causa une telle consternation entre nos matelots, que quelques-uns faisoient déja leur pacquet & couroient sur le haut du vaisseau croyants que nous allions briser contre les rochers; car le fracas que le Cabestan avoit fait en sortant de sa place ne leur fit point penser autre chose, sinon que le Vaisseau avoit heurté contre les rochers : mais quelques autres cordages qui étoient atta-

qui, par la valeur des Chevaliers & la sage & vigoureuse conduite du Grand Maître, fut obligé de se retirer après une dépense & une perte infinies : mais enfin Soliman second s'en empara en 1522. après un Siége de six mois; & les Turcs depuis ce tems-là en sont demeurez les Maîtres.

chez autour de nôtre mât d'artimon, nous en garantirent. Aussi-tôt nous accourûmes tous avec des lanternes, parce qu'il faisoit si obscur, que nous ne pouvions pas nous reconnoître, d'autant plus que les éclairs nous ébloüissoient la vûë. Nous amarrâmes nôtre vaisseau le mieux que nous pûmes, vû l'état où nous étions. Mais la plus grande difficulté étoit, que de trente hommes dont nôtre Saïque étoit montée, plus de la moitié s'en étoient allez à terre & n'avoient pû rejoindre nôtre bord à cause de l'agitation de la mer; & que par conséquent, si la necessité nous eût encore poussez plus loin, il nous eût été impossible de nous tirer d'affaire. Après que nous eûmes passé la nuit en si grand danger, le vent commença à s'appaiser lors que le Soleil se levoit, & à se tourner au Nord-Ouest. Le 11. nous eûmes le vent Nord-Nord-Ouest, & le tems assez favorable, après l'avoir longtems attendu; car les Grecs ne quittent jamais le Port où ils sont, que le vent ne soit tout-à-fait bon, que la mer ne soit tranquille, & que le beau tems ne soit revenu.

Ce fut donc alors que plusieurs Vaisseaux partirent pour divers endroits, mais après-midy, lors que nous pensions aussi lever l'ancre, il entra dans le Port un Vaisseau de Constantinople que commandoit le Capitaine

Gast-

Kasi-Ibrahim, & qui étoit monté de soixante pieces de canon & de plus de cinq cents hommes ; il étoit destiné pour Alexandrie. Ce Capitaine étoit alors Amiral de tous les Vaisseaux Marchands de Turquie, & portoit le Pavillon au grand mât. Il nous empêcha de sortir du Port, parce qu'il craignoit que nous ne rencontrassions quelques Corsaires Chrétiens, & que nous ne leur donnassions avis de son arrivée à l'Isle de Rhodes. Le 12. nous sortîmes du Port sans déployer nos voiles, mais l'Amiral envoya sa Chalouppe après nous, avec ordre de ne partir point avant lui. Nous attachâmes donc une corde aux rochers sous le Château *Anselmo*.

Environ midy nous reçûmes la permission de partir, & comme nous avions un bon vent de Nord, nous primes nôtre route vers le Sud, & avec nos seules voiles du Beaupré nous courûmes jusqu'à vingt-trois milles d'Italie du Cap *Lendigo* ou *Lindo*, qui est la patrie du fameux *Chares* Lydien, qui fit le Colosse dont nous venons de parler. Ce Cap est à soixante milles de la ville de Rhodes. Alors l'obscurité nous permit de mettre nos voiles, & nous prîmes nôtre cours au Sud-Sud-Est, afin de passer ce reste de chemin, & *Cacavo*, pour n'être pas apperçûs des Corsaires Chrétiens, la crainte desquels nous avoit empêché de mettre

Départ de Rhodes.

tre

tre nos voiles pendant le jour : mais quand nous fûmes quelques milles en mer, sans pourtant perdre la terre de vûë, le vent tourna à l'Ouest, mais en devenant si mol, que nous ne faisions que flotter doucement sans presque changer de place, ce qui fut cause que nôtre équipage voyant qu'il n'y avoit pas moyen d'avancer, & faisant d'ailleurs réflexion sur le danger que nous courions à cause des *Scampavias*, ou des Galiots qui se tenoient aux environs delà, la résolusion fut prise de retourner à Rhodes où nous arrivâmes encore une fois à trois heures aprés-midy. Le 15. un petit vaisseau qui venoit de Venise, & qui étoit de Rhodes, entra dans le Port. Le 16. quatre Saiques partirent pour Constantinople. Cependant nous avions tous les jours un tems orageux mêlé de pluye & de furieux tonnerres & éclairs, ce qui chagrina beaucoup tout l'équipage, & moy en particulier, qui craignois de ne pouvoir pas arriver à Jerusalem avant Pâques. La seule chose qui pouvoit adoucir nôtre ennuy, étoit la liberté que nous avions d'aller tous les jours voir la ville & de visiter les Grecs dans leurs maisons, ce que nous faisions avec autant de liberté, que si nous eussions été dans la Chrétienté, sans qu'il nous soit jamais arrivé aucune peine de la part des Turcs. Et même ceux de la Douane, qui ont, comme

On y retourne.

comme je l'ay dit, leur maison auprès de la Porte, ensorte qu'il faut passer devant pour entrer dans la ville, m'envoyoient souvent querir pour causer avec eux; car comme ils avoient apris la premiere fois de quel pais j'étois, où j'avois voyagé, & où j'avois encore dessein d'aller, ils prenoient grand plaisir à m'entendre parler des choses que j'avois vûes en divers endroits. Ils comparoient le dessein que j'avois d'aller à Jerusalem à leur voyage de la Mecque, où ils vont voir le Tombeau de leur Prophête, (a) & ils me souhaittoient, par

(a) L'Auteur se trompe icy, aussi-bien que la plûpart des autres Voyageurs; le Tombeau de Mahomet n'est point à la Mecque, mais à Médine; & le véritable motif des Mahometans, dans le Pelerinage qu'ils font avec tant de pompe & de magnificence, n'est point la visite de ce Tombeau, c'est celle du *Beit Alla* ou de la maison de Dieu, autrement dite la chambre d'Abraham, qui est à la Mecque. C'est-là où ils se tournent quand ils font leurs Prieres, en quelque endroit du monde qu'ils se trouvent, y ayant aussi dans chaque Mosquée & dans leurs maisons, une niche qui leur indique ce lieu. C'est-là où vont d'abord les Caravannes, & ce n'est qu'au retour qu'elles passent à Médine pour visiter le Tombeau de leur Prophête. Et pour prouver, sans replique, que c'est la Mecque qui est le principal objet de leur veneration, lorsque la grande Caravanne, qui part tous les ans du Caire a passé Medine sans y entrer, elle continue son chemin vers la Mecque où elle regarde, en faisant ses Prieres, tournant necessairement le dos à la ville de

par des expressions pleines d'affection, du bonheur en mon voyage, & un heureux retour. Ces sortes de conversations se faisoient d'ordinaire en fumant une pipe de tabac, & en buvant du caffé, qu'ils me presentoient toûjours fort civilement. En effet, les honnêtes gens d'entre eux ont beaucoup d'estime pour les Chrétiens d'Europe, dont ils loüent l'esprit & la résolution à entreprendre de voyager pour connoître les païs & les villes, au lieu que l'inclination des Turcs n'est pas tournée de ce côté-là. En un mot, ces personnes là me firent tant d'amitié, & prirent tant de part à ce qui me regardoit, que je ne pus m'empêcher de leur dire, à la honte des Chrétiens, que peut-être auroient-ils rarement trouvé parmi nous autant d'amitié & d'honnêteté que j'en reçevois d'eux.

Second départ de Rhodes.

Le 22. du même mois, à deux heures aprés-midy, nous partîmes pour la seconde fois de Rhodes par un vent de Nord-Oüest, en compagnie des deux Vaisseaux que nous avons dit qui alloient à Alexandrie. Le plus grand des deux étoit assez mauvais voilier, desorte que nous

Médine. Si l'on veut voir plus en détail ce qui regarde ce Pelerinage, la description de cette chambre d'Abraham & du Tombeau de Mahomet, il faut lire le Livre 4 du troisiéme Voyage de M. Paul Lucas.

nous le pouvions aisément suivre avec nôtre voile du grand mât & nos Sivadieres. Le lendemain matin, ayant encore le même vent, comme le Soleil se levoit, nous nous trouvames avancez de cent vingt-quatre milles d'Italie étant alors en pleine mer. Le 24. le vent nous redevint contraire, desorte que nous fûmes encore repoussez du côté de Rhodes, & même plus que nous n'étions avancez. La nuit nous eûmes un grand calme, jusques-là que nos voiles ne nous servoient plus de rien; nous étions alors, selon nôtre conjecture, à deux cents trente cinq milles de Rhodes, & à deux cents trente de Damiette. Le 25. à la pointe du jour, le vent redevint bon, & nous prîmes nôtre cours vers Damiette : mais sur le soir il s'éleva un tel orage du côté du Sud, que pendant toute la nuit nous fûmes obligez de nous laisser aller au vent avec nôtre seule Sivadiere, & nous fûmes ainsi portez vers les Côtes de Barbarie. Alors nous eûmes tout-d'un-coup un vend Sud-Ouest qui nous fit changer de dessein & prendre nôtre route vers l'Isle de Candie en nous abandonnant à la Providence, dans l'espérance que nouspourrions gagner *Porto Christiano*; mais quand nous fûmes environ au milieu de la mer, nous eûmes le vent tout-à-fait Oüest. Nous fîmes nos efforts pour aller en Cypre, & nous vinmes si

avant, que nous avions en vûë le *Cap Lagata* qui est près de cette Isle. Le 26. nous fûmes fort agitez par la mer qui étoit furieusement émuë, sans pouvoir ni entrer dans le Port, ni faire voile. Mais ce qui mit tout le monde au desespoir, c'est que dès que nous fûmes arrivez à la vûë du *Cap Lagata*, un coup de vent nous en éloigna. A ce triste accident chacun commença à regarder avec douleur son compagnon, les Grecs faisoient de concert des vœux à S. Georges leur grand Patron, quêtoient par tout le vaisseau, & demandoient aux Protestants mêmes, tant ils étoient troublez, de quoy pouvoir faire à ce Saint une Offrande quand ils seroient arrivez au Port. Nous passâmes en cet état une fort triste nuit; & ce qui fut encore plus accablant pour nous, c'est que le lendemain matin nous nous trouvâmes éloignez de Damiette de cent dix milles d'Italie plus que nous n'en étions loin le jour d'auparavant. Alors le vent commença à s'appaiser, mais la mer étoit encore extraordinairement agitée. Cependant on jugea que le meilleur conseil que l'on pût prendre étoit de tourner vers Tripoli, ou S. Jean d'Acre. Après-midy on apperçût la terre, mais nos Matelots ne faisoient là-dessus que des conjectures fort incertaines. Le 28. nous fûmes tout le matin à ne faire que flotter à cause du

du vent contraire, mais environ midy, comme nous eûmes pris un autre cours, nous arrivâmes à deux heures devant Sour ou Tyr, qui n'étoit pas peu éloigné du lieu où l'ignorance de nos Matelots leur avoit fait croire que nous arriverions; aussi faut-il avoüer que ce sont les plus pauvres gens de marine qu'il y ait au monde. *Sour ou Tyr.*

Cette ville est dans la Galilée au Midy de Said ou Sidon, & au Nord de S. Jean d'Acre. La premiere chose qui se presente à la vûe lors qu'on approche de cette ville, c'est le Château; on ne voit autour, sur le bord de la mer, que des monceaux de pierres & d'anciennes ruïnes, qu'on voit çà & là le long du rivage, & dont il y en a quelques-unes ausquelles on peut reconnoître quelle a été autrefois la grandeur & la magnificence de cette ville si celebre par son commerce: on voit aussi hors de l'eau quelques restes de ce Port si fameux autrefois, & dont on pourroit dire à present, comme Virgile, de celui de Tenedos.

Nunc tantum sinus & statio malè fida carinis.

Il y a très-peu de maisons de reste qui soient habitées, & c'est un Aga qui y commande.

Mais je m'étendray davantage sur cette

 ma-

matiere quand je parleray de mon retour.

Pendant que j'étois occupé à considérer la ville, mon camarade de voyage employoit le tems à pêcher à la ligne, & la maniere dont il le faisoit étoit de mettre la ligne autour de son doigt, & lors qu'il sentoit que le poisson avoit mordu l'appât, il tiroit le fil avec ses deux mains l'une après l'autre; par ce moyen nous en eûmes un assez bon plat, & nous le trouvâmes d'un goût excellent.

J'eusse bien voulu débarquer en cet endroit, mais il fallut passer outre, parce que les Turcs y rançonnent trop les voyageurs. Je fis donc venir un Arabe à nôtre bord, avec lequel nous fîmes marché pour nous mener avec sa barque par Acre à Jaffa, & nous lui donnâmes de l'argent d'avance, à condition qu'il nous feroit partir dès le lendemain de bon matin. Il y avoit encore là quatre Saïques, qui étoient destinées pour Damiette, qui firent voile dès le soir avec un vent de terre. Nôtre Capitaine, qui étoit de Damiette, se mit aussi en état de partir, & pour cet effet il nous fit conduire avec sa chaloupe jusqu'au vaisseau que nous avions loué, & que nous trouvâmes qui étoit entre de vieilles ruines, auprès du Château que les Turcs ont bâti dans cet endroit. Mais à peine y fûmes-nous arrivez, que les Turcs qui y faisoient garde, nous criérent que nous
nous

nous retirassions, & que si nous approchions davantage ils feroient feu sur nous, ainsi nous fûmes obligez de retourner à nôtre Saïque après avoir bien pris de la peine inutilement, parce que nous trouvâmes que nous avions à faire à de très-malhonnêtes gens; nous rentrâmes donc dans nôtre bord & nous mîmes à la voile.

J'étois cependant fort chagrin, parce que je craignois qu'en allant à Damiette il ne me restât pas assez de tems pour pouvoir être à Jerusalem à la fête de Pâques; ainsi j'offris un present de vingt écus à nôtre Capitaine, si le lendemain il me vouloit mettre à terre à la hauteur d'Acre ou aux environs; mais il s'en excusa sur plusieurs raisons, & il en fallut passer par où il voulut. Nous eûmes sur ce parage un vent de Sud qui nous dura tout le 29. mais c'étoit un vent si mol, qu'il ne nous permit pas de faire autre chose que de flotter lentement aux environs de la Galilée, sans jamais perdre de vûë le Mont Carmel, & ayant toûjours S. Jean d'Acre & Jaffa bien loin de nous. (a) La nuit nous eûmes le vent favorable

(a) Comme toute la Côte de cette partie de l'Asie, qui regarde la Palestine & la Syrie est extrêmement basse, & qu'il s'en faut bien que les Pilotes & les autres gens de Mer de ce païs soient aussi habiles que les anciens Pheniciens qui y habitoient autrefois, ils se servent uti-

ble du côté du Nord-Nord-Est, mais au jour le calme revint, & nous perdîmes de vûë les trois Saïques dont j'ay parlé, de même que la terre qui est fort basse dans cet endroit. A une heure après-midy nous jettâmes l'ancre devant l'embouchûre de Damiette. Le lendemain, qui étoit le dernier jour de Mars à la pointe du jour, nous vîmes la terre d'Egypte, y ayant bien encore trois heures de mer.

Un peu après Soleil levé un *Germe*, qui est un petit vaisseau découvert, mené par quatre ou cinq Arabes, nous vint prendre à nôtre bord pour nous faire passer le *Bogas*, ou l'embouchûre du Nil. (a) Avec ce petit vaisseau nous montâmes environ trois milles d'Italie sur

lement de la vûë du Mont Carmel, & du Mont Liban sur-tout, qu'on apperçoit à plus de cinquante milles dans la Mer, comme l'a remarqué M. de la Roque dans le dernier *Voyage de Syrie*, que ceux qui voudront voir un détail curieux du Mont Liban & de l'Anti-Liban, doivent lire avec attention.

(a) On est obligé d'en user ainsi à cause des sables qui sont en cet endroit & qui rendent l'entrée du Bogas très-dangereuse à ceux qui ne connoissent pas le païs. L'inondation réguliere du Nil change même tellement la situation de ce Passage, qu'il faut tous les ans sonder de nouveau pour en reconnoitre la profondeur; & la question la plus ordinaire entre les Matelots est de demander en quel état est le Bogas. L'Auteur parle icy de celuy de Damiette; mais il y en a deux à Alexandrie plus connus & plus dangereux.

sur la riviere, le long de laquelle il y avoit beaucoup de Saïques & d'autres vaisseaux, qui étoient à l'ancre les uns auprès des autres.

A un Bourg, qui est icy, je vis quelques Tentes Arabes dressées, & nous fûmes obligez de passer dans une barque plus petite encore que nôtre *Germe*, qui nous mena, en remontant la riviere, à Damiette; elle en est bien environ à huit milles.

A onze heures nous débarquâmes, & nous fûmes aussi-tôt conduits à la Doüane, afin de faire visiter nos hardes; mais avant que de passer plus avant, je dois icy faire part au Lecteur d'une avanture qui nous arriva. Nous entrâmes, comme j'ay dit, de nôtre Saïque dans un *Germe*, mené par quatre ou cinq *Arabes*. Quand nous fûmes en chemin, ces fripons, voyants que nous étions des Européens, commencérent à complotter contre nous, & voulurent nous faire d'abord payer nôtre passage avant que de nous avoir mené où ils nous devoient rendre. Je remarquay que ce qu'ils en faisoient, étoit afin que nous ne vissions pas ce que les autres Passagers payeroient, & je leur fis signe d'aller premierement à eux: comme aucun de nos passagers ne savoit parler Arabe, nous aurions eu bien de la peine à nous faire entendre, s'il ne s'en étoit trouvé un qui en entendoit quelques mots & qui nous servit

Arrivée à Damiette.

Avanture avec des bâteliers Arabes.

servit de Truchement. Il alla & revint par deux ou trois fois, & nous rapporta toûjours la même réponse. Je leur fis donc demander ce qu'il leur falloit, & ils ne demandérent pas moins d'un Sequin d'or pour nous deux, cette piece vaut environ sept francs & demi. Je refusay de leur donner cette somme, & là-dessus l'un d'entr'eux fut assez hardi pour s'approcher de moy, & me faire signe de la main, que si je ne voulois pas payer, il se payeroit bien lui-même, en m'ôtant mon just-au-corps. Cette brutalité m'échauffa la bile. J'ouvris mon sur-tout, sous lequel j'avois mes armes cachées, & prenant en même-tems mon couteau, dont la lame étoit bien longue de deux fois la largeur de la main, je lui dis qu'il falloit donc qu'il m'ôtât auparavant mon couteau & mes pistolets que je lui montrois, & que nous verrions à qui demeureroit le just-au-corps. La lueur de mon couteau lui causa une telle surprise qu'il recula quelques pas en arriere, & pas un d'eux n'eut envie depuis cela de s'approcher de moy, sinon qu'assez long-tems aprés, ils en vinrent civilement à un accord, qui alla à un écu pour nous deux : mais parce que je n'avois que de l'or, je me fis rendre le reste avant que de leur donner mon Sequin. Les Passagers nous regardoient avec étonnement, & faisoient bien voir à leur mi-
ne

ne qu'ils estimoient la résolution que j'avois fait paroître. Après tout je ne laissay pas de m'apercevoir dans la suite que j'avois encore trop donné de plus de la moitié ; car quand ils allérent à la ronde, pour se faire payer le passage, je vis que chaque personne ne donnoit environ que dix sols. Je ne manquay pas de m'en plaindre, mais on me dit pour toute réponse que les Francs étoient des gens riches, & qu'ainsi il falloit qu'ils payassent plus que les autres ; mais avec toute cette prétenduë richesse, si j'avois bien sçû auparavant ce qu'il leur falloit, ils se seroient bien contentez à moins, & si j'avois voulu m'en plaindre au Cady, lorsque nous fûmes débarquez, & sacrifier à ce petit ressentiment dix ou douze francs, comme me le conseilloit un Matelot Grec de ma connoissance, nos Arabes n'en auroient pas été quittes qu'en reçevant un bon nombre de coups de bâton sous la plante des pieds. Mais comme l'accord s'étoit fait avec civilité, je crus qu'il valoit mieux oublier cette petite avanie. Au reste il paroissoit assez à l'air de ces Arabes, à leur regard, & à la maniere dont ils étoient vêtus, que c'étoit de grands voleurs & de francs fripons.

CHAPITRE XXXIII.

Conformité du Païs d'Egypte aux environs de Damiette, avec celui d'Hollande. Un vaisseau où le feu prend saute dans le Nil. Description de la Mer Morte, & d'un beau bois qu'il y a entre Damiette & cette Mer. Particularitez touchant cette ville. Naissance surprenante d'un Turc, nommé l'Enfant mort. Hardiesse des faucons en ce Païs, &c.

APRE'S que nous eûmes payé le peage accoûtumé, qui va à un demi écu pour chaque personne, nous allâmes à la maison d'un Prêtre Grec pour nous remettre un peu de nôtre fatigue, en y passant le tems agréablement. Il nous avertit qu'il y avoit en bas sur la riviere une Saïque à l'ancre, qui alloit à Jaffa, & que trois Religieux, qui vouloient aller à Jerusalem, venoient de s'y embarquer ce matin même. J'allay donc voir la ville en grand' hâte, & je fis mes provisions pour le chemin; ensuite de quoy étant descendu sur la riviere avec une petite barque nous arrivâmes à la Saïque, nous fîmes marché pour la voiture avec le Capitaine, & nous demeurâmes là dans l'espérance de partir dans un ou deux jours.

Le

Le païs paroît ici, tant au-dessus qu'au-dessous du Nil, presque tout semblable à celuy d'Hollande, avec de bons pâturages & quantité de vaches qui y paissent, ce qui me parut également agréable & surprenant. (a) La riviere court avec rapidité, & a d'un côté

(a) Il n'y a rien de si beau à voir que la Basse Egypte dans deux saisons de l'année. Et si l'on monte sur quelque Montagne, ou sur une des Pyramides qui sont près du Caire, vers les mois de Juillet & d'Août, on voit comme une vaste Mer, causée par l'inondation du Nil, sur laquelle s'élevent une infinité de Villages bâtis sur des hauteurs, où l'on voit dominer les Mosquées avec leurs Minarets, le tout mêlé parmi plusieurs Bosquets, & des arbres fruitiers dont on n'apperçoit que les têtes; ce qui fait un coup d'œil charmant. En Hyver, au contraire, toute la Campagne ressemble à une belle Prairie, dont la verdure émaillée de fleurs enchante la vûë. On voit de tous côtez des Troupeaux repandus dans la Plaine, avec une infinité de Laboureurs & de Jardiniers; l'air se trouve alors embaumé par la grande quantité de fleurs que fournissent les orangers, les citroniers & les grenadiers; & il est si pur, qu'on n'en sauroit respirer ni de plus sain, ni de plus agréable, ensorte que la nature, qui est alors comme morte, dans tant d'autres climats, ne semble revivre que pour un sejour si charmant. Les endroits qui ne sont pas alors entierement dessechez, se trouvent couverts d'une quantité prodigieuse d'oiseaux aquatiques, qui s'offrent aux plaisirs des chasseurs. Après cela je ne crois pas que la Hollande puisse être comparée à la Basse Egypte, mais on doit pardonner à nôtre Voyageur cet excès de complaisance pour sa patrie.

du ſable qui fait par tout un bord relevé à peu près de la même maniere que les Dunes à Scheveling. A la droite, en venant de Damiette, qui eſt le côté de la terre, on a, comme j'ay dit, le plus beau pais qu'on puiſſe ſouhaiter: on voit pluſieurs ſortes d'oiſeaux extraordinaires, comme des aigles, de certains grands oiſeaux blancs, qui ſont fort beaux, & qui ſe tiennent, tantôt ſur la terre & tantôt dans l'eau; comme auſſi une eſpece de vaneaux, mais qui ſont blancs par le col, griſâtres ſur le dos, & noirs par tout ailleurs. Il y en a encore pluſieurs autres qui ſe tiennent dans l'eau. J'appris que le 24. Mars à deux heures après-midy, dans l'endroit a peu près où nous étions, le feu avoit pris à un bâteau, dans le tems qu'on y faiſoit du Caffé; que ce feu avoit pris à la poudre, & qu'il avoit fait ſauter le vaiſſeau, avec ſoixante-dix hommes qu'il y avoit, dont il n'y en eut que dix qui échappérent, en ſe jettant dans l'eau aſſez à tems, & ſe ſauvant à terre à la nage. Le premier d'Avril nous fûmes contraints, par le grand vent, de demeurer à bord. Le 2. nous retournâmes à Damiette avec une barque, & nous y vîmes promener en ceremonie deux enfants Turcs qui devoient être circoncis.

Le feu fait ſauter un vaiſſeau.

Le même jour je deſſinay de deſſus une maiſon, une très-belle vûe du pais, avec le cours

de

de la Riviere du Nil, comme on le voit dans la Figure.

J'allay ensuite, avec les trois Religieux dont j'ay parlé, voir *Mare Morto*, ou la Mer Morte, qui est à deux milles d'Italie de l'Orient de Damiette. On lui a donné ce nom à cause qu'elle est de tous les côtez environnée de la terre & qu'elle n'a point d'issuë. Peut-être est-ce une de ces fosses ou de ces étangs dont Strabon parle dans son 16. Livre, & qu'il dit être sur le chemin du Mont Casius, & de la Colomne de Pompée, à Pelusium ou Damiette. (a) *Là*, dit-il, *est le chemin à Peluse & à Gerra*, Mer Morte.

(a) La chose n'est pas douteuse. Ce que nôtre Voyageur appelle la Mer Morte, est, sans contredit, le Lac *Sirbonide*, ou *Serbonide*, car il est écrit de ces deux manieres dans les anciens Auteurs, qui le placent tous à l'Orient de Peluse, qui est aujourd'huy Damiette, & du Mont Casius. Strabon, dans l'endroit même que cite Corneille le Bruyn, & qui est au *ch.* 50. du *liv.* 1. dit, qu'anciennement tout le païs des environs étoit couvert d'eau, & que la Mer s'étant retirée dans la suite, elle laissa le Lac dont nous parlons. Une ancienne tradition des Egyptiens portoit, que c'étoit dans ce Lac que Typhon avoit été noyé, ou, selon d'autres, qu'il y avoit été englouti dans un tourbillon de feu. La ville même de Péluse, que Manethon, dans Joseph, appelle *Abarim*, étoit, selon l'ancienne Theologie des Egyptiens, la ville de *Typhon*. & Herodote, *l.* 3. dit, que ce fut dans le Lac dont nous parlons que *Typhon* se cacha. La ville d'Herapolis n'étoit pas loin delà, & elle

Gerra, & la fosse appellee Chabrias, & les Gouffres, les Etangs & les Lacs que le Nil fait par ses inondations

fut appellée, suivant Stephanus, *Αἷμα*, à cause que ce Geant y ayant été frappé de la foudre, y avoit repandu son sang. On pourroit entendre tout cela d'une maniere Historique, on peut aussi, en la tournant à l'allegorie, dire que le nom de *Typhon*, marquant, suivant Suidas, le feu & les exhalaisons de feu qui sortent de la terre, & le Lac Serbonide étant rempli de soulphre & de bitume, c'est ce qui a fait inventer toutes ces Fables. Quoy qu'il en soit, la ville de Damiette situee dans la Basse Egypte, sur le bord Oriental du bras du Nil qui passe auprès, & qui se jette dans la Mer à une demie lieue delà, a eté bâtie des ruines de l'ancienne Peluse, si fameuse autrefois & qui etoit pres delà. Damiette a ete bien plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'huy. Elle fut prise deux fois par les Chrétiens, pendant les Croisades; savoir, par Amaury Roy de Jerusalem en 1219. & trente ans après par S. Louis, qui ayant été pris prisonnier dans la suite, fut obligé de la rendre aux Sarrasins qui la firent brûler. La commodité de sa Rade, qu'on appelloit anciennement *Pelusiacum ostium*, l'embouchûre de Péluse, les obligea à la rebâtir dans la suite, mais elle est fort déchue de son ancienne splendeur, depuis qu'elle est possedee par les Turcs, qui la nomme *Dimsat*. Je dois avertir icy cependant qu'il y a des Geographes qui prétendent que la ville de Damiette n'est pas à l'endroit où etoit Peluse, & ils partagent le Nil dans cet endroit du Delta en deux branches, c'etoit sur le plus grand, & le plus oriental de ces deux canaux, qu'etoit l'ancienne Peluse, & Damiette est sur le plus petit, qui est à quelques lieuës & à l'Occident de l'autre, & je crois cette opinion la plus vray-semblable.

tions dans ces endroits qui de leur nature sont enfoncez & marécageux. D'icy l'on peut, en deux fois vingt-quatre heures, traverser à *Tiena*, & allant delà à *Gaza*, venir en peu de tems à Jerusalem; aussi aurois-je tâché de le faire; mais comme l'on me dit que dans huit ou dix jours je trouverois sans manquer une occasion, je me flâtay de l'espérance de pouvoir encore y aller par eau.

Entre Damiette, & la mer dont je viens de parler, on passe par un bois si fertile, si agréable, & si divertissant, qu'il faut que j'avouë que je n'ay jamais rien vû de pareil, & que je ne croy pas qu'il y ait rien de plus beau au monde. J'y trouvay quantité de gros Orangers, & Citronniers, de même que diverses sortes de Figuiers, & entr'autres celuy qu'on appelle *Figuier d'Adam*. Le fruit en est fort gros & fort long, de même que les fueilles qui ont bien une brasse de long, & environ deux paumes de large. Il y en a encore une autre sorte du même nom, dont les fueilles sont rondes & fort épaisses. A ceux de cette derniere espece les figues y sont attachées comme une grappe de raisin, & elles sont douces comme du sucre. Il y en a encore une troisiéme sorte qui porte aussi le même nom. L'arbre en est fort gros, & les fueilles au contraire petites, mais serrées les unes auprès des autres, & tout-à fait

Très-beau Bois.

à-fait differentes de celles qu'on voit en Italie. Les cannes de ſucre y croiſſent auſſi, & une grande quantité de ces arbres qui produiſent la Caſſe, j'en vis quelques branches toutes pleines de tuyaux, dans leſquels elle eſt enfermée.

Les Grenadiers y ſont en quantité, mais les palmiers s'y font remarquer entre tous les autres arbres, & en ſi grand nombre, que ce bois en eſt rempli.

Outre tous ces arbres on y en voit pluſieurs autres plus petits, comme des Ceriſiers, Pruniers, Abricotiers, &c. ils ſont mêlez confuſément les uns parmi les autres, & ce mêlange confus ne fait pas un effet deſagréable à la vûë.

Tout le bois eſt partagé en divers parterres à la façon des Jardins, à proportion de ce que chaque particulier en poſſede, & chacune de ces portions eſt environnée & ſéparée des autres par de petits foſſez.

Pour ce qui eſt de la Mer Morte, elle eſt extraordinairèment poiſſonneuſe & fournit une eſpece de *Kabeliaus*, comme les nôtres & auſſi grands. Nous en achetâmes un pour la valeur d'environ huit ſols, & nous le trouvâmes de très-bon goût. Les anguilles, qui ſont encore un eſpece de poiſſon qu'ils ont commun avec nous, y ſont auſſi en grande quantité. Nous les appré-

apprêtions à la maniere de nos petites anguilles que nous faisons frire dans la poële, & le beurre, qui est fort bon en ce païs-là, quoy qu'il ne soit pas salé, nous venoit fort à propos. Les bons Religieux les trouvoient fort à leur goût, & les mangeoient de si bon appetit, qu'on auroit dit à les voir que c'étoit des gens de *Sardam*, qui, comme on sait, sont fort frians de ce poisson.

Les oiseaux que l'on a icy ne le cedent point au poisson. J'y vis entr'autres plusieurs Pélicans qui nageoient au bord de l'eau, de même que des Oyes, & d'autres sortes d'oiseaux de riviere, en si grande quantité, qu'on ne les pouvoit compter.

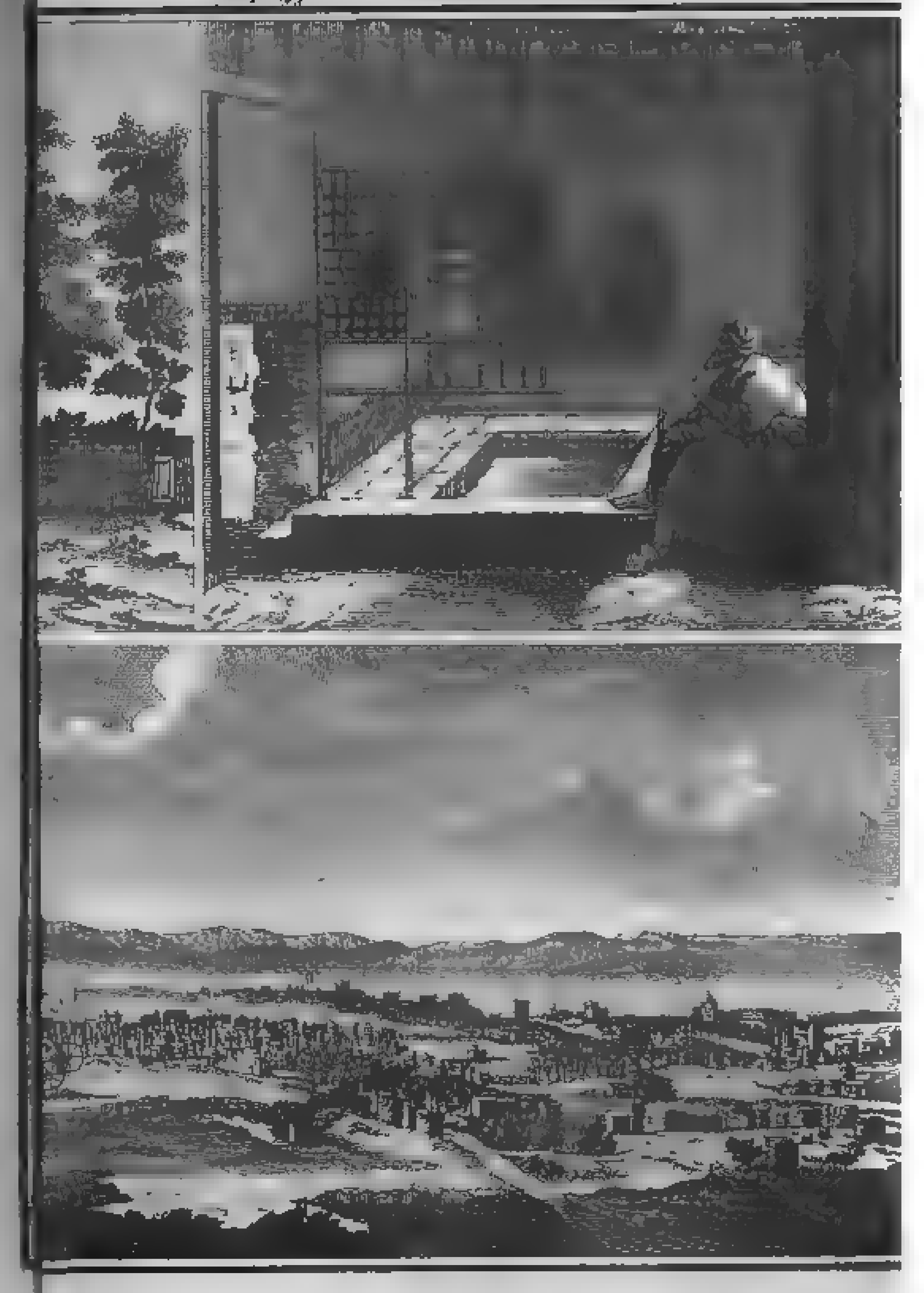
On y prend aussi pendant l'hyver beaucoup de Poules de Damiette, comme on les appelle. Elles sont d'une très-belle couleur; car elles ont le col & l'estomach comme les Paons, & du reste elles sont pour le moins aussi grosses que les Faisans.

J'aurois fort souhaitté d'en acheter, mais il me fut impossible d'en trouver, parce qu'on en avoit pris fort peu cette année, & encore ce peu, qui n'alloit qu'à environ une vingtaine, étoit entre les mains d'un certain Juif qui les gardoit pour les envoyer au Roy de France. Il avoit ordre d'en acheter un cent, mais il n'avoit pû trouver que ces vingt.

Tout ce que le païs produit icy aux environs y vient en abondance, & on peut l'avoir à bon marché, particulierement le poisson, dont à peine trouve-t-on à se deffaire : mais au contraire ce qu'on y apporte de dehors y est extrêmement cher, & sur-tout les vins qui y sont tous amenez de Cypre. Il en est de même du bois, des raisins, & de plusieurs autres choses.

Damiette. Pour ce qui regarde la ville de Damiette les ruës en sont fort sales, & les bâtiments fort simples : mais elle est au reste très-bien peuplée, & une des principales villes de toute l'Egypte. Les Arabes la nomment *Damiat*. Un curieux qui voyage n'y rencontre rien de considérable, que quelques Mosquées avec de belles Tours. On voit hors de la ville des ruines fort hautes d'une Tour qui a servi autrefois de Phare pour les vaisseaux, & assez proche du même endroit encore une Tour ronde, & c'est-là tout ce que j'ay trouvé d'Antiquitez. Le Nil a son cours tout auprès de la ville, & s'étend vers le Caire. Le principal trafic de Damiette est celui du Riz, qui croît aux environs en grande abondance & qu'on transporte dans toute la Turquie, on y trafique aussi du Caffé, des toiles & de filasse, & plusieurs belles étoffes qu'on y fait. La ville est gouvernée par un Aga, qui y est envoyé par le Bassa du Caire.

Pendant



Pendant le séjour que je fis à Damiette, qui fut plus long que je n'eusse voulu, j'allay le 3. d'Avril chez un Turc, qu'on appelloit *l'Enfant mort*, dans le dessein de le voir. La raison pour laquelle on lui a donné ce nom est assez surprenante. Lors que sa mere étoit enceinte de lui, & proche de son terme, elle vint à mourir & elle fut aussi-tôt enterrée selon la coûtume de ce Pais-là, principalement en tems de peste; & ce fut dans une cave, que ce même Turc avoit, pour le lieu de la sépulture de sa famille. Le soir, quelques heures après l'enterrement de cette femme, il vint dans l'esprit de son mari que l'enfant, dont elle étoit grosse, pouvoit encore être vivant. Il fit donc ouvrir le tombeau, & il se trouva qu'en effet sa femme s'étoit délivrée, & que toute morte qu'elle étoit, elle avoit mis au monde un enfant vivant. D'autres disent que quelques Turcs, qui se trouvérent en cet endroit, avoient entendu crier l'enfant, & que ce fut sur l'avis qu'ils en donnérent qu'on ouvrit le sépulchre. Je ne say pas lequel est le plus véritable de ces deux recits; mais on m'assûra que l'homme à qui on avoit donné ce nom vivoit encore, qu'il étoit alors âgé de soixante ans, qu'il avoit des enfants, & qu'il étoit Droguiste de sa vacation. Mais je ne le vis point, parce qu'il n'étoit pas au logis lors que j'allay pour le voir.

Naissance extraordinaire d'un homme appellé l'Enfant mort.

Le lendemain matin nous retournâmes à nôtre Saique, & comme nous allions le long de la Riviere jusqu'au bord de la Mer, nous vîmes sortir de l'eau une fort grosse tortuë. Nous y courûmes aussi-tôt, & après l'avoir tournée sur le dos, nous la tuâmes avec nos sabres. Nous pensions même la porter dans nôtre barque, afin d'en garder l'écaille & d'en faire aprêter la chair qui est un fort bon manger; mais comme nous aperçûmes que l'écaille étoit cassée, à cause des coups que nous lui avions donnez, nous laissâmes là, tant l'écaille que la chair.

Tortuë tuée à coups d'épée.

Je vis aux environs, un peu avant dans les terres, quelques endroits qui paroissoient comme des lacs, où se tenoient à grandes troupes plusieurs sortes d'oiseaux de riviere.

A main droite, en venant de dehors, les Turcs ont un Château près duquel il y a deux grosses pieces de fonte, dont l'une porte *62.* livres de balle, & l'autre quatre-vingt. Il y avoit, vis-à-vis ce Château, deux Arabes occupez à dresser deux Tentes, dont la figure n'avoit rien de singulier.

Le *6.* nous fîmes la Pâques sur nôtre vaisseau, avec les trois Religieux dont nous avons parlé, & dont l'un étoit Florentin, & les deux autres Espagnols. Ils avoient attendu vingt-quatre jours avant nôtre arrivée une occasion

pour

pour aller à Jaffa, & de-là à Jerusalem. Ils étoient de l'Ordre de S. François, & avoient assez d'esprit.

Le 18. comme il ne se presentoit point encore d'occasion pour partir, nous retournâmes à Damiette, & nous allâmes loger dans la maison de nos Franciscains, où nous en trouvâmes encore cinq autres, qui avoient aussi attendu long-tems une occasion pour Tripoli. Ils nous priérent fort civilement de demeurer chez eux, ayant deux chambres qu'ils y tiennent toûjours, parce que plusieurs Religieux de leur Ordre passent icy pour aller à Jerusalem & ailleurs. Nous y demeurâmes trois ou quatre jours; nous allions ordinairement après le repas nous asseoir sur le haut de la maison, ou nous y promener, car elles sont toutes plattes, & nous prenions plaisir à jetter devant nous quelques restes de nôtre repas que nous avions apportez, & que nous voyions incontinent enlever par les Faucons dont il y a grande quantité.

Je n'ay jamais vû d'oiseaux si hardis, puis qu'ils venoient fondre au milieu de nous avec leurs serres, & s'envoloient ensuite avec leur proye sur la maison voisine où ils alloient manger à leur aise ce qu'ils avoient pris, & dès qu'ils l'avoient devoré ils revenoient voir s'il n'y avoit plus rien à prendre.

Hardiesse des Faucons.

Le

Le 12. nous allâmes encore une fois voir la Mer Morte, accompagnez de tous nos Religieux qui ne pouvoient se lasser d'admirer la beauté du bois, parce qu'ils n'y avoient encore jamais été. Nous prîmes à cette fois un autre chemin qui n'étoit pas moins agréable que le premier.

Cependant, comme je voyois que Pâques étoit passé, je changeay de dessein; & au lieu que je ne me proposois d'aller en Egypte qu'après que je serois revenu de Jerusalem, je résolus d'y aller dès à present, & je me preparay pour cela. Un de nos Religieux, qui étoit Venitien, ayant envie d'aller au Caire, se joignit à nous; ainsi étant trois de nôtre compagnie, ce qui suffisoit pour faire le voyage agréablement, nous nous mîmes en chemin.



CHAPITRE XXXIV.

Départ de Damiette. Quantité de Villages le long des bords du Nil. Maniere dont mangent quelques Paisans Arabes. Villes qui sont entre Damiette & le Caire. Plusieurs Colombiers le long du Nil. Arrivée au Caire. On y loge chez le Consul.

DE's que nos préparatifs furent faits, nous prîmes une Barque pour remonter le Nil, & quand nous fûmes éloignez de Damiette d'environ deux lieuës, nous entrâmes dans une *Germe*, où nous fimes faire une tente de branches de Palmier, pour ne point nous mêler avec les autres passagers. Ces *Germes* sont des vaisseaux fort incommodes, parce qu'ils sont tout ouverts, qu'ils ne sont pas fort grands, & qu'ils se trouvent ordinairement si chargez, qu'on a de la peine à s'y remuër. Comme le vent étoit contraire, nous demeurâmes tout le jour au même endroit; & le lendemain matin, quoy qu'il ne fut pas encore favorable, nous ne laissâmes pas de partir à six heures du matin, faisant tirer nôtre barque avec une corde par dix ou douze hommes contre le courant de la riviere : c'est ce qu'on a accoûtumé de faire quand le vent est

Départ de Damiette.

eſt contraire ; mais comme le Nil eſt fort tortueux, & qu'il ſerpente beaucoup, on y peut ſouvent aller à la voile à toutes ſortes de vents.

Comme tous les bords du Fleuve ſont remplis de Bourgs & de Villages, la navigation y eſt très-agréable. Le païs eſt uni, ſans arbres, & ſemé par tout de riz. Les champs où il croit doivent toûjours être couverts d'eau, ce qui eſt cauſe qu'on l'y fait venir par le moyen de certains moulins qui ſont tournez par des bœufs, qui la répandent de tous côtez. (a)

Environ

(a) Voicy par quel artifice les Egyptiens ont ſçû conduire l'eau du Nil, dans les endroits où l'inondation periodique de ce Fleuve ne peut pas la porter. Tout le païs eſt coupé par une infinité de Canaux, qu'on y a faits dans tous les tems. Ces Canaux s'ouvrent dans le tems de l'inondation, & cela avec un grand ordre ; & par ce moyen les eaux ſont conduites juſques dans les lieux les plus éloignez du Fleuve. Il n'eſt pas permis de rompre les Chauſſées, juſqu'à ce que l'eau ſoit à une certaine hauteur, ni de les ouvrir toutes en même-tems, parce qu'il y auroit en ce cas-là des Terres qui ſeroient trop inondées, pendant que les autres ne le ſeroient pas aſſez. On commence par les rompre dans la Haute Egypte, enſuite dans la Baſſe, ſuivant un Tarif où toutes les meſures ſont obſervées. Mais comme malgré tous ces Canaux il reſte encore bien des Terres dans des lieux élevez, qui ne peuvent point prendre part à l'inondation, on y a pourvû par le moyen des

pompes,

Environ midy nous passâmes le long d'un des bras du Nil, qui s'étend une assez grande partie du chemin dans les terres, & à cinq heures nous nous arrêtâmes dans un Village. Le 15. nous fûmes engravez plusieurs fois, parce que le Nil n'a gueres d'eau en bien des endroits. Mais nous nous en tirâmes bien-tôt. Nous passâmes ainsi par-devant neuf ou dix Villages. Avant le Soleil couché, nous nous trouvâmes devant la ville de la *Mansoure*, & nous continuâmes nôtre chemin jusqu'à

Quantité de Villages le long des bords du Nil.

pompes, qu'on fait tourner par des bœufs, & qui portent l'eau dans des tuyaux qui la dégorgent dans ces terres. On nomme dans le païs ces machines, des *Pousaraques*, elles sont composées de deux grandes rouës, jointes ensemble par plusieurs morceaux de bois qui entrent dans les côtez des pieces qui les bordent; sur ces pieces de bois passe une grosse corde à laquelle sont attachez, à des distances égales, des pots de terre qui tiennent sept à huit pintes chacun, & qui s'étants remplis d'eau se vuident d'eux-mêmes, lorsque la rouë les a élevez dans des Canaux, qui conduisent l'eau dans les lieux qu'on veut arroser. On tire l'eau de la même maniere des Puits qui sont dans tous les Jardins, & ce n'est point une exaggération de dire qu'il y a dans l'Egypte plus de deux cents mille bœufs employez journellement à ce travail. C'est ainsi que ce peuple industrieux a trouvé, depuis les premiers tems, le moyen de rendre fécond un païs où il ne pleut presque jamais, ayant sçû mettre à profit une inondation, qui est l'unique source de la fécondité de tout ce Royaume.

qu'à onze heures du soir, toûjours entre des Villages directement vis-à-vis l'un de l'autre.

Le 16. nous avançâmes fort peu, parce que nous avions le vent contraire. Dans ce tems-là nous vîmes cinq ou six Païsans Arabes qui dînoient sur le bord de la riviere; ils étoient assis à terre & avoient au milieu d'eux un grand plat de bois plein de lait, dans lequel ils puisoient tour à tour avec le creux de la main, qu'ils portoient ensuite à la bouche pour humer le lait. Cette maniere de manger me fit faire reflexion sur la prévoyance de la nature, qui a donné aux hommes le moyen de se servir eux-mêmes quand les autres choses leur manquent. Je m'étonnay cependant de cette maniere de manger; mais je compris que la pauvreté, qui fait que nous nous servons des moyens les plus extraordinaires, avoit enseigné celui-cy aux pauvres gens de ce païs-là.

Maniere de manger de quelques Païsans Arabes.

Le 17. le vent nous fut un peu plus favorable, ce qui fut cause que nous laissâmes nos voiles déployées jusqu'à environ minuit, après avoir passé soixante Villages.

Le 18. avant le lever du Soleil, nous continuâmes nôtre voyage, & environ trois heures après-midy nous vîmes fort distinctement les trois Pyramides. Deux heures après nous pas-

passâmes auprès de l'autre bras du Nil, qui a son cours à main droite au Nord-Est de Rosette : on compte qu'il est éloigné du Caire de quinze milles d'Italie. Le soir nous avions encore passé quarante-cinq Villages, sans compter ceux que l'obscurité de la nuit nous avoit empêché d'apperçevoir, & à dix heures nous vinmes à Boulac, qui est un grand Bourg situé à l'Orient du Nil, & qui est le Port du Caire, parce que la ville même est bien une demi-lieuë avant dans le païs. Nous passâmes la nuit dans la barque. Boulac.

Voicy le nom des Villes qui sont entre Damiette & le Caire, la *Mansoure*, qui est raisonnablement grande, située à l'Orient du Nil. *Semenut*, qui est à l'Occident. Cette ville est en triangle, & est bâtie sur le bord de la Riviere. Tous les Vaisseaux qui vont au Caire sont obligez de s'arrêter pour y payer un certain droit. *Miigamur*, qui est aussi une ville assez grande sur la rive Orientale du Fleuve. Elle a un fort beau Bazar ou Marché, & plusieurs belles maisons. Vis-à-vis est un gros Bourg appellé *Sufe*. Pour ce qui est des Villages, ils sont, comme on le peut aisément inferer de ce que nous avons déja dit, en grande quantité, & pour la plûpart les uns vis-à-vis des autres, ce qui fait une agréable perspe- Villes entre Damiette & le Caire.

étive le long des deux bords de la Riviere. (a)

Quantité de Colombiers le long des bords du Nil.

L'on voit aussi tout le long du Nil, depuis Damiette jusqu'au Caire, une quantité incroyable de Colombiers; ils sont bâtis de terre, & ont la couverture en pointe; par-dedans ils sont garnis tout autour d'une espece de pots de terre où les pigeons font leurs nids: comme il y en a grande quantité, ils sont aussi à bon marché.

Le 19. au matin, nous payâmes chacun un écu, qui est un droit que doivent tous les Francs la premiere fois qu'ils viennent au Caire, & nous prîmes des ânes pour nous mener à la

(a) Le Nil, à quelques lieuës du Caire, se partage en deux grands bras, dont l'un va se jetter dans la Mer près de Damiette, & l'autre près de Rosette; tout l'espace qui est entre deux, est ce qu'on appelloit le Delta, parce qu'il forme la figure de cette lettre Grecque. Dans les tems de l'inondation de ce Fleuve toute cette belle campagne est couverte d'eau, excepté les Villages qu'on a pour cela placez sur des hauteurs, & quand l'eau s'est retirée, il y reste encore un très-grand nombre de Canaux, mais qui ne sont pas navigables. C'est sur les bords de ces deux grands bras dont je viens de parler, que se trouva cette quantité prodigieuse de Villages & de Bourgs dont l'Auteur fait mention, & qui tiennent aujourd'huy la place de ces Villes fameuses dont parlent les Auteurs anciens, parmi lesquelles étoient *Péluse*, *Heracleopolis*, *Diospolis*, *Bubaste*, *Tanis*, *Mendes*, *Leontopolis*, *Sais*, *Hermopolis*, *Naucrate*, *Cynopolis*, & tant d'autres.

à la ville. Ils sont fort petits, mais ils ont une allûre si vîte qu'on en est étonné. Depuis Boulac jusqu'au Caire on traverse une grande Plaine qui a une bonne demi-heure de long & qui est fort agréable, tant par la grande quantité de palmiers & d'autres arbres dont elle est plantée, que par le passage continuel d'une infinité de personnes qui vont & viennent le long de ce chemin.

Arrivée au Caire.

Quand on entre au Caire, par le Port qui conduit au Boulac, on trouve une grande Place faite en forme de Vivier, que le Nil remplit dans ses inondations & où l'on seme du bled quand les eaux se sont retirées. Ainsi on y fait tour-à-tour la pêche & la moisson. On passe sur la levée, & on voit les belles maisons de cette Place qui ont la plûpart des portiques sous lesquels on peut marcher, à peu près comme à Boulogne en Italie. (*a*)

Nous

(*a*) Pour entendre ce que dit icy Corneille le Bruyn, il faut savoir qu'il y a dans le Caire un Canal qu'on appelle le *Calis*, & qu'on n'ouvre que quand le Nil est cru jusqu'à la hauteur de seize coudées, & cette ouverture s'étant faite avec beaucoup de solemnité, & en presence du Pacha & de tous les Grands qui se trouvent alors dans cette Ville, l'eau coule à travers une grande ruë & va se rendre ensuite dans le Château du vieux Caire où est le Mekias, qui est une espece de grand Reservoir quarré, autour duquel régne une Gallerie, soûtenue par huit pilliers de marbre blanc,

Nous nous rendîmes au Couvent des Religieux de S. François, & j'appris d'eux que le Seigneur *Baptista Tarelli*, Consul de la République de Venise, avoit été encore choisi depuis peu de jours par le Bassa du Caire pour Consul des Nations Angloise & Hollandoise. Ainsi je crus qu'il étoit de mon devoir de lui aller au plûtôt rendre visite.

L'Auteur va loger chez le Consul.

Il nous reçût avec une civilité toute particuliere, & il nous fit promettre que nous irions loger chez lui, quoy que nous eussions déja donné nôtre parole au Pere Supérieur du Couvent. Nous fîmes donc transporter nos hardes, ce qui chagrina un peu les bons Peres,

qui forment des Arcades, avec une balustrade. Au milieu de ce Reservoir est une Colomne octogone de marbre blanc, qui est divisée en 22. parties égales. La premiere est soudivisée en 24. pouces. C'est-là qu'un Inspecteur prend au juste chaque jour la mesure de la hauteur de l'eau, & va ensuite le publier dans les ruës du Caire, en disant : *Le Nil est cru cette nuit de tant de pouces ; il est à present à telle hauteur.* Et cet ouvrage est fait avec tant d'exactitude & si bien nivelé, que l'eau du Reservoir n'est ni plus haute ni plus basse que celle du Fleuve. Les anciens Egyptiens avoient des Puits qui servoient au même usage ; & les Coptes en ont encore un dans la Haute Egypte qu'on appelle le *Pronostic*. Comme le Fleuve est l'unique source de la fécondité de ce Royaume, on a toûjours pris de grandes précautions pour en marquer au juste l'accroissement & la diminution.

res, qui eussent mieux aimé nous voir chez eux que chez le Consul.

J'y trouvay, sans que je m'y attendisse, un de mes Compatriotes qui y étoit déja logé, ce fut *Adrien Bierbeek*, né comme moy, à la Haye, orfêvre de sa vacation, & qui étoit venu avec nos vaisseaux à Alexandrie le 12. de Mars.

De tous les Chrétiens qui demeurent ordinairement dans cette fameuse Ville, il n'y avoit que nous trois qui parlassions Flamand, étants tous trois Hollandois, & nez à la Haye où nous avions connu la famille les uns des autres. Mais nôtre societé, quelque peu nombreuse qu'elle fût, ne dura pas long-tems, car le 24. d'Avril, c'est-à-dire cinq jours après nôtre arrivée au Caire, mon Camarade de voyage Roger de Cleves, avec qui j'étois venu de Smyrne, nous quitta & s'en alla à Cypre où il avoit quelques affaires. Il demeure à present à Loo, au service de Sa Majesté Britannique, en qualité de Maître Fontenier. Au reste, c'est une chose digne de remarque que trois Camarades de voyage, & tous trois natifs d'un même lieu, après s'être rencontrez si loin, contre leur attente, se retrouvent encore aujourd'huy en leur pais pleins de santé, & qu'ils ayent le moyen d'y entretenir encore leur ancienne amitié.

CHA-

CHAPITRE XXXV.

Voyage à Matarea. Maison de Joseph & de Marie dans ce lieu là. Maison du Grand Seigneur. Maison de Sultan Gori. Entretien avec deux Agas. Situation ; & autres particularitez du vieux Caire. Greniers de Joseph. Bel Aqueduc pour conduire l'eau au Château du Caire.

L'Auteur tombe malade.

QUELQUES jours après que mon Camarade de voyage fut parti, c'est-à dire au commencement du mois de May, lorsque je me préparois à aller voir les beautez du Caire, tant celles de la Ville que celles des environs, je fus tout-d'un-coup attaqué de la fiévre qui m'obligea de suspendre mon dessein. Aussi-tôt j'eus recours à mon remede ordinaire, qui est dans ces occasions d'observer une bonne diette, & de ne prendre qu'un peu de boüillon. Je m'en trouvay si bien, qu'après m'être tenu cinq ou six jours bien chaudement au lit, je fus entierement rétabli, & aussi sain que j'eusse jamais été. Je repris donc mon dessein, & après avoir loüé quelques ânes, je continuay mon voyage, & accompagné du Drogmant, & d'un Janissaire du Consul, je m'en allay le 25. du mois à *Matarea*

Il va à Matarea.

tarea, qui eſt un Bourg ou Village à deux bonnes lieues du Caire, du côté d'Orient.

C'eſt icy que l'on croit que Joſeph & Marie choiſirent leur demeure lorſqu'ils ſe retirérent en Egypte, ſuivant le commandement qui leur en fut fait par l'Ange : *Fui-t'en en Egypte, & demeure-là juſqu'à ce que je te le diſe.* Matth. 2. 13. *afin que fût accompli ce qui avoit été dit par le Prophête. J'ay appellé mon Fils hors d'Egypte.* v. 15. conferé avec Hoſée 11. 1. On y montre auſſi la maiſon où l'on dit qu'ils ont demeuré ; c'eſt une chambre quarrée, dont le ſol eſt pavé, & au milieu de laquelle eſt un puits aſſez profond, dont on tire l'eau pour arroſer les Jardins du voiſinage. On parle auſſi d'une certaine fenêtre, en maniere de petite armoire, où l'on dit que la Vierge poſoit l'Enfant Jeſus, pendant qu'elle lavoit ſes langes. Les Coptes diſoient quelquefois la Meſſe en cet endroit, mais il eſt à preſent couvert de maçonnerie. La Fontaine eſt entourée d'un eſpece de treillis fait de lattes, poſées les unes ſur les autres, en maniere de lozanges. Je donne icy deux figures, qui repreſentent cette maiſon en dedans & en dehors. L'eau de la Fontaine ſe répand dans les Jardins des environs, après qu'on l'a tirée en haut par le moyen d'une rouë tournée par deux bœufs, à laquelle ſont attachez pluſieurs pots de terre

Maiſon de Joſeph & de Marie.

qui servent à puiser l'eau. Il y en a qui prétendent que cette eau vient du Nil par-dessous terre, mais les autres disent qu'elle vient de source. Cette derniere opinion me paroît la plus vray-semblable, tant parce que cet endroit est trop éloigné du Nil, que parce que, comme le témoignent les habitants du lieu, lorsque l'eau du Nil est fort trouble, celle-cy demeure toûjours très-claire, & qu'elle n'a point son accroissement & sa diminution, comme le Nil a les siens tous les ans; aussi le nom même que porte le lieu semble favoriser ce dernier sentiment. Car *Matarea* vient de *Matarug*, qui signifie *de l'eau fraîche*. Les Mahometans veulent qu'elle ait sa source du Puits *Brissimsin*, qui est une eau miraculeuse de leur Prophête Mahomet. Cette source est à *Mechor*, qui est à environ quinze journées du Caire à y aller par Caravane.

On montre près delà dans un Jardin un gros morceau d'un arbre, qui, dit-on, étoit là du tems de la venue de Joseph & de Marie. On en raconte & l'on en écrit bien des Fables: il y en a qui disent qu'un jour la Vierge Marie voulant se reposer contre l'arbre, il s'ouvrit, comme pour lui procurer un repos commode, d'autres racontent que l'arbre se courba pour faire honneur à Jesus-Christ, de la même maniere que les anciens Payens ont crû que les arbres

arbres d'*Hermopolis* en Egypte firent à leurs Divinitez. Tous ceux qui voyagent prennent ordinairement un petit morceau du bois de cet arbre, ce qui apporte un grand profit au Maître du Jardin. Je suivis l'exemple des autres, & je voulus aussi en avoir un morceau, plus par curiosité, que par aucune vertu que je lui attribuasse. Ce bois est fort dur, & néanmoins très-leger & fort spongieux. D'autres m'ont rapporté que la Vierge Marie étant poursuivie par quelques hommes, & passant avec son Fils Jesus auprès de cet arbre, qu'ils disent être un figuier sauvage, ou figuier de Pharan, il s'ouvrit pour les reçevoir, & que se refermant aussi-tôt, il servit de cachette à Jesus-Christ & à sa Mere, jusqu'à ce que ces méchants fussent passez, & qu'alors il se r'ouvrit & demeura toûjours en cet état, ayant même porté du fruit jusqu'à l'an 1656. qu'un morceau en fut rompu & séparé du tronc. Peut-être est-ce ce morceau qu'on montre aux voyageurs.

Hors de ce Bourg, il y a encore dans un champ un bel Obélisque ou Aiguille de pierre qui est debout. (a) Je ne l'ay point vûë; mais com-

(a) Cet Obélisque, dont on trouve la figure dans le troisieme Voyage de M. Paul Lucas, Tom. II. est de marbre granite d'une seule piece, & d'une grande beau-

comme je m'en suis fait instruire, elle doit être de la même façon que celle que j'ay marquée à Alexandrie.

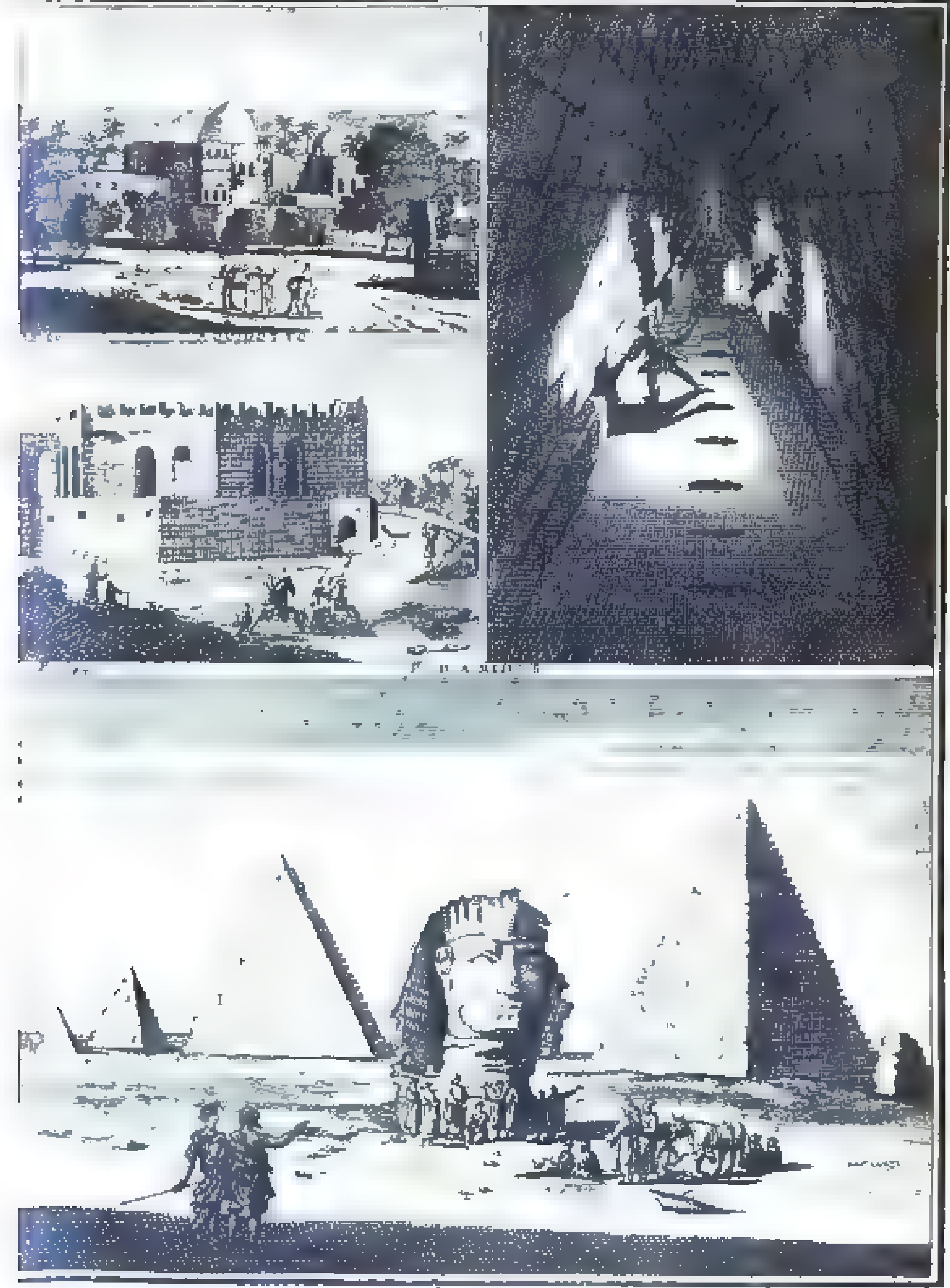
Plusieurs morceaux de pierres, qu'on voit encore icy en divers endroits (entr'autres une grosse pierre quarrée, qui peut être a servi de pied-d'estal à quelque colomne) ont donné lieu à quelques-uns de croire qu'il y a eu icy une ville. (a) On dit que c'est dans ce champ que *Sultan Selim* se tint avec son armée, quand il donna la Bataille à *Sultan Kayed-bey* dernier Roy des *Mamelucs*.

Maison du Grand Seigneur.

A mon retour j'allay voir une belle maison du Grand Seigneur, dans laquelle demeurent deux Agas, dont l'un est noir, & l'autre fort basanné. Ils avoient servi tous deux pendant plusieurs années dans le Serrail, où ils étoient employez à la garde des femmes du Grand Seigneur.

té. Il a soixante pieds de hauteur hors de terre; sa largeur d'en bas est de cinq pieds neuf pouces, & il est tout rempli de figures Hieroglifiques; & l'Auteur a raison de le comparer à l'Aiguille de Cléopâtre qu'on voit dans Alexandrie.

(a) Les Coptes du païs nommoient cette ville *Ifeuchit* ou *Tertara*; mais on peut assûrer, avec beaucoup de vray-semblance, que c'étoit l'ancienne Babylone que tous les Geographes placent dans cet endroit qui n'est pas éloigné de *Memphis*, sur le bord oriental du Canal du Nil, qu'on appelloit Bubastique, & dont l'eau tomboit dans la Mer près de Péluse.


PALAZZO
INTERIOR

gneur. Ces Agas ayant apris de mon Janissaire, qu'il y avoit un étranger qui venoit de Constantinople, & qu'il étoit dans leur maison, me firent prier de vouloir bien leur parler avant que de partir. Je leur fis dire que j'irois incontinent les trouver, j'étois alors occupé à dessiner de dessus une petite Tour, qui étoit au haut de la maison, un très-beau bâtiment qui étoit tout auprès, & dont je donne icy le plan. On dit que c'est *Sultan Gori* qui l'a fait bâtir.

Maison de Sultan Gori.

Dès que j'eus achevé mon dessein, je me rendis au lieu où étoient ces Agas, qui me reçûrent d'une maniere fort civile, & me prierent de m'asseoir auprès d'eux sur le Sopha. Aussi-tôt on me presenta du tabac & du caffé, qui furent suivis de diverses sortes de confitures & autres choses délicates qui sont en usage chez les Turcs; & afin de me faire plus d'honneur & de me faire passer le tems plus agréablement, ils firent venir dans la chambre quelques joueurs, qui en touchant avec les doigts une espece de tambours de basque faisoient un son assez agréable, qu'ils interrompoient de tems en tems pour y entre-mêler quelques airs qu'ils chantoient.

Conversation avec deux Agas.

Le plus noir des Agas, qui me paroissoit être un homme fort spirituel, me fit dire par le Truchement qui étoit debout sur le Sopha, que

que ce que ces joüeurs chantoient étoit très-beau. Je répondis que j'en étois très-persuadé, puisque cela plaisoit à des Seigneurs d'esprit comme eux, mais qu'à mon grand regret je n'avois pas le bonheur de le pouvoir entendre. Ils se prirent à rire, & ils me dirent qu'ils croyoient en effet que la plus grande peine qu'eût un voyageur dans les païs étrangers, c'étoit de n'entendre pas la langue. Ils me firent ensuite diverses questions, tant sur ma patrie, que sur les autres païs que j'avois vû, & ils me demandérent ce que je pensois de Constantinople, & si j'avois jamais vû de Ville qui l'égalât. Je répondis que je l'avois trouvée admirable, & je leur en parlay toûjours d'une maniere à ne leur pas déplaire. En un mot, nous nous séparâmes fort contents les uns des autres, & ils me souhaitérent toute sorte de bonheur dans mes voyages, & un heureux retour en mon païs.

Lorsque nous fûmes venus aux environs du vieux Caire, nous rencontrâmes une troupe de ces femmes débauchées, qui se tiennent ordinairement là auprès des Masures, ou à l'ombre d'un arbre, en attendant quelque bonne fortune, & l'arrivée de quelques galants, avec qui elles n'ont point de honte de s'abandonner aux plus grandes dissolutions, à la vûë même des passants. J'avois auparavant oüy parler

parler de ces sortes de femmes, & je ne fus pas fasché que l'expérience me confirmât ce que j'en avois ouy dire; mais je ne voulois pas en prendre une plus grande connoissance en m'approchant d'elles; ce qui même, sans parler des autres inconvénients, ne seroit pas trop sûr pour un Franc, parce que toutes ces femmes sont Mahometanes.

Le vieux Caire est environ à une demi-lieuë de l'endroit où est à present le nouveau, à l'Orient du Nil dans une Plaine, vis-à-vis du lieu où a été Memphis, après la ruïne de laquelle elle fut la Capitale de l'Egypte, comme elle est encore la plus ancienne de celles qui subsistent aujourd'huy; les Arabes l'appellent *Maser* du nom de *Misraim* fils de Cham, & petit-fils de Noe, qu'ils croyent en avoir été le Fondateur. Cette ville a été autrefois grande & magnifique, mais comme les révolutions qui arrivent dans une longue suite d'années causent toûjours de grands changements, elle est à present ruïnée en grande partie, & on y voit peu de restes de son ancienne splendeur. Vieux Caire

Les Chrétiens d'Egypte y ont trois Eglises, dont l'une est dédiée à Ste. Barbe, l'autre à S. Georges, & la troisiéme à leur Patriarche Sergius.

La premiere est l'Eglise des Coptes & la principale de toutes; il y a sous cette Eglise une

une eſpece de Chapelle fort profonde & fort obſcure ; on dit que c'étoit autrefois une petite maiſon ou grotte qui a ſervi de demeure à Joſeph & à la Vierge Marie. On y voit encore un morceau d'une poutre, dans l'endroit où la voute du grand Autel eſt ſoûtenuë de quelques piliers, que l'on me dit qui eſt venuë de l'Arche de Noë ; on n'en voit qu'un bout qui ſort un peu hors de la muraille. Chaque voyageur tache d'ordinaire d'en avoir quelque petit morceau, & cela d'autant plus que l'on dit que cette poutre a ſervi autrefois à ſoutenir le plancher de la maiſon de la Vierge Marie. Je trouvay ce bois ſi dur & ſi ſerré que j'eus bien de la peine à en couper un petit morceau.

L'Egliſe de S. Georges eſt haute & raiſonnablement bien bâtie. Les Grecs ſe vantent qu'ils y conſervent encore un bras de ce Saint. On y voit un gros pilier, auquel eſt attachée une chaîne de fer, qu'ils diſent avoir été celle de S. Georges, & ils lui attribuënt la vertu de faire revenir en leur bon ſens les perſonnes qui ont perdu l'eſprit, pourvû ſeulement qu'on les lie de cette chaîne. Cette Egliſe appartient à un Couvent de Religieuſes Grecques, qui eſt fort ancien & aſſez bien bâti ; il eſt fort haut, & a au-deſſus une platte-forme d'où l'on peut découvrir aſſez loin.

J'allay

J'allay voir ensuite les Greniers de Joseph, que les Arabes nomment *il Scioni*. Les habitans disent, par tradition, que Joseph sachant que la famine étoit prête d'arriver, les fit bâtir, & qu'il y fit amener du bled de tous les côtez. Ils servent encore à present à garder le bled pour l'entretien des soldats. Ces greniers sont fort grands & environnez d'une muraille à l'antique; il y a dedans divers appartements, & ils sont ouverts par-dessus, parce qu'en Egypte la pluye n'est pas à craindre.

Greniers de Joseph.

On voit encore icy plusieurs beaux restes, tant de Temples que d'autres beaux bâtiments, & en particulier les ruïnes d'un Palais qui avoit, à ce qu'on prétend, trois cents quatre-vingt Chambres, dont on voit encore quelques débris.

Aux environs du vieux Caire, près du Nil, il y a un Aqueduc, au commencement duquel on a bâti une grosse Tour à laquelle il est attaché, comme on le peut voir icy. Cet Aqueduc sert à porter l'eau dans le Château du Caire, sur trois cents dix-sept Arcades. La Tour est fort haute, & a un escalier de quarante degrez, larges & commodes. Quand on est monté dessus, on voit plusieurs roues que des bœufs font tourner; autour de ces roues il y a une corde à laquelle sont attachez plusieurs pots de terre qui servent à puiser l'eau & qui la versent

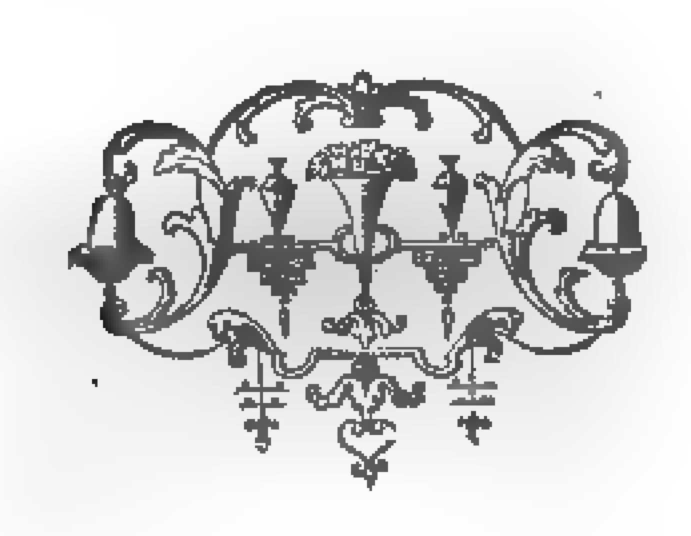
Bel Aqueduc.

ſent continuellement dans un grand baſſin ; d'où elle coule dans l'Aqueduc à cinq ou ſix pas de-là, par le moyen d'une goutiere, & elle eſt ainſi conduite dans le Château. L'Aqueduc ne va pourtant pas juſques-là, mais ſeulement juſqu'à *Caraſſou*, où rencontrant la terre de niveau, il répand ſon eau dans une foſſe ſous terre, qui la conduit juſques dans l'écurie du Baſſa, où elle ſe décharge dans un baſſin, d'où l'on en puiſe autant qu'on en a affaire. L'ouvrage que je viens de décrire eſt un bâtiment extraordinairement long, puiſque chaque Arcade a quatorze pieds & demi de large, & chaque pile qui les ſépare les unes des autres, eſt pour le moins de huit pieds. Les Turcs & les Arabes font un conte au ſujet de cet Aqueduc. Ils diſent qu'un certain Seigneur, extrêmement riche & puiſſant, ayant dépenſé tout ſon bien à le bâtir, & ne pouvant plus tirer du public de quoy l'achever, s'aviſa de s'addreſſer à un de leurs Saints, pour lui demander de quelle maniere il pourroit amener à la perfection l'ouvrage qu'il avoit commencé, & que le Saint voyant le zele de ce bon Mahometan, lui montra un fort grand treſor, par le moyen duquel l'Aqueduc fut achevé.

Particularitez touchant les Aniers.

J'ay déja dit que j'avois loüé quelques ânes pour aller à *Matarea*. Ce ſont les Arabes ou les Mores

Mores qui les louent; ils vont toûjours avec eux; & comme ces animaux sont naturellement fort paresseux, ils les picquent sans cesse sur la croupe, & pour cet effet ils ont toûjours avec eux un bâton qui a une pointe de fer au bout. Outre ce service qu'ils vous rendent, on en reçoit encore un autre, c'est qu'en chemin faisant, si vous êtes d'humeur à fumer une pipe de tabac, ils vous en fournissent. Leurs pipes sont de roseau & fort longues, au bout il y a un petit bassinet de terre qu'on peut ôter & remettre quand on veut.



CHAPITRE XXXVI.

Voyage aux Pyramides. Origine de la Fable de Charon. Description de la grande Pyramide, avec quelques remarques à ce sujet. Description du Sphinx, & particularitez sur les Sphinx, &c.

APRE'S que j'eus vû *Matarea* & le vieux Caire, je me mis en état d'aller voir les Pyramides, & je fis marché avec trois Janissaires & quelques Arabes, qui s'engagérent de m'y accompagner le lendemain matin. Mais le Consul, à qui je dis mon dessein le soir, & qui me donnoit, dans toutes les occasions, des marques de sa civilité & de son humeur obligeante, me dit que, si je voulois differer d'un jour, il m'accompagneroit avec toute sa famille; ainsi le voyage fut remis jusques là. Outre l'agrément que m'offroit la compagnie de Mr. le Consul, elle me rassûroit contre la crainte des Arabes, qui peu de tems auparavant avoient dépoüillé, jusqu'à la chemise, une personne qui logeoit chez le même Consul, & tous ceux qui l'accompagnoient dans le même voyage. On loüa donc des ânes, autant qu'il nous en falloit, & nous partîmes le 27. May à la pointe du jour, faisants une troupe

Voyage aux Pyramides.

troupe d'environ trente personnes. Le Consul étoit seul à cheval.

Nous prîmes nôtre chemin par-devant le vieux Caire, & lorsque nous fûmes arrivez au Nil, à l'endroit où on le passe, le Consul y laissa son cheval, pour se servir aussi d'un âne quand il seroit à l'autre rive. Il faut que je dise icy par occasion qu'il n'est pas vray qu'il ne soit pas permis au Caire d'aller à Cheval comme quelques personnes l'ont écrit; il est vray seulement que ce n'est gueres l'usage du païs, & c'est peut-être ce qui a fait croire qu'il y en avoit une deffense.

Comme l'on se vante de faire voir icy des choses extraordinaires (soit qu'elles soient en effet telles qu'on les dit, ou non) on me montra sur le bord de la Riviere l'endroit où Moïse fut retiré de l'eau par la fille du Roy Pharaon. Ce n'est proprement qu'un petit Golphe, ou une petite Baye que le Nil fait en s'enfonçant dans cet endroit du rivage.

Nous passâmes le Nil dans une grande barque, qu'on tiroit des deux mains avec une corde, de la même maniere qu'on passe un bac chez nous, par le moyen d'une corde attachée aux deux côtez du Canal.

C'est le sentiment commun en ce païs-là, que c'est dans cet endroit que le fameux Nautonnier Charon passoit le monde avec sa barque; Origine de la Fable de Charon.

que ; car on croit que ce sont des bras du Nil qui ont donné occasion aux Anciens de feindre les Fleuves des Enfers, au travers desquels Charon passoit les ames, après qu'elles étoient séparées des corps. Ceux qui ont écrit les Antiquitez de ce païs avec exactitude, croyent que cette Fable est venuë de ce que c'est en cet endroit qu'on passoit les corps de l'autre côté de la Riviere, pour les enterrer sous les Pyramides ou aux environs. (*a*)

Aussi-

(*a*) Il y a plusieurs Sçavants qui sont de ce sentiment. M. le Clerc, & l'Auteur de *l'Exp. hist. des Fables*, en ont parlé assez au long; & on ne sauroit douter que la tradition de Charon, de sa barque & du passage des morts, ne vienne d'Egypte, d'où les Grecs l'ont empruntée, aussi-bien que l'idée de leur Cocyte & de leur Phlegeton. Cependant je dois ajoûter icy qu'il y a dans ce païs une autre tradition, qui porte, que ce n'étoit point aux environs de Memphis, mais dans la Province de Fiumme, que Charon exerçoit son ministere ; & le Lac Mœris, qui n'est pas éloigné des ruïnes de l'ancienne ville d'Arsinoé, s'appelle encore aujourd'huy *Birque Querron*. Voicy ce que disent là-dessus les habitants du païs. Une femme se promenant un jour sur les bords du Lac, & ayant vû une vache mettre bas son veau, se plaignit aux Dieux de sa stérilité ; une voix se fit alors entendre, qui lui apprit qu'elle auroit un fils qui s'appelleroit Charon, & qu'il deviendroit même un des Pharaons. Elle vit bien-tôt l'accomplissement de cette promesse par la naissance d'un fils, qui vint au monde au bout de neuf mois, & qu'elle nomma Charon. Dès que cet enfant eut l'u-

Aussi tôt que nous fûmes passez à l'autre bord, & que nous eûmes mis pied à terre, nous

sage de la raison, on commença à appercevoir ses mauvaises inclinations, qui ne firent qu'augmenter avec l'âge, lorsqu'il se crut en état d'executer ses pernicieux desseins, il chercha un moyen d'avoir de l'argent: & pour y réüssir, il s'avisa de se camper sur le bord du Lac, dans un lieu où l'on passoit les morts, pour les mettre dans les puits des grottes destinées aux Momies. Là, pour chaque mort qu'on alloit enterrer, il exigeoit une somme assez considerable, & afin qu'on ne lui fit point de résistance, il avoit contrefait un Ordre du Roy, dont il se disoit l'executeur. Quand il eut gagné quelque argent, il prit avec lui d'autres brigands pour le soûtenir dans la Collection de son nouvel Impôt. Le Roy ayant alors perdu son fils, il voulut en exiger la même retribution, & ceux qui le conduisoient en ayans averti le Prince, Charon fut mandé, & il se presenta devant lui avec cette effronterie qu'un long usage du crime donne aux scelerats. Il dit au Roy, que c'étoit pour remplacer ce que les autres Fermiers lui voloient, qu'il avoit établi ce nouvel Impôt, qu'il en avoit gardé tout l'argent dans un lieu qu'il lui indiqua, & qu'il ne tenoit qu'à lui de le faire enlever sur le champ. Ce Prince s'étant saisi de ce tresor loua la fidelité de Charon, le fit son Ministre, & ayant confirmé, par un Edit solemnel, la levée de ce droit, il lui en donna la Charge, & en fit la premiere dignité de son Royaume. Ce fut alors que l'Impôt se leva par l'authorité du Roy; Charon y gagna des sommes immenses, & devint enfin si puissant, qu'il fit assassiner le Roy & usurpa la Couronne. Quoy qu'il en soit de cette tradition, on ne sauroit guéres douter que ce que les Poëtes Grecs ont publié sur ce sujet dans

nous prîmes le chemin des Pyramides, au travers d'une grande Plaine unie où il y avoit beaucoup de fleurs de saffran, & nous passâmes le long de plusieurs villages, où nous nous amusâmes à tirer quelques coups de fusil, principalement sur des pigeons. Après avoir ainsi marché environ deux heures & demie, nous arrivâmes aux Pyramides que les Arabes appellent *Dgebel Pharaon*, & les Turcs *Pharaon daglary*, c'est-à-dire les Montagnes de Pharaon.

Elles paroissent, à les voir de loin, comme si elles étoient bâties de petites pierres, parce qu'on en est toûjours plus loin qu'on ne s'imagine; mais quand on vient auprès, on trouve que c'est tout le contraire. On n'en compte d'ordinaire que trois, quoy qu'il y en ait une quatriéme; mais comme elle est fort petite on ne la compte point. Elles sont élevées dans une Plaine fort stérile & sablonneuse, où la vûë s'étend fort loin de tous les côtez.

Description de la plus grande des Pyramides.

Je ne parleray que de la grande, qui est la plus considérable, car comme les deux autres sont

leurs écrits, n'ait pris son origine en Egypte, d'où ils avoient reçû leurs Fables avec leurs Colonies. Je dois ajoûter icy que le Palais qui est prés de ce Lac, & qu'on croit être l'ancien Labyrinthe, s'appelle encore aujourd'huy *Quellay Querrons* & les habitants du Fiumme disent qu'il est rempli de tresors que des Talismans empéchent de trouver.

ſont fermées & qu'on n'y ſauroit monter, on n'a rien de particulier à en dire, je remarqueray ſeulement que la plus belle de ces deux n'eſt guéres moins grande que la premiere, qui paſſe pour la plus grande de toutes, comme elle l'eſt en effet, quoy que quelques-uns ſemblent en douter.

Afin de la bien viſiter par-dedans, nous fîmes d'abord ôter, par quelques Arabes, le ſable qui en bouchoit l'entrée; car le vent y en pouſſe continuellement avec violence une ſi grande quantité, qu'on ne voit ordinairement que le haut de cette ouverture.

Il faut même, avant que de venir à cette porte, monter ſur une petite colline, qui eſt vis-à vis, tout auprès de la Pyramide, & qui ſans doute s'y eſt élevée du ſable que le vent y a pouſſé, & qui ne pouvant être porté plus loin, à cauſe de la Pyramide qui l'arrêtoit, s'y eſt entaſſé de la ſorte; il faut monter ſeize marches avant que d'arriver à l'entrée dont je viens de parler. Cette ouverture eſt à la hauteur de la ſeiziéme marche du côté du Nord. On prétend qu'autrefois on la fermoit après y avoir porté le corps mort; & que pour cet effet il y avoit une pierre taillée ſi juſte, que lors qu'on l'y avoit remiſe on ne la pouvoit diſcerner d'avec les autres pierres; mais qu'un Baſſa la fit emporter delà, afin qu'on

n'eût plus le moyen de fermer la Pyramide. (a)

L'entrée est quarrée, & elle a la même hauteur & la même largeur depuis le commencement jusqu'à la fin ; la hauteur est d'environ trois pieds & demi, & la largeur un peu moins. La pierre, qui est au-dessus en travers, est extrêmement grande, puis qu'elle a près de douze pieds de long, & plus de huit de large. Cette allée, où on ne peut passer qu'en se courbant, va insensiblement en baissant à la longueur de soixante-seize ou soixante-dix-sept pieds. Quand on est venu jusqu'au bout, on rencontre une autre allée pareille, mais qui va un peu en montant, elle est de la même largeur, mais si peu haute, principalement dans l'endroit où ces deux chemins aboutissent, qu'il faut se coucher sur le ventre,

(a) C'est par cette raison, qu'on n'a point encore pû découvrir l'ouverture des autres Pyramides, où l'on trouveroit peut être quelques Monuments qui apprendroient le tems & le motif de leur construction; & cet article seul devroit faire le sujet de l'attention des Princes qui entretiennent des Consuls au Caire; car quoy que les Turcs soient très-superstitieux & que les Pachas n'accordent que très-difficilement la permission d'examiner de trop près les Antiquitèz de ce païs; cependant on peut dire qu'ils ne résisteroient pas au crédit & à l'argent des Ministres des Princes Etrangers.

tre, & s'y glisser en avançant les deux mains, dans l'une desquelles on tient une chandelle allumée, pour s'éclairer dans cette obscurité. Tous ceux qui y vinrent avec moy suoient de fatigue, quoy que nous eussions quitté une partie de nos habits avant que d'entrer dans la Pyramide. Ainsi je ne conseillerois pas à ceux qui ont un peu d'embonpoint de se hasarder à y passer, puisque les plus maigres y ont assez de peine. Il y en a qui disent que ce passage a plus de cent pieds de long, & que les pierres qui le couvrent, & qui font une espece de voute, ont vingt-cinq à trente paumes. Pour moy, il faut que j'avouë qu'à me glisser comme je faisois, en rampant à la maniere des serpents, quoy que j'eusse à la main une chandelle allumée, je ne pus pas en remarquer toutes les dimensions, à cause de la quantité de poussiere qui nous étouffoit presque, aussi ne songeois-je qu'à passer le mieux que je pourrois; & je trouvay par expérience que ceux qui m'avoient fait les difficultez de ce dessein comme insurmontables, n'avoient pas mauvaise raison. Presque toute la compagnie étoit demeurée dehors, & deux ou trois de ceux qui nous voulurent bien suivre, & qui étoient déja couchez sur le ventre, s'en retournérent, quand ils s'apperçûrent de la fatigue qu'il falloit essuyer. Je croy pourtant

qu'on trouveroit à l'endroit que je décris la même hauteur qu'à l'entrée, si les Arabes vouloient se donner la peine d'ôter le sable qui y est poussé par le vent. L'air y est extraordinairement incommode & presque étouffant ; parce que, comme le passage est fort étroit, & qu'il n'y a aucune ouverture, on ne retire presque point d'autre air que celui qu'on y a mis en respirant.

Au commencement de ce chemin qui va en montant, on rencontre à main droite un grand trou où l'on peut aller quelque-tems en se courbant, & l'on trouve par tout la même largeur, mais à la fin on trouve de la résistance, ce qui fait croire que ce n'a jamais été un passage, mais que cette ouverture s'est ainsi creusée par la longueur du tems. Après qu'on s'est ainsi glissé par ce passage étroit, on trouve un espace où l'on se peut un peu reposer, & cependant il faut avoir soin de conserver sa chandelle allumée ; aussi avions-nous pris avec nous un fusil pour la r'allumer au besoin, si par hasard elle se fut éteinte. Quand on est au bout de ce chemin qui va en montant, on en rencontre deux autres, l'un qui descend, dont la place est toute unie, & l'autre qui va en montant : à l'entrée du premier il y a un Puits qui descend en bas à plomb, à ce que témoignent ceux qui y sont descendus ; pour

moy,

moy je ne jugeay pas à propos de le faire. Mais, selon que d'autres le disent, après qu'on a compté soixante-sept pieds en y descendant, on rencontre une fenêtre quarrée par où on entre dans une grotte, qui est creusée dans une montagne qu'on trouve icy qui n'est pas de pierre vive, mais comme de sable coagulé & serré ensemble; elle s'étend en sa longueur de l'Orient à l'Occident. Quinze pieds plus bas, & par conséquent à quatre-vingt-deux depuis le haut, on trouve un chemin creusé dans le Roc; il a de large deux pieds & demi; il descend en bas & fort de travers, la longueur de cent vingt-trois pieds, au bout desquels il est plein de sable, & de l'ordure qu'y font les chauvesouris. Au moins est-ce ce qu'on dit qu'a trouvé un Gentil-homme Écossois, dont le S. Thévenot parle dans ses voyages. Pour moy, comme je l'ay déja dit, je ne voulus point en faire l'essay; peut-être ce Puits a-t-il été fait pour descendre en bas les corps qu'on mettoit dans les cavitez qui sont sous les Pyramides.

Le long du premier des deux chemins dont nous avons parlé, je veux dire de celuy qui est horizontal ou de niveau avec la terre, & qui a trois pieds & trois pouces en quarré, on vient dans une chambre longue de dix-huit pieds & large de douze, dont la voute est en

dos-

dos d'âne. Auprès de cette chambre, mais dans un lieu plus élevé, quelques-uns prétendent qu'il y a une fenêtre, par où l'on pourroit encore aller dans d'autres chemins ; mais je n'ay pû, à cause de la hauteur, en faire la recherche.

Quand on est revenu de ce chemin, qui est à la main droite, on entre à gauche dans le second, qui a six pieds & quatre pouces de largeur, & qui monte ainsi la longueur de cent soixante-deux pieds. Des deux côtez de la muraille il y a un banc de pierre haut de deux pieds & demi & raisonnablement large, auquel on se tient ferme en montant, à quoy ne servent pas peu les trous qu'on y a fait presqu'à chaque pas, afin qu'on put y mettre les pieds. Ceux qui vont voir les Pyramides doivent avoir de l'obligation à ceux qui les ont faits, car sans cela il seroit impossible d'aller au haut, & il faut encore être bien dispos & vigoureux pour en venir à bout, à l'aide de ces trous & du banc de pierre qu'on tient ferme d'une main, pendant que l'autre est occupée à tenir la chandelle. Ajoûtez à cela qu'il faut faire de fort grands pas, parce que les trous sont éloignez de six paumes l'un de l'autre. Cette montée, qu'on ne peut regarder sans admiration, peut bien passer pour ce qu'il y a de plus considérable dans les Pyramides.

Car

Car les pierres, qui en font les murailles, sont unies comme une glace de miroir, & si bien jointes les unes aux autres, qu'on diroit que ce n'est qu'une seule pierre; on peut dire la même chose du fonds où l'on marche. La voute est icy fort élevée & si superbe, qu'il vaut mieux la representer que de la décrire: je la dessinai telle qu'on la voit icy, pendant que mon compatriotte Adrien de Bierbeek se reposoit sur le banc qui est à main droite, & que quelques-uns de nôtre compagnie étoient déja montez avec leurs flambeaux dans la chambre des Sépulchres, ce qui fit que je pus considérer toute la voute plus à mon aise. Je ne say pas si jamais personne a donné le dessein de cette voute avant moy, mais j'ose me flâter que tout le monde m'en aura de l'obligation. (a)

Au

(a) Ce qu'on lit icy, & dans quelques autres Voyageurs, de ce chemin par lequel on arrive à la chambre dont l'Auteur va parler, me persuade que ce n'est point là qu'étoit la véritable entrée de la Pyramide; & il faut que celle qui conduisoit à cette chambre soit plus aisee & plus large; car enfin, si les Pyramides étoient les Tombeaux des anciens Pharaons qui les ont fait élever, comme il y a bien de l'apparence, par la tombe qu'on trouve dans celle dont il est icy question, il faut qu'on ait ménagé une route plus facile & plus commode pour y porter les cadavres, & comment les faire passer par ce chemin, où l'on ne peut

Au bout de cette montée on vient dans la chambre dont nous venons de parler ; elle a trente-deux pieds de long, ſeize de large, & dix-neuf de haut. La voute en eſt platte & eſt de neuf pierres, dont les ſept du milieu ont chacune quatre pieds de large & ſeize de long ; les deux autres, qui ſont aux deux extrêmitez, ne paroiſſent pas avoir chacune plus de deux pieds de large, mais l'autre moitié eſt poſée ſur la muraille. Toutes ces pierres ſont miſes de travers ſur la largeur de la chambre.

Au bout de cette chambre on voit un Sepulchre vuide, taillé tout entier d'une ſeule pier-

marcher qu'en grimpant ou en rampant ſur le ventre. Si nous en croyons Strabon, l. 7. on entroit dans la grande Pyramide, en levant la pierre qui eſt ſur le ſommet. *A quarante ſtades de Memphis*, dit cet Auteur, *il y a une Roche, ſur laquelle ont été bâties les Pyramides & Monuments des anciens Rois. Trois de ces Pyramides ſont très-remarquables, ſur-tout deux qu'on met au rang des Sept Merveilles du Monde ; elles ont quatre ſtades de hauteur, & chacun des cotez a preſque autant d'étendue que toute la Pyramide a de hauteur. L'une de ces deux Pyramides eſt un peu plus grande que l'autre. Sur ſon ſommet il y a une pierre, qui pouvant être aiſément ôtée, découvre une entrée, qui méne, par une deſcente à viz, juſqu'au Tombeau.* Ainſi on pourroit avoir élevé cette tombe, par le moyen de quelque machine, ſur le haut de la Pyramide, avant que les pierres qui la couvrent y fuſſent poſées, & l'avoir fait deſcendre enſuite dans cette chambre.

pierre, qui lors qu'on frappe dessus rend un son comme une cloche, la largeur de ce Sepulchre est de trois pieds & un pouce, la hauteur de trois pieds & quatre pouces, & la longueur de sept pieds & deux pouces. La pierre dont il est fait a plus de cinq pouces d'épaisseur; elle est extraordinairement dure, bien polie & ressemble à du Porphyre. Les murailles de cette chambre sont aussi incrustées de cette pierre. Le Sepulchre est tout nud, sans couverture & sans balustre, soit qu'il ait été rompu, ou qu'il n'ait jamais été couvert, parce que, comme le disent les habitants, le Roy qui a fait bâtir cette Pyramide, n'y a jamais été enterré. L'opinion commune est, que c'est ce Pharaon, qui, par le jugement de Dieu, fut noyé avec toute son armée dans la mer rouge, lorsqu'il poursuivoit les enfants d'Israël qui étoient alors le peuple élû de Dieu. (a)

Avant

(a) Les anciens Auteurs disent, que le Fondateur de cette Pyramide étoit *Chemmis*; & quelques-uns assûrent que son corps en a été retiré; mais il paroit qu'il n'y a jamais eu de corps dans cette tombe. Le sentiment de Diodore de Sicile, qui parlant de ce Prince & de *Cephren*, qui avoit fait construire l'autre Pyramide, dit, que quoy que ces deux Rois eussent fait élever ces deux superbes Monuments pour en faire leur Sepulchre, il est vray néanmoins qu'aucun d'eux n'y a été enterré: le peuple révolté à cause des maux qu'il

Avant que nous fussions montez, on m'avoit dit que dans cette Chambre à main droite

avoit souffert en y travaillant, & des Impôts qu'il avoit eté obligé de payer, les ayant menacé de tirer un jour leurs cadavres de ces Sepulchres & de les mettre en pieces, ces Princes prierent leurs amis de les ensevelir dans des lieux qu'on ne pût pas decouvrir; ainsi fut confondue la vanité de ces deux Rois, les Pyramides étants des Monuments éternels de leur folie & de leur orgueil. Les Auteurs Arabes, qui ont souvent parlé de ces Pyramides, en content des Fables ridicules, je ne rapporteray qu'une de leurs traditions, & elle suffira pour faire connoître leur génie. Un de ces Auteurs, nommé *Ibn-abd Alkalm*, raconte que les Pyramides sont l'ouvrage de *Saurid*, qui régnoit en Egypte trois cents ans avant le Deluge · ce Prince, dit-il, eut un songe où il vit les étoiles qui tomboient du Firmament, & la terre qui s'écrouloit; les hommes effrayez s'étants retirez sur les Montagnes, furent ensevelis sous leurs ruines; & étonné d'une vision si surprenante, il assembla les Prêtres de tout le Royaume; sur l'exposé que le Roy fit de son songe, ils conclurent qu'il devoit arriver un grand Déluge, & que l'Egypte seroit abimée sous les eaux. *Saurid*, pour éviter ce malheur, fit bâtir les Pyramides, & ayant détourné l'eau du Nil, il la fit venir dans des Puits & des Citernes qu'il y avoit pratiquées, jettant dans les Conduits plusieurs Talismans, il enferma ensuite ses tresors dans une de ces Pyramides, avec les Livres qui contenoient son Histoire & celle des sciences qu'il avoit apprises. Entre les differents traitez qui y furent cachez, il y en avoit un qui parloit de la vertu des pierres précieuses & des secrets de l'Astrologie; il y en avoit sur la Geométrie, la Phisique,

te en entrant, il y avoit un trou par où l'on pouvoit entrer dans un autre appartement, & delà encore dans une autre allée. Je cherchay donc ce trou lors que je fus entré dans la chambre, & je le trouvay sans beaucoup de peine. Après que j'eus remarqué, avec ma chandelle, qu'il n'avoit pas plus de cinq ou six pieds de profondeur, je me fis descendre dedans, & je n'y trouvay rien autre chose qu'un petit espace quarré si plein de chauve-souris, qu'elles me voloient par tout autour du visage, jusqu'à me faire peur, desorte que j'eus bien de la peine à empêcher que ma lumiere ne s'éteignit. Ce fut pour cela que je criay à mes amis, qui étoient dans la chambre des Sepulchres, qu'ils conservassent bien leurs chandelles allumées. Pendant que j'allay chercher exactement de tous côtez, je vis bien vingt ou trente nids de chauve souris; mais je n'aperçûs aucune ouverture qui conduisît quelque part.

& sur plusieurs autres matieres, après que les Pyramides furent finies, il les fit couvrir d'un satin de belle couleur, en fit la dédicace par une Fête solemnelle, & y fit mettre cette Inscription. *Le Roy Saurid a bâti les Pyramides une telle année, elles ont été achevées en six ans; que celui qui viendra après moy, & qui se croira aussi puissant que j'ay été, entreprenne de les détruire en six cents ans, quoy qu'il soit plus aisé de démôlir un édifice que de l'élever; je les ay fait couvrir de satin, qu'il entreprenne de les couvrir de natte.*

Après avoir ainsi bien consideré la chambre des Sepulchres par-dedans, nous nous mîmes en état de descendre par le même chemin par où nous étions montez, cherchant simplement à prendre la même route, ce qui ne nous donna aucune peine : nous descendîmes donc le long des bancs à grands pas ; & nous eûmes assez d'affaire à poser fermement nos pieds du côté gauche, & à éviter du côté droit le glissant des pierres en nous tenant ferme au banc, car si nous fussions venus une fois à glisser, nous aurions bien eu de la peine à descendre. Nous arrivâmes donc heureusement au bas, dans ces apartements que nous avons décrit en montant. Cependant, comme la curiosité me portoit à voir s'il n'y auroit point quelques autres endroits où l'on pût aller, je cherchois çà & là, & j'en trouvay encore un qui étoit grand & quarré, son plancher étoit fort haut, mais le bas plein de pierres & de terre ; & comme j'y sentis d'abord une puanteur insupportable, je fus contraint d'en sortir au plus vîte, & de chercher le passage par où nous étions entrez en nous couchant sur le ventre.

Cependant un ou deux de ma compagnie étant déja sortis par-là, je voulus aussi m'y glisser avec ceux qui me suivoient, mais je demeuray fourré dans ce trou sans pouvoir remuër,

muët. Par bonheur c'étoit à l'extrêmité du trou, desorte que ceux qui étoient déja sortis pouvoient bien me toucher; ils me prirent donc par le bras & me tirérent dehors; & ceux qui me suivoient ayant trouvé un peu plus d'espace en sortirent aussi. Nous continuâmes ensuite le long de cette ouverture par où nous étions entrez, & sortîmes enfin dehors, fort aises d'avoir contenté nôtre curiosité.

A peine fûmes-nous sortis d'icy tout crasseux de la sueur que nous avoit causé la fatigue & la peine d'aller ainsi couchez sur le ventre, appuyez seulement sur une main, parce que de l'autre il falloit tenir la chandelle, & d'ailleurs tout barbouillez de la poudre qui s'étoit mêlée avec la sueur; à peine, dis-je, fûmes nous sortis, que le Consul & sa compagnie, qui nous virent si beaux garçons, se prirent à éclatter de rire, & furent long-tems sans se pouvoir remettre.

Mais le Consul qui craignoit que nous ne nous refroidissions avec nôtre sueur, ne voulut pas nous retenir plus long-tems, & il nous conseilla de monter au plûtôt en haut, si nôtre curiosité nous portoit encore à aller visiter le reste de la Pyramide, ce que nous jugeâmes en effet qu'il falloit faire sans differer davantage.

Nous commençâmes donc à monter par dehors,

hors, & en reprenant de tems en tems haleine, nous parvinmes jusqu'à environ la moitié de la hauteur, où nous trouvâmes à un des coins, savoir entre l'Est & le Nord, qui est l'endroit par où l'on peut monter avec moins de peine, une petite chambre quarrée où il n'y avoit rien à voir, & qui ne sert qu'à se reposer un peu, ce qui n'est pas sans besoin, car on ne grimpe pas là sans beaucoup de peine.

Quand on est venu au haut, on trouve une belle platte-forme, d'où l'on a une agréable vûe sur le Caire & sur toute la campagne des environs. Je dessinay de ce haut où j'étois la vûe des sept Pyramides qu'on compte d'icy à la distance de sept lieuës. On a la Mer à côté gauche, comme elle est representée dans la figure. Je dessinay aussi une autre vûë, qui represente tout le païs tel qu'il se montre à le regarder de-là, ainsi que quelques restes de Monuments qui sont autour des Pyramides.

La platte-forme, qui, à la regarder d'en bas semble finir en pointe, est de dix ou douze grosses pierres, & elle a à chaque côté, qui est quarré, seize à dix-sept pieds. Il y a quelques-unes de ces pierres qui sont un peu rompuës, & la principale de toutes, sur laquelle étoient la plûpart des noms de ceux qui avoient pris la peine d'y monter, avoit été jettée du haut en bas, par l'emportement de quel-

quelques voyageurs François, desorte qu'on ne voyoit plus là guéres de noms. J'écrivis aussi le mien sur une de ces pierres.

Enfin nous nous mîmes en état de descendre de dessus la Pyramide où nous étions montez avec beaucoup de peine. Ce fut par le dehors que nous en descendîmes, car quand on les a bâties, on a tellement posé les pierres les unes sur les autres, qu'après en avoir fait un rang, avant que d'en poser un second, on a laissé un espace à se pouvoir tenir dessus, ou au moins y asseoir les pieds fermes, pour y pouvoir monter & descendre comme par degrez; je les comptay en descendant, & j'en trouvay deux cents dix, les unes hautes de quatre paumes, les autres de cinq, & quelques-unes de six; & pour la largeur, quelques-unes avoient deux paumes, & quelques-unes trois, d'où il est aisé de comprendre combien il doit être difficile d'y monter. En effet, il faut quelquefois travailler en même-tems des mains, des pieds & des genoux, & l'on est obligé de se reposer de tems en tems. Cependant il est encore plus mal-aisé de descendre que de monter; & quand on regarde de haut en bas, les cheveux dressent à la tête. C'est pourquoy je descendis toûjours à reculons, & je ne regardois nulle part, sinon à bien poser mes pieds à mesure que je descendois.

Enfin après en être descendu, avec bien de la peine, j'allay d'un coin à l'autre, savoir par devant, & je comptay trois cents bons pas. Alors je donnay à deux Arabes une corde, que j'avois pour cet effet prise avec moy, & je leur fis mesurer la distance de ces coins de l'un à l'autre, qu'ils trouvérent qui montoit à cent vingt-huït brasses, qui font sept cents & quatre pieds.

L'entrée n'est pas tout-à-fait au milieu, le côté du Soleil couchant étant plus large d'environ soixante pieds que celui du levant, au moins à ce que disent quelques-uns, car je ne me donnay pas la peine de le mesurer. Je renvoyay les mêmes Arabes encore une fois au haut pour prendre la mesure de la hauteur, qui se trouva être de cent douze brasses, à mesurer aussi par-devant. Ces brasses, à les prendre chacune de cinq pieds & demi, reviennent à six cents seize pieds. Desorte que cette Pyramide nous parut plus large du pied (autant qu'on le pouvoit mesurer au-dessus du sable) de quatre-vingt-huit pieds, qu'elle n'étoit haute, & selon cette mesure le centre de la Pyramide devoit être de trois cents cinquante-deux pieds. Qu'on juge maintenant comment peut s'accorder avec la verité, ce que disent quelques voyageurs, qu'une fleche tirée du haut de la Pyramide ne peut jamais

mais atteindre jusqu'à la derniere marche ou rang de pierres du bas. Car un bras médiocrement fort peut tirer une fleche jusqu'à la longueur de mille pieds, & j'en ay vû, entre les Turcs & les Arabes, qui savoient si bien manier l'arc, que la fleche voloit à plus de douze cents pas.

Le côté de cette Pyramide, qui regarde le Nord, est bien plus gâté que les autres côtez, parce qu'il est beaucoup plus battu du vent du Nord, qui dans les autres pais est un vent sec, mais humide en Egypte.

Pour ce qui est de la seconde Pyramide nous ne la pûmes voir que par-dehors, parce qu'on ne peut ni y entrer, ni monter par-dessus; car, comme nous l'avons déja dit, elle est fermée, & elle n'a point non plus de degrez comme l'autre par où l'on puisse monter. De loin cette seconde Pyramide paroît plus haute que la premiere, parce qu'elle est bâtie dans un endroit plus élevé; mais quand on est auprès on remarque tout le contraire. Elle est quarrée de même que l'autre; mais je ne saurois dire quelle largeur a chaque face, parce que je ne l'ay pas mesurée. Je ne sçay pas si Mr. Thévenot l'a fait, mais il dit qu'elle a à chaque côté six cents trente-un pieds; elle paroît si pointuë, qu'autant qu'on le juge à l'œil, un seul homme ne pourroit pas se tenir sur son sommet.

Seconde Pyramide.

ſommet. Le côté du Nord eſt gâté par l'humidité, comme nous l'avons dit de l'autre.

Troiſiéme. La Troiſiéme eſt petite & de peu d'importance. On croit qu'elle a été autrefois revêtuë de pierres, ſemblables à celles du Tombeau que nous avons dit qui étoit dans la premiere Pyramide, ce qui a donné lieu à cette penſée, c'eſt qu'on trouve aux environs une grande quantité de ſemblables pierres. Quelques-uns croyent que le lieu où ſont bâties les Pyramides, eſt l'endroit où l'on enterroit autrefois les morts, & que c'étoit le Cemetiere de Memphis; & ils diſent que tous les Hiſtoriens Arabes s'accordent en cecy, que cette ville-là étoit dans l'endroit même où ſont les Pyramides, & vis-à-vis du vieux Caire.

Il faut que j'ajoûte icy quelques remarques ſur les Pyramides, tirées d'un certain Melton Voyageur Anglois. (a) I. Que

(a) Nôtre Auteur a emprunté, à la fin de la deſcription qu'il fait des Pyramides, quelques réflexions de *Melton* voyageur Anglois, qui ſont très-peu importantes, il auroit mieux fait de copier celles de Jean *Greaves*, Profeſſeur en Aſtronomie dans l'Univerſité d'Oort, qui ſont un mélange curieux de ce que les anciens & les Modernes ont dit ſur ces Monuments, qu'il avoit viſitez lui-même; & comme le Receuil des Voyages où eſt cette relation n'eſt pas entre les mains de tout le monde, je croiray faire plaiſir aux Lecteurs de l'inſerer icy, il ſervira de ſupplément à ce qui manque dans la deſcription de Corneille le Bruyn. Les

I. Que toutes les Pyramides ont eu une ouverture, par où on entroit dans une allée fort Remarques sur les Pyramides.

 profon-

Anciens qui ont parlé des Pyramides, dit cet Auteur, sont tous d'accord qu'elles ont été bâties pour servir de Tombeaux aux Princes qui les avoient élevées. Diodore & Strabon le disent clairement, les Arabes confirment la même chose; & le Tombeau qu'on voit encore aujourd'huy dans la grande Pyramide, soit qu'il soit de *Cheops*, comme le dit Herodote, ou de *Chemmis*, selon Diodore, met la chose hors de doute.

C'est une recherche curieuse de savoir pourquoy les Rois d'Egyptee ntreprirent ces grands bâtiments. Aristote dit que ç'a été pour exercer leur tyrannie: Pline croit qu'ils les ont bâtis en partie par ostentation, en partie pour tenir leurs sujets occupez & les divertir des pensées de revolte. Quoy que la raison qu'apporte Pline ait pû entrer en consideration; toute-fois, selon mon sens, elle n'a pas été la principale. Pour moy, je crois l'avoir trouvée dans la Theologie des Egyptiens. *Servius*, lorsqu'il explique ce vers de Virgile,

Animamque Sepulchro
Condimus.

dit, que les Egyptiens croyoient que l'ame demeuroit attachée au corps, tant qu'il demeuroit en son entier; que les Stoïciens étoient de la même opinion. Les Egyptiens, dit ce Sçavant Commentateur, embaument leurs corps, afin que l'ame ne s'en separe pas si-tôt, pour passer dans un autre corps. Les Romains, au contraire, les brûlent, afin que l'ame puisse plûtôt retourner à son principe, & se réünir à son tout. C'est pour conserver plus long-tems les corps, que les Egyptiens ont inventé ces précieuses compositions dont ils les embaument, & qu'ils leur ont bâti de si superbes Monuments, espérants par-là de les preserver de la corruption & les rendre en

profonde & fort longue, qui conduisoit dans une chambre où les anciens Egyptiens enter-roient

quelque façon éternels, en quoy on peut dire qu'ils faisoient plus de dépense & montroient plus de magnificence que dans leur Palais, qu'ils ne regardoient que comme des demeures passageres, ainsi que le remarque Diodore. Comme le baume, continue nôtre Auteur, servoit à rendre les corps incorruptibles, ils s'efforçoient de dresser des Monuments qui pussent durer aussi long-tems que ces corps embaumez; ce fut par cette raison que les Rois de Thébes bâtirent, selon Diodore de Sicile, ces superbes Monuments qui ont bravé tant de Siecles. Il paroit, dit ce même Historien, par les Commentaires Sacrez des Egyptiens, qu'on en comptoit quarante-sept, mais il n'en restoit plus que dix-sept au tems de Ptolemée Lagus. Ces Tombeaux que vit Strabon proche de Syene, dans la partie supérieure de l'Egypte, avoient été bâtis pour cette même fin. Long-tems après le régne des premiers Rois de Thébes, ceux de Memphis étants devenus les maîtres & ayants la même croyance sur la résidence des ames auprés de leurs corps, il ne faut point douter que ce n'ait été le véritable motif qui les porta à élever ces superbes Pyramides, qui font encore aujourd'huy l'admiration de l'Univers. Les Egyptiens de moindre condition, au lieu de Pyramides, firent creuser pour leurs Tombeaux ces caves, qu'on y decouvre tous les jours en si grande quantité, & dans lesquelles on trouve tant de Momies. Si l'on vient à chercher la raison de la figure qu'ils ont donnée aux Pyramides, je crois qu'ils les ont bâties de la sorte, parce que de toutes les figures qu'on peut donner aux edifices, celle-là est la plus durable, le haut ne chargeant point le bas, comme il arrive aux autres; & la pluye, qui ruine ordi-

toient les corps de ceux pour qui les Pyramides avoient été faites. Et que la raison qui fait qu'on

nairement les autres bâtiments, ne pouvant point leur nuire, parce qu'elle ne s'y arrête pas. Peut-être aussi qu'ils ont voulu representer par-là quelques-uns de leurs Dieux, car on sait qu'en ce tems-là les Egyptiens, & les autres peuples, les representoient par des Colomnes & des Obélisques. Ainsi nous voyons dans Clement Alexandrin, que Callirhoé Prêtresse de Junon, mit au haut de la figure de sa Deesse des Couronnes & des Guirlandes, c'est-à dire, comme l'a explique Scaliger dans son *Eusebe*, ad [illegible] de l'image de sa Déesse, car en ce tems-là les Statues des Dieux avoient la figure de Colomnes & d'Obelisques. Pausanias dit que dans la ville de Corinthe, *Jupiter Melichius* étoit representé par une Pyramide, & Diane par une Colomne. C'est là-dessus que Clement Alexandrin appuye sa conjecture, lors qu'il veut prouver que ç'a été la plus ancienne Idolâtrie; ce qui s'accorderoit assez bien avec l'antiquité de ces bâtiments dont nous parlons icy. Ainsi, avant que l'art de tailler les Statues eut eté trouvé, les hommes dressoient des Colomnes & les adoroient comme l'Image de leurs Dieux. Les autres Nations ont quelquefois imité ces ouvrages des Egyptiens, & ont dressé des Pyramides pour leurs Sepulchres. Lorsque Servius explique ce passage de Virgile,

Fuit ingens monte sub alto
Regis Dercenni terreno ex aggere bustum
Antiqui Laurentis, opacáque ilice tectum.

Il dit qu'anciennement les personnes de condition se faisoient enterrer sous des Montagnes, & qu'ils ordonnoient qu'on dressât sur leurs Sepulchres des Colomnes & des Pyramides. Mais apres tout on n'en

qu'on ne voit point aujourd'huy ces ouvertures, c'est qu'elles ont été bouchées par le sable

trouve point parmi les autres peuples qui méritent qu'on en parle, si vous exceptez celles de *Porsenna* Roy d'Etrurie, & qui même doivent plûtôt être estimées par leur nombre que par leur grosseur. Varron dit qu'il fut enterré hors de la ville de *Clusium*, & qu'on luid ressa un Monument de pierres quarrées, que chaque côté étoit de trois cens pieds, qu'il en avoit 50. de hauteur, & qu'au-dessous de la base il y avoit un Labyrinthe dont on ne pouvoit sortir, qu'au haut il y avoit cinq Pyramides, quatre sur les angles & une au milieu, qu'elles avoient 75. pieds par en bas & 150. de hauteur; qu'elles finissoient en pointe, & que sur le sommet il y avoit un cercle de bronze auquel étoit attachée une chaine, qui portoit des sonnettes qui se faisoient entendre au moindre vent, ce qui ressembloit au bruit que faisoient les Chaudrons de la Forêt de Dodone. Enfin il dit, que sur chacune de ces plaques de bronze, il y avoit quatre autres Pyramides de 400. pieds de haut, lesquelles portoient à leur tour un second plan, sur lequel étoient cinq Pyramides dont il ne dit pas la hauteur.

Aprés avoir rapporté ce que j'ay pû savoir des Fondateurs des Pyramides, du tems auquel elles ont été bâties, & dit à quel usage elles etoient destinées, j'en feray icy la description. Je commenceray, en prenant les mesures de la face extérieure de la principale & de la plus grande des Pyramides, j'examineray aprés les dedans, & toutes les differentes divisions de l'espace qu'elle enferme.

La plus belle, & la plus grande de ces Pyramides, est située sur le haut d'une Roche qui est dans le Desert de sable d'Afrique, à un quart de lieue de distance vers l'Ouest des Plaines d'Egypte. Cette Roche s'é-

ble que le vent y a amené. Pour preuve de cela, dit Melton, c'est que j'ay trouvé sur quelques-

leve environ cent pieds au-dessus du niveau de ces Plaines ; mais avec une rampe aisée & facile à monter. La dureté du Rocher sert de fondement à l'édifice, outre qu'elle contribue aussi à la beauté & à la majesté de l'ouvrage. Chaque côté de cette Pyramide, suivant la description d'Herodote, a huit cents pieds de longueur, &, selon Diodore, septcents Strabon dit qu'elle a quelque chose de moins de six cents pieds de Grece ou 625. pieds Romains. Pline lui en donne 883. entre toutes ces mesures, selon mon sens ; celle de Diodore approche le plus de la vérité ; car ayant mesuré le côté qui regarde le Nord avec un excellent instrument de dix pieds de diametre, par deux differentes stations, comme les Mathematiciens ont accoûtumé de le faire dans les distances inaccessibles, je trouvay qu'il avoit 693. pieds d'Angleterre, c'est-à-dire un peu moins que Diodore ne lui donne, je pris d'une autre maniere la mesure des autres côtez, à cause que je n'avois point de distance commode pour faire la même opération. Thales de Milet, qui vivoit, si nous en croyons Tatianus Assirius, vers la 50. Olympiade, avoit mesuré la hauteur de cette Pyramide, mais ses observations ne se trouvent point. Pline nous rapporte seulement la methode dont il s'étoit servi pour cela, qui étoit d'observer l'heure à laquelle l'ombre du corps est égale à sa hauteur, methode fort incertaine, à cause que l'extrémité de l'ombre d'un corps si élevé n'est jamais bien distincte dans son extrémité. Pour moy j'ay trouvé que sa hauteur etoit un peu moindre que sa largeur à l'endroit de sa base, quoy que Strabon dise le contraire. Pour Diodore, il s'accorde avec mon observation, & dit que sa hauteur est moindre que le

ques-unes des caracteres hieroglyphiques, qui sans doute ne signifioient rien autre chôse que les

côté de sa base. Enfin cette hauteur, mesurée par la perpendiculaire, est de 499. pieds, mais si nous prenons cette hauteur sur une ligne qui passeroit du pied jusqu'au haut & toucheroit les angles de tous les degrez, cette ligne seroit égale aux côtez de la base, & elle auroit 693. pieds.

Pour avoir une parfaite connoissance de la grandeur de cette Pyramide, il se faut imaginer un quarré, & sur chacun de ses côtez un triangle équilateral; que ces quatre triangles s'inclinent l'un vers l'autre, jusqu'à ce que leurs sommets se rencontrent en un point qui est la pointe de l'edifice, car, à le voir d'en bas, il semble qu'ils se rencontrent en un point. Le *Perimetre*, ou le tour du quarré de la base, aura 2779. pieds, & toute son aire ou superficie 80249. pieds, ou, pour accommoder la chose à nos mesures, onze arpents de terrain, ou 480249. pieds quarrez, ce que nous aurions de la peine à croire, si nous n'avions les témoignages des Anciens, entre lesquels il y en a même qui lui donnent plus d'etenduë. Herodote donne à chaque côte du quarré de la base 800. pieds; & selon cette mesure, l'aire de ce quarré contiendroit 600040. pieds quarrez; on peut dire la même chose à proportion des mesures de Diodore, de Pline & des autres, suivant lesquelles cette Pyramide contiendroit vingt-sept ou vingt-huit arpents. Si nous en croyons Proclus, les Egyptiens faisoient leurs observations astronomiques sur le haut de cette Pyramide, & cè fut-là qu'ils observérent la Canicule, c'est-à-dire qu'ils établirent les *Pedes* de leur année caniculaire; l'année *Heliaque*, ou l'année de Dieu, comme Censorinus l'appelle, est composée de 1460. années, dans lequel espace leur *Thot-tagum*, & le *Fixum*, reviennent à un même

les noms & les qualitez de ceux qui y étoient enterrez. Mais je n'ay vû ces caracteres nulle part.

même point ou commencement. Mais y a-t'il de l'apparence que ces Prêtres Egyptiens eussent pris la peine de monter si haut pour faire leurs observations, pouvant les faire plus commodément & aussi-bien aux pieds de la Pyramide, dans un lieu assez elevé & où l'horison n'est nullement coupé par d'autres objets. C'est pourquoy Ciceron dit, avec beaucoup de vérité, *Ægyptii aut Babylonii, in camporum patentium æquoribus habitantes, cum ex terrâ nihil emineret quod contemplationi cæli officere posset, omnem curam in cognitione syderum posuerunt.*

Je quitte icy la description de M. Greaves, qui fait un détail très-circonstancié du dedans de cette Pyramide, mais comme ce qu'en dit Corneille le Bruyn est très-exact, je ne chargeray pas cette note de ce que l'autre rapporte là-dessus. Je me contenteray d'ajoûter icy quelques réflexions. La premiere, que la difference qui se trouve dans les Anciens sur les dimensions de cette Pyramide ne doit pas nous surprendre, puisqu'ils ont écrit souvent sur des relations peu exactes, & là-dessus on doit préferer ceux qui avoient voyagé en Egypte (comme Herodote & Strabon) à ceux qui n'en parloient que sur des Mémoires, comme Diodore & Pline. La seconde, que quelque soin qu'on prenne pour connoitre toutes ces mesures, il faut être un peu Mathematicien pour ne point s'y tromper. La troisiéme, que chaque Auteur, comptant selon les mesures de son pais, qui n'étant pas toûjours les mémes, il doit necessairement y avoir une difference dans leurs calculs. La quatriéme est, que les deux personnes à qui il faille le plus s'en rapporter sur ce sujet, sont M. Greaves & M. de Chaselles de l'Academie des Sciences, & les curieux doivent compa-

II. Que toutes les Pyramides étoient placées régulierement, & que chacune des trois grandes

rer leurs deux calculs. Enfin je dois dire encore, suivant l'observation de M. Greaves, qu'il n'y avoit rien au monde de plus propre à fixer une mesure, pour toutes les Nations du monde, que les dimensions de la chambre intérieure de la grande Pyramide, puisqu'elle dure, sans aucun changement, depuis plus de trois mille ans. Et si les Anciens étoient convenus de sa juste dimension, suivant une mesure commune, nous saurions maintenant à quoy nous en tenir sur la difference de leurs pieds; c'est ce qui fit que ce savant homme se donna la peine, après avoir exactement mesuré cette chambre, de comparer le pied Anglois dont il s'étoit servi, avec ceux des autres Nations, & il en rapporte toutes les differences dans sa relation, ayant divisé le pied Anglois en 1000. parties égales, celuy de Paris en vaut 1068. celuy d'Espagne 290. ainsi des autres. La cinquiéme reflexion est, qu'Aristide s'est trompé lorsqu'il a avancé, dans son Oraison intitulée, l'*Egyptien*, que le fondement des Pyramides descend aussi bas dans la terre qu'elles ont de hauteur; puisqu'elles n'ont point d'autre fondement que le Roc sur lequel elles sont bâties, & qu'on avoit choisi exprès pour rendre ces édifices plus durables. La sixiéme reflexion est, que cette Pyramide, suivant l'observation de M. de Chaselles, qui y fut envoyé par l'Academie des Sciences, se trouve exactement tournée aux quatre Points du monde, & que par consequent elle marque la veritable Méridienne de ce lieu, & qu'elle auroit par-là pû être de la plus grande utilité qu'on puisse souhaiter sur ce sujet. Mais, pour faire entendre ma pensée, il faut lui donner plus d'étendue. Il est necessaire, pour la perfection de l'Astronomie, que les Astro-

des qui sont demeurées jusqu'à present, étoit à la tête de dix petites qu'on a de la peine à

nômes de tous les Siécles se transmettent leurs connoissances & se donnent la main, pour ainsi parler. Ainsi, pour pouvoir profiter du travail des Anciens, il faut pouvoir calculer, pour le lieu où nous sommes, ce qu'ils ont calculé, pour le lieu où ils etoient, & par conséquent savoir exactement la longitude & la latitude de ces lieux. On ne peut pas trop s'en rapporter aux Anciens eux-mêmes, parce qu'on observe presentement avec des instruments & une précision qu'ils n'avoient pas, & qui rendent un peu suspect tout ce qui a été trouvé par d'autres voyes. Les Astronômes, dont il étoit le plus important de comparer les observations aux nôtres, étoient Hipparque, Ptolomée & Ticho-Brahé. Les deux premiers etoient à Alexandrie en Egypte, & ils rendirent cette ville la Capitale de l'Astronomie Ticho-Brahé étoit dans l'Isle d'Huene, si tuée dans la Mer Baltique; il y fit bâtir ce fameux Observatoire qu'il nomma Uranibourg, ville du Ciel. L'Académie des Sciences forma, presque dès son origine, le dessein d'envoyer des Observateurs à Alexandrie & à Uranibourg, pour y prendre le fil du travail des Grands Hommes qui y avoient habité. M. Picard alla à Uranibourg & y traça la Meridienne du lieu; il fut bien étonné de la trouver differente de 18. minutes de celle que Ticho avoit déterminée, & qu'il ne devoit pas avoir determinée négligemment, puisqu'il s'agissoit d'un terme fixe où se rapportoient toutes ses observations. Cela pouvoit faire croire que les Meridiens changeoient, c'est-à-dire que la Terre, supposé qu'elle tourne, ne tourne pas toûjours sur les mêmes Pôles, car si un autre Point devient Pôle, tous les Meridiens qui doivent passer par ce nouveau Point ont

reconnoître aujourd'huy, parce qu'elles sont fort ruïnées : cependant on ne laisse pas de juger

necessairement changé de position. On voit assez combien il est important de s'assurer, ou de la variation ou de l'invariabilité des Pôles de la Terre & des Meridiens. M. de Chaselles, étant allé quelques annees apres en Egypte, mesura les Pyramides & trouva que les quatre côtez de la plus grande, étoient exposez précisément aux quatre régions du monde. Or, comme cette exposition si juste doit, selon toutes les apparences possibles, avoir été affectée par ceux qui elevoient cette grande masse de pierres il y a plus de trois mille ans, il s'ensuit que pendant un si long espace de tems, rien n'a changé dans le Ciel à cet égard, ou, ce qui revient au même, dans les Pôles de la Terre, ni dans les Méridiens Se seroit-on imaginé, dit M. de Fontenelles, dans l'Eloge de M. de Chaselles, que Ticho, si exact & si habile observateur, auroit mal tiré sa Méridienne, & que les anciens Egyptiens si grossiers, du moins en cette matiere, auroient bien tiré la leur? Mais cette réflexion n'est-elle pas une suite du préjugé que cet habile homme a toûjours fait paroitre en faveur des Modernes au mépris des Anciens; & n'auroit-il pas été plus juste de conclure que, puisque Ticho ou M. Picart s'étoient trompez sur la Méridienne d'Uranibourg, & que les Egyptiens non-seulement ne s'étoient pas trompez dans la leur, mais même qu'ils l'avoient assurée contre toutes les variations que le tems peut causer à la surface de la terre, il falloit qu'ils fussent du moins dans cette matiere plus habiles que nous; & si l'Observation de M. de Chaselles est juste, combien ce Monument est-il préférable, à cet égard, à tout ce que nous avons de plus beau & de plus grand dans ce genre-là, puisque la Méridienne de S. Petrone de Boulogne,

ger encore qu'il y en a eu environ un cent, tant de grandes que de petites. Si Melton les a vûës, il faut qu'elles ayent été depuis couvertes de sable ; car on n'y voit à present rien du tout que ce qui paroît dans ma taille-douce.

III. Qu'elles sont toutes bâties sur une hauteur, qui est une Roche fort solide cachée sous un sable blanc. Ce que l'on peut remarquer évidemment à des fosses & à des cavitez qu'on voit çà & là autour des Pyramides, de même qu'à une ouverture qui est au coin entre le Levant & le Nord auprès de la grande Pyramide ; par cette ouverture on voit fort aisément la Roche. Ce qui rend aussi fort probable que les pierres, dont les Pyramides sont bâties, ont été prises sur le lieu même, au lieu d'y avoir été apportées de loin, comme l'ont écrit quelques voyageurs & quelques anciens.

En effet, il faut que les Pyramides soient enfoncées bien avant dans le sable ; car quand on

tracée par M. Cassini, & que toute l'Europe a admirée avec raison, eut besoin trente ans aprés d'être réparée, pendant que celle d'Egypte a duré peut-être plus de trois mille ans, sans qu'il y soit arrivé le moindre changement. Quel bonheur pour l'Astronomie, si nous avions des observations faites dans des tems si éloignez sur cette fameuse Pyramide, elle seroit devenuë par-là l'arbitre, ou plûtôt le juge de la justesse des observations qui ont été faites depuis par tous les Astronômes du monde.

on entre dans la plus grande, il y a des chemins qui conduisent en bas, & qu'on dit qui vont fort loin, où ils aboutissent à divers endroits où l'on mettoit aussi les corps morts; mais l'envie ne nous prit pas de les aller voir, après la peine que nous avions eue à voir celle d'en-haut.

IV. Que les Pyramides ne sont pas bâties de marbre, comme quelques-uns l'ont écrit, mais d'une pierre de sable blanc & fort dure; ce que Melton a fort bien remarqué, & que j'ay trouvé tel aussi. Car si elles étoient bâties de marbre ou de pierre de roche, il ne pourroit pas en être tombé des morceaux tels que ceux qu'on en trouve. Quoy qu'au reste il s'en faille beaucoup que les pierres soient si gâtées que le disent quelques Ecrivains, & Melton même.

Pour ce qui regarde le Bâtiment de cette Merveille du Monde, la seule qui reste aujourd'huy des Sept que l'Antiquité a tant vantées, l'opinion commune est, selon que Pline le dit, que la plus grande Pyramide, qui est celle où l'on entre, & sur laquelle on peut monter, a été bâtie & achevée dans l'espace de vingt ans, qu'il y a eu trois cents soixante-dix mille hommes qui y ont été employez, & qu'en raves, & en oignons seulement ils ont dépensé dix-huit cents Talents. Cela paroîtra à la

à la verité incroyable à ceux qui n'ont jamais été en ce païs-là, mais si l'on songe que ces légumes étoient la nourriture ordinaire du petit peuple, & que presque tous ceux qui ont été employez à élever ces grosses masses, étoient des esclaves & des mercenaires, qui outre le pain & l'eau n'avoient rien autre chose que ces raves & ces oignons, il n'y aura plus un si grand sujet de s'étonner. Il faut encore considerer que l'oignon est icy fort délicat & de bon goût; desorte qu'il ne faut pas condamner trop legerement les Juifs qui se plaignoient dans le desert de ce qu'ils n'avoient plus les Oignons d'Egypte. Mais il y a un autre sujet de s'étonner, c'est comment de si grosses pierres, que celles qui entrent dans la construction des Pyramides, ont pû être enlevées si haut; & c'est dommage que les Historiens, dont nous avons les écrits, ayants fait passer jusqu'à nous la connoissance de tant de choses, ne nous ayent point dit quels ont été les instruments & les machines dont on s'est servi pour cet effet. (a)

Assez

(a) Les Anciens & les Modernes se sont expliquez là-dessus. Herodote, qui a été le premier dont nous ayons les écrits qui en a parlé, dit, que les Egyptiens élevoient les pierres avec de petites machines de bois, qui les tiroient d'abord sur le premier rang, d'où elles étoient portées sur le second degré, par une sem-

Grottes aux environs des Pyramides.

Assez près de ces Bâtiments d'éternelle durée, on trouve quelques grottes qui ont aussi servi

blable machine qui étoit posée sur le premier, & ainsi de suite jusqu'au sommet. Diodore de Sicile croit que, comme on n'avoit point alors de machines pour elever les pierres, on etoit obligé de faire, avec de la terre, des plattes formes à la hauteur du lieu où l'on vouloit les placer, d'où on les rouloit facilement. Mais, sans parler de l'impossibilité qu'il y auroit eu à élever une Montagne aussi haute que la Pyramide, il resteroit encore quelques-uns de ces monceaux de terre, & il est sûr qu'il ne reste autour des Pyramides aucun vestige, ni de cette terre ni de la taille des pierres, qu'on avoit tirées, ou des Carrieres de la Thébaide, ou de l'Arabie, comme le prétend le même Auteur. Les Egyptiens publioient là-dessus plusieurs Fables, prétendants qu'on avoit élevé autour de ces édifices des Montagnes de sel & de nitre, que l'eau avoit fondues dans la suite. Pline, sans trop approfondir la chose, s'étonne seulement comment on avoit pû porter le mortier dans des endroits si élevez, il auroit eu plus de raison de s'étonner de ce qu'on y avoit guindé les pierres immenses qui en forment la couverture. Je diray comment M. Greaves explique la chose, après avoir fait remarquer que les materiaux avoient sans doute été conduits sur des radeaux par le Nil jusqu'au-dessous de Memphis, d'où on les avoit amenez, sur des chariots ou sur des rouleaux, à l'endroit où l'on devoit les employer, par un chemin pratiqué dans le Roc, dont on peut même encore découvrir quelques vestiges. On avoit, dit cet Auteur, fait une large & spatieuse Tour de charpente au milieu du quarré de la base de la Pyramide, & cette Tour s'élevoit à mesure que l'ouvrage avançoit, mais à dire la verité, cet artifice a autant d'inconvenients que ceux qu'ont imaginé les Anciens

ciens

servi autrefois à enterrer les morts ; comme nous n'eûmes pas assez de tems pour les aller voir,

ciens dont ce même Auteur fait la critique. Et quoy que nous n'ayons aucun ecrit qui nous ait conservé l'Histoire des machines dont les Egyptiens se servirent pour élever leurs Pyramides, n'est-il pas certain qu'un peuple si ingénieux, dont il nous reste tant de Monuments, qui a sçû tailler, conduire, & élever ces grands Obélisques, ces Aiguilles immenses, la Colomne de Pompée, & tant d'autres, a possedé la Statique même dans un degré de perfection que nous n'avons plus, & qu'il a sçû, par le moyen des leviers & des poulies, faire des machines propres à élever ces grandes masses. On peut, sur ce principe, imaginer une infinité de machines, qui, après tout, ne seront peut-être pas celles dont les Egyptiens se servoient ; ainsi, quoy que le P. Kirker ait dit sur ce sujet plusieurs choses très-curieuses & fort vray-semblables, je crois qu'il est plus à propos de ne rien déterminer.

On ne doit pas être surpris au reste si on ne trouve plus rien autour des Pyramides de ce qui a servi à leur construction ; car outre que les pierres avoient été taillées loin de-là, & que la charpente qui servoit pour les machines fut sans doute enlevée, on doit supposer qu'on fit servir à nettoyer la place, les mêmes ouvriers qu'on avoit employez à élever ces édifices. Je ne dois pas oublier de dire icy que Strabon remarque qu'il avoit vû autour des Pyramides des tas de pierres & de recoupes, qu'il y avoit de ces petites pierres qui ressembloient à des lentilles, d'autres à des grains d'orge ; & qu'on disoit dans le pais, que c'étoient les restes des provisions qui avoient servi à la nourriture des ouvriers, & qui avoient été pétrifiez depuis ce tems-là. Mais il est sûr qu'à present la place est fort nette, & que le vent a emporté ou couvert de sable ces restes dont parle cet Historien.

voir, je vais rapporter icy ce qu'en a écrit le même voyageur dont je viens de parler & qui a examiné fort curieusement toutes ces choses. Il y a, dit-il, plusieurs de ces Grottes qui sont toutes creusées au côté d'une Roche en assez mauvais ordre, & sans symmetrie par-dehors, mais fort égales & bien proportionnées par-dedans. Elles ont toutes un puits quarré qui est de même taillé dans le Roc, & c'est le lieu où les Egyptiens mettoient les corps de ceux pour qui la grotte avoit été faite. Les murailles de quelques-unes sont pleines de figures hieroglyphiques taillées aussi dans le Roc; dans quelques-unes elles étoient fort petites, & dans d'autres grandes comme nature; entr'autres, dit-il, j'en ay remarqué une où je comptay seize grandes figures, qui representoient huit hommes & huit femmes qui se tenoient par la main, avec quelques autres petites figures des deux côtez.

A quelque distance de la plus grande Pyramide du côté d'Orient, on voit le Sphinx si fameux chez les Anciens. C'est une Statue qui est taillée dans le Roc même, qui represente une tête de femme avec la moitié de la poitrine; mais à present elle est enfoncée dans le sable jusqu'au col. A main droite on voit le sable plus élevé qu'ailleurs, & cela jusqu'à une assez grande étenduë; desorte qu'on peut croire avec raison, que sous cette hauteur

hauteur est caché le reste du corps qui avoit la ressemblance d'un lion, & que la face en est tournée du côté droit. C'est une masse extraordinairement grosse, mais où les proportions ont pourtant été observées, encore que la tete seule ait vingt-six pieds de haut, & depuis l'oreille jusqu'au menton il y en a quinze, selon la mesure qu'en a prise le Sieur Thévenot. De loin il paroît être de cinq pierres jointes ensemble, mais quand on est auprès, on voit que ce qu'on avoit pris pour les jointures des pierres, ne sont proprement que des veines qui sont dans le Roc. Pline dit que ce Colosse a servi de Tombeau au Roy Amasis, & la chose n'est pas incroyable, puis qu'il est dans un endroit qui n'étoit autrefois, comme nous l'avons dit, qu'une espece de Cemetiere, & auprés des Pyramides & des Grottes qui servoient au meme usage, mais de savoir si ç'a été précisement celuy du Roy Amasis, c'est ce que je n'oserois assurer, parce qu'il n'y en a point de preuves certaines, tous les Memoires de cette Antiquité ayant été perdus. D'autres veulent qu'un Roy d'Egypte ait fait faire ce Sphinx à la memoire d'une certaine Rhodope de Corinthe dont il étoit passionnément amoureux. Les Auteurs font bien des contes de cette Statue du Sphinx. Ils disent, entr'autres choses, que lors qu'on alloit la consulter au lever du Soleil, elle rendoit des Oracles,

 ce

ce qui doit sans doute être l'effet de l'imposture des Prêtres, qui avoient pratiqué auprès quelques conduits soûterrains. Quelques-uns croyent que le Puits, qui est dans la grande Pyramide pourroît avoir servi à cela. Quoy qu'on n'y trouve plus aujourd'huy aucune route, parce qu'elle a peut-être été bouchée par l'éboulement des terres. Ainsi on n'oseroit rien assurer icy sur cet article. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a aucune ouverture, ni à la bouche, ni au nez, ni aux yeux, ni aux oreilles; & si les Prêtres ont mis icy quelque fourbe en usage, il faut que soit été par le moyen d'un trou, qui, à ce que disent ceux qui y sont montez avec des échelles, est au haut de la tête, & qui va jusques dans la poitrine où il finit. Le Consul, avec la plûpart de nôtre compagnie, étoient à l'ombre de cette grosse masse, pendant que je m'occupois à la dessiner avec les Pyramides qui sont auprès. On peut aisément, à l'inspection de la figure, juger de la grandeur de cette Statue monstrueuse, par la proportion qui a été observée entre elle & les personnages qu'on y voit representez auprès. Pour ce qui est des particularitez des Sphinx en general, je me contenteray de rapporter ce que le D. O. Dapper en a écrit, & qu'il a lui-même emprunté des autres.

Lorsque les Egyptiens, dit-il, traitoient

des

des choses naturelles, ils representoient les Sphinx de deux manieres, sçavoir, ou sous la figure d'un lion couché sur un buffet, ou sous la forme d'un certain monstre, qui avoit le corps d'un lion & le visage d'une fille. Par la premiere figure ils representoient *Momphta*, qui étoit une des Divinitez des Egyptiens qui présidoit sur toutes les eaux, & particulierement qui conservoit & entretenoit les causes du débordement du Nil, & par la seconde ils representoient l'accroissement même de ce Fleuve. Et ils representoient ainsi cette figure, non pas qu'ils crussent qu'il se trouvât quelque part de tels animaux, mais pour donner à connoître par-là les pensées & conceptions secrettes de l'esprit. Ainsi les Sphinx, representez de cette maniere, signifioient l'état du Nil qui inonde l'Egypte : car comme le débordement de cette Riviere dure tout l'été, & tout le tems de la moisson, c'est-à-dire pendant les mois de Juillet & d'Août, & que pendant ces deux mois le Soleil parcourt ordinairement les deux Signes du Lion & de la Vierge, il fut assez naturel aux Egyptiens, qui avoient un grand penchant pour les Hieroglyphes & les representations mystérieuses, de faire d'une Vierge & d'un Lion des monstres qu'ils appellérent Sphinx, & qui étoient consacrez au Nil ; & s'ils les representoient couchez sur le ventre, c'étoit pour exprimer le Nil qui se déborde.

Particularitez touchant les Sphinx.

S'il

S'il en faut croire Pline, il y avoit un grand nombre de ces Sphinx, & entr'eux il y en avoit quelques-uns qui étoient de fort grandes Statuës, placées dans les endroits les plus remarquables d'Egypte, sur-tout dans les lieux où le Nil se déborde, comme dans les Villes *d'Heliopolis* & de *Sais*, & dans le Desert de *Memphis* ou du Caire, où est celle dont nous parlons, qui semble avoir été la plus grande de toutes, & qu'on voit encore aujourd'huy, au moins la partie d'enhaut.

Il semble aussi que les Sphinx servoient en même-tems à marquer les accroissements du Nil, comme il paroît par ces paroles d'un certain Auteur Arabe nommé *Aben Vaschia Pour exprimer la fertilité que le Nil cause par ses débordements, ils ont bâti cette grande Statue, par où, sous la figure d'un Lion, ils mesurent l'accroissement du Nil.* A cause de ce débordement de l'eau que les Egyptiens reçoivent tous les ans par le benefice de la constellation du Lion, ils ont établi chez eux une coûtume qui est aussi en usage icy, & parmi tous les peuples de l'Europe, que les tuyaux, les robinets, & generalement tout ce qui sert aux jets d'eau sont faits ordinairement en maniere de têtes de Lions, ou qu'au moins elles y servent d'ornement.

Les Sphinx étoient aussi mis par les Anciens à la Porte des Temples, par où ils vouloient signifier que leur Theologie étoit une science

toute

toute enveloppée d'énigmes & de symboles mystérieux.

En effet, il semble qu'il soit plus raisonnable de croire que les Egyptiens, qui avoient accoûtumé de representer, par des emblêmes & par des figures mystérieuses, toute leur science & toute la connoissance qu'ils avoient des secrets de la nature, ont voulu par ces Sphinx signifier quelque chose de semblable, que d'ajoûter foy à ce que les Auteurs des fables ont imaginé là-dessus. Ils ont dit, selon le témoignage d'Hyginus & des autres, que le Sphinx étoit un Monstre né de *Typhon* & d'*Echidna*, qu'il avoit la tête & le visage d'une fille, les aîles d'un oiseau, & le corps d'un chien. Ou, comme le dit Clearque, la tête & les mains d'une Fille, le corps d'un Chien, la queuë d'un Dragon, les griffes d'un Lion & les aîles d'une Aigle. Il se tenoit, disent-ils, dans la Bœotie sur la montagne *Sphinceus* près de Thebes, d'où il avoit accoûtumé de se jetter sur les passants, & de leur proposer une énigme dont il falloit qu'ils donnassent la solution. Sur quoy les Thébains étants allez consulter l'Oracle d'Apollon, il leur répondit que ce mal ne cesseroit point devant que quelqu'un eut donné la solution de la difficulté que ce monstre avoit accoûtumé de proposer. C'étoit icy l'énigme. *Quel est l'Animal, qui le matin marche à quatre pieds, à midy à deux, & le soir à trois.*

Déja

Déja plusieurs personnes avoient été la victime de cet impitoyable monstre, lorsque Creon, qui après la mort de Laius étoit monté sur le Trône, fit publier que celuy qui expliqueroit l'énigme épouseroit Jocaste & régneroit après lui. Oedipe se presenta sur les rangs & fut assez heureux pour en déveloper le sens mystérieux, il dit, *Que cet Animal étoit l'homme, qui dans son enfance, qui est le matin de la vie, marchoit sur les mains & sur les pieds; dans sa jeunesse & dans sa vigueur, marchoit droit sur les deux pieds, & dans sa vieillesse étoit obligé de s'aider d'un bâton.* Après cette réponse le monstre plein de dépit se précipita du haut en bas d'une roche, & Oedipe, qui avoit tué son Pere sans le connoitre, épousa de même sa mere sans le sçavoir. (*a*)

Après que j'eus achevé mon dessein, nous retournâmes par le même chemin que nous étions venus, & nous arrivâmes le soir au Caire fort fatiguez, & pour ainsi dire brûlez par la chaleur excessive du Soleil.

(*a*) Il n'est pas necessaire de rechercher icy le fonds de l'Histoire que les Grecs ont renfermée dans cette Fable, il suffit d'avoir insinué que l'origine en vient d'Egypte, & que cette même figure, dont les descendants de Cadmus se servirent dans la suite pour en former ce monstre dont nous venons de parler, étoit parmi les Egyptiens, d'où ils en avoient pris l'idée, un Symbole astronomique qui marquoit dans quel tems arrivoit l'inondation du Nil.

Fin du Tome premier.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus au Tome premier.

CHAP.

Fin de la Table des Chapitres du Tome I.

TABLE

TABLE DES MATIERES

Contenuës au Tome premier.

A

V

Fin de la Table des Matieres du Tome I.



